Le Numéro . . . Un Franc — 20 Cents

Tome Second

N° 4. — Janvier 1898



La Revue des Deux Frances

Revue Franco-Canadienne

Directeur

Achille Steens



Sommaire :

		Pages
Melchior de Vogüé (de l'Acad. française)	*Souvenir de mer*	1
Hugues Le Roux	*Jour de l'an*	8
Napoléon Legendre	*Entre Québec et Lévis*	12
H. Rohault de Fleury	*La Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre*	21
Rotival	*L'Autour et le Chat-huant*	41
Castor	*Chronique canadienne*	42
Victor Hugo	*Toute la Lyre*	46
L.-G. Desjardins	*L'Honor. Jules Tessier*	47
Émile Asse	*Ma Normandie*	50
Xanrof	*L'Art de faire chanter ses chansons*	51
Pamphile Le May	*Le Mendiant*	63
L'Argus	*Les Lettres*	64
Léon Ledieu	*Anniversaires de Victoires*	67
Henri Macqueron	*Les deux Potiches*	72
Bernard Lazare	*Le Procès du capitaine Dreyfus*	73
Achille Steens	*La Vérité sur la Révolution cubaine*	86

Actualité — La Mode parisienne

Illustrations

Bureaux :

France :
2, rue de Provence, 2
Paris

Canada :
29, rue Saint-Jean, 29
Québec

J.-A. Lefebvre, Administrateur Général pour l'Amérique.

ADMINISTRATION FRANÇAISE
2, rue de Provence, 2
PARIS
TÉLÉPHONE 125.44

ADMINISTRATION CANADIENNE
29, rue Saint-Jean, 29
QUÉBEC

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : ESSDECO-PARIS

LA
REVUE DES DEUX FRANCES

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

Un an. . . . . 20 Francs — 4 Dollars
Six mois. . . . 12 Francs — 2 D. 40 cts

Pour s'abonner, il suffit de remplir la formule jointe à la *Revue* en ayant soin d'écrire très lisiblement ses nom et adresse afin d'éviter toute erreur d'envoi et d'adresser cette formule avec un mandat du montant de l'abonnement aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, soit à Paris, soit à Québec.

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :

Dans toute l'Amérique avec M. J.-A. Lefebvre, *administrateur général, rue Saint-Jean, 29, Québec (Canada) ;*

*En France avec l'*Administrateur délégué, *rue de Provence, 2, Paris.*

Toutefois il ne sera pris qu'un nombre limité *d'annonces.*

A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL
LA MODE PARISIENNE

La Revue fait l'échange avec toutes les revues et les principaux journaux de France et d'Amérique.

HAMEL & VERRET, Agents généraux
DISTRICT DE QUÉBEC
133, rue Saint-Joseph, QUÉBEC.

Le Numéro . . . . . 50 Centimes — 10 Cents



2e Année

N° 5. — Février 1898

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Revue Franco-Canadienne



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

Jules Lemaître (de l'acad. française) *L'Aînée* 97
Georges Rodenbach . . . . *Interviews et Enquêtes* 109
Castor . . . . *Chronique canadienne* 115
Paul Bourget. . . . . *Les Bouquets des pauvres* 120
Rodolphe Brunet. . . . . *Le Docteur Péan*. 121
Edmond Rostand. . . . . *Ballade* 124
Bernard Lazare . . . . *Le Procès du capitaine Dreyfus* (fin) 125



BUREAUX :

FRANCE
23, rue Racine, 23
PARIS

CANADA
30, rue St-Jacques, 30
MONTRÉAL

29, rue St-Jean, 29
QUEBEC

Le Numéro . . . . . Un Franc — 20 Cents



2e Année

N° 6. — Mars 1898

La Revue des Deux Frances

Revue Franco-Canadienne



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

André Theuriet de l'acad. française *Les Contes des Rois Mages* 147
Jean Richepin . . . . . *Le Patronnet* 152
Jean Aicard . . . . . *Les noces du papillon* 154
Séverine . . . . . *Bob le Riche et le chien galeux* 155
Rodolphe Brunet . . . . . *Ces Dames .... et Pagello !* 164
Jean de Bonnefon . . . . . *Une Ambassade à Rome* 166
Paul Bourget (de l'acad. française) . *Maitres anciens* 171
Paul et Victor Margueritte . . . . *La Charge* 172
Henry de Puyjalon . . . . . *Récits du Labrador* 177
Edmond Rostand . . . . . *Cyrano de Bergerac* 182
Benjamin Sulte . . . . . *Croissez et multipliez* 189
Rosny . . . . . *La Fenêtre* 192
Henry Desjardins . . . . . *Souvenir de Lune* 195
R. B . . . . . *Chronique des Deux Frances* 196
Georges de Dubor . . . . . *La Bibliothèque Nationale* 198
Emile Faguet . . . . . *Mesdames, bientôt au vote !* 212
Louis Teste . . . . . *Souvenirs* 218
Raoul Guillard . . . . . *Carmencita* 223
René Maizeroy . . . . . *L'Escarpolette* 229
André Theuriet (de l'acad. française) *Les lins en fleurs* 232
R. B. . . . . . *La Révolution Cubaine* 233
Fantasio . . . . . *Les Théâtres* 234



BUREAUX :

FRANCE
23, rue Racine, 23
PARIS

CANADA
30, rue St-Jacques, 30
MONTRÉAL

29, rue St-Jean, 29
QUEBEC

ADMINISTRATION FRANÇAISE
23 — Rue Racine — 23
PARIS

ADMINISTRATION CANADIENNE
30, rue St-Jacques, 30
MONTRÉAL

29, rue St-Jean, 29
QUÉBEC

LA

REVUE DES DEUX FRANCES

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

Un an . . . . . 20 Francs / 4 Dollars — Six mois. . . . . 12 Francs / 2 D. 40 cts

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :

Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec et de Montréal ou avec les Agents dûment accrédités par eux.

En France, avec la Direction de Paris.

A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

LA MODE PARISIENNE



SOUVENIR DE MER

Le *Tanaïs*, des Messageries maritimes, doublait le cap Matapan. Nous avions eu une belle journée, mais comme nous approchions du golfe de Coron, le temps s'était gâté. Les sautes de vent sont fréquentes sur cette pointe de la Grèce, où se rencontrent les courants des trois mers, brisés par les promontoirs de Morée qui les séparent. Il est rare de retrouver dans la mer Égée le calme qu'on a laissé dans l'Adriatique, et réciproquement. Ce soir-là, le grain venait sur nous du canal de Cérigo. La nuit tombait, l'eau était grise et colère, le ciel opaque et triste. Du côté de la terre, que nous rangions de près, la haute masse du Taygète fermait l'horizon de sa muraille noire : du côté de l'espace qui fuit vers l'Égypte, le vent et la mer arrivaient à grand bruit. Des paquets de brise faisaient rage dans la mâture et gémissaient dans les claires-voies, la membrure du bateau rendait

ces craquements profonds, première plainte du navire qui va souffrir des coups de lames. Le *Tanaïs* se comportait vaillamment, il poursuivait, sans ralentir, cette route où les vagues grossissantes jetaient devant lui des montagnes mobiles et de brusques précipices. Je ne sais pas de spectacle plus superbe et plus moral que ces courses de nuit d'un grand vaisseau sur la mauvaise mer. L'énorme machine, qui semblait si puissante au jour et sur les eaux calmes, paraît alors ce qu'elle est vraiment, un point ridicule qui passe dans l'immensité éternellement agitée : vus sur le ciel obscur, ces mâts ployants, ces maigres agrès, ont des gestes de bras suppliants et effarés ; la coque chancelle éperdue à la fantaisie des grandes vagues, comme une paume que ces monstres se rejettent en jouant. Et pourtant on sent bien que les hommes ont mis dans cette frêle chose une âme courageuse, une volonté intelligente, supérieures aux caprices des éléments : c'est un organisme humain : il a ses membres et ses ressorts assemblés pour lutter : il porte au cœur son foyer ardent : il a même un cerveau, la boîte de cuivre où tremble l'aiguille de la boussole, fixe et sagace comme la pensée, guidant au but ce corps en péril. Elle se maintient, elle avance, la brave petite pensée, contre ces formidables barres de houle qui montent de l'horizon, il en vient de très loin et de partout, de Sicile, d'Afrique, de Syrie et de l'Archipel ; on croit qu'elles vont tout anéantir sous leur nombre, leur violence et leur vacarme : le monde semble abandonné dans l'épouvante de la nuit à cette fureur stupide. Mais ce sont des forces aveugles et folles, elles naissent et meurent vite, elles ne savent pas s'unir et vouloir ; la petite pensée persiste, elle les tourne avec adresse, les laisse mourir inutiles et continue de courir où elle sait. C'est en raccourci le drame perpétuel de l'univers, la lutte intelligente de l'esprit humain contre l'esprit désordonné de la nature. Nulle part on ne le voit si bien, parce qu'ici l'homme a passé toute son âme à l'œuvre sortie de ses mains, à ce vaisseau construit par des savants, conduit par des braves. Oui, vraiment, j'ai vu de si braves gens à la mer ! Le soir dont je me souviens, on me conta un trait de l'un d'eux.

J'étais redescendu dans le salon : quelques passagers solides

s'y trouvaient réunis autour du docteur et de l'agent des postes, qui jouaient aux échecs. Le commandant quitta un instant la dunette et vint nous rejoindre; il déposa son caban trempé de pluie et d'embrun de mer, demanda un verre de punch et se mêla à la conversation. Comme toujours, en pareil cas, on parlait naufrages et sinistres. L'agent des postes faisait frissonner les dames avec des plaisanteries d'un goût douteux. Sur tous les paquebots des Messageries, par une grâce d'état, les trois personnages importants tiennent les mêmes rôles: l'agent des postes est régulièrement, — je veux dire était, car depuis dix ans on a supprimé ce service, — un Corse, joyeux compère et loustic de la table commune. Le docteur, généralement absorbé dans quelque travail scientifique, donne la réplique avec plus de sérieux. Le commandant est le chef suprême et paternel de la famille rassemblée pour quelques jours à son bord: galant avec les dames, comme on l'est à Marseille, froid dans le service, gai au salon, de cette bonne gaîté un peu grosse, bien franche, des vieux curés de campagne; il faut croire qu'elle suit naturellement les devoirs modestes et durs, accomplis chaque jour. Ces officiers parlent de leur métier et de la mer avec une humeur impatiente: on devine sous ces bouderies le grand amour, qui se ment à lui-même et ignore peut-être toute la force de son attache. On se lie vite avec ces hommes au cœur énergique et ouvert, on leur confierait volontiers son honneur comme on leur confie sa vie, les yeux fermés. Le rêve de presque tous ces capitaines, pour le jour de la retraite, c'est une maison tranquille sur la côte de la Provence ou dans les plaines du Var, avec quelques champs d'immortelles qui leur donneront six mille francs de rente: les petites fleurs funèbres qu'on expédie de là-bas aux cimetières de Paris, ont été cultivées par d'anciens marins, par des mains qui ont manié la vague avant de cueillir des emblèmes de repos.

Le capitaine du *Tanaïs* avait des formes plus contenues, trahissant la bonne race et les habitudes militaires. M. de B... appartenait à une vieille famille de colons anglais, établie à Saint-Domingue et ruinée par la révolte des noirs. Entré de bonne heure dans la marine de guerre, il avait accepté, comme beaucoup de ses camarades en temps de paix, le commande-

ment d'un paquebot de commerce : l'emploi fait mieux vivre, et ils attendent là que le pays les rappelle pour se battre. J'avais souvent retrouvé M. de B... dans mes voyages ; quand j'apercevais son collier de barbe grise sur le pont, en m'embarquant à Constantinople, à Smyrne ou à Jaffa, c'était le présage d'une aimable traversée, avec de longues causeries sur les planches arpentées mille fois, pendant les quarts de nuit. On voyait du premier regard au travers de cette âme claire : elle faisait penser à ces eaux de mer dans les lits de roches, calmes, froides, illuminées jusqu'au fond de granit. Lui aussi il se disait impatient de prendre sa retraite et de cultiver des immortelles. J'espère qu'il a réalisé son rêve : mais je suis bien sûr qu'il le regrette souvent et qu'il s'oublie à regarder en arrière, vers les rudes et chères années laissées sur la mer.

Quand M. de B,.. s'assit près de nous, une jeune femme. déjà effrayée par l'agent des postes et désireuse de s'effrayer davantage, ce qui est une volupté, lui demanda de raconter quelque incident dramatique de ses vingt-cinq ans de navigation. Il sourit et haussa légèrement les épaules comme un vieux sceptique à qui ses enfants demandent une histoire de revenants. Après un instant de silence et d'hésitation. — on eût dit qu'il luttait contre un mauvais souvenir, — le commandant s'écria : « Tenez, on nous apprend au collège les mots à effet des Grecs et des Romains ; eh ! bien, nous avons laissé aux Caraïbes, par une nuit comme celle-ci, un pauvre diable qui valait tous ces farceurs de l'antiquité. Écoutez plutôt. » Et il nous fit ce récit, que je rapporte textuellement, pour ne lui rien ôter de sa simplicité et de sa rude saveur de mer. Je ne le mets pas en doute, ces gens-là ont vu si grand et si terrible qu'ils n'ont pas besoin d'inventer.

« En 18.., *la Belliqueuse* appareilla à Cherbourg pour aller rallier la croisière des Antilles. J'étais lieutenant en second et j'avais dans mes gabiers un homme de Ploulgoëc, qui venait de se marier en congé. Rembarqué avec nous pour achever son temps, il attendait sa libération à la fin de l'année ; il devait succéder à son beau-père, un pêcheur de Ploulgoëc qui avait trois barques à lui, et on le considérait comme un gros monsieur dans l'entrepont. C'était d'ailleurs un de nos

bons matelots; s'il avait su lire et écrire, il eût été depuis longtemps premier maître.

» Nous eûmes une traversée superbe jusqu'aux îles; en entrant dans les Caraïbes, la mer devint moins maniable, et, entre la Guadeloupe et la Désirade, nous fûmes assaillis par un coup de vent de nord-est. La nuit venue, le chenal était noir comme une gueule de four, les rafales inégales fatiguaient la voilure et souffletaient le bâtiment, qui avait grand'peine à tenir sa route. Enfin, une vraie boîte de perruquier. J'étais de quart; l'une après l'autre, je fis carguer toutes nos voiles, ne gardant que les bonnettes. — Au tournant du cap Saint-Pierre, pour éviter les récifs qui s'avancent assez loin de ce côté, il fallut ouvrir un angle plus considérable avec le vent, qui enforçait à chaque minute. Au premier coup de barre, deux grosses lames balayèrent le pont; mon bateau tituba comme un ivrogne et pencha de façon que la lisse de tribord vint presque toucher l'eau. Je vis qu'il fallait encore ôter de la toile; je donnai mes ordres au quartier-maître, qui siffla aux gabiers. — Quand il eut transmis le commandement, personne ne bougea. Il s'agissait de grimper dans les perroquets, c'est-à-dire d'aller se promener sur une vergue qui décrivait à ce moment-là un arc d'une amplitude de 90 degrés. Un second coup de sifflet retentit; les hommes semblaient cloués au pont. Furieux, je sautai d'un bond au bas de la passerelle, et, interpellant mes matelots : — Çà, leur dis-je, depuis quand les hommes de *la Belliqueuse* ont-ils peur de monter aux mâts? — Alors, mon gabier de Ploulgoëc s'avança vers l'échelle de cordes, de ce pas lourd et traînant qu'on prend sur nos planches, en grommelant dans sa barbe : — Minute, mon capitaine, on y va, on y va. — Et, étreignant les nœuds de ses grosses mains, il commença de gravir lentement les échelons, que le vent secouait et faisait claquer contre les agrès.

« Nous le regardions monter. Le vent, qui gonflait sa vareuse comme une voile, l'arrachait tour à tour et le plaquait contre l'échelle. Quand il parvint à se hisser dans la hune, la nuit était si noire que nous ne le distinguions plus. Nous vîmes seulement son ombre passer devant le feu de vigie. Un instant après, tandis que je me retournais pour indiquer la

manœuvre, ma voix fut couverte par le bruit sec d'une pièce de bois qui casse, suivi à trois secondes d'intervalle par le bruit sourd d'un corps tombant à l'eau. — « Un homme à la mer! » — cria-t-on de l'avant. Instinctivement, je donnai ordre au timonier de virer de bord et je commandai un canot; les matelots s'élancèrent aux portemanteaux, mais à peine descendue de quelques pieds, l'embarcation, saisie par le vent, leur arracha les amarres des mains, vint se briser sur les canons de la frégate et tomba en pièces à la mer. Cependant le bâtiment, obéissant au gouvernail, faisait un quart de conversion et se présentait au vent par le travers; les voiles, brusquement masquées, comme nous disons, s'affaissèrent le long des mâts, nous laissant sans défense contre les vagues qui nous portaient à la côte. J'avais fait prévenir le commandant; il arriva, suivi des autres officiers: je le mis au fait en trois mots, lui montrant le gabier cramponné à une pièce du canot et roulé par les lames.

« Messieurs, nous dit notre chef, le temps presse. Vous savez qu'en pareil cas, c'est au conseil du bord à prononcer sur le sort d'un homme. — Peut-on essayer de sauver ce malheureux sans risquer de perdre le bâtiment? Que ceux qui sont pour l'affirmative lèvent la main ; et pour Dieu, faisons vite! » Nous étions groupés sous un des fanaux, immobiles; l'équipage était rangé autour de nous, attendant la décision suprême. Et je vous jure que si c'eût été midi, on eût vu bien des gaillards, qui étaient de vieux loups de mer cependant, aussi pâles qu'une Anglaise qui traverse la Manche. Nous inspectâmes d'un coup d'œil rapide le navire, l'horizon, la direction des vagues, la ligne noire des côtes à quelques encâblures : nous courions grand train sur ces rochers. Chacun hocha tristement la tête, mais pas une main ne se leva. Alors, le commandant, d'une voix un peu voilée et s'adressant à l'équipage. — « A l'unanimité et sur notre conscience, nous déclarons que nous ne pouvons rien pour sauver cet homme. Que Dieu lui fasse grâce! » — Puis, se tournant vers le timonier, il lui cria avec force : « Toute barre tribord, et en avant! »

» La frégate évolua de nouveau sur elle-même, livrant ses voiles au vent qui s'y engouffra avec des hurlements de joie;

elle bondit sur la vague et partit comme une flèche. Je courus à l'arrière et décrochai un fanal dont je projetai la lumière sur l'eau. A cinq ou six brasses à peine, le gabier dansait comme un toton dans un remous de lames qui le maintenaient par instants presque debout. Dès qu'il m'aperçut dans le foyer lumineux, je le vis se redresser des poignets sur son épave, fixer sur moi ses yeux grands ouverts et remuer les lèvres pour parler. Je me penchai en me couvrant l'oreille des deux mains, pour essayer d'entendre la dernière parole du pauvre matelot; elle m'arriva forte et distincte, à travers le bruit de l'ouragan; il criait: « Capitaine, capitaine. l'étai du mât de hune a cassé! »

» Une énorme vague passa, nivela la surface de la mer, et je ne vis plus que le sillage blanc de la frégate. qui filait un train d'enfer. »

Quand le commandant eut fini son histoire, il se tut un moment; ses gros sourcils gris se crispaient, les rides de son front se contractaient par saccades. Il but une large rasade de punch. — « Et le nom de cette victime du devoir? » lui demandai-je après quelques instants. Il leva les yeux au plafond et chercha d'un air un peu étonné. — « Tiens, au fait dit-il, je ne le sais pas. »

Melchior de Vogüé.

de l'Académie française.



JOUR DE L'AN

N'est-ce pas qu'il y a des jours que le temps s'arrête? L'aurore de ces jours-là n'est pas pareille aux autres. Les enfants s'imaginent que, s'ils dormaient une semaine de suite, au réveil, ils reconnaîtraient le dimanche, rien qu'à son soleil. De même, le premier de l'an, sa clarté est particulière. C'est comme la lampe magique de la lanterne : devant nos yeux elle fait défiler les formes oubliées sur l'écran du souvenir.

... Pan! pan!

— Entrez.

C'est en vain que j'élève mon bras pour atteindre le bouton de la porte. Je deviens un grand garçon, bien que l'on s'obstine à m'habiller en fille. Je ferme très bien les portes en me haussant sur la pointe de mes souliers anglais: mais je ne puis pas les ouvrir encore. Heureusement, ma bonne, Virginie, est derrière moi. Elle vient à mon secours. Elle ouvre et elle s'efface, comme les nourrices dans les photographies.

Je compte beaucoup sur l'effet de cette entrée, D'abord, ce

matin, on m'a mis des bas rouges, tout neufs, qui me piquent délicieusement les mollets.

Puis, j'étrenne une jupe écossaise avec une basquine de velours noir. Enfin, je tiens dans ma main un rouleau de papier glacé, noué d'une faveur bleue, que je prends bien garde d'écraser entre mes doigts. Çà, c'est mon bâton de maréchal : une belle page d'*u*, d'*m* et d'*i*. Les jambages sont réguliers comme un alignement de soldats. Les « déliés » tremblent bien un peu, mais les « pleins » ont une splendeur massive. Je suis particulièrement fier des points qui étoilent les *i* et leur donnent l'air de petits bilboquets.

Quelle sera la récompense d'une application si rare?

Hier, j'ai rencontré dans l'escalier une forme étrange, un animal fantastique encapuchonné de papier gris.

Un cheval ou un âne.

Les ânes ont de merveilleux harnais et deux paniers sur le dos. Mais le cheval est une bête plus noble. Pourvu que le fantôme de l'escalier soit un cheval.

Et, d'émotion, mes doigts crispés froissent le rouleau d'*i*, au moment où la porte s'écarte.

...Oh! comme ce souvenir-là est lointain! Comme cette image est pâle! Et pourquoi les figures de ceux qui me sourient dans ce passé sont-elles comme effacées?...

...Une... deux... trois heures...

Plus tard, nous la guettons sans patience, l'entrée dans la classe du vieux « Tapin ». Il apporte un registre où sont inscrites les communications officielles de M. le proviseur. Le professeur est un petit homme aigri qui hait les vacances. Chaque fois qu'il lui faut annoncer un congé, sa voix s'étrangle, et je ne sais si sa mauvaise humeur ne double point notre joie.

Le silence s'est fait sur les bancs, profond comme dans une église. La voix pointue lit la bonne sentence :

« Les congés du nouvel an commenceront ce soir à quatre heures pour finir le jeudi 6 janvier. »

Ah! les pensums peuvent pleuvoir, les verbes en *mi* peuvent accuser notre paresse de leurs trois voix latines. Comme un vol d'étourneaux, toutes ces âmes d'écoliers se sont enfuies

par la fenêtre. Elles tournoient dans l'air avec des cris, des piaillements joyeux. Huit jours de congé! c'est la sensation de l'espace illimité, après les angoisses de la cage, l'ivresse d'un citoyen à bonnet rouge après l'émeute qui a renversé les tyrans. Ils s'enflent ces huit jours. Ils se gonflent comme des ballons. Et vraiment on les tend de projets à faire claquer les heures. Il y aura du temps pour le patin et les livres; pour les jeux en plein air, pour les belles images sous la lampe. On vivra sans devoirs, sans souci du lendemain.

... J'ai goûté aux diverses coupes de joie. Nulle ne m'a rendu cette ivresse si profonde, si pleine, qui m'étourdissait, écolier, au seuil des congés d'hiver, quand, devant moi, j'avais, brillant comme la neige, le tas intact de mes espoirs...

— Est-ce pour cette nuit, docteur?

— En tout cas, c'est pour cette semaine. Le nouveau-né viendra pour votre jour de l'an.

Il y a des épaisseurs de neige accumulées sur ma maison. Au bas du jardin, la rivière est prise: tout autour de nous, la campagne est silencieuse. Des oiseaux noirs perchent dans les arbres sans feuilles. Mais la joie du monde tient aujourd'hui dans cette petite maison où le premier-né est attendu.

Son berceau est là, tout prêt; plus blanc que la neige tombée dans les buissons. Un bon feu éclaire la chambre: il peut venir. Il y a si longtemps qu'il est espéré. C'est lui que la fillette a baisé sur les joues de cette première poupée qu'elle serrait contre son cœur. C'est à lui que je rêvais, en ces soirs de jeunesse où, bouleversé de cœur et d'âme, je me suis demandé avec une angoisse honnête :

— Où est le but?

Il peut venir. Avec lui il apporte la réponse à tous les problèmes de la pensée et de la tendresse. Il est le cher effet de toutes les causes obscures. Pour lui deux cœurs se sont enchaînés. C'est pour l'attendre que, tous les soirs, la lampe d'un foyer nouveau s'est allumée dans la constellation des lampes. Il est la récompense des années vécues. Il est l'espoir des années qui viendront. Il est le printemps qui germe sous la terre que la gelée craquèle. Il est le grain qui fleurira...

Aujourd'hui, j'en reçois à mon tour, pour mes étrennes, de grands rouleaux de papier glacé, attachés avec une faveur bleue. Les *u*, les *m* et les *i* sont toujours massifs dans les « pleins » et tremblants dans les « déliés ». Pourtant, je me plais à songer que pour ces enfants qui seront un jour des hommes une bonne aurore se lève.

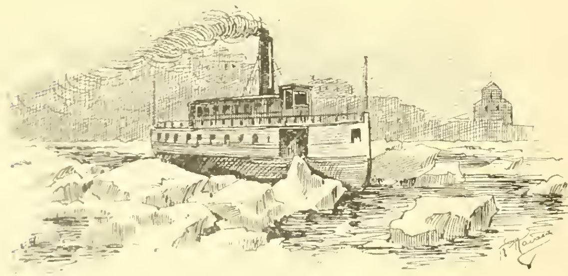
Voulez-vous qu'ensemble nous fassions ce rêve? Pendant ces tristes mois sombres, par où commence l'hiver, nous avons gravi une pente rude. Nous montions à tâtons dans la nuit et dans le brouillard. Allons, encore un effort! Voici le haut de la côte et les perspectives de l'année nouvelle. A présent, sous nos pieds, ce sont les neiges qui fondent: puis les lilas; puis les moissons... et puis le chaud soleil à l'horizon.

Donnons-nous la main, mes chers amis, et marchons tous ensemble vers ces gaîtés de la vie et de la lumière. Sur les jours nouveaux, sur les têtes des enfants, sur l'espoir des récoltes, refaisons une fois de plus le rêve du bonheur des hommes. La tourmente rugit: mais elle est derrière nous, — et, là-bas, c'est la Terre Promise...

Hugues Le Roux.

ENTRE QUÉBEC ET LÉVIS

L'étranger qui visite Québec en hiver ne peut pas manquer d'être frappé de la régularité avec laquelle les trois bateaux passeurs traversent le fleuve à chaque demi-heure. Le passage est quelquefois libre ; mais souvent, le flux et le reflux charrient avec une grande rapidité d'énormes blocs de glace qui se tassent le long de la rive contre les obstacles naturels ou contre l'extrémité des quais et des jetées, évoluent, sont rejetés, glissent et se brisent l'un sur l'autre avec une force apparemment irrésistible. C'est alors qu'il faut voir nos bateaux, mus par leurs puissantes machines, s'élancer à l'attaque de ces bancs de glace, les couper et les écraser sous leur proue de fer. Toute la charpente du vaisseau craque, tremble et se plaint, pendant qu'on entend le bruit de la glace qui se fend, cède et plonge pour reparaître un peu plus loin au milieu des bouillons, dans le sillage du bateau.



Vue du pont, cette lutte du génie de l'homme avec l'une des plus redoutables forces de la nature, offre un spectacle grand et terrible à la fois. Le bateau s'incline, roule et se campe de nouveau contre l'obstacle, lève sa proue sur la glace qu'il écrase de son poids en étoilant la surface de nombreuses fissures qui s'étendent à plus de cent pieds de chaque côté. Quelquefois, lorsque la glace est épaisse, le bateau reste immobile comme s'il était échoué, malgré les révolutions furieuses de l'hélice affolée. Si l'obstacle ne cède pas, le bateau recule sur deux ou trois fois sa longueur, revient à toute vapeur et frappe la glace avec la force d'un bélier battant les portes d'une ville assiégée. L'étrave garnie de fer ronge la glace le long et au sommet de l'échancrure, puis renouvelle son attaque jusqu'à ce que, à force de coups intelligemment dirigés, le bateau rompe la barrière.

Il arrive souvent qu'un bateau est saisi et enserré de telle manière qu'il ne peut plus ni avancer, ni reculer. Alors un autre bateau vient à son secours ; quelquefois, il en faut deux. Ils attaquent le champ de glace qui semble impénétrable, et grâce à leurs efforts réunis, ils ouvrent d'immenses saignées et réussissent presque toujours à délivrer le captif.

Pendant les grandes mers, surtout au baissant, alors que le courant est dans toute sa force, les bateaux sont souvent emportés par la glace, plusieurs milles au bas de Québec. Il leur faut alors attendre le reflux de la marée qui modifie la position des glaces et leur permet de revenir au point d'atterrissage.

Mais ces accidents ne se produisent pas souvent aujourd'hui, excepté pendant les grandes tempêtes de neige ou les brouillards épais ; et grâce à l'expérience de nos marins, la traversée se fait presque aussi régulièrement qu'en été, à tous les états de marée.

Il n'en était pas ainsi, il y a quelque trente ans.

Aussitôt que la navigation se fermait, vers la fin de novembre, une flottille de canots ou pirogues, montés par de hardis canotiers, habitués au plus dur travail, remplaçaient les bateaux à vapeur qui avaient fait le service durant l'été. Ces canots avaient de vingt-cinq à trente pieds de long. Ils étaient découpés et creusés dans d'immenses troncs de pin,

choisis avec soin et n'ayant ni nœuds ni fissures. Les deux bouts étaient relevés comme les *lisses* d'un traîneau, et le fond était légèrement arrondi et recouvert d'une pièce plate de bois franc clouée sur toute sa longueur pour tenir lieu de quille. Avec cette forme, le canot courait rapidement dans l'eau et pouvait être traîné facilement sur les champs de glace ou les *bouillons* qui lui barraient la route. Il pouvait porter une très forte charge, avec quinze à vingt personnes en plus. L'équipage était composé d'hommes choisis et habitués à cette rude besogne. Ils portaient des habits de laine et de longues bottes appelées *bottes sauvages*, dont les tiges leur montaient jusqu'aux hanches.

Ordinairement, pour traverser le fleuve, on choisissait le moment de l'étale, ou la fin de la marée, alors que le courant était à peu près nul. Quelquefois, cependant, il n'y avait pas à choisir ; il fallait partir sur-le-champ. Ce sont ces passages qui étaient surtout dangereux. Le canot, avec son chargement, était traîné au bord de la *batture* que formait la glace arrêtée sur la rive. On attendait alors un moment favorable, c'est-à-dire une étendue d'eau libre ou une glace assez mince et pas trop tassée, puis les canotiers lançaient l'embarcation et s'y jetaient, chacun à son tour, à mesure qu'elle quittait la glace ferme. Aussitôt que le canot était complètement à flot, on pagayait avec la plus grande vigueur, car il n'y avait pas de temps à perdre. On tournait la tête du canot dans une direction diagonale au fil de l'eau ; mais il fallait souvent faire des détours pour se tenir dans l'eau claire ou parmi les glaces flottantes ; ou bien, si les passages étaient trop étroits, ou les glaces trop étendues pour les contourner, on hissait le canot sur la glace et on le traînait jusqu'à une mare prochaine. Quelquefois même, il fallait le traîner ainsi, avec son chargement, jusqu'à la rive opposée. Souvent, la glace cédait sous le poids, et les canotiers se trouvaient précipités à l'eau, jamais cependant à une grande profondeur, et il est rare qu'ils fussent immergés plus haut que les tiges de leurs longues bottes.

Dans l'eau libre, ils pagayaient avec la plus grande célérité. Le capitaine se tenait debout à l'arrière et gouvernait, avec un autre homme, également debout à la proue, pour

guetter avec soin les endroits les plus favorables. En marche, les mariniers chantaient gaîment les vieilles chansons canadiennes. « En roulant ma boule », « Vole, mon cœur, vole ! », etc., etc. Puis, dans les moments difficiles, on entendait la voix sonore du capitaine crier à ses matelots : « Allez-y, mes p'tits cœurs ! Hardi, mes enfants ! Envoyez fort, as pas peur ! Encore une petite *tune*. » Tout cela entremêlé de bonnes grosses farces pas trop spirituelles, mais empoignantes tout de même. Souvent les passagers y joignaient leurs saillies, et les vigoureux éclats de rire chassaient le froid et la fatigue.

C'étaient de braves gens et de gais compagnons.

L'atterrissage était souvent plus dangereux encore que le départ. Il fallait bien calculer l'endroit et le moment ; car la glace flottante qui passait avec une vitesse de trois ou quatre milles à l'heure, se pressait constamment contre les blocs fixes de la rive, et si le canot se faisait prendre entre ces deux murailles aiguës, il était broyé comme verre, avec tout son contenu. Quand on pouvait atteindre quelque endroit sûr et abrité, comme une anse ou l'espace compris entre deux quais, où la glace restait stationnaire, le débarquement s'opérait avec assez de facilité : mais quand on était obligé d'aborder en plein courant, il fallait toute l'habileté du capitaine et tout le sang-froid de l'équipage pour éviter de sérieux accidents.



Naturellement, le lecteur, qui voit tout ceci de loin et en imagination seulement, ne peut pas se faire une idée des dangers réels de ce court passage, d'un mille à peine, — qui pourtant prenait quelquefois les proportions d'un véritable voyage. Il faut bien remarquer que je n'ai jusqu'ici parlé que d'un passage sans accident ou même sans incident remarquable. Malheureusement, il n'en était pas toujours ainsi.

Souvent, les canots, partis pendant le plus fort du bai-

sant, étaient incapables de lutter contre la glace et le courant et se faisaient entraîner, avec leur cargaison vivante, à plus de quinze à dix-huit milles du point de départ, par des froids de vingt à trente degrés au-dessous de zéro. Il fallait alors sauter du canot sur la glace et courir de toutes ses forces pour s'empêcher de geler. Je me rappelle très bien une de ces terribles courses à laquelle j'ai été contraint de prendre part; et bien que cela date de près de quarante ans, je ne puis pas y penser sans un horrible frisson. Et cependant, c'était en plein jour; le temps était clair et les deux rives parfaitement visibles. Mais, lorsque ces accidents se produisaient par un temps de brouillard, ou pendant la nuit, on peut facilement comprendre jusqu'à quel point l'horreur de la situation était augmentée. Je me souviens que, un soir de février, un canot parti de Québec avec quinze voyageurs et les sacs de la malle pour le train du chemin de fer du Grand Tronc, fut emporté jusqu'à Saint-Michel, c'est-à-dire à près de vingt milles de son point de départ. L'équipage et les voyageurs furent obligés de passer toute la nuit sur la glace par un froid terrible et au milieu de la plus complète obscurité; car chacun sait comme on se couche de bonne heure à la campagne; à neuf heures toutes les lumières, des deux côtés du fleuve, étaient éteintes. Pour ceux dont l'esprit n'est pas exempt de terreurs superstitieuses, la position s'aggravait encore au souvenir des légendes et des histoires fabuleuses qui avaient cours sur bien des endroits de cette côte. On était exposé, par exemple, à voir paraître tout à coup les terribles « Sorciers de l'Ile » qui se rassemblent le soir sur la rive pour tenir leur infernal sabbat dont la vue annonce infailliblement, pour la semaine qui suit, un désastre épouvantable, et même la mort. Ou bien, on pouvait rencontrer le « bateau fantôme » dans lequel le célèbre Cambrai ou Chambers, tua et noya son compagnon qui, paraît-il, l'avait dénoncé; depuis lors, le meurtrier se promène toutes les nuits avec sa victime dans l'endroit où le crime a été commis, et celui qui voit son terrible bateau noir est certain de faire naufrage et de se noyer dans le courant du mois. C'est pour cette raison que la partie du fleuve qui se trouve entre l'église de Beauport et celle de Saint-Joseph-de-Lévis, est toujours

regardée comme dangereuse et redoutée en conséquence. Quand un marin passe « entre les deux églises », surtout la nuit, il ne manque jamais de faire un signe de croix pour se préserver du malheur. Il y avait encore le redoutable canot monté par treize hommes sans tête qui conduisait les navigateurs hors de leur course, comme le feu follet. Cette légende, qui hante encore l'imagination de nos matelots, se raconte comme il suit : — Un jour, un canot monté par treize marins — un nombre fatal — partit pour traverser le fleuve ; le courant était fort, la glace était abondante et *fière*, c'est-à-dire dure et coupante. Le capitaine du canot avait négligé de prendre son scapulaire avant de partir. Cela, avec le nombre *treize*, ne pouvait manquer d'avoir un effet fatal, vous l'avouerez facilement. Comme le canot était engagé dans une longue fissure, entre deux grandes glaces flottantes, il se fit tout à coup un mouvement de la glace qui saisit le canot, rasa complètement ses œuvres hautes et coupa les treize têtes qui dépassaient le bord. C'est un des plus terribles accidents qui soient arrivés pendant ces passages d'hiver. Mais, comme un fait de cette nature ne se produit jamais sans que le populaire l'entoure aussitôt de circonstances mystérieuses et surnaturelles, on affirme que, depuis ce jour, treize hommes sans tête parcourent le fleuve pendant les nuits d'hiver, dans la partie du canot que la glace n'avait pas brisée. Ils cherchent à aborder la rive sans jamais y parvenir. Au point du jour, ils s'enfoncent dans le fleuve en causant un terrible remous qui entraîne inévitablement les canots qui se trouvent dans les environs.

Telles sont les légendes, — et bien d'autres encore, — qu'on racontait à cette époque, et dont le seul souvenir portait la terreur dans tous les esprits, — déjà suffisamment frappés par le danger très réel et très présent d'une nuit passée sur des glaces flottantes, au milieu du fleuve et par un froid épouvantable. Les marins, qui sont plus superstitieux encore que le reste du genre humain, n'étaient pas gens à dissiper les craintes de leurs voyageurs. Et c'est ce qui fait que, malgré leur incontestable courage en face du danger réel, ils se trouvaient sans force pour faire face aux craintes mystérieuses qui surgissaient de toutes parts, dans l'obscurité environnante.

1er janvier 1898.

Oh! les longues, les interminables nuits! Combien de têtes ont blanchi, après avoir subi un seul de ces passages!

On transportait souvent dans ces canots des animaux destinés à l'abattoir; et leurs plaintes et quelquefois leurs cris furieux et leurs ruades ne contribuaient pas peu à augmenter le danger.

Lorsque les canots étaient entraînés vers le bas du fleuve, dès qu'on pouvait atterrir on les tirait sur la grève et ensuite au haut de la berge, puis on les ramenait par la rive sud en les faisant glisser comme des traîneaux sur le *chemin du roi*, ainsi qu'on s'exprimait encore à cette époque.

Ces voyages de retour étaient toujours très gais, nonobstant les misères qu'on avait endurées. Pour faire glisser le canot rapidement sur le chemin, chacun prêtait son concours et mettait la main sur le plat-bord, de chaque côté. Sur le chemin plan ou dans les montées, il fallait pousser ferme: mais, dans les descentes, il n'y avait qu'à se laisser aller. Souvent même, lorsque la côte était un peu raide, il fallait retenir le canot avec une amarre. Il arriva même, un jour, qu'un grand canot, très lourdement chargé, rompit le câble et descendit à toute vitesse une des longues côtes qui conduisent à la basse-ville de Lévis. Au pied de la côte, il vint frapper une maison, pénétra par un des pignons et sortit aussitôt par le pignon opposé, au grand effroi des gens de la maison qui se préparaient à se mettre à table pour le repas du midi. Inutile de dire que la table et la vaisselle furent mises en pièces et que la soupe bouillante fut toute perdue, au grand regret de la ménagère qui crut pendant quelque temps, en voyant passer ce canot fantôme, que c'était celui des treize hommes sans tête.

On montre encore cette maison aujourd'hui; mais je ne veux pas me porter garant de son identité.

Ce passage du fleuve, l'hiver, était une industrie très importante, pour Lévis surtout, et faisait vivre un assez bon nombre de familles. En temps ordinaire, le prix du passage était très raisonnable; mais lorsqu'il y avait beaucoup de glaces et que le froid était rigoureux, le prix changeait et augmentait en proportion des dangers que devait courir l'équipage, et souvent ceux qui étaient forcés de passer d'une rive à l'autre payaient des sommes relativement considérables.

Les canotiers étaient aussi fiers de leurs canots qu'un capitaine l'est de son navire. Chaque embarcation était peinte soigneusement et ornée de dessins variés. Elle portait sur sa proue, en lettres brillantes, un nom de fantaisie ou bien un nom de saint. On la couvrait de petits drapeaux de toutes les couleurs. Elle avait son dossier, son histoire, j'allais presque dire sa généalogie. Le soir, autour du foyer, on faisait de longs et intéressants récits sur ses voyages rapides, la manière miraculeuse dont elle s'était souvent tirée du danger, bref, sur ses exploits dont le lustre et l'honneur rejaillissaient sur son brave équipage et sur son propriétaire.

Parmi les plus fameux canotiers, il y en avait un, Édouard Baron, dont le nom est encore fameux aujourd'hui de chaque côté du fleuve. C'était un homme dont le courage et l'habileté étaient reconnus par tout le monde et qui, au dire même de ses camarades, avait plus de chance que personne. Aussi, lorsqu'il s'agissait d'une traversée exceptionnellement difficile, c'est à Baron qu'on s'adressait tout d'abord. Lorsque Baron, après avoir consulté les nuages et l'état de la glace, refusait de partir, c'était une décision finale comme un jugement du Conseil privé; et personne n'aurait voulu tenter le passage quand Baron avait déclaré que la chose était impossible.

Je me souviens parfaitement de ce distingué capitaine. Il était le chef reconnu de tous les canotiers; et ce n'était pas un mince honneur, car ces braves gens formaient une phalange loyale, courageuse et honorable que l'on n'aurait pu estimer trop hautement.

J'ai revu Baron, il y a un certain nombre d'années. Il devait avoir plus de quatre-vingts ans, mais il était encore droit et fier comme un général, et son œil n'avait rien perdu de son ancienne ardeur quand il le promenait sur le fleuve, théâtre de ses anciens exploits.

Il doit être mort aujourd'hui, que la terre lui soit légère : c'était un digne homme, et ceux-là sont assez rares pour qu'on doive leur accorder un témoignage honorable, dans quelque situation qu'on les ait rencontrés.

C'est vers 1857, je crois, que le premier bac à vapeur d'hiver a été construit. Il était sans doute bien inférieur aux bateaux puissants et confortables que nous avons aujourd'hui;

il ne portait pas non plus un équipage aussi expérimenté. Cependant, il parvenait à faire le trajet assez régulièrement. Mais, il n'a pas duré longtemps. Un jour, on fut obligé de le tirer sur la batture pour lui faire des réparations urgentes. Le lendemain matin, on ne trouva plus que les morceaux de fer qui étaient entrés dans sa construction. Il avait été mystérieusement brûlé pendant la nuit. Bien des personnes avaient déjà déclaré, à plusieurs reprises, que vouloir traverser le fleuve en hiver dans un bateau à vapeur, c'était tenter la Providence et exposer, en outre, les voyageurs à une mort certaine. Ces personnes charitables ont-elles, dans un sentiment de protection pour leur prochain, fait disparaître la cause du danger ou bien les amis des canotiers ont-ils voulu protéger ces derniers contre un redoutable rival? Le point n'a jamais été éclairci. Mais je puis bien dire, maintenant que quarante années ont passé sur ces événements, que j'ai toujours penché fortement pour la seconde hypothèse. Et je n'étais pas le seul.

Aujourd'hui, les canots d'hiver sont à peu près disparus. On s'en sert encore quelquefois, le printemps, lorsqu'un pont de glace s'est formé, pour traverser le fleuve quelques jours avant la débâcle, quand la glace est devenue dangereuse.

On en a placé aussi quelques-uns le long du fleuve, en bas de Québec, pour porter secours aux navires qui peuvent se trouver pris dans les glaces. Mais leur utilité a pratiquement cessé, et la gloire des canotiers de Lévis ne vit plus que dans la mémoire des anciens comme moi.

Baron prétendait que ces canots étaient les seules embarcations capables de rendre de véritables services dans les expéditions au pôle nord, parce qu'elles pouvaient à la fois naviguer et servir de traîneaux, tout en fournissant d'excellents abris pour la nuit et le mauvais temps, sur les champs de glace.

Il avait probablement raison; et peut-être que, quelque bon jour, notre canot d'hiver, tiré d'un long oubli, ira se couvrir d'une gloire nouvelle dans ces pays désolés et mystérieux, et que quelque nouveau Nansen ou Andrée lui devront leur salut.

Napoléon Legendre.

La Basilique

du

Sacré-Cœur de Montmartre

Voici le vingt-cinquième anniversaire du *Vœu National*, et nous avons pensé intéresser nos nombreux lecteurs en leur offrant un récit authentique des premiers jours de cette œuvre.


Cardinal Guibert.

Loin de nous la pensée de disputer à qui que ce soit la part qu'il pourrait avoir prise dans la propagande de l'idée ou dans la priorité d'une pensée analogue; ce que nous affirmons, c'est que ces lignes sont la genèse exacte de l'œuvre qui a abouti à la construction de la Basilique qui s'achève à Montmartre, œuvre qui est devenue vraiment le Vœu National par l'acceptation et la reconnaissance officielle du vénérable Monseigneur Guibert, en février 1872.

On dit que l'œuvre du Vœu National a pour auteurs Mgr Guibert, mort archevêque de Paris en juillet 1887, et deux Parisiens qui s'étaient réfugiés à Poitiers, pendant la guerre de 1870; cela est parfaitement exact : elle a été com-

menée par les deux frères exilés, MM. Legentil et Rohault de Fleury, et fondée par le grand archevêque.

En effet, les deux frères qui l'ont conçue et préparée, qui lui ont donné la vie, si je puis ainsi parler, peuvent à juste titre en être considérés comme les initiateurs, et Mgr Guibert, que la Providence a placé sur leurs pas, au moment propice, pour lui donner sa forme définitive et la sanction de l'autorité, en est bien réellement le fondateur.

Il est certain que pendant la guerre de 1870 plusieurs personnes avaient pensé à faire appel au Sacré-Cœur pour obtenir son secours.

La tentative de ce genre la plus connue a été faite par l'héroïque Légion des volontaires de l'Ouest qui, sous les ordres du général de Charette, avec l'autorisation du général de Sonis, commandant leur division, a donné le baptême du sang à la bannière du Sacré-Cœur. Chacun sait comment cette bannière fut brodée pour les volontaires de Cathelineau et que, remise entre les mains d'une religieuse de Tours, elle fut par elle confiée aux zouaves pontificaux; comment enfin à Patay et à Loigny, elle fut teinte du sang de plusieurs héros.

Malheureusement, cet essai si touchant et si glorieux n'a encore eu de suites que pour le régiment des zouaves pontificaux, dont, d'ailleurs, tout le monde connaît l'histoire.

Une autre tentative analogue, presque inconnue jusqu'ici, mérite aussi une mention. Vers la fin d'août 1870, un fervent chrétien causait un jour avec M. l'abbé Herpin, chapelain de la princesse Clotilde. Ces messieurs se désolaient de voir qu'on ne cherchait pas à intéresser Dieu à notre cause :

« Il faudrait que l'Impératrice régente, vêtue de deuil, » allât à pied à Notre-Dame, suivie des corps constitués, » pour consacrer le royaume au Sacré-Cœur et le mettre » sous sa protection, » disait à l'abbé son interlocuteur. — « Eh ! répondit-il, c'est une excellente idée ! »

Il fut convenu que M. l'abbé Herpin intéresserait la princesse à ce projet, et, en effet, elle vit l'impératrice qui, s'étant fait donner quelques renseignements sur la dévotion au Sacré-Cœur, qu'elle connaissait peu, goûta beaucoup le projet.

Cependant l'autorité ecclésiastique ne crut pas devoir don-

ner suite à cette pensée, et, la révolution de septembre étant survenue, il n'en fut plus question.

Dieu avait ses desseins, qu'il soit loué et béni !

La pensée du Vœu National n'est elle-même pas venue au monde toute formée, l'idée a germé, et, petit à petit, s'est développée, pour devenir ce que nous la voyons.

Un Lyonnais, M. Beluze, président du cercle du Luxembourg, écrivait à la fin de novembre à M. Baudon, président général des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, pour lui proposer de faire faire aux Parisiens, en faveur de leur ville, un vœu à la sainte Vierge, analogue à celui que les Lyonnais venaient de faire. (Ces derniers avaient, en effet, promis de rebâtir l'église de Notre-Dame-de-Fourvières si Lyon était préservé de l'invasion.) L'idée sourit beaucoup à M. Baudon qui, tout au commencement de décembre 1870, écrivit à M. Legentil, alors à Poitiers, comme nous l'avons dit.



Arrivée de *La Savoyarde* à la gare de La Chapelle. (Paris.)

M. Legentil, qui avait souvent médité cette pensée, trouva, comme M. Baudon, qu'un vœu fait par les Parisiens, serait bien opportun, mais que ce vœu devait être fait au Sacré-Cœur de Jésus et non à la Sainte-Vierge. Il écrivit en ce sens à ces messieurs qui, regrettant leur première idée, ne se rendirent pas tout d'abord à son changement. L'adhésion de M. Baudon est seulement du 6 janvier 1871.

M. Legentil, cependant, avait été frappé de la nécessité

d'agir, si l'on voulait obtenir du secours, et il se décida à marcher seul.

C'est, à proprement parler, à ce moment-là que commence la genèse du Vœu National, et c'est de là que nous allons la prendre en effet.

Cette idée de faire un vœu au Sacré-Cœur pour sauver Paris avait pris du développement chez M. Legentil, dont la douce et tendre pitié trouvait sa force auprès du Sacré-Cœur. Pendant que son esprit était ainsi constamment occupé du vœu qu'il voulait faire, il rencontra le R. P. Ramière, qui dirigeait le *Messager du Sacré-Cœur*, et il pensa qu'il était convenable d'avoir, comme auxiliaire, pour propager son idée, cette revue, l'un des organes les plus importants de la dévotion au Sacré-Cœur; il s'en entretint donc avec le Révérend Père et réclama son aide.

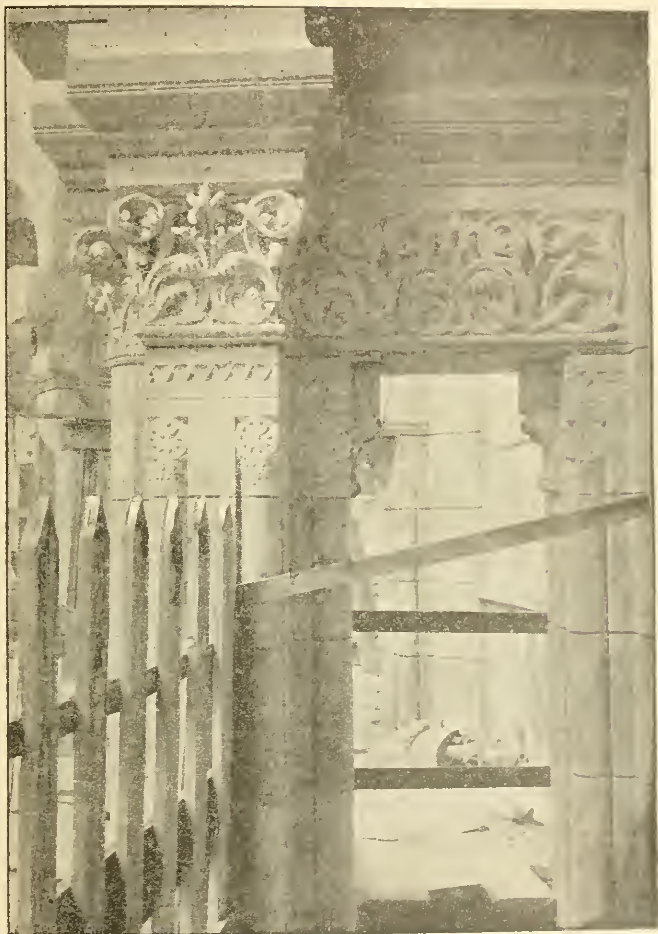
Le Père Ramière, qui cherchait alors à répandre un vœu au Sacré-Cœur pour sauver le Souverain-Pontife, consentit à seconder M. Legentil, mais il voulait que le vœu qu'il avait conçu lui-même fût l'objet de l'œuvre. M. Legentil fit observer que nous étions trop malheureux nous-mêmes pour nous occuper d'un vœu en dehors de nous; cependant, il trouva touchant d'associer deux causes qu'on n'aurait jamais dû séparer : celle de l'Église et celle de la France.

Il rédigea donc une nouvelle formule en ce sens, unissant la mère et la fille dans une même pensée, protestant énergiquement contre les malheurs de l'une et de l'autre, et promettant que, si Dieu sauvait Paris et la France et délivrait le Souverain-Pontife, il contribuerait selon ses moyens à la construction, à Paris, d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur.

Un peu plus tard, lorsque Paris fut complètement investi, M. Legentil se décida à enlever le mot Paris ; en fait, le salut de la capitale était absolument lié à celui de la France, et la province était alors animée envers Paris de sentiments haineux qui faisaient réellement tort à la pensée du Vœu National; on avait déjà fort à faire pour que l'idée de construire le sanctuaire à Paris fut acceptée par le plus grand nombre.

Cette formule une fois adoptée, un peu avant la fin de décembre, M. Legentil, qui ne pensait pas pouvoir propager une œuvre de ce genre sans en demander l'autorisation à

l'Ordinaire, essaya, sans y réussir, de la faire connaître à Paris, où l'archevêque était sévèrement enfermé par l'en-



Intérieur du Triforium.

nemi; d'autre part, il fallait voir Monseigneur Pie, évêque de Poitiers, diocèse dans lequel on se proposait d'agir d'abord.

M. Legentil alla donc trouver le Prélat vers le milieu de décembre 1870; il fut introduit près de lui, alors que Dom Guéranger, abbé de Solesmes, était dans son cabinet, et il lui parut, bien qu'il eût été reçu avec bienveillance, qu'il n'était

pas absolument le bienvenu au cours d'une discussion d'affaires, et qu'on lui saurait gré de ne pas prolonger sa visite.

Il expliqua à Mgr Pie ce qu'il avait le désir de faire. Comme nous le disions tout à l'heure, il y avait à ce moment là dans une grande partie de la province, et notamment à Poitiers, une grande animosité contre la ville de Paris.

L'évêque de Poitiers ne partageait pas, sans doute, des sentiments si peu chrétiens, cependant il ne se mettait pas beaucoup en peine de les condamner, ni même de les désavouer. Il fit d'abord observer à son interlocuteur que son œuvre ne le regardait pas : il n'avait pas, dit-il, une grande intimité avec Mgr Darboy, et il n'avait pas qualité pour s'occuper d'une œuvre destinée à être réalisée dans le diocèse de celui-ci. M. Legentil lui répondit, ce que d'ailleurs l'évêque savait bien lui-même, qu'il était impossible de se mettre en rapport avec Mgr Darboy, Paris étant absolument bloqué ; qu'il l'avait essayé sans succès, et qu'il ne se croyait pas permis de propager une œuvre dans son diocèse sans son autorisation : que tel était le but de sa visite.

Mgr Pie en revint à son argument, qu'il ne croyait pas pouvoir donner une autorisation formelle à une œuvre à réaliser à Paris.

Les raisons n'auraient pas été difficiles à trouver, mais il n'y avait pas à discuter dans ce moment, cela n'eût pas été convenable et n'eût servi de rien à l'œuvre. M. Legentil dit donc tout simplement à l'évêque qu'il ne prétendait pas lui arracher une autorisation écrite, il ajouta qu'une formule de vœu déjà rédigée avait circulé et qu'il priait Sa Grandeur de vouloir bien en prendre connaissance, afin de juger si elle ne contenait rien de répréhensible. Mgr Pie consentit à cette lecture, et l'écouta attentivement ; il n'y fit absolument aucune observation. « Maintenant, lui dit M. Legentil, Votre Grandeur veut-elle bien me dire « qu'elle ne trouve pas mauvais que cette formule circule dans son diocèse et recueille des adhésions et non des offrandes, notre position étant trop précaire pour agir autrement. » — « Oh ! pour cela, oui ! » répondit le prélat.

M. Legentil prit alors congé en remerciant, disant qu'il ne demandait rien de plus pour le moment.

Pendant tout ce temps, Dom Guéranger n'avait pas dit un mot ; les deux prélats en ont-ils parlé ensuite ? On ne saurait



Montmartre vu du pied de la butte.

le dire, ce qui est certain, c'est qu'aucun des promoteurs n'a reçu ni appui, ni conseil de l'évêché de Poitiers.

Depuis, Mgr Pie a été plusieurs fois sollicité de donner son adhésion ou son aide à l'œuvre, mais, en réalité, il ne

lui a donné son approbation que lorsqu'elle a été solidement assise.



Après ces digressions, revenons sur nos pas.

Au sortir de sa visite, M. Legentil fit imprimer la formule et se prépara à la répandre autour de lui ; toutefois, aucune propagande importante ne fut faite avant les premiers jours de janvier 1871.

M. Rohault de Fleury, qui, comme nous l'avons dit, vivait à Poitiers avec M. Legentil, n'avait encore pris aucune part à l'œuvre, mais il en causait souvent avec son beau-frère, et le chagrin profond que nos revers inspiraient à cet excellent ami le peinait beaucoup.

M. Legentil, en effet, qui souffrait cruellement de nos malheurs publics, voyait le mal si grand qu'il n'osait espérer le succès, et, bien qu'il fut décidé à persévérer, l'entreprise lui paraissait au-dessus des forces humaines.

Ce fut dans ces sentiments que, dès le premier jour, M. Rohault de Fleury lui dit : « Allons, je vais m'y mettre aussi et je vous aiderai de mon mieux. »

On se mit de suite à l'œuvre, on écrivit, dans toute l'étendue du territoire non envahi, aux évêques que l'on connaissait, aux communautés religieuses avec lesquelles on était en relation, à ses amis. De toutes parts on faisait des objections contre Paris, et les raisons que l'on donnait pour défendre l'idée, bien que toujours les mêmes, devaient être répétées perpétuellement et la correspondance était forcément bien restreinte.

On se lassa vite de ce travail sans résultat, et on fit une lettre collective que l'on fit autographier et qui facilita la tâche : on dut alors recruter des listes, et ce ne fut pas sans peine que l'on parvint, en ce temps si troublé, à s'en procurer quelques-unes : les démarches que l'on faisait soulevaient mille contradictions, les réponses les plus singulières étaient très fréquentes, et le silence des correspondants était bien souvent tout ce que l'on obtenait.

Cependant les adhésions arrivaient petit à petit : M. Le-

gentil avait obtenu celles de Monseigneur Mermillod et de Monseigneur Forcade, alors évêque de Nevers; il en avait aussi recruté de très nombreuses parmi les conférences de Saint-Vincent de Paul. M. Rohault de Fleury obtint celle du R. P. Marie-Dominique, prieur du couvent des Dominicains à Poitiers, avec qui il était très lié.

Pendant qu'on s'efforçait ainsi de remplir sa promesse, les désastres se succédaient sans relâche, et M. Rohault de Fleury voulut essayer d'obtenir l'approbation ou, du moins, la bénédiction du Saint-Père, espérant bien que cela leur donnerait une situation meilleure. M. Legentil, quoi qu'il n'eût pas grande confiance, ne fit aucune objection.

M. Rohault de Fleury avait l'honneur d'être connu particulièrement du R. P. Jandel, maître général des Frères prêcheurs ; il lui écrivit le 11 février, en lui envoyant la formule qui se répandait alors et lui expliquant le but qu'on se proposait d'atteindre.

Les lettres n'allaient pas vite en ces temps-là; le vénérable religieux ne reçut cet envoi que le 25; heureusement, le 26, il avait l'*audience* de Pie IX, à qui il présenta la requête qu'il venait de recevoir, expliquant ce qu'on voulait faire et ce que l'on avait obtenu jusque-là; cependant, il supprima les considérants, assez acerbes, de la formule qu'il avait reçue, pensant que Pie IX ne voudrait pas bénir ces protestations, vraies à coup sûr, mais où les ardeurs de la guerre se faisaient vivement sentir.

Le Pape autorisa le Père Jandel à transmettre, à ces conditions, aux auteurs du vœu, ses meilleurs encouragements et sa bénédiction particulière; le Révérend Père, dans sa lettre, ajoutait qu'on pouvait publier cette bonne nouvelle, en supprimant, bien entendu, les considérants du vœu.

On s'empressa de faire le changement demandé, et on publia cette bénédiction, ce qui ne laissa pas de produire beaucoup d'effet.

Cette propagande continua ainsi, avec des hauts et des bas jusqu'en mars, où M. Rohault de Fleury composa un petit opuscule pour y réfuter les contradictions et expliquer les termes de la formule, ainsi que l'utilité de l'œuvre. Il y combattait une des objections les plus difficiles à vaincre qui était

la haine contre Paris; il s'efforçait d'en montrer le peu de raison et affirmait que, quand bien même Paris serait réduit en cendres, ce serait-là, sur ces ruines, qu'il faudrait ériger le sanctuaire votif. Il a été bien frappé depuis de cet argument.

Les deux promoteurs, d'ailleurs, n'avaient pas alors une grande ambition, bien qu'ils eussent intitulé leur œuvre Vœu National, et ils auraient été fort heureux d'être assurés de pouvoir convertir en sanctuaire dédié au Sacré-Cœur l'une des nombreuses chapelles de Notre-Dame de Paris ou de Saint Sulpice.

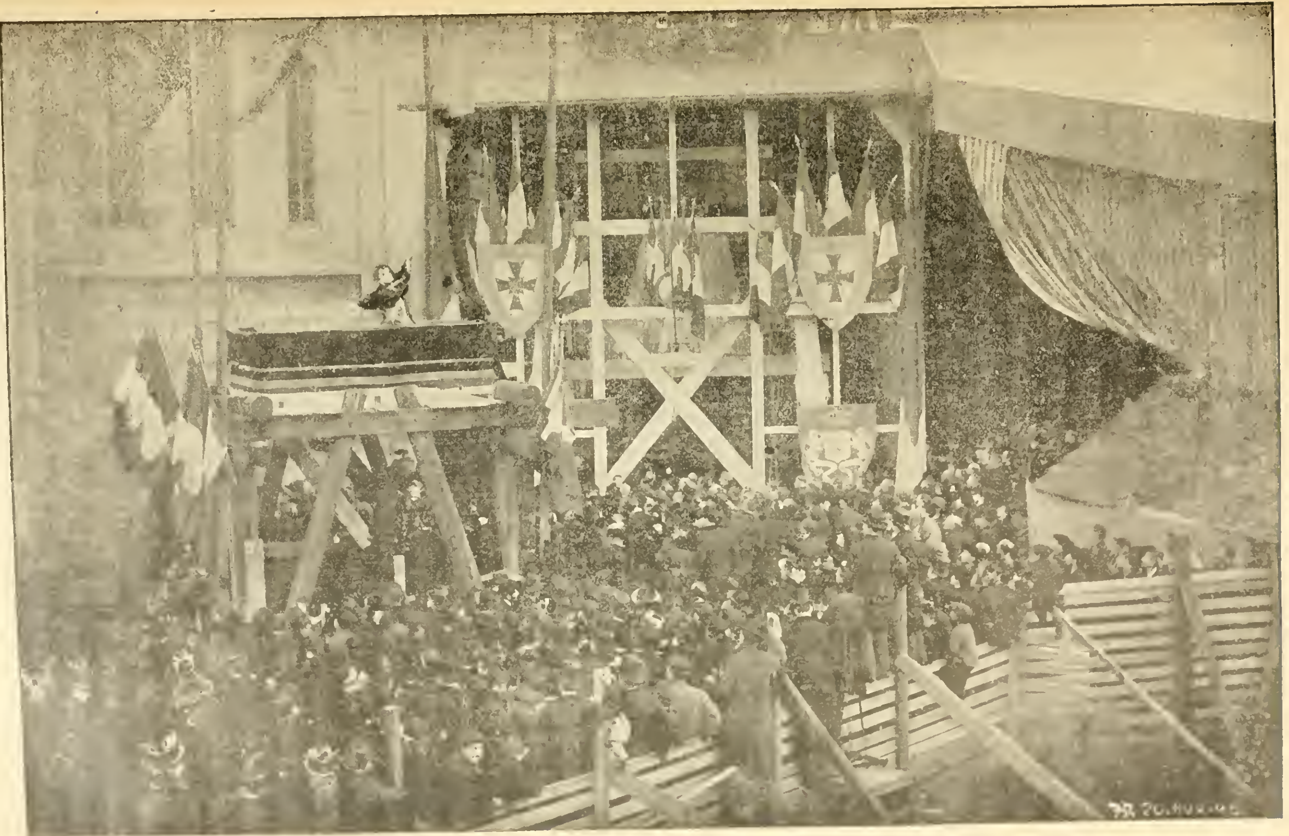
Jusqu'à l'armistice, on suivit cette voie pénible; cependant plusieurs évêques avaient approuvé l'œuvre naissante: depuis que l'approbation de Pie IX était venue l'appuyer, on recevait de bonnes lettres, les communautés s'occupaient de l'œuvre et la répandaient. On avait obtenu beaucoup de prières; on ne demandait d'ailleurs guère que cela, à cette époque.

Diverses œuvres de prières naissaient alors pour soutenir le Vœu National; l'une d'elles est devenue importante : c'est la Sainte Ligue, fondée par un ingénieur de la marine de Brest et une religieuse dominicaine d'Alsace.

Pendant ce temps, la guerre avançait vers son dénouement, et l'armistice vint permettre la diffusion de l'œuvre dans les contrées occupées par l'ennemi: c'était un travail assez délicat, car les communications n'étaient rien moins que faciles et sûres, mais on s'y employa avec courage et avec un certain succès.

M. Legentil partit pour Paris, aussitôt que cela fut matériellement possible (en mars 1871). Il porta à M. l'abbé Lagarde, vicaire général, toutes les pièces relatives au Vœu national; il ne reçut aucun encouragement avant que les pièces fussent communiquées à monseigneur Darboy et pas davantage ensuite. Monseigneur Buquet, évêque de Parium, lui adressa une lettre affectueuse dans les termes, d'ailleurs très décourageante.

L'archevêque rapprocha-t-il cette démarche de celle qu'il avait fait échouer quelques mois auparavant, c'est ce qu'on ne saurait dire. La tentative de l'abbé Herpin ne fut d'ailleurs connue des promoteurs du Vœu national que beaucoup plus



Baptême de la Cloche *La Savoyarde*

tard. L'un de ces auteurs, M. Auguste Fiot, reçut cependant, à ce moment, la communication du Vœu national et en fut grandement réjoui; mais M. Rohault de Fleury et lui ne se virent qu'à l'automne.

Bientôt les événements se précipitèrent et changèrent l'aspect des affaires. Monseigneur Darboy perdit la vie dans la tourmente, et le caractère de son successeur était bien différent. Monseigneur Guibert, en effet, fut un peu difficile à convaincre et à entraîner; mais, une fois décidé, il prit la chose tellement à cœur qu'il doit être considéré comme le fondateur légal de l'œuvre dont le signe couronne à présent les hauteurs de Montmartre.

Il est très curieux de voir comment, petit à petit, presque malgré lui, le grand archevêque arriva à faire sienne une œuvre qui lui paraissait d'abord presque impossible à réaliser et de nature à inquiéter quelques consciences.



Remontons à l'origine et suivons les divers changements qui eurent lieu dans les rapports des initiateurs avec le fondateur du Vœu national.

En 1871, monseigneur Guibert était archevêque de Tours; M. Rohault de Fleury, ayant l'honneur d'être un peu connu, lui écrivit pour tâcher d'obtenir son adhésion au Vœu national. Sa lettre resta sans réponse.

A cette même époque, M. Cornudet, qui avait une proche parente religieuse à Tours, et qui, lui aussi, connaissait le prélat, lui avait écrit et en avait reçu une lettre très affectueuse et assez longue dans laquelle il s'efforçait de lui montrer tous les inconvénients d'une œuvre comme celle-là : « Il faudrait des sommes considérables, beaucoup de temps; probablement, on rencontrerait des difficultés de mille sortes : comment ferait-on pour réunir l'argent nécessaire, avec les charges qui allaient se multiplier à l'infini? Puis, c'était une source de troubles pour les consciences, car il serait bien difficile de savoir quand on serait exaucé. » Le prélat terminait en disant « qu'il ne pouvait se mettre à la tête de cette œuvre, qu'il en bénissait volontiers les auteurs, mais que là devait se borner son action ».

Les deux Parisiens eurent à Poitiers communication de cette lettre. M. Legentil répondit de son côté, pour le remercier, à M. Cornudet dont la bonté ne s'est jamais démentie et dont l'aide et le zèle ont été, depuis, si puissamment utiles à l'œuvre naissante.

M. Rohault de Fleury écrivit à l'archevêque sans laisser voir qu'il connût sa lettre à M. Cornudet; il répondit à toutes les objections qui s'y trouvaient...; cette missive, comme la première, resta sans réponse; bien mieux, monseigneur Jeancart, l'ami le plus intime de monseigneur Guibert, qui, à Cannes, sous l'impulsion de M. Rohault de Fleury père, avait pris l'œuvre à cœur et s'était fait son zélateur en la propageant de maison en maison, cessa tout à coup de s'en occuper.

Les choses restèrent en cet état jusqu'après la Commune. Quelques bénédictions épiscopales ayant donné du corps à l'œuvre, et le nombre des adhérents avait sérieusement augmenté ; l'œuvre se répandait avec plus de rapidité qu'on n'aurait pu le supposer et, si elle ne pouvait être considérée comme fondée, on pouvait espérer se présenter un jour devant l'autorité épiscopale avec plus de succès qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

Arrivèrent les événements de mai, le massacre des otages, la mort de l'archevêque de Paris, qui produisirent d'assez singuliers effets dans les esprits.

Tel évêque, jusque-là tout disposé en faveur de l'œuvre, ne voulut plus entendre parler du Vœu national et en défendit la diffusion dans son diocèse avec toute l'énergie et la persistance imaginables. Tel autre jusque-là récalcitrant y vit le doigt de Dieu et se fit zélateur lui-même; ces sentiments se répercutaient parmi les fidèles; en somme, la situation changeait peu, l'œuvre vivait, mais elle vivait surtout en espérance.

Lorsque monseigneur Guibert fut nommé archevêque de Paris, M. Rohaut de Fleury s'empressa de lui écrire de nouveau une lettre très pressante dans laquelle il faisait appel à tous les nobles sentiments de son âme, à son amour pour la France, pour l'Église et pour Notre-Seigneur ; il lui rappelait sa propre bonté pour les siens ; il faisait valoir les progrès de

l'œuvre, les nombreuses adhésions épiscopales, la bénédiction de Pie IX, etc.; il lui disait surtout que les promoteurs étaient Parisiens, qu'ils voulaient établir leur œuvre à Paris, et qu'ils ne pouvaient rien faire sans son assentiment : il le conjurait d'ajourner son jugement définitif et de leur donner au moins l'encouragement que méritaient leurs efforts précédents et leur bonne volonté. Cette fois monseigneur Guibert répondit.

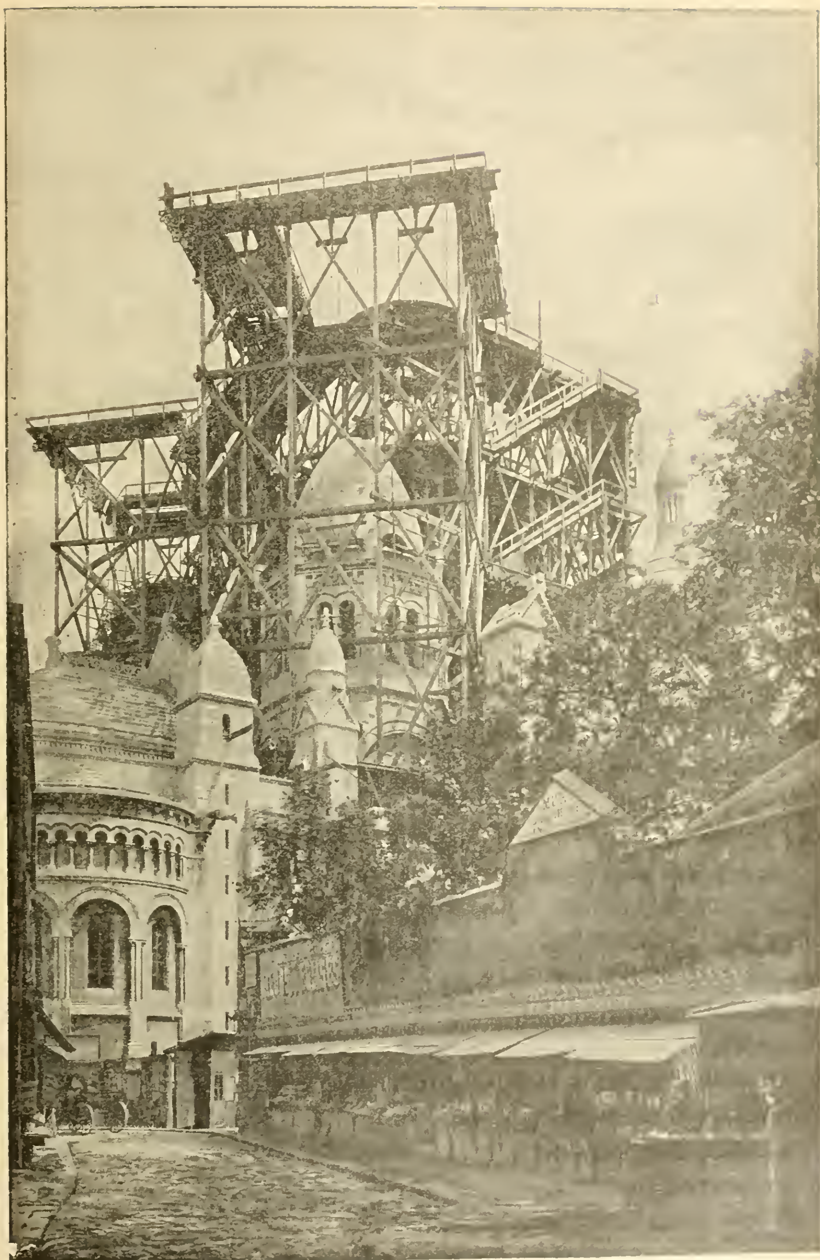
Soit que la lettre l'eût touché, soit que sa situation nouvelle lui fît penser qu'il devait au moins ne pas décourager une œuvre qui, bien que naissante, se présentait déjà avec plus de deux cent mille adhésions, il envoya sa carte d'archevêque de Tours, au bas de laquelle il écrivit :

Bénédiction affectueuse.

Comme on connaissait la sage prudence de Monseigneur Guibert, on vit bien qu'il ne voulait pas s'engager encore, et que, si tout n'était pas gagné, on avait du moins fait un grand progrès dans son esprit; aussi on s'empressa de multiplier les efforts de propagande à Paris, où l'on n'avait pas l'approbation formelle de l'archevêque, il est vrai, mais où l'on était assuré qu'il ne verrait pas d'un mauvais œil les démarches que l'on pourrait faire.

Les principaux adhérents de ce moment : MM. Beluze, Baudon, de Benque, Cornudet, de Margerie, Dauchez, Merveilleux du Vignaux, formèrent plus tard le noyau du Comité de l'œuvre. Le nombre des adhérents augmentait, quelques minimes offrandes, même, arrivaient, pourtant l'œuvre restait toujours à l'état de formation.

M. Rohault de Fleury avait vu plusieurs fois Monseigneur Jeancart, évêque de Cérame, dont l'influence sur Monseigneur Guibert lui était connue : mais c'était en vain qu'il s'était efforcé de le ramener. Vers la fin d'octobre cependant, comme il se trouvait chez le prélat, qui l'écoutait depuis assez longtemps déjà avec bonté, sans néanmoins se laisser persuader, il fit réflexion que, puisqu'on n'arrivait pas au but, il ne risquait rien de changer de tactique, et, sans consulter ni son beau-frère ni les autres adhérents, il prit un grand parti et essaya de suivre le prélat dans ses idées au lieu de les discuter, sachant bien d'ailleurs qu'il ne pouvait détruire certaines objections, telles que la difficulté de trouver de l'argent



Entrée actuelle de la Basilique.

avec les charges nouvelles, le malheur des temps, etc.; il s'attacha à celle qui paraissait être défendue avec le plus d'énergie par l'évêque, et tout d'un coup, sans autre préambule, cessant de discuter, il lui dit : « Eh bien, Monseigneur, faisons crédit au bon Dieu. Changeons notre vœu, et, au lieu de promettre que nous le réaliserons quand nous serons exaucés, promettons de le réaliser pour être exaucés. Dans ces conditions-là, serez-vous des nôtres? »

Le prélat, sans en demander davantage, proposa de descendre de suite chez l'archevêque pour lui parler de la concession qui venait d'être faite et tâcher d'en profiter.

En arrivant chez Monseigneur Guibert, dont les appartements étaient situés au-dessous du sien, Monseigneur Jeancart exposa de suite la conversation qui venait d'avoir lieu et demanda à l'archevêque s'il ne pensait pas que le changement proposé fût suffisant pour lui permettre de s'occuper de notre œuvre. Monseigneur Guibert approuva fort la résolution de M. Rohault de Fleury, mais il ajouta qu'il y avait encore bien des difficultés pour pouvoir réussir; que, cependant, on pourrait essayer; que, pour sa part, il n'y mettrait pas d'opposition. M. Rohault de Fleury insista vivement pour obtenir une approbation plus formelle, exposant à l'archevêque que, puisque le moment de l'exécution ne dépendait plus de la réussite, et que la réussite dépendait de l'exécution, il lui semblait préférable de se mettre de suite à l'œuvre sérieusement; il lui dit aussi qu'il ne comprenait pas qu'un homme comme lui pût, par la crainte des difficultés qu'elle devait rencontrer, hésiter à aider à l'accomplissement d'une chose qu'il jugeait bonne; que, d'ailleurs, il était convaincu du succès si Sa Grandeur voulait bien patronner l'œuvre. Il lui dit encore bien d'autres choses qu'il serait bien difficile de retrouver et de redire; ce qui est très certain, c'est l'impression qu'il produisit, car Monseigneur Guibert finit par lui dire : « Eh bien soit, nous verrons : faites-moi un rapport, écrivez-moi ce que vous venez de m'exposer et venez me l'apporter avec ces messieurs ».

M. Rohault de Fleury se retira joyeux et pensant bien qu'on lui pardonnerait aisément d'avoir ainsi pris sur lui de changer la teneur du vœu, et bien certain que la principale entrave de l'œuvre était dès lors enlevée.

Il alla immédiatement trouver son beau-frère, à qui il raconta son expédition. Ce dernier, avec sa bonté et sa modestie ordinaires, accepta le fait accompli. Il fit le rapport, et ces messieurs le portèrent ensemble à Monseigneur dès les premiers jours de 1872.

L'archevêque écouta de bonne grâce la lecture du rapport et dit ensuite : « C'est bien, j'y réfléchirai. Complétez votre comité, soyez douze, comme les apôtres, et revenez me voir dans quelques jours. »

Le premier comité fut donc constitué ainsi : MM. Cornudet, Dauchez, Legentil, de Benque, Baudon, Rohault de Fleury, général de Charette, E. de Margerie, comte de Missiessy, marquis de Vibraye, comte de Lambel, Descottes et bientôt marquis de Ségur et Merveilleux du Vignaux.

Dès lors, la formule devint ce qu'elle est maintenant :

VŒU NATIONAL

au Sacré-Cœur de Jésus

Pour obtenir la délivrance du Souverain Pontife et le salut de la France.

En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands qui la menacent encore ;

En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Église et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ ;

Nous nous humilions devant Dieu, et, réunissant dans notre amour l'Église et notre Patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés ;

Et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui peuvent seuls délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons de contribuer à l'érection à Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus.



Le Comité constitué reçut pour Directeur spirituel M. l'abbé Langénieux, alors curé de Saint-Augustin ; il se réunit deux

ou trois fois dans la sacristie de cette église, puis, peu après, Sa Grandeur désigna M. l'abbé Jourdan, et, lorsque ce dernier fut nommé à l'évêché de Tarbes, ce fut M. l'abbé Lagarde, vicaire général, qui le remplaça.

Le vénérable archevêque fit dès lors réunir le Comité à l'archevêché dans la salle des commissions et il s'intéressa à l'œuvre de plus en plus. Les promoteurs avaient très souvent des conférences avec lui pour la propagande qui devenait très considérable, et ils suivaient avec bonheur les progrès de son affection pour leur œuvre, en faveur de laquelle il ne dissimulait plus son intérêt. Il causait souvent de la place qu'il serait convenable de choisir pour y construire l'ex-voto national, et c'est dans une course qu'il fit à cette époque à Montmartre, avec Monseigneur Langénieux, qu'il fut frappé des avantages de l'emplacement actuel et se décida à l'acquérir. Monseigneur Guibert comprit qu'il aurait beaucoup de peine à y arriver sans l'aide des pouvoirs publics, et, après en avoir bien pesé les moyens, il s'adressa à M. Jules Simon, alors ministre compétent, et le pria de l'aider à obtenir le droit d'expropriation.

Ce serait absolument sortir des bornes dans lesquelles nous nous sommes renfermés que de continuer ce récit.

Chacun sait que l'expropriation demandée fut accordée à une immense majorité par l'Assemblée nationale, alors souveraine, le 26 juillet 1873.

Déjà le 31 juillet de l'année précédente, Pie IX avait solennellement approuvé l'œuvre par un bref adressé au président du Comité.

A partir de ce moment l'œuvre est fondée.

On racontera un jour l'histoire officielle du Vœu National, mais il importait d'établir d'ores et déjà sa genèse, et celui qui écrit ces lignes a cru devoir le faire, affirmant de nouveau la parfaite sincérité de son récit. Si quelques particularités lui ont échappé, cela tient à ce que, dans ses commencements comme on l'a bien vu d'ailleurs dans certaines circonstances solennelles, l'œuvre n'était pas complètement établie, chacun faisait de son mieux sans s'inquiéter de ce que faisait l'autre : on se racontait ses succès, on gémissait ensemble des déboires, chacun faisait ce qu'il pouvait, et, en somme, l'œuvre se



Vue générale du monument et de Montmartre prise du Nord-Est

transformait petit à petit, avec le cours des événements et au contact des hommes, jusqu'au jour où Monseigneur Guibert lui imposa son caractère religieux définitif, et l'Assemblée des représentants son caractère national.



J'ai communiqué les pages que l'on vient de lire à un très grand nombre de personnes ; j'ai fait toutes les rectifications de détail qui m'ont été demandées ; il m'a paru juste que l'on sût comment le grand chrétien qui a osé faire ce vœu et l'appeler le Vœu National a lutté pour l'amener à bien, et, si j'ai parlé de ma propre collaboration, c'est que cela m'a paru nécessaire pour expliquer les faits et me permettre de les affirmer. Jamais je n'oublierai la douce et aimable condescendance de M. Legentil, ni, non plus, la paternelle et touchante affection du vénérable archevêque, dont le grand cœur et l'admirable sagesse ont été cause du succès.

H. Rohault de Fleury
Secrétaire du Comité du Vœu National.

Ajoutons quelques détails sur la construction du monument même. A l'heure actuelle, les dépenses ont atteint TRENTE MILLIONS DE FRANCS (6 MILLIONS DE DOLLARS) couverts entièrement par les souscriptions et les dons des particuliers ou communautés religieuses. Le principal mode de souscription est l'inscription des noms et prénoms ou d'un vœu du donateur sur une *pierre* choisie par lui.

Il y en a de trois espèces : les pierres de taille cachées, 120 francs; et les pierres apparentes, 300 francs, donnent droit à cinq initiales gravées *mais non en vue;* les claveaux, qui donnent, pour 500 francs, le droit à deux initiales gravées sur la face extérieure; et enfin des pierres de 1.000 francs avec inscription complète, *en vue.*

Les Tuiles : 500 francs.

Les Piliers et les Colonnes. — Il y a des colonnes depuis 1.000 jusqu'à 5.000 francs et des piliers depuis 5.000 francs jusqu'à 100.000 francs, des tympans, des bandeaux, etc. Ces

objets, à partir de 1.000 francs, donnent droit à une inscription apparente, soit d'un chiffre, soit d'une armoirie.

On a vu plus haut la photographie prise à l'arrivée à Paris de *la Savoyarde,* bourdon offert à l'église du Sacré-Cœur par le clergé et les catholiques de la Savoie. Cette cloche pèse 26.215 kilogrammes, son battant seul atteint le poids effrayant de 850 kilogrammes. C'est l'une des plus grosses cloches, peut-être la plus lourde, fondue jusqu'à ce jour.

Pour donner une idée succincte, mais précise, de la masse énorme que présente le monument du Sacré-Cœur, il nous suffira de dire qu'il est entré jusqu'ici dans sa construction plus de *cent mille mètres cubes* de maçonnerie de toute nature et que la profondeur des fondations est *presque égale* à la hauteur actuelle de l'église.



L'AUTOUR ET LE CHAT-HUANT

L'autour disait au chat-huant :
— « Qu'ils sont naïfs, ces rapaces nocturnes!
» Le jour, somnolents taciturnes,
» Ils vont la nuit s'évertuant
» A protéger les récoltes de l'homme.
» Vous détruisez pour cet ingrat
» Le campagnol, le mulot et le rat,
» Lui vous assomme,
» Vous en veut plus qu'à moi,
» Et pourquoi?
» Parce que votre cri qui perce le silence,
» Qui dit votre joie ou vos peines,
» Est pour ce fou cruel, présage de malheurs!
» Venge-toi, chat-huant, de cette violence,
» Au mal enfin, voyons, n'oppose plus le bien!»

— « Que le ciel m'en préserve
» Il me suffit, dit l'oiseau de Minerve,
» Que je sache que je fais bien. »

Rotival.



Chronique canadienne

L'automne s'en est allé, et trop vite, à notre goût. Nous avons eu un été extrêmement désagréable qui nous présageait une saison agaçante, et nous avons eu depuis septembre, un temps charmant. Trop beau, même, si on écoute les cultivateurs qui demandent un peu de pluie. Mais les *habitants* ne sont jamais satisfaits. Il a plu des rivières tout l'été et ils demandent encore de l'eau.

Pourtant, nos bons paysans geignent moins cette année. Les récoltes sont engrangées en bon état, leurs produits se vendent bien et le commerce est actif.

En général, la situation est satisfaisante et je ne vois que les compagnies de steamers et surtout leurs actionnaires qui aient droit de se plaindre.

Jamais la saison n'a été plus mauvaise pour la navigation. Le fret n'a jamais été si abondant, mais par contre, l'eau entre Québec et Montréal, notre grande ville, n'a jamais été aussi basse. Dans une seule semaine quatre steamers se sont échoués dans le chenal et l'un d'eux s'en est tiré fort éclopé.

Les autorités du port de Montréal ne permettent plus aux steamers de sortir avec un plus fort tirant d'eau que vingt-quatre pieds et c'est très ennuyeux pour les gros transports. Il faut envoyer le chargement par terre à Québec, ce qui augmente la dépense et diminue les recettes. Il est vrai, d'un autre côté,

que les chemins de fer ne s'en plaignent pas, au contraire : mais les compagnies de steamers jettent de hauts cris.

Et elles n'ont pas tort, entre nous. Le chenal de Montréal n'est qu'un canal creusé au milieu du fleuve. C'est à force de promener partout les dragueurs et cure-môles qu'on a pu lui donner la profondeur voulue. Or, chaque année, le canal se remplit de sable et demanderait un nouveau travail, et nous avons appris, grâce à l'enquête faite par la commission du Havre de Montréal, sur l'accident de l'*Arabia*, que, depuis 1893, le chenal n'a pas été nettoyé. C'est impardonnable...

Les Montréalais, particulièrement, sont furieux. Pour le moment ils travaillent à améliorer leur port. Ils ont une vingtaine de plans tous plus chers les uns que les autres et dont le plus simple va coûter les yeux de la tête au pays, car c'est le pays qui paie un port à Montréal. Et c'est justement comme ils vont réussir que ces malheureux accidents se succèdent dans le chenal et les Compagnies d'assurances, fatiguées de payer, commençent à regarder d'un œil soupçonneux et le chenal et Montréal qui est au bout.

Mais la situation n'est pas grave. Le ministre des Travaux publics, parlant au nom du gouvernement, s'engage à réparer le dommage. Dès le printemps prochain les travaux commenceront dans le port et dans le fleuve, et Montréal aura son port et son chenal.



Québec se moque de ces travaux qu'elle déclare inutiles, mais ne les voit pas d'un très bon œil. Il manque quelque chose à son bonheur et ce quelque chose est le pont souvent promis, jamais donné. Les Québecquois voyant que le gouvernement se dispose à dépenser des millions pour Montréal, commencent à trouver le temps long. Ils ne voient rien venir pour aider à leur pont et demandent au gouvernement de remplir ses promesses. Et ce n'est que juste. Montréal a des ponts, mais n'a pas de chenal et le gouvernement lui fait un chenal. Québec a bien un chenal mais n'a pas de pont, eh bien, que le gouvernement lui fasse un pont. Justice égale à tous.

C'est promis, du reste, par M. Laurier lui-même, qui est,

député de Québec et comme les gens de Québec ont la parole du premier ministre, leur inquiétude n'est pas grande.



M. Chapleau s'en va, ainsi le veut le parti libéral qui n'estime pas que notre lieutenant-gouverneur ait assez fait pour le parti pour avoir un second terme d'office. La place est d'un bon rapport : $10.000 par année et le logement, cela appartient, disent les *rouges*, à un libéral pure laine. Aux vainqueurs les dépouilles, comme disent les Américains.

M. Chapleau partira donc, mais il paraît que sir Wilfrid Laurier lui destine une position égale, sinon meilleure que Spencer-Wood. On dit que M. Chapleau a le choix entre le poste de commissaire canadien à Washington et de représentant du Canada à l'Exposition de Paris.

Il serait loin de perdre au change. Ça ne serait pas une destitution, mais une promotion.



La Chambre de commerce française de Montréal a eu une entrevue avec sir Wilfrid pour l'établissement d'une ligne régulière de steamers entre la France et le Canada. Le premier ministre a informé la Chambre de commerce que le gouvernement est autorisé à accorder une subvention annuelle de $50.000 à la Compagnie qui se chargerait d'établir cette ligne régulière. Peut-être même le gouvernement ira-t-il jusqu'à $100.000.

C'est un beau denier et il devrait se trouver en France des capitalistes disposés à profiter de l'aubaine.

Il serait si facile pour la France de se créer un marché superbe ici. Elle peut au moins faire concurrence à l'Allemagne qui exporte ici des quantités énormes de marchandises *made in Germany*.

Si les négociants français voulaient s'en donner la peine, étudier le terrain, s'annoncer, faire même pour commencer quelques sacrifices, ils ne mettraient pas de temps à se faire une clientèle sûre et à se créer un marché immense.

Vous êtes trop craintifs, trop « serrés », vous autres, Français, nous ne sommes pas accoutumés à votre genre qui diffère entièrement des habitudes et des usages américains en vogue et que les Allemands ont saisis de suite.

Vous avez, en la province de Québec seule, une population qui ne demanderait pas mieux que d'acheter de vos produits et d'entrer en relations avec vous. C'est à vous d'en profiter. Les circonstances n'ont jamais été aussi favorables.



Le 23 novembre a eu lieu la rentrée des Chambres provinciales.

La situation n'est pas brillante, attendu que les conservateurs en quittant le pouvoir ont également laissé un déficit de près de 5 millions de francs. Ce sont les libéraux qui le disent. Inutile d'ajouter que les *bleus* s'en défendent énergiquement. Les chiffres ont cela de bon qu'on peut leur faire dire tout ce qu'on veut. C'est ainsi que des mêmes données, rien n'est plus facile que de faire sortir des déficits ou des surplus. C'est un mystère d'additions ou de soustractions.

Je ne sais pas ce que M. Marchand va faire avec la question d'éducation. On dit qu'il va de suite créer un ministère de l'Instruction publique. C'est le premier pas, mais ce n'est pas le plus difficile et je plains le nouveau ministre aux prises avec l'influence ultramontaine.

Si j'étais ministre de l'instruction publique je ferais une loi dont l'article premier et unique dirait :

« *L'instruction est obligatoire dans la province de Québec.* »

Et je me croiserais les bras. Le bruit serait effrayant...

Et après? dame! après, le clergé finirait par voir que l'instruction obligatoire sous la surveillance du curé ou des prêtres, dans chaque paroisse, ne porte aucune atteinte aux prérogatives et aux droits du clergé. Que le résultat de cette loi serait de chasser l'ignorance de nos campagnes sans en chasser la foi, et que les *canayens* sachant lire, écrire et compter, seraient aussi bons catholiques que les *canayens* ignorants comme des bûches.

Quelle objection peut-il y avoir à l'instruction obligatoire,

dans ces conditions? Quel autre moyen suggérer au futur honorable pour arracher l'ignorance crasse qui distingue malheureusement la province de Québec?

Voilà deux énigmes que je ne voudrais pas être chargé de résoudre. Je plains fortement le futur ministre et je lui offre d'avance toute ma sympathie.

C'est peu, mais c'est toujours ça.

Castor.



TOUTE LA LYRE

VERS INÉDITS

Je pressais ton bras qui tremble;
Nous marchions tous deux ensemble,
Tous deux heureux et vainqueurs.
La nuit était calme et pure;
Dieu remplissait la nature,
L'amour emplissait nos cœurs.

Tendre extase! saint mystère!
Entre le ciel et la terre
Nos deux esprits se parlaient.
A travers l'ombre et ses voiles,
Tu regardais les étoiles,
Les astres te contemplaient.

Et sentant jusqu'à ton âme
Pénétrer la douce flamme
De tous ces mondes vermeils,
Tu disais : Dieu de l'abîme,
Seigneur, vous êtes sublime;
Vous avez fait les soleils!

Et les astres à voix basse
Disaient au Dieu de l'espace,
Au Dieu de l'éternité :
Seigneur, c'est par vous qu'on aime;
Vous êtes grand, Dieu suprême,
Vous avez fait la beauté!

Victor Hugo.

Manuscrit de 1841.



L'HON. JULES TESSIER

La première session de la neuvième Législature de la province de Québec s'est ouverte, dans la capitale de cette France d'Amérique, le 23 novembre. Suivant les usages parlementaires de l'Angleterre, le représentant de la Couronne. Son Honneur le Lieutenant-gouverneur, sir Joseph Adolphe Chapleau, du trône, à la salle des séances du Conseil Législatif, a mandé MM. les députés à l'Assemblée Législative, et les a informés qu'il ne leur ferait connaître les causes de la convocation des Chambres qu'après leur choix d'un « orateur », de celui qui devra présider leurs délibérations.

Revenus dans leur salle de séances, les députés ont complété l'organisation de la nouvelle Chambre, par l'élection de son président.

Sur la proposition de l'honorable M. Marchand, premier ministre et *leader* de la Chambre, qui l'a appuyée de paroles élogieuses très méritées à l'adresse de son collègue, l'honorable M. Jules Tessier, député de la division électorale de Portneuf, a été unanimement élu à la présidence.

Le chef de la loyale opposition de Sa Majesté — pour nous servir de l'expression consacrée de nos voisins d'outre-Manche, l'honorable M. Flynn, a accepté la proposition du premier-ministre au nom des députés de son groupe, en termes aussi justes que délicats.

Et M. l' « Orateur » — M. Speaker, comme l'on dit à

Québec aussi bien qu'à Londres, — a gravi les degrés du fauteuil présidentiel, au milieu des applaudissements unanimes de la Chambre.

M. le Président, comme on dit à Paris, a remercié, en paroles heureuses, ses collègues de la confiance qu'ils lui témoignaient et les a assurés de sa complète impartialité dans l'accomplissement de ses devoirs.

La Chambre ne pouvait pas être plus heureuse dans son choix. Le président qu'elle s'est donné, pour les cinq années de la durée de son mandat, est assurément doué de toutes les qualités nécessaires dans l'exercice de la charge difficile qu'elle lui a confiée. A l'expérience parlementaire, à la connaissance du droit constitutionnel, des règles et des usages de la procédure, il ajoutera ces conditions de dignité personnelle, de courtoisie, de fermeté, qui contribuent tant à l'efficacité et à la solennité des délibérations.

M. Tessier, bien que jeune encore, est déjà l'un des anciens à l'Assemblée Législative. Il y siège depuis onze ans. Né à Québec, en 1852, il n'est que dans sa quarante-cinquième année. Il n'avait que trente-quatre ans, lorsque les électeurs de Portneuf lui ouvrirent l'entrée de la carrière publique. Qu'il y fût destiné, c'était déjà, depuis quelque temps, l'opinion de ses nombreux amis. En l'honorant de leur mandat, les électeurs de Portneuf faisaient aussi un acte de reconnaissance. Il était pour ainsi dire l'appelé à la succession de son père, qui, au temps de la Législature des deux Canadas-Unis, avant la grande confédération des provinces de l'Amérique britannique du Nord, a représenté la même division électorale, avec autant de distinction qu'il a honoré, pendant de longues années, la magistrature de Québec.

M. Tessier est le fils de M. le juge Tessier, longtemps membre de la Cour d'Appel, le plus haut tribunal de la province. Il a bien jeune compris que noblesse obligeait et qu'il devait continuer les traditions de patriotisme et d'intégrité du nom dont il héritait. Élu, pour la première fois, en 1886, à l'époque tourmentée des revendications des Français du Canada, à l'occasion de l'insurrection des métis du Nord-Ouest, il est depuis constamment sorti victorieux des luttes qui ont suivi son premier succès.

Qu'il soit aussi populaire et estimé à la Chambre que dans son collège électoral, son élection unanime, et si chaleureusement applaudie, à la présidence, en est la preuve. Au milieu de ses électeurs, comme au sein de la députation ; à la tribune populaire, comme dans les discussions parlementaires, il a toujours été adversaire gentilhomme, « debater » courtois, partisan aussi modéré dans ses relations, que ferme dans ses idées, et convaincu de l'excellence des principes qu'il s'efforçait de faire triompher. Son urbanité, sa dignité de conduite, sa participation intelligente et suivie aux travaux législatifs, lui avaient bien mérité, de la part de ses collègues, le témoignage si honorable de confiance qu'ils lui ont donné.

J'ai été son collègue à l'Assemblée Législative pendant plusieurs années. Nous étions alors dans des camps opposés, ce qui m'a permis de l'apprécier davantage et ce qui contribue beaucoup au plaisir que j'éprouve de son avancement, en souvenir de la franche et loyale amitié qu'il m'a toujours témoignée.

M. Tessier a fait de fortes études au séminaire de Québec et au collège des Jésuites, à Montréal. Son cours de droit terminé, il fut admis au barreau de la province, en 1874. Tout en se livrant à l'exercice de sa profession, il s'intéressa vivement aux affaires publiques. Il prit une part active au mouvement politique. Il se préparait ainsi un rôle parlementaire. Il s'est beaucoup occupé des choses municipales de la Cité de Québec — la Cité de Champlain, suivant l'expression de nos frères canadiens. Il siège au Conseil de ville depuis plusieurs années. Là, comme à l'Assemblée Législative, il fait preuve de beaucoup d'intelligence des affaires, de dévouement et d'assiduité.

M. Tessier est de plus — ce qui est l'un de ses principaux mérites, — un patriote dans toute l'acception du mot. Il a consacré beaucoup de son temps à toutes les organisations patriotiques qui ont pour but le progrès de ses compatriotes français, et l'accroissement de leur influence sur les destinées canadiennes. Il a été l'un des secrétaires actifs de la grande convention nationale de 1880, et président, depuis, de la Société Saint Jean-Baptiste de Québec. Comprenant que l'un des plus sûrs moyens de fortifier la position des Canadiens-

Français dans la confédération, c'est de favoriser aussi leur progrès matériel, il s'est occupé activement du développement du réseau des chemins de fer qui ont leurs têtes de ligne à Québec: notamment, et surtout, ceux du Lac Saint-Jean et du Grand Nord, dont il est membre des bureaux de direction.

En 1884, M. Tessier a épousé mademoiselle Françoise-Mathilde Barnard, fille de M. E. Barnard, avocat, C. R. de Montréal. Dans l'accomplissement des devoirs sociaux de sa nouvelle position, il aura le concours distingué et le dévouement de madame Tessier, l'un des ornements qui honorent le plus la société québecquoise.

L.-G. Desjardins.



MA NORMANDIE

Puis-je permettre enfin à ma muse enhardie
De chanter dignement ta gloire, ô Normandie,
Sans faiblir au milieu de mon vers triomphant?
Puis-je, sans essuyer une défaite amère,
Offrir bien noblement à mon illustre Mère
L'hommage de celui qui se sent son enfant?

Ainsi qu'un étranger hésitant dès la porte,
J'éprouve au fond du cœur l'émotion si forte,
Que l'audace et la peur me tiennent tour à tour;
Et pourtant, je voudrais qu'un fier son de ma lyre,
Mis au diapason d'un instant de délire,
Vibrât jusqu'au pays auquel je dois le jour.

Le vent du soir s'étend sur les longues prairies,
Et, dans les peupliers, ses notes attendries
Vont troubler le lointain de doux frémissements.
Au moulin, plus de bruit; l'eau dolente se joue
Sur le flanc rebondi de l'immobile roue.

C'est l'heure où le poète a ses enchantements.
A l'ombre des pommiers il te voit, Normandie,
Le sein à demi nu, souriante, grandie.
Ayant autour de toi comme un grand rayon d'or.
Alors, le front pâli, l'âme presque pâmée,
Les sens évanouis dans l'effluve embaumée,
En tes bras, sous tes yeux, le Poète s'endort...

Émile Asse.



L'Art de faire chanter ses chansons

Quand on a pris dans sa jeunesse
Une dose chaque matin,
Du miel des abeilles de Grèce
Et du sel de l'esprit latin ;
Qu'on a fait sa philosophie,
Sa rhétorique *et cætera*,
Et qu'on a — l'on s'en glorifie —
Passé son baccalauréat ;
Quand on sait les faits et les preuves,
Bases de tous raisonnements ;
Qu'on connaît la source des fleuves
Et le nom des départements,
L'algèbre et l'histoire de France,
Et le progrès et sa raison,
On peut caresser l'espérance
De travailler dans la chanson
Et de dire : « Je m'en vais faire
« Un chef-d'œuvre au souffle vibrant,
« Où l'on retrouvera Voltaire,
« Un nouveau *bi du bout du banc*.
« Et les orgues de Barbarie,
« Et les chanteuses des concerts
« Le rediront à ma patrie
« Jusques à l'océan désert ;
« Et les enfants dans leurs prières
« Prononceront mon nom vainqueur,
« Et les petites ouvrières
« Auront mon portrait sur le cœur !..
Professeurs qui formiez nos âmes,
Déformant nos corps affaissés ;
Pâtés d'encre que nous léchâmes,
Fonds de culotte trépassés ;
Hannetons aux vols malhabiles,
Pensums contre qui l'on pesta,
Vous ne fûtes pas inutiles
Quand on atteint ce résultat !

Mais ça n'est pas tout ça ! — Faire un chef-d'œuvre n'est rien : le faire chanter, voilà la difficulté.

Défourchons donc Pégase et, reprenant la prose des affaires,

et de M. Jourdain, donnons quelques conseils pratiques aux jeunes chansonniers.

Ah ! ce n'est pas une petite entreprise que d'oser aborder un artiste de café-concert, une de ces glorieuses idoles du public, et que de vouloir obtenir son concours.

Je ne vous dirai pas avec Homère de vous entourer le cœur d'un triple airain, parce que ça doit gêner la respiration ; mais n'oubliez pas que, dès l'abord, votre attitude respectueusement craintive doit montrer à l'artiste que vous le prisez à sa juste valeur.

Une grande soumission dans le regard, une pâleur émue sur le visage, un léger tremblement dans la voix, ne peuvent que le flatter ; s'il s'agit d'une femme, vous pouvez même aller jusqu'à feindre un éblouissement subit, tout naturel en présence de tant de gloire unie à tant de beauté : ça suffit quelquefois pour faire accepter votre chanson d'emblée.

Mais, si favorable que soit l'impression que vous produisiez d'abord, vous n'aurez pas, en général, partie gagnée pour cela. On ne prend pas la rampe du café-concert comme une rampe d'escalier. Il faut une diplomatie, une expérience, un tact, qui ne s'apprennent pas en un jour.

Pour amener l'artiste à écouter votre œuvre, à s'y intéresser, il faut connaître ses goûts, son caractère, ses manies : savoir, en un mot, où frapper à coup sûr. — Des renseignements habilement recueillis auprès des garçons du café qu'*Il* fréquente, auprès des contrôleurs du concert où *Il* chante, auprès de *Sa* concierge, etc..., vous sont donc indispensables.

Ce n'est qu'une fois votre opinion faite que vous pourrez choisir, entre les moyens connus, celui qui vous semblera efficace en la circonstance.



L'un des procédés les plus usités est celui de la tournée de bocks.

Si l'artiste à qui vous désirez présenter votre requête est un homme, il y a de grandes chances pour qu'il fréquente un café, et, là, il vous sera facile de l'aborder et de briguer l'honneur de l'abreuver.

Les façons d'offrir varieront, évidemment, d'après le caractère de l'artiste. — Il en est que l'on peut aborder à la bonne franquette. — « Il fait soif, hein! ma vieille branche? Veux-tu que je t'offre un verre? » — D'autres qui aiment les égards : « Cher Maître, daignerez-vous permettre à l'un de vos humbles admirateurs de vous supplier d'accepter quelque liquide bienfaisant aux cordes vocales? »



Il y a enfin celui qui se méfie, le réfractaire, l'inabordable. Avec celui-là, n'hésitez pas à user de la ruse : asseyez-vous près de lui, par exemple en faisant semblant de lire le journal, et buvez son verre, comme par distraction. Il proteste; vous vous excusez et vous commandez un autre verre ; il refuse ; vous insistez ; il se laisse fléchir, et le tour est joué. — Ou bien encore vous passez en coup de vent devant sa table, et vous renversez le verre avec votre canne ou le pan de votre pardessus ; il proteste : vous, etc.., (*voir plus haut*).

Par exemple, ce moyen exige une grande adresse pour que le contenu du verre tombe à terre et non sur le pardessus de celui avec qui vous désirez lier connaissance. — Si l'amitié demande à être arrosée, tout est dans la manière, et celle-là n'est pas la bonne ; de plus, un paletot représente une somme beaucoup plus élevée qu'une consommation ordinaire. — Exercez-vous donc longuement chez vous auparavant, en faisant tenir le rôle de l'artiste à un ami complaisant — et revêtu d'un caoutchouc imperméable.

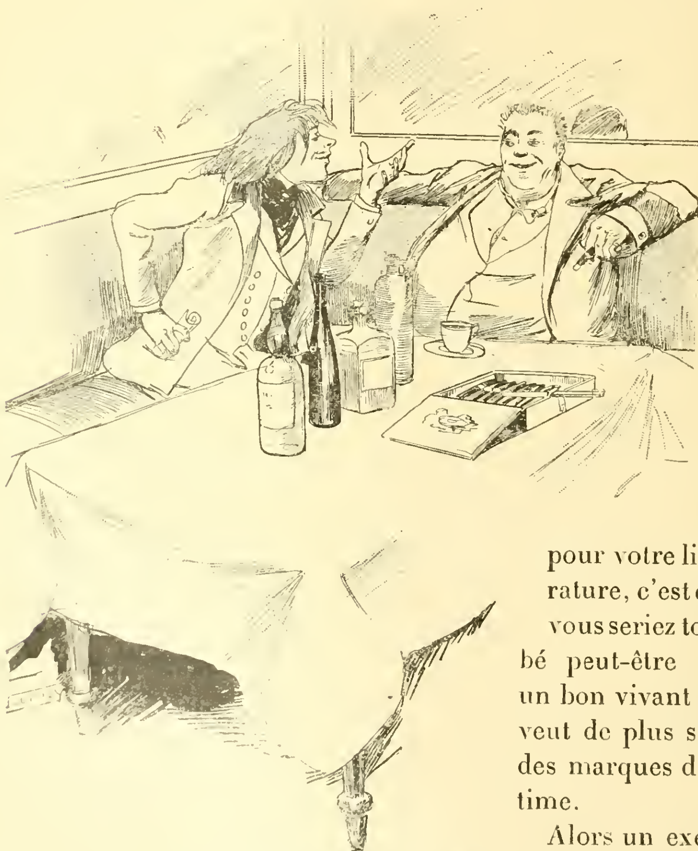
Une fois la tournée acceptée, renouvelez-la jusqu'à ce que la bienveillance de votre invité vous semble acquise : vous rencontrerez d'ailleurs moins de résistance de sa part, pour,

les tournées suivantes, car il n'y a pour les artistes que le premier « Bois ! » qui coûte (et encore — puisque c'est vous qui payez !).

Quelques flatteries, mêlant habilement leur sucre à l'âcre saveur des amers et des absinthes, achèveront la conquête, et vous finirez bien par persuader à votre nouvel ami que votre chanson est la huitième merveille du monde.



Si aucun apéritif ne paraissait lui donner quelque goût



pour votre littérature, c'est que vous seriez tombé peut-être sur un bon vivant qui veut de plus solides marques d'estime.

Alors un excellent déjeuner me semble indiqué pour vaincre ses résistances. — Invitez-le donc — sans lui parler de votre chanson, naturellement, et en l'assurant que le seul plaisir de jouir

tout à votre aise de sa précieuse conversation vous donne l'audace de vouloir être son amphitryon.— Il ne comprendra peut-être pas ce dernier mot, mais il acceptera tout de même.

Demandez-lui aussi de vouloir bien vous indiquer son restaurant ordinaire : votre homme sera en effet plus à son aise chez un mastroquet familier — et peut-être familial — que dans un café des boulevards; — vous aussi d'ailleurs ; car, pour l'amener à l'indulgence ou à l'enthousiasme, vous ne devrez négliger ni les vins généreux, ni les liqueurs fines, et la fin du déjeuner peut être d'une gaieté qui serait mal vue dans de grands établissements.

Surtout sachez choisir le moment propice pour lire votre chanson; s'il est dangereux d'en parler trop tôt, il est inutile d'en parler trop tard : non seulement vous pourriez éprouver des difficultés d'émission vocale et d'articulation, une incertitude de gestes, une paresse de mémoire qui vous empêcheraient de faire ressortir toutes les beautés de votre chef-d'œuvre : mais aussi vous risqueriez qu'un invincible sommeil en privât absolument votre auditeur — et ça vous forcerait à lui payer un second déjeuner.

Surveillez donc attentivement votre convive, et, quand vous le verrez relever, pénible, le store de sa paupière sur la fenêtre mal nettoyée de son regard, que sa bouche éprouvera des difficultés à rester hermétiquement close, et qu'il commencera à vous tutoyer, — c'est que le moment sera venu.



Quoiqu'un bon déjeuner réussisse en général à décider les récalcitrants, il en est avec lesquels ce moyen échoue ; mais ceux-là ne méprisent le bock que pour le pot-de-vin, et la poire et le fromage que pour une part du gâteau.

Tâtez donc habilement le pouls de leur conscience, en disant d'un air négligent : « Cette chanson-là, j'aurais bien donné trois francs pour vous l'entendre chanter ! » Si l'artiste semble n'avoir pas entendu, vous pouvez reprendre votre phrase machiavélique au cours de la conversation, en augmentant le chiffre à chaque nouvelle édition, jusqu'à ce que l'artiste, qui est un brave homme, au fond, vous dise : « Ça vous ferait

donc tant de plaisir que ça?... Eh bien! donnez-la-moi, je la lirai. »

Aussitôt que vous l'aurez quitté, vous n'aurez plus qu'à vous précipiter dans un bureau de poste et à envoyer à l'artiste un mandat de la somme tacitement convenue. Il y a de grandes chances pour qu'il soit touché (l'artiste; — le mandat aussi, d'ailleurs); il y en a également quelques-unes pour qu'il chante votre chanson, — mais n'oubliez pas que l'homme est essentiellement ingrat.

Peut-être aussi l'artiste auquel vous vous êtes adressé ne se contente-t-il pas des jouissances de la richesse, et n'est-il pas moins sensible aux fumées de la gloire? Dans ce cas, les observations amicales qu'il vous fera sur votre chanson, sur la valeur des paroles, de la musique, suffiront à vous illuminer: n'hésitez pas alors, suppliez-le à genoux de retoucher votre œuvre et de vous faire l'honneur de la signer avec vous.

Il y introduira sans doute des bêtises, mais qu'est-ce que ça peut faire? Désormais votre collaborateur dira *ma chanson* et jamais *notre chanson:* son nom s'étalera sur la couverture en lettres énormes, tandis que le vôtre sera imperceptible — si même on ne l'y oublie pas... par hasard: — en un mot, sa délicatesse, soyez-en sûr, vous laissera toujours ignoré, et lui seul supportera le poids de la gloire, trop lourd à vos épaules novices.



⁂

Tous ces moyens ont-ils échoué il vous reste l'orgueil et la crainte.

L'orgueil? — Vous faites longuement parade de vos rela-

tions officielles, et vous laissez miroiter les palmes académiques aux yeux émerveillés de votre crédule alouette. En sachant exploiter adroitement son espoir et sa voracité, en le remettant de 1er janvier en 14 juillet, vous parviendrez même à vous faire chanter assez de chansons pour vous créer des titres sérieux à obtenir le ruban promis... pour vous-même. Et le jour où votre interprète lira votre nomination à l'*Officiel*, vous pouvez être assuré que cela lui fera joliment plaisir.

La crainte ? — Vous pouvez acheter des créances contre l'artiste, vous procurer des billets signés de son nom, et ne les renouveler chaque fois que moyennant la création d'une nouvelle chansonnette.

Si l'artiste n'a point de dettes, il ne vous reste plus qu'à l'attendre un soir, à la sortie du concert, avec quelques hommes masqués, mais dévoués, le saisir, le bâillonner, le transporter dans une maison isolée, et là, lui faire apprendre votre chanson sous la menace des revolvers; quand il la saura, vous lui ferez jurer de la créer le lendemain, en l'assurant que, s'il manque à son serment, vous saurez le retrouver.

Et, si votre victime ne meurt pas dans la nuit d'une fièvre cérébrale causée par la peur, il est bien rare qu'elle ne s'exécute pas à bref délai de crainte de l'être par vous.



Il est certains moyens qui s'appliquent plus particulièrement aux artistes femmes.

D'abord, dans votre costume et vos manières, il est bon que vous flattiez les inspirations de l'âme de la divette.

Il en est beaucoup, par exemple, qui aiment les militaires : n'hésitez pas, dans ce cas, à vous parer des plumes du paon... talon rouge et de tout le fourniment d'un Saint-Cyrien, ou du casque étincelant d'un cuirassier.

Quelques-unes ont l'âme poétique et tendre : de longs cheveux de poète décadent et la pâleur d'une bougie suffiront à les subjuguer.

D'autres aiment les gars solides : le costume du bicycliste aux jarrets nerveux et nus, aux muscles saillant sous le maillot peut les charmer; mais, si vous n'êtes pas assez garni pour

le porter, prenez la blouse et la démarche d'un garçon boucher, et maquillez-vous solidement les joues : ça peut suffire pour l'illusion.

Une fois le costume trouvé, vous pourrez essayer de l'obsession pour vous faire chanter. — Vous suivrez, par exemple, avec acharnement l'artiste étonnée. Elle ne pourra ni sortir de chez elle, ni ouvrir sa fenêtre pour prendre *l'air* (chose indispensable à une chanteuse), ni arrêter un fiacre, ni entrer dans un magasin, sans vous rencontrer, vous et votre chanson, que vous lui tendrez d'un geste suppliant.



La première fois elle croira peut-être que vous distribuez des prospectus. Elle pourra vous prendre ensuite pour un sourd-muet qui essaye de placer la méthode de ce beau langage où l'esprit au bout des ongles n'est plus un vain mot.

Elle s'imaginera aussi, sans doute, que vous êtes un fournisseur impayé, ou un garçon de banque présentant une traite impitoyable : le spectre des banquaux, comme disait Shakspeare.

Mais, lorsqu'elle devinera enfin la vérité, émue de tant

de persévérance, elle acceptera peut-être votre manuscrit avec un geste bienveillant.

N. B. — Cependant, bien s'enquérir, avant d'employer ce moyen, si l'artiste n'est pas affligée d'un mari prenant la



mouche ou la faisant au tir avec une égale facilité. Dans ce cas, chercher une autre méthode, car le jaloux pourrait se méprendre sur le sens de votre obsession et se porter à de fâcheuses extrémités sur celles de votre personne.

*

Il y a aussi la surprise : mais il faut, pour employer ce moyen, une belle voix, un grand toupet, et une guitare.

Si vous possédez ces trois éléments, pénétrez, fût-ce à prix d'or, dans la cour de la maison qu'habite votre divine artiste, et chantez avec toute la grâce possible le chef-d'œuvre que vous lui destinez.

Aux premiers accords, elle ouvrira l'oreille; à la fin du premier couplet, elle ouvrira la fenêtre; à la fin du second

elle ouvrira sa bourse pour vous en jeter le contenu ; — du moins c'est l'envoi que je vous souhaite, — car il pourrait se faire que l'artiste aimât à faire des farces et vous adressât des marques plus plaisantes de son enthousiasme. Elle peut avoir aussi l'habitude économique de ne faire aux pauvres que des aumônes de vieux linge ou de pain datant du siège.



Mais ne vous froissez de rien, continuez à mettre toute votre âme dans l'interprétation de votre musique jusqu'à ce que la divette, frappée de ses beautés, dise à sa bonne : « C'est rudement bien, ce que chante cet imbécile dans la cour ; va donc lui demander le nom de l'auteur. »

Le tour est joué : vous remettez à la camériste votre manuscrit et une lettre dévoilant votre supercherie... et l'artiste enthousiasmée vous invite à déjeuner, apprend la chanson au dessert et la crée le soir même.

Si ça ne réussit pas, les sous que vous aurez récoltés et l'admiration des cuisinières de la maison adouciront toujours un peu l'amertume de l'échec.

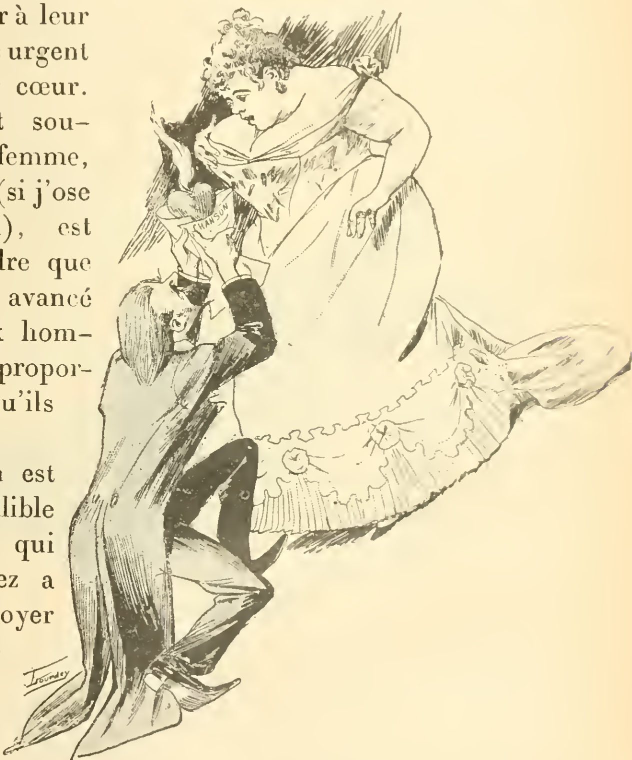


La suggestion est aussi un excellent moyen. — Pénétrez dans la loge de la chanteuse au moment où elle se déshabille, ce qui la prépare tout naturellement à l'idée de dormir ; hypnotisez-la par la force de votre regard, ou en lisant vos œuvres complètes. Quand le sommeil est arrivé et que la malheureuse est entièrement sous votre domination, suggérez-lui l'impérieux désir d'apprendre votre chanson et

de la chanter sans retard; puis réveillez-la. Vous la verrez se précipiter à vos genoux et vous prier, avec des larmes dans la voix, de lui confier la création de votre œuvre; à moins qu'elle ne vous éclate de rire au nez... Dans ce cas, vous pouvez être sûr que le sommeil a été simulé et que l'on s'est moqué de vous.

* * *

Il est des artistes chez qui la femme a conservé tous ses droits: pour arriver à leur cerveau, il est donc urgent de passer par leur cœur.



L'obligation est souvent dure, car la femme, à l'instar du gigot (si j'ose m'exprimer ainsi), est d'autant plus tendre que son âge est plus avancé et elle attache aux hommages un prix proportionné à l'effort qu'ils coûtent.

Mais le moyen est d'autant plus infaillible que la femme à qui vous vous adressez a dû le voir employer moins souvent : feignez donc héroïquement d'être épris des charmes de la dame, soit qu'on puisse la ranger parmi ces énormes paquets qui roulent et n'amassent pas douces déclarations, soit que le regard s'écorche aux angles des os saillant sous la peau. — Mais peu importe! Que voulez-vous? A la *guère* comme à la guerre!

Estimez-vous heureux encore, si vous n'êtes pas obligé d'aller plus loin qu'un simple madrigal, pour fléchir le cœur

de l'artiste, et si vous n'êtes pas forcé d'employer, pour être chanté, le moyen suprême, c'est-à-dire le mariage.

Sans doute, quand vous serez le mari de l'étoile, elle n'aura plus rien à vous refuser, pas même une création ; mais songez que la chanson s'envole, tandis que la femme reste.

Si vous reculez devant ce sacrifice suprême, vous avez encore une ressource : prenez un vieux paletot et un chapeau à vous que vous déposez au bord d'une rivière, rapide mais



fréquentée, après avoir mis dans la poche du premier ou dans la bordure du second une lettre émue et triste à l'adresse de l'artiste inflexible : « Mourir si jeune et n'avoir » pas même été chanté par vous... Ayez quelque pitié pour » mon malheur, créez au moins *le Tuyau acoustique*, la der- » nière œuvre que je vous ai remise. C'est un défunt qui » vous en prie, à genoux! — Oh! chantez-la, dites? Ça vous » portera bonheur! Du haut des cieux, ma demeure der- » nière, je vous applaudirai! » Etc..., etc... Puis, allez bien tranquillement passer trois jours à la campagne, de façon à laisser aux journaux le temps de faire, de votre jeune talent,

un éloge dithyrambique. La divette, poussée par l'opinion publique, chantera chaque soir votre œuvre au milieu des applaudissements frénétiques; — votre portrait se vendra comme des pommes frites, et vous n'aurez plus qu'à venir recueillir, quand il vous plaira, le fruit de votre ruse.

Mais prenez des ménagements; ne vous présentez pas brusquement à l'artiste qui vous pleure, car votre brusque apparition pourrait, en la frappant, amener un dénouement tragique, — et l'on ne doit jamais frapper une femme, même avec une peur.

Xanrof.



Le Mendiant.

J'ai, d'un cœur simple, enfant, mendié les années,
Pour voir courir les eaux et fleurir les buissons.
Jeune homme, j'ai bientôt, sous d'étranges frissons,
Mendié des amours, hélas vite fanées!

J'ai mendié la gloire, et mes œuvres, glanées
Dans le champ de la foi, sont de vaines leçons.
J'ai mendié les biens, et toutes mes moissons
Ont été par l'envie ou la haine vannées!

J'ai mendié la joie, ainsi que fait chacun,
L'amitié douce au cœur comme un divin parfum,
Le prix qu'à l'ouvrier le maître juste accorde.

Ai-je donc demandé quelque funeste don,
Que je n'ai rien reçu?... Faites miséricorde,
O mon Dieu! je mendie aujourd'hui le pardon!

Pamphile Le May.

Québec, décembre 1897.



CANADA

La République de 1848, par Godfroy Langlois. (Montréal). — Voici un petit opuscule qui témoigne de connaissances historiques et est écrit dans une langue pure. La tournure et l'esprit de la brochure sont bons. Peut-être eût-on souhaité que M. Langlois s'étendît davantage sur l'insurrection de Juin, principal événement qui se passa sous le Gouvernement provisoire et fit de Cavaignac un dictateur. Louis Blanc avait établi au Luxembourg une commission ouvrière, chargée d'étudier les moyens de procurer du travail aux ouvriers de Paris. Cette tentative d'organisation du travail par l'État déplut à la fraction modérée du Gouvernement qui, par l'organe de Marie, demanda la création des *ateliers nationaux*. En un mois, cent mille ouvriers furent embrigadés et la dépense fut de sept millions de francs. Le Gouvernement voulut faire un emprunt. Les banques se fermèrent aux républicains. Ce fut la fin des ateliers nationaux. Mais ces cent mille hommes jetés sur le pavé que feraient-ils? C'est alors que les bonapartistes travaillèrent ce peuple affamé, tandis que les tribuns populaires, agissant avec sincérité, eux, le poussèrent à la révolte.

Elle fut terrible, mais la répression fut plus sanglante encore. Cavaignac se rendit coupable d'actes arbitraires. Le même Marie, qui avait voulu contre balancer l'influence de la Commission du Travail par la création des ateliers nationaux, devenu ministre de la Justice dans le gouvernement du dictateur, fit rétablir le cautionnement pour les journaux. Le *Peuple constituant*, de Lamennais, cessa de paraître. « Il faut aujourd'hui de l'or pour jouir du droit de parler, écrivit Lamennais, silence aux pauvres. » La France s'acheminait vers l'Empire.

La brochure de M. Langlois est traversée d'un beau souffle démocratique. Peut-on lui reprocher une admiration un peu excessive pour certains hommes de la seconde République et son presque oubli de quelques autres, comme Ledru-Rollin, le père du suffrage universel? Il y a un réel souci de la vérité dans cette petite œuvre pourtant, et un tel attachement à la France républicaine, chez son auteur, qu'on ne saurait trop être reconnaissant à M. Langlois d'avoir parlé un peu des Français d'hier à nos compatriotes du Canada.

Variétés canadiennes, par Wilfrid Larose (Montréal). — Il y a beaucoup d'esprit dans ce livre et parfois une ironie qui flagelle comme des satires de Juvénal. C'est là l'œuvre d'un penseur, plus soucieux de l'idée

que de la forme, dont la philosophie est réconfortante et qui a l'âme simple des beaux caractères. Ici pas de préjugés, pas de trace de cette pression des coutumes auxquelles on obéit, on ne sait pourquoi : pas de crainte qui atrophie la volonté de produire quelque chose de vraiment soi. Mais la saine et noble hardiesse d'un homme qui croit ce qu'il dit *et qui veut le dire*.

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici la belle page que M. Wilfrid Larose consacre à la France.

« Non, malgré tous les pavots qu'il a dû subir, notre naturel n'est pas encore endormi. A la moindre lueur des choses de France, il s'émeut, il s'allume rapide comme l'éther qui rencontre une flamme en sortant de prison, il éclate et nous pousse vers notre mère commune. Soit dit sans préjudice à l'éternité de notre petit ménage hybride avec madame Albion.

A ça, par exemple, *c'est nous pas toucher jamais, jamais*. Défendu !... d'abord par l'Angleterre ; ensuite par le bon Dieu.

C'est, du moins, ce qu'on cherche à nous faire accroire.

Bien, mais !... Qu'est-ce qu'on n'a pas cherché à nous faire accroire ?... Or, en raisonnant comme si on le croyait, c'est-à dire comme un Canadien qui veut éviter de se faire du tort, on arrive tout de suite à conclure selon le rythme auquel nos oreilles furent accoutumées dès l'enfance, qu'en effet, nous sommes le peuple... si jeune... et déjà... le plus libre... le plus prospère... le plus heureux du monde. Enfin, nous sommes tellement au-dessus de nos affaires, que nous n'avons même plus besoin de nous occuper de nous-mêmes. A raison de tant, l'Angleterre se charge de tout. C'est convenu à jamais.

Qu'en certains quartiers, de plus en plus restreints, l'on renonce à l'âpre satisfaction de baver à tort et à travers sur la République française et on en aura peut-être gagné un autre point.

Qu'importe qu'en France l'église et l'école ne servent plus de marche pied au trône ? Qu'importe que le dernier rejeton d'une famille habituée par la bonasserie publique, à considérer tout le pays comme sa chose, ne soit pas jugé digne de manger à la *gamelle* du soldat, ni de porter les armes pour le salut du pays ? Qu'importe qu'on ait rendu les séminaristes participants de cet honneur qu'on refuse à un descendant des rois ?... Qu'importe que la France entière ne se rallie pas à l'ingénieuse idée de fêter sans aucun à-propos et pour la première fois après quatorze cents ans l'anniversaire du jour où Clovis accepta le baptême parce qu'il avait gagné au jeu ? Qu'importe que les rois ne puissent plus ni s'amuser, ni s'enrichir, aux dépens de ce bon peuple ? Qu'importe qu'on ait substitué le droit de suffrage au droit d'hérédité, la liberté des petits à la licence des grands, la Roquette à la Bastille, un président qui dit : l'Etat c'est le peuple, à un monarque qui pouvait dire : l'Etat c'est moi ?

Ne faut-il pas plutôt se réjouir qu'être scandalisé d'un changement d'idées, d'un regain de démocratie, d'une reconstitution sociale bénie et consacrée par Léon XIII lui-même ? Que les loyaux fassent donc comme lui... Est-il rien de plus sage ?

On le sait bien, ne fût-ce que sous le rapport matériel, tout n'est pas parfait en France ; mais enfin la France est encore le pays le plus riche.

son peuple, le plus attaché, le plus économe, le plus sobre, le plus rangé; son armée la plus brillante de l'Europe : les soixante-dix mille soldats évoluant naguère devant le Tsar dans la plaine de Châlons, ne semblaient pas faits pour donner trop mauvaise opinion de l'armée française.

Depuis qu'elle a adopté la sage politique de s'occuper de ses affaires, la France gagne des colonies au lieu d'en perdre, et à mesure qu'elle refuse son aide aux autres peuples, au lieu de la prodiguer comme autrefois, elle grandit dans leur estime.

..... Des grandes leçons du passé, qu'elle recueille chaque jour pour l'avenir le meilleur profit possible : c'est le vœu des Canadiens-français, heureux de saluer dans leur vieille mère patrie le centre de pèlerinage des nations avides de lumière, le sanctuaire attitré des arts, des sciences, des belles choses qui aiment s'épanouir au soleil de l'intelligence, de la justice, de la paix et de la liberté. »

Terminons en disant que les *Variétés canadiennes* sont présentées au public par M. Louis Fréchette, en quelques pages comme le maître sait en écrire.

FRANCE

L'éditeur Stock vient de mettre en vente un nouveau volume de **Georges Darien** intitulé *Le Voleur*. Nous n'aimons guère cette intrigue, intéressante quelquefois, bien écrite, mais qui fait un révolté d'un homme dont les intérêts ont été lésés. Nous avons mieux accueilli jadis, *Biribi*, où le même auteur fustigeait de main de maître les brutes galonnées de l'armée d'*Afrique*, aux *Batt d'Aff*.

Sous ce singulier titre : *Soupes*, tout de suite expliqué par l'épigraphe qui l'accompagne : « Les philanthropes distribuent des soupes; j'en trempe », l'auteur de *Sous-Offs* et des *Emmurés*, **M. Lucien Descaves**, fait paraître à la même librairie une suite d'éloquentes et vigoureuses satires flétrissant et ridiculisant, tour à tour, les manifestations de l'assistance officielle et de la philanthropie professionnelle, considérées comme des piqûres de morphine ou d'éther, avec lesquelles on calme, on amuse et l'on prolonge les malades, au lieu de les guérir.

L'auteur a quelquefois raison. Nous connaissons des gens qui vivent paisiblement des rentes que leur verse depuis dix ans l'Assistance publique tandis que d'autres meurent de faim pour la simple raison qu'ils ne sont pas inscrits sur les registres de la grrande ad-mi-nis-tra-tion, — et nul n'ignore que de hauts et charitables personnages font accompagner d'un roulement de tambour dans la presse leurs distributions d'aumônes et qu'après... leur porte est close! Les Pères de l'Eglise avaient une tout autre façon d'être chrétiens...

Quant au livre même, nous n'avons pas à en discuter ici les mérites. Tout le monde connaît ce jeune auteur qu'un vigoureux plaidoyer contre le militarisme a rendu célèbre.

L'Argus.

ANNIVERSAIRES DE VICTOIRES

Il y a quelques années, trois jeunes étudiants en droit de Montréal, fatigués sans doute de voir Nelson, du haut de sa colonne, tourner le dos à « l'humide élément », formèrent le projet de le descendre, probablement dans l'intention de lui faire faire demi-tour à droite [1].

Malheureusement, l'idée de ces jeunes gens fut mal interprétée et comme, on trouva sur l'un d'eux une cartouche de pseudo-dynamite, quand ils furent arrêtés au moment où ils allaient commencer leur petite opération, ils durent subir un procès qui se termina par une amende et une remontrance.

L'affaire, après avoir fait grand bruit, se perdit dans les brumes du temps et personne ne s'occupait plus de Nelson, quand, il y a deux mois, les Canadiens, passant sur la place Jacques-Cartier, le matin du 92e anniversaire de la bataille de Trafalgar, furent très étonnés de voir le piédestal de ladite colonne décoré de drapeaux anglais... et français!

C'était la Société historique de Montréal qui avait eu cette abracadabrante idée.

1. La statue de Nelson érigée place Jacques-Cartier, à Montréal, est placée de telle manière que l'amiral tourne le dos au Saint-Laurent, qui coule à 100 mètres de là.

La *Presse* fit bien quelques remarques très justes, mais l'incident produisit moins d'émotion qu'on aurait été en droit de le supposer et le drapeau tricolore passa la journée à côté de l'*Union Jack*, fort étonné de la présence de son illustre voisin.

Et cependant, si les Canadiens–français voulaient célébrer de glorieux anniversaires et rappeler aux Canadiens anglais que les armes françaises se sont souvent illustrées, ils n'auraient pas besoin de recourir à une gloire essentiellement anglaise comme Nelson, qui jamais ne s'est battu au Canada.

Si les Canadiens–français se mettaient, un beau jour, en tête de célébrer les anniversaires des victoires qu'ont remportées leurs aïeux, on chômerait souvent en Nouvelle-France.

La carrière de Le Moyne d'Iberville suffirait à elle seule pour donner lieu à des fêtes sans nombre. Ce marin, gloire du Canada, notre Jean-Bart, n'a cependant ni statue, ni monument dans les deux Frances. Ce brave, qui, toute sa vie, courut sus à l'Anglais, le battit si souvent, lui enleva tant de vaisseaux, tant de forts et tant d'hommes, ce grand capitaine n'a pas encore d'histoire et, à celui qui fit couler tant de sang ennemi, on refuse un peu de bronze et c'est à peine si on lui a consacré quelques gouttes d'encre.

Son nom ne figure même pas dans Larousse.

Ce fut pourtant un rude compagnon que ce d'Iberville et les Anglais du XVIIe et du XVIIIe siècles ont senti plus d'une fois le poids de sa main de fer.

Aussi terrible à terre que sur le pont de son navire, le chevalier d'Iberville fit surtout une campagne qui suffirait à elle seule à immortaliser son nom.

L'ordre lui avait été donné d'aller prendre les postes anglais de la baie d'Hudson, mais comme on était en hiver, on ne pouvait songer à s'y rendre par mer et, y aller par terre semblait presque impossible. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte et de connaître le climat du Canada pour s'en convaincre.

Iberville décida cependant que l'on s'enfoncerait dans la forêt et qu'on arriverait quand même.

Parti de Montréal en mars 1686, il arriva à la baie d'Hudson le 18 juin. Trois mois de marche et de fatigues incroyables,

au milieu de dangers de toute sorte, luttant contre le froid et la faim!

Le petit corps d'expédition se composait de soixante-dix Canadiens commandés par d'Iberville et de trente soldats sous les ordres de M. de Froyes.

Tombant comme la foudre sur les Anglais qui ne pouvaient s'attendre à un acte d'audace aussi prodigieux, cette poignée d'hommes s'empara des forts Monsonis, Rupert et Sainte-Anne. (Ce dernier fort était armé de quarante-trois pièces de canon).

Pendant que M. de Froyes, dit Garneau, donnait l'assaut au fort Rupert, d'Iberville et son frère, Maricourt, avec neuf hommes montés sur deux canots d'écorce attaquaient un bâtiment de guerre sous la place et le prenaient à l'abordage. Le gouverneur de la baie d'Hudson fut du nombre des prisonniers.

C'est cette campagne sans précédent que notre poète national, Louis Fréchette, a choisie comme sujet d'un des chapitres de son ouvrage, *la Légende d'un peuple,* dont chaque page est un foyer d'effluves patriotiques.

Lisons-la ensemble :

A la baie d'Hudson.

C'est l'hiver, l'âpre hiver, et la tempête embouche
Des grands froids boréaux la trompette farouche.
Dans la rafale, au loin, la neige à flots pressés
Roule sur le désert ses tourbillons glacés.
Tandis que la tourmente ébranle en ses colères
Les vieux chênes rugueux et les pins séculaires,
L'horrible giboulée aveugle ; le froid mord :
La nuit s'approche aussi — la sombre nuit du Nord
Apportant son surcroît de mornes épouvantes.
Et pourtant, à travers les spirales mouvantes
Que l'ouragan soulève en bonds désordonnés,
Luttant contre la grêle et les vents déchaînés
Ces voyageurs, là-bas, affrontent la bourrasque.
L'ombre les enveloppe et le brouillard les masque.
Qui sont-ils? où vont-ils? sous ce ciel périlleux,
Qui peut narguer ainsi les éléments fougueux?

Ce sont de fiers enfants de la Nouvelle-France,
Sans songer aux périls, sans compter la souffrance,
Ils vont traçant toujours leur immortel sillon,
Au pôle, s'il le faut, planter leur pavillon!

Au mépris des traités, la hautaine Angleterre
Contre la France armant sa haine héréditaire,
Sur les côtes d'Hudson. — dangers toujours croissants,
Avait braqué vers nous ses canons menaçants.
Il fallait étouffer les oursons au repaire;
Et d'Iberville, un fort que rien ne désespère,
Avec cent compagnons armés jusques aux dents,
Malgré la saison rude et ses grands froids mordants.
A travers des milliers d'obstacles fantastiques,
Avait pris le chemin des régions arctiques...
Pour reprendre à l'Anglais ces postes importants,
Il fallait prévenir les secours du printemps.

Et c'est ce groupe fier, avec son chef en tête,
Qu'on voit marcher ainsi le front dans la tempête.

Sans un sentier battu, sans guides, sans jalons,
Ils franchissent les monts, les ravins, les vallons,
Précipice ou torrent, forêt ou fondrière,
Rien ne peut entraver leur course aventurière;
Les canots sur l'épaule et les raquettes aux pieds,
Ces fiers coureurs des bois, ces chasseurs, ces troupiers
Traînant munitions, bagages, armes et vivres,
Courbés sous la courroie et tout couverts de givres,
Semblaient, dans les brouillards de ce ciel nébuleux,
Les fantômes errants d'un monde fabuleux.
Les semaines, les mois s'écoulent: les débâcles
A l'expédition offrent d'autres obstacles.
Les rayons du soleil, de plus en plus troublants,
Ont sur le sol neigeux des reflets aveuglants;
Puis le verglas fangeux que le printemps fait fondre
Change en marais glacé la route qui s'effondre...
Cela n'est rien: pliés sous les fardeaux trop lourds,
Dans l'eau jusqu'à mi-jambe, on avance toujours.

Une rivière est là de banquises couverte;
Vite, canots à flot, la rame aux poings. Alerte!
Quelquefois il leur faut descendre en pagayant
Quelque effrayant rapide au remous tournoyant;
Nul ne recule; un jour, dans un torrent qui gronde
D'Iberville lui-même est englouti sous l'onde;
Il s'échappe, mais deux des braves sont noyés...

. . . .

Plus tard, quand le héros rentra dans ses foyers,
Il avait arraché trois forts à l'Angleterre,
Conquis toute une zone, et sur mer et sur terre,
Humilié vingt fois nos rivaux confondus...
Ce sont ces hommes-là qu'un monarque a vendus!

Plus tard, il revit les mêmes rivages et ses navires tracèrent de nombreux sillons dans les flots de la baie d'Hudson qu'il rougit de sang anglais plus d'une fois.

En 1697, seul contre trois gros navires de guerre, il s'élança sur eux, en coula deux et força l'autre à amener son pavillon.

. . . .

Si les Canadiens-français voulaient célébrer les anniversaires des victoires qu'ont remportées leurs aïeux, on chômerait souvent en Nouvelle-France.

La liste en serait si longue qu'elle prendrait trop de place dans un simple article comme celui-ci et, comme mon but n'est que de protester contre la manie des Anglais de nous donner tous les ans des coups d'épingle à propos de Nelson, il est bon de leur rappeler parfois qu'ils ont reçu de rudes coups de sabre dans notre Canada *cédé et non conquis*.

Si nous voulions célébrer l'anniversaire de la bataille de Carillon, ne pourions-nous pas le faire avec raison?

Le 8 juillet 1758, Montcalm, à la tête de trois mille six cents soldats, arriva à Carillon, sur les bords du lac Saint-Sacrement, et, après six heures de lutte, y battit quinze mille hommes commandés par le général Abercromby. Les Anglais eurent près de cinq mille tués.

Le soir de la bataille, Montcalm victorieux écrivait à Doreil, son ami : « L'armée, la trop petite armée du roi, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres! Je n'en ai jamais vu de pareilles! » Et le lendemain il écrivait à M. de Vaudreuil : « Je n'ai eu que la gloire de me trouver le général de troupes aussi valeureuses... Le succès de l'affaire est dû à la valeur incroyable de l'officier et du soldat. »

Et si les Français de France le voulaient, ne pourraient-ils pas célébrer l'anniversaire de la bataille d'Hasting, car ils étaient bien des fils de vaillantes Françaises ces hardis Normands qui conquirent l'Angleterre en clamant des chants de guerre français!

Je pourrais continuer, mais à quoi bon? Ceux qui ont lu plus que l'histoire d'Angleterre savent à quoi s'en tenir et aucun d'eux ne s'exposerait à se faire remettre à sa place, ainsi qu'il arriva, au commencement de ce dernier automne, à l'un des fils de John Bull.

Un Américain de Boston visitait la citadelle de Québec accompagné, selon l'usage, d'un artilleur cicerone qui lui donnait des renseignements, parfois exacts, sur les choses vues.

Arrivé près d'un canon installé à part, sur une plate-forme spéciale, l'artilleur s'arrêta et dit en se rengorgeant :

— Nous l'avons enlevé aux Américains en...

La botte était directe, mais le Bostonnais, prêt à la parade, riposta en bon Yankee :

— Mon ami, si jamais le hasard vous amène à Boston, n'oubliez pas de venir me demander à déjeuner et, après le dessert, je vous montrerai un pays habité aujourd'hui par soixante-quinze millions de citoyens libres, que les Américains ont enlevé à l'Angleterre. Quant à ce joujou, gardez-le précieusement, car nous n'en avons plus à donner aux enfants de John Bull.

Léon Ledieu.



Les deux Potiches

Monsieur, madame, le chat sont au salon.
Le chat bondit du haut d'un guéridon
Et, maladroit, à sa suite il entraîne
Deux potiches en porcelaine.
— Ah! dit Madame éplorée, ah! malheur!
Vois! une potiche est brisée!
— Oh! dit Monsieur, tout joyeux, quel bonheur!
Vois donc! l'autre n'est pas cassée...

Monsieur fut sage, en vérité :
Il faut tout voir du bon côté.

Henry Màcqueron.

Une cause célèbre

LE PROCÈS DU CAPITAINE DREYFUS

Un grand débat passionne actuellement l'opinion publique en France, et l'on peut dire dans le monde entier. On sait les faits : un officier français, détaché au Ministère de la Guerre, le capitaine Dreyfus, a été condamné, il y a trois ans, à la dégradation militaire et à la détention perpétuelle pour crime de haute trahison. On accusait cet officier d'avoir livré à une puissance étrangère des documents intéressant la défense du territoire français. Depuis, un écrivain d'un beau tempérament et d'une correction littéraire parfaite, M. Bernard Lazare, a entrepris l'œuvre délicate de démontrer l'innocence du condamné. Il s'y dévoue très honnêtement et très énergiquement, avec un courage qu'il faut bien lui reconnaître, malgré l'âpreté d'une polémique que ce débat a rendue discourtoise et même injurieuse. Aujourd'hui, M. Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, convaincu lui aussi, a donné son haut appui à l'œuvre de l'écrivain.

Nous n'avons pas à nous immiscer ici dans un débat qu'une sentence de justice seule peut clore ; mais nous ne pouvons demeurer étrangers à cet événement qui appartient à l'histoire contemporaine. Aussi donnons-nous simplement la parole à M. Bernard Lazare qui s'est fait l'apôtre de cette cause célèbre.

En 1894, — si nous en croyons la déposition d'un homme qui figure comme témoin à charge au procès du capitaine Dreyfus et dont le témoignage fut considéré comme décisif, le commandant Henry, attaché au bureau des renseignements de la Guerre, — des documents et des notes intéressant la défense nationale étaient dérobés au Ministère et livrés à des puissances étrangères. Ce fait n'était pas anormal et, pour s'en rendre compte, il suffit d'étudier les procédés de l'espionnage international, nécessité et corollaire du militarisme.

Pourquoi cependant provoqua-t-il, à ce moment précis, une émotion plus vive? Parce qu'on savait que la trahison était due à un officier. Comment le savait-on? Parce que, selon la déposition du commandant Henry, une personne honorable l'avait affirmé. Quelle était cette personne honorable? Personne ne l'a jamais su, on a refusé de la nommer, de la faire comparaître et témoigner, de telle sorte que la première base de l'accusation est l'affirmation d'un homme resté inconnu, et dont les assertions n'ont jamais pu être contrôlées. Le conseil de guerre n'eût-il pas dû récuser un tel témoignage, témoignage suspect et louche à cause du mystère dont il était entouré et de l'impossibilité d'en connaître la valeur, puisqu'on ignorait celui qui le portait? Comment accepta-t-il donc de former son jugement sur l'équivoque et obscure déclaration d'un homme parlant au nom d'un tiers qu'il ne pouvait citer?

Quoi qu'il en soit, à la suite des indications de cet X mystérieux, une surveillance sévère fut, dit-on, établie dans les bureaux du Ministère; tous les officiers de l'état-major furent suivis de près. On ne découvrit rien, jusqu'au jour où le colonel Sandherr, chef de la section de statistique, eut remis au ministre de la Guerre, général Mercier, une lettre non signée. bordereau d'envoi d'un dossier. Les écritures des officiers attachés aux bureaux furent alors examinées; on les compara avec celle du bordereau, et, comme on n'arrivait à aucun résultat, on fit appel à M. le commandant Du Paty de Clam, qui avait, paraît-il, des connaissances graphologiques. Le commandant Du Paty de Clam ayant, après examen, affirmé que l'écriture de la lettre était semblable à celle du capitaine Dreyfus, le bordereau fut soumis successivement à deux experts, M. Gobert, expert de la Banque de France, et M. Bertillon, commissaire de police, chef du service de l'identité judiciaire. *M. Gobert, après étude des écritures, déclara que la lettre incriminée pouvait être d'une personne autre que la personne soupçonnée. M. Bertillon déclara que la même personne avait écrit toutes les pièces qui lui avaient été communiquées.* Nous reviendrons plus tard sur ces expertises et sur les experts eux-mêmes. Pour le moment, nous nous bornerons à constater que l'accusation possédait comme seule pièce à

conviction une missive que le capitaine Dreyfus était accusé d'avoir écrite.

En possession de ces deux rapports *contradictoires*, le ministre de la Guerre ordonna l'arrestation du capitaine Dreyfus. Sans hésitation, le général Mercier faisait emprisonner un homme sur l'opinion d'un expert en écritures. La conduite passée du capitaine Dreyfus permettait-elle d'agir ainsi? Avait-on réuni contre lui des charges telles que l'expertise de M. Bertillon en fût simplement une confirmation? Non. Rien dans la vie du capitaine Dreyfus n'autorisait l'ombre même du soupçon. D'une honorable famille alsacienne de Mulhouse[1], il était entré, à dix-huit ans, à l'École polytechnique, avait été un des plus brillants élèves de l'École de guerre, et ses ennemis n'ont jamais pu le représenter autrement que comme un officier actif et ambitieux.

Il n'était pas besogneux, mais riche. Il était marié, père de deux enfants, et l'accusation elle-même a établi que son existence était la plus régulière des existences. Jamais elle n'a pu prétendre qu'il ait eu des relations suspectes, une correspondance anormale, des habitudes de vie mystérieuses. Le jour où on l'a arrêté, rien ne pouvait le faire soupçonner : il a suffi de l'attestation d'un aliéné de la graphologie pour jeter dans un cachot quelqu'un dont l'honorabilité, la probité étaient inattaquables.

Le 15 octobre 1894, le capitaine Dreyfus, convoqué au Ministère de la Guerre, fut mis en état d'arrestation par M. Cochefert, chef de la Sûreté, et par le commandant Henry, attaché au bureau des renseignements du Ministère. Cette arrestation avait été précédée d'une comédie mélodramatique imaginée par le commandant Du Paty de Clam. Elle avait consisté à dicter au capitaine Dreyfus une lettre contenant quelques-unes des phrases renfermées dans le bordereau qu'on l'accusait d'avoir écrit. M. Du Paty de Clam, fin psychologue, prétendit avoir remarqué un certain trouble chez le

1. Contrairement aux assertions de certains journaux, la famille du capitaine Dreyfus est française. Le capitaine a trois frères et trois sœurs. Son frère aîné, M. J. Dreyfus, a quitté l'Alsace et s'est établi à Belfort pour permettre à ses enfants de rester Français. Les deux autres, MM. L. et M. Dreyfus, ont tous deux fait leur service dans l'armée française. Les trois sœurs du capitaine ont épousé des Français et habitent la France.

capitaine Dreyfus: sa main, affirma-t-il, tremblait en écrivant.

Ce trouble n'exista jamais que dans l'imagination de M. Du Paty de Clam, car la lettre écrite par le capitaine Dreyfus, sous la dictée du commandant, est écrite d'une main ferme, sans l'ombre d'une hésitation ni d'un tremblement. Il a été dit que, dans son émotion profonde, le capitaine Dreyfus avait écrasé sa plume, éclaboussant d'encre la feuille. Le papier n'en porte pas de traces, et dans ces quelques lignes si claires, le dernier mot est écrit aussi nettement, d'un élan aussi droit que le premier.

Cependant, on n'a pas craint de dire que cette agitation insolite manifestée par le capitaine Dreyfus avait décidé de son arrestation. Il suffit, pour répondre à une assertion pareille, de rappeler que la scène dont je viens de parler eut lieu le 15 octobre, tandis que le mandat d'arrêt est daté du 14 octobre, alors que l'accusation n'avait pas d'autre élément que l'affirmation d'un expert en écritures. Quel est le magistrat qui eût fait jeter en prison quelqu'un sur un tel témoignage, et quelle conception faut-il avoir de la justice pour inculper celui contre lequel se lève un seul homme, de compétence douteuse et de qualité telle qu'il eût dû être récusé? On m'a reproché de ne point assez vénérer l'armée, et je suis obligé de supposer que ceux qui m'ont adressé ce reproche ont pour tout militaire un respect profond. Est-ce en vertu de ce respect qu'ils acceptent si facilement qu'on ait pu saisir un officier et le livrer à l'opprobre de tous sur la foi d'un policier?

Arrêté, le capitaine Dreyfus fut conduit à la prison militaire du Cherche-Midi. Dès qu'il fut écroué, on perquisitionna à son domicile. La perquisition ne donna aucun résultat. Tout fut examiné cependant, la correspondance du capitaine, ses livres de dépenses ménagères. On ne trouva rien.

Le capitaine n'était à ce moment qu'un prévenu. Le commandant Du Paty de Clam était, par délégation du Ministère de la Guerre, commis officier de police judiciaire et chargé de l'instruction. Pendant dix-sept jours, le capitaine fut mis au secret, et il fut défendu à sa femme d'informer de son arrestation ses parents même les plus proches. Pendant dix-sept jours, il ignora l'accusation qui pesait sur lui, ce qui

entre dans les procédés coutumiers de l'instruction. Que fut-elle en la circonstance? Elle consista uniquement à interroger, sur les points les plus divers, le capitaine Dreyfus et sa femme. Aucun témoignage ne fut entendu. Quant à l'enquête, elle fut confiée à des agents qui élaborèrent des rapports à ce point mensongers qu'aucune de leurs indications ne put être retenue par le ministère public.

L'homme qui dirigea cette instruction, M. Du Paty de Clam, mérite de prendre place à côté des Laffemas et des Laubardemont. Il avait de la justice une conception inquisitoriale qu'il appliqua indifféremment au malheureux qui lui était livré et à madame Dreyfus elle-même : il se montra le plus habile et le plus félin des tourmenteurs et se soucia toujours moins de rechercher la vérité et la lumière que de manifester sa passion et son instinctive haine. M. André Castelin, député de l'Aisne, tout en demandant qu'on me livrât à des juges, a déclaré que pas « un Français n'avait le droit de parler d'un officier de notre armée » comme je l'avais fait. Faut-il donc excuser chez un homme, parce qu'il est revêtu d'un uniforme ce que l'on réprouverait chez tout citoyen, chez tout magistrat? Comment jugerait-on celui qui tourmenterait une femme espérant lui arracher l'aveu de la culpabilité de son mari? Comment jugerait-on celui qui, l'insulte aux lèvres, ne reculerait devant aucune torture morale pour faire avouer à un homme le crime dont il est accusé? On le jugerait comme j'ai jugé M. le commandant Du Paty de Clam. On dirait de lui qu'il a oublié tout devoir d'humanité, de pitié et de justice. Je n'ai pas dit et ne dis pas autre chose de M. Du Paty de Clam.

Après les dix-sept jours de la pseudo-enquête à laquelle il s'était livré, la conviction de cet étrange juge d'instruction était faite; elle ne reposait sur aucun fait, mais seulement sur des impressions personnelles. Celles-ci suffirent pour que le parquet du conseil de guerre fût saisi ; un second juge d'instruction fut nommé et chargé d'établir le rapport d'accusation. Ce juge, commandant Besson d'Ormescheville, reprit l'enquête et cita vingt-deux témoins. Leur audition, cette enquête et les enquêtes policières reprises, durèrent deux mois. Quand elles furent closes, elles n'avaient pas donné de

résultats, elles n'avaient apporté aucune charge, et lorsque le capitaine Dreyfus fut envoyé devant le conseil de guerre, il était, comme au premier jour, accusé sans preuves, sur des affirmations d'experts en écritures, d'avoir écrit un bordereau d'envoi, mentionnant des documents livrés à une puissance étrangère.



J'ai montré par des faits certains et irrécusables comment on avait trompé l'opinion publique et j'ai établi où elle en était lorsque le capitaine Dreyfus comparut devant ses juges. Dans quelles dispositions ceux-ci se trouvaient-ils?

Depuis un mois, on s'efforçait par tous les moyens, d'exercer sur eux une pression. On répandait le bruit qu'ils étaient sans cesse sollicités en faveur d'un traître et qu'on n'épargnait rien pour les séduire. « On a offert un million au commissaire rapporteur pour qu'il émette un doute », disait *la Libre Parole* (14 décembre). On promet de l'avancement aux autres officiers, affirmaient *la Patrie* et tous ceux auxquels il fallait une condamnation.

Tout, la clameur publique, les insinuations déshonorantes, les paroles mêmes de celui qui, ministre de la Guerre, était le magistrat suprême, tout s'employait à imposer une sentence à l'esprit des juges. Quelles conditions pour rendre la justice! Leur livra-t-on au moins, quand ils furent dans la salle d'audience, les éléments nécessaires pour qu'ils pussent se former une conviction? Le dossier, que seul connaissait le colonel président, comme c'est la coutume dans tout conseil de guerre, ne pouvait leur fournir aucune preuve, car il n'en contenait aucune, et ils durent se fonder sur les paroles et les affirmations de ceux qui, comme le commandant Henry, vinrent leur déclarer que ces preuves existaient, sans pouvoir cependant les leur donner. Quand ils entrèrent dans la salle du conseil, ils étaient sous l'impression de la terrible campagne de presse menée. Les crimes que — sur la foi d'ailleurs des communiqués officieux ou des rédacteurs militaires, tous plus ou moins à la dévotion du Ministère de la Guerre — les journaux imputaient à Dreyfus, étaient innom-

brables. Il avait des relations suivies avec les attachés militaires de certaines puissances étrangères, il avait livré les graphiques de mobilisation et les fiches de concentration, communiqué des renseignements précis sur les armements nouveaux et la situation des troupes. On précisait même. Il a vendu, disait M. Leser (*Figaro* du 4 novembre), « les documents ayant trait à la concentration des 14e et 15e corps d'armée sur la frontière d'Italie. » Il « connaissait les noms des officiers en mission, disait *le Petit Journal,* il les dénonçait et les signalait. Ces officiers déclarèrent qu'ils étaient trahis. On cacha désormais leurs noms à Dreyfus et ils réussirent dans leurs entreprises. On envoya alors M. Cochefert en Italie, il revint avec les preuves absolues. » *L'Intransigeant* donnait des noms : « Le ministre de la Guerre sait maintenant, à n'en pas douter, annonçait-il, que c'est à Dreyfus qu'on doit l'arrestation de madame Ismert, aujourd'hui détenue dans les prisons d'Allemagne, celles de MM. Degouy et Delguey, les deux officiers de marine récemment graciés par Guillaume II, celle du capitaine Romani et de tant d'autres. C'est au point que la *Gazette de la Croix* publiait, il y a quelques jours, tous les noms des officiers français chargés de missions, non seulement en Prusse, mais en Italie et en Autriche. » Dans ce même numéro (8 novembre), M. Henri Rochefort rapportait une conversation qu'il avait eue avec un attaché du Ministère de la Guerre de passage à Bruxelles. « Depuis longtemps, disait cet inconnu, le ministre soupçonnait ce Dreyfus. Il est, et a été un espion. » « Dreyfus, qui pénétrait partout, ajoutait M. Rochefort, et que l'attaché avec lequel je causais connaît parfaitement, a livré à l'Allemagne non seulement les plans de mobilisation, mais, chose peut-être encore plus grave, ce qu'on appelle « l'horaire », la marche des trains avec leur destination, le jour et l'heure où ils amèneront des troupes dans un endroit déterminé. » *La Libre Parole* prétendait tour à tour qu'il existait au dossier de l'affaire une correspondance du capitaine Dreyfus avec le major Schwartzkoppen, attaché militaire allemand, et qu'ils se rencontraient dans un café du boulevard Saint-Germain. Quant à *l'Écho de Paris*, journal dont les attaches avec le Ministère de la Guerre sont avouées, il se piquait d'être plus précis encore. Selon lui (17 novem-

bre 1897), en présence du général de Boisdeffre (que le capitaine ne vit jamais d'ailleurs, à aucun moment de l'instruction pas plus qu'au jour de l'arrestation), « Dreyfus ne sut que pleurer », et il avoua. « Il était en relation avec un officier allemand résidant à Bruxelles et c'est à lui qu'il livrait les pièces relatives à la mobilisation. Il faisait des absences fréquentes sans autorisation. Pendant une de ses absences on vit que des pièces confidentielles manquaient. On fit une perquisition dans son bureau et on trouva, écrite de la main du capitaine, la liste des documents qui avaient disparu. Des correspondances de son écriture, saisies et existant encore au dossier, prouvaient ces relations. A un moment donné, Dreyfus a cherché à nier la paternité de ces lettres, et, bien que l'état-major n'ait aucun doute sur leur origine, l'officier instructeur ordonna une expertise d'écriture. Les résultats de cette expertise, nous pouvons l'affirmer, sont écrasants pour Dreyfus. » (Quand on n'affirmait pas, on insinuait. *L'Intransigeant* (7 novembre) prétendait que pendant le séjour du capitaine Dreyfus à l'Ecole de Pyrotechnie de Bourges des soupçons s'étaient « élevés contre lui au sujet de faits très graves qui se sont passés dans cette ville en 1890 ». Il contait qu'à cette époque on avait expérimenté à Bourges un fusil nouveau du capitaine Praslon et que, quelques mois après, plusieurs puissances étrangères adoptaient un fusil de même calibre ; que plus tard on constata, au cours d'expériences sur de nouveaux obus, que la poudre en avait été falsifiée. « Nous ne prétendons pas, concluait ce journal, que Dreyfus soit l'auteur des divulgations commises à propos de certaines expériences au polygone de Bourges, ni qu'il ait falsifié les obus. Nous rappelons seulement les faits auxquels, coïncidence singulière, le nom d'Alfred Dreyfus fut quelque peu mêlé. »

Si un seul des faits que nous venons d'énoncer, d'après les journaux accusateurs, eût été vrai, ils eussent été chacun une preuve de culpabilité. Or, pas un seul n'a été invoqué contre le capitaine Dreyfus au moment de son procès, pas un seul n'est cité, même pour mémoire, dans le dossier, non plus que dans l'acte d'accusation, non plus que dans le rapport du commissaire instructeur, rapport qui, je l'espère, sera publié un jour et attestera la vérité de ce que j'avance. Donc,

ou les journaux qui énuméraient et publiaient ces charges mentaient, ou bien ils accueillaient sans contrôle les infamies colportées contre un prévenu sans défense, ce qui était abominable, ou bien ils étaient trompés par les communications intéressées des officieux du ministre de la Guerre. Que la presse puisse ainsi se faire l'auxiliaire de ceux qui poursuivent un homme, que, sans demander que la vérité d'une accusation soit prouvée d'une façon irréfutable, elle aide à l'établir, et à perdre ainsi un malheureux dont elle ignore s'il est ou non coupable, c'est là une chose indigne, et cependant elle se produit tous les jours et elle ne peut que toujours se produire tant qu'un prévenu sera, par l'instruction secrète, séparé du monde ; tant que, dans toute affaire criminelle, l'accusateur aura ce droit de parler qu'on refuse à l'accusé. Mais, jamais, et pour les causes que j'ai déjà exposées, on n'avait poussé aussi loin ce système de dénonciation et de calomnie que dans l'affaire du capitaine Dreyfus.

Quant aux mobiles qui avaient pu pousser le capitaine Dreyfus à trahir, on les appréciait aussi diversement. Il a trahi par dépit de n'avoir pas été envoyé en mission à l'étranger, affirmait *le Matin* (2 novembre) : d'autres soutenaient qu'il avait voulu se venger de ses camarades, sans d'ailleurs indiquer les motifs de l'animosité qu'il aurait pu nourrir contre eux. Ceux-ci insinuaient qu'en sa qualité d'Allemand (il était Alsacien) il avait voulu servir sa vraie patrie et qu'il n'était entré dans l'armée que pour trahir — ce qui, selon la conception chauvine, en aurait fait un véritable héros, acceptant l'opprobre pour le bien de son pays.

Enfin un « haut fonctionnaire », toujours anonyme, disait à un rédacteur du *Petit Journal* (2 novembre) : « Le cas de M. Dreyfus est des plus simples, il a trahi pour de l'argent. »



C'est ainsi que chaque jour on faussait l'opinion, c'est ainsi qu'avait pu se faire celle des officiers désignés pour être des juges. Combien la vérité était loin de tout cela, et cette vérité, je l'établis, je le répète, d'après le rapport du commandant Besson d'Ormescheville et d'après le réquisitoire du comman-

dant Brisset, commissaire du gouvernement. Quand le capitaine Dreyfus comparut, le 19 décembre 1894, devant le conseil de guerre, aucune des charges qu'on avait si complaisamment énumérées ne s'élevait contre lui. Après quatre jours de débats à huis clos, il fut constaté qu'il n'avait aucune relation suspecte, que les voyages à l'étranger, les placements de fonds dont il ne pouvait justifier, les besoins d'argent, les habitudes de jeu, la fréquentation des femmes *étaient des légendes*. Le commandant Brisset, requérant contre l'accusé, déclara qu'il ne pouvait attribuer de mobile à sa trahison, il écarta tous les mensonges, toutes les calomnies contenues dans les rapports de police, il reconnut la parfaite probité du capitaine Dreyfus, son honorabilité absolue, la régularité et la simplicité de sa vie.

De quoi l'accusait-il donc? D'avoir livré des documents à une ambassade étrangère. Sur quoi s'appuyait-il? Uniquement sur une lettre, sorte de mémorandum contenant la liste des documents livrés. Le rapport Besson d'Ormescheville avait cherché à établir — sans y réussir, toutefois, autrement que par des suppositions insoutenables, — que le capitaine Dreyfus avait pu posséder les documents énumérés par le bordereau accusateur. Le ministère public ne retenait même pas ces hypothèses, et son réquisitoire se terminait par ces mots : « Cette lettre missive (le bordereau incriminé) est de l'écriture du capitaine Dreyfus. M. le commandant Du Paty de Clam l'a affirmé, MM. Bertillon, Charavay et Teyssonnières l'ont affirmé à leur tour; je déclare qu'il est de sa main, vous le déclarerez aussi et vous condamnerez cet homme. » C'est donc uniquement à des témoignages d'experts en écritures que s'en référait l'accusation, et encore ces témoignages ne s'accordaient-ils pas. Il est vrai que dans son réquisitoire le commandant Brisset ne mentionnait même pas les experts défavorables à l'accusation : MM. Gobert et Pelletier.

Que le capitaine Dreyfus, après deux mois d'une enquête qui n'amena aucune découverte, fût uniquement accusé d'avoir écrit ce bordereau, ses ennemis, ceux qui avaient montré contre lui le plus d'acharnement, le reconnaissaient eux-mêmes : « Il est exact, disait *l'Intransigeant*, que c'est sur une pièce unique, sorte de bordereau indiquant une liste de

documents à livrer, que repose l'accusation. Nous croyons même pouvoir donner, d'après ce que nous affirmait une aimable assistante qui l'a, avant l'ouverture de l'audience, aperçue sur le bureau du conseil de guerre, derrière lequel elle était placée, le sens général de cette pièce. Dreyfus y parle d'un rendez-vous manqué et y annonce l'envoi prochain des documents dont il donne la liste. La pièce se termine par cette phrase : Je vais partir en manœuvres. »

J'ai publié le texte véritable de ce bordereau, dont l'exactitude a été confirmée par la publication d'un fac-similé de la pièce elle-même, dans le journal *le Matin* du 10 novembre 1896. Nul, depuis sa publication, n'a tenté d'ailleurs d'en nier l'authenticité, et elle n'était pas niable, puisque c'était M. le général Mercier, détenteur (à quel titre?) de plusieurs pièces relatives au procès Dreyfus, qui l'avait communiqué au *Matin*, de même qu'il avait communiqué à *l'Éclair* certains faits et documents sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure. Il me sera permis à ce propos de faire observer que c'était celui qui s'était avec le plus d'énergie opposé à la publicité des audiences, sachant que devant tous la lumière aurait éclaté, amenant l'acquittement du capitaine Dreyfus et la condamnation du ministre de la Guerre, qui, sans preuves, par légèreté d'abord, par lâcheté et tactique de politicien ensuite, l'avait laissé poursuivre, il me sera permis, dis-je, de faire remarquer que c'est M. le général Mercier qui le premier a violé le huis clos nécessaire selon lui au salut de la France, comme si le salut d'une nation pouvait dépendre d'une iniquité!

Je reproduis ici le texte de ce bordereau :

TEXTE DU DOCUMENT ATTRIBUÉ A DREYFUS

« *Sans nouvelles m'indiquant que vous désirez me voir, je*
» *vous adresse cependant Monsieur quelques renseignements*
» *intéressants.*

» *1° Une note sur le frein hydraulique du 120 et la manière*
» *dont s'est conduite cette pièce.*

» *2° Une note sur les troupes de couverture (quelques modi-*
» *fications seront apportées par le nouveau plan).*

» *3° Une note sur une modification aux formations de l'ar-*
» *tillerie.*

» *4° Une note relative à Madagascar.*

» *5° Le projet de manuel de tir de l'artillerie de campagne*
» *(14 mars 1894).*

» *Ce dernier document est extrêmement difficile à se procu-*
» *rer et je ne puis l'avoir à ma disposition que très peu de*
» *jours. Le Ministère de la guerre en a envoyé un nombre fixe*
» *dans les corps et ces corps en sont responsables, chaque offi-*
» *cier détenteur doit remettre le sien après les manœuvres. Si*
» *donc vous voulez y prendre ce qui vous intéresse et le tenir à*
» *ma disposition après, je le prendrai. A moins que vous ne*
» *vouliez que je le fasse copier in extenso et ne vous en adresse*
» *la copie.*

» *Je vais partir en manœuvres.* »



Comment ce document tomba-t-il entre les mains du ministre? D'après des récits plus ou moins véridiques, il aurait été trouvé dans les papiers de rebut de l'ambassade d'Allemagne, papiers qu'un domestique avait coutume de vendre à des chiffonniers qui n'étaient autres que des agents du bureau des renseignements du Ministère de la Guerre. Ce bordereau était écrit au recto et au verso d'une feuille simple d'un papier filigrané spécial, dont on n'a trouvé aucun spécimen au domicile du capitaine Dreyfus. Ce papier était de nature à servir à des décalques. La feuille en était déchirée en quatre morceaux irréguliers, qu'on a soigneusement recollés à l'aide de bandes placées derrière, et dont on a livré diverses photographies, en plusieurs états, aux experts.

Quelle était maintenant la valeur accusatrice de cette « lettre missive », comme elle est désignée couramment dans le procès? Pour que cette valeur fût sérieuse, il ne suffisait pas que des experts reconnussent que la lettre avait été écrite par Dreyfus, d'autant que, d'après les experts à charge eux-mêmes, l'écriture du bordereau n'était pas semblable absolument à celle du capitaine. Il eût fallu, outre ces témoignages, démontrer qu'il avait eu en mains les documents énumérés

par la « lettre missive », ou qu'il avait possédé les éléments nécessaires pour envoyer une note sur chacun d'eux. Or, le commissaire du gouvernement, commandant Brisset, a avoué qu'au cours de l'instruction aucune preuve n'avait pu être fournie sur ce point. En ce qui concerne le « projet de manuel de tir de l'artillerie de campagne », énoncé par la « lettre missive », l'acte d'accusation disait : « Le capitaine Dreyfus a reconnu, au cours de son premier interrogatoire, s'en être entretenu à plusieurs reprises avec un officier supérieur du deuxième bureau de l'état-major de l'armée. » L'acte d'accusation mentait. Le capitaine Dreyfus avait affirmé qu'il avait parlé de toute autre chose avec cet officier supérieur, le commandant Jeannel ; il demanda qu'une confrontation eût lieu, on refusa, comme on refusa de faire comparaître le commandant Jeannel lors du procès. Pourquoi ? Parce que le commandant Jeannel aurait confirmé les dires du capitaine Dreyfus, ce qui n'empêcha pas l'affirmation mensongère de subsister dans l'acte d'accusation, bien qu'il n'existât dans le dossier, et qu'il n'ait été produit dans l'affaire, aucune charge autre que l'existence même du document.

S'est-on demandé quelle nécessité pouvait pousser un officier de l'état-major général — j'insiste là-dessus — trahissant son pays, à accompagner ses envois de documents d'un mémorandum commercial ?

Bernard Lazare.

Lire la fin dans le prochain numéro.

Depuis que cet article a été écrit, le frère du capitaine Dreyfus, M. Mathieu Dreyfus, a dénoncé, dans une lettre rendue publique, le commandant comte Esterhazy comme l'auteur du bordereau attribué à son frère. Après une enquête dirigée par le général de Pellieux, chef de la place de Paris, le commandant Esterhazy a été déféré au conseil de guerre.

LA VÉRITÉ SUR LA RÉVOLUTION CUBAINE[1]

(*Fin.*)

Le conflit hispano-cubain n'a pas d'autre solution possible que l'indépendance absolue de Cuba. Il fut un temps, au début de l'insurrection, où une tentative d'autonomie aurait eu quelque chance de succès. Aujourd'hui, la grande majorité des Cubains repousse cette demi-satisfaction. Ils ne luttent point depuis trois années, et ils n'ont point résisté dix ans en 1868, pour en arriver à cette solution platonique. Ils savent trop combien l'autonomie, sous la suzeraineté de l'Espagne, est une chimère, pour se laisser prendre à ce miroir.

Que sont au juste ces libertés que la métropole leur accorde si généreusement? *La Gazette officielle* de Madrid nous en informe par la simple publication de l'acte d'autonomie. En vertu de ce décret, le gouvernement, à Cuba et à Porto-Rico, se composera d'un Parlement insulaire divisé en deux Chambres et d'un gouverneur général représentant la métropole.

Celui-ci est assisté d'un conseil des ministres. Il veille sur le statut colonial et fait exécuter les lois générales et les dispositions législatives votées par le Parlement colonial.

Le gouverneur général exerce le commandement suprême; il est responsable de la conservation de l'ordre, correspond avec le gouvernement central, nomme librement les employés de ses bureaux, fait publier et exécuter les lois, décrets, traités, conventions internationales, etc.; il a le droit de grâce et *le*

(1) Voir la *Revue* des mois d'octobre et novembre derniers.

pouvoir de suspendre les garanties constitutionnelles et de proclamer l'état de siège, si les circonstances l'exigent.

Ceci détruit cela. Où il y a un pouvoir libre de suspendre les garanties constitutionnelles selon le bon plaisir d'un seul, il n'y a pas de constitution. L'autonomie accordée à Cuba est donc un mythe.

De quelle façon, avec quel empressement les insulaires accueillent-ils ces propositions de l'Espagne, le document publié ci-après va nous l'apprendre. Nous en devons la communication à notre vénérable ami, le docteur Bétancès, représentant à Paris du gouvernement révolutionnaire cubain. Il émane du général P. E. Bétancourt, chef de la division insurgée qui occupe la province de Matanzas.

RÉPUBLIQUE de CUBA *Personnelle*

Armée Libératrice

5e CORPS

1re DIVISION

QUARTIER GÉNÉRAL

AU DOCTEUR BÉTANCÈS,

PARIS.

» Très cher Docteur; plusieurs fois pendant cette campagne, j'ai été prêt à écrire une longue lettre à mon vénérable et bon ami; mais les rudes hasards de cette guerre si accidentée où les événements se succèdent avec tant de rapidité m'ont toujours, pour ainsi dire, fait tomber la plume de la main.

» Mon cœur reconnaissant et tous mes sentiments de patriote devaient un souvenir de vénération au généreux et glorieux lutteur de toute sa vie. Cette dette, il est vrai, ne peut se solder par de longues et affectueuses lettres: mais recevez celle-ci comme un document bien sincère qui consigne à jamais ce qui vous est dû et, pour vous prouver la confiance que m'inspirent votre bienveillance et votre amitié, je vais vous rapporter brièvement les accidents de ma vie, depuis notre séparation.

» Après des souffrances infinies, je suis arrivé au quartier général de notre chef qui, sur ma demande, m'a envoyé à la province de Matanzas. Là, je suis arrivé en qualité de chef d'escadron, puis j'ai commandé un régiment, ensuite une brigade et depuis le 30 juillet 1897 je me trouve à la tête de la division de cette province.

» Je ne vous cacherai pas que j'ai eu à soutenir des luttes fréquentes et vigoureuses; mais je suis devenu infatigable à la peine. J'ai eu la gloire de voir couler plus d'une fois mon sang pour l'honneur et la liberté de la patrie; mais je puis vous affirmer que ni les grandes difficultés que j'ai eu à vaincre, ni toutes celles que j'entrevois dans l'avenir, n'ont pu ni pourront faire hésiter un instant mon courage ou refroidir en rien mon enthousiasme.

» Nous pouvons voir venir sans crainte la plus rude campagne d'hiver. Grâce à la bonne organisation, au courage, à l'héroïsme de notre armée prête à tout, grâce aussi aux secours que nous donnent nos frères de l'émigration, l'ennemi nous trouvera préparés pour la résistance et pour l'attaque.

» La division de Matanzas se compose de quatre brigades bien disciplinées, bien armées et abondamment approvisionnées.

» Je vous écris du quartier général de la brigade Nord campée depuis trois mois dans les environs les plus rapprochés de la ville de Matanzas. Elle y a repoussé d'innombrables attaques de l'ennemi sans avoir eu à abandonner une seule fois ses positions.

» *Notre armée repousse à l'unanimité et avec la plus grande énergie toute proposition espagnole qui ne sera pas basée sur l'indépendance la plus absolue*. Elle lutte et luttera avec foi et décision jusqu'à ce qu'elle l'ait obtenue et, comptant sur nos propres forces, nous commençons à croire par ici que le jour du triomphe final n'est pas éloigné.

» Je suppose que vous êtes parfaitement au courant de nos récentes victoires. Elles se sont accentuées surtout dans le département oriental. Les Espagnols concentrent aujourd'hui leurs forces disponibles dans les provinces occidentales dans le but de faire croire à leur pacification promulguée avec tant de cynisme. Ils s'y efforceront en vain. Nous nous trou-

vons dans des conditions magnifiques de résistance et en outre les colonnes ennemies périssent comme par enchantement. Elles commencent à opérer par groupes, se trouvant obligées de réunir leurs contingents de plusieurs zones pour exécuter leurs opérations contre un de nos régiments quelconque d'infanterie.

» Comme vous le savez, en Orient les opérations sont complètement paralysées et les Espagnols se proposent, paraît-il, d'y faire une campagne active. Pour cela, il leur faudra infailliblement y envoyer toutes les troupes qui se trouvent aujourd'hui en Occident. Ils nous laisseront donc ouvert notre champ d'opérations et en pleine liberté de prendre toujours l'offensive. Il est vrai qu'ils ont couvert toute cette province de fortifications; mais elles ne nous arrêteront pas; elles sont complètement inoffensives. Leurs garnisons devenues insuffisantes nous voient passer et repasser autour d'elles, sans faire la moindre menace de protestation.

» Dans cette lettre, je puis vous annoncer l'heureuse arrivée de trois expéditions formidables. Celle qui a touché à la province de la Havane, destinée à ma division, nous a apporté des cartouches, des fusils et d'autres munitions de guerre. Elle a débarqué sans être inquiétée le moins du monde, à la vue du château du Morro (qui garde le port de la Havane).

» Pauvres Espagnols! Leurs mésaventures et leur Donquijotisme mériteraient seulement de notre part la pitié ou le dédain, s'ils n'étaient pas des criminels, cause de tant de malheurs pour nos pauvres familles. Parquées sans ressources dans les villes, elles meurent de terribles maladies épidémiques qui se développent, dans les tortures de la faim. C'est sur eux que doit retomber la responsabilité de tant de malheurs.

» Je ne vous donne pas d'autres détails sur notre campagne, parce que je vois que vous êtes parfaitement au courant de nos progrès. Je vous affirme encore que notre confiance en la victoire prochaine se généralise de plus en plus dans notre armée qui compte désormais sur ses propres forces pour l'obtenir. Je vous affirme aussi que, chaque jour, augmentent en moi la vénération et l'affection pour l'éminent patriote qui, dans sa vie, n'a jamais donné un instant d'arrêt à la lutte pour notre liberté et dont le noble et

vaillant cœur est toujours au milieu de nous dans nos combats.

» Recevez la fraternelle et cordiale accolade de votre disciple et ami.

» Dr Pedro E. Betancourt.

» *Patrie et Liberté. — Octobre 14-1897.* »

Il n'y a donc pas d'entente possible sur le terrain de l'autonomie. Pendant ce temps, le général Weyler, rappelé en Espagne, se fait couronner de fleurs par ses compatriotes. Ce guerrier d'opéra-comique joue au Bonaparte et s'insurge contre son gouvernement. Il devient chef du parti ultra-conservateur et déclare à qui veut l'entendre qu'avec lui la pacification de l'île n'eut été qu'une affaire de quelques mois. Jusqu'ici personne ne lui a fait remarquer que 250.000 hommes n'ont pu y parvenir, sous ses ordres, depuis deux ans qu'il commande à Cuba.

De son côté, son prédécesseur, le général Martinez Campos, déclare que la pacification de l'île est impossible et que mieux vaut reconnaître une erreur que de la multiplier indéfiniment. Voilà donc Weyler en guerre contre Campos. N'ayant pu vaincre les Cubains, il se rattrape sur ses compatriotes.



Mais qui soldera la note à payer à la fin de tout?

La Finance française a soutenu jusqu'ici la guerre que l'Espagne fait à Cuba. Ce sont les sourdes menées des agioteurs qui prolongent cette lutte meurtrière entre deux peuples de même sang. Tout le secret de la fortune inespérée de l'Espagne, *qui verse quotidiennement un million de francs* pour les besoins de la guerre, réside dans les secours cachés que lui procurent les financiers français. Comment un gouvernement obéré, qui ne jouit plus d'aucun crédit en Europe, pourrait-il suffire aux exigences pécuniaires d'une campagne où *deux cent mille hommes* sont engagés à dix-huit jours de mer de la métropole. Les caisses de l'Espagne sont vides, dernièrement encore la Banque des Pays-Bas lui a avancé 50 millions pour s'acquitter des premières dettes contractées pendant

la présente guerre. Certes l'Espagne a fait preuve d'une vitalité extraordinaire, mais il lui faudra demain un milliard pour se libérer. C'est ici qu'entre en jeu la haute banque qui trafique de toutes les situations.

Nous avons dit que la dette *extérieure* de l'Espagne était de *un milliard et demi*. Cette dette provient d'emprunts successifs faits par elle pour subvenir aux frais de ses guerres du Mexique et de Saint-Domingue pour ne parler que de celles-là. Ces emprunts, dont pas un denier n'a été distrait pour l'embellissement de Cuba, ont été cependant dénommés : *Dettes cubaines*. Le conflit actuel entre les deux pays subsiste surtout à cause de ces dettes : Cuba ne les reconnaît pas et son gouvernement provisoire a déclaré à maintes reprises s'en dégager entièrement. Cuba libre, ce milliard et demi, devenu deux milliards par suite de la campagne actuelle, retomberait nécessairement sur les seuls bras de l'Espagne. Or celle-ci n'est pas dans une prospérité telle qu'on en puisse espérer autre chose qu'une débâcle financière comme il n'en a jamais été vue. Livrée à ses propres ressources, elle ne pourra faire face aux échéances. Les cent millions nécessaires annuellement au paiement des intérêts de cette dette considérable ne pourront jamais être prélevés sur le budget de l'Espagne.

C'est ce qu'appréhendent les financiers français. Les trois-quarts au moins de l'*Extérieure* espagnole sont entre leurs mains. La seule maison des Rothschild de Paris en a acquis pour quatre cents millions lors de la dernière insurrection cubaine qu'elle prévoyait devoir échouer. De plus la banque d'Espagne, celle de Barcelone et la Compagnie transatlantique ont engagé pour plusieurs centaines de millions de leurs capitaux dans les emprunts de Cuba. Le capital espagnol tout entier est à la merci de l'insurrection, le capital de quelques grosses maisons françaises est dans la même situation. Quoi d'impossible à ce qu'ils s'unissent dans un concours commun?



Quel bénéfice entrevoit donc le Gouvernement français à cette politique équivoque? Quelle raison suffisante invoque-t-il pour s'orienter d'une façon si manifestement opposée à la

véritable tradition de la France, aide de tous les opprimés? L'occupation Française du Maroc? Voilà la grande chimère caressée par nos diplomates en mal de conquêtes coloniales. C'est la clef du Touat et le monopole assuré de tout le commerce avec le désert, disent-ils. C'est aussi, et surtout, une porte ouverte sur la Méditerranée que pourrait fermer à son gré l'Angleterre avec Gibraltar et Suez. Une forteresse à côté de Ceuta, ne serait point pour déplaire à nos politiciens et la promiscuité de l'effroyable bagne qu'y possède l'Espagne ne leur répugnerait pas trop.

Dans les milieux bien informés, on a prononcé le nom de Tanger. L'Espagne laisserait se produire et au besoin aiderait la mainmise par la France sur ce port important. Mais on a omis de nous dire si cet accord serait toléré par le concert des autres nations et si l'Angleterre ne manifesterait pas autrement son opposition. On a oublié aussi que Tanger était sur l'Atlantique et par conséquent d'aucune utilité stratégique sur le Détroit. Il resterait Ceuta que l'Espagne rétrocéderait à la France comme prix de sa neutralité et de son aide financière, car toute autre intervention est impossible. Un banc même près de Mélilla, qu'infestent les Kabyles, nous serait généreusement octroyé. C'est ainsi que par une lutte perpétuelle contre les peuplades berbères nous serions payés de notre criminel appui.

Les coupeurs de fil en quatre et les Escobars de la politique sauront peut-être résoudre ce problème dans un sens qui trompera le peuple par une ombre de satisfaction pour tout le monde. Mais ce ne sera jamais qu'une trame mal ourdie que rompra tôt ou tard le bon-sens public. L'amitié de la France républicaine ne peut aller vers une monarchie qui se déshonore dans une guerre où l'assassinat, le viol et la torture sont ouvertement encouragés. Quant à nous, nous préférons tendre la main à Cuba libre, nous souvenant que lorsqu'un peuple est opprimé, l'insurrection devient pour lui le plus sacré des devoirs.

Achille Steens.

ACTUALITÉ

LES ÉTRENNES

L'usage des *étrennes* est vieux comme le monde. La mode en fut introduite à Rome par l'un des premiers rois, Tatius Sabinus, qui reçut, dit-on, la verveine du bois sacré de la déesse *Strenia* en signe de bon augure de la nouvelle année. Chez les Gaulois, l'usage était de s'en aller en foule couper le gui au haut des chênes, au cri de « *Au gui l'an neuf!* » Aujourd'hui encore, dans les rues de Paris, une multitude de camelots vendent le gui « porte-bonheur » aux approches du jour de l'an.

En 1679, Mme de Montespan reçut de splendides étrennes qui firent beaucoup de bruit à la cour de Louis XIV. Le frère du roi lui donna une soucoupe d'or ciselé, avec un cordon d'émeraudes et de diamants. Deux gobelets d'or, dont les couvercles étaient aussi garnis de diamants, faisaient pendant à cette merveille. Le présent était estimé dix mille écus (60.000 francs). La reine elle-même et toutes les dames du palais donnèrent des étrennes à la favorite qui se laissa faire sans répondre à leur gracieuseté par le moindre cadeau. Mme de Maintenon donna aussi des étrennes à Mme de Montespan, mais ces étrennes s'adressaient plutôt au roi : c'était un petit livre garni d'émeraudes et imprimé en lettres d'or, qui portait pour titre : *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*, — et cet auteur de sept ans n'était autre que le duc du

Maine, fils légitimé du roi-soleil. Les surprises de ce genre n'étaient pas rares à cette époque de folies et de dépenses. En 1675, Mme de Thiauges donna en étrennes au même duc du Maine, alors tout enfant, une chambre d'or grande comme une table avec les personnages historiques du temps, en cire et fort ressemblants.

Sous Louis XV, le cardinal Dubois, ministre, qui avait la réputation d'un homme très intéressé, voulut se soustraire à la règle. Comme son maître d'hôtel lui réclamait des étrennes : « Je vous donne, répondit le Cardinal, tout ce que vous m'avez volé dans l'année. » L'histoire n'ajoute pas si l'intendant fut satisfait de ce nouveau mode d'étrennes.

LA CHANSON FRANÇAISE

Voici la chanson française bannie du pays de Béranger. Ainsi en a décidé l'Académie, puisqu'elle vient de restituer aux héritiers de M. Jules Montariol les 10.000 francs que ce bienfaiteur avait consacrés à la fondation d'un prix destiné à récompenser, tous les deux ans, la meilleure chanson. Jusqu'ici, ce prix n'a pas été décerné, les envois des candidats — cinq cents environ! — ayant été jugés médiocres par nos académiciens. Mais là n'est pas la raison qui les a décidés à priver nos chansonniers, pauvres pour la plupart, du bénéfice de cet héritage. Le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Gaston Boissier nous en fournit un autre motif :

Dans une chanson, musique et paroles vont de pair. Pour apprécier, en toute équité, les chansons qui nous étaient soumises, il était indispensable d'appeler à notre secours quelques-unes des gracieuses artistes qui détaillent la chansonnette devant le public des cafés-concerts, et surtout d'installer un piano dans la salle des séances. C'eût été, sans doute, une agréable diversion au travail du Dictionnaire, mais nous n'avons pas voulu aller jusque-là. Il convient de remarquer aussi que beaucoup de chansons — était-ce malice de la part des candidats? — pouvaient se ranger dans le genre ultra-léger. Oh! ce n'était pas pour nous effrayer; on peut tout dire avec de la finesse et de l'esprit. Mais, vraiment, les chansons dont on nous imposait la lecture en étaient dénuées totalement.

C'est un événement pour Paris dont la chanson est fille. L'Académie est-elle apte à juger les chansons : les seules

amusantes et réussies sont celles qu'on ne lui envoie pas. M. Victorien Sardou que Montmartre avait menacé de sa lyre, semble en juger ainsi dans sa défense :

La chanson !... mais personne n'apprécie plus que moi cette expression si franche de la tendresse et de la joie ! — Ennemi de la chanson, moi !... Je serais bien ingrat. — C'est elle qui, sous le nom de Déjazet, m'a ouvert les portes du théâtre.

Mais j'estime que les qualités qui font son mérite et son charme, sont précisément ce qui l'exclut de tout concours académique. Outre qu'à mon humble avis l'air y fait corps avec les paroles, au grand profit des deux, et je ne vois pas bien les Quarante entonner en chœur quelque refrain... pour en apprécier la saveur... N'est-il pas évident que les chansons les plus spirituelles, les plus gauloises, les plus court vêtues, et par là les plus dignes de leur joli nom ne peuvent espérer aucune récompense? Pouvons-nous adopter ces jolies filles et les laisser courir à quelque café-concert avec cette mention sur l'affiche : « Couronnée par l'Académie française »?

Enfin, je crois que le plus grand service que l'on puisse rendre à la chanson, c'est de ne pas la fourvoyer dans la compagnie du prix Montyon ! Le jour où la chanson est *académique*, elle est morte !

Si je m'abuse, c'est de bonne foi, et je ne demande pas mieux que de me laisser convaincre de mon erreur.

Que M. Victorien Sardou a mille fois raison ! Ceindre de palmes... académiques notre libre chanson française n'est-ce pas en effet la priver de ses allures de bohème et de fille des rues qui font toute sa beauté?

Notre confrère Arsène Alexandre, du *Figaro*, constate du reste, avec une très belle ironie, la fin du café-concert, qui fut, à une époque peu lointaine, une des gloires de Paris :

Quant au café-concert, il n'est amusant pour l'observateur que par l'excès même d'une bêtise qui s'ignore.

On y déforme l'humanité de la façon la plus saugrenue. L'idéal y est stupéfiant et le comique lamentable. Le patriotisme, l'ivrognerie, la sensualité et la rêvasserie y sont exploités sur un pied égal, de la façon la plus burlesquement inconsciente. Le soldat y est admiré pour son abrutissement jovial, le pochard pour son ineptie grandiose. La prise de Tananarive et le vin falsifié se célèbrent sur des airs de valse martiale. Des roucoulements absurdes sont gloussés sous des clairs de lune supposés qui feraient prendre la lune en horreur. Les vieilles plaisanteries sur les belles-mères ont encore cours dans ces endroits, et ne sont jamais refusées par le public abruti et docile.

Quelques traits caractéristiques ont signalé en ces dernières années le café-concert et en ont quelque peu renouvelé le ton, l'on ne saurait dire à son avantage. D'abord, dans les cafés-concerts de second ordre, et même

dans quelques-uns plus relevés, les progrès énormes de la scatologie. Sur dix chansons, quatre vous font porter votre mouchoir au nez. Passons.

Puis, le cynisme avec lequel on célèbre l'argent. La moitié du répertoire roule sur des demandes et des refus de *galette*, de *pognon*. Devant ces opérations mises en vers et en musique, et sautillées à grande démonstration de dessous, par des dindes, d'ailleurs très appétissantes, le public se pâme.

Enfin, conséquence ou cause de ce lyrisme de l'or et de la peau, l'acclimatation sur les tréteaux du café-concert de diverses races nouvelles : la grenouille select, l'oie haut cotée, la grue huppée, la grue de grand vol, au plumage soyeux, à l'aigrette de diamants, aux pattes surchargées de bijoux. Auprès de ces exhibées, les chanteuses d'il y a seulement dix ou quinze ans, paraîtraient de modestes pensionnaires, de frugales Mimi Pinsons.

Il est vrai qu'une Thérésa s'y fait rare, et même une Lagier ou une Bordas, et qu'une Yvette, artiste véritable, aux recherches bien supérieures, est parfois fort embarrassée pour renouveler son répertoire ou pour en imposer un neuf.

Le café-concert, malgré le triple attrait de la scatologie, du tintement hallucinatoire de l'argent, et les exhibitions féminines, semble en avoir dans l'aile. Les trois ou quatre grands établissements se maintiennent ; les dix secondaires luttent, et tous les sous-beuglants qui s'étaient fondés à leur imitation, jusque chez les plus infimes marchands de vin, ferment peu à peu.

La Chanson a donc bien abandonné le café-concert; mais la rue lui reste, et c'est là qu'aujourd'hui, à tous les carrefours de Paris, des guitaristes maigres et des violoneux râpés, accompagnés par la foule des badauds qui chantent avec eux, la font renaître comme aux heures célèbres de nos Révolutions...



Le Directeur-Gérant : A. [illegible]

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23948-11-97. — (Encre Lorilleux).

L'HON. M. E. J. FLYNN

L'honorable M. Flynn est d'origine irlandaise et canadienne. Mais il est français de cœur autant que son nom est anglais.

Ses ancêtres, d'ailleurs, étaient de bons normands — de ces fameux normands qui firent la conquête de l'Angleterre.

Avocat distingué, professeur de droit romain à l'Université Laval et député du comté de Gaspé au parlement de Québec où il est le « leader » de l'opposition, M. Flynn demeure l'un des hommes politiques canadiens les plus en vue, après avoir été plusieurs fois ministre et, récemment encore, premier ministre de l'Assemblée Législative de Québec.

D'une très grande intégrité et doué d'une remarquable sagesse, à la hauteur de toutes les circonstances politiques, M. Flynn est très estimé au Canada.

Très bon orateur, tribun redouté, penseur profond, il fit son plus brillant plaidoyer en faveur de la liberté de la presse un jour menacée. — Il fut toujours parmi les apôtres des causes humanitaires.

Beaucoup de ses amis ne partagent pas ses opinions politiques, mais tous aiment la loyauté de son amitié.

Nous saluons avec respect cette personnalité éminente comme homme politique et comme avocat.

Le grand honnête politicien qu'il est, l'orateur puissant que l'on reconnaît en lui, et, enfin, sa qualité de canadien faisant honneur à son pays, nous commandaient de lui donner une première place dans notre galerie des illustrations canadiennes.



E. J. FLYNN,

Leader de l'Opposition conservatrice
au Parlement de Québec.

A NOS LECTEURS

Des changements considérables apportés à l'administration de la *Revue des Deux Frances*, nous ont obligé, ce mois-ci, à en restreindre un peu la rédaction.

D'autre part, le mauvais temps occasionne des traversées beaucoup plus longues. Notre dernier numéro a mis près de trente jours pour parvenir à nos agents du Canada et des États-Unis. Ce sont des retards qui ne nous sont pas imputables.

Nous prévenons donc nos abonnés et nos lecteurs, *que les numéros de Février et de Mars leur parviendront en même temps, et qu'ils auront à les réclamer conjointement à nos agents et dépositaires.*

NOUVEAUX BUREAUX

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés et lecteurs, que par suite de son développement, la *Revue des Deux Frances*, ouvre de nouveaux bureaux à **PARIS** et à **MONTRÉAL**.

A PARIS, RUE RACINE, N° 23.

la revue aura dorénavant une superbe *Salle des Dépêches* où elle organisera des EXPOSITIONS, *auxquelles participeront les artistes canadiens*, dessinateurs, peintres, sculpteurs, etc.

Cette salle des Dépêches, *qui sera publique*, est admirablement bien située, dans une des rues les plus passantes de Paris.

1er février 1898.

Les œuvres des artistes canadiens pourront ainsi être connues du public parisien et achetées par lui.

Nous ne croyons pas devoir insister davantage sur l'importance de ces EXPOSITIONS DE L'ART CANADIEN, en plein Paris.

A MONTRÉAL, RUE SAINT-JACQUES, N° 30.

La Revue des Deux Frances aura également des bureaux sous la haute direction de M. Arthur Brunet, le banquier bien connu.

Toutes les affaires de la Revue seront traitées là, comme à Paris et à Québec.

Mais M. J. A. Lefebvre conserve le titre d'administrateur pour l'Amérique.

Nos collaborateurs devront nous adresser ainsi leurs manuscrits : la *Revue des Deux Frances*, 23, rue Racine, Paris. France

Et invariablement, à partir d'aujourd'hui, tous les collaborateurs seront payés d'après un taux fixé par la Direction.

Nous ne ferons aucun service à nos collaborateurs. Et cela n'est que juste, puisque tous les articles seront payés.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les œuvres canadiennes, dont les auteurs nous adresserons deux exemplaires, feront partie de la Bibliothèque de la *Revue* à Paris, et chacun pourra les lire dans notre Salle des Dépêches, au 23 de la rue Racine.

Notre Salle des Dépêches sera ouverte au public, tous les jours, de 4 heures à 6 heures du soir.

Enfin, nous publierons, dans un prochain numéro, la liste des primes magnifiques que nous réservons à nos Abonnés qu'attend une surprise plus grande encore.

L'ADMINISTRATION

L'AINÉE

M. Franck Pétermann, ministre de la religion réformée à Lausanne, était un homme austère à qui le ciel avait accordé neuf filles.

Au moment où commence cette simple et mélancolique histoire, l'aînée avait dix-neuf ans et la plus jeune en avait dix. Toutes étaient grasses, rondes et bien en chair.

Elle a de ces ironies, la bonne Nature. Avez-vous remarqué que souvent les successeurs les plus graves, les plus rigides et les plus haut sur cravate de ce désagréable Calvin ont les filles les plus friandes et les plus abondantes en charmes ? Ces hommes hostiles à la chair en ont tout un étalage dans leur maison. Ces ennemis du péché ont des filles qui sont des occasions de péché. On s'étonne que ceci ait engendré cela. Et c'est sans doute une de ces revanches de la Matière contre l'Esprit, qui font que le monde subsiste et va son train.

Les trois premières filles de M. Pétermann portaient des noms bibliques : Lia, Noémi et Josabeth ; les trois suivantes, des noms anglais : Kate, Betsy et Norah ; les trois dernières, des noms romantiques : Lénore, Desdémone et Dorothée.

Toutes, comme j'ai dit, étaient jolies ou piquantes, ou pour le moins gentilles. Mais l'aînée, Lia, était belle, trop belle. C'était une admirable blonde, tranquille, sereine et bonne et qui ayant été un peu la mère de ses huit petites sœurs, en avait gardé un air de sérieux et de douceur

patiente, quelque chose qui appelait la confiance et le respect. Elle n'était nullement coquette, et je ne saurais en dire autant des autres petites Pétermann.

Les neuf filles du pasteur avaient fait, ou faisaient, ou se disposaient à faire d'excellentes études. Les plus âgées étaient diplômées autant que des filles le peuvent être et les autres suivaient d'innombrables cours, où toujours elles avaient les premières places. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes parlaient l'anglais et l'allemand, et que pourtant la cuisine, le ménage et la couture n'avaient point de secrets pour elles.

De plus, M. Pétermann, en père prévoyant, avait de bonne heure pourvu ses filles de divers talents d'agrément. Noémi jouait du piano, Josabeth du violon, Kate de la flûte, Betsy avait une jolie voix et chantait déjà avec autant d'art que d'aplomb. Norah triomphait dans l'aquarelle. Lénore déclamait à merveille ; et M. Legouvé, le seul homme de notre temps qui sache lire, eût approuvé sa diction. Les deux dernières n'avaient pas encore de spécialité, mais elles en auraient : on pouvait s'en reposer sur M. Pétermann. Quant à Lia, elle réunissait tous les dons que se partageaient ses sœurs. Elle savait tout, cette Lia, sans en avoir l'air. Et, en outre, elle jouait du violoncelle, modestement et divinement. M. Pétermann, songeant à l'avenir, dirigeait tous ces jeunes esprits en glorifiant le Seigneur.

Ainsi chacun, dans cette famille exemplaire, avait son talent particulier et son emploi, comme dans ces cirques ambulants où le père et les enfants forment toute la troupe. Et, au fait, la famille Pétermann aurait pu toute seule fonder un cirque, car toutes ces demoiselles faisaient de la gymnastique et excellaient au crocket et au lawn-tennis. La famille Pétermann aurait pu toute seule donner des concerts. La famille Pétermann aurait pu toute seule fonder une Université.



Je ne vous ai pas encore parlé de Mme Pétermann, tant cette petite femme maigre, chétive, effacée, faisait peu de

bruit et tenait peu de place. C'était pourtant bien elle qui avait mis au monde cette brillante nichée de cailles frou-frouteuses. Mais, quand elle menait ses neuf filles au cours et qu'elle trottinait, noire et ratatinée, derrière ces dix-huit nattes sautillantes, jamais on n'aurait eu la pensée d'attribuer une pareille lignée d'amours à cette figure pâlotte de vieille petite institutrice qui a eu des malheurs.

Pourtant cette personne insignifiante et féconde jouissait d'une grande considération dans la société protestante. C'est qu'elle était la propre sœur du pasteur Agrippa Curchod, une des gloires de l'église réformée, qui avait laissé, avec le souvenir d'un grand libéral-orthodoxe et d'un saint authentique, une histoire du protestantisme en dix-huit volumes, un recueil de sermons et une centaine de brochures antipapistes sur l'alliance de la raison et de la foi, de la Révolution et de l'église, du christianisme et de la libre-pensée, de Venise et du Grand-Turc.

Mme Pétermann parlait à chaque instant de son illustre frère et ne l'appelait jamais que « notre bon Agrippa ».

M. Pétermann, moins familier, l'appelait « notre saint ».

*
* *

Rien n'était gai comme la maison Pétermann. Ces fillettes avaient beau savoir toutes les langues, la physique et les mathématiques et croire fermement que le suisse Toppfer est un des écrivains les plus spirituels de ce siècle, — elles étaient charmantes.

Une fois par semaine, les Pétermann offraient le thé à leurs amis. On faisait de la musique, on lisait des vers et de la prose, on jouait aux jeux innocents.

Des jeunes gens venaient à ces réunions, entre autres le Dr Otto Rosenzweig, un joli homme, savant comme on l'est là-bas, mais fin et d'une gaîté douce, avec une petite ombre de rêverie. Il était le bras droit de Lia, et dans les jeux où l'on se partageait en deux camps, si Lia commandait l'un, c'était lui qui gouvernait l'autre. Il s'occupait de Lia, cau-

sait de toutes choses avec elle, l'avait baptisée « mademoiselle Raison », et affectait au contraire de traiter ses sœurs comme des enfants, y compris Noémi la cadette, une étourdie qui, le prenant au mot, s'appliquait encore à faire avec lui la petite fille et l'enfant gâtée.

La belle Lia se mit à aimer Otto de tout son cœur. Dans les sonates où elle faisait sa partie, c'était pour lui qu'elle jouait et elle lui disait avec la voix profonde de son violoncelle ce qu'elle n'eût osé lui exprimer par des mots.

Le jour où le père d'Otto, en habit et en cravate blanche, vint « solliciter de M. et Mme Pétermann l'honneur d'un entretien particulier, » Lia eut un grand tressaillement de joie, et elle attendit avec confiance la fin de la visite.

— Eh bien, mon cher papa, cria-t-elle dès que le père d'Otto fut dans la rue, consentez-vous ?

— Tu savais donc? répondit M. Pétermann. Nous nous figurions, ta mère et moi, que c'était pour toi qu'il venait.

— Et voilà qu'il nous demande la main de Noémi pour Otto, continua Mme Pétermann. Je n'y comprends rien. Avais-tu remarqué quelque chose, Lia?

— Enfin nous réfléchirons, nous prierons le Seigneur de nous éclairer, fit le pasteur en fermant les yeux.

— Mon ami, reprit sa femme, je ne me pose, comme toujours qu'une question : qu'eût dit, qu'eût fait, dans une circonstance pareille, notre bon Agrippa ?

*
* *

La pauvre Lia fut pendant un mois langissante et malade. Dès qu'elle alla mieux, Otto épousa joyeusement Noémi et l'emmena à Berne où il venait d'être nommé professeur.

Les thés des Pétermann reprirent de plus belle. Lia continua de présider aux jeux innocents et de faire gémir son violoncelle dans les concertos. Mais le violoncelle chantait si tristement que c'était pitié.

Un jour, un ami des Pétermann leur présenta un jeune peintre français, un brave et beau garçon, jovial, bruyant,

exubérant et qui, s'appelant Pierre Charbonneau, signait ses plats d'épinards : Pétrus Carbonnel.

Pétrus fut bientôt un des familiers de la maison. Mais il ne s'occupait que des petites sœurs, parlait à peine à Lia et ne la regardait qu'à la dérobée.

— Avez-vous peur de moi, monsieur Pétrus? lui dit-elle un jour en riant.

— Oui, mademoiselle, répondit simplement Pétrus : vous êtes si belle!

Lia se mit à rêver là-dessus, Pétrus l'aimait, rien de plus sûr, puisque sa conduite était juste le contraire de celle d'Otto. Et elle? aimait-elle Pétrus? Elle s'y sentait du moins toute disposée.

Mais le lendemain Josabeth la prit à part et lui dit d'un air de mystère :

— J'ai un grand secret à te confier. M. Pétrus m'a dit qu'il serait heureux si je voulais être sa femme. Toi qui es sage, conseille-moi. Que faut-il faire?

Lia pâlit un peu :

— Et toi, ma petite Josabeth, aimes-tu M. Pétrus?

— Mais je crois que oui.

Cette fois, Lia ne fut pas malade, mais elle avait les yeux bien rouges le jour du mariage de Josabeth.

*
* *

Peu de temps après débarqua chez les Pétermann un jeune pasteur, M. Ary Mikils, fils d'un de leurs amis et frais émoulu de la Faculté de Théologie. Il était doux et grave et il avait de beaux favoris. Il plut à Lia par sa maturité précoce et le bel équilibre de sa raison. Mais Lia se tenait sur ses gardes : elle s'était promis de ne plus aimer.

M. Mikils possédait l'art d'approprier exactement ses discours et ses façons à l'âge, au sexe et à la condition des personnes qu'il entretenait.

Il était paternel et enjoué avec Lénore, Desdémone et Dorothée; enjoué et respectueux avec Norah, Kate et Betsy;

respectueux et galant avec Lia. Et Lia commençait à songer :

— Il est très bien, tout à fait bien ; et puis il n'a avec moi ni les manières d'Otto qui était trop à son aise, ni celles de Pétrus qui était réservé à l'excès : peut-être n'aura-t-il pas leur cruelle indifférence.

M. Mikils fit, dans l'église évangélique, un sermon sur le libéralisme de Jésus-Christ, qu'il appelait tour à tour « Christ » et « Jésusse ». Il fut éloquent comme une belle pluie d'octobre.

Lia l'ayant complimenté :

— Oh ! fit-il, rien ne pouvait plus me réjouir que l'approbation d'une âme sainte comme la vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je ? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikils baisant les mains de Kate qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur, Kate, abîmée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikils.

*
* *

Une année entière se passa sans qu'aucun prétendant sérieux se présentât chez M. Pétermann. Il lui restait cinq filles à marier (il ne comptait plus Lia). Certes, elles étaient jolies et bien élevées : mais il ne pouvait donner à chacune que vingt mille francs de dot, et ce n'est guère par le temps qui court.

Alors Mme Pétermann se demanda : « Qu'eût fait notre bon Agrippa ? » Et sans doute une voix intérieure lui répondit, car un beau matin la tribu fit ses malles et partit pour un grand voyage d'exploration. M. Pétermann promena sa troupe dans toutes les villes où il avait, parmi ses coreligionnaires des parents ou des amis. Cette tournée réussit

à merveille. Betsy conquit un avocat de Montauban ; Norah enleva un négociant du Havre ; Lénore emporta d'assaut un médecin de Strasbourg, et Desdémone un professeur de l'École des Hautes-études. Et le père Pétermann bénissait le Seigneur et souriait largement au-dessus de sa belle barbe de bouc.

Hélas ! Lia avait beau être raisonnable, chaque fois qu'un nouveau candidat s'était présenté, elle avait cru que c'était pour elle et chaque fois elle avait reçu un coup douloureux en plein cœur. Elle était d'autant plus malheureuse que tout le monde, dans ces aventures, la prenait pour confidente et pour conseillère, la regardant comme une personne d'une extraordinaire sagesse et supérieure aux passions humaines. Mais elle se taisait, et seule, dans les soirées musicales où l'on produisait ses sœurs, son violoncelle avait dit sa souffrance intime et fière.

Et pourquoi ne l'épousait-on pas enfin ? Qui sait ? tout simplement parce que le premier prétendant avait choisi la cadette. Les autres avaient pris à la suite, dans la rangée des petites Pétermann. Lia, c'était la sœur aînée, l'ange gardien de la maison, la seconde mère, la tante. Et puis elle était trop belle vraiment, et trop parfaite, trop bonne, trop simple, trop exempte de prétention et de coquetterie. Elle inspirait tant d'admiration et d'estime qu'on oubliait de l'aimer comme une femme.



Lia revint donc à Lausanne, seule avec Dorothée. Elle cousait des layettes pour ses neveux et ses nièces qui déjà pullulaient. Comme elle était très bonne chrétienne et qu'elle lisait assidument les livres saints, elle eut l'idée de composer un cahier de trois cent soixante-cinq pages et d'écrire en tête de chaque page blanche, pour tous les jours de l'année, un verset tiré des Ecritures. Ce cahier était destiné aux enfants de ses sœurs quand ils auraient l'âge de raison : ils devaient alors écrire, sous le texte biblique, les réflexions

pieuses que ce texte leur aurait suggérées. Elle recopia vingt ou trente fois cette espèce de carnet à méditations, et cela l'aida à vivre pendant un mois.

Puis elle s'ennuya de nouveau; ses neveux et nièces lui faisaient mal à voir, quoiqu'elle les aimât bien et passât ses journées à travailler pour eux. Au reste, personne autour d'elle ne devinait sa peine secrète : mais son violoncelle avait des plaintes de plus en plus déchirantes.



C'est alors que M. Muller, homme mûr, sérieux, posé, membre du conseil fédéral et célibataire, se mit à fréquenter régulièrement la maison Pétermann. Il était fort empressé auprès de Lia, l'entourait d'attentions et l'accablait de compliments. Il lui parlait souvent des inconvénients et des tristesses de la vie de garçon; et elle comprit, à certains sous-entendus de sa conversation, à ses soupirs, que volontiers il la prendrait pour femme.

Sans doute il ne lui inspirait pas une passion bien vive et il était un peu âgé pour elle (il avait quarante-cinq ans et elle vingt-six) : mais elle l'estimait fort, et, — pensant qu'elle ne serait point malheureuse avec cet honnête homme et que peut-être elle serait mère, elle aussi, — elle souhaitait qu'il déclarât ses sentiments.

Cela ne tarda point. Un jour qu'ils se trouvaient seuls au jardin, M. Müller prit son courage à deux mains :

— Mademoiselle, j'ai à vous adresser une demande des plus délicates et j'ai besoin de toute votre indulgence. Je ne suis plus jeune, mais je suis solide encore. Je jouis de quelque considération parmi mes concitoyens et j'ajoute, pour mémoire, que j'ai quelque fortune. Je me sens capable d'une affection tendre et fidèle et d'un dévouement absolu. Pensez-vous qu'une femme pourrait être heureuse avec moi?

— Certes, je le pense! répondit Lia en baissant les yeux.

— Mais voilà! continua M. Müller avec un embarras crois-

sant. Mlle Dorothée est un peu jeune... Croyez-vous qu'elle consentirai, à m'accepter pour mari!...



Lia transmit à Dorothée la proposition de M. Müller. La petite sotte, qui avait seize ans, fut ravie d'avoir été distinguée par un homme aussi considérable, membre du conseil fédéral.

— Réfléchis bien, lui dit Lia. M. Müller a quarante-cinq ans.

— Oh! toi, fit la petite, tu es enragée! Tu voudrais nous prendre tous nos maris!

Lia était invitée au bal, ce soir-là, chez un riche brasseur de Lausanne. Elle y alla, horriblement pâle dans sa robe rose. Elle valsa plusieurs fois, sans presque s'en apercevoir avec un joli hussard bleu, un hussard français; et, comme elle était à demi-morte, elle s'abandonnait entre les bras de son danseur et ne sentait point qu'il la serrait un peu fort.

Le hussard s'y méprit et, durant le dernier tour de valse, il lui murmura à l'oreille;

— Mademoiselle, vous êtes plus belle que je ne puis dire et je vous aime éperduement. J'habite un petit châlet rue du Lac, n° 6. Je vous attendrai demain toute la journée.

Les yeux de Lia brillèrent, tout son visage s'illumina, et cependant elle tremblait comme une feuille. Mais ce ne fut qu'un instant : brusquement, et sans rien trouver a lui répondre, elle s'arracha des bras du bel officier bleu.



Rentrée dans sa chambre, elle ouvrit sa fenêtre et s'y accouda quoiqu'elle fût toute en sueur. Un désespoir immense l'envahit. Elle songea à mourir; puis elle se rappela la déclation du hussard, et cette fille si sage se dit : « Peut-être!... »

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit s'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

*
* *

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

Jules Lemaître.

de l'Académie Française.

INTERVIEWS ET ENQUÊTES

C'est le moment du coup de feu pour les reporters parisiens. L'extraordinaire histoire à laquelle nous assistons est bien faite pour surexciter leur flair. Hier on dénonçait « la meute des reporters », avec un dédain étrange et bien injustifiable. Oui, nos reporters sont une meute, mais admirablement exercée, utile, subtile, adroite aux pistes et qui, si elle semble parfois indiscrète et çà et là imprudente, aide à la vérité, à la justice, à la lumière immédiate, à l'amusement aussi, et nous fait en somme de la vie parisienne un spectacle mobile et passionnant.

Il nous faut ces chiens de chasse, puisqu'on peut dire de Paris qu'il est Paris-Bondy, comme l'insinuait déjà Villiers de L'Isle-Adam : « Les villes sont semblables aux forêts, et il n'est pas difficile d'y retrouver des bêtes féroces. » Dans cette forêt de Paris, dans cette forêt des événements, les reporters vont ...

Et on les méconnaît trop souvent.

Il ne s'agit pas seulement d'une besogne journalière, informations hâtives sur l'actualité, renseignements sur les faits du jour, racontars et hypothèses, tous les bruits faux ou vrais de la ville, quotidienne affiche que le lendemain remplace, tout de suite sans intérêt et balayée dans la hotte du Temps — ce chiffonnier ! Non ! les interviews seront une part de l'histoire du siècle, la plus véridique peut-être, la plus précieuse pour l'avenir et qu'on consultera pour y retrouver le geste, l'accent, le son de voix, le son d'âme des

contemporains et tout ce qui peut aider à les faire mieux comprendre : leur façon de s'habiller, de manger, leurs amitiés, leurs appartements, leurs mobiliers, car ceci encore est utile puisque toujours on s'extériorise et que les chambres où nous vivons sont faites à l'image et à la ressemblance de nous-mêmes. C'est si vrai, que la photographie, — une sorte aussi de reportage, — en publiant cette série des « Contemporains chez eux », contenta bien plus la curiosité qu'avec de simples portraits, parce que le décor habituel des célébrités, leurs tableaux, bibliothèques, écritoires, papier, agencement pour leur travail; renseignent autant que leur visage.

Voilà pourquoi il est à regretter que les interviews tendent à disparaître de nos gazettes et revues pour faire place maintenant à des enquêtes.



Oui, c'est bien dommage que l'interview soit ainsi en train de se dénaturer, de se déformer malencontreusement.

Cette mode d'outre-Manche et d'outre-mer en s'acclimatant ici, s'était aiguisée, clarifiée : car c'est le secret permanant du génie Français de tout mener à son mode suprême d'expression. Et nous avions assisté, il y a quelques années, à une floraison du reportage, délicieuse et abondante. Il ne s'agissait pas seulement d'agrément, mais de littérature. Un *nouveau genre littéraire* était créé. C'est si vrai qu'Edmond de Goncourt s'y intéressa beaucoup. Nous nous souvenons encore; en ces bons dimanches de « Grenier » qui nous faisait croire que c'était *moins* dimanche, c'est-à-dire moins mélancolique (ah ! cette mélancolie vide du dimanche), nous nous souvenons qu'il revenait souvent sur ce sujet favori, louant tel reportage sur l'actualité lu le matin, par exemple le récit de l'exécution de Vaillant par M. Conte, une vraie page d'écrivain, ou telle interview de roi, qui était en même temps une ferme et lucide évocation du personnage, un portrait de maître... Il rappelait Saint-Simon, il poussait de jeunes écrivains à entrer dans cette voie nouvelle

— où désormais il fallait du style, de la psychologie, une connaissance de la vie et des livres, de la conversation. Peut-être songeait-il que ce nouveau genre littéraire, encore au début, dérivait en somme de lui-même, puisque son *Journal* pouvait se considérer comme des instantanés de l'actualité, une série d'interviews des hommes et des choses... Reporter, oui, si on veut, dans le haut sens où il faudrait prendre le mot... Et c'est si vrai que Renan le qualifia ainsi dans sa grande querelle contre l'auteur du « Journal » qui avait rapporté ses propos : « C'est un monsieur indiscret, déclara-t-il, c'est un reporter. »

Renan faisait mine de ne pas les aimer, les reporters. Une autre fois, quand M. Barès publia cette interview apocryphe, qui était un joli pastiche : *Huit jours chez M. Renan*, celui-ci se fâcha encore et au banquet Celtique qui avait ses confidences, il voua les reporters (surtout ceux des interviews supposées) à l'exécration et au châtiment : par ceux de l'enfer — c'était trop ; mais il demanda nettement pour eux le purgatoire. Car toujours le sacré et le profane se mêlaient en lui ; ainsi, sous son costume d'académicien, il continuait à porter des bas noirs comme au séminaire.

Mais tout en dénonçant les reporters, Renan les aimait. Il les choya, d'ailleurs. Et il leur dut, de son côté, ses plus délicieux accents. On le consultait à tout propos, et il répondait volontiers, tout en se faisant prier avec de grosses coquetteries. Pour eux aussi, il fut la Clémence du siècle, comme Caro l'appela.

Il y dépensa une verve inépuisable, en se jouant. Et il donnait à tous, dosant les faveurs de son esprit. On ferait un livre exquis rien qu'en feuilletant les journaux d'il y a huit ou dix ans et en publiant les « interviews de Renan ». Quelles notes marginales pour son œuvre ! Quels croquis donnés par lui-même pour sa statue que la Postérité allait commencer de sculpter !



Dans toute interview, en effet, il y a une collaboration. Celui qui répond et parle dépend de celui qui visite et inter-

roge. Or, dans les curieuses interviews de ces dernières années, il y a eu des maîtres. L'un ennoblit l'interview jusqu'à devenir l'interlocuteur des rois. D'autres nous rapportèrent des conversations avec Bismarck, Ibsen, tant de personnages, d'hommes illustres, dont il était hardi de vouloir capturer la pensée intime et qui ombrageux, se cabreraient à la moindre maladresse, à la moindre sottise.

Ainsi le reporter « supérieur » dont nous parlons, n'ayant rien de commun avec le type-cliché de celui qui recense les chiens écrasés et autres faits-divers, suppose un artiste, un écrivain, un philosophe, un psychologue, un causeur qui juge les interviewés en même temps qu'il les écoute.

Il ne s'agit pas de recueillir un avis, d'annoter des paroles, mais de débusquer la pensée intime qui d'abord se refuse. C'est vraiment un gibier. Le reporter suit la piste. Chien de chasse — ou juge d'instruction, si on veut. Il faut faire dire à l'interviewé ce qu'il ne veut pas dire. Il faut obtenir des aveux. Et quand il élude les questions, répond à mots couverts, il faut deviner, saisir un geste, un éclair des yeux, une expression de visage — tout ce qui le trahit malgré lui — pour déduire et conclure et savoir — et divulguer enfin ?

Hérault de Séchelles, un ancêtre au XVIII[e] siècle de nos reporters parisiens, connut cet émoi de la vérité à forcer et ces habiles nuances. Il joua aussi ce rôle d'*écouteur*, comme il disait. Il nous a averti que Rousseau *ponctuait* toutes ses paroles ; et son *Voyage à Montbard* est une longue interview de Buffon qui pourrait servir de modèle, avec des notations dans ce goût-ci : « il est très intéressant, surtout quand il parle de lui. »

Les reporters parisiens n'eurent pas de moindres finesses, par exemple, M. Jules Huret dans ses mémorables enquêtes sur la Question sociale et surtout sur l'Evolution littéraire. Avec quelle adresse il fit se dévoiler la mesquine et grondante envie des jeunes générations d'écrivains, avec quelle cruauté narquoise il nota les félineries des uns, les truculences, la jactance, la médiocrité d'âme de la plupart ! Et dans l'Enquête sur la Question sociale, quelle humanité

aussi prise sur le vif : patrons, sociologues, financiers, révolutionnaires, tous, cauteleux ou violents se révélant quand même, forts de leur croyance, de leur égoïsme, de leurs ambitions, mais ne voyant les choses que par un seul côté, qui est le leur, — et s'illusionnant quand même de par ce qu'on pourrait appeler les grâces d'état !

Ah ! quels documents pour l'avenir !

Il y eut des interviews dans des mondes spéciaux, comme celle d'un reporter qui publia *Paris qui mendie*, après s'être fait mendiant lui-même pour bien connaître la question, le milieu, le personnel, et en savoir tous les rouages. Un de nos confrères, M. Leyret, fut marchand de vin volontaire, à Belleville, avant d'écrire son livre d'impressions : *En plein faubourg*.

Les reporters eurent des héroïsmes, parfois. Est-ce que l'un d'eux ne se fit pas embaucher comme cocher durant la grève de la Compagnie des petites voitures, pour connaître exactement les griefs, le gain quotidien, le nombre des courses, les pourboires ?

C'est ainsi que les reporters, par leurs interviews, leurs conversations avec tous les hommes notoires, leurs fréquentations de tous les milieux, avaient commencé, il y a quelques années, à écrire une vraie histoire du temps, des mémoires au jour le jour, écrits non plus par un seul qui forcément se spécialise, mais par plusieurs, par beaucoup, et qui allaient tout embrasser. Plus que les romans même documentés, les interviews apparaissaient le vrai tableau de nos mœurs, le seul peut-être que consulteraient les prochains siècles !

*
* *

Or, voilà que les interviews si brillamment inaugurées dans le journalisme parisien — « un nouveau genre littéraire », comme disait Goncourt — sont en train de se ralentir, de se dénaturer, de faire place à des enquêtes. C'est dommage. Celles-ci n'ont guère d'intérêt. Elles ont un air électoral, un air de plébiscite. Chaque personnalité consulté rédige son

avis avec diplomatie ou esprit, répond au questionnaire comme à un devoir. Et cela fait des choses mortes sur le papier.

Naguère, les reporters mettaient les interviewés eux-mêmes en notre présence : nous les entendions, nous les voyions, nous vivions un moment parmi leurs meubles, et au bord de leur âme. C'était bien amusant. Aujourd'hui dans ces enquêtes, nous n'entendons que leur voix — sans plus les voir — leur voix qui nous parle comme dans le téléphone ou le phonographe, c'est-à-dire une voix absente, défigurée, si peu humaine et qui n'intéresse guère, puisqu'elle n'a plus l'air de vivre — de la conserve de voix.

Georges Rodenbach.

CHRONIQUE CANADIENNE

Nous sommes maintenant en plein hiver, mais c'est un hiver pour rire, un hiver pour enfant qui nous donne tout juste ce qu'il faut de neige pour faire de superbes chemins.

Nous avons même le tramway électrique qui grimpe les côtes, les descend et circule à travers les méandres de nos rues étroites.

Un tramway à Québec, c'est déjà chose extraordinaire. Notre ville, comme chacun sait, est unique sur ce continent. D'abord, ce sont des côtes et des côtes. Dans les autres villes, les rues sont triées au cordeau et les maisons s'alignent de chaque côté. A Québec, chacun a semblé avoir bâti sa demeure au gré de sa fantaisie, ici où là, n'importe où. Puis on s'est aperçu, je suppose qu'il fallait laisser au moins un passage pour les piétons et pour les voitures. Alors on a tracé, comme on a pu, les rues de Québec qui se faufilent en labyrinthe autour des maisons.

Passer un tramway là-dedans, n'était pas une mince affaire. On a fini par réussir à donner un service satisfaisant. Les vieux n'en reviennent pas et prédisent déjà la fin du monde. Ce qui n'empêche pas le tramway de marcher paisiblement.



Il va beaucoup mieux que la politique, laquelle est, de ce temps-ci, joliment emmêlée. Ce sont naturellement les

libéraux qui sont dans le trouble, ils n'y a plus qu'eux dans le pays. Ce qui reste de conservateurs, se contente de regarder faire. Nous sommes en présence d'une crise plus violente que dangereuse.

Elle a commencé dans le mois de septembre, avec la rumeur que sir Adolphe Chapleau avait un second terme de cinq ans à Spencer Wood. Sir Adolphe n'est pas l'amour des libéraux de la province de Québec, en particulier et l'annonce de son second terme a causé un joli vacarme qui a ému M. Laurier, malgré son calme et son sang froid.

La tempête s'est calmé, à l'annonce que M. Chapleau s'en irait le 7 décembre. Mais le 7 décembre, la Chambre provinciale était en séance et M. Chapleau était encore la « Reine » de Québec.

Et le vacarme recommença. Partira, partira pas, restera, restera pas. Les uns disaient qu'un usage parlementaire l'empêchait de partir avant la clôture de la session. Il paraît qu'un gouverneur qui a prononcé le discours du trône, au nom de Sa Majesté, ne peut laisser la place, avant que la Chambre ait disposé de toutes les mesures y contenues. Cela a du bon sens.

Mais l'aile des « vieux rouges » n'avait pas confiance et prédisait que ce n'était là qu'une manœuvre pour apaiser l'indignation et tromper le parti. On alla même jusqu'à crier à la trahison !

C'était aller trop vite. Il est officiellement confirmé que le juge Jetté, remplace M. Chapleau aussitôt que la session sera finie.

Or le juge Jetté, pour les *rouges*, est un fétiche. C'est un libéral de la vieille souche, de la souche des Holton, des Dorion, des Joly, des Mercier, des Pelletier, des Langelier. C'est lui qui, en 1871, battit le chef du parti conservateur sir George Etienne Cartier.

Les vieux rouges ne peuvent faire autrement qu'applaudir au choix de M. Laurier et le fait de la nomination de M. Jetté entraînant le départ de M. Chapleau, démontre bien la futilité des accusations portées contre le chef libéral.

M Frs. Langelier est fait juge à la place de M. Jetté.

C'est encore là une excellente nomination. M. Langelier est un jurisconsulte distingué et les deux partis sont unanimes à féliciter le gouvernement sur cette nomination.

Est-ce tout? Point. Le parti demande encore des remaniements dans le cabinet, qu'on obtiendra peut-être. Il y a des changements nécessaires, qui se feront avant peu. On ne les connaît point encore, naturellement. Le mystère est compagnon du respect, surtout pour les gouvernements, mais on se permet de les soupçonner.

En attendant, les affaires vont leur train. Elles sont de beaucoup meilleures que l'an dernier, si on peut en croire les rapports des affaires commerciales et les statistiques officielles.

Pendant que les libéraux se chamaillent entre eux, M. Laurier travaille. Son voyage à Washington aura pour résultat direct le règlement de l'éternelle question des phoques. On a prétendu que durant ce voyage, il s'était beaucoup occupé des relations commerciales entre les États-Unis et le Canada. Il n'aurait eu aucun succès de ce côté. Les États-Unis, on le sait, sont, de ce temps-ci d'humeur protectioniste.

« Le temps qui change tout change aussi les hommes ». Et M. Laurier qui sait attendre, il l'a prouvé, n'a pas perdu son temps à Washington.

M. Mackinley ne pouvait, à la seule fin de lui être agréable, répudier son « *platform* » politique, mais les provinciaux américains nous affirment que M. Laurier a produit chez nos voisins une excellente impression. C'est un commencement.

*
* *

Comme autre résultat de ce voyage, on peut peut-être accepter l'augure que le gouvernement américain est disposé à coopérer avec le Canada pour venir au secours des mineurs du Yukon.

Un convoi de vivres et de provisions, organisé par les deux pays partira bientôt pour aller ravitailler les chercheurs

d'or. Il sera escorté par un détachement américain et la police à cheval canadienne.

*
* *

Les journaux s'occupent énormément de l'encyclique papale sur le règlement de la question des écoles. Les feuilles anglaises et protestantes disent au gouvernement que la question est bien morte et que rien, pas même une encyclique ne pourra la faire revivre. Parmi les plus violents, se distingue le « Nor'wester » un des plus importants organes du parti conservateur dans le pays.

Il semble que les deux partis, sauf quelques aveugles volontaires, savent que la question est morte et enterrée. Ceux qui essaieront de la faire revivre se heurteront à l'indifférence d'un côté et au fanatisme de l'autre.

Les concessions faites par M. Greenway sont peut-être insuffisantes. On n'a pas voulu les accepter et en cela on a eu tort. Il eut mieux valu procéder avec prudence et petit à petit, que de frapper un grand coup, comme on le propose et reveiller de nouveau les préjugés, sans aucun résultat pratique.

La rentrée des Communes est le trois février prochain. La session, disent les experts, sera animée. Les dissentions intestines du parti libéral peuvent venir devant la chambre. On parle aussi d'une enquête sur le Drummond que le gouvernement n'a pas encore pris sous son aile et on dit aussi, ce qui est plus grave, que des députés Conservateurs veulent présenter une nouvelle loi remédiatrice. Cette mesure, si elle est introduite, ne viendra pas sans la responsabilité du parti conservateur. Les journaux tories prennent le soin de nous en avertir.

A tout événement, la session sera longue et intéressante.

*
* *

Dans quelques jours, la législation provinciale aura fini ses travaux. Le ministère a fait adopter par une grande

majorité à la Chambre basse, sa nouvelle loi sur l'éducation. Mais le pire n'est pas fait. Il faut que le projet passe à la Chambre haute, pour être loi. Les chances sont minces.

M. Marchand a bien une majorité de trente-six sur une chambre de soixante-quinze députés, mais il est en minorité au Conseil législatif qui se fait un malin plaisir de bloquer les mesures ministérielles, en général et qui va tuer impitoyablement le *Bil* de l'Instruction publique· C'est ainsi qu'on le nomme.

C'est tout de même une étrange anomalie. Les députés font des lois, mais le Conseil ne les approuve que s'il le veut bien. Et en fin de compte, bien qu'il ne représente rien du tout, c'est lui qui gouverne le pays. Il va notamment empêcher l'importante réforme que propose le cabinet Marchand, pour la seule raison que le parti conservateur est opposé à la mesure. Si les *bleus* l'avaient proposée, le Conseil l'adopterait.

Ce qui démontre bien l'inutilité absolue de ce corps vénérable mais antique qui nous coute les yeux de la tête et dont les autres provinces se passent facilement.

*
* *

Le nouveau territoire annexé à la province de Québec, au sud de la Baie d'Hudson, commence à attirer l'attention publique. Il en vaut la peine, attendu qu'il égale, en superficie l'Angleterre et l'Irlande mises ensemble. Le cabinet Marchand, a pris la peine d'y envoyer un parti d'explorateurs dont le rapport sera prochainement imprimé.

C'est un pays superbe, couvert de forêts splendides, riche en mines de toutes sortes. Les capitalistes anglais ont l'œil sur cette contrée nouvelle et deux compagnies offrent au gouvernement de construire un chemin de fer jusqu'à la Baie James. L'une veut partir de Toronto. L'autre partira d'un point sur le chemin du lac Saint-Jean, dans la province de Québec.

Cette dernière est en instance auprès du gouvernement de Québec pour obtenir de l'aide sous forme de concessions de terres dans le pays « neuf ». Comme le trésor ne peut

rien perdre à ces concessions et que la province peut y gagner énormément, le cabinet semble disposé à accueillir favorablement cette requête. Mais il faut faire vite. Le premier arrivé sera le mieux servi, surtout dans ce territoire non civilisé. La province de Québec devrait prendre l'avance sur Ontario ou battre les Anglais. Ce serait une revanche.

*
* *

On commence à parler de l'exposition de 1900. La question viendra devant la Chambre des Communes. Il est fort possible que Sir Adolphe Chapleau obtienne comme compensation de la perte de Spencer Wood, le poste de commissaire à Paris.

Il acceptera sans nul doute.

Castor



Les Bouquets des pauvres

Les petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs,
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant les bouquets
Dont se parent nos amoureuses
Pour les bals légers et coquets.

Petites filles inquiètes
Qui mourez de froid ou de faim
En vendant des fleurs pour fêtes,
N'êtes-vous pas mes sœurs à moi?

Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme,
Et baise en riant, ses beaux yeux.

Mais, elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs.

Et que, durant les nuits sans lune,
Nous avons le désir, souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mourant.

Ce qui n'empêche pas pauvrettes,
Qu'on nous verra demain matin,
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain

Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers
Composer d'une main habile
Vous, vos bouquets, et moi mes vers.

Paul Bourget.

de l'Académie française.

Le Docteur Péan

Il y a quelques jours à peine, la mort s'arrêtait devant un géant qui bien souvent la fit reculer et s'enfuir, alors que déjà elle avait choisi telle où telle victime.

Mais le géant, son instrument à la main, la raillait en vainqueur.

A son tour, maintenant, en sournoise, sans lui crier gare! la mort a frappé et abattu l'illustre chirurgien qui, tant de fois, eut pour elle un rire moqueur.

En la personne du docteur Péan, le Canada vient de perdre un grand ami.

L'illustre maître, dont la fin soudaine a surpris tous ses amis et tous ses admirateurs, ne manquait aucune occasion d'affirmer bien haut l'attention particulière et même l'affection qu'il portait aux médecins canadiens étudiant à Paris.

En savent quelque chose, nos compatriotes les docteurs A. Brodeur, Le Sage, Dubé, Guillet, Le Cavelier, Pentaléon Peltier, J. A. St-Denis, Desjardins et d'autres dont j'oublie les noms. Et hier encore les docteurs F. X. de Martigny et Paradis étaient attachés, comme internes, à son hôpital International.

Au banquet donné l'été dernier au Premier Ministre canadien alors à Paris, le docteur Péan, appelé à parler, clama, aux applaudissements de la salle entière, combien il aimait les médecins canadiens, parce qu'ils viennent tous ici avec le plus ardent désir de s'instruire et qu'ils travaillent et étudient sérieusement.

— Voilà, disait-il, en résumé, ce qui fait que tous les professeurs peuvent avoir une particulière confiance en ces enfants du Canada au cœur si français, mus par la probité admirable de venir chercher ici une science que nous, les aînés, essayons tous les jours de perfectionner.

Le nom de Péan universellement connu est universellement respecté. Et, il était, je crois, le chirurgien le plus célèbre du monde entier.

Il a fait de grandes et belles découvertes; il a élargi le cercle de la science; et il fit de si merveilleuses opérations qu'il mérita et eut les plus magnifiques admirations des savants de tous les pays mêmes les plus lointains où la renommée de son nom brille en apothéose sur sa mémoire.

Péan, généreux pour les pauvres, eut toujours de consolantes paroles pour tous ses malades.

Il n'y a pas longtemps encore, une pauvre femme, voulant se faire opérer, s'adressa au grand chirurgien qui lui conseilla de prendre pension chez les religieuses les Augustines où il l'opérerait. Mais la pauvre femme lui ayant avoué qu'elle n'avait que cinquante francs alors que le prix de la pension était de mille francs.

— « Soyez tranquille, brave femme, lui dit-il, je vais écrire aux religieuses et elles vous accepteront, j'en suis sûr! » — Et. il le fit, en effet, en y joignant la différence, soit : neuf cent cinquante francs. Puis, la pauvre femme fut opérée gratuitement par Péan qui la guérit.

Et, elle est longue la liste des générosités et des charités qu'il fit.

Il fut le bon géant de la science.

De toute l'immense force de son talent, il a magnifiquement reculé l'horizon de la chirurgie; et, si la lumière est devenue plus rayonnante dans cette science difficile, c'est beaucoup à Péan qu'on le doit, à Péan envers qui la sinistre envie a même voulu enlever le juste illuminement de gloire qu'il avait mérité aux applaudissements de l'univers. Ce n'est pas tous les jours que la France a de pareils fils, jetant semblable éclat sur le nom français.

L'autre jour, à la Madeleine, on a vu, parmi l'énorme

foule pour laquelle la grande église était trop petite, les hommes les plus illustres de la science, des lettres et de la politique ; et, à côté d'eux, il y avait des étrangers de toutes les parties du monde, venus pour rendre un suprême hommage au maître vénéré.

Devant moi, marchaient un docteur japonais avec un confrère péruvien, et tous deux se racontaient les admirables opérations qu'ils avaient vu faire par Péan.

Combien justement, le célèbre docteur Pozzi terminait son heureuse appréciation sur son ancien maître illustre, en disant :

« ... Les remarquables conquêtes dont il dota la chirurgie lui survivent et feront son nom glorieux et respecté.....

« ... Il est incontestable que l'homme et l'œuvre survivront par delà ce siècle..... »

La nouvelle de la mort de Péan a déja parcouru le monde à l'heure actuelle.

Et, d'un océan à l'autre : en Amérique comme en Orient et en Europe, et partout où la science a des disciples, on pleure le grand ouvrier de l'œuvre impérissable, le savant superbe dont les travaux merveilleux ont ajouté au rayonnement de la France.

Péan mort, son œuvre lui survit dans une gloire telle que le siècle prochain le redira au suivant.

Rodolphe Brunet.

Paris, 1er février 1898.

BALLADE

DES VERS QU'ON NE FINIT JAMAIS



Mes vers pour qui je sens la plus grande tendresse
Sont tous des non-finis qui vont par un, par deux...
Ces vers dont on remet l'achèvement sans cesse,
Qu'on retrouve en cherchant dans les papiers poudreux ;
Quand on est un poète, on est un paresseux ;
On n'est point patient comme un graveur sur cuivre:
Souvent, quand la beauté d'un sujet vous enivre,
On se met au travail ; mais le feu tombe, mais
Les vers vont faiblissant si l'on veut les poursuivre.
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

L'idée est délicate, et la forme la blesse
Des poèmes trop faits. Elle préfère ceux
Qui ne l'ajustent pas avec trop d'étroitesse :
Elle court moins danger de s'abîmer en eux,
Quand on veut achever, cela devient chanceux :
La mort du sens exquis bien souvent doit s'ensuivre :
Il fond comme fondrait une étoile de givre
Qu'on voudrait prendre, ou bien la neige des sommets !
Dans des vers terminés le Rêve peut-il vivre ?
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

C'est vous, vers commencés et puis que l'on délaisse,
Rondels abandonnés, refrains harmonieux
Auxquels on n'a pas fait de chansons, par mollesse,
Tercets jamais finis de sonnets merveilleux,
C'est vous que le poète aime encore le mieux,
Et tel alexandrin qu'un second n'a pu suivre
Dit un charme, un parfum léger dont on fut ivre,
Mieux qu'un poème long. Ce sont les plus mauvais,
Les vers que du tiroir pour la foule on délivre...
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

ENVOI

Lecteur, je suis navré. Ces vers que je te livre,
— Dont peut-être on vendra le papier à la livre, —
Ne sont pas il s'en faut, hélas! ceux que j'aimais.
Car les meilleurs, comment les mettre dans un livre ?
Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

Edmond Rostand.

LE PROCÈS DU CAPITAINE DREYFUS (1)

(Suite et fin)

A-t-on recherché comment un tel bordereau, avec les renseignements qu'il mentionnait était parvenu à son destinaire mystérieux, puisqu'on n'a jamais pu montrer un intermédiaire quelconque ayant pu servir à le transmettre. Il établit cependant dès le début les rapports de celui qui l'écrit avec un personnage étranger. « *Sans nouvelles m'indiquant que vous désirez me voir*, » dit la lettre missive en commençant, et elle impose immédiatement à l'esprit de tous le fait que l'anonyme pratique coutumièrement le métier d'espion. Il aurait donc dû exister des traces de ses relations, en un mot, d'autres témoignages de la trahison que cet unique bordereau, seule preuve invoquée contre le capitaine Dreyfus.

« *Je vais partir en manœuvres*, » conclut la lettre missive *et il a été établi qu'en 1894, date à laquelle elle a été écrite, le capitaine Dreyfus* N'A PAS PRIS PART AUX MANŒUVRES.

Pourquoi ce fait incontesté n'a-t-il arrêté ni les officiers du bureau des renseignements, ni le ministre de la Guerre, ni les juges militaires?

Supposa-t-on que l'écrivain avait voulu dissimuler sa personnalité, mais alors il eût été plus simple pour lui

(1) Voir la *Revue* du mois de janvier dernier.

de livrer les documents sans les accompagner du bordereau. Au contraire, le bordereau semble faire parade de cette personnalité d'officier. Dès lors, deux hypothèses sont seules possibles.

Ou la lettre incriminée est l'œuvre d'un faussaire désireux de se couvrir en rejetant la suspicion sur un autre, ou elle est à la fois une lettre d'envoi et une lettre de proposition. Ce qui porterait à adopter plutôt cette seconde hypothèse, c'est la façon dont la missive insiste sur le titre d'officier, titre destiné à donner de l'importance aux renseignements, que l'anonyme propose de livrer, et la manière équivoque dont elle parle du manuel de tir de l'artillerie de campagne.

Ces deux hypothèses permettent aussi d'expliquer l'origine du bordereau. Trouvé, comme on le sait, dans le panier à papier d'une ambassade étrangère, il y a été jeté ou comme une pièce sans importance, émanant d'un agent dont les services ne pouvaient plus désormais être utilisés, ou dans le but de sauver un vrai traître, et de lancer de cette façon le bureau de renseignements du Ministère de la guerre sur une fausse piste.

Telle était donc la base de l'accusation : une feuille de papier, bordereau d'envoi de provenance louche et inexpliquée, déchirée en quatre morceaux et recollée. On ne sait ni à quelle date il est parti des mains de celui à qui on l'attribue, ni à quelle date il est parvenu à l'accusation. A qui était-il adressé ? La défense aussi bien que les juges l'ignorent. Nulle charge n'appuyait l'attribution qui était faite au capitaine Dreyfus de cette lettre missive. Bien que sa première phrase fut : « *Sans nouvelles m'indiquant que vous désirez me voir*, » ce qui, pour l'accusation au moins, devait signifier que le capitaine Dreyfus voyait le correspondant mystérieux auquel il écrivait, on ne pouvait apporter contre lui la preuve d'une relation suspecte quelconque. Cependant, au dire du ministre de la Guerre, on le soupçonnait depuis longtemps, on le filait, on épiait ses moindres actes, tous ses pas et toutes ses démarches. A moins qu'on ne l'ait pas surveillé du tout, et qu'on l'ait

arrêté, comme je l'ai dit, sur les rapports *contradictoires* de deux experts en écritures! Il faut choisir et, quoique l'on choisisse l'unique accusation qui subsiste est celle d'avoir écrit un bordereau, les seuls témoignages sur lesquels on se base pour condamner sont les conclusions d'experts qui ne parvenaient pas à s'entendre.

J'ai écrit que sur d'aussi faibles preuves on n'eut pas osé conduire le capitaine Dreyfus devant un conseil de guerre, s'il n'eût été juif. Mais, même juif, ce conseil de guerre l'eût acquitté si, dans la chambre des délibérations du conseil de guerre, le général Mercier, au mépris de toute justice, n'eût fait communiquer aux juges une pièce qui, selon lui, établissait la culpabilité du capitaine Dreyfus. L'existence de cette pièce, *ignorée de l'accusé*, *ignorée de son défenseur*, c'est le général Mercier lui-même qui l'a révélée à tous. Il le fit dans le journal *l'Eclair* du 15 septembre 1896, dans le but, disait-il, de faire cesser les doutes qui pouvaient subsister dans l'esprit de quelques-uns sur la culpabilité du capitaine Dreyfus. Sa conscience, qui ne lui avait pas reproché d'avoir obtenu, par de tels procédés, la condamnation d'un homme, ne sut pas l'empêcher de revendiquer comme un titre une aussi indigne action. Il s'en fit une sorte de gloire et n'hésita pas, une fois encore, à se présenter comme le sauveur de la patrie.

On sait quelle était cette pièce. D'après *l'Eclair*, c'était une lettre chiffrée écrite par l'attaché militaire allemand à Paris à un attaché militaire italien; lettre contenant cette phrase : « *Décidément, cet animal de Dreyfus devient trop exigeant.* » Ces détails n'étaient pas exacts. Le général Mercier, qui avait menti jadis en se faisant interviewer, mentait encore et communiquait au journal qu'il avait choisi et qui n'était pas responsable de sa mauvaise foi, des renseignements en partie faux. La lettre soumise aux membres du conseil de guerre n'était pas chiffrée, elle était écrite en français et ne contenait pas le nom de Dreyfus, *mais l'initiale D.*

Elle est d'une nature absolument invraisemblable. Voit-on, en effet, cet attaché militaire allemand, ayant réussi à

gagner à son gouvernement un capitaine d'état-major, agent précieux qu'on doit sauvegarder, s'empressant de parler de lui dans une lettre, alors qu'il devait craindre de faire la moindre allusion à un pareil auxiliaire? Et il s'est rencontré sept hommes prêts à tenir pour véridique une semblable histoire et pour, sur un document pareil, condamner quelqu'un! Ces sept hommes, il est vrai, ont trouvé naturel de prononcer leur verdict sur un document caché à l'accusé et à la défense. Il faut dire à leur décharge que le général Mercier le leur a imposé au nom de prétendus intértês supérieurs dont il ne leur a du reste par permis de juger. Quelqu'un d'ailleurs, lorsque le fait a été révélé, a-t-il protesté contre une si monstrueuse violation des principes de la justice (1)? On a laissé passer sans rien dire cette abominable chose, sans s'apercevoir qu'on permettait ainsi aux juges futurs de se réclamer de ce jugement pour la renouveler. N'a-t-on pas senti qu'en attentant aux droits d'un seul on attentait aux droits de tous, et que désormais tout gouvernement pouvait se permettre, pour obtenir la condamnation de ceux qu'il désirerait éliminer de la vie publique, de peser par tous les moyens sur l'esprit, sur la décision et sur la sentence d'un tribunal? Autrefois, on admettait que de prétendues raisons d'Etat pouvaient être supérieures aux droits de l'individu, à la justice même, et la fiction du salut de tous servait à cacher les abus du pouvoir comme l'ignominie des juges. Il est permis désormais de dire qu'on a laissé ceux qui dirigent la République faire de même. Cependant, il s'agissait là des garanties qui sont dues à la liberté de chacun, et non pas seulement du capitaine Dreyfus; mais la force du préjugé était si grande, si forte la crainte de paraître l'ami des juifs, que nul n'a osé être l'ami de la vérité et de la justice.

J'ai parlé du fait lui-même, de l'infamie du mode de jugement employé contre un homme; discuterai-je plus longuement la lettre mystérieuse elle-même? Pour la discuter, il faudrait la connaître dans son entier, et ceux qui la détien-

(1) Je dois faire exception pour MM. Maurice Charnay et Paul de Cassagnac qui, dans le *Parti ouvrier* et l'*Autorite*, ont protesté.

nent sont plutôt disposés à prétendre désormais qu'elle ne fut jamais communiquée qu'à la publier. Sa publication, tous les amis du capitaine Dreyfus la demandent, et si ceux qui croient fermement à sa culpabilité sont convaincus qu'elle apporterait une preuve de plus, pourquoi ne se joignent-ils pas à ceux qui réclament la lumière complète? Qu'on produise cette pièce, et la nécessité de réviser ce procès apparaîtra à tous les esprits qui ne sont soucieux que d'équité et que n'aveugle aucune passion basse.

Il est vrai qu'après avoir révélé l'existence de ce document, on a affecté de l'ignorer. En communiquant au journal *le Matin*, le 10 novembre 1896, fac-simile authentique du bordereau, ce bordereau qu'un soi-disant intérêt de défense nationale avait interdit de montrer publiquement lors du procès, le général Mercier donnait comme « *preuve matérielle et irrécusable du forfait* » de Dreyfus, cette lettre missive et les expertises d'écritures qui l'attribuaient au capitaine. Abandonnons donc momentanément l'existence de la pièce secrète. Il reste un fait, fait que ne dément aucun des ennemis du capitaine Dreyfus : ce sont des expertises en écriture et uniquement elles qui l'ont fait condamner. Parlons donc des expertises.

J'ai dit qu'au début même de l'affaire, avant l'arrestation du capitaine Dreyfus, deux experts avaient été consultés : MM. Gobert et Bertillon. Ils avaient émis tous les deux un avis différent et, sur cette divergence, on avait arrêté celui que nul autre indice ne désignait. Après l'arrestation, trois autres experts furent commis : MM. Charavay, Teyssonnières et Pelletier. Un d'entre eux, M. Pelletier, conclut à l'innocence, les deux autres, MM. Charavay et Teysonnières, à la culpabilité. Mais le rapport le plus important, celui qui semble avoir fait, du moins sur le général Mercier et sur M. Du Paty de Clam, l'effet le plus décisif, c'est celui de M. Bertillon, rapport qu'il a complété après l'arrestation à tel point que sa déposition devant le conseil de guerre dura près de trois heures. C'est donc de lui, tout d'abord, que nous allons nous occuper. Avant d'examiner son rapport, il importe de parler de sa personne. Simple policier relevant

du Ministère de l'intérieur, effronté charlatan, ayant organisé, d'après les idées des autres, ce service de torture qu'on appelle le service anthropométrique, auxiliaire de geôlier et condamné à une basse besogne quotidienne, M. Bertillon eût dû être récusé par la défense. Un policier ne peut être libre, il est au service d'un gouvernement, ce qui aliène son indépendance, et son rapport est une chose suspecte. Indépendamment de ces raisons légitimes de suspicion, le personnage est une manière de détraqué, un homme à système, prêt à conduire quelqu'un au bagne ou à l'échafaud pour démontrer l'excellence de ses théories.

Devant les juges, il a affirmé que, sur la culpabilité du capitaine Dreyfus, aucun doute n'était possible et, sans hésitation aucune, il l'a déclaré l'auteur du bordereau. Quelle foi peut-on avoir dans un témoignage si singulier, et quelle inconscience suppose-t-il chez celui qui, un an après le procès Dreyfus, appelé à témoigner dans une affaire de faux en écriture, refusait de reconnaître coupable un clerc d'huissier qui avouait avoir fait ce dont on l'accusait, disant pour sa justification :

« *Je n'affirme jamais l'authenticité d'un écrit. On peut, quoique cela ne soit pas sans présenter de bien grandes difficultés, établir à peu près certainement, dans certains cas, qu'une pièce est fausse et encore ne doit-on accepter, sous réserves, une telle conclusion que lorsqu'elle est confirmée par des preuves d'ordre matériel. Mais aujourd'hui que la graphologie, que je ne considère, bien entendu, que comme la science de l'écriture et non au point de vue des appréciations auxquelles elle sert de prétexte sur le caractère des scripteurs, s'est répandue et qu'elle permet, par une analyse minutieuse, de s'assimiler une écriture, à la condition d'avoir le tour de main nécessaire, les faussaires ont beau jeu, et il n'est pas douteux que tels ou tels documents, reconnus même judiciairement pour authentiques, ne l'étaient point et — je l'ajoute, à la décharge des experts, qui donnèrent des conclusions conformes — qu'ils ne pouvaient pas être graphiquement reconnus faux.*

« *C'est pourquoi je m'abstiens toujours, quant à moi, de conclure, me contentant d'indiquer des probabilités* (1). »

M. Bertillon n'a pas su se contenter de ces probabilités, il a affirmé « *l'authenticité d'un écrit* ». Pourquoi, sinon parce qu'il s'est laissé dominer par un parti pris injustifiable, ce que prouvent ses arguments, dérivant tous d'une hypothèse *a priori*? Comme le bordereau accusateur et l'écriture de Dreyfus présentent d'incontestables dissemblances, M. Bertillon suppose que le capitaine a volontairement déguisé son écriture, qu'il y a introduit des modifications, et il le montre décalquant sa propre écriture pour la modifier légèrement. La folie d'une telle hypothèse est flagrante. Comment, voilà un homme qui trahit et il ne trouve rien de plus ingénieux, lorsqu'il écrit à ses complices, que d'altérer son graphisme, de décalquer ses propres écrits! Plus même, il va (c'est le rapport de M. Bertillon qui l'affirme) chercher dans un de ses travaux anciens déposé au ministère des mots qu'il reporte ensuite dans sa correspondance. Ce graphologue, faisant fonction de ministère public, ne suppose pas un instant que l'écriture qu'il étudie puisse être falsifiée ; il ne lui paraît pas évident, puisqu'il trouve des mots de l'écriture authentique du capitaine Dreyfus s'appliquant rigoureusement sur des mots du bordereau, qu'il est en présence d'un faussaire, de quelqu'un qui a voulu perdre celui qu'on accuse. Et pourquoi cette conclusion ne s'impose-t-elle pas à lui, comme elle s'est imposée à d'autres, sinon parce que M. Bertillon est parti de cette idée : « Le capitaine Dreyfus est coupable. »

Tout son rapport n'est d'ailleurs que le développement de cette hypothèse absurde, et toutes ses déductions prétendent la renforcer. Les mots *officiers* et *in extenso*, dit-il, ont été relevés sur un document émanant des archives de la Guerre et que le capitaine Dreyfus reconnaît avoir écrit de sa main ; on les a calqués sur gélatine, et ces décalques ont couvert exactement tout ou partie des mêmes mots du

(1) Voir le *Journal des Débats* du 23 septembre 1895.

bordereau. Quant aux différences qu'on remarque, elles sont mises là, prétend-il, pour détourner les soupçons. Par exemple, dans les mots avec double « *s* », le capitaine Dreyfus a l'habitude de mettre un « *f* » long d'abord, un petit « s » ensuite ; dans le bordereau il a fait le contraire, se réservant ainsi, en cas de découverte, un moyen de défense. De même, au lieu de mettre, comme dans son écriture habituelle, des déliés au commencement des mots, il les ajoute à la fin dans le bordereau. Ainsi voilà un homme qui, d'après M. Bertillon, calque quelques-uns de ses mots et en dénature certains autres : il se livre à cet incroyable travail, et il n'a pas songé à ce qui eût été moins long et plus sûr pour lui, à découper des lettres imprimées dans un journal ou à se servir d'une machine à écrire. Cette série d'hypothèses n'indique-t-elle pas chez M. Bertillon un fâcheux équilibre mental, ce dont on ne doute pas lorsqu'on rapproche de son rapport écrit sa déposition orale?

Avant de développer les conclusions de son rapport, M. Bertillon fit distribuer aux juges du conseil de guerre et aux assistants un dessin qu'il prétendait être le schéma de l'affaire Dreyfus elle-même. Ce dessin représentait une sorte de pentagone, ou plutôt de cœur, désigné sous le nom d'arsenal, relié par deux chemins, qualifiés de chemins souterrains, à une sorte de citadelle crénelée au centre de laquelle sont inscrits les mots : « *Tir à longue portée, feux de tous côtés.* » Cette citadelle se rattache à un rectangle figurant le but. A la gauche de ce rectangle sont tracés six demi-cercles ; c'est, selon les indications écrites de M. Bertillon : « *Le plan de défense venant de la gauche.* » Chacun des intervalles de ces demi-cercles est rempli par une légende indiquant les moyens de défense imaginés par « *le traître* » en cas de découverte. Cette composition infiniment précieuse pour renseigner chacun sur l'état d'esprit de M. Bertillon, est intitulé : « *Coup monté.* »

Outre ce curieux tableau, qui ne laissa pas de surprendre les membres du conseil de guerre, M. Bertillon fit circuler aussi deux petites cartes superposées dont la supérieure, jouant dans une sorte de coulisse, pouvaient recouvrir l'in-

férieure. Sur l'une d'elles était écrit le mot « adresse », sur l'autre le nom « A. Dreyfus ». M. Bertillon voulait, à l'aide de ce petit appareil, démontrer la culpabilité du capitaine Dreyfus. Pour arriver à ses fins, il faisait jouer rapidement les deux cartes l'une sur l'autre et convainquait ses auditeurs qu'au bout d'un temps fort court il leur était impossible de distinguer les deux mots qu'elles portaient. Il est indifférent, disait-il, que la superposition de leurs lettres soit impossible au repos, il suffit de retenir la confusion qui s'établit entre les deux mots lorsqu'on les fait glisser l'un sur l'autre. Craignant de n'être pas compris, il ajoutait qu'euphoniquement la constatation était la même et qu'en prononçant alternativement et avec volubilité le mot « adresse » et le nom « A. Dreyfus » on arrivait à les confondre et à dire l'un pour l'autre, ce qui, d'après cet étonnant expert, prouvait leur identité.

Une pareille déposition n'eût-elle pas dû amener l'acquittement du malheureux, victime d'un pareil halluciné ? Il en eût peut-être été ainsi devant le conseil de guerre, si ce conseil n'avait pas eu à compter avec la pression exercée par le général Mercier et par l'opinion. Il est cependant surprenant qu'aucun des juges n'ait réclamé pour M. Bertillon le bénéfice de l'irresponsabilité, après que celui-ci eut prétendu avoir trouvé dans l'écriture du bordereau le prix dont avait été payés les documents !

Que valent les autres rapports et comment ont opéré les deux autres experts hostiles, MM. Charavay et Teyssonnières ? Ils ont pris simplement dans les pièces de comparaison qui leur étaient fournies, c'est-à-dire dans les lettres et travaux authentiquement écrits par le capitaine Dreyfus, quelques mots ayant une ressemblance avec des mots du bordereau ; cela leur a suffi. Ils ne se sont aucunement préoccupés des dissemblances ; leur rapport n'est pas, comme celui de M. Bertillon, l'œuvre de déséquilibrés, mais l'œuvre d'incompétents à la conscience légère, n'ayant aucune idée des méthodes et des procédés de la graphologie et envoyant au bagne un homme, sur la foi de leur science incertaine, sans trouble et sans remords.

Se sont-ils tous servis, au moins, de pièces de comparaison normales ? Comment procède-t-on ordinairement dans des expertises d'écritures ? On donne aux experts le document qu'il s'agit d'identifier et des spécimens de l'écriture courante de celui ou de ceux qui sont soupçonnés d'avoir écrit ce document. Cela n'a pas suffi pour le capitaine Dreyfus, car il était dit qu'en tout des mesures exceptionnelles seraient prises à son égard. Certaines des pièces de comparaison ont été obtenues par des procédés qui permettraient de déclarer coupables vingt personnes sur cent prises au hasard. **M. Du Paty de Clam, dans son ingéniosité inquisitoriale, a fait écrire au capitaine jusqu'à soixante fois et plus des phrases ou des parties de phrases de la « lettre missive »**, par exemple le mot « *manœuvres* » et la phrase : « *Je vais partir en manœuvre*, » **l'obligeant à écrire tantôt assis, tantôt debout, tantôt ganté, tantôt mains nues, tantôt lentement, tantôt avec rapidité**. S'il l'avait osé, il lui aurait demandé sans doute d'imiter l'écriture du bordereau anonyme. N'est-ce pas un moyen semblable à ceux employés dans les formes judiciaires de jadis ? Au lieu de torturer physiquement un accusé, on le torturait moralement jusqu'à ce qu'on eût obtenu de lui une imitation graphique qui satisfît à peu près l'accusation. Sera-t-il permis, après cela, de flétrir ceux, qu'ils portent ou non l'uniforme, qui se font les tourmenteurs et les bourreaux des hommes livrés à leur autorité toute puissante ; et ce dernier tableau n'achève-t-il pas de prouver l'indignité de ceux qui ont pris au procès Dreyfus une part active : qu'ils s'appellent Mercier, ou Bertillon, ou Du Paty de Clam?

Dans ces « *corps d'écritures* » que l'on a fait exécuter par le capitaine Dreyfus, de tant de façons différentes, il devait forcément s'en trouver un moins dissemblable du bordereau que les autres. Je me sers à dessein de cette expression : « moins dissemblable, » car il n'y en eut aucun qui fût ressemblant. Mais, sur les soixante fois environ qu'a été écrit le mot « manœuvres », ce mot ne comportant rien de typique dans sa forme, à cause de la banalité des lettres qui composent et qui ne prêtent pas à des complications gra-

phiques, il y en a eu un qui, isolé des autres, se rapprochait quand même quelque peu du mot « manœuvres » de la lettre missive. Mais il ne suffit pas, en expertise d'écritures, qu'une chose soit similaire. J'ajouterai même, d'accord en cela avec tous les maîtres de la graphologie, que ce qui est obtenu exceptionnellement et par des procédés artificiels ne saurait compter. Que si des experts, dans le cas présent, l'eussent voulu retenir, ils auraient dû le faire avec équité et dire : « Sur soixante fois, le capitaine Dreyfus a écrit une fois le mot « manœuvres » *à peu près* comme celui du bordereau ; il y a donc contre lui un soixantième de preuve *par à peu près.* »

Au lieu de raisonner ainsi, les experts officiels ont pris dans les pièces de comparaison, que l'accusation a fait fabriquer par l'accusé, tantôt une lettre, tantôt une fraction de lettre, et ils les ont présentées comme des preuves de la culpabilité du capitaine.

Il s'est évidemment passé dans leur esprit un phénomène d'inconscience qui n'est malheureusement pas rare chez des experts assermentés. On leur demande un rapport : ils ont le sentiment que lorsque la justice, quelle qu'elle soit, demande un rapport, ce n'est pas pour innocenter quelqu'un. Sollicités par un juge d'instruction, ils comprennent ceci : « Voici deux écritures que le juge suppose être de la même main, il nous demande de faire tous nos efforts pour confirmer sa supposition. » Il ne leur vient que rarement l'idée de plaider l'innocence, et, d'ailleurs, s'ils le faisaient, ils ne seraient pas davantage dans leur rôle, qui est uniquement d'expertiser, c'est-à-dire d'établir rigoureusement les dissemblances et les ressemblances de deux écritures, et non de bâtir des actes d'accusation.

Il est vrai que, généralement, la compétence des experts en écriture s'étend à tout, sauf à la graphologie.

Dans l'affaire Dreyfus, à qui s'adresse-t-on ? A M. Bertillon, un policier suspect ; à M. Teyssonnières, un ancien graveur et agent-voyer que rien ne préparait au rôle d'expert ; à M. Charavay, qui peut se prononcer — et encore ! — sur les écritures de ses collections d'autographes.

Qu'on ne croie pas que j'accorde une valeur supérieure à MM. Gobert et Pelletier qui ont déposé des rapports favorables à la défense; ils ont des titres égaux à ceux de leurs collègues. C'est, du reste, la nullité proverbiale des experts attachés aux tribunaux qui fait de la profession d'expert la plus justement décriée des professions.

*
* *

Lorsque, par la bienveillance involontaire de M. le général Mercier, j'ai été mis en possession du fac-simile de la lettre missive attribuée au capitaine Dreyfus, j'ai résolu de faire appel, pour qu'ils puissent déterminer le bien ou le mal fondé de cette attribution, non seulement à des experts d'une renommée incontestable, mais encore et surtout à des savants, à ceux qui ont contribué à faire de la graphologie une science rigoureuse, ayant ses règles et ses lois. Je les ai pris en France et à l'étranger; à l'étranger, parce que je pensais qu'ils seraient peu accessibles aux préjugés; en France, parce que la conscience de ceux auxquels je m'adressais les rendait propres à juger équitablement.

Ces hommes sont, en France, MM. Crépieux-Jamin et Gustave Bridier; en Suisse, MM. de Rougemont et Paul Moriaud; en Belgique, M. E. de Marneffe; en Angleterre, MM. de Gray Birch, Th. Gurrin et Schooling; en Amérique, MM. Carvalho et Ames; en Allemagne, M. Preyer.

MM. de Marneffe, de Gray Birch, Gurrin et Schooling sont tenus, chacun dans leur pays, pour des experts et des graphologues éminents; il en est de même de MM. Ames et Carvalho. Je n'ai pas à dire ce qu'était M. Preyer, le savant physiologiste, mort récemment, et dont la *Psychologie de l'écriture* a apporté de si importantes contributions à la science graphologique.

Les noms de MM. Paul Moriaud, professeur de droit à l'Université de Genève, et de Rougemont sont fort connus en Suisse; les sentiments plutôt antisémites de ce dernier, sentiments publiquement manifestés, étaient, vu sa haute conscience, un garant de plus de son impartialité.

Les philosophes et les hommes de science qui se sont occupés de graphologie connaissent tous M. Gustave Bridier, un très ingénieux et très subtil psychologue. Quant à M. Crépieux-Jamin, dont M. Tarde a dit qu'il « *incarnait la graphologie* », tout le monde a lu son livre sur l'*Écriture et le caractère*, « *ouvrage tout pénétré du suc d'observations accumulées et coordonnées dans le plus judicieux esprit.* » et les ennemis mêmes du capitaine Dreyfus n'ont pas été les derniers à reconnaître le talent de celui que M. Edouard Drumont a proclamé : « *un esprit sagace, à la fois imaginatif et attentif,* » auteur d'un « *volume tout à fait exquis, plein d'observations charmantes, de fines déductions, d'aperçus parfois un peu subtils mais toujours curieux.* »

En m'adressant à ces experts et a ces graphologues, je les ai priés de faire œuvre indépendante. Cependant j'avais tout à redouter d'eux. La crainte de l'opinion publique, la force du courant plus hostile au capitaine Dreyfus qu'il ne l'était à la veille de la condamnation, pouvaient les impressionner défavorablement. Ma conviction était si forte que je déclarai à chacun d'eux que son rapport serait publié tel qu'il me serait présenté, *qu'il conclût à l'innocence ou bien à la culpabilité du capitaine.* Je ne pouvais compter que sur deux choses : leur science et leur impartialité. N'étant pas couverts, comme c'est la coutume, par l'accusation, ils ne pouvaient, par égards pour eux-mêmes, donner des rapports insuffisants. Ils devaient, comptant sur la critique de tous, ne se servir que d'arguments judicieux, et ils étaient placés dans cette alternative, ou bien de perdre leur réputation professionnelle par un mauvais travail propre à satisfaire l'opinion publique, ou bien d'apporter des études approfondies et sûres dont les conclusions, quelles qu'elles fussent, seraient valables, abstraction faite des préjugés et des colères.

L'opinion des douze experts en écritures que j'ai consultés à été favorable. Tous ont conclu à l'innocence du capitaine Dreyfus.

Tous les rapports affirment, sans restriction aucune, que

le capitaine Dreyfus n'est pas l'auteur du bordereau sur lequel il a été condamné. Soit qu'ils déclarent simplement que l'écriture en est différente de celle du capitaine, soit qu'ils soutiennent qu'il est l'œuvre d'un faussaire — et les deux choses se peuvent également soutenir — ils s'accordent, ce qui est le point capital, à proclamer l'innocence du malheureux qui, depuis trois ans, mène la plus misérable des existences en expiation d'un crime qu'il n'a pas commis. Une seule réserve, toute naturelle, se trouve dans ces rapports. J'ai communiqué aux experts le fac-simile de la lettre missive publié par le journal *le Matin*. Leur devoir était de se demander si cette pièce était vraiment semblable à celle qui avait été soumise aux experts officiels; l'indépendance de jugement que je les avait prié de garder leur commandait cette réserve. Je puis les rassurer. En communiquant au *Matin* cette si précieuse pièce, le général Mercier n'a pas commis de faux, et c'est bien l'authentique document qu'il a livré au public, permettant ainsi de faire la lumière à ceux dont la foi en l'innocence du capitaine Dreyfus est restée inébranlable. La seule chose qui autorise les graphologues que j'ai consultés à supprimer de leur jugement cette réserve, c'est qu'on leur remette l'original du bordereau, celui sur lequel ont opéré MM. Bertillon, Charavay et Teyssonnières. Je puis affirmer que cette communication leur permettra de fortifier encore leur certitude. La reproduction du journal *le Matin* est, en effet, excellente, elle ne diffère de l'original que par un léger écrasement, dû aux effets des machines rotatives, qui ne compromet en aucune façon la forme des lettres, ni les dispositions générales. La photographie qu'il reproduit n'a pas été retouchée en ce qui concerne l'écriture; on s'est contenté de faire disparaître les taches noires que produisaient les papiers qui ont servi au recollage. Cela répond à l'observation de plusieurs des rapports; mais je n'ai pas donné ces renseignements aux experts, ne voulant en aucune façon les influencer.

Donc, au témoignage de trois hommes, dont l'un, policier vulgaire et valet de justice, est suspect légitimement, j'oppose l'affirmation libre de douze hommes de compétence

et d'indépendance indiscutables. En vertu de quels principes les ennemis du capitaine Dreyfus les récuseraient-ils ? Ce ne peut être pour des raisons générales et ce n'est pas eux qui peuvent repousser la graphologie en elle-même, puisque c'est sur elle qu'ils s'appuient pour, depuis trois ans, aider à maintenir un innocent à l'île du Diable.

« *On sait*, disait *l'Intransigeant* (1), au lendemain de la condamnation du capitaine Dreyfus, en analysant et en s'appropriant le rapport Bertillon, *que la graphologie est devenue une science réelle. En tirer des conclusions sur le passé, le présent et l'avenir de la personne dont on analyse l'écriture est du charlatanisme. Mais il est acquis que chaque homme adulte a dans son écriture certains traits caractéristiques dont il ne peut se défaire, même en les renversant ou en les contournant. Les graphologues reconnaissent l'identité d'une écriture dissimulée, comme nous reconnaissons un individu rasé ou déguisé.* »

« *Quiconque*, écrivait le général Mercier dans *le Matin* du 10 novembre 1896, en réponse à mon premier mémoire, *a pu comparer le document avec les vingt-neuf autres pièces du dossier, affirme en son âme et conscience que c'est la même main qui a tracé et la lettre, preuve de la trahison, et les pièces que Dreyfus reconnait avoir écrites. Ainsi la culpabilité de Dreyfus éclate indiscutablement. A moins d'être aveugle, on ne peut nier que Dreyfus soit l'auteur du document que nous reproduisons. C'est ce document et ce document seul, que connaissait la défense, et dont la famille a livré le texte exact, faisant ainsi connaître l'importance et l'étendue du crime, c'est ce document, disons-nous, qui a entraîné la condamnation de Dreyfus à l'unanimité par le conseil de guerre.* » *Le Matin* continuait en exposant les arguments des experts commis, et concluait : « *Le doute est-il encore possible ?* »

J'ai donc le droit de demander au général Mercier quand il a dit la vérité. Est-ce le 15 septembre 1896, en écrivant dans *l'Eclair* qu'une pièce secrète avait été communiquée

(1) *Intransigeant* du 21 décembre 1894.

aux juges hors la présence de l'avocat et que cette pièce « *emporta à l'unanimité la décision implacable des juges* »? Ou bien est-ce le 10 novembre 1896, en écrivant dans *le Matin* que c'était seul le bordereau et par conséquent les expertises d'écritures qui avaient « *entraîné la condamnation de Dreyfus à l'unanimité par le conseil de guerre* »?

Quoi qu'il en soit, ceux qui sont convaincus de la culpabilité du capitaine Dreyfus n'ont jamais admis que la preuve tirée contre lui des expertises en écritures fût peu satisfaite. Je l'ai, quant à moi, déclarée nulle parce qu'elle n'était corroborée par aucune autre preuve; c'est, au contraire, cette absence de toute autre preuve qui, en tenant compte aussi des raisons morales intervenant logiquement en faveur du capitaine Dreyfus, donne aux expertises que j'apporte tout leur poids. Et, d'ailleurs, je ne comprendrais pas que ceux qui ont trouvé trois expertises, et même une seule, celle de M. Bertillon, suffisantes pour condamner un homme, se refusent à croire que douze expertises puissent l'innocenter.

Suspectera-t-on maintenant l'impartialité de ces experts? C'est là une suspicion dont je ne me permettrai pas de défendre tant d'hommes honorables. Ce qui n'empêche pas que je suis prêt à soumettre à tels graphologues que me désigneraient ceux qui ne voudraient pas accepter uniquement les témoignages que j'ai obtenus, les mêmes documents que j'ai soumis à ceux dont on va lire les rapports. On verra quelles seront leurs conclusions.

Si maintenant quelques-uns infirment la graphologie elle-même, il est de toute évidence que s'ils n'admettent pas en faveur d'un homme des preuves de ce genre, ils peuvent encore moins admettre qu'elles suffisent à faire condamner quelqu'un contre lequel on n'a pas élevé d'autres charges; ils doivent appeler alors le verdict rendu contre le capitaine Dreyfus une monstruosité sans nom. Il est vrai que sans doute ceux-là, s'ils écartent toute expertise aussi bien favorable que défavorable, veulent retenir comme élément de conviction la lettre secrète tour à tour avouée et niée par le général Mercier. Ces hommes, si scrupuleux qu'ils

refusent d'accepter un témoignage graphologique comme incertain, consentent donc à appuyer leur jugement sur une chose qu'ils ignorent? Ils conçoivent, sans remords et sans scrupules, qu'on puisse, d'après des raisons qu'ils ne savent pas, condamner un homme au bagne? Ces procédés ont un nom en Russie : ils s'appellent la relégation par mesure administrative. J'ignorais qu'ils fussent applicables en France.

Quoi qu'on dise, on ne peut échapper à ce dilemme : ou des juges ont condamné un homme en ayant comme unique preuve des expertises contradictoires, et le témoignage de son défenseur l'atteste, ou bien ils l'ont condamné sur des pièces qu'il n'a pu contester parce qu'on les lui a dissimulées comme on les a dissimulées à son défenseur. Ou le procédé a été indigne, ou il a été abominable.

*
* *

Dans les pages qui précèdent, j'ai exposé la genèse de l'affaire Dreyfus, comment on avait fait l'opinion publique, comment on avait provoqué le jugement, comment, délibérément, sans connaître le crime qui était imputé à un homme, on avait poussé ses juges à l'enfermer dans un tombeau d'où il ne devait plus sortir. J'ai dit quelle avait été l'accusation, quelles avaient été les charges, les témoignages et les preuves, j'en ai montré le néant et, je le répète encore, j'en appelle au défenseur et même aux juges, libérés sans doute maintenant de la terreur morale qu'on a fait peser sur eux, et que seul un vague respect humain — le respect de leurs erreurs — et les liens hiérarchiques empêchent de parler, j'en appelle, dis-je, au défenseur et à ces juges abusés, trompés, affolés par une meute féroce, et je leur demande à tous de déclarer si je n'ai pas dit la vérité.

A ceux qui sont les ennemis du capitaine Dreyfus, je parlerai aussi. Il en est — je mets à part la tourbe des aboyeurs professionnels — qui, loyalement et sincèrement, sont convaincus de la culpabilité de celui qu'ils appellent le

« traître ». Qu'ils se joignent donc aux amis du capitaine pour demander la lumière, le jugement devant l'opinion, qui, s'ils ont foi en la sentence prononcée, les confirmera dans leur conviction. Cette lumière, je ne la redoute pas, bien au contraire. Qui donc la craint et veut l'empêcher de se manifester, sinon ceux qui veulent reculer le jour des responsabilités?

Je ne m'adresse pas aux indifférents, à ceux dont la quiétude n'est pas troublée par l'iniquité, non plus que par la douleur des autres : ils forment le troupeau, le troupeau qui suivra. Mais il est des hommes pour qui la liberté et la justice ne sont pas de vains mots. A eux je vais parler. Il n'ont pas le droit de se contenter de théories générales et généreuses, s'ils se refusent à les appliquer. Il me semble que certains hommes doivent causer plus d'horreur que l'égoïste : ce sont ceux qui, préoccupés de l'humanité dans son ensemble, se détournent des infortunes individuelles; ce sont ceux aussi qui ne confèrent qu'à leur propre malheur, ou à celui qui atteint quelqu'un de leur famille, de leur tribu, de leur parti ou de leur secte, le caractère d'une calamité universelle.

Ceux qui ont su se dégager de ces intérêts étroits diront avec moi : Quand la liberté d'un homme est lésée, quand un innocent est frappé, c'est là une atteinte à l'éternelle justice.

Il diront avec moi, car toute cause particulière devient générale, si l'on sait la regarder : Il ne faut plus que d'aussi barbares coutumes judiciaires puissent subsister dans un libre pays. Il ne faut plus que désormais on puisse un matin saisir un homme, le retrancher du monde, étouffer sa voix, le condamner dans un cachot clos, sans que rien de ce qui le défend ou l'accuse puisse être connu au dehors. La liberté de tous les citoyens se trouve atteinte par la façon atroce dont quelqu'un a été jugé, et c'est les défendre tous que d'en défendre un seul.

J'ai défendu le capitaine Dreyfus, mais j'ai défendu aussi la justice et la liberté.

Bernard Lazare.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

Le docteur Edouard MORIN né à Québec et âgé de 53 ans fit ses études au séminaire de Québec et suivit ses cours de médecine à l'Université Laval. Il fut fait médecin en 1878, et exerça sa profession comme médecin à Québec pendant trois ans avec une jolie clientele. En 1881 il ouvrit une pharmacie en société avec un de ses frères sur la rue Saint-Jean. Ses affaires grandirent rapidement. Il obtint de plusieurs maisons françaises l'agence pour différentes médecines françaises dont il s'occupa toujours de faire directement l'importation. Il remplit pendant plusieurs années la charge de médecin du Bureau d'Hygiène.

Il fut plusieurs années un des directeurs de la chambre de Commerce de Québec, et il occupa aussi la charge de Conseiller de ville pour le quartier Saint-Jean en 1889 et 1890.

Il est aujourd'hui le seul propriétaire de la pharmacie docteur Edmond MORIN et Cie, établissement considérable qui a son siège d'affaires au N° 48 rue Saint-Pierre Québec et une succursale au N° 338 rue Saint-Jean. Cette maison est arrivée après 16 ans d'existence à la tête du commerce de pharmacie à Québec, et a étendu son commerce par l'entremise de commis-voyageurs dans toute la province de Québec, la province d'Ontario et les provinces maritimes. Le docteur Ed. Morin est aussi le propriétaire du vin à la créosote et aux hypphosphites du docteur Ed. Morin appelé aujourd'hui vin Morin creso-phates. Ce vin est universellement connu par tout le Canada et une partie des Etats-Unis où il s'en fait un commerce considérable. C'est une médecine qui se recommande par elle-même par ses propriétés curatives dans la toux, bronchite, asthme, catarrhe, débilité et consomption.

Le docteur MORIN possède encore plusieurs autres médecines qui ont un écoulement considérable dans le commerce entre autres le Broma *excellent tonique reconstituant du sang et des nerfs. — Le* Sirop végétal de Viel *et les* Pilules Viel *contre la Dyspepsie, Constipation, Maladies du foie et des rognons. — L'Anti-Corryza contre le Rhume de cerveau, Catarrhe etc., etc.*

Paris. — Imp. Vve Albouy, 75, av. d'Italie.



L'ACCAPAREUR

SELON SAINT-JEAN CHRYSOSTOME

Le pays fut frappé de grande s[illegible],
Les vents n'avaient pour n[illegible]us pa[illegible] la [illegible]
Et les vapeurs dans l'air ne m[illegible]ntaient p[illegible]
Les grains ensemencés ne s[illegible]rtaient p[illegible]
Du sol brisé venait une odeur del[illegible]
Et l'eau tiédie avait l'amertume du [illegible]

Ainsi s'accomplissait l'oracle de M[illegible]e
Un ciel d'airain était immobile et [illegible]
Suspendu comme un feu dr[illegible]t au-de[illegible]
La famine approchait et marchant [illegible]
Apparaissait déjà la mort la plus [illegible]
Pour l'éloigner chacun s'était mi[illegible]

Tout à coup l'horizon se [illegible] de [illegible]
Le ciel d'airain fondit en de [illegible]
Et les eaux en tombant f[illegible]
Alors les citoyens, t[illegible]ut émus d'all[illegible]g[illegible]
D'un élan de bonheur s'embras[illegible]
Et les échos partout s'emplirent d[illegible]

Or parmi tant de j[illegible]e un [illegible]
C'était un riche qui, dans ces h[illegible]
Marchait comme [illegible] able s[illegible]us [illegible]
Comme on lui dem[illegible]ndait p[illegible]urq[illegible]
Sa bouche n'avait pas le p[illegible] petit [illegible]
Il ne put se contrain[illegible] et [illegible]

Il avoua s[illegible]n mal aux si vive[illegible]
« J'avais amass[illegible] d[illegible]
Dont je ne pourrai faire [illegible]
Voilà de qu[illegible]i s[illegible]
Ne méritait-il pas p[illegible]
D'être lapid[illegible] comme un [illegible] public ? »

[illegible]

Dessin de Raoul Barré
REVUE DES DEUX FRANCES

A NOS LECTEURS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés et lecteurs, que par suite de son développement, la *Revue des Deux Frances,* ouvre de nouveaux bureaux à **PARIS** et à **MONTRÉAL.**

A PARIS, RUE RACINE, N° 23,

la revue aura dorénavant une superbe *Salle des Dépêches* où elle organisera des **EXPOSITIONS**, *auxquelles participeront les artistes canadiens,* dessinateurs, peintres, sculpteurs, etc.

Cette salle des Dépêches, *qui sera publique,* est admirablement bien située, dans une des rues les plus passantes de Paris.

Les œuvres des artistes canadiens pourront ainsi être connues du public parisien et achetées par lui.

Nous ne croyons pas devoir insister davantage sur l'importance de ces **EXPOSITIONS DE L'ART CANADIEN**, en plein Paris.

A MONTRÉAL, RUE SAINT-JACQUES, N° 30

La Revue des Deux Frances aura également des bureaux sous la haute direction de M. Arthur Brunet, le banquier bien connu.

1er mars 1898.

Toutes les affaires de la Revue seront traitées là, comme à Paris et à Québec.

Mais M. J. A. Lefebvre conserve le titre d'administrateur pour l'Amérique.

Nos collaborateurs devront nous adresser ainsi leurs manuscrits : M. le Secrétaire de la Rédaction de la *Revue des Deux Frances*, 23, rue Racine, Paris. France

Et invariablement, à partir d'aujourd'hui, tous les collaborateurs seront payés d'après un taux fixé par la Direction.

Nous ne ferons aucun service à nos collaborateurs. Et cela n'est que juste, puisque tous les articles seront payés.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les œuvres canadiennes, dont les auteurs nous adresserons deux exemplaires, feront partie de la Bibliothèque de la *Revue* à Paris, et chacun pourra les lire dans notre Salle des Dépêches, au 23 de la rue Racine.

Notre Salle des Dépêches sera ouverte au public, tous les jours, de 4 heures à 6 heures du soir.

Enfin, nous publierons, dans un prochain numéro, la liste des primes magnifiques que nous réservons à nos Abonnés qu'attend une surprise plus grande encore.

*
* *

Notre jeune confrère canadien, M. Rodolphe Brunet, devient Secrétaire de la Rédaction de la REVUE DES DEUX FRANCES. Il apporte à la Revue sa grande connaissance des affaires canadiennes et du Paris littéraire, qu'un long séjour parmi nous lui a rendu familier.

Il est chargé en même temps de l'Administration générale de la Revue pour la France.

La Direction.

Les Contes des Rois Mages

Les trois rois mages, Balthazar, Melchior et Gaspard, portant l'encens et la myrrhe, étaient partis à la recherche de l'enfant Jésus, mais comme ils ne connaissaient pas bien le chemin de Béthléem, ils s'étaient égarés en route et, après avoir traversé une forêt profonde, ils arrivèrent à la nuit tombante dans un village du pays de Langres. Ils étaient las, ils avaient les bras coupés à force de porter les vases contenant les parfums destinés au fils de Marie et, de plus, ils mouraient de faim et de soif. Ils frappèrent donc à la porte de la première maison du village, pour y demander l'hospitalité.

Cette maison, ou plutôt cette hutte, située presque à la lisière du bois, appartenait à un bûcheron nommé Denis Fleuriot qui y vivait fort chichement avec sa femme et ses quatre marmots.

Elle était bâtie en torchis avec une toiture de terre et de mousse à travers laquelle l'eau filtrait les jours de grande pluie.

Les trois rois, vannés de fatigue, heurtèrent à la porte, et quand le bûcheron l'eut ouverte, prièrent qu'on voulût bien leur donner à souper et à coucher.

— Hélas! braves gens, répondit Fleuriot, je n'ai qu'un lit pour moi et un grabat pour mes enfants, et quant à souper, nous ne pouvons vous offrir que des pommes de terre cuites à l'eau et du pain de seigle. Néanmoins, entrez, et si vous n'êtes pas trop difficiles, on tâchera de vous arranger.

Ils entrèrent donc. On leur servit des pommes de terre qu'ils dévorèrent de grand appétit, et le bûcheron et sa femme leur cédèrent leur lit, où ils dormirent à poings fermés, sauf Gaspard qui aimait ses aises et qui se trouvait fort à l'étroit entre le gros Balthazar et le géant Melchior.

Le lendemain matin, avant de se remettre en route, Balthazar, qui était le plus généreux des trois, dit à Fleuriot :

— Je veux vous donner quelque chose pour vous remercier de votre hospitalité.

— Nous vous l'avons offerte de bon cœur, mais nous ne nous attendons à rien, braves gens ! répondit le bûcheron en tendant la main tout de même.

— Je n'ai pas d'argent, reprit Balthazar, mais je veux vous laisser un souvenir qui vaudra mieux.

Il fouilla dans sa poche et en tira une petite flûte d'Orient qu'il présenta à Fleuriot, et tandis que celui-ci, un peu déçu, faisait la grimace, il continua :

— Si vous formez un souhait en jouant un air sur cette flûte, il sera immédiatement exaucé. Prenez, n'en abusez pas, et ne refusez jamais l'aumône ni l'hospitalité aux pauvres gens.

*
* *

Quand les trois rois eurent disparu au tournant du chemin, Denis Fleuriot dit à sa femme, en soupesant dédaigneusement la petite flûte dans sa main :

— Ils auraient pu nous faire un cadeau moins bête que ce flageolet ; néanmoins je vais tout de même essayer de flûter pour voir s'ils ne se sont pas moqués de nous.

Alors il s'écria :

— Je voudrais avoir pour notre déjeuner du pain blanc, un pâté de venaison et une bonne bouteille de vin !

Puis il joua sur la petite flûte un air du pays, et tout d'un coup, à son grand ébahissement, il vit sur la table, couverte d'une fine nappe blanche, le pain, le vin et le pâté demandés.

Dès qu'il fut certain du pouvoir de sa flûte, il ne s'en tint pas là, comme bien vous pensez, et il demanda tout ce qui

lui passa par la tête. Il flûtait du matin au soir. Il eut des habits neufs pour sa femme et ses enfants, de l'argent de poche, une table abondamment servie, et, comme il lui suffisait de souhaiter une chose pour l'avoir aussitôt, il devint en peu de temps un des richards du canton. Alors, à la place de sa hutte à demi effondrée, il fit construire un superbe château qu'il remplit de meubles précieux et de tapisseries, et le jour où la construction et l'ameublement furent achevés, il donna une grande fête pour inaugurer sa nouvelle demeure.

Autour d'une table richement servie, étincelante d'argenterie et de lumière, il avait réuni tous les gros bonnets de l'endroit. Lui-même se tenait au haut bout avec sa femme parée comme une châsse, tandis que des musiciens installés dans une galerie supérieure régalaient les convives de leurs plus joyeux airs. Afin que le festin ne fût pas troublé, il avait ordonné à ses gens de ne laisser sous aucun prétexte les fâcheux et les mendiants entrer dans la cour, et même il avait préposé à la porte deux grands diables de valets armés de bâtons, qui avaient pour consigne d'écarter tous les loqueteux et porteurs de besace des environs.

Aussi, sûrs de n'être point dérangés, les invités s'en donnaient à cœur-joie, jouant des mâchoires, humant le bon vin et s'ébaudissant à ventre déboutonné...



Or, ce soir-là, les trois rois mages, ayant déposé leurs présents au pied de l'enfant Jésus, revenaient de Bethléem. En traversant la forêt, ils reconnurent le village où ils avaient couché, virent le château tout illuminé, et Gaspard dit en goguenardant à Balthazar :

— Je serais curieux de savoir si notre homme n'a pas mal usé de la petite flûte et si, depuis qu'il est riche, il a tenu sa promesse d'être doux envers le pauvre monde.

— Voyons, répondit laconiquement Balthazar.

Ils s'accoutrèrent en mendiants, changèrent leurs belles

robes contre des haillons et se présentèrent à la porte du château en demandant l'hospitalité pour la nuit; mais on les reçut fort mal, et comme ils insistaient, menant grand bruit, Fleuriot mit la tête à la fenêtre et, apercevant des mendiants, commanda qu'on lâchat les chiens à leurs trousses, de sorte qu'ils détalèrent au plus vite, non sans avoir les jambes fort endommagées.

— Je m'en étais douté! maugréa le sceptique Gaspard, qui avait été mordu au mollet.

— C'est bon, répliqua le géant Melchior, il ne l'emportera pas en paradis... Il saura ce que pèse la rancune des trois Rois mages!...

Cependant les convives continuaient à banqueter joyeusement. On était arrivé au dessert, et Fleuriot, un couteau à la main, était en train de découper une colossale brioche, quand on entendit dans la cour les grelots d'une chaise de poste traînée par quatre chevaux fringants, caparaçonnés d'or, Fleuriot mit de nouveau le nez à la fenêtre et, voyant qu'il lui arrivait encore de nobles invités, ordonna qu'on les fît monter en toute hâte. Lui-même vint avec un flambeau les recevoir à la porte de la salle. Alors on vit entrer les trois Rois mages en pompeux appareil couronne en tête, vêtus de pourpre et de pierreries. Fleuriot, qui avait reconnu ses anciens hôtes, fit bonne contenance et, avec force salutations, les pria de prendre place à table.

— Merci! dit Balthazar sèchement, nous ne mangeons pas chez un homme qui reçoit si mal les pauvres gens.

— Je vous fais compliment de la façon dont vous tenez vos promesses! cria Melchior de sa grosse voix.

— Ah! tu lâches tes chiens sur les mendiants! ajouta Gaspard en se tâtant la jambe; attends, je vais te jouer un air que tu ne connais pas encore!...

Et, tirant de sa poche une petite flûte pareille à celle qu'on avait donnée à Fleuriot, il la fit résonner terriblement. En un clin d'œil, la table, les convives, le château s'évanouirent, et le bûcheron se retrouva, seul et nu, sur la lisière du bois, devant sa hutte en ruine, avec sa femme et ses enfants en haillons.

— Heureusement il me reste ma flûte ! songea-t-il.

Mais il eut beau fouiller ses poches percées ; le talisman avait disparu avec les trois Rois mages.

*
* *

Et c'est depuis ce temps qu'on a coutume, lorsqu'on coupe le gâteau des rois, de mettre soigneusement de côté la part des pauvres.

André Theuriet

de l'Académie Française.

LE PATRONNET

Parmi tous les badauds de la grande badaudière parisienne, qui est le pays du monde où l'on en trouve le plus, parmi tous les flaneurs, gâcheurs de temps, dépensiers de loisirs, tâcherons assidus au métier de ne rien faire, bayeurs aux grues, musards de nature, friands d'occasions à paresser, fourriers de la loupe, gouapeurs, balochards et débalinchistes, il n'en est point un seul qui, pour l'air janot, pour l'allure à la fois oisive et affairée, pour les mains vides, les gestes vagues, le regard à l'aventure et le nez au vent, puisse rivaliser avec le patronnet.

Plus généralement connu sous le nom de *gâte-sauce*, désigné aussi par le sobriquet de *blanc partout*, le patronnet est ce petit bout d'homme que l'on rencontre environ tous les cinq cents pas, et qui chaque fois doit être un patronnet différent, mais qui néanmoins semble toujours le même patronnet, vêtu d'une courte veste et d'un long tablier en percale éblouissante et raide comme du papier ministre; le front coiffé d'un bonnet de pareille étoffe, bonnet large, rond, aplati, mince, en forme de crêpe, et tel que la frimousse du patronnet s'y encadre ainsi que dans un nimbe lunaire.

Sur le haut de ce bonnet repose un coussin semblable à une brioche, et sur ce coussin une manne en équilibre, et dans cette manne beaucoup trop grande un petit édifice de fine pâtisserie, timbale aux aspects de vieux donjon doré

par le soleil, godiveau en forteresse flanquée de quenelles et bastionnée d'écrevisses, soint-honoré dont les boules émergeant de la crème font songer à une mosquée écroulée sous une avalanche, tarte où la compote à travers un treillis de pâte rougeoie comme un couchant parmi des branchages d'automne, Alhambra de nougat où la cerise confite pique d'énormes rubis et l'angélique de monstrueuses émeraudes.

Insensible à la gloire de porter ces merveilles d'architecture gourmande, ne s'occupant même pas d'assurer avec sa main l'équilibre instable de la manne qui flotte au roulis et au tangage de son pas, le patronnet marche sans gravité ni précaution, s'arrête brusquement à tous les hasards de la route, pénètre dans les foules compactes qui se tassent autour d'un cheval abattu, s'extasie devant les vitrines, lit les affiches, allonge des coups de pied aux chiens en train de se dire bonjour du côté de la queue, rigole, riposte aux blagues qu'on lui jette en passant, coudoie, est coudoyé, et parfois, lorsqu'il est en retard, se met à courir, secouant la manne comme un vaisseau battu par la tempête.

Comment se fait-il que l'Alhambra de nougat conserve intactes ses délicates aiguilles et ne tombe pas en ruines, que la compote soit assez patiente pour ne pas s'évader à travers les barreaux de pâte de la tarte, que le saint-honoré ne devienne pas une informe bouillie semblable à de la neige longtemps piétinée, que le godiveau, continuant à présenter une figure géométrique, ne soit pas démantelé de ses quenelles, décasematé de ses écrevisses, et que la timbale elle-même ne finisse point par s'effondrer, laissant de son ventre ouvert dégouliner ses entrailles fumantes ?

Et pourtant, ces désastres n'arrivent jamais, non pas même quand le patronnet se trouve pris dans une bousculade, ou s'empêtre les pieds dans une robe, ou défend son tablier happé par quelque chien hargneux, ou envoie des coups de chausson aux galopins qui veulent fourrer leur doigt dans sa manne ; et il semble vraiment qu'il y ait une bonne fée toujours occupée à veiller sur ce petit bout d'homme. Sur ce *gâte-sauce*, sur ce *blanc-partout*, frère du Pierrot des

pantomimes, qui promène dans nos rues modernes, encombrées d'habits sombres, grouillantes de personnages moroses, sa joyeuse mine de gamin trompeur et son éblouissant costume en clair-de-lune.

Jean Richepin.



Les Noces du Papillon

On attend chez le notaire
Le joli célibataire,
Papillon le bien-aimé.
« Mariez-vous, ô volage,
Qui promettez mariage
A toutes les fleurs de mai! »

Le joyeux célibataire
Répond : « Hélas! Comment faire?
Je n'aurai pas de maison! »
« — Mon fils, qu'à cela ne tienne!
Je te cèderai la mienne »,
Lui dit le colimaçon.

Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire?
Mon lit n'aurait point de draps! »
Du milieu de son étoile :
« Je sais bien filer la toile,
Dit l'araignée, tu verras! »

Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire?
Et du pain! du pain doré! »
La fourmi n'est pas prêteuse,
Mais elle est malicieuse :
« Du pain? Je t'en céderai! »

Le malin célibataire
Répond encor : « Comment faire?
Le pain sec n'a pas bon goût! »
« — Moi j'ai la clef d'une armoire
Où l'on peut manger et boire,
Dit le rat, j'entre partout. »

Le malin célibataire,
Répond encor : « Comment faire?
Je n'ai point de sucre, hélas! »
« — Fais ce que l'on te conseille!
Epouse! lui dit l'abeille;
Mon miel ne manquera pas! »

Le malin célibataire
Répond toujours : « Comment faire?
Je n'ai même pas un flambeau! »
Le ver luisant : — « Baliverne!
N'ai-je donc pas ma lanterne?
A ton service, mon beau! »

L'autre, à ces amis féroces.
Dit : « L'on serait à mes noces
Sans musique, je le crains. »
« Ta, ta, disent les cigales,
N'avons-nous pas nos cymbales
Et nos jolis tambourins? »

Le pauvre célibataire
S'en alla chez le notaire,
S'en alla bien ennuyé...
Et tous tinrent leur promesse,
Et vinrent après la messe
Se moquer du marié!

Jean Aicard.

Bob-le-Riche et le Chien galeux

Il était une fois un gentleman d'environ dix ans, joli comme un ange et méchant comme un diable, qui répondait au prénom de Bob. On l'appelait même Bob-le-Riche, car son père possédait le seul manoir du pays, à vingt lieues à la ronde. Et quand on disait : « A qui ces prés? A qui ces bois? A qui ces fermes? » chacun répondait : « C'est au père de Bob-le-Riche ».

Car, si l'on ne connaissait guère le papa, occupé très loin à surveiller ses intérêts, à activer ses entreprises, chacun, en revanche, ne connaissait que trop le fils : un garnement réputé pour ses méfaits dans tout le pays, la terreur du village, après qui même les oies jacassaient, le bec ouvert, en battant des ailes, tant il avait triste réputation.

A bien considérer, ce n'était pas qu'il fût plus mauvais qu'un autre, car il était brave — et tant que le cœur garde de la bravoure, il y a de la ressource et de l'espoir. Les lâches seuls ne sauraient se reprendre.

Mais, d'être le plus fortuné, il avait sottement pris de l'orgueil. Incapable de gagner même son pain tout sec, il s'imaginait être un gros monsieur, parcequ'il mangeait de la brioche — plutôt que que de comprendre qu'être le premier oblige à être le meilleur, comme exemple et comme rançon du hasard qui a favorisé.

Au lieu de cela, Bob, avec sa frimousse rose, ses cheveux bouclés, ses jolis yeux, et ses beaux habits de velours, se montrait volontiers arrogant, brutal, même cruel, manquant

de respect aux anciens, rossant la marmaille, décochant une pierre, un coup de poing ou un coup de pied à toute bête ayant le malheur de se trouver à sa portée.

Bref, une vraie peste!

Sans cesse, il s'échappait du château pour accourir, non pas jouer avec les gamins de l'endroit, mais les pousser à quelque abomination, ou les victimer s'ils s'y refusaient. Aussi, il ne restait guère que les pires chenapans à ne lui point fausser compagnie.

Bob les appelait « sa bande » et jouait au chef de brigands.

*
* *

Or, ce jour-là, tous avaient fait une découverte. Dans un recoin de la place, près de l'abreuvoir, ils avaient déniché un pauvre chien malade, un peu pelé, un peu galeux, sans doute par suite de privations et de manque de soins. Il n'avait pas de collier, comme ceux de la ville, et n'appartenait sûrement pas à quelqu'un du bourg. Même, il devait venir de loin, car le dessous de ses pattes apparaissait gonflé prêt à saigner. Et il gisait sur le flanc, comme exténué de fatigue, fourbu, à bout de courage!

C'était un barbet très mâtiné, un de ces rôdeurs de rue, vilains, mais si miraculeusement fidèles et intelligents! On n'arrive pas à les perdre, ces chiens-là, tant ils ont le flair subtil et le cœur sûr — il fallait que son maître fût mort...

Se détachant du cercle, Bob s'avança, et lui cogna les côtes, à toute volée, du bout de son soulier. Avec un hurlement plaintif, l'animal s'éveilla; ouvrit des yeux que la douleur avait empli de larmes; se dressa péniblement sur ses pattes flageolantes.

— Oh! qu'il est laid! Hou! hou! fit Bob.

— Hou! hou! répétèrent les autres gamins.

La bête mal remise, ne comprenait pas, les regardait avec crainte et douceur. Un caillou, à l'angle du museau lui fit une trace rouge. Alors, le vagabond se rencogna, gronda...

— Ce qu'il est méchant! Il est peut-être enragé? insinua Bob.

Quelques-uns reculèrent, mais leur peur se fit agressive davantage, à distance, prudemment. Une pluie de projectiles vint atteindre, lapider le pauvre chien, lui déboita l'épaule, lui creva un œil. Fou de souffrance, il retrouva de l'énergie, essaya de fuir. Mais il ne pouvait aller ni loin, ni vite, avec sa patte qu'il traînait, et tôt il fut rejoint.

— Attendez ! Attendez ! je vais le pendre au lazzo !

Bob défit sa ceinture, la lança en nœud coulant autour du cou du blessé. Puis il prit ses jambes à son cou vers la rivière, traînant après lui, en même temps que toute la polissonnaille de la paroisse, ce pauvre être étranglé, meurtri, dont le dos, dont le ventre, s'écorchaient à toutes les aspérités de la route.

Tout près de la berge, on s'arrêta, on attacha un gros silex au corps inerte — et hop ! Un grand choc, un grand rond sur l'eau... Puis, dans le remous, quelque chose s'agita.

— Bob ! regarde ! le voilà qui revient !

En effet, à la surface, confusément, le chien apparut. La pierre, mal fixée, avait seule glissée au fond, et mû par l'instinct de conversation, l'agonisant encore se débattait.

— Aux cailloux !

Comme sur la place, tout à l'heure, ce fut une grêle. Mais tandis que Bob visait, balançant le plus fort grêlon, il vit pour la deuxième fois, fixé sur lui, sur lui seul, l'œil encore intact du pauvre chien. Triste, il ne disait pas de reproche, mais la douleur, et plaignait Bob d'être si méchant.

. . . .

Une poigne de fer étreignit l'enfant à la gorge, en même temps qu'une nuit soudaine, épaisse, compacte voilait tous les objets. Bob perçut seulement les cris aigus des camarades, s'enfuyant à toutes jambes...

*

Assis près du berger, dans la clairière, Bob-le-Riche n'était qu'à demi rassuré. D'abord, il ne le connaissait point, ce vieux pâtre à l'air sévère, avec qui il n'avait pas échangé

une parole depuis qu'il l'avait rejoint... encore heureux de la rencontre, puisque lui s'était sottement égaré.

Voilà ce que c'est que de vouloir faire l'homme — et le malin! Après une dispute, Bob avait résolu, sinon de se sauver tout à fait, du moins de s'éloigner plus que de coutume, de vaguer à l'aventure, afin de donner une bonne leçon, par l'inquiétude, à son précepteur. Et à force de prendre par ci, par là, il avait fini par ne s'y plus reconnaître. Le crépuscule était venu, et, avec lui, l'effroi...

En vain Bob avait appelé, hélé, sifflé. Après, il avait fini par distingué par la pénombre, un remuement, et il avait reconnu un troupeau, un pasteur.

— Monsieur, je me suis perdu; j'ai froid, et il fait noir, dites, laissez-moi m'asseoir à côté de vous?

Sans déclore les lèvres, le grand bonhomme avait fait un geste vague, aussi bien d'accueil que de refus.

Et Bob-le-Riche s'était assis sur un petit bloc de roches, très sage, regrettant la chambre coquette, le léger feu clair, et le lit douillet. Si c'eût été à recommencer!

Puis, sans savoir, des choses l'inquiétaient... Il était donc muet, ce vieux, qui ne desserrait pas les dents, assis tout raide, les mains et le menton sur son bâton, perdu dans sa limousine, comme dans une guérite? Et ces ouailles toutes noires, sans une seule exception, si pareillement noires, des béliers jusqu'aux aguelets! Enfin, le drôle de campement en plein air, sans parcs à moutons ni cabane pour le berger, alors que c'était encore la saison des étables?

Des heures et des heures s'écoulaient...

Quand, soudain, des lueurs scintillantes et vertes s'allumèrent dans les buissons. A droite, à gauche, de partout il en surgissait.

— Des vers luisants, pensa Job. C'est joli.

Mais les lueurs commencèrent de se mouvoir brusquement fantasques, en même temps que des bonds prestes et de longs frôlements animaient les ténèbres.

Au centre de la clairière, près du feu mourant, le troupeau éperdu se massait.

Bob tira le pâtre par la manche :

— Monsieur, qu'est-ce ?

De la pélerine, le bras se dégagea, indicateur sans qu'un seul mot fut répondu. Bob suivit le geste. Et comme dans le cercle de finissante clarté, une forme venait de bondir, il se rendit compte, cria :

— Mon Dieu ! les loups !

C'était les loups, en effet. Un à un, ils décimaient le bétail, saisissant après avoir choisi, s'enfuyant après avoir saisi. Et le silence frémissait de soupirs d'agonie, de bêlements étouffés, du bruits des gorges craquant sous l'attaque étrangleuse.

Bob se sentait devenir fou, tant la frayeur l'étreignait, le paralysait. Après le dernier agneau ce serait lui, bien sûr, comment se défendre ? comment se sauver ?

Alors, une idée lui vint, lui sembla le salut :

— Où sont les chiens ? Je n'ai pas vu les chiens ! Appelez-les, monsieur, lâchez-les ! Nous allons être mangés. Oh ! monsieur, vite, vite !

Des griffes lui labouraient les côtes, un souffle brûlant et puant lui balayait la nuque, tandis qu'à genoux il suppliait l'impassible vieillard. Soudain, une douleur atroce lui déchira l'épaule...

Mais il l'oublia presque, dans son épouvante agrandie. Car le grand berger, levant le front, laissait voir, entre le chapeau rabattu et le col relevé du manteau, qu'il était borgne, et il disait :

— Petit enfant, *il n'y a plus de chiens pour nous défendre : tu sais bien que tu les as tous tués !*

*
* *

Depuis combien de temps, emporté par le galop vertigineux de la peur, Bob courait-il dans la campagne ? Lui-même n'eût su le dire. Il avait grimpé, toujours grimpé, s'imaginant que l'ascension le délivrerait mieux des terribles carnassiers acharnés à sa poursuite. Maintenant, il avait atteint des cimes si élevées qu'il pensait toucher le ciel en allongeant le doigt.

Il était très pur, le ciel, tout piqueté d'étoiles, avec une grosse lune ronde et réjouie qui se penchait curieusement.

Mais quel froid ! A perte de vue, la terre était couverte de neige, une neige molle et lourde, ouateuse, dans laquelle ses pieds las trébuchaient.

Quel froid ! Il en perdait l'haleine, la possibilité d'avancer. Si seulement il y avait eu une chaumière, une grotte, une hutte, ah ! comme Bob-le-Riche s'en serait contenté !... Mais rien — ou peut-être si, là-bas, encore très loin, encore plus haut, une sorte de bâtisse sombre.

Y atteindre ! Et comment ? Pas âme qui vive dans ces solitudes, pas une indication, rien ! Bob perdit l'équilibre, faillit choir dans une crevasse. Oh ! ce regard du berger, cet œil sanguinolent, et cet autre œil indemne, si clair et si doux ! Il se souvenait, il se souvenait !...

Comme il était puni ! Car il le voyait bien, qu'il allait mourir là !

— Maman ! Mon Dieu !

Il rassembla ses dernières énergies, fit un suprême effort, atteignit en rampant un entre-deux de roches, s'y sentit perdre connaissance...

Cependant, le sentiment de la vie lui revint peu après, car Bob était de bonne race, résistante et robuste. Et il eut la sensation délicieuse qu'on s'inquiétait de lui, que le secours arrivait. Des formes blanches passaient, portant des falots. Il reconnut, pour l'avoir vue sur les gravures des *Magazines*, la robe des moines hospitaliers.

Et il voulut appeler. Mais le froid avait raidi sa langue, ankylosé ses membres : il ne pouvait ni parler, ni bouger. Alors, en proie à une navrante détresse, il dut tout espérer, tout attendre du hasard.

Les religieux s'étonnaient à ne rien trouver.

— Eh ! bien, frère Eusèbe ?

— Rien, frère Mathurin.

— C'est bizarre. Enfin, cherchons !

Puis la chasse reprenait... sans résultat ! A la fin, l'on déclara :

— C'est qu'il n'y avait personne. Nous avons fait erreur.

— Tout porte à le croire. Mais la certitude, nous ne l'aurons jamais, maintenant.

— Hélas !

Glacé d'effroi autant que du gel, Bob entendit répondre :

— *Car il n'y a plus de chiens pour retrouver les voyageurs : le petit enfant les a tous tués !*

Et, levant les yeux, il aperçut la lune, borgne, qui d'une seule prunelle, tristement le contemplait !

*
* *

Par quel miracle dans la petite maison du faubourg, où sa grand'mère était morte, Bob finit-il par se retrouver ? Lui-même n'eût pu le dire. Sans doute, sa nature solide lui avait permis — quelque rayon de soleil aidant — de s'échapper des glaces, de redescendre inconsciemment, presque animalement, vers la plaine, vers la ville.

Toujours est-il qu'il se trouvait dans cette demeure isolée, presque abandonnée, avec sa mère (sa jeune maman si jolie et si tendre, si indulgente aussi !) et sa petite sœur Lili. Mais, plutôt que de sembler contents d'être enfin, tous trois paraissaient comme courbés sous une angoisse secrète — même Lili, trop jeune pour savoir, seulement tourmentée du tourment des autres.

Les boiseries craquaient ; des pas, assourdis eût-on cru, suivaient l'allée du jardin. Soudain, un volet cliqueta. La mère, d'un geste, rassembla contre elle, dans son giron, ses deux chéris.

— Maman ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Chut ! Tais-toi !

Puis, à elle-même, haussant les épaules :

— Je suis folle avec mes imaginations ! Et de m'être relevée ! Et de vous avoir réveillés, mes mignons ! Il n'y a rien, rien du tout.

Mais, cette fois, c'était Bob qui posait la main sur la bouche de sa mère :

— Si mère, j'entends !

— Quoi ?

1er mars 1898.

— Je ne sais pas...

— Mets la lampe dans le coin là-bas, par terre, qu'on ne voie plus de lumière ici.

Il obéissait, puis revenant près de la fenêtre, se glissant sous les lourds rideaux, regardait vers la pelouse... Oui, des ombres étaient apostées, des hommes s'occupaient à forcer les contre-vents du rez-de-chaussée.

Que faire ? Les autres maisons étaient si distantes ! Crier ? Leurs voix à tous trois étaient si faibles ! Appeler ? Qui veille dans la nuit ; qui leur eût répondu ? S'enfuir ? On eût été si vite rattrapés !

Et, revenant vers sa mère :

— Maman, ne dis rien à Lili... C'est sûrement des voleurs, je les ai vus.

— Ah ! mon pauvre enfant !

Mais se relevant soudain, énergique :

— Il y a le fusil de ton père, à côté, dans le bureau. Je m'en vais le quérir. Cela, au moins, attirera l'attention, nous amènera de l'aide.

Elle sortait ; mais Lili restée seule avec son aîné, attentive à tout, le doigt levé, très docte ;

— Pas peur quand chien ; chien aboie !

— Hélas, disait vers la porte une voix déchirante : *il n'y a plus de chien pour garder la maison : Bob, ton frère Bob les a tous tués !*

Et, lui, reconnaissait sa mère, sa pauvre maman défigurée, dont une horrible blessure balafrait le visage, ayant défoncé l'orbite, tandis que de l'autre côté, la douce, la lumineuse prunelle irradiait d'amous et de désespoir !



Alors Bob rencontra sur le chemin, presque à la porte du château où enfin délivré, il revenait, un très vieil homme qui ressemblait à son père, à son grand-père, à tous les portraits de famille dont le salon était tapissé, Mais le très vieil homme était mal mis, et il pleurait.

Bob lui dit :

— Qui êtes-vous Monsieur? Pourquoi avez-vous du chagrin ?

— Je pleure parce que j'étais Bob-le-Riche; que j'ai perdu tous les miens, tous mes biens; que me voici âgé, sans patrimoine ni famille; et, qu'ayant été méchant aux jours prospères, il ne me reste pas même un chien pour consoler ma vieillesse et suivre mon corps au cimetière. Car un chien défend le troupeau de la dent des loups, sauve les malheureux perdus dans la tourmente, garantit les demeures de l'approche des criminels; mais c'est encore plus que tout cela; c'est l'ami, le dernier ami, celui qui vous aime pauvre, vieux, seul.

Alors. Bob reconnut ses propres traits sur le visage du vieil homme, et se mit aussi à sangloter.

. . . .

— Docteur, il s'éveille !

— Oui, madame, désormais j'en réponds.

Dans le lit bien douillet, dans la chambre où brûle un léger feu clair, Bob se retrouve. la tête pesante, le cerveau endolori.

Et sous les baisers, les tendresses de sa chère maman (enfin tendre: lui aussi, enfin calin l) il suit son idée :

— Le chien !

— Oh! le vilain ! fait la mère d'un ton de reproche, mais d'un reproche si adouci !

Du regard elle consulte le docteur, qui répond d'un signe affirmatif. Alors elle se penche :

— Regarde. On vous a sauvés ensemble, toi sur la berge, frappé de congestion, lui dans la rivière. Je savais bien que mon fils aurait des regrets, mais j'ai voulu lui épargner les remords.

Dans une corbeille est couché le barbet, l'épaule remise, emmaillotée, le pelage revenu, l'œil guéri. Il allonge la tête, lèche celui qui lui fit tant de mal. Et Bob. le cœur défaillant, enfin devenu bon :

— Chien, mon chien, je te jure de n'être plus jamais, plus jamais méchant !

Séverine.

CES DAMES..... ET PAGELLO !

A mon ami Arthur Berthiaume.

Combien joli le récent article de Séverine, dans lequel elle écrivait : *Ces dames habituées à considérer l'esprit plutôt que le costume...* »

Et, je voyais, dans l'imagination, passer de gracieuses et douces silhouettes. Mais elles passaient fières et belles, en entraînant les applaudissements de notre cœur.

J'étais encore sous le charme de cette haute et consolante pensée, lorsque, prenant le *Journal*, je lus la mort du docteur Pagello, si intimement lié à la fameuse nuit de Venise !

« Le docteur Pagello, écrivait Alexandre Hepp, vient de mourir à Bellune, conservé jusqu'à quatre-vingt-onze ans. La postérité ne retiendra pas son titre de docteur, mais plus fameusement son titre d'amant. Il fut en effet le héros du drame passionnel qui, à Venise, mit tant d'ombre sur Georges Sand et brisa le pauvre Musset.

« Je ne veux pas raviver la triste histoire de cette trahison au chevet d'un malade avec le premier venu de la ville, de l'aberration féminine dont cet homme se trouva à l'improviste le bénéficiaire. Une telle faiblesse, une si ardente intrépidité à faire souffrir ne constituent pas d'ailleurs un privilège exclusif à cette femme de génie : le cas en lui même n'a rien que de très commun, il appartient à un genre parfaitement usuel et florissant sans chômage..... »

Je pensai à *Ces dames*... de Séverine et à la nuit de Venise.

Cela me fit l'effet qu'offrent les nuages — porteurs de rêves — se rencontrant pour se broyer là-haut ; cependant que de ce choc formidable, tombe la pluie qui fait fleurir des roses !

Une petite fleur sèche et des épines pressées sont restés à la page du livre de Mémoire qui raconte l'aventure de

Venise, les souffrances de Musset sur son lit de douleur, — à la page cruelle qui dit comment Georges Sand oublia ses serments d'amour en s'oubliant elle-même.

Et dans la pensée, l'énigme trotte éperdument.

Je vois le poète pleurant ses immortels pleurs. Et je regarde sourire de volupté cette intellectuelle qui chantait si bien le triomphe de l'esprit sur la matière !

Et, dans ce tableau, le beau Pagello — à l'esprit simple — retrousse ses moustaches en souriant d'un sourire vainqueur.

La page qu'une femme écrit avec son esprit diffère, quelques fois, de celle qu'elle trace avec son cœur.

Le monde entier reçut une éternelle leçon dans la révélation des tourments et de l'ardente souffrance morale infligés au pauvre poète malade.

Amour et Trahison se tiennent souvent la main pour offrir d'étranges énigmes où de très naturels états d'âme à l'histoire que l'on conpulse tous les jours d'une page nouvelle.

Néanmoins le souvenir de la nuit de Venise n'est pas mort avec Pagello qui peut dormir en paix à Bellune parce qu'il reste de lui un acte d'amour qui fit sa gloire de moderne Anacréon et un baiser de femme célèbre dont l'écho a retenti dans l'immortalité.

Ils étaient deux dont les chants d'amour passaient sur l'Europe, telle une caresse pour tous les amants . Et *ils* furent trois pour dire l'amour, la beauté et la trahison.

La trahison a survécu à l'amour et à la beauté — qui s'enfuirent vite, — alors qu'hier seulement mourait le héros de la passionnelle aventure.

Comment le vieux Don Juan italien a-t-il été accueilli par Musset et par Georges Sand qui doivent s'être réconciliés dans le mystérieux au delà ?

Chut !...

On ne doit point réveiller ceux qui dorment. Et contentons-nous d'applaudir les œuvres qu'ils laissèrent à l'admiration des lettrés.

Coupons les ailes de l'imagination et posons-les à la pensée, afin qu'elle s'élève au-dessus de l'humanité et de son éternelle faiblesse.

Rodolphe Brunet.

UNE AMBASSADE A ROME

Cette histoire date de 1828, et l'actualité la pose en marge de l'an 1898 : le Temps, éternel radoteur de faits, redit ainsi les situations, comme le brodeur retrace les mêmes chimères sur les mêmes soieries.

Pour être bon diplomate, au crépuscule du règne sans soleil de Léon XIII, il suffirait peut-être d'imiter le vicomte de Chateaubriand, ambassadeur de S. M. Charles X. Ce modèle lointain serait, pour le successeur de M. Lefebvre de Béhaine, une compensation aux mauvais exemples de nullité voulue, laissés par un prédécesseur immédiat.

En 1828, Chateaubriand était à l'époque de la vie où les feux allentis du passé éclairent la route poudreuse de l'avenir. A soixante ans, l'auteur de *René* était une ruine de taille à se consoler sur celles de Rome; il avait assez de restes pour porter avec faste l'habit brodé; ses membres s'étaient raidis en mouvements d'une lenteur patricienne; ses traits fatigués s'encadraient dans un passé glorieux, éclairé par l'œuvre accomplie. Enfin, le monde était épris de cette gloire, peut-être par amour de soi-même, parce qu'il y reconnaissait ses contradictions et ses orages.

L'ambassadeur n'était plus le jeune aigle ébloui par le soleil impérial, qu'en 1803 Napoléon avait placé près du cardinal Fesch. Sous le souffle de cette popularité dont il aimait l'odeur, il avait incliné vers le libéralisme sa belle tête échevelée et il se vouait à la monarchie constitutionnelle, qui devait être emportée comme les lambeaux de la charte en papier, sur laquelle elle était fondée.

Léon XII, pape débile qui s'acharnait à vivre, attendait avec curiosité le brillant succès du pâle duc de Laval. Chateaubriand en fait un portrait qui pourrait servir d'esquisse à un peintre de Léon XIII moins flatteur que Chartran :

— Le pape est vêtu d'une simple soutane blanche, dit-il. Il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas ; il vit avec son chat d'un peu de *polenta*...

Le chat seul manque au pape glorieusement régnant, ce chat que M. de Chateaubriand recueillit à l'ambassade, favori délaissé, après la mort du maître.

La société de Rome est restée glacée dans son moule. Les désastres financiers accomplis sous les règnes combinés de Léon XIII et d'Umberto sont plus irréparables que ceux de 1828 :

« On traverse, dit Chateaubriand, décrivant les palais de l'aristocratie romaine, de vastes salles sans meubles à peine éclairées, le long desquelles des statues antiques blanchissent dans l'épaisseur de l'ombre, comme des fantômes ou des morts exhumés. Au bout de ces salles, le laquais qui vous mène vous introduit dans une espèce de gynécée : autour d'une table sont assises trois ou quatre vieilles ou jeunes femmes mal tenues, qui travaillent à la lueur d'une lampe à de petits ouvrages, en échangeant quelques paroles avec un père, un frère, un mari à demi couchés osbcurément, en retraite sur des fauteuils déchirés. »

Dans ce cadre, Chateaubriand fut le modèle des ambassadeurs, par ce privilège des hommes de génie qui mettent sur toutes les affaires entreprises une main dont l'empreinte demeure. Il voulut n'être que diplomate, et il le fut mieux que les autres.

De toutes les vertus d'un ambassadeur, la plus rare comme la plus nécessaire est la magnificence. Chateaubriand, qui n'était pas riche, sut être généreux et grand d'allures jusqu'à la ruine, à l'opposé de tel autre qui, pendant quatorze ans, a économisé ses frais de représentation. Avant d'arriver à Rome, il s'arrêta dans les grandes villes d'Italie pour se reposer et jouir d'un triomphe personnel.

La splendeur de l'arrivée fut digne de la dépense du voyage. Les carrosses venus de Paris étonnèrent les Romains. La fraîcheur des livrées, la beauté des chevaux, le grand état de la table, tout était fait pour enlacer dans une même admiration les noms de France et de Chateaubriand. L'ambassadeur avait réglé les détails de son *ricevimento*, et le jour du premier il était aussi ému qu'un général avant une bataille. Après la fête, Mme Récamier, urne pour les joies et les tristesses, reçut le bulletin de victoire : « Mme de Chateaubriand est ravie ; nous avons eu tous les cardinaux de la terre. » A partir de ce jour, et durant toute l'ambassade, les réceptions auront lieu deux fois par semaine. Le mardi, le palais est ouvert à tous les Français qui se présentent. Avec quel bonheur, le maître de la maison, appuyé à une table de marbre, voit défiler les soirs de réception triée ce qui, dans Rome, porte un nom.

La sollicitude du diplomate ne s'arrête pas là : on le voit, chaque jour, dans les rues de la Ville, à pied, allant visiter les ouvriers, les boutiquiers français. Il s'informe de leurs affaires, les aide de ses conseils et de sa bourse, détail horrible dont a dû frémir certain ambassadeur qui puisait à la caisse de secours des pieux établissements pour faire ses aumônes personnelles.

M. de Chateaubriand aimait l'Académie de France, encourageait et protégeait les élèves. Il dînait chez eux, « et c'était une fête de son goût ». Inutile d'ajouter qu'il les avait sans cesse à sa table. Les morts n'étaient pas oubliés. On voit à Saint-Laurent-in-Lucina le monument qu'il éleva au Poussin, et, cela, de ses propres deniers. A la veille de son départ, il versa cent ducats pour le buste du Tasse.

Il se levait à cinq heures et demie. A huit heures, il s'occupait des établissements et des pauvres français, « pour lesquels, dit-il, les détails sont assez grands ». A midi, il errait dans la campagne romaine, parmi les ruines aimées. Il dînait à six heures et, vers sept heures, allait dans le monde avec Mme de Chateaubriand, à moins qu'il ne reçut. Le soir, il écrivait à Mme Récamier et, parfois, peignait, d'un trait, un collègue, tel ce joli portrait : « L'ambassadeur

de Portugal est ragotin, agité, grimacier, vert comme un signe du Brésil et jaune comme une orange de Lisbonne. »

Les devoirs mondains ne font pas oublier à M. de Chateaubriand son devoir politique. Il ne manquait aux aventures de cette vie d'orages que d'être comme ambassadeur en relations avec le Souverain-Pontife; l'amitié de Léon XII complète sa carrière. Il s'attache à ce Pape « parce qu'on l'aime peu », et, dans des dépêches où le génie garde ses droits, il renseigne le ministre, de la Ferronnays. Le récit des conversations avec Léon XII est le modèle suprême pour les modernes interviews. La parole est reproduite animée, vivante; les portraits ont la ligne et la couleur, et le grand *reporter* sait poser à merveille les questions utiles. Il s'agit aujourd'hui des évêques ralliés ou non à la République; il s'agissait alors des évêques rebelles ou non à la Charte. Léon XII approuvait la monarchie constitutionnelle, comme Léon XIII adopte la République :

« Jésus-Christ, dit-il, ne s'est pas prononcé sur la forme des gouvernements. *Rendez à César ce qui est à César* veut dire : obéissez aux autorités établies. »

En catholique éclairé, Chateaubriand ne méconnaît pas ses doubles devoirs; il sait ce qu'il peut demander au Saint-Siège, ce qu'il doit lui refuser.

Mais les événements marchent, même dans l'éternité de Rome : Léon XII meurt et M. de Chateaubriand se trouve en harmonie discordante avec le remplaçant de M. de la Ferronnays, le comte de Portalis. L'ambassadeur expédie un courrier; le courrier ne peut partir. Enfin, M. de Montebello, attaché d'ambassade, se met en route. Le diplomate rend compte des funérailles. Il voit le pape « exposé, le visage découvert, sur un chétif lit de parade, au milieu des chefs-d'œuvre de Michel-Ange ». Puis c'en est fait de Léon XII; on s'occupe du conclave et du pape futur. L'ambassadeur énumère les candidats, les pèse, les mesure et n'oublie pas le droit d'exclusion que la France partage avec les puissances catholiques. Ce qu'il faut éviter, c'est un pape autrichien, comme demain la France devra éviter un pontife de la Triple Alliance.

M. de Chateaubriand se méfie des cardinaux français. Il veut les avoir sous sa main : « Je suis fâché d'avoir à vous dire que j'ai remarqué ici de petites intrigues pour éloigner nos cardinaux de l'ambassade, pour les loger là où lis pourraient être placés plus à la portée des autres influences. »

Alors comme aujourd'hui, les évêques français causaient entre eux à coups de crosse. M. de Chateaubriand s'effraie de ces divisions, s'efforce de les atténuer. Il déjoue les intrigues du nonce Lambruschini; il agit de son mieux sur les conclavistes, « sur ce corps invisible enfermé dans une prison dont les abords sont strictement gardés. »

Il triomphe; il a un pape modéré : Castiglione, qui prend le nom de Pie VIII. Tous les cardinaux se sont bien conduits, même le cardinal Fesch. M. de Chateaubriand croit le récompenser en l'invitant à dîner, mais l'oncle de Bonaparte refuse, « les douceurs du moment, ne le garantissant pas contre les désagréments de l'avenir ». Le cardinal fait ainsi allusion aux propos du duc de Blacas, qui voulait le jeter du haut de l'escalier.

Voici un échec : Albani, l'homme de l'Autriche, est secrétaire d'Etat. Notre envoyé va saluer ce « prince de l'Eglise, faux par caractère, franc par humeur ». Contre lui, la France a voulu user du droit de *veto*. Le cardinal oublie : « Je suis un cochon, crie-t-il à M. de Chateaubriand scandalisé, et vous verrez que je ne suis pas un ennemi. »

Cette belle promesse ne rassure pas Portalis qui écrit une lettre très vive. L'ambassadeur se disculpe d'un mot et le 7 mai 1829 remet les services à M. Bellocq :

« Votre dépêche dure, écrit-il, rédigée par quelque commis mal élevé, n'était pas celle que je devais attendre, après les services que j'avais eu le bonheur de rendre au roi pendant le conclave. Surtout, on aurait dû se souvenir de la personne à qui on l'adressait. »

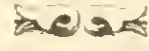
L'ambassadeur croyait partir pour un congé. Son ambassade était finie; M. de Polignac, nouveau ministre, reçut la démission :

— Croyez, prince, qu'il m'en coûte, au moment où vous

arrivez au pouvoir, d'abandonner cette carrière diplomatique *que j'ai eu le bonheur de vous ouvrir.*

Sur cette impertinence de grand seigneur, finit cette belle ambassade, légendaire dans la mémoire des Romains.

Jean de Bonnefon.



MAITRES ANCIENS

Dans cet âge mouvant comme je vous envie,
Vieux peintres primitifs qui passiez votre vie
A peindre sur les murs d'un cloître italien
Quelques sujets tirés du Testament ancien!
Vous évoquiez, au sein d'un vaste paysage
Un noble patriarche au tranquille visage
Et toute la tribu campant à ses côtés,
Sous les orangers verts et les palmiers voûtés.
Ou bien encore, c'était la reprise fervente
De quelque vision de chrétienne épouvante,
Triomphe de la mort ou dernier jugement.
Votre œuvre s'achevait lentement, sûrement,
Œuvre d'ardente foi, d'intense rêverie,
Que vous faisiez, ainsi qu'on aime, ainsi qu'on prie,
Sans autre espoir, avec le cœur de votre cœur.
Aussi quand vous mouriez votre suprême honneur
Était de reposer sous quelqu'une des dalles
Du cher cloître, peuplé des formes idéales
Qui charmaient votre rêve aux jours où vous er[illegible]
Sous ces voûtes, divins et calmes ouvriers.
Et vous dormez encore à cette même place,
Près des murs peints par vous, où la fresque s'efface.
Votre être a tout entier tenu, mort et vivant,
Dans l'étroit horizon du paisible couvent.

Paul Bourget

De l'Académie Française.

LA CHARGE

La division Legrand s'ébranlait enfin. Elle franchissait le ravin à son tour, on la vit gravir l'escarpement, se déployer tout entière. La terre dure sous les sabots innombrables retentit. Un nuage de poussière s'éleva voilant à demi l'azur tiède du jour.

— Le soleil baisse, dit Lacoste.

Il descendait devant eux, splendide encore, à mi-chemin de sa course.

— Une belle journée ! murmura-t-il d'une voix ardente, dont l'enthousiasme fébrile gagna Du Breuil... Jamais je n'ai vu d'aussi belle journée !

Il assujettit avec force sa dragonne au poignet, tira de sa poche son mouchoir, puis le roulant serré autour de sa main, pria Du Breuil de le lui bien nouer au pommeau du sabre.

Ils se regardèrent pour la seconde fois. Leurs âmes, véritablement fraternelles, se pénétraient l'une l'autre, à cette heure suprême. Du Breuil songeait aux paroles de Lacoste, à Saint-Cloud, dans la chambrette. La guerre, la guerre bénie qui refait des nerfs, des muscles, du sang ! Ainsi donc elle était venue, triomphante, avec son cortège de vertus : l'endurance, la solidarité, l'héroïsme. Elle purifiait leurs vies de ces charbons ardents. Et l'heure sublime sonnait, l'heure du sacrifice ! Une frénésie joyeuse les transporta. Ils sentaient en eux des énergies obscures, et le sang rouge des ancêtres battit, frémissant dans leurs veines.

Un général se précipitait : « Chargez ! » ordonna-t-il. De toutes les poitrines, les deux syllabes du cri farouche jaillirent et, comme un ressort qui se détend, la brigade partit, lancée devant elle par une force irrésistible. Coup sur coup, saut du ravin, saut de la route, et lances basses, l'immense ligne gravissait la pente contraire.

Grisé du même vertige qui l'emportait naguère à Forbach, Du Breuil galopait d'un branle furieux à la hauteur de Lacoste. Ah? le vent de la course! l'ivresse folle... Leurs chevaux s'allongeaient, frappant le sol de foulées égales. Parfois même, Conquérant et le Mecklembourgeois fraternisaient, se cognant le nez de petites morsures amicales. Dans un brouillard épais, voilé de poussière et de fumée, ils galopaient toujours, sans rien voir. Des mottes de terre volaient. Ils entendirent confusément une décharge de mousqueterie, puis de longs hourras suivis d'une immense clameur.

— Halte! halte! commandèrent des voix. — Ce sont des Français, je vous dis! — Non, non! Chargez! — Dragons d'Oldenbourg! A droite. Appuyez à droite!

Et tandis qu'un flottement se produisait sur la ligne de bataille, l'aile gauche, en avant de laquelle fonçaient Lacoste et Du Breuil, s'abattit à l'aveugle en plein hourvari de mêlée. Des cris affreux s'élevèrent. Les dragons de Legrand aux prises avec les dragons prussiens, trompés par la veste bleue des lanciers, se croyaient assaillis par des uhlans. Affolés, ils pointèrent dans le tas. Le désordre était alors à son comble. Les régiments confondus tourbillonnaient, dans un corps à corps frénétique, un tumulte inouï.

Lacoste avait dépassé Du Breuil, et, debout sur ses étriers — qu'il était grand ainsi! — il se ruait à l'attaque d'un officier prussien, le sabre haut. Mais se méprenant à la veste fatale, des dragons français l'entourèrent. Les cris étranglés de Du Breuil, presque muet d'horreur, se perdaient dans le fracas assourdissant. Et sous ses yeux, avant même qu'il eût pu fondre sur les assassins, son ami, haché de coups de taille, percé dans le dos d'un coup de pointe, se renversait bras ballants, sur la croupe de Conquérant,

chatouillé, qui rua. Au même moment un grand maréchal des logis surgissait, qui d'un moulinet foudroyant faisait place nette. Trop tard! Son regard croisa celui de Du Breuil, et le temps d'un éclair, dans l'odieux vacarme, dans le délire de la mêlée, les deux hommes, le cœur crevé, penchèrent la tête avec un sanglot déchirant.

Ils s'éloignaient, maintenant, Du Breuil soutenant du bras gauche le buste lourd de Lacoste, le vétéran de Saint-Cloud tenant les rênes, et parant les coups. Mais aux premières secousses de la marche, une écume rose mouilla les lèvres du blessé. Un profond soupir s'exhala de sa poitrine. Lacoste murmurait : « Des Français... Tué par des Français... » Un flot de sang lui sortit de la bouche. L'eau pure des yeux devint trouble. Du Breuil sentit alors le buste se raidir et lui glisser des bras. Conquérant venait de s'abattre, une patte brisée. Et le long du cheval qui hennissait de douleur, le grand corps maigre de Lacoste s'allongea, face au ciel, les bras en croix, comme un supplicié.

Un remous brusque emportait Du Breuil. Autour de lui des galops de panique, des chevaux sans cavaliers qui, par dizaines, venaient reprendre leur place dans le rang, des ruées d'hommes aux cris de bêtes, des luttes fauves: — han! sourd des sabres prussiens qui frappent, du tranchant, éclair rouge des sabres français qui trouent, de la pointe. Il roulait comme une épave dans ce tourbillon de sang et de poussière, pêle-mêle sans nom d'uniformes, où six mille cavaliers de toutes armes s'égorgeaient, avec une furie sauvage, sous le ciel bleu. Il allait devant lui, sans entendre, sans voir...

Lorsqu'il reprit conscience de lui-même, la nuit tombait, et dans le champ de carnage, où depuis bien longtemps les trompettes des ralliements s'étaient tues, on ne voyait errer çà et là que de rares et mornes groupes, des infirmiers, des femmes, des médecins, des prêtres. Au balancement d'un brancard, des paysans emportaient le corps du général Legrand, haché de coups de sabre. Dans cet amoncellement de cadavres, entre les blessés qui appellent d'une plainte douce, entre les chevaux qui se soulèvent et hennissent, comment

retrouver celui qui, les poings crispés, s'allonge face au ciel les bras en croix, comme un supplicié! Du Breuil y renonce. Il retraverse maintenant le plateau, descent la pente insensible. Il s'efforce de ne pas marcher sur les corps; mais derrière lui les blessés remuent; le pas de son cheval traîne un sillage de gémissements.

Il s'arrêta soudain. Une voix jeune suppliait : « A moi, par pitié! » A cet endroit, le sol était couvert d'affûts brisés. Partout des cadavres d'artilleurs prussiens. Un bras s'agitait. Dans le crépuscule, il reconnut le dolman bleu, le col jaune d'un chasseur d'Afrique. Il mit pied à terre, se pencha. La poitrine était trouée d'une balle, la main droite coupée d'un revers de sabre... Cette figure poupine!... Le blessé soupira, très bas : « Mon portefeuille... Langlade... Langl... » le souffle mourut. Langlade! oui, c'était cela. Le petit sous-lieutenant gracieux et parfumé... Il se souvint du sénateur et de sa femme, l'Opéra, Saint-Cloud, les diamants qui scintillent sur la peau nue, le ton sec : « Mon fils aussi partira! Il brûle de se battre... » S'ils le voyaient maintenant, le malheureux! Le dolman restait élégant, fines les bottes vernies. Mais les dents blanches grimaçaient, serrées dans un dernier sourire. Et l'expression séduisante du regard!... Elle conservait un étonnement dans sa fixité vitreuse.

Du Breuil pieusement se mit en devoir de chercher le portefeuille. Il exécuterait ce legs... Mais des maraudeurs avaient passé là. Les poches étaient retournées, les boutons des manchettes arrachés, un doigt scié à la main gauche... Plus de bague! ni de montre... Un scapulaire pendait seul sur la peau blanche. Il le recueillit.

Le feu sur toute la ligne achevait de s'éteindre. Il croisa des troupes en désordre, assises, couchées, qui jonchaient le sol, recrues de fatigue et d'énervement. Il longea des régiments qui formaient dans l'obscurité de grandes masses confuses. Des phrases se distinguaient dans le brouhaha des conversations. On attendait les ordres. Il traversa Bruville, Saint-Marcel, Villers-au-Bois. Ce n'était qu'ambulances, entassements de blessés. La nuit s'était faite. Un

souffle froid courut. Tout à coup, dans un chemin bordé d'arbres dont le feuillage bruissait sous le ciel noir, il entendit venir un galop précipité, qui le frôla. L'homme — un hussard, mais il ne put distinguer son visage — criait en agitant le bras : « Nous avons la victoire ! »

Un peu plus loin, tombé dans un bivouac d'infanterie, il apprenait avec une joie sourde que la dernière alerte, causée par des hussards rouges, était l'effort suprême de l'ennemi. Les prussiens étaient repoussés sur toute la ligne. Demain, à l'aube, nous allions achever notre victoire... Les officiers étaient groupés devant un grand feu où brûlaient une roue de caisson, des crosses brisées. Un reflet rouge éclairait leurs visages. Deux ou trois cents hommes se pressaient autour des faisceaux, serrés, collés les uns contre les autres. Froid vif. Nuit pure.

Sur un lit de chassepots, entouré de sa garde, le drapeau reposait. Du Breuil sentit alors que sa tristesse, comme un oiseau funèbre, s'envolait lourdement. Au-dessus des dormeurs grelottants, le drapeau s'allongeait, dans sa gaine de cuir. Il s'éloigna, songeant : Les âmes des trépassés sommeillent dans ses plis. Demain, à l'aube, il s'éploiera dans le ciel clair... Et grave, devant l'emblème mystérieux, Du Breuil comprenait la signification du sang versé. Tant de braves gens n'avaient pu mourir en vain !

Paul et Victor Margueritte.

LA PERDRIX DE LUDIVINE

Ludivine était la fille d'un pêcheur. Elle avait dix-huit ans et la rusticité de son origine n'enlevait rien à la beauté de ses formes et à l'heureuse harmonie de ses proportions.

La finesse de ses attaches eussent fait envie à une duchesse de bonne maison ou à une sauvagesse sans alliage.

Rompue à tous les exercices de la mer et du bois, elle tranchait la morue en se jouant et tendait un piège à un renard avec une suprême habileté.

Elle eût battu Atalante à la course et la barre d'une barge en main, rendu des points au premier timonier du monde.

Nul ne dansait le « Castor » comme elle, et l'on parle encore des truitres au lard qu'elle faisait frire et des fayots qu'elle préparait.

Avec cela, d'une sagesse exemplaire, pas un mot à dire, quoi, rien, absolument rien. Le curé lui-même, à son prône, où il ne ménageait cependant, personne, n'avait encore rien critiqué en Ludivine. Et qu'aurait-il dit?

Elle n'allait jamais aux graines avec les garçons. Nul ne l'avait jamais vu s'attarder dans les coins noirs avec son danseur, après la danse. Quand elle prenait le bois, c'était toujours toute seule ou avec des personnes éprouvées.

Charly B. prétendait bien l'avoir embrassée une fois, une seule! Mais Charly se mettait souvent en fête, et dans cet état, se laissait entraîner à dire trente-six mille menteries qu'il désavouait ensuite.

Ludivine était donc une fille parfaite, me dira-t-on? Hélas! non, répondrai-je, il n'est pas de fille parfaite en ce monde et je le regrette de toute mon âme... Ludivine avait un grand défaut : elle aimait trop la chasse.

C'était chez elle une invincible passion et rien ne lui coûtait pour la satisfaire.

Elle lui sacrifiait jusqu'aux entraînements de la plus élémentaire des coquetteries, et ses costumes de chasse n'eussent pas été déplacés dans la hotte du chiffonnier le plus sordide.

Cet inentravable entraînement et ce laisser-aller lui causèrent un jour une cruelle mésaventure, et je vais vous la conter :

A la fin d'août, Ludivine avait placé plusieurs collets sur le bord du bois. Elle savait que les jeunes perdrix commençaient, à cette époque, à venir au plain chercher les graines rouges dont elles sont friandes, et le désir de régaler son père le dimanche suivant, l'avait poussée à contrevenir aux lois, qu'elle ignorait, d'ailleurs profondément et dont elle se moquait comme d'une guigne.

Le vendredi, son ménage achevé, ses vaisseaux préparés, ses couteaux à trancher, à piquer, à décolier, mis en ordre, elle s'achemina vers ses collets.

Le temps avait été très doux, un peu pluvieux. Les perdrix avaient gardé le bois; aussi n'en trouva-t-elle qu'une seule qui se fut prise, Elle la mit dans la poche de sa jupe et reprit la route de la maison.

Chemin faisant, elle s'aperçut, en jetant un coup d'œil au large, que les barges rentraient. Elle hâta le pas pour se trouver au plain à l'arrivée de son père, afin de l'aider à décharger sa morue, à la trancher, à la saler dans le chaffaud et... elle oublia sa perdrix. La pêche avait été abondante et il était minuit passé, lorsqu'elle put songer à dormir. Il fallait se lever dès l'aurore, qui écarte ses voiles bien de bonne heure encore en cette saison, et elle se laissa tomber toute habillée sur son lit.

Au réveil, elle dut s'occuper du grand ménage, car c'était samedi, veille du dimanche.

De plus, le curé était arrivé le matin même pour sa mission et devait confesser le soir. Ludivine vacqua à ses travaux obligés avec sa vaillance ordinaire et oublia de plus en plus sa perdrix. Puis, le soir venu, jetant sur sa robe de travail un vêtement un peu plus propre, elle se dirigea vers la chapelle.

Tout le long du chemin, il lui sembla qu'une odeur désagréable l'accompagnait avec persistance, mais les sentiers du Labrador exhalent tant de parfums qui ne doivent rien à la rose, qu'elle ne songea point à s'en étonner.

Rendue à l'église, tous les soins de son examen de conscience absorbèrent toute son attention. Elle ne sentait plus rien que le regret de ses fautes. Son tour vint ; elle entra dans le confessionnal et s'y agenouilla pieusement, puis, au moment voulu, elle commença l'aveu de ses péchés.

Ils n'étaient pas énormes, ainsi que vous devez le penser. Cependant, le curé semblait soucieux, presque sévère contre son habitude, car il était pour toutes les faiblesses, l'indulgence en personne. Il se remuait souvent, se mouchait à tout propos, bref, donnait tous les signes d'une agitation singulière. Enfin, n'y tenant plus, à l'instant où la jeune fille s'accusait avec une extrême contrition de son plus gros péché, il s'écria, contenant à peine les éclats de sa voix ;

— Ludivine. ça pue horriblement.

La jeune fille, complètement ahurie. ouvrit des yeux énormes... puis pâlit tout à coup. Puis, un souvenir venait de traverser son cerveau avec l'acuité d'un harpon.

Mon Seigneur, se dit-elle, c'est la perdrix! la perdrix qui s'est gâtée dans ma poche? il fait si chaud ! Que faire, bon Dieu ? et son embarras était extrême.

Le curé qui s'aperçut de sa pâleur, reprit :

— Ça te rend malade. hein? D'ou vient donc cette odeur ?

— C'est la perdrix, monsieur le Curé, répondit Ludivine.

— Comment, la perdrix?

— Oui, monsieur le Curé, ma perdrix!

Le curé regarda sa pénitente avec étonnement, et sa figure s'assombrissant soudain, il dit sèchement :

— C'est bien, continue ta confession.

Ludivine acheva et sortit toute en émoi.

Le curé, une fois libre, se précipita hors de la chapelle, humant avec frénésie les émanations du varech et de la mer, qui venaient jusqu'à lui. Enfin il rentra chez moi où il couchait.

Le lendemain, après la messe, il se mit en devoir de prononcer son allocution habituelle.

Il avait l'air d'assez méchante humeur, et le connaissant, je supposais qu'il allait se livrer à l'un de ses accès d'étonnante franchise, dont il était coutumier, sans se préoccuper de la délicatesse d'oreilles, qu'il savait d'ailleurs peu sensibles, de ses auditeurs.

J'étais allé la veille, dans la soirée, fumer une pipe et jouer au « Jack » chez le père de Ludivine et j'y avais appris que l'on avait dansé chez Dud et que, le whiskey aidant, la partie de plaisir avait été un peu débraillée.

Incidemment, Ludivine m'avait parlé de sa perdrix et prié de l'excuser auprès du curé, tâche qu'il m'avait été impossible d'accomplir, le curé s'étant levé bien avant moi.

Il commença, et, comme je m'y attendais, entra à pieds joints dans son sujet.

— On a dansé chez Dud, il y a cinq jours ; et, comme d'habitude les hommes se sont conduits en ivrognes et les filles en pas grand'chose. Si on recommence ces indignités, je refuserai l'absolution aux coupables.

Il vaudrait mieux me payer ma dîme, dont j'ai besoin, encore plus pour les pauvres que pour moi-même, que de consacrer l'argent qui m'est dû à l'achat de mauvais whiskey. Jusqu'ici je n'ai jamais réclamé. A partir d'aujourd'hui je vais devenir de la dernière exigence.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Certes, il est bien, il est même très bien de revêtir un costume convenable pour venir à l'église le dimanche, mais cela ne suffit pas, il faut encore être aussi net en dessous qu'en dessus.

Hier, j'ai failli mourir asphyxié en confessant les femmes, et, puisque Ludivine prétend que cela s'appelle ainsi, je

vous défend de vous présenter désormais au confessionnal, sans vous laver à fond la perdrix.

Je n'eus que le temps de franchir la porte de l'église, près de laquelle je me tiens toujours, avant d'éclater.

Quand mon curé vint me rejoindre je riais encore. Je lui expliquai sa méprise et il en rit plus fort bue moi ; puis, une fois calme, il me dit :

— Baste ! C'est une métaphore, un peu hardie, peut-être, mais la propreté est une vertu et Je suis ici pour prêcher la vertu...

Et pour les pratiquer toutes, interrompis-je.

— *Amen*, flatteur !

H. de Puyjalon

Québec, 1898.

CYRANO DE BERGERAC

(Nos lecteurs savent déjà l'immense succès obtenu au théâtre de la *Porte-Saint-Martin* par le CYRANO DE BERGERAC de M. Edmond Rostand. Nous en reproduisons une des plus jolies scènes, la scène du balcon où Cyrano parle d'amour à Roxane, obtient à force d'éloquence le baiser... que va cueillir à sa place son jeune ami Christian.)

SCÈNE DU BALCON

CYRANO

Je pars pour décrocher l'étoile, et je m'arrête,
Par peur du ridicule, à cueillir la fleurette!

ROXANE, au balcon.

La fleurette a du bon!...

CYRANO

Ce soir, dédaignons-la.

ROXANE

Vous ne m'aviez jamais parlé comme cela!

CYRANO

Ah! si loin des carquois, des torches et des flèches,
On se sauvait un peu vers des choses... plus fraîches!
Au lieu de boire goutte à goutte en un mignon
Dé à coudre d'or fin l'eau fade du Lignon,
Si l'on tentait de voir comment l'âme s'abreuve
En buvant largement à même le grand fleuve!

ROXANE

Mais l'esprit?...

CYRANO

J'en ai fait pour vous faire rester
D'abord, mais maintenant ce serait insulter
Cette nuit, ces fraîcheurs, cette heure, la Nature,
Que de parler comme un billet doux de Voiture!
Laissons, d'un seul regard de ses astres, le ciel
Nous désarmer de tout notre artificiel!
Je crains tant que parmi notre alchimie exquise
Le vrai du sentiment ne se volatilise,
Que l'âme ne se vide à ces passe-temps vains,
Et que le fin du fin ne soit la fin des fins!

ROXANE

Mais l'esprit!...

CYRANO

Je le hais dans l'amour! C'est un crime
Lorsqu'on aime de trop prolonger cette escrime.
Le moment vient d'ailleurs inévitablement,
Et je plains ceux pour qui ne vient pas ce moment,
Où nous sentons qu'en nous un amour noble existe
Que chaque joli mot que nous disons rend triste!

ROXANE

Eh! bien, si ce moment est venu pour nous deux,
Quels mots me direz-vous?

CYRANO

Tous ceux, tous ceux, tous ceux
Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,
Sans les mettre en bouquet. Je vous aime. J'étouffe.
Je t'aime, je suis fou. Je n'en peut plus. C'est trop,
Ton nom est dans mon cœur comme un grelot,
Et comme tout le temps, Roxanne, je frissonne
Tout le temps le grelot s'agite et le nom sonne.

Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,
Pour sortir le matin tu changeas de coiffure ;
J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure
Que, comme lorsqu'on a trop fixé le soleil
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
Sur tout, même au milieu des ténèbres profondes
Mon regard ébloui pose des taches blondes !

ROXANE

Oui, c'est bien de l'amour.

CYRANO

Certes, ce sentiment
Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment
De l'amour... il en a toute la fureur triste !
De l'amour... et pourtant il n'est pas égoïste !
Ah ! que pour ton bonheur, je donnerais le mien
Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien,
S'il se pouvait, parfois, que, de loin, j'entendisse
Rire un peu le bonheur né de mon sacrifice !...
Chaque regard de toi suscite une vertu
Nouvelle, une vaillance en moi ! Commences-tu
A comprendre à présent ? Voyons, te rends-tu compte ?
Sens-tu, mon âme, un peu, dans cette ombre qui monte ?. .
Oh ! Mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux,
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !
C'est trop ! dans mon espoir même le moins modeste
Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste
Qu'à mourir maintenant ! C'est à cause des mots
Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux.
Car vous tremblez comme une feuille entre les feuilles !
Car tu trembles ! Car j'ai senti, que tu le veuilles
Ou non, le tremblement adoré de ta main
Descendre tout le long des branches du jasmin !

(Il baise l'extrémité de la branche pendante.)

ROXANE

Oui, je tremble et je pleure, et je t'aime, et je suis tienne.
Et tu m'as enivrée...

CYRANO

Alors, que la mort vienne !
Cette ivresse, c'est moi, moi, qui l'ai su causer !
Je ne demande plus qu'une chose...

CHRISTIAN (caché)

Un baiser !

ROXANE, se rejetant en arrière, sur le balcon.
Hein !

CYRANO

Oh !

ROXANE

Vous demandez ?

CYRANO

Oui .. je...

(Bas, à Christian.)

Tu vas trop vite !

CHRISTIAN, de même.

Puisqu'elle est si troublée, il faut que j'en profite !

CHRISTIAN, à Cyrano.

...Obtiens-moi ce baiser !

CYRANO

Non !

CHRISTIAN

Tôt ou tard...

CYRANO

C'est vrai !
Il viendra ce moment de vertige énivré

Où vos bouches vont l'une vers l'autre, à cause
De la moustache blonde et de sa lèvre rose !

(A lui-même.)

J'aime mieux que ce soit à cause de...

ROXANE, rouvrant doucement la fenêtre.

C'est vous ?
Nous parlions de... de... d'un..,

CYRANO

Baiser. Le mot est doux :
Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l'ose :
S'il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?
Ne vous en faites pas un épouvantement !
N'avez-vous pas tantôt, presque insensiblement.
Quitté le badinage et glissé sans alarmes
Du sourire au soupir, et du soupir aux larmes ;
Glissez encore un peu d'insensible façon :
Des larmes au baiser, il n'y a qu'un frisson !

ROXANE

Taisez-vous!

CYRANO

Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer.
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter au bord des lèvres, l'âme.

ROXANE

Taisez-vous !

CYRANO

Un baiser, c'est si noble, madame,
Que la reine de France, au plus heureux des lords,
En a laissé prendre un, la reine même.

ROXANE

Alors !

CYRANO

J'eus comme Buckingam des souffrances muettes,
J'adore comme lui la reine que vous êtes,
Comme lui je suis triste et fidèle...

ROXANE, éperdue.

Et tu es
Beau comme lui !

CYRANO

C'est vrai, je suis beau, j'oubliais... !

ROXANE

Eh bien, montez cueillir cette fleur sans pareille...

CYRANO, poussant Christian.

Monte !

ROXANE

Ce goût de cœur...

CYRANO

Monte !

ROXANE

Ce bruit d'abeille ..

CYRANO

Monte !

CHRISTIAN, hésitant.

Mais il me semble à présent que c'est mal !

ROXANE

Cet instant d'infini !

CYRANO

Monte donc, animal!

CHRISTIAN, grimpant par le banc et les branches de l'arbre.

Ah ! Roxane !

(Elle ouvre ses bras, — il arrive sur le balcon, il l'enlace.)

CYRANO

Ah ! au cœur, quel pincement bizarre !

(Il s'éloigne, dans l'ombre, les yeux fixés sur les deux amants dont les lèvres s'unissent.)

Baiser, festin d'amour dont je suis le Lazare,
Il me vient dans cette ombre une miette de toi,
Mais oui, je sens un peu mon cœur qui te reçoit
Puisque sur cette lèvre où Roxane se leurre,
Elle baise les mots que j'ai dits tout à l'heure !

Edmond Rostand.

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ

A la dernière assemblée de la *British Association*, il a été lu, de moi, une étude sur les origines de la population franco-canadienne et, comme il nous faut rechercher celles-ci entre 1630 et 1680, j'ai dû m'arrêter là, en disant que, de 1680 à 1760, l'immigration n'amenait pas vingt hommes par année.

On m'observe que le recensement de 1680 ne donne que 9,719 âmes pour toute la colonie et l'on veut savoir d'où viennent *tous* les Canadiens-français d'aujourd'hui. Je réponds :

Vers 1662-3 on comptait à peu près 2,500 âmes dans le pays. L'immigration, arrêtée depuis longtemps, reprenait son cours. Le recensement de 1665 donne 3,215. Mentionnons aussi ceux qui suivent :

1667.	3,918
1668.	6,282
1673.	6,705

Cette dernière année, le roi arrêta l'immigration. Elle ne fut jamais reprise, mais, tant que dura la paix avec les sauvages, il y eut encore des familles venant de France. Les cinq recensements que voici, nous montrent l'accroissement de la population :

1675.	7,832
1676.	8,415
1679.	9,400
1680.	9,719
1681.	9,677

Le chiffre de 1673 avait donc gagné cinquante pour cent, en 1681 — ce qui comprend les naissances et les arrivages.

La guerre commença en 1684 et dura jusqu'à 1700, puis elle recommença en 1742 et ne finit qu'en 1760. Il ne venait plus personne de France à partir de 1683.

La population de 1712 s'élevait à 18,440, soit un doublement en trente années de guerre. Vingt-sept ans plus tard, en 1739, elle donnait 42,701 âmes, ayant beaucoup plus que doublée durant cette période de paix.

La guerre remplit les années 1743-1760. En 1765, le recensement donne 69,810 âmes montrant que, en vingt-six ans, nous n'avions augmenté que d'un peu plus de cinquante pour cent.

Dix ans plus tard (1775) le recensement fournit 90,000 — y compris quelques Anglais.

La suite des recensements ne nous dit rien de précis, car la population est traitée sans distinction de race, mais la période de 1681 à 1775 semble indiquer que le croît régulier des Canadiens-français est un doublement par trente années. Essayons ce calcul pour voir où il nous mène :

1680.	9,700
1710.	19,400
1740.	38,800
1770.	77,600
1800.	165,200
1830.	310,400
1860.	620,800
1890.	1,241,600
1897.	1,282,987

La province de Québec renferme aujourd'hui 1,282,987 personnes de sang français et même un peu plus que ce chiffre.

Mais il y en a bien 200,000 dans Ontario et un million aux Etats-Unis. Comment arranger cela ? D'une manière

toute simple: reprenons notre calcul par périodes de vingt-huit ans.

1680.	9,700
1708.	19,400
1736.	38,800
1764.	77,600
1792.	155,200
1820.	310,500
1848.	620,800
1876.	1,241,600
1897.	2,172,800

Il est bien certain que les Canadiens-français des Etats-Unis, d'Ontario et de Québec réunis comptent au moins 2,200,000 âmes, par conséquent, ils se sont doublés huit fois en deux siècles et dix-sept ans, par périodes de vingt-huit ans.

Cette force d'expansion est en pleine activité.

Benjamin Sulte.

Ottawa, Janvier 1898.

LA FENÊTRE

Lorsque je rentrais dans la nuit, je voyais souvent, au delà du petit jardin, une fenêtre éclairée. Parfois la fenêtre était ouverte; il s'y penchait une silhouette flexible de jeune fille ou de jeune femme.

Je remarquai que la lumière ne s'allumait guère avant deux heures et s'éteignait à trois heures. D'abord, je crus que la jeune personne passait ce temps en préparatifs de repos et je la jugeai noctambule — par goût ou par nécessité. Mais je sus bientôt qu'elle se couchait avant minuit, se levait au moment où j'ai dit et se recouchait ensuite. C'était une habitude singulière — mais plutôt charmante : rien ne prédispose, pour jouir de la nuit, comme de sortir du sommeil. Le silence est plus délicieux, les ombres d'un jardin plus aimables et plus mystérieuses.

*
* *

Une nuit d'avril, retrouvant l'inconnue rêveuse devant un demi-clair de lune, je lui ôtai mon chapeau et je reçus en retour une révérence. Mon cœur tressaillit; je crus entrevoir une merveilleuse douceur à la svelte personne au visage caché dans la pénombre d'un capuchon de dentelle. Je saluai encore les jours suivants, et toujours la jolie révérence, lente, rythmique comme une pavane.

Mon âme était pour lors inhabité : la nocturne voisine

y prit demeure. Elle me devint chaque soir plus chère ; et bientôt nous commençâmes de faire de la télégraphie par dessus les chênes, les trembles et le petit hêtre rouge. Je possédais les éléments d'une écriture de signes que m'avait apprise un vieil oncle et, par un petit miracle, il se trouva qu'*elle* la possédait aussi, et mieux que moi.

Elle commença par me demander une entière discrétion par m'arracher la promesse de ne pas chercher à savoir qui elle était, jusqu'à l'heure où elle trahirait elle-même le mystère. Je fis là-dessus mon grand serment et notre intimité devint complète. Elle ne répondit que peu à peu à ma flamme, curieuse d'abord, amie ensuite, jusqu'à la nuit de septembre où son cœur se donna tout entier... à soixante-quinze pas de distance ! Oh ! cette nuit de septembre avec ses navires argentins sur la mer éthérique, sa lampe ronde enveloppée d'un voile de tulle pâle et qui se découvrait au jeu de la brise d'occident, ses arbres agités comme des robes de déesses ! Elle m'apparut la grande nuit de l'histoire du monde, quand l'énigmatique amie traça le hiéroglyphe lumineux qui était comme le symbole délicat de l'amour !



L'automne passa, puis l'hiver, et l'idylle demeurait toujours suspendu dans l'espace. En vain suppliais-je, en vain offrais-je ma vie entière pour un rendez-vous. On se renfermait toujours dans le prétexte d'une espèce de vœu qui ne pourrait se délier que plus tard. Au printemps, ce fut la folie : je devenais maigre et pâle, je n'avait plus goût qu'à cette heure où apparaissait la silhouette flexible et le visage pénombré par la dentelle. Encore était-ce une heure douloureure et désespérée, une heure de supplications vaines et de passion misérable.



Une nuit, la lumière ne vint pas, ni la suivante. Saisi d'effroi, je restai près de deux jours à ma fenêtre. Je ne pus-

dormir ni manger — hanté de pressentiments lugubres. Le matin du troisième jour, je reçus une lettre qui m'invitait à passer chez un notaire inconnu. L'instinct me dit que j'allais avoir des nouvelles de mon amie ; je ne perdis pas un instant à me rendre au rendez-vous. Je trouvai un gros homme déjà vieux, dans une étude à l'ancien style. Il m'apprit que j'héritais de Mlle V..., morte l'avant-veille, et qui, à défaut de famille m'avait choisi comme légataire universel !

— La fortune, me dit le notaire, est constituée par des biens-fonds et par des valeurs de tout repos : elle se monte approximativement à huit cent mille francs. Quant au testament, il est inattaquable : il a été fait sous ma surveillance...

Il me regardait avec un sourire de félicitations, et il dit encore :

— Il y a aussi ce pli, que je suis chargé de vous remettre confidentiellement.

Je pris la lettre, je balbutiais d'une voix tremblante :

— Je reviendrai un autre jour, monsieur, vous demander des détails...

Il s'inclina d'un air de déférence. Je sortis chancelant, le cœur brisé. Je me blottis au fond d'un café pour lire la triste parole posthume de mon amie.



La lettre était brève. Elle disait :

« Pardonnez à une pauvre vieille fille de vous avoir dû le seul vrai bonheur de sa vie ! Laide et fière je n'avais pu aimer aucun des hommes que j'ai connus : tous m'avaient rebutée par leur attitude, hypocrite ou brutale — et j'étais arrivée à soixante-dix ans, avec un cœur plein de tendresse, sans avoir ressentie une seule fois la joie divine de penser à un être comme une croyante peut penser à son Dieu. Vous m'avez donné cette douceur infinie : grâce à vous, j'aurai vécu tout entière, durant près d'une année, à confondre mon âme dans une délicieuse extase. Je suis heu-

reuse maintenant, *j'ai vécu*, et, près de l'heure de ma mort, c'est ma suprême espérance que vous garderez un souvenir apitoyé de votre pauvre amie de la fenêtre... »



Je ne sais comment vous auriez pris la chose, mais je demeurai un quart d'heure à pleurer dans l'encoignure sombre de ce café. Et le plus étrange, c'est que le souvenir de cette idylle a toute la fraîcheur, toute la suavité des beaux contes d'amour que nous édifions avec les belles filles des hommes, et que je ne puis me mettre à la croisée sans qu'une tendre douceur ne me pénètre, sans que je n'entrevoie une flexible silhouette, aussi charmante que la vierge de Vérone ou cette belle chrétienne qui éblouit tous les yeux quand le cadi et les deux pachas ordonnèrent de lui ôter son masque.

J.-H. Rosny.



Souvenir de Lune

La peine qu'un soir je te fis
Tu voulus la dire à la lune.
De mon chagrin tu faisais fi!
Mais ma douleur en était une,
De celles qui ne disent pas
Le nombre de leurs pleurs, ô brune,
Et qui sut te compter les pas
De ton rêve jusqu'à la lune.

Que lui disais-tu ce soir-là
Sinon que tu n'avais aucune
Espérance qui te parlât...
Qu'en ton cœur fut une lacune
Que ne comblait pas mon amour...
Que je n'ai pu t'empêcher, brune,
Que tu me haïsses un jour
Jusqu'à le penser,.. à la lune?

Eh! je n'en sais rien pourtant, moi!
L'amour n'a rien qui m'importune.
J'ai dû t'aimer autant que toi...
Car mon amour en était une...
Je t'aime et n'ai pas d'autre foi
Que la foi dans tes vœux, ô brune,
Si tu voulais, comme autrefois,
Nous irions le dire à la lune?..

Si la lune avait vu mon cœur!
Comme ma peine en était une!
Comme je sentais sa langueur
M'attendrir de ton infortune!
Ah! tu ne croiras pas cela!
Moi, je souffrais plus que toi, brune,
O moi qui pleurais ce soir-là
De te voir pleurer dans la lune!...

Henry Desjardins

Montréal, janvier 1898.

Chronique

des deux Frances

Nous venons seulement d'apprendre le mariage de M. l'avocat Robillard, l'associé de l'honorable M. Robidoux, de Montréal, avec Mlle Blanche Boivin, fille de M. Oscar Boivin et nièce de l'ancien premier Ministre Mercier.

La *Revue des Deux Frances* prie M. et Mme Robillard de bien vouloir accepter ses félicitations et ses vœux de long bonheur.



Notre compatriote, M. Aurèle Suzor-Côté vient de remporter de beaux succès.

Au concours de toutes les Académies de Julian, il a décroché la première médaille et un prix de cinquante francs.

L'excellent peintre n'en est pas à son premier succès et nos félicitations se mêlent à bien d'autres.



Le docteur Louis Gauthier (de Québec) a merveilleusement réussi deux très difficiles opérations à la Clinique du Professeur Charles Abadie dont il est le chef oculiste très estimé.



Le docteur Alfred McCormack part pour Londres où il suivra les cours des hôpitaux pendant quelques semaines, après quoi il reviendra à Paris. Il y restera cinq mois, puis il ira à Berlin et à Vienne.

Le docteur Masurette va passer un mois à Rome avant son départ pour le Canada.

Le docteur Masurette a suivi à Paris, les cours des illustres professeurs de hôpitaux *Saint-Louis*, *Necker*, *l'Hôtel-Dieu*, *Broca* et *la Charité*.

*
* *

Combien l'ami Raoul Barré doit être content! — Tous les journaux acclament ses dessins dans *Le Sifflet*. Et le *Cri de Paris* se l'attache comme dessinateur.

C'est de partout que lui viennent les louanges.

Nous sommes d'autant plus heureux des succès de M. Barré qu'il est, dès maintenant, un collaborateur attitré de la *Revue des Deux Frances* dans laquelle nos lecteurs verront souvent de ses dessins.

Que dites-vous de celui d'aujourd'hui?

*
* *

M. Frédéric Villeneuve, qui fut un avocat distingué de Montréal, maintenant à Edmonton, a lancé un vaillant petit journal : L'*Ouest Canadien*.

Succès à notre cher et lointain confrère.

Que cette brise de France lui soit douce et d'un heureux augure.

L'*Ouest Canadien*, publié près du pays de l'or, a un beau champ devant lui.

Et, il est plein d'intérêt le journal de notre sympathique confrère, M. Frédéric Villeneuve.

Il ne parle pas seulement de tous les avantages des très riches territoires du Nord-Ouest Canadien, mais il est rempli de renseignements utiles sur le Klondyke, sur ses mines et ses fabuleuses richesses.

Nous donnons, de par delà les mers, une fraternelle poignée de main à notre lointain confrère.

R. B.

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

L'étranger qui, après avoir visité la Bourse de Paris, s'engage dans la rue Vivienne, ne tarde pas à apercevoir un établissement d'un ordre tout différent. Je veux parler de la Bibliothèque nationale. Là-bas, des cris farouches, l'agitation bruyante, la fièvre de l'or; ici, le recueillement, le repos de l'esprit, la paix de l'âme par le travail. Y eut-il jamais opposition plus violente et ces deux grands établissements — si près l'un de l'autre et si dissemblables pourtant — ne sont-ils pas comme la synthèse de notre époque?

La France peut-être fière, à bon droit, de sa Bibliothèque nationale, car celle-ci est la plus importante du monde entier. Trois millions de volumes sont rangés sur ses rayons qui, alignés à la file, ne tiendraient pas moins de 40 kilomètres de longueur.

L'embryon de cette colossale collection date du roi Charles V qui rassembla douze cents volumes; mais c'est surtout à François Ier — l'ami des lettres et des arts, — que revient l'honneur d'avoir créé une Bibliothèque royale. Il aimait tellement ses livres que pour les avoir plus près de lui, il les fit transporter au château de Fontainebleau, mais ils revinrent à Paris avec Charles IX. Promenés du collège de Clermont (aujourd'hui lycéé Louis le Grand), au couvent des Cordeliers, ils furent enfin placés dans une maison de la rue de la Harpe, où ils reposèrent nombre d'années.

C'est là que nous les trouvons à l'avénement de Louis XIV. Leur nombre à ce moment ne dépassait pas cinq mille. Toutefois, depuis 1617, le dépôt légal établi comme condi-

tion du Privilège du roi donné aux imprimeurs, amenait régulièrement rue de la Harpe une certaine quantité de volumes. Avec Colbert et Louvois, leur nombre s'accrut rapidement et le local de la rue de la Harpe étant devenu insuffisant, Colbert donna asile aux collections royales dans une maison dépendant de ses jardins de la rue Vivienne, c'est-à-dire presque en face de l'établissement actuel.

Enfin, en 1721, ces collections prirent possession d'une partie de l'hôtel du comte de Nevers, dépendant de l'ancien palais de Mazarin, et des locaux laissés libre par la faillite de Law. Ce fut leur dernière étape. Le dépot légal et les acquisitions continueront à faire affluer livres, manuscrits, estampes, monnaies et médailles dans les salles de la Bibliothèque royale; mais n'amèneront que quelques transformations. En 1789, le département des Imprimés ne comptait encore que trois cents mille volumes; la Révolution va faire accroître rapidement ce chiffre, en enlevant aux abbayes, aux évêchés et aux châteaux, de nombreux ouvrages.

La Bibliothèque nationale courut de gros dangers, pendant le siège de 1870-1871. Les salles furent fermées et les objets les plus précieux mis à l'abri des bombes prussiennes ou de la convoitise des vainqueurs; mais d'innombrables documents de l'esprit humain restaient exposés aux feux de l'ennemi. Quoique décimé par les nécessités de la défense, le personnel restant veilla sur ces trésors avec un admirable dévouement. Toutes les nuits, des sentinelles étaient aux aguets sur les toits, malgré l'inclémence de la saison.

La paix conclue, les salles rouvrirent leurs portes, mais le calme dura peu; la Commune survint, avec ses folies sanguinaires. Heureusement, l'administrateur délégué était Elisée Reclus. Le célèbre géographe se montra plein d'égard pour le personnel de la Bibliothèque et défendit courageusement le monument dont il avait la garde, donnant, jusqu'à la dernière heure, des ordres et des conseils pour écarter le sinistre incendie qui menaçait de dévorer Paris tout entier.

La Bibliothèque nationale est divisée, on le sait, en quatre

grands départements : Manuscrits, Estampes, Monnaies et médailles, Imprimés. Nous passerons assez rapidement sur les trois premiers, pour nous attacher plus spécialement aux Imprimés, qui intéressent davantage le grand public.

Le département des Manuscrits est bien digne cependant de retenir l'attention des lettrés par les trésors qu'il contient. En dehors de la salle de travail où, chaque année, quarante mille volumes manuscrits sont consultés, le public est admis à visiter deux fois par semaine, — les mardi et vendredi — la Galerie Mazarine et la Galerie des Chartes. La première, construite par Mansard sur l'ordre du cardinal Mazarin, est une pure merveille; les peintures de la voûte, exécutées en 1641 par Romanelli et Grimaldi sont célèbres. Elle contient — exposés dans des vitrines — d'incomparables joyaux : manuscrits du moyen-âge aux enluminures exquises ; chefs-d'œuvre de reliure ancienne ; spécimens rarissimes d'imprimerie xylographique. Tout à côté de cette magnifique salle, se trouve la Galerie des Chartes, d'un intérêt un peu spécial.

Cent mille volumes de manuscrits s'alignent sur les rayons de ce département ; ils sont classés sous diverses rubriques : fonds français, latins, grecs, orientaux ; ceux-ci subdivisés eux-mêmes en fond chinois, arabe, persan, etc. Le fonds français contient de nombreux manuscrits d'hommes illustres, Victor Hugo en tête. Il recèle aussi certains manuscrits pieusement conservés jusqu'au jour où il sera permis de les ouvrir : tels les « *Mœurs de mon temps* », de Maxime du Camp, réservés jusqu'en 1810.

Celui qui écrit ces lignes a eu la bonne fortune de parcourir un nombre considérable de volumes manuscrits, voire des collections entières, comme celle de Joly de Fleury, — procureur général au Parlement au siècle passé, — qui ne contient pas moins de 2.500 volumes. La mission dont il était chargé était la recherche des imprimés que les collectionneurs ne craignaient pas d'intercaler au milieu de pièces manuscrites et qui ont été religieusement conservés dans l'état primitif. Ces recherches étaient nécessaires pour que le catalogue général, dont on s'occupe en ce moment, fut



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Salle de lecture.*

PHOTOGRAVURE DE LA REVUE DES DEUX FRANCES.

aussi complet que possible. Or, il existe, au milieu de ces manuscrits, des pièces de toute rareté et qui ne se trouvent pas dans le service des Imprimés; on y a découvert notamment le seul exemplaire connu de la première édition du catéchisme de Calvin. Nous y avons trouvé nous-mêmes des documents très curieux et d'un vif intérêt; quelques-uns ont été publiés dans des revues françaises. La besogne, assurément, est souvent ingrate. Il faut parcourir parfois des centaines de pièces pour trouver un joyau! Mais quelle joie alors! Comme on est vite payé de ses peines! Et puis, n'y a-t-il pas la douce satisfaction d'oublier les tristesses dont l'existence est semée, et en parcourant ces souvenirs du passé, de faire revivre l'histoire de nos aïeux, de ressusciter un instant toutes les personnalités célèbres ou seulement connues des siècles éteints! Que de secrets intimes l'on surprend ainsi! Que de souvenirs demeurent de ces évocations momentanées!

Mais, revenons au présent et abandonnons les manuscrits pour le département des Estampes. Ce dernier est assez mal partagé pour le moment au point de vue des locaux; les salles sont mal éclairées et distribuées; mais cette installation est provisoire. Lorsqu'on aura édifié les bâtiments en projet snr la rue Vivienne, on donnera aux chefs-d'œuvre des artistes français et étrangers, un aménagement plus digne d'eux. Ce département ne compte pas moins de deux millions et demie de pièces diverses, classées par catégories, et qui s'augmentent chaque année de dix mille estampes nouvelles, soit par le dépôt légal, soit par des achats. Cinq mille travailleurs viennent, chaque année, faire des recherches ou des études dans ces magnifiques collections.

Les plus précieux spécimens de la gravure française et étrangère sont exposés dans le vestibule d'entrée ou dans les fenêtres de la salle de travail, où les visiteurs peuvent les étudier les mardi et vendredi de chaque semaine. Il y a là des incunables italiens de taille douce et des eaux-fortes de Rembrandt d'un prix inestimable.

Les origines du département des Estampes viennent de l'acquisition faite par Louis XIV à l'abbé de Marolles d'une

collection de 123.000 pièces. L'abbé de Marolles, qui fut un mauvais écrivain et un piètre traducteur, avait l'amour des estampes et en avait réuni une superbe collection, constamment accrue depuis deux siècles.

Le département des Monnaies et Médailles n'est pas moins important que les précédents ; il a l'avantage de pouvoir être mieux apprécié, ses collections étant toutes exposées sous vitrines et pouvant être visitées deux fois par semaine comme les précédentes. Sa création date de Louis XIV ; le grand Roi eut l'idée de réunir toutes les monnaies et les médailles exposées dans ses palais et commença ainsi la belle collection que les amateurs peuvent admirer aujourd'hui dans les salles de la rue Richelieu. En 1862, une véritable fortune échut à ce département. Le duc de Luynes qui, dans ses voyages, avait su, grâce à sa fortune et à son érudition, réunir une admirable collection de pièces, relatives surtout à la Grèce et à l'Orient, en fit don à notre établissement national. Récemment, la très belle collection de M. Waddington, est encore venue augmenter les richesses du Département des Monnaies, qui compte aujourd'hui plus de trois cent mille pièces.

Il ne nous reste plus qu'à parler du département des Imprimés ; mais la station y sera plus longue. Tout le monde, en effet, peut ne pas apprécier une monnaie ou une estampe ; tout le monde ne sait pas déchiffrer un manuscrit ; mais tout le monde lit ; mais des milliers de personnes s'adonnent, en Amérique comme en Europe, au commerce des lettres ; aussi peut-on avancer que les livres intéressent le monde civilisé tout entier.

Le département des Imprimés comprend deux sections : la section géographique et les imprimés proprement dits. La première occupe, à la suite de la Galerie Mazarine, quelques locaux assez exigus, mais elle possède un souvenir du grand Cardinal : l'ancien cabinet de travail de Mazarin, où dorment en ce moment, des planisphères, des mappemondes et des cartes anciennes. Lorsque la section géographique pourra mieux faire apprécier les trésors dont elle est dépositaire, on sera surpris de leur valeur. Elle en

a, du reste, montré quelques-uns — et non des moins précieux — dans la très curieuse exposition orientale que la Bibliothèque nationale avait organisée au mois de septembre dernier, en l'honneur du Congrès international des Orientalistes.

La Section géographique possède une bibliothèque personnelle de quinze mille volumes environ, relatifs à la géographie et aux voyages, dont on s'occupe, en ce moment, de dresser l'inventaire. Ce travail, qui sera terminé dans quelques mois, sera très utile aux travailleurs ; ils y trouveront nombre d'ouvrages que le service des Imprimés ne possède pas, surtout d'ouvrages anglais, allemands et hollandais.

Nous devons descendre au rez-de-chaussée pour pénétrer dans le département des Imprimés. Après avoir traversé une vaste salle dite des Pas-Perdus, ornée d'un gigantesque vase de Sèvres, nous entrerons dans la salle de travail, bien connue de tous les érudits de France et de l'étranger. Elle est d'aspect vraiment grandiose, cette salle, construite par l'architecte Labrouste sous le second Empire, avec ses élégantes coupoles en faïences émaillées et ses seize colonnettes gracieusement élancées. Malgré sa vaste superficie — elle n'a pas moins de 1 156 mètres carrés — son éclairage est excellent, grâce aux lanternons des coupoles et aux trois grandes baies vitrées. Au haut de la salle, se trouve l'hémicycle réservé au personnel ; il est orné d'une série de médaillons à fond d'or, dans lesquels les bustes des grands hommes de l'antiquité et des temps modernes semblent promettre l'immortalité aux travailleurs.

Si l'on traverse l'hémicycle, on se trouve dans le magasin central, salle gigantesque formée de planchers à claire-voie permettant à la lumière de pénétrer jusque dans le sous-sol. Le milieu, destiné au service, reste libre ; mais les côtés forment des sortes de chambres — superposées sur six étages — occupées par les volumes. Plus loin, se trouvent encore d'autres pièces moins grandes, remplies elles aussi de volumes ; il n'est pas jusqu'aux combles où ils ne débordent.

La salle de travail contient 344 places, sur lesquelles 328 sont numérotées; quatre tables sont réservées aux volumes de grand format; une autre est désignée aux travailleurs ayant à consulter des livres rares et curieux; c'est la table dite « de la réserve »; une autre enfin est couverte de pério-



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Vue exterieure de la salle de lecture.*

diques. Les places sont larges et spacieuses; les pieds reposent sur des tuyaux, dans lesquels circule durant l'hiver une eau tiède.

Quarante casiers disposés soit autour, soit au milieu de la salle, contiennent dix mille volumes laissés à la libre disposition des lecteurs, qui peuvent les consulter sans demande préalable. Ce sont pour la plupart, d'importantes collections des ouvrages français, latins et grecs d'auteurs classiques.

des traductions des grands écrivains anglais et allemands, des dictionnaires et des encyclopédies. A droite et à gauche de l'hémicycle, deux grands meubles renferment les fiches de tous les principaux ouvrages entrés à la Bibliothèque nationale depuis 1876, c'est-à-dire depuis le début de l'administration de M. Léopold Delisle. Toutefois ces fiches devenant, par leur nombre, trop encombrantes, sont remplacées aujourd'hui par des registres, qui en reproduisent le libellé. Celles placées du côté droit sont classées par ordre alphabétique de noms d'auteur; celles de gauche sont disposées par ordre de matière; c'est-à-dire qu'en cherchant, par exemple, le mot « Canada », on trouve, sous cette rubrique, tous les ouvrages parus sur ce pays depuis l'année 1876 et existant à notre Bibliothèque. D'autres meubles contiennent de nombreux catalogues spéciaux, malheureusement ignorés du public, car ils pourraient être extrêmement utiles aux travailleurs pour leurs recherches.

Malgré ses vastes dimensions, cette salle de travail est trop petite en hiver pour contenir le flot des personnes désireuses d'y venir faire des recherches et qui s'accroît chaque année. En 1868 — année de son inauguration — 2 3675 lecteurs vinrent demander communication de 77 713 volumes; en ces dernières années, cette même salle a vu défiler une moyenne annuelle de 135 000 lecteurs auxquels on a communiqué 45000 volumes.

On n'entre, à la salle de travail, qu'avec une carte délivrée par l'administration, après demande préalable adressée à l'administrateur général. Muni de cette carte, le lecteur prend, en entrant, un bulletin personnel remis par l'employé de service et se rend à une des places numérotées. Après avoir pris note du numéro il écrit sur des blancs ou bleus déposés sur le bureau des bibliothécaires, le titre de l'ouvrage désiré, avec le nom de l'auteur, la date et le lieu de la publication, puis remet ces bulletins à un des bibliothécaires. Il n'y a plus qu'à regagner sa place et à attendre patiemment l'arrivée des ouvrages demandés. Parfois des retards fâcheux se produisent, par suite de l'abondance des bulletins, surtout si — comme le fait arrive assez souvent

— le libellé en est inexact ou incomplet ; le personnel doit alors se livrer à de longues recherches pour découvrir le volume dans les diverses séries des Imprimés.

Il faut savoir, en effet, que les trois millions de volumes de la Bibliothèque nationale sont répartis sous trente grandes divisions (d'après les matières dont ils traitent) désignées par les lettres de l'alphabet.

Ainsi, sous la lettre A, sont classés les livres relatifs à l'Écriture Sainte; la lettre B contient les ouvrages de liturgie et des Conciles; l'Amérique a la lettre P. Souvent, il a fallu créer des subdivisons, pour faciliter les recherches : ainsi l'Y, contenant le théâtre et la musique, est subdivisé en quinze sous-sections Ya : poésie orientale; Yb : poésie grecque; Yc : poésie latine, etc. Malgré ce classement méthodique, les recherches sont souvent longues, les ouvrages demandés pouvant appartenir à diverses séries. Le catalogue général, dont on s'occupe actuellement, remédiera à toutes ces défectuosités.

Mais il a fallu procéder d'abord à une gigantesque opération : l'inventaire complet de tous les imprimés. Ce colossal travail est aujourd'hui terminé, après de longues années d'un labeur ininterrompu. A l'heure actuelle, plus de deux millions de fiches sont rangées dans des boîtes; il ne s'agit plus que de les mettre en œuvre. On a déjà commencé depuis quelques mois et c'est avec plaisir que les travailleurs ont appris l'impression du premier volume de ce Catalogue qui leur fera connaître des richesses insoupçonnées. On compte qu'il ne faudra pas moins de quatre-vingt volumes in-4°, à deux colonnes, rien que pour la première série du Catalogue, comprenant les ouvrages dont les auteurs sont connus. Les ouvrages anonymes formeront la seconde série. Enfin une troisième et dernière série comprendra certaines publications spéciales : factums, actes du pouvoir souverain, documents parlementaires, journaux et revues, mandements épiscopaux, musique.

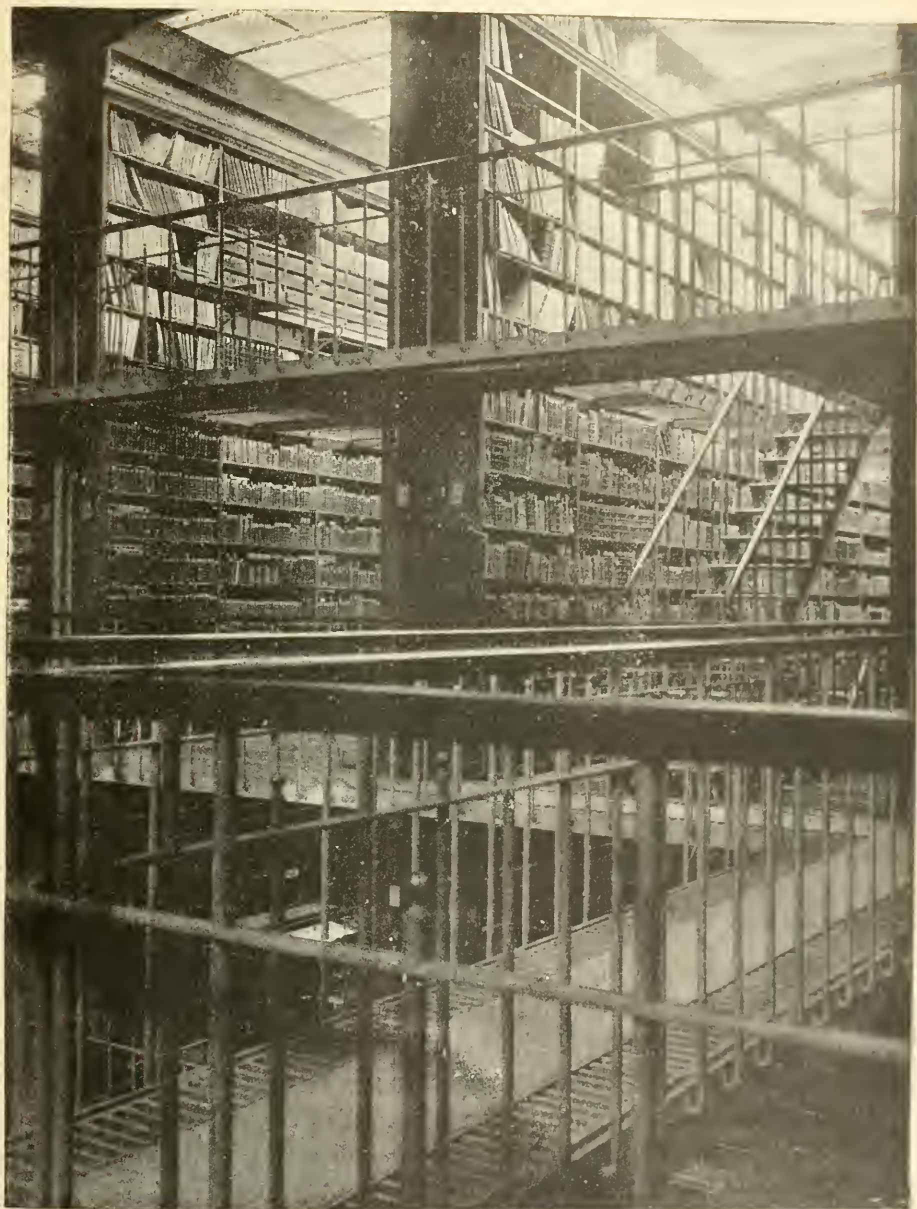
En dehors de la grande salle de travail dont nous avons longuement parlé, la Bibliothèque nationale possède une salle publique dite de lecture, où tout le monde est admi-

sans carte. Cette salle est devenue beaucoup trop exigue pour le public qui s'y presse, surtout dans les journées froides et pluvieuses d'hiver. En 1868, elle avait eu la visite de 16 890 lecteurs, ayant réclamé 33 940 volumes; maintenant 60 000 lecteurs demandent annuellement communications de 80 000 volumes.

Le public de cette salle de lecture est tout différent de celui de la salle de travail; il est composé en majeure partie, d'ouvriers désireux de s'instruire; les femmes y sont rares, alors que dans la salle de travail, elles viennent nombreuses, plus nombreuses chaque année. Les ouvrages les plus demandés par ce public peu lettré sont ceux de Jules Verne, Victor Hugo et Fenimore Cooper; puis viennent Thiers, Louis Blanc, Lamartine. Le libellé des bulletins de demande est, souvent, d'une rédaction étrange, on pourrait croire fantaisiste. Au lieu du *Corsaire rouge*, un lecteur, ou peut-être une lectrice, avait demandé : « Le Corset rouge ». Sous la plume d'un autre lecteur, le *Paquebot américain* était devenu « Le paletot américain »; le *Désert de glace* s'est transformé un jour en « Dessert de glaces ». La *Jeunesse de Mazarin* a fait place une autre fois, à « La Jeunesse des Mandarins ». On pourrait allonger la série. Tous les livres ne sont pas à la disposition des lecteurs de la salle publique; on a fait un choix de vingt-cinq mille ouvrages de lecture courante, seuls communiqués.

Le département des imprimés reçoit par an provenant soit de dons, soit d'achats, soit surtout du dépôt légal — 50 à 60 000 volumes. Dès son entrée à la Bibliothèque, chaque volume est aussitôt numéroté et classé; puis il passe dans le service du Catalogue et est inscrit sur un des bulletins mensuels, qui fait connaître sa présence au monde des travailleurs.

La Bibliothèque nationale a à sa tête un administrateur général, M. Léopold Delisle, aidé, pour l'administration, d'un secrétaire général trésorier. Chaque département est géré par un Conservateur en chef et, s'il en est besoin, par un ou plusieurs Conservateurs adjoints. Puis viennent dans l'ordre hiérarchique, six classes de bibliothécaires, quatre



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Les casiers supérieurs.*

classes de sous bibliothécaires, des attachés, des stagiaires, enfin des commis. Le budget de la Bibliothèque est de 800 000 francs environ. Le personnel est compris dans ce chiffre pour 436 000 francs et le matériel pour 272 000 francs. Le service des achats est inscrit pour une somme insuffisante : 80 000 francs; la reliure comporte une dépense de 25 000 francs

Comme points de comparaison, révélons que sous Louis XV, le budget de la Bibliothèque était de 68,000 livres, dont 46,000 livres pour le personnel et 22,000 pour les acquisitions et le matériel. Il fut porté à 83,000 livres en 1778 et s'accrut encore pendant la dernière période du règne de Louis XVI. Il atteignit, une année, la somme énorme pour l'époque de 169,220 livres.

Aucune salle de la Bibliothèque nationale n'est éclairée; c'est là une lacune dont on se plaint depuis longtemps, car elle force à fermer les salles de travail à 4 heures pendant l'hiver et il ne peut y avoir de séance de soir. L'éclairage, en dehors des frais énormes d'installation et d'entretien, offrirait — disent les architectes — de trop sérieux dangers d'incendie! Une solution pourrait peut être intervenir : l'éclairage de la seule salle de travail; les lecteurs devraient demander à l'avance les volumes dont ils auraient besoin pour la séance du soir; cette réforme — toute incomplète qu'elle fut — serait encore très favorablement accueillie de la masse des travailleurs.

Mais il y a d'autres projets plus vastes — trop vastes peut-être, ce qui en retarde indéfiniment l'exécution — je veux parler de la construction de nouveaux bâtiments sur les terrains de la rue Vivienne. D'après les devis établis par M. Pascal, architecte de ces constructions, elles coûteraient sept millions de francs à peu près. Elles permettraient de donner de nouveaux et plus vastes aménagements aux départements des Estampes et des Imprimés. On y édifierait notamment une grande salle de lecture, qui serait éclairée à la lumière électrique et ouverte le soir au public. Cette salle serait de forme ovale, et absolument isolée du reste de l'édifice.

Mais hélas! il y a loin de la coupe aux lèvres, dit un proverbe. Voilà plusieurs années qu'on fait miroiter à nos yeux ce brillant projet ; la politique — la fatale politique — absorbe les Chambres françaises; les travailleurs de la pensée attendent en vain qu'on s'occupe d'eux. Ils sont cependant bien dignes d'intérêt ces hommes de lettres, ces littérateurs, ces journalistes qui réclament parfois pour les autres — jamais pour eux — la journée de huit heures et qui, chaque jour, dans les livres, dans les revues, dans les journaux, sèment le fruit de leurs travaux et de leurs veilles. C'est grâce à ces lettres que le monde civilisé est encore épris d'idéal et que n'a pas disparu de notre belle France le culte des choses de l'esprit.

Georges de Dubor.

MESDAMES, BIENTOT AU VOTE !

Les femmes qui votent ou les femmes qui veulent voter ont subi un petit échec en Angleterre. On les a obstructionnées. Obstructionner d'infâmes tories est péché véniel; mais obstructionner les femmes est tout à fait indélicat. On a obstructionné le bill qui devait accorder le vote politique à une catégorie, assez peu nombreuse, du reste, de femmes contribuables et qui se fondait sur cette raison pratique, positive et britannique, qui contribue aux ressources que l'État doit avoir droit de contrôle sur l'administration des ressources de l'État.

Il faut reconnaître que le raisonnement ne manque pas de justesse. Il faut reconnaître aussi qu'on a obstructionné le raisonnement, le bill et les contribuables à cheveux longs plus malignement que brutalement, et qu'après un premier succès très significatif, ce retardement d'avant-hier paraît plutôt une niche anglo-saxonne qu'une proscription tyrannique et hargneuse.

Les Anglais aiment les femmes ; ils les aiment sérieusement ; ils les aiment et les estiment et dans tous les sens de ce dernier mot, c'est-à-dire en les respectant et en les mettant très haut dans leur estimation de la « valeur » Ils les considèrent comme une valeur sociale très importante. Il ne faut pas chercher beaucoup plus loin les raisons de la fameuse « supériorité des Anglo-Saxons ». Elle est là. Elle est peut-être ailleurs aussi. Mais elle est là en grande partie.

Savez-vous pourquoi ? Je crois le savoir. C'est qu'on peut presque dire que les femmes valent ce qu'on les estime.

Heureuses créatures, en somme, qui ont la valeur qu'on leur donne. Elles sont, de nature, si souples, si pitoyables, comme eût dit Montaigne, si capables de s'accommoder à toute atmosphère, à toute circonstance, à toute situation, qu'elles sont, à très peu près, ce qu'on veut qu'elles soient.

La femme a des analogies avec le papier-monnaie. Elle prend et garde la valeur qu'on lui attribue, à la condition qu'il y ait en dehors d'elle une solide réserve métallique qui la garantisse. Le papier-monnaie, c'est la femme ; la réserve métallique, c'est l'homme. Dans ces conditions on peut faire de très bonnes affaires. Mais n'oublions jamais la réserve métallique.

*
* *

Donc, les Anglais à cheveux courts, se connaissant eux-mêmes et se sentant réserve métallique très sérieuse, ont dejà émis pas mal de papier-monnaie féminin et s'en sont bien trouvés. Ils ont donné, ou rendu en 1869, il y a tout simplement trente ans, nous sommes en retard, aux femmes contribuables le vote municipal ; et personne au Royaume-Uni ne s'en est plaint, et beaucoup s'en félicitent. Les femmes électeurs se sont montrées très éclairées, très prudentes, portant leurs préoccupations et leur activité électorale surtout du côté des questions d'assistance publique et y introduisant, à côté de la sèche réglementation administrative, un peu d'esprit de charité et de tendresse, un peu d'esprit maternel.

Entre nous, voyez-vous l'assistance publique, les écoles maternelles, les salles d'asile, les crèches administrées par d'autres que par des femmes ? Oui, parce que c'est ainsi. Mais en raison raisonnable, non, il ne devrait pas y avoir d'autres êtres que féminins et maternels dans tout ce département-là.

Quant au suffrage politique, quant au droit de participer aux élections du Parlement, c'est lui qu'on vient d'obstructionner de l'autre côté de la Manche. Mais ce n'est qu'une affaire de temps. Les Anglo-Saxons y viendront. Ils y sont déjà venus dans l'Angleterre d'outre-océan. A la Nouvelle-

Zélande, en Australie, les femmes contribuent à faire des députés. Les députés n'en sont pas plus mauvais. D'aucuns trouvent qu'ils en sont meilleurs. Personne ne réclame. Aucune révolution politique n'a été plus pacifique, plus tranquille, plus vite acceptée et plus considérée par tous comme légitime et inoffensive, par la plupart comme bienfaisante.

On me dit même que cela a mis dans les mœurs politiques de ces pays là un peu plus de douceur et de savoir vivre. Il est possible. Eh ! eh ! quand il n'y aurait que cela !

On me dit aussi, et ceci de l'Angleterre comme de l'Australie, que les femmes-électeurs sont très sensibles aux questions de moralité, de probité, de *respectability*, et tiennent plus de compte du caractère moral des candidats que de leur couleur politique. Oh ! oh ! Dieu du ciel ! s'il en est ainsi, cela devient sérieux. Il faudrait voir ! Voyez-vous « l'adjonction des politiciennes » comme on aurait dit en 1847, aboutissant à l'extermination des politiciens ? Je vous dis qu'il faudrait voir.



Y viendrons-nous ? Pour moi, je l'espère. Énergiquement antiféministe sur beaucoup de points, parfaitement convaincu que ce n'est pas une parité, mais une équivalence qui existe et qui doit exister entre l'homme et la femme ; désolé que des métiers qui ne sont pas faits le moins du monde pour elle soient envahis par la femme et l'éloignent de son royaume, c'est-à-dire de la maison, et désolé surtout que l'état économique et l'état des mœurs la forcent à se porter de ce côté-là ; désolé surtout par tout le féminisme puéril et nigaud, par la manie de se viriliser par les cotés ridicules, par les femmes qui fument, les femmes qui rament, les femmes qui pédalent, négligent leur royaume pour tout cela et diraient non pas : « Mon royaume pour un cheval », mais : « Mon royaume pour une bécane » ; pour ce qui est de « l'égalité des droits », je suis très complaisant

comme on peut s'en souvenir, et même pour « l'exercice de ses droits », je le suis aussi à condition qu'il n'aille pas jusqu'à détourner la femme de sa fonction et de son office naturel et sacré.

Quand on me dit : la femme médecin, la femme avocat, la femme sergent de ville ; je fais grise mine ; parce que j'assure qu'une femme avocat, ce n'est peut-être pas un avocat de plus, mais c'est à coup sûr une femme de moins — et une mère de moins.

Quand on me dit : la femme instituteur, la femme pharmacien ; je m'éclaircis déjà sensiblement ; parce que rien n'empêche une femme d'être à la fois instituteur et mère de famille, pharmacien et maîtresse de maison. Elles ont assez d'activité pour deux métiers exercés au même lieu. Mieux vaudrait sans doute... Mais enfin, soit !

Et enfin, quand on me dit : la femme électeur ; je n'ai plus aucune espèce d'objection.

D'abord, je suis juste et logique, et dans un pays où mon commissionnaire est électeur, je trouve un peu « raide » que ma sœur ne le soit pas ; et dans une Europe où une femme est reine de Grande-Bretagne, une femme reine de Hollande, une femme reine d'Espagne, je ne vois pas la raison qui fasse considérer une Française comme indigne d'exprimer une opinion politique ; et pour revenir chez nous, du moment que le suffrage universel est proclamé, je trouve étrange qu'il n'ait oublié qu'une chose, à savoir d'être universel.

Voilà qui est juste et logique ; mais dans ce genre de questions il est merveilleux comme je tiens peu à la logique et même à la justice, et comme je crois que l'intérêt social est tout. Or, je ne serais pas étonné que l'intérêt national fut pour le *Women's suffrage*.



Les femmes sont inférieures aux hommes — c'est mon opinion — à un certain degré d'instruction et de culture.

c'est-à-dire dans les classes dites dirigeantes; elles sont supérieures aux hommes comme intelligence et bon sens et finesse naturelle dans les régions relativement incultes de l'humanité, c'est-à-dire précisément dans la région du suffrage universel. L'ouvrière est de sens plus fin et d'intellect plus aiguisé que l'ouvrier; la paysanne est plus avisée que le paysan, et le paysan, qui le sait parfaitement, la consulte toujours.

D'où il suit que ce pauvre suffrage universel, est le suffrage universel, moins ce qu'il y a de plus intellectuel dans la sphère du suffrage universel.

Je tiens pour certain qu'un suffrage universel à deux degrés dont la première assise serait le suffrage universel vrai, comprenant tous les hommes et toutes les femmes de France, sauf exceptions pour indignité, serait un très bon instrument politique; que même le suffrage universel tel qu'il est ,direct, à un seul degré avec adjonction des femmes, serait sensiblement meilleur qu'il ne l'est actuellement.

Comme les Anglo-Saxonnes, les Françaises électrices feraient passer les préoccupations morales avant les préoccupations politiques; comme les Anglo-Saxonnes, les Françaises électrices tiendraient plus grand compte de la moralité du candidat que de ces programmes, manifestes et déclamations; comme les Anglo-Saxonnes, elles s'enquerraient plus de sa solidité que de sa couleur. Instinct de bonnes ménagères.

— Oui, oui, viendront nous dire certaines; elles ne nommeront que des curés et des pasteurs.

— Pas tant que cela, répondrai-je; mais quand elles en feraient passer quelques-uns, je n'y verrais pas un si grand mal. Le prêtre politicien ne me déplaît pas autrement; mais le prêtre estimé comme moraliste et philanthrope, et que l'on vient prier à un moment donné de siéger dans les assemblées politiques, ce n'est pas du tout la même chose, et j'ai idée que c'est celui-là, très souvent, qu'elles iraient chercher.

Plus j'examine, plus j'incline au *Women's suffrage*, et moins j'y vois d'objections, il ne serait qu'un élément con-

servateur, modéré et humanitaire introduit dans la politique générale.

*
* *

A un autre point de vue, il persuaderait à l'homme par un avertissement palpable et une démonstration permanente d'une chose à laquelle, dans certaines classes, il ne croit pas assez, à savoir que la femme est son égale, qu'il est le chef et doit rester le chef, mais non pas le maître, et que sa compagne est une personne devant l'État comme devant Dieu. « Les femmes ne sont pas des *gens* », dit-on, paraît-il, dans certains cantons méridionaux. Les femmes sont des gens, voilà ce qu'il faut que la Loi dise très nettement quelque part.

Habituons les esprits à l'idée du suffrage féminin. Je l'ai hasardée, ici-même, il y a quelques mois. Je la crois juste ; je lui crois de l'avenir. Si elle vous inquiète, ne vous effrayez point. Je connais ma France. Les femmes voteront dans les pays latins quand elles voteront dans tous les autres pays du monde. C'est égal, il faut s'habituer à cette idée. Le suffrage universel sera un jour le suffrage de tous. Les choses mettent souvent beaucoup de temps à remplir leur définition.

Emile Faguet.

Souvenirs

Je ne verrai plus les corbeaux se coucher, en se serrant les uns contre les autres et en se croassant leurs impressions, sur les traverses en fer du toit effondré de la Cour des comptes que l'on est en train de démolir. Aucun naturaliste n'a pu me dire pourquoi ces oiseaux, qui ne sont pourtant pas plus bêtes que d'autres, passent la nuit là-haut, à la pluie et à la bise, au lieu de se nicher dans les trous des murailles. Mais si je regrette de ne pouvoir plus les observer, je ne regrette pas la Cour des comptes, que j'ai vu brûler en 1871, la dernière semaine de la Commune, la « semaine sanglante », avec les autres monuments ou bâtiments publics, le palais de la Légion d'honneur le Ministère des finances, les Tuileries, le palais Royal, un pavillon du Louvre, le palais de Justice, l'Entrepôt et les nombreuses maisons particulières dans les quartiers où a été le vif de la bataille.

Aurait-on pu empêcher tout cela ou du moins en empêcher une partie? La Commune a été comme une fièvre cérébrale causée par le siège. Je ne prétends point que le gouvernement du 4 septembre aurait pu désarmer la garde nationale, du premier homme au dernier, et je ne le crois pas : des échauffourées ou des combats me paraissaient inévitables. Mais, s'il s'était engagé, contre la remise de leurs armes, à leur continuer leur solde et leurs secours en vivres jusqu'à suffisante reprise du travail, pendant trois mois, par

exemple, il aurait pu en désarmer un grand nombre. Il ne l'a pas fait. Le gouvernement de M. Thiers ne l'a pas fait non plus. Voilà pourquoi la Commune, qui avait à son service une garde nationale très nombreuse et bien armée, a duré si longtemps et a été si terrible.

Mais la bataille de la « semaine sanglante » ne s'est pas livrée partout ni en même temps : elle s'est livrée par zones et par étapes, que marquaient la cannonade, la fusillade et l'incendie. En calculant sur eux la marche des troupes et la retraite des insurgés, on pouvait aller et venir là où ils n'étaient pas, sauf à attraper quelque balle d'embuscade. On ne rencontrait ni chevaux, ni chiens, ni chats : nous les avions tous mangés pendant le siège. Seulement, de loin en loin, un passant ahuri.

*
* *

Un jour, à midi, par un beau soleil, je me suis trouvé au carrefour Richelieu-Drouot, le « carrefour des Ecrasés ». Magasins, portes, persiennes, fenêtres, tout était fermé. Rue Drouot, personne. Rue Richelieu, personne ; mais, au bout, à un kilomètre, le long de la colonnade du théâtre Français, la gueule d'un canon. Boulevard des Italiens, personne ; mais à la hauteur de la rue du Helder, deux canons et huit artilleurs. Boulevard Montmartre, personne non plus; mais une vive fusillade et le ciel tout rouge vers le Château-d'Eau. Les insurgés y brûlaient, dans un tonneau de pétrole, le marquis de Sigoyer, chef de bataillon aux chasseurs de Vincennes, dont le fils, lieutenant d'infanterie, épousait, ces jours-ci, la fille d'un de mes amis. La solitude et le silence allaient bientôt s'y faire aussi, et la bataille s'éloigner pour finir au Père-Lachaise.

Quand l'Entrepôt fut incendié, je me promenais au Luxembourg, le long de la Pépinière, en lisant les journaux. Le *Père Duchêne* était « b... en colère ». Tout à coup, il y eut comme une éclipse de soleil. Un immense nuage noir jeta sur mon *Père Duchêne* une ombre si épaisse que je dus le rapprocher de mes yeux pour en continuer la lecture. M. Alphonse Daudet n'avait pas encore publié son *Tartarin*

de Tarascon, mais lorsqu'on me dit que ces ténèbres venaient de l'Entrepôt, je me demandais si l'on ne me faisais pas une *galléjade*.

Comme je descendais un matin de chez moi, le concierge criait : « Le feu est au Louvre ! » Je n'en pouvais croire mes oreilles, et quand j'appris que les manuscrits de Bossuet étaient brûlés, les bras me tombèrent des épaules. C'est beau la jeunesse ! On a beau avoir lu le *Discours sur l'histoire universelle*, où ce ne sont que ruines sur ruines ; on a beau avoir vu, de ses yeux vu, des révolutions et des guerres, on s'étonne que des barbares brûlent les papiers où les grands hommes ont mis leur génie et célébré nos gloires.

Mais je n'ai assisté qu'à un épisode de la bataille.



Je déjeunais au café Tabourey, où se trouve aujourd'hui la librairie Flammarion, à côté de l'Odéon. Cinq ou six déjeuners par petites tables. Portes et fenêtres étaient ouvertes aux parfums printaniers du Luxembourg. Les cinq ou six paires d'yeux se lèvent au même temps, cherchant la mouche qui vient de faire entendre un psipsi aigu. Mais un autre psipsi coupe le col d'une carafe, puis un autre s'enfonce dans une glace. C'étaient des balles. Le propriétaire du café, long et triste, lève les bras au ciel ; « Messieurs, sauvez-vous ! » et il nous ouvre la porte de l'office donnant sur la cour, dont la porte cochère, fermée par bonheur, recevait à ce moment même une grêle de balles. Un quart d'heure après, on n'entendait plus rien. Nous entrebâillons la porte cochère. Les soldats campaient dans les rues, les fusils en faisceaux. On les salue, on les acclame.

Mais un coup de fusil part de la rue de Médicis. Toutes les têtes se tournent de ce côté. C'est un concierge qui, de la fenêtre de sa loge, a tiré sur les troupes. Des soldats enfoncent la fenêtre, sautent dans la loge, empoignent le concierge, le traîne devant la colonnade de l'Odéon qui regarde la rue de Médicis, l'appliquent contre la troisième arcade, face au mur, se reculent de cinq pas et le fusillent.

Maintenant que ce quartier est pacifié, une cour martiale

siège au palais du Luxembourg. Tous les quarts d'heure, on en voit sortir des condamnés à mort, qui sont aussitôt fusillés dans le jardin. Un pompier, donnant le bras à un prêtre, en sort à son tour. On dit qu'il a été pris jetant du pétrole sur les Tuileries en feu, mais je ne sais si c'est histoire ou légende. Il va à la mort sans forfanterie comme sans faiblesse, s'entretenant avec le ministre de la religion.

Peu à peu, une centaine de personnes se sont réunies devant le palais du Luxembourg, dans le haut de la rue de Tournon. De la cour martiale, un piquet d'infanterie amène quatre condamnés, qui sont placés aussi face au mur du palais, mais à quelques pas du mur. Ils ont les mains attachées derrière le dos et sur le dos un écriteau où on lit en grosses lettres : *Incendiaire de l'Hôtel de Ville*. Une clameur s'élève : « A mort! A mort! » L'un des quatre incendiaires, petit et trapu, à la mâchoire et aux yeux de carnassier, se retourne sans cesse pour voir le peloton d'exécution. Le commandement est donné. Les fusils s'abaissent. Les quatre incendiaires, le petit faisant encore le geste de se retourner, tombent raide, la face contre terre. Le sous-officier se détache du peloton, arme son révolver, leur tire à chacun une balle dans l'oreille gauche. Et la foule se précipite sur les cadavres, pour se disputer les quatre écriteaux...

On pouvait alors circuler dans le quartier.

Au bas de la rue Soufflot, derrière la barricade, des monceaux de cadavres. Comme il faisait chaud, il s'en dégageait déjà une puanteur suffocante. D'un bout à l'autre du boulevard Saint-Michel et dans toutes les rues qui y aboutissent des cadavres et encore des cadavres. Pendant plusieurs mois, l'odeur ou seulement la vue d'une côtelette me tournait le cœur, et j'ai été végétarien bien avant M. Francisque Sarcey. Le soir, on empilait ces cadavres dans des fourgons, des tapissières, des omnibus et des voitures de toute sorte, qui partaient en longue file dans la direction des cimetières, à la lueur des incendies, figurant de gigantesques torches funéraires. Quand l'on n'y pouvait suffire, en de certains endroits, l'on enterrait les cadavres sur place, dans des fosses provisoires et creusées à la hâte. Au square de la

tour Saint-Jacques, de ces fosses émergeaient des bras et des jambes, comme des plantes macabres.

*
* *

Quand je rencontrais aux Halles centrales le maréchal de Mac-Mahon et son état-major parcourant la ville, il me sembla voir la France reprendre possession de Paris. Les bonnes gens qui commençaient à se hasarder dehors criaient en se découvrant : « Vive Mac-Mahon ! Vive l'armée ! Vive la France ! » payant ainsi leur tribut de reconnaissance aux soldats qui, après avoir sauvé l'honneur de la patrie, venaient d'en sauver la civilisation. Mais tous les visages étaient mornes et soucieux. Ah ! la douloureuse chose que la guerre civile, et que voilà un spectacle que l'on ne désire pas revoir !

A combien de Français la Commune a-t-elle coûté la vie? Dix, vingt, trente ou quarante mille ? Il n'y avait pas que des révolutionnaires, des aventuriers, des malandrins ou des scélérats dans la garde nationale, il y avait aussi, et surtout, beaucoup d'imbéciles et beaucoup de pauvres diables. Je ne vois pas ce qu'ils pouvaient espérer de cette Commune qui ne pouvait avoir un autre sort que celui qu'elle a eu. Et pourtant, toute vaincue qu'elle a été et qu'elle devait être, la Commune n'en a pas moins eu, sur les destinées de notre pays, une influence à laquelle elle ne devait guère s'attendre. Par peur de la Commune, de 1871 à 1873, l'Assemblée nationale de 1871 n'a pas fait la monarchie, de même que, de 1873 à 1875, cette même Assemblée nationale de 1871, par peur de l'empire, a fait la république.

Non, je ne regrette pas la Cour des comptes. En visitant les thermes de Julien ou en vous promenant dans la galerie des tombeaux et même dans le salon des momies au Louvre, vous n'éprouvez ni effroi ni tristesse, et le souvenir apaisé et doux des ancêtres berce votre rêverie. Mais une ruine « moderne » est comme un cadavre chez soi. Aussi ai-je hâte d'entendre la locomotive siffler là où sont encore ces derniers vestiges de Paris livré aux bêtes, et à des bêtes plus bêtes que mes corbeaux et aussi plus malfaisantes.

Louis Teste.

CARMENCITA

Monsieur Georget, pendant la durée de la fête du village où il passait ses vacances, flânait chaque soir le long des boutiques, regardait virer les tourniquets ou sauter les coquilles d'œuf à la pointe d'un jet d'eau. Ses parents ne le privaient jamais de cette distraction hygiénique et, quoique d'année en année le spectacle restât toujours le même dans sa monotonie désespérante, on était sûr de le trouver, après deux ou trois tours de place, en face des chevaux de bois, fumant à la dérobée les cigarettes dont l'introduction au logis familial lui été interdite.

C'était un gros et grand garçon de dix-sept ans, que troublaient une réflexion risquée, un regard provocant et qui rougissait de sa timidité sans pouvoir s'en guérir. Il songeait avec mélancolie que, malgré sa jeunesse et son air avenant, il n'avait pas encore trouvé *une âme sœur* sur son chemin ! Voilà pourquoi, tout en mangeant les bonbons achetés clandestinement chez l'épicier du coin, il avait du vague au cœur.

La Providence eut pitié de lui, car il était doux et soumis à l'autorité paternelle honnête et vertueux... Un jour de fête patronale, un cirque s'installa sur la place pour découvrir ses merveilles aux yeux des badauds étonnés.

M. Georget, après sa promenade habituelle, s'arrêta devant l'estrade. Il contempla, peints sur les toiles de fond, des combats de soldats français au Tonkin, des luttes d'Es-

quimaux contre les ours blancs, la présentation d'un avaleur de sabres, *breveté par les cours d'Amérique*, un roi du Congo, et ne frissonna pas. Il considéra, sans émotion, la caissière dont un quinquet éclairait la tête crépue, les accroche-cœur graisseux, le visage couperosé et le corsage de soie jaune fané à l'indécent embonpoint, puis remarqua, soudain, une jeune femme qui exécutait gauchement, en envoyant des œillades et des baisers aux spectateurs, deux ou trois pas de fandango..

Serrée dans son maillot rose reprisé aux jambes, la figure pâlie par le noir de ses tresses où saignaient des fleurs de grenadier artificielles, les yeux élargis par le kohl et la bouche au sourire figé, exsangue sous son rouge, elle frappait les planches d'un pied cadencé, se rejetait en arrière et renversait brusquement sa nuque pour la redresser d'un mouvement rapide, ou se balançait avec des gestes rythmés et de bizarres contorsions qui faisaient saillir ses hanches et sa gorge à demi-nue. Elle glissait entre le piston, le tambour et la caisse, frôlant au passage avec coquetterie le clown et l'Auguste anglais qui clamaient leur boniment.

Essoufflée, elle cessa de danser : quelques rares bravos éclatèrent M. Georget, seul, continua pendant longtemps à applaudir. Elle se tourna de son côté et le dévisagea : il se troubla et, pour échapper à l'obsession de ce regard, feignit de lire sur l'affiche adossée à un support, au bas de l'escalier, son nom, *Carmencita*, suivi de cette flatteuse mention : *premier sujet de la troupe*, l'âge et une obésité précoce ayant étouffé dans leur développement les talents chorégraphiques de sa mère, la dame de la caisse. Le jeune Georget ne chercha pas si loin : il se vit distingué par une étoile, se rappela que certains de ses camarades lui avaient parlé avec enthousiasme du corps de ballet de l'Opéra, et fut satisfait de ce début. Il rentra chez lui à l'expiration de sa permission nocturne, et, quand sa mère lui demanda ses impressions sur la fête, il répondit d'un air hypocritement désintéressé : « Il y a un cirque », puis monta se coucher.

Le lendemain, avant la représentation, comme il rôdait autour de la tente, il découvrit l'entrée des artistes, — une

toile décousue accrochée entre deux voitures, — qu'il souleva prudemment. Il aperçut, au milieu du cercle formé par les roulottes, Carmencita assise entre les deux comiques de la troupe dont elle essayait de calmer la colère évidente. Il craignit d'être surpris en flagrant délit de curiosité et se dissimula sous la fenêtre de la voiture où la danseuse venait de se retirer. Il put alors l'entendre converser avec sa mère, et la crudité de son langage, dont l'argot parisien faisait les frais, le surprit tout d'abord. Il eut des doutes sur l'authenticité de l'origine espagnole de sa belle ; puis, en garçon intelligent et juste, il se résigna à l'indulgence, car il comprenait que l'éducation d'une danseuse ne pouvait ressembler à celle d'un brave jeune homme comme lui. Aussi remercia-t-il de tant de bienfaits Dieu et par surcroît ses parents. Ses derniers scrupules l'abandonnèrent du reste à l'apparition entre les volets, sous la lumière d'une lampe, de roseurs troublantes de nuque et d'épaules dont la vue alluma dans ses prunelles d'étranges lueurs et dans tout son corps une chaleur inconnue.

La parade était finie : les artistes rentraient dans le cirque où Carmencita allait les rejoindre pour la représentation. Elle descendit de la roulotte et sortit quelques instants de l'enceinte. Georget la vit, enveloppée dans un vieux macfarlane, gagner une ruelle où elle se promena. Il s'enhardit, et, quand elle revint de son côté, s'approcha d'elle en tremblant, sous prétexte de savoir quand la troupe quitterait le pays. Elle lui répondit d'un ton aimable, qui contrastait avec la liberté de ses allures dans ses conversations filiales, et s'entretint avec lui de la pluie et du beau temps. Il la quitta enthousiasmé.

Oh ! les beaux rêves qu'il fit, cette nuit-là, et qui le plongèrent dans une profonde extase ! il se crut au paradis mahométan où une houri ressemblant à Carmencita l'enivrait et l'endormait dans ses bras. Sa mère le surprit au matin, serrant amoureusement un de ses oreillers contre sa poitrine et murmurant des mots inintelligibles ; il passa sa journée à préparer une série de compliments, en apprit un par cœur et se livra à des dialogues en aparté où il faisait

complaisamment briller les qualités de son esprit susceptibles de charmer les danseuses, même ambulantes; il fut content de son éloquence et rassuré sur l'issue d'une entrevue probable pour le soir.

Georget a fermé la porte de la maison; il est huit heures: dans la rue boueuse et noire passent des ouvriers et de petits commerçants qui mènent leurs enfants aux chevaux de bois ou au tir à l'arbalète. Georget les suit, tout ému; il jette, en passant devant les boutiques, des coups d'œil sur sa toilette, refait, pour la sixième fois, le nœud de sa cravate, pose son chapeau sur son oreille et se regarde enfin dans la glace du boulanger. Tout le long du chemin, il répète son compliment et se promène sur la place avant de s'arrêter en face du cirque où la parade bat son plein. Par précaution, il tourne autour de la tente et s'étonne de voir la toile entrebâillée : il s'approche et prête une oreille attentive. Des gens jurent et parlent avec fureur d'un certain jeune *pante* à la moustache naissante, à l'air embarrassé, qui doit venir le soir, et *dont ils se chargeront de régler le compte*....

Georget, malgré son amour-propre, est bien contraint de s'avouer que le *pante*, c'est lui. Il se sent déjà saisi, bâillonné, poignardé peut-être dans une roulotte. Il s'attendrit avec une sincère sympathie sur sa propre mort, à la pensée de ses parents occupés à jouer innocemment leur loto quotidien. Pour leur conserver leur fils et sauvegarder en même temps, à ses yeux, sa dignité, il s'éloigne, mais à pas lents, quand, soudain, on le tire violemment par la manche de son veston. Georget, qui croit son heure venue, s'abandonne à Dieu. Il se retourne et voit devant lui un gamin qui, la casquette en arrière, les deux mains dans ses poches, lui dit à haute et intelligible voix : « Prenez garde, mon petit, son mari est très jaloux, il vous cassera les reins ! »

Le grand Georget entend très distinctement chaque mot, mais il ne pense pas à remercier l'enfant de son avis familièrement salutaire. Il se sauve et quand, par un mouvement instinctif, il se retourne, le bonnet du clown et le chapeau bossué de l'Anglais mêlent leur ombre dans la même raie de lumière!

Une peur folle le prend alors : la peur d'être poursuivi et atteint, et voilà qu'il allonge ses grandes jambes et bouscule au passage les badauds et les enfants, sans souci de leurs injures ou de leurs cris. Il traverse d'un trait la place, s'engage dans un dédale de rues mal éclairées, où il s'égare à dessin, tout en surveillant l'ombre dangereuses des portes cochères. Bientôt sorti du village, il côtoie le cimetière dont la croix suffit à l'effrayer en plein jour, et soufflant, suant, geignant, pleurant presque, il suspend sa marche pour reprendre haleine, avant de recourir. Ses tempes et son cœur battent à coups redoublés. Il redit machinalement chaque syllabe des mots qu'il vient d'entendre ; sa cervelle semble se vider et il s'abat devant sa maison, la main tendue vers le cordon de sonnette. Les bouffées de musique apportées par la brise le rappellent à la réalité : son arrivée inattendue éveillerait des soupçons que justifieraient la rougeur de son visage et le débraillé de sa tenue. Il se résout donc à attendre quelques instants avant d'entrer ; puis plus calme, il sonne : il s'informe avec intérêt des pertes et des gains des joueurs et monte dans sa chambre.

Georget ferme avec soin les volets, tire les rideaux, pousse le verrou, tourne deux fois la clef dans la serrure. Il respire plus librement, mais, au souvenir de l'heure écoulée, un léger frisson lui court à fleur de peau. Il est guéri de toute velléité amoureuse et sa rapide expérience lui profitera. Pendant qu'il se déshabille, il songe au suites éventuelles de son équipée, à l'indignation paternelle, à son discrédit auprès des siens, et, de ses lèvres, en guise de consolation, s'échappe un de ces refrains de grand'mère à perruque poudrée et à robe à paniers : « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment !... » Il a pris le chemin de la vertu !

Il se couche, mais ne s'endort pas. Dans son lit douillet, sous la molle chaleur de l'édredon, il continue à réfléchir : son aventure, si désagréablement qu'elle ait tourné, n'est au fond que très flatteuse pour sa vanité. La perspective d'avoir failli être le héros d'une tragédie domestique ne lui déplaît pas, c'est le gage de sa bonne mine et de ses manières distinguées ; il en conclut que, pour raisonner, rien ne vaut un

bon lit aux draps fins et tièdes, et il s'endort assez satisfait.

Quelques jours se passent ; le cirque est parti : il est désormais tranquille ; ses nuits ne sont plus traversées que par des rêves honnêtes et placides, et il a un compte ouvert chez l'épicier... Toutefois, depuis lors, il est allé chaque année surveiller les préparatifs de la fête et, quand il a vu poser les bâches d'un théâtre ou d'un cirque, il s'est abstenu de fréquenter la grande place. Sa famille lui a naturellement demandé la raison de cette décision : le jeune et sempiternellement vertueux Georget a répondu avec impatience : « Le bruit des cuivres me fait mal ! »

Raoul Guillard.

L'ESCARPOLETTE

... Vieillie, la face ridée comme un masque de cire, qu'égratignèrent des ongles d'enfants, les yeux à demi éteints sous les lourdes paupières gonflées, étayant ses pas incertains d'une canne à béquille d'or, lamentable solitaire qu'enveloppent des voiles de crêpe, qui entend des voix se plaindre dans la nuit, qui croit toujours voir sur ses blanches mains baguées d'émeraudes se figer des taches de sang, vagabonde auguste qui porta malheur, ainsi que quelque nixe prédestinée à ses sujets, à son mari, à son fils, qui cherche en vain sous des cieux cléments le repos et l'oubli, sachant trop que nul ne la reconnaîtrait, qu'elle ne serait par les rues et les boulevards, dans les coudoiements de la foule, qu'une passante qu'on ne songe pas plus à insulter qu'à saluer, la reine Maria-Gloriosa, après des années et des années d'exil, avait cédé à l'inéluctable tentation de faire une halte brève dans son ancienne capitale, de pèleriner vers les avenues de triomphe où elle avait passé dans sa gloire et dans sa beauté, au galop de six chevaux, parmi les drapeaux éployés, l'étincellement des sabres et des baïonnettes, vers les palais que l'ennemi et la populace avaient pillés et incendiés.

Au milieu des rares fidèles qui lui rendaient l'illusion d'une cour, elle affectait une dédaigneuse indifférence, presque de la joie d'être libérée des soucis du trône, philosophait en souriant, répétait d'une voix qui semblait raconter de lointaines aventures :

« J'ai connu la foule qui acclame, qui vous jette des couronnes et des fleurs, qu'emporte comme un coup de folie, la foule où les mères vous tendent leurs enfants, où les hommes s'attellent au timon de votre voiture avec des chants joyeux et des vivats éperdus, baisent la soie de votre robe, la foule qui a des dévotions aveugles d'amant pour une maîtresse idolatrée, de croyant pour une madone de miracles. Ce fut au déclin de la guerre de Thuringe, le soir où la ville illuminée, les cloches sonnaient à toute volée, les musiques se répondaient, les clairons stridaient, les vétérans blessés défilaient avec leurs uniformes en loques et les étendards, conquis de bataille en bataille. J'ai connu la foule haineuse, déchaînée, qui voit rouge, qui se rue comme une meute à la curée, qui arrache les enseignes royales, qui fait au coin des rues de sinistres feux de joie avec les statues des saints, les meubles, les tableaux, les boiseries des palais, qui hurle des couplets orduriers, qui vous cherche, qui vous poursuit, qui vous étouffe dans des milliers de bras. Ce fut après l'effondrement de nos espérances, au lendemain de la défaite où le roi désespéré tenta vainement de mourir, rendit son épée pour sauver des hécatombes tragiques, les restes de son armée.

« Je connais maintenant la foule qui ne se souvient plus de moi, qui me frôle sans s'émouvoir, sans se retourner, et c'est celle-là que je préfère. »

Et les anciennes dames d'honneur se regardaient à la dérobée, avec une vague tristesse, les chambellans respectueux refoulaient au fond de leurs cœurs racornis de vagues révoltes.

Or, avant de reprendre le chemin de l'exil, du château somptueux et morose qu'entourent des tombes encore blanches, la reine eut l'étrange caprice de se faire conduire dans les ruines de Saint-Clodoald, la délicieuse demeure où, comme Marie-Antoinette, à Trianon, elle venait, jadis, pendant les chaleurs d'août, faire la retraite, se promener sous les grands arbres, dans la fraîcheur des jets d'eau, dans l'embaumante odeur des roses, en robe de mousseline et en chapeau de paille.

C'était dans la dernière semaine de septembre.

L'eau morte dans les larges vasques de pierre reflétait des passées de nuages gris et d'oiseaux et de feuilles rouges et jaunes qui tourbillonnent comme des papillons en agonie, qui voguent en flottilles et se déroulent en guirlandes.

L'air était imprégné d'une odeur fade de cimetière à l'abandon, et les socles vides, souillés d'inscriptions, faisaient penser à des désastres, à des écroulements d'espoirs et de bonheurs.

Au milieu des décombres informes, balafrés par les obus, rongés par les flammes, où pendaient les ferrures rouillées des balcons, où apparaissaient des traces de fresque apâli, dans le lierre vigoureux, dans les vignes échevelées, dans les ronciers croassaient des corneilles et roucoulaient des ramiers.

Plus gravide, plus courbée sur sa canne, le regard fixe, les joues d'une teinte de plâtre, Maria-Gloriosa, comme en hypnose, n'écoutant pas les gardes qui essayaient de la retenir, errait de salle en salle, trébuchait contre les amas de pierres.

*
* *

Et soudain, elle atteignit l'enclos que le roi avait donné à son fils, au pauvre petit prince Ludovic, le jardinet où l'enfant rêveur aux longues boucles cultivait des fleurs simples, celles que préfèrent les petits et les humbles, où s'écoulaient la plupart de ses récréations.

Les orties, les chardons, les bardanes, les églantiers sauvages l'avaient envahi et métamorphosé, mais entre deux tilleuls, échappés par on ne sait quel hasard à la destruction du palais, pendaient des débris d'escarpolette, l'escarpolette où tant de fois, avec des cris joyeux et aigus, le prince s'était balancé.

Et Maria-Gloriosa, d'un grand geste, écarta, renvoya ceux qui l'accompagnaient, demeura toute seule dans l'enclos, songea et pria, puis, avec des larmes, comme un coupable qui se repent, qui mesure l'étendue de ses fautes irrépa-

rables, s'approcha de la relique, du morceau de bois pourri, y appuya longtemps ses lèvres tremblantes et fièvreuses.

La nuit tombait, humide, glaciale.

Et comme la reine déchue se relevait, s'en retournait vers le landau arrêté au détour d'une allée, elle eut la sensation affreuse que d'invisibles mains la retenaient par son voile et par sa robe, tomba sur les deux genoux, s'évanouit en une longue plainte de détresse. Les ronces, cependant qu'elle priait, s'étaient agrippées à ses vêtements, l'avaient comme liée...

René Maizeroy.



LES LINS EN FLEURS

La fille du tisseur de toile
File parmi les lins en fleur;
Ses grands yeux, aux lueurs d'étoile,
Des lins d'azur ont la couleur,

Jeune, fringant, droit sur sa selle,
Vient à passer le fils du Roi :
« Bonjour !... Les lins bleus, ô ma belle,
Ont des fleurs moins fraîches que toi ! »

Tandis qu'il s'en va, la fileuse
Le suit des yeux : « Beau cavalier,
Pense-t-elle, toute rêveuse.
Mon cœur ne veut plus t'oublier... »

Un an s'achève. Avril bourgeonne,
Mai reverdit bois et jardins,
Et, de nouveau, l'enfant mignonne
File parmi les champs de lins.

Voici qu'elle voit, par la plaine,
Cent cavaliers caracolant
Près d'une jeune châtelaine
Tout habillée de satin blanc.

« Mon père, où vont, dans la rosée,
Ces gens et ce blanc palefroi ?...
— Ma fille, c'est une épousée
Que l'on amène au fils du Roi. »

La fille du tisseur de toile
Se sent une agonie au cœur,
Et regarde, à travers le voile
De ses larmes, les lins en fleur :

« Lins bleus, ouvrez vos fleurs nouvelles,
Montez bien haut, poussez bien fort !
Avec vos fils tendres et frêles
Je veux tisser mon drap de mort. »

André Theuriet.
de l'Académie française.

LA RÉVOLUTION CUBAINE

Les événements se précipitent avec une rapidité extraordinaire dans la Grande Antille. Nos lecteurs connaissent aujourd'hui dans tous ses détails l'histoire de la lutte gigantesque entreprise depuis un siècle par le petit peuple cubain contre ses oppresseurs, Ils ont lu le récit de cette guerre homérique dans la *Revue des deux Frances* où nous ne cachons pas nos sympathies pour Cuba libre.

Le 24 février dernier était le jour anniversaire de la révolution. La colonie cubaine de Paris avait réuni tous ses amis dans un banquet au Grand-Hôtel sous la présidence du vénérable représentant du Gouvernement révolutionnaire cubain, notre ami le docteur Bétancès. Notre directeur, M. Achille Steens, était aux côtés du président. Pour la première fois, en Europe, l'*Hymne patriotique cubain* de Hérédia et Lopez, a été chanté à la fin du banquet par de jeunes femmes de la Grande Antille. C'est une conception large et imposante, du plus merveilleux effet.

Aussi est-ce aux cris mille fois répétés de « Vive Cuba libre ! » que la péroraison en a été acclamée...

Nous nous associons detout cœur à ce cri qui résume nos aspirations et auquel les événements donneront raison demain.

R. B.

Les Théâtres

Le dernier Bal de l'Opéra a été fort brillant, et M. Roger nous promet des merveilles pour celui de la Mi-Carême.

*
* *

Des pourparlers sont engagés entre la direction de l'Opéra et Mlle Calvé. Il serait question de monter pour elle l'*Armide* de Gluck avec une mise en scène féerique, dont la dépense a été évaluée à 300,000 fr.

Mlle Calvé débuterait dans le rôle d'Orphélie d'*Hamlet*, qui lui a valu de brillants succès à l'étranger. Elle reprendrait également *Hérodiade* de M. Massenet.

*
* *

On annonce la réception par le comité de la Comédie-Française d'une nouvelle pièce en trois actes, en prose, de M. Brieux, l'auteur si applaudi de l'*Evasion* et des *Trois filles de M. Dupont*.

Cette pièce a pour titre le *Berceau* et le principal rôle en est destiné à Mlle Bartet, mais la charmante artiste étant prise en ce moment par les répétitions de la *Martyre*, le drame en vers de M. Jean Richepin, le *Berceau* ne sera donné que dans le courant de la saison prochaine.

A la Comédie-Française, on est en effet, en ce moment tout entier aux études de la *Martyre*.

Mais la date de la première représentation de cet ouvrage ne saurait encore être fixée. D'abord la *Martyre* demandera, en raison de l'importance de sa mise en scène de longues et patientes études. Et puis le succès constant de la *Catherine* de M. Henri Lavedan, qui prend les quatre soirées libres de la semaine, en dehors des abonnements du mardi et du jeudi, permet à l'administration de la Comédie d'envisager sans trop d'effroi la période de plusieurs semaines qui lui sera nécessaire pour mettre sur pied les cinq actes en vers de M. Jean Richepin.

Comme reprise, la Comédie-Française nous offrira prochainement celle du *Chandelier*, d'Alfred de Musset, avec une distribution en grande partie nouvelle. Le jeune Dehelly, notamment, abordera pour la première fois le rôle de Fortunio.

*
* *

Nos félicitations à M. Guilloire, le très sympathique secrétaire général de la Comédie Française, qui vient d'être promu officier de l'Instruction publique.

*
* *

Vient de paraître chez Ollendorff : *Le Passé*, la belle comédie de Georges de Porto-Riche, jouée à l'Odéon, œuvre de haute littérature dramatique et d'orignale observation que tout le monde voudra garder dans sa bibliothèque.

*
* *

Immense est le succès de *Paméla marchande de frivolités* au Vaudeville.

Mme Réjane, toujours exquise, triomphe tous les soirs entourée de tout son monde charmant.

Les costumes du temps sont vraiment beaux.

Comme toujours, M. Porel a eu la main heureuse, et, Paméla amènera tout Paris au Vaudeville.

*
* *

Par mesure de précaution, le théâtre du Palais-Royal a fait doubler tous les rôles de la *Culotte*, dont le succès de rire est considérable. Mlle Marguerite Frederick, qui avait été remarquée à l'Athénée et en dernier lieu à la Roulotte, a signé un brillant engagement au Palais-Royal; c'est elle qui a le rôle de Mlle Chériel en double.

*
* *

Au Théâtre-Antoine, reprise du *Petit Lord* et de *Jacques Damour*.

A propos du Théâtre-Antoine, il n'est pas exact que la censure y ait interdit les *Tisserands*, dont la représentation est simplement ajournée.

Et, ajoutons que l'immense succès de Blanchette est toujours très vif.

*
* *

Le théâtre des Folies-Dramatiques change de mains. La cession de M. Silvestre à M. Léon Nunès est aujourd'hui chose décidée.

*
* *

Plus gai que jamais, le *Moulin-Rouge*.

Roi de Montmartre, il l'est depuis longtemps. Et, ce n'est pas de si-tôt que l'on pourra le détrôner!

*
* *

Au Musée Grévin, les étonnantes révélations dues aux rayons X nouvellement installés par un très habile ingé-

nieur-électricien, M. Heller, y disputent, en ce moment, le succès à Carrara, le sinistre héros du crime de Kremlin-Bicêtre, entièrement reconstitué.

*
* *

Grand bal à Bullier, tous les jeudis soirs. — C'est là que la gente étudiante se donne rendez-vous. La gaîté chante sa chanson la plus belle mais la plus joyeuse.

*
* *

Trianon tient le plus joli drapeau du plaisir à Montmartre.

Le dompteur et ses lions se taisent charmés par la douce voix d'Odette, un peu timide mais combien gentille!

Fantasio.

SPECTACLE

Opéra. — 8 h. «/». — Les Huguenots.

Français. — 8 h. 1/2. — Catherine.

Opéra-Comique. — 8 h. 1/2. — Sapho.

Odéon. — 8 h. 1/2. — Juan de Manara.

Renaissance. — 8 h. «/». — Relâche.

Vaudeville. — 8 h. 1/2. — Paméla.

Gymnase. — 8 h. 1/2. — Mariage bourgeois.

Variétés. — 8 h. 1/4. — Le Nouveau jeu.

Gaîté. — 8 h. 1/2. — La Jolie Parfumeuse.

Bouffes-Parisiens — 8 h. 3/4. — P'tites Michu.

Palais-Royal. — 8 h. 1/2. — La Culotte.

Porte-St-Martin. — 8 h. 1/4. — Cyrano de Bergerac.

Théâtre Antoine. — (ex-Menus-Plaisirs). — 8 h. 1/2. — Le Petit Lord. — Jacques d'Amour. — Ceux qui restent.

Châtelet. — 8 h. 1/4. — Tour du monde en 80 jours.

Ambigu-Comique. — 8 h. 1/2. — La Pocharde.

Folies-Dramatiques. — 8 h. 1/2. — Le Truc de Séraphin.

Athénée-Comique. — 8 h. 1/2. — La Geisha.

Th. Cluny. — 8 h. 1/4. — Les demoiselles des St-Cyriens.

Th. de la République. — 8 h. 1/2. — La Voleuse d'Enfants.

La Bodinière, 18, rue St-Lazare. — 9 h. — Le Gamin de Paris. — On demande un jeune ménage.

Folies-Bergère. — La Belle Otero. — Diamant, ballet, etc.

Casino de Paris. — Le Biographe. — Don Juan aux Enfers, etc.

Olympia. — Vision! ballet. — La Cammarano, etc.

Scala. — Polaire, Polin, Claudius. — Le Paradis de Mahomet.

Parisiana. — Félicia Mallet, Fragson.

Eldorado. — Ciranncz de Blairgerac, à 8 h.

Trianon. — Violette, Odette, Marck et ses lions.

Palais de Glace. — Patinage sur vraie glace, de 9 heures du matin à minuit.

Treteau de Tabarin. — 9 h. 1/2. — Deval, Fursy, Mary Auber. — 3 fils de Mme Durand.

Nouveau-Cirque. — A 8 h. 1/2. — Paris qui trotte. — Revue. — Miss Darling.

La Boite à musique. — 9 h. 1/2. — Les Saisons. — Venez en ombre, revue.

Roulotte. — Comme sur des roulottes (Mlle Frédérick, B. de Castillon, Miette). — Chan. anim.

Concert Européen. — Biot-Graphe Revue.

Théâtre lyrique. — A 8 h. 1/2. — Le Sylphe. — Bonsoir voisin.

Le Grand Guignol. — 9 h. — Les Boulingrin. — Le Lézard, etc.

Moulin-Rouge. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.

La Cigale. — 8 h. 1/2. — Allo! Allo! revue, Margarita, etc.

Cinématographe. — Le Voyage au Japon.

Bullier. — Tous les jeudis, bal masqué.

Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours. — Concert tous les dimanches.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.

Le docteur Edouard MORIN né à Québec et âgé de 43 ans fit ses études au séminaire de Québec et suivit ses cours de médecine à l'Université Laval. Il fut fait médecin en 1878, et exerça sa profession comme médecin à Québec pendant trois ans avec une jolie clientèle. En 1881 il ouvrit une pharmacie en société avec un de ses frères sur la rue Saint-Jean. Ses affaires grandirent rapidement. Il obtint de plusieurs maisons françaises l'agence pour différentes médecines françaises dont il s'occupa toujours de faire directement l'importation. Il remplit pendant plusieurs années la charge de médecin du Bureau d'Hygiène.

Il fut plusieurs années un des directeurs de la chambre de Commerce de Québec, et il occupa aussi la charge de Conseiller de ville pour le quartier Saint-Jean en 1889 et 1890.

Il est aujourd'hui le seul propriétaire de la pharmacie docteur Edmond MORIN et Cie, établissement considérable qui a son siège d'affaires au N° 48 rue Saint-Pierre Québec et une succursale au N° 338 rue Saint-Jean. Cette maison est arrivée après 16 ans d'existence à la tête du commerce de pharmacie à Québec, et a étendu son commerce par l'entremise de commis-voyageurs dans toute la province de Québec, la province d'Ontario et les provinces maritimes. Le docteur Ed. Morin est aussi le propriétaire du vin à la créosote et aux hypphosphites du docteur Ed. Morin appelé aujourd'hui vin Morin creso-phates. Ce vin est universellement connu par tout le Canada et une partie des Etats-Unis où il s'en fait un commerce considérable. C'est une médecine qui se recommande par elle-même par ses propriétés curatives dans la toux, bronchite, asthme, catarrhe, débilité et consomption.

Le docteur MORIN possède encore plusieurs autres médecines qui ont un écoulement considérable dans le commerce entre autres le Brou a *excellent tonique reconstituant du sang et des nerfs. — Le* Sirop végétal de Viel *et les* Pilules Viel *contre la Dyspepsie, Constipation, Maladies du foie et des rognons. — L'Anti-Corryza contre le Rhume de cerveau, Catarrhe etc., etc.*

Le Numéro . . . . . { Un Franc / 20 Cents

2e Année.

No 7. — Avril 1898



LA REVUE DES DEUX FRANCES

Revue Franco-Canadienne



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

Jérôme Doucet. . . . . *La Chanson de la Toupie* (hors texte).
F. Brunetière (de l'Acad. française). *L'Art et la Morale*
Edmond Haraucourt. . . . . *L'Eglise d'hier et d'aujourd'hui*
Michel Mérys. . . . . *Sursum corda*
Achille Steens. . . . . *Pour Cuba libre*
André Mérys . . . . *Crépuscule*
Daniel Riche . . . . *L'Offrande*
Richelieu (*inédit*). . . . . *Les Devoirs d'un Ministre*
Gustave Guesviller. . . . . *L'Horloge*
Rodolphe Brunet. . . . . *Sur un duel*
Stuart Merrill . . . . *Les Baladins*
Henri Guerlin. . . . . *L'Homme d'Or*
R. B. . . . . *Chronique des Deux Frances*
Horace de Châtillon. . . . . *Un an déjà*
Serge Rello . . . . *La charme aux bœufs*
Jeanne d'Antilly. . . . . *Causerie sur la mode et le patriotisme*
Georges Ohnet (*à suivre*). . . . . *Le chant du cygne* (roman)
Fantasio. . . . . *Les Théâtres*

La Mode Parisienne.

BUREAUX :

FRANCE
23, rue Racine, 23
PARIS

CANADA
30, rue St-Jacques, 30
MONTRÉAL

[illegible]
QUEBEC

Le Numéro . . . . . { Un Franc / 20 Cents



2e Année

N° 8. Mai 1898

La Revue des Deux Frances

Revue Franco-Canadienne



Directeur :

Achille STEENS

Sommaire

Marc Legrand	*L'Ame antique* (GRAVURE HORS TEXTE)	97
E. M. de Vogüé, (DE L'ACAD. FRANÇ.).	*L'Influence de la presse*	98
Edouard Richard	*Les Acadiens et la France*	103
Achille Steens	*Bravo, les Américains !*	108
Jacques Bainville	*L'Influence de M. Paul Bourget*	115
Georges Boyer	*Pour les enfants*	121
Avila Bourbonnière	*Chronique américaine*	122
Rodolphe Brunet	*Jean le Millionnaire*	124
Jean Sévère	*L'Aveu*	136
Mme Hudry-Ménos	*Rose de Noël*	139
Horace de Châtillon	*Kéléda*	161
Un Canadien-Américain	*Les premiers Canadiens des Etats-Unis*	165
Alphonse Daudet POSTHUME	*Le Siège de Paris*	167
Michel Mérys	*Canada*	177
Georges Ohnet (*suite*)	*Le chant du cygne* (roman)	182
Georges de Dubor	*Critique musicale*	186
Fantasio	*Les Théâtres*	188

ECHOS DE PARIS. — CHRONIQUE DES DEUX FRANCES.
LA MODE PARISIENNE.



BUREAUX :

FRANCE

23, rue Racine, 23
PARIS

CANADA

30, rue St-Jacques, 30
MONTRÉAL

29, rue St-Jean, 29
QUEBEC

ADMINISTRATION FRANÇAISE
23 — Rue Racine — 23
PARIS

De 2 à 6 heures du soir, tous les jours

ADMINISTRATION CANADIENNE

30, rue St-Jacques, 30
MONTRÉAL

29, rue St-Jean, 29
QUÉBEC

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Secrétaire de la Rédaction : **Rodolphe BRUNET**

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

Un an. . . . . 15 Francs / 3 Dollars

Six mois. . . . . 9 Francs / 1 D. 80 cts.

Les Abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de **Montréal** *et de* **Québec**.

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :

Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec et de Montréal ou avec les Agents dûment accrédités par eux.

En France, avec l'Administration de Paris.

LA MODE PARISIENNE

A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

Le Numéro . . . . . { Un Franc / 20 Cents

2e Année

N° 9. — Juin 1898

La Revue des Deux Frances

Revue Franco-Canadienne



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

LE SALON DE 1898 :

Albert-Lefeuvre, (membre du Jury)	*Les Canadiens au Salon*	193
Georges Lelarge	*Critique du Salon*	199
Achille Steens	*L'Espagne au pilori*	221
E. Massicotte	*Timidité* (Rondel)	225
Urbain Gohier	*La Réforme de l'Armée en France*	226
Avila Bourbonnière	*Chronique américaine*	233
Maurice de Wuissons	*Une page inédite de la vie de Sheridan*	237
Georges de Dubor	*Critique musicale*	247
Henry Claverie	*Idéal*	249
Jacques Bainville	*Sur quel rythme ?*	257
Georges Ohnet (*Fin*)	*Le chant du cygne* (roman)	258
Edmond Haraucourt	*L'Alouette*	282

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES — ÉCHOS DE PARIS

LA MODE PARISIENNE



BUREAUX :

FRANCE	CANADA		ETATS-UNIS
23, rue Racine, 23	30, rue St-Jacques	29, rue St-Jean, 29	31, rue [illegible], 31
PARIS	MONTRÉAL	QUEBEC	LOWELL, [illegible]

Administration Française

PARIS — 23, Rue Racine, 23 — PARIS

De 2 à 6 heures du soir tous les jours

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Secrétaire de la Rédaction : **Rodolphe BRUNET**

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

Un an.	15 Francs 3 Dollars	Six mois.	9 Francs 1 D. 80 cts.

Les Abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de **Montréal,** de **Québec** et de **Lowell**

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :

Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec, de Montréal et de Lowell ou avec les Agents dûment accrédités par eux.

En France, avec l'Administration de Paris.

LA MODE PARISIENNE

A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL



La Chanson de la Toupie

Quand la corde comme un serpent
Sur la toupie est enroulée,
Le gamin la lance en frappant
A la volée
Elle va, vient, trottine, court,
L'air affairé, cherchant sa place,
Puis, enfin lasse,
S'arrête court.

Et, tel un heureux qui digère,
Pris de somnolence légère,
Toupie alors, tout doucement,
Ronfle en dormant.
Elle rêve :
« Terre, dis-moi, sais-tu ceci?
Ainsi que toi, je tourne aussi
Sans trêve.

Mais, quand tu vas rôder au loin,
Bohémienne,
Vois quelle tenue est la mienne :
Sagement je reste en mon coin.
Puis, tu n'es qu'une masse énorme,
Sans forme;
Moi, j'ai le profil d'un bouquet
Coquet... »

Toupie, à ces mots, en sourdine,
Se moque, rit et se dandine
D'un air si sot
Qu'elle trébuche, tombe et roule
Comme une boule
Jusqu'au ruisseau

JÉROME DOUCET.



A NOS LECTEURS

A partir du prochain numéro de la *Revue des Deux Frances,* nous publierons régulièrement une liste, avec leur adresse à Paris, de tous les Canadiens qui seront venus visiter nos bureaux et s'inscrire sur notre livre de présence.

Nous nous ferons un plaisir de recevoir et de réadresser les lettres et journaux qui seront envoyés à nos compatriotes voyageant en Europe ou en résidence à Paris. De même, nous nous mettons à leur entière disposition, pour leur fournir tous renseignements qui leur seraient nécessaires.



Beaucoup de portraits de célébrités canadiennes sont actuellement exposés dans notre *Salle des Dépêches,* à côté des originaux des dessins publiés dans notre revue.

Nous avons commencé une *Bibliothèque speciale aux œuvres des écrivains canadiens,* qui est à la disposition de nos amis et visiteurs.

Nous rappelons que les œuvres canadiennes, dont les auteurs nous adresseront deux exemplaires, feront partie de cette Bibliothèque et que chacun pourra en prendre connaissance dans notre Salle des Dépêches, à Paris, 23, rue Racine.

Enfin, la *Revue des Deux Frances* fera l'impossible pour satisfaire sa haute clientèle qui se fait de plus en plus nombreuse.

La Direction.

Nous publierons dans notre prochain numéro deux frontispices originaux de notre collaborateur Raoul Barré, *le jeune maître dessinateur canadien, dont nos lecteurs ont déjà pu admirer la magnifique page l'*Accapareur *dans notre numéro de mars dernier.*

L'ART ET LA MORALE

I

Vous connaissez le problème, lecteurs, et je n'ai besoin que de vous rappeler en quels termes se pose la question. Si nous en voulions croire les artistes, quelques artistes du moins, et la plupart des critiques ou des esthéticiens, mais surtout les journalistes, l'Art, le grand Art, avec un grand A, transformerait, transmuerait en or pur tout ce qu'il touche, le sublimerait, pour ainsi parler; et d'une obscénité même ou de la pire des atrocités il en ferait un objet d'admiration, quelques-uns ne disent-ils pas un moyen de purification?

> Il n'est pas de *serpent* ni de *monstre odieux*
> Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux...

C'est ce que Pascal avait également dit, mais d'une manière toutefois plus janséniste, quand il avait écrit : « Quelle vanité que la peinture, qui attire notre admiration par l'imitation de choses que nous n'admettons pas dans la réa-

lité ! » Vous voyez que je tiens ma promesse, et on ne peut guère apporter de citations plus connues.

D'illustres exemples, au surplus, confirment, ou semblen confirmer, la parole de Pascal et les vers de Boileau. Nous admirons de bonne foi, nous nous savons gré à nous-mêmes, comme d'une preuve de goût, d'admirer, sous des noms grecs, des Vénus que nous n'oserions pas nommer en français; et si nous dépouillons, (je sais bien que c'est un sacrilège), mais enfin, si nous dépouillons, du prestige de la poésie qui les transfigure, le sujet de la *Rodogune* de Corneille ou du *Bajazet* de Racine, par exemple; si nous les réduisons l'un et l'autre à l'essentiel de la fable qui les soutient, qu'en restera-t-il, que deux aventures de harem, qui seraient assez bien à leur place dans les annales du crime et de l'impudicité (1)? Cependant, nous dit-on, ni *Bajazet*, ni *Rodogune* surtout, ne sont des œuvres que l'on puisse taxer d'immorales. En s'emparant de ses aventures, le poète, — et c'est son privilège, — en a transformé la nature. Celui-là se condamnerait, il se disqualifierait, qui, mis en présence des déesses de Praxitèle, sentirait s'éveiller d'autres mouvements en lui que ceux de l'admiration la plus chaste et la plus désintéressée : le fait est, continue-t-on, que l'artiste ou le poète nous ont comme enlevés à ce qu'il y a d'instinctif ou d'animal en nous; ils ont opéré ce miracle de nous situer, — on ne sait trop comment, par un secret qui n'appartient qu'à eux, — dans une sphère supérieure, étrangère aux grossières excitations des sens; ils nous ont libérés de nous-mêmes, (vous connaissez, et je n'y fais qu'une allusion en passant, la théorie du pouvoir libérateur de l'art, celle

(1) Pour empêcher le mariage d'une jeune fille (Rodogune) avec l'un ou l'autre des deux hommes qui la courtisent (Antiochus et Séleucus), une femme, qui est leur mère (Cléopâtre), et qui ne voudrait pas leur rendre ses « comptes de tutelle », fait égorger l'un et essaie d'empoisonner l'autre : voilà tout le sujet de *Rodogune!* Celui de *Bajazet* est plus immoral encore, si, dans l'attrait d'une femme mariée (Roxane) pour un homme (Bajazet), et dans l'impuissance où elle est de se dominer, en vain chercherait-on autre chose ! et on n'y trouve absolument rien que de physique.

On sait que la hardiesse de Racine, dans le choix de ses sujets, comme dans la liberté de son observation, et comme dans le détail de son style, a égalé d'avance ou passé tout ce que le romantisme devait plus tard imaginer de plus audacieux.

de la *purgation des passions*) ; et nous sommes entrés avec eux dans la région du calme suprême et du repos divin.

> La Mort peut disperser les univers tremblants,
> Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
> Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs...

Je ne suis pas de cet avis.

Et d'abord, si c'était ici le lieu de produire des textes, je ne serais pas embarrassé de prouver qu'il s'en faut que la sculpture grecque, — je dis celle de la grande époque, — ait toujours eu ce caractère d'idéale pureté qu'on est convenu de lui attribuer. Elle est païenne, il faut pourtant nous en souvenir quand nous en parlons! et le paganisme, ce n'est pas ceci ou cela, la religion de Jupiter ou celle de Vénus, les mystères d'Éleusis ou les Thesmophories, mais bien, et, en trois mots, l'adoration des énergies de la nature. L'accoutumance ici nous rend aveugles ; mais, pour y voir clair, songez à ce que sont devenues, chez un Ovide, par exemple, ou chez de très grands peintres, un Michel-Ange, un Vinci, un Corrège, un Véronèse, les amours du maître des dieux : Europe, Danaë, Léda, Sémélé, Ganymède ; et plus généralement toutes ces fictions voluptueuses qui, après avoir défrayé l'art classique, sont venues se terminer aux jeux épouvantables de l'amphithéâtre. Demandez-vous aussi, dans un autre art, et dans un autre ordre d'idées, si, quand nous sortons de voir jouer ce *Bajazet* ou cette *Rodogune*, dont je parlais tout à l'heure, l'impression que nous en emportons n'a pas quelque chose d'étrangement mêlé, d'étrangement suspect? Il y a là-dessus un aveu de Diderot que je ne peux pas vous citer, parce qu'on ne cite pas aisément Diderot. Hélas ! Corneille même, le grand Corneille, n'est pas toujours moral ; et je veux dire par là que je ne serais pas sûr de la qualité des âmes qui se formeraient uniquement à l'école de son « héroïsme ».. Il y manquerait ce que Shakespeare a si bien appelé « le lait de l'humaine tendresse ».

Je continue, lecteurs, de dire des choses banales, des choses terriblement banales, des choses même prudhommesques; et que serait-ce, au lieu de la peinture, de la sculpture ou de la poésie, si je m'avisais de vouloir emprunter mes exemples à la musique? Mais, de toutes ces choses, voici la plus banale, je veux dire celle dont vous êtes au fond, quoique peut-être sans le savoir, le plus intimement convaincus, et cependant la plus difficile à établir. C'est que ces exemples n'ont rien qui doive nous étonner si, dans toute forme ou toute espèce d'art, il y a comme un principe ou un germe secret d'immoralité. Notez que je ne vous parle pas des formes inférieures de l'art : de la chanson de café-concert, par exemple, du vaudeville, ou de la danse... De la danse! oui, je sais que David a dansé devant l'arche, et tous les jours encore il est question de danses hiératiques, de danses sacrées (1) de danses guerrières. Il y a aussi la danse du ventre; et si quelque auteur grave l'avait trouvée symbolique, je n'en serais pas autrement surpris. Mais, symbolique ou expressive de quoi? C'est là le point; et on ne prétendra pas apparemment que ce soit de la pudeur ou de la modestie. « Que de choses dans un menuet »! disait un maître à danser fameux. Sans doute encore, mais quelles choses? Car assurément les ballets d'opéra peuvent avoir toute sorte de qualités, — des qualités que peut-être ai-je moi-même la faiblesse de ne pas mépriser; — ils n'ont pas celle d'élever l'âme, voilà de quoi je suis bien certain! Une chanson de café-concert ne l'a pas non plus, ni un vauville : *Célimare le bien-aimé*, ou *Un Chapeau de paille d'Italie*.

Mais puisque aussi bien ce n'est pas ce qu'on leur de-

(1) Une page de Loti suffira pour renseigner le lecteur sur les danses sacrées. « *Annamalis fobil*, hurlaient les griots en frappant sur leurs tams-tams, l'œil enflammé, les muscles tendus, le front ruisselant de sueur...

« Et tout le monde répétait en frappant des mains avec frénésie : *Annamalis fobil! Annamalis fobil!*... La traduction en brûlerait ces pages... *Annamalis fobil!* les premiers mots, la dominante et le refrain d'un chant endiablé, ivre d'ardeur et de licence, le chant des bamboulas du printemps!

« Aux bamboulas du printemps, les jeunes garçons se mêlaient aux jeunes filles et, sur un rythme fou, sur des notes enragées, ils chantaient tous, en dansant sur le sable : *Annamalis fobil!* (*Le Roman d'un Spahi*, XXXIII.)

mande, je n'insisterai pas. Ce serait me faire à moi-même la partie trop belle ! Prenons les choses de plus haut. C'est du grand art que je vous parle, du plus grand art ; c'est dans la notion du grand art que je dis qu'un germe d'immoralité se trouve toujours enveloppé ; et c'est ici que je vais commencer à devenir ennuyeux. Ou plutôt, non, ce sera tout à l'heure, car il faut auparavant que je vous conte la mémorable aventure de Taine, la plus glorieuse de ses aventures ! et celle qui témoigne le plus éloquemment qu'en lui la sincérité de la recherche et la loyauté du caractère ne le cédaient pas à l'éclat du talent.

Il avait débuté, vous le savez, — conformément à son intention de trouver un fondement objectif au jugement critique, (1) et ainsi de soustraire au caprice des opinions particulières l'appréciation des œuvres de la littérature et de l'art, — par prendre à leur égard l'attitude, je ne dirai pas indifférente ou désintéressée, mais impartiale et impersonnelle, qui est celle du zoologiste en face de l'animal, ou du botaniste à l'égard de la plante. Que le zoologiste étudie les mœurs de l'hyène ou celles de l'antilope, celles du chacal ou celles du chien, et que le botaniste nous décrive la rose ou le datura stramonium, la belladone ou

Le brin d'herbe sacré qui nous donne du pain,

c'est toujours, vous le savez, de la même patiente méthode qu'ils usent ; et on ne les voit pas s'indigner contre la bête féroce ou contre la plante vénéneuse. On ne les voit pas changer, avec leur sujet, ni de ton ni de disposition d'esprit. Taine voulut les imiter, et il put croire un moment qu'il y avait réussi, quand, sur ces entrefaites, lui qui ne connais-

(1) «... *L'intention de donner un fondement objectif au jugement critique* ». Si je crois avoir assez étudié Taine, et même en plus d'un point, l'avoir assez fidèlement, non pas continué, mais suivi, pour avoir le droit de résumer son œuvre en quelques mots, c'en est ici la vraie formule : il a voulu donner au jugement critique un fondement objectif. Prenez en effet tous ses livres, l'un après l'autre, son *La Fontaine*, son *Tite-Live*, ses *Essais de critique et d'histoire*, sa *Littérature anglaise*, ses *Origines de la France contemporaine*, sa *Philosophie de l'Art* : ce qu'il a cherché pendant trente ans, ce sont les moyens de ramener, de réduire à la certitude ce que l'on croirait, à première vue, que les opinions littéraires comportent

sait guère encore que la France et l'Angleterre, on le nomma professeur d'esthétique à l'École des beaux-arts ; et il visita l'Italie. Ce fut une révélation. La différence du mieux, du médiocre, et du pire; cette différence, que l'esprit de système nous dérobe si aisément en littérature, parce que les mots expriment des idées, et que nous avons toujours de l'inclination pour les idées qui se rapprochent des nôtres, quelque faible qu'en soit l'expression ; cette différence, que nous n'apprécions pas toujours en musique, parce que la musique est une espèce de science, en même temps qu'un art, et puis, et surtout parce que nos jugements ne dépendent nulle part plus qu'en musique de l'état de nos nerfs, elle éclate au contraire manifestement en peinture, en sculpture; et Taine en fut profondément frappé.

C'est pourquoi, quand il commença de professer ces leçons célèbres sur *la Production de l'œuvre d'art*, sur *l'Art en Italie*, *en Hollande, en Grèce*, sur *l'Idéal dans l'art*, qui sont certainement, avec le livre d'Eugène Fromentin sur *les Maîtres d'autrefois*, et quelques rares écrits de M. Guillaume, ce que la critique d'art a produit de plus remarquable en notre temps, la nécessité lui apparut de classer, de juger les œuvres, d'établir, pour les juger, des *échelles*

de diversité légitime. *Il ne faut pas disputer des goûts*, dit un commun proverbe, ami de l'ignorance : et Taine a justement employé trente ans de sa vie à montrer qu'au contraire il faut « *disputer des goûts* » ; et c'est à ce dessein qu'on voit bien aujourd'hui que toute son œuvre a tendu. Il y a des classifications en histoire naturelle, et pareillement, il a voulu montrer qu'il y en avait en histoire littéraire, en esthétique, en morale ; des *échelles de valeurs :* et des moyens de les déterminer. Subordination des caractères, balancement des organes, sélection naturelle, il y a des principes scientifiques, et, pareillement, Taine a voulu montrer qu'il y en avait de moraux, d'esthétiques, de philosophiques. Là est l'unité de sa vie intellectuelle, et là aussi la garantie de la durée de son œuvre. En soudant, comme il disait, « les sciences morales aux sciences naturelles » il a voulu faire participer les premières de la certitude ou de la probabilité des secondes. Et il n'importe, après cela, qu'il se soit trompé dans l'application ! je n'en sais rien ni n'en veux rien savoir pour aujourd'hui. Mais qu'il ait cherché cela, et qu'il soit Taine, j'entends l'un des plus libres esprits et des plus hardis de notre temps, c'est ce qui donne une valeur singulière à sa théorie sur le *degré de bienfaisance du caractère*. Elle n'est pas l'invention ou le caprice d'un esthéticien attardé dans les principes de l'ancienne critique, mais l'induction d'un « positiviste », et le résultat de la comparaison la plus étendue que l'on eût faite entre elles des œuvres de la littérature et de l'art, depuis le Parthénon et les *Dialogues* de Platon, jusqu'au *Faust* de Gœthe et jusqu'aux « chefs-d'œuvre » de l'architecture en fer.

de valeurs, ce qu'on appelle plus pédantesquement un criterium esthétique; et ce criterium où le trouva-t-il, après l'avoir cherché longtemps? où le trouva-t-il, lui, l'élève de Condillac et d'Hegel, lui, le théoricien et le philosophe de l'impassibilité critique, lui, qui n'avait rien reproché plus vivement à l'éclectisme, aux Cousin et aux Jouffroy, que d'avoir tout voulu ramener « au point de vue moral »? quel est le signe auquel il déclara, que, dans le musée des chefs-d'œuvre, se reconnaissaient les plus élevés? C'est à ce qu'il appela : *le degré de bienfaisance du caractère*. La page est importante; et je veux vous la remettre sous les yeux tout entière :

Toutes choses égales d'ailleurs, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant. Deux œuvres étant données, si toutes deux mettent en scène, avec le même talent d'exécution, des forces naturelles de même grandeur, celle qui représente un héros vaut mieux que celle qui nous représente un pleutre, et, dans cette galerie des œuvres d'art viables qui forment le musée définitif de la pensée humaine, vous allez voir s'établir, d'après ce nouveau principe, un nouvel ordre de rangs.

Au plus bas degré sont les types que préfèrent la littérature réaliste et le théâtre comique, je veux dire les personnages bornés, plats, sots, égoïstes, faibles et communs... Mais le spectacle de ces âmes rapetissées et boiteuses finit par laisser dans le lecteur un vague sentiment de fatigue, de dégoût, même d'irritation et d'amertume... Nous demandons qu'on nous montre des créatures d'un caractère plus haut.

A cet endroit de l'échelle se place une famille de types puissants, mais incomplets, et en général dépourvus d'équilibre...

Il en cite alors comme exemples les personnages ordinaires de Balzac et de Shakespeare : « Coriolan, Hamlet, Macbeth, Othello... Iago, Richard III, lady Macbeth, » et « Hulot, Baltasar, Claës, Goriot, le père Grandet... Vautrin, Bridau, Rastignac »; il les admire; il admire en eux l'incarnation des forces élémentaires « qui gouvernent l'âme, la société et l'histoire »... mais, il y a un mais :

L'impression qu'on en garde est pénible, on a vu trop de misères et trop de crimes; les passions développées et entrechoquées à outrance, ont étalé trop de ravages...

Montons encore un degré et nous arrivons aux personnages accomplis, aux *héros véritables*. On en trouve plusieurs dans la littérature philosophique et dramatique dont je viens de parler. Shakespeare et ses contemporains ont multiplié les images parfaites de l'innocence, de la vertu, de la bonté, de la délicatesse féminine: à travers toute la suite des siècles leurs conceptions ont reparu sous diverses formes dans le roman ou le drame anglais, et vous verrez les dernières filles de Miranda et d'Imogène dans les Agnès et les Esther de Dickens...

Et quelles sont enfin les œuvres qu'il place au plus haut du ciel de l'art, lui, je le répète, le théoricien du naturalisme dont les sympathies profondes allaient toutes, en dépit de lui même, aux manifestations de la force et de la violence? C'est maintenant *Polyeucte*, *le Cid*, *les Horaces*; c'est *Paméla*, *Clarisse*, *Grandison*, c'est *Mauprat*, *François le Champi*, *la Mare au Diable*; c'est *Hermann et Dorothée*, c'est l'*Iphigénie* de Gœthe: c'est Tennyson avec ses *Idylles du Roi*. En vérité, qui s'y serait attendu, trois ou quatre ans auparavant seulement, quand il écrivait son *Histoire de la Littérature anglaise*? et qu'avec une énergie de style qui ressemblait parfois à un exercice d'athlétisme, il glorifiait, dans le drame de Shakespeare ou dans la poésie de Byron, la splendide scélératesse de don Juan et d'Iago?

Je ne discute pas, amis lecteurs, ces jugements; je n'en conteste rien pour aujourd'hui; je ne vous parle pas des restrictions qu'ils comportent; et dont l'auteur lui-même a d'ailleurs fait les principales. Mais j'y vois un témoignage instructif, — une présomption, si vous le voulez, — de ce que je vous disais tout à l'heure, c'est à savoir que l'art qui n'a que lui même pour objet, l'art qui ne se soucie pas de la qualité des caractères qu'il exprime, l'art, en un mot, qui ne compte pas avec les impressions qu'il est capable de faire sur les sens ou de susciter dans les esprits, cet art là si grand que soit l'artiste, je ne dis pas qu'il soit inférieur, ce serait une autre question, mais je dis qu'il tend nécessairement à l'immoralité. Je vais essayer maintenant de vous en donner les raisons.

II

Il y en a une si je ne me trompe, qui saute aux yeux d'abord, et qui est que toute forme d'art est obligée, pour atteindre l'esprit, de recourir à l'intermédiaire, non seulement des sens, notez-le bien, mais du plaisir des sens. Pas de peinture qui ne doive être avant tout une joie pour les yeux! pas de musique qui ne doive être une volupté pour l'oreille! pas de poésie qui ne doive être une caresse! et là même, pour en faire la remarque au passage, là, est une des raisons des changements de la mode et du goût. Les œuvres subsistent, et, bonnes ou mauvaises, elles demeurent tout ce qu'elles sont. On les aime ou on ne les aime pas! Elles ne changent pas de caractère : et l'*Iliade* est toujours l'*Iliade*. l'*Ecole d'Athènes* est toujours l'*Ecole d'Athènes*. Mais les sens s'affinent, ou plutôt ils s'aiguisent, ils deviennent plus subtils et plus exigeants: ils ont besoin, pour éprouver la même quantité de plaisir, d'une quantité d'excitation plus grande. On l'a fait observer finement : *la Dame Blanche*, *le Pré aux Clercs*, et tant d'autres œuvres qu'on appelle aujourd'hui démodées, — quoique d'ailleurs les représentations en défrayent par douzaines les théâtres d'Allemagne — ont procuré sans nul doute à nos pères le même genre de plaisir que nous procurent *Carmen*, par exemple, ou *les Maîtres Chanteurs*. C'est que leurs oreilles, moins exercées, étaient moins exigeantes...

Vous êtes-vous encore demandé quelquefois d'où venait le dédain qu'il est élégant, depuis quelques années, de manifester pour la peinture de Raphaël? Indépendamment d'une part de snobisme qui s'y mêle à coup sûr, et qui consiste en ce que l'on croit ainsi se donner des airs de connaisseur, c'est que, depuis une cinquantaine d'années, nos yeux ont appris à jouir de la couleur d'une façon bien plus intense qu'autrefois. Le sens de la couleur, qui a, comme vous savez, toute une longue histoire, et dont on peut suivre la complexité croissante dans le temps, semble avoir profité de ce que perdait le sens du dessin ou de la forme. Et des rouges ou des bleus, des jaunes ou des verts nous réjouissent aujourd'hui, comme tels, et n'ont besoin pour nous plaire que de leur vigueur ou de leur délicatesse. Peut-être est-ce aussi la raison, l'une au moins des raisons du développement du paysage. Le grand acteur du paysage, c'est la lumière ou la couleur, c'est le plaisir purement sensuel, ou d'abord sensuel, qu'il nous procure; et les mots eux-mêmes dont nous nous servons pour admirer, par exemple, une toile de Corot, ne l'indiquent-ils pas, quand nous parlons de l'apaisement, de la fraîcheur, de la mélancolie qu'on y respire? Tout cela n'est pas seulement *sensible*, mais *sensuel;* et je ne crois pas avoir besoin d'y appuyer davantage.

Mais il résulte de là, plusieurs conséquences: et c'est ainsi qu'on a vu, — je dis dans l'histoire, — l'art, livré à lui-même et ne cherchant sa règle qu'en lui, poésie, musique ou peinture, dégénérer rapidement en un ensemble d'artifices pour émouvoir la sensualité. On ne lui demande plus alors, il ne se soucie plus lui-même que de plaire, et de plaire à tout prix, par tous les moyens; et, littéralement, d'un conducteur ou d'un guide il se change en une espèce d'*entremetteur*. C'est le seul nom qui lui convienne, quand je songe à notre XVIII[e] siècle finissant, aux romans de Duclos et de Crébillon fils, à celui de Laclos : *Les Liaisons dangereuses;* à la sculpture de Clodion, à la peinture de Boucher, de Fragonard, aux gravures libertines de tant de petits maîtres; à cette fureur d'érotisme qui déshonore, je ne

dis pas seulement les *Poésies* de Parny, mais celles même d'André Chénier. Osons enfin le reconnaître : tout cet art qu'on nous vante, qu'on célèbre encore, tout cet art, sous toutes ses formes, n'a guère été pendant près d'un demi-siècle qu'une excitation perpétuelle à la débauche ; et croyez-vous que, pour être ce qu'on appelle élégante, la débauche en soit moins dangereuse ? Moi, je crois qu'elle l'est bien davantage !

Voici cependant qui est presque plus grave ; car, au fond, quand ils ne sont pas dépourvus de toute espèce de sens moral, ces Fragonard ou ces Crébillon savent, ils ne peuvent pas ne pas savoir, qu'ils font un vilain métier. Mais la séduction de la forme opère quelquefois d'une façon plus subtile ou plus insidieuse, dont l'artiste ou le public ont peine eux-mêmes à se rendre compte, et dont les effets sont plus désastreux, parce qu'en corrompant le principe de l'art on a l'air de le respecter : *optimi corruptio pessima*. C'est quand on attribue à la forme une importance exagérée, pour ne pas dire une importance unique, et que, de cette importance même, il résulte alors ce qu'un critique italien, parlant de la décadence de l'art italien, a justement appelé « l'indifférence au contenu ». De la même main, aussi souple, aussi caressante, aussi libertine, mais toujours aussi sûre, dont il peignait hier une *Madone* ou une *Assomption*, c'est quand le peintre, Corrège ou Titien, peint aujourd'hui, chaude et ambrée sur un fond sombre, la nudité d'une courtisane. Avec la même plume dont il a déjà jeté sur le papier l'ébauche de son *Esprit des Lois*, c'est quand un Montesquieu écrit les *Lettres Persanes* ou *le Temple de Guide*. Ou bien encore c'est quand on se délasse de la composition d'un *Stabat* en écrivant la musique d'un ballet. Qu'importent alors, en effet, les choses que l'on dit ? Mais ce qu'il faut considérer, c'est la manière dont on les dit. La forme est tout, et le fond n'est rien, si ce n'est le prétexte ou l'occasion de la forme. Et comme cette recherche, comme cette curiosité, comme cette passion de la forme ne laisse pas de conduire à des effets nouveaux ; comme les qualités que l'on perd sont ou semblent être remplacées par d'autres ;

comme l'exécution devient plus magistrale ou plus souple, on ne voit pas d'abord où cela mène. Cela mène tout droit au *dilettantisme*, et le dilettantisme, c'est la fin, et à la fois, de tout art et de toute morale.

Oh ! sans doute, je vous entends bien, je parle ici comme un barbare, pour ne pas dire comme un énergumène, à tout le moins comme un iconoclaste ; et, en général, c'est autre chose que vous voyez dans le dilettantisme. Le dilettantisme je le sais, pour la plupart de ceux qui le professent et qui s'en vantent, pour la plupart de ceux qui lui sont indulgents, c'est l'indépendance de l'esprit, la liberté, la diversité, la supériorité du goût ; c'est « l'absence de préjugés » : c'est la faculté de tout comprendre ; mais, si c'était aussi la faculté de tout excuser ? Car, enfin, nous qui croyons à quelque chose, et qui avons, comme on dit, des « principes », — vous savez que cela veut dire aujourd'hui, que nous sommes bornés de tous les côtés, — est-ce que l'on s'imagine que quand nous adoptons, quand nous soutenons une opinion, nous n'avons pas vu les raisons de l'opinion contraire, ou les difficultés de celle que nous adoptons ? Hélas ! il n'y a pas de critique ou d'historien digne de ce nom qui n'argumente contre ses goûts, qui ne combatte ses propres plaisirs, qui ne se raidisse contre ses entraînements. Mais c'est justement le dilettantisme qui n'est qu'une incapacité de prendre parti ; un affaiblissement de la volonté, quand il n'est pas un obscurcissement du sens moral ; et, — dans la supposition la plus favorable, — une tendance éminemment immorale à faire de la beauté des choses la mesure de leur valeur absolue.

Lorsque l'art en arrive là ; — et il y arrive nécessairement toutes les fois qu'il ne cherche sa fin qu'en lui-même, ou dans ce qu'on appelle emphatiquement la réalisation de la beauté pure ; — je le répète encore une fois, ce n'est pas l'art seulement qui est perdu, c'est aussi la morale ou, si vous voulez quelque chose de plus précis, c'est la société qui s'est fait de l'art une idole. Nous en avons un mémorable exemple dans l'Italie du xve et du xvie siècles, l'une des sociétés assurément les plus corrompues qu'il y ait jamais

eues dans l'histoire, de l'aveu même de tous les historiens, l'Italie de tous ces tyranneaux, auxquels il semble que nous ayons tout pardonné, parce qu'ils ont fait peindre à fresque, sur les murs et aux plafonds de leurs palais, des mythologies triomphales; ou parce que les poignards qu'ils enfonçaient dans le sein de leurs victimes étaient merveilleusement ciselés par quelque Benvenuto Cellini. Et la cause de cette corruption, savez-vous, où elle est? Précisément dans cette idolâtrie de l'art, ou, si vous l'aimez mieux, dans la subordination, à l'art et à ses exigences de toutes les parties de la vie publique et privée.

Les Italiens de la Renaissance, — a dit un excellent critique, — dominés qu'ils étaient par la superstition de la forme, se sont arrêtés en littérature à la rhétorique, et c'est pourquoi nous ne saurions trop sévèrement juger leurs dissertations et leurs critiques, où l'on ne peut voir, en vérité, que de pures manifestations d'épicurisme intellectuel. Il n'en est pas moins vrai que le seul moyen qu'il y ait de rendre pleine justice à l'élégante frivolité de cette époque, c'est de la regarder comme l'époque de la diffusion du sentiment de l'art dans une nation dont tous les enthousiasmes un peu sérieux ont été uniquement esthétiques...

Le langage des Italiens de la Renaissance, leur idéal social, leurs habitudes, leur conception de la morale et de l'homme, tout est chez eux conditionné et déterminé par le concept de l'art. Époque de fêtes et de cérémonies splendides où le mobilier des appartements, l'armure des soldats, le vêtement du citoyen, les pompes guerrières, les spectacles publics, tout est invariablement et comme nécessairement beau! Les objets les plus familiers, destinés aux plus humbles usages de la vie domestique, les écuelles et les assiettes, un battant de porte, une cheminée, une couverture de lit, un panneau d'armoire, tout alors porte la marque du génie artistique de milliers d'artistes inconnus... et de même qu'on peut dire que notre vie contemporaine est dominée tout entière par la science, ainsi peut-on dire que dans l'Italie de la Renaissance l'art a vraiment exercé la même souveraine autorité (1).

Notez ce dernier rapprochement ; nous y reviendrons tout à l'heure. Pénétrée du sentiment du « beau », l'Italie l'a été jusqu'à trouver de la beauté dans le crime. Elle a reconnu dans un crime bien fait, hardiment conçu, habile-

(1) John Addington Symonds, *Renaissance in Italy*, t. III. *The Fine Arts*.

ment exécuté, audacieusement avoué, des mérites analogues à ceux qu'elle applaudissait dans ses œuvres d'art. Comment cela ? Vous le voyez peut-être. C'est en distinguant et en divisant l'indivisible, en séparant l'inséparable, en dissociant la forme d'avec le fond, c'est en transportant dans l'exécution tout le mérite de l'art. Aussi longtemps que cette tendance a trouvé son contrepoids dans la sincérité du sentiment religieux, du sentiment moral, du sentiment social ou politique, elle a produit, elle a légué au monde les chefs-d'œuvre que vous savez, depuis la *Divine Comédie* de Dante, jusqu'à la décoration de la *Sixtine*. Mais à mesure que la tendance a pu se développer librement, à mesure aussi a-t-on vu commencer la décadence de l'art, et la décadence de la moralité suivre celle de l'art. C'est une première preuve, à mon avis, — une preuve par les faits, une preuve par l'histoire, — que toute forme d'art renferme un principe d'immoralité ; et c'en est donc une aussi qu'à l'obligation où il est de ne pouvoir s'adresser à l'esprit que par l'intermédiaire du plaisir des sens, il faut que l'art oppose une sage défiance, dont le premier point sera de ne jamais chercher son objet en lui-même.

C'est à quoi, vous le savez, on a quelquefois essayé de répondre en lui donnant pour fin l'imitation de la nature ; et, à cet égard, je commence par déclarer que deux choses sont également certaines : l'une, que l'on ne se guérit en effet du dilettantisme ou de la virtuosité *qu'en retournant à l'imitation de la nature ;* et l'autre que, si l'imitation de la nature n'est peut-être pas la fin de l'art, elle en est du moins le principe. « Toutes les règles, disait un grand peintre, n'ont été faites que pour nous aider à nous placer en face de la nature, et ainsi nous apprendre à la mieux voir »; et un grand poète avait dit avant lui qu' « on ne saurait sortir de la nature que par des moyens qui sont eux-mêmes de la nature ». Mais quelle est cette nature qu'il s'agit d'imiter ? Comment, dans quelle mesure devons-nous l'imiter ? Si nous sentons en nous quelque tentation de la corriger, ou, comme on dit, de la perfectionner, devons-nous y céder ? et comment enfin la morale ou la moralité s'accomodent-

elles, — je veux dire toujours : comment, en fait et dans l'histoire, se sont-elle accommodées de cette recommandation et de ce principe ?

Je n'examinerai point à ce propos si la nature est toujours belle, ou si seulement elle l'est jamais (1) ? La question nous entraînerait trop loin. A la vérité, je dirais volontiers, pour ma part, que si les couleurs ne sont pas dans les objets, mais dans notre œil (et on le démontre), à plus forte raison la démonstration vaudra-t-elle pour cette qualité relative et changeante entre toutes qu'on appelle la « Beauté ». Platon a dit, ou plutôt on lui a fait dire, que « le beau était la splendeur du vrai » ; et j'aime certes Platon, mais ce n'en est pas moins là un bel exemple de ces âneries immortelles que nous nous transmettons pieusement de génération en génération (2). Si nous prenons en effet la peine de vouloir bien nous entendre nous-mêmes, il n'y a aucune « beauté » dans un théorème de géométrie, non plus que dans une loi chimique, ou du moins la vérité n'y brille que d'un éclat doux, modeste et timide. Il n'y a de beauté, au sens humain du mot, que dans ces lois très générales qui sont à propre-

(1) N'est-il pas étrange, là-dessus, que, dans un siècle où la vérité scientifique et la vérité morale elle-même sont réputées « *subjectives* », on continue cependant de parler de la *Beauté*, comme si tout ce que nous nommons des noms de *Laideur* ou de *Beauté* n'était pas manifestement plus subjectif encore ? Car il est bien certain que pour des nègres et pour des Chinois deux et deux font quatre, et, pour eux comme pour nous, tous les points de la circonférence de cercle sont également éloignés de leur centre, mais il n'est pas moins évident que l'idée qu'ils se font de la beauté dans la nature diffère singulièrement de la nôtre. Qui donc a dit que « comme il fait la vérité de ce qu'il croit, ainsi l'homme faisait la beauté de ce qu'il aime » ? et la première partie de l'aphorisme est discutable, mais non pas du tout la seconde.

Voyez à ce sujet d'intéressantes considérations dans le livre de M. Balfour, déjà cité, sur *Les Bases de la Croyance*.

(2) Voici encore une amusante contradiction « dont il faut s'empresser de rire, comme disait l'autre, de peur d'être obligé d'en pleurer ». Je ne suis point assez Grec, j'aime mieux l'avouer humblement, pour oser disputer à Platon les mérites qu'on lui reconnaît, et qui me semblent avoir quelques rapports avec ceux de Renan, — le Renan de la *Prière sur l'Acropole* et des meilleures pages de ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. Mais quand on se rappelle que les hommes de la Renaissance ne se sont émancipés de l'autorité d'Aristote que pour se soumettre à celle de Platon, voilà qui fait songer ! et ce sont d'assez tristes songeries ! Car enfin, Aristote raisonnait au moins comme un homme et pensait comme un savant, mais Platon pense comme un enfant et raisonne comme un sophiste. Cependant approfondissez, creusez et recreusez toutes nos « esthétiques » depuis tantôt quatre ou cinq cents ans, jusques et y compris celle de John Ruskin, que j'admire d'ailleurs, c'est de lui qu'elles procèdent, et nous sommes toujours les très humbles disciples de ses divagations sur « le beau idéal » *O miseras hominum mentes !*

ment parler des hypothèses plutôt que des lois, et dont je n'ai garde de médire, parce qu'il se pourrait que la recherche en fût l'objet même, l'objet le plus élevé de la science. On montrerait aisément en revanche qu'il y a eu de fort belles erreurs... Mais, je le répète, et sans vouloir examiner la question, toujours est-il que, tout comme la beauté, la laideur est dans la nature ; et vous connaissez, nous connaissons tous des artistes qui n'y ont vu qu'elle. Les romantiques ont même fait de la représentation de la laideur un article essentiel de leur esthétique ; — et ce n'est pas sans doute en ce point que le naturalisme contemporain les a désavoués (1).

Ce qui est encore plus certain, et ce qui nous importe surtout aujourd'hui, c'est que, belle ou laide, la nature n'est pas « bonne » ; et à peine sans doute ai-je besoin d'appuyer sur ce point, depuis que les Schopenhauer, les Darwin, les Vigny l'ont si solidement établi... Ne compliquons pas inutilement les choses, et ne nous embarrassons pas ici de considérations métaphysiques. Si le premier bien d'un être consiste à « persévérer dans son être », la nature, vous le savez assez, nous a tous comme entourés d'embûches, et nous ne pouvons faire un mouvement sans risquer d'y périr. La vie se passe à essayer de vivre, et nous ne croyons pas plus tôt y avoir réussi que nous mourons. Nous console-t-elle au moins de vivre ; et pouvons-nous, avec le poète, nous écrier :

> Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours ?

Mais plutôt, son « sein » est celui d'une marâtre ; et son

(1) Quelques journalistes se sont emparés de cette phrase et de quelques autres sur le *naturalisme* et l'*imitation de la nature* pour me reprocher ce qu'ils appellent mon acharnement contre M. Zola. Leur répondrai-je à ce propos que, si je m'acharne contre M. Zola, c'est que M. Zola s'acharne lui-même à écrire de mauvais romans : et que c'est son droit d'en écrire ; mais c'est le mien aussi de les trouver mauvais ? Ce qui est encore plus certain, c'est que M. Zola n'est pas à lui tout seul tout le *naturalisme*, et qu'on ne l'a pas attendu pour se proposer en art d'imiter la nature. Je ne songe donc pas le moins du monde à *Paris* ni à *Rome*, et pour être tout à fait sincère, comment le pourrais-je si l'œuvre de M. Zola, que je ne considère point comme « immorale », mais plutôt comme grossière, n'a rien à mes yeux de commun avec l'art ?

indifférence pour nous n'a d'égale que son insouciance de tout ce que nous appelons des noms de bien ou de mal.

On me dit une mère et je suis une tombe,
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Allons plus loin, la nature est immorale, foncièrement immorale, j'oserai dire immorale à ce point que toute morale n'est en un sens, et surtout à son origine, dans son premier principe, qu'une réaction contre les leçons ou les conseils que la nature nous donne (1). *Vitium hominis, natura pecoris*, a dit, je crois, saint Augustin : il n'est pas de vice dont la nature ne nous donne l'exemple, ni de vertu dont elle ne nous dissuade. C'est ici l'empire de la force brutale et de l'instinct déchaînés ; ni modération ni pudeur, ni pitié ni miséricorde, ni charité ni justice ; toutes les espèces armées les unes contre les autres, *in mutua funera* ; toutes les passions soulevées, tous les individus prêts à tout contre tous, voilà le spectacle que la nature nous offre ; et, si nous voulons l'imiter, qui ne voit et qui ne comprend que c'en est fait de l'humanité ? Nous « plonger dans la nature » ! Mais, si nous n'y prenions garde, ce serait nous replonger dans l'animalité ; et c'est ce que de nos jours n'ont pas compris certains naturalistes, qu'en nous invitant à ne prendre en tout que la « nature » pour guide, c'était le cours même de l'histoire et de la civilisation qu'ils nous invitaient à remonter. Nous ne sommes devenus hommes, et nous ne pouvons le devenir tous les jours davantage qu'en nous dégageant de la nature, et en essayant de constituer au milieu d'elle « comme un Empire dans un Empire ».

Ajouterai-je après cela qu'elle n'est pas même toujours « vraie » ? C'est ce que je devrais faire, si je ne tenais à me

(1) C'est ce que j'ai tâché de montrer en plusieurs occasions, — et notamment dans une brochure sur *La Moralité de la doctrine évolutive*, — et si j'y reviens, si j'y insiste encore, c'est qu'il n'y a pas d'erreur plus dangereuse, on est à peu près unanime à le reconnaître aujourd'hui, que celle qui fonde la morale et l'espoir du progrès sur le développement des instincts naturels de l'homme.

renfermer étroitement dans les bornes de mon sujet. La nature a ses défaillances ; elle a ses exceptions ; elle a ses monstruosités. Si nous voulons attacher aux mots des sens précis, qui nous permettent de nous entendre, il n'est pas « naturel » d'être borgne ou d'être bossu ; et c'est ce que tant d'artistes oublient si aisément. Ils oublient également que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ;

nous en voyons tous les jours des exemples. Il arrive tous les jours que ce soit la réalité qui semble une fiction, et, au contraire, la fiction qu'on prendrait pour une réalité. C'est même un lieu commun parmi les romanciers que de dire qu'ils n'inventent rien que la réalité ne le dépasse... Mais toutes ces considérations sont de l'ordre purement esthétique, et je ne m'intéresse aujourd'hui qu'aux rapports de la morale et de l'art.

Or, vous le voyez, ils sont de telle sorte que, comme nous avons vu tout à l'heure l'immoralité s'engendrer de la séduction même de la forme, de même il est toujours à craindre qu'elle ne résulte également d'une fidélité trop grande de l'imitation. Les exemples en seraient innombrables dans l'histoire de la peinture, et surtout dans celle de la littérature ! Mais, comme je me ferais à moi-même la partie trop belle, si j'invoquais ici le souvenir des *Contes* de La Fontaine, ou de ses *Fables*, c'est à l'auteur d'*Andromaque* et de *Bajazet* que je demanderai de m'offrir celui de son repentir. Lorsque, en effet, ce grand homme, — dans la maturité de l'âge et du génie, n'ayant pas même encore atteint la quarantaine, c'est-à-dire l'âge où Molière n'avait pas seulement commencé d'écrire (1) — abandonna la scène, quels sentiments pensez-vous qui lui dictèrent sa conduite ? Il eut peur de lui-même, peur de la vérité des peintures qu'il avait tracées ; de la fidélité redoutable avec laquelle il avait

(1) Racine, né en 1639, renonce au théâtre en 1677 ; Molière, né en 1622, donne ses *Précieuses Ridicules* en 1659.

rendu ce que les passions ont de plus naturel ; de la justification qu'il avait trouvée de leurs excès dans leur conformité à l'instinct; et c'est pourquoi, depuis ce moment, sa vie ne fut plus qu'une longue expiation des erreurs de son génie. Regrettons-le, si nous le voulons! mais n'ayons pas l'esprit assez étroit pour nous en étonner, ni surtout pour en blâmer le poète; et songeons qu'en ce moment même, depuis déjà plusieurs années, c'est l'exemple aussi que nous donne celui qui fut à son heure l'illustre romancier de *la Guerre et la Paix* et d'*Anna Karénine* (1). Vous en trouverez la preuve dans l'ouvrage dont les premiers chapitres viennent de paraître à la fois en russe et en anglais ; et qu'à la vérité je ne puis pas juger encore, puisqu'il est inachevé, mais où je sais qu'il soutient le même combat que je livre aujourd'hui ; — et si cet effort n'a rien que d'ordinaire dans un critique ou dans un historien des idées, tant pis pour ceux qui ne comprendraient pas ce qu'il a d'héroïque dans un romancier !

Je suppose qu'il n'aura pas manqué, dans cet ouvrage, de mettre en pleine lumière une dernière cause de cette immoralité que l'on peut regarder comme inhérente au principe même de l'art. Je veux parler d'une condition qui semble s'imposer à l'artiste, et qui consiste, pour assurer son originalité, non pas précisément à se retrancher de la société des autres hommes et à s'enfermer dans sa « tour d'ivoire », mais à s'excepter cependant du troupeau. « Si l'on écoutait toujours la critique, a dit excellemment La Bruyère, il n'y a pas d'ouvrage qui n'y fondît tout entier » ; et il avait raison. Peintre ou poète, sculpteur ou musicien, si l'originalité de l'artiste est d'éprouver, à l'occasion des mêmes choses, d'autres sensations que les autres hommes, il semble qu'une de ses préoccupations doive être de ne pas les laisser en quelque sorte se « banaliser » ; et, conséquemment, il semble que ce soit un droit qu'on ne puisse lui

(1) C'est ce que l'on peut induire, non seulement de l'indifférence même, mais de l'irritation avec laquelle, au témoignage de tous ses *interviewers*, Tolstoï parle de ses romans.

disputer. Mais à quels dangers, en tout temps, et surtout dans un temp scomme le nôtre, l'application n'en conduit-elle pas ?

L'humanité se partage alors en deux sortes d'hommes : les « Artistes », qui font de l'art ; et les « Philistins », les « Bourgeois », les « Épiciers », qui n'en font pas, ou qui ne l'entendent pas comme les « Artistes », ou qui n'aiment pas le même art qu'eux. Rappelez-vous à cet égard Flaubert, dans sa *Correspondance*, ou les Goncourt dans leur *Journal* (1). On l'a dit, et je m'empresse d'y souscrire : « Quel amour, quel passion, quelle religion de leur art ! » Et, en vérité, cela est admirable ! Mais aussi quelle ignorance, quelle insouciance de tout ce qui n'est pas l'art, et leur art à eux ; quel mépris de leurs contemporains, des « sieurs Dumas, Augier, Feuillet », de tous les romans qui ne sont pas *Madame Bovary,* de toutes les comédies qui ne sont pas *Henriette Maréchal !* Évidemment nous sommes tous, à leurs yeux, — nous autres qui croyons qu'il pourrait y avoir dans la vie quelque autre chose que l'art, — nous ne sommes tous que de simples Bouvard, ou d'affreux Pécu-

(1) Ce n'est pas qu'on ne les eût avertis du danger de la théorie, et à cet égard, on ne saurait rien consulter de plus instructif que la *Correspondance de Flaubert avec George Sand.*

« Je vous ai entendu dire : « Je n'écris que pour dix ou douze personnes », écrivait George Sand (octobre 1866). On dit, en causant, bien des choses qui sont le résultat de l'impression du moment ; mais vous n'étiez pas seul à le dire : c'était l'opinion du *Lundi* (les lundis de chez Magny) ou la théorie de ce jour-là. J'ai protesté intérieurement. Les douze personnes pour lesquelles on écrit et qui vous apprécient, vous valent ou vous surpassent ; vous n'avez jamais eu besoin, vous, pour être vous, de lire les onze autres. Donc, on écrit pour tout le monde, pour tout ce qui a besoin d'être initié ; quand on n'est pas compris, on se résigne, et on se recommence ; quand on l'est, on se réjouit et on continue. Là est tout le secret de nos travaux persévérants et de notre amour d'art. Qu'est-ce que c'est que l'art sans les cœurs et les esprits où on le verse ? Un soleil qui ne projetterait pas de rayons et ne donnerait la vie à rien. »

Flaubert lui répondait : « J'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur : je trouve même qu'un romancier n'a pas le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit », et, dans une autre lettre, un peu plus tard : « La philosophie sera toujours le partage des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera brute, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse... j'en doute. »

Et George Sand à son tour : « Il ne dépend pas de moi de croire que le progrès est un rêve. Sans cet espoir, personne n'est bon à rien. Les *mandarins* n'ont pas besoin de savoir, et l'instruction même de quelques-uns n'a plus de raison d'être

chet. Nous sommes la foule, et la foule est toujours méprisable.

Je crois que la foule, le troupeau, toujours sera haïssable. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'académie des sciences, ne sera pas le remplaçant du Pape, *la société jusque dans ses racines ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes*. (1).

Je ne m'arrête pas à l'étrangeté de la phrase, — qui serait digne d'être piquée au mur des bureaux de rédaction, — mais vous voyez le sentiment! je ne réponds même pas que, si ce sont finalement les œuvres qui jugent les doctrines, on peut concevoir un emploi plus utile de sa vie que d'écrire des *Paradis artificiels*, des *Tentations de Saint-Antoine*, la *Faustin* et la *Fille Elisa*. Mais je vous demande, si la conséquence de la doctrine n'est pas de faire consister l'art en ce qu'il y a de plus inhumain, et de plus étranger à nos occupations, à nos soucis, à nos inquiétudes!

Non pas sans doute que l'on repousse pour cela les

sans un espoir d'influence sur les masses ; les philosophes n'ont qu'à se taire ; et ces grands esprits auxquels le besoin de ton âme se rattache n'ont que faire d'exister et de se manifester ».

Le résumé de la discussion se trouve dans une dernière lettre, adressée de Nohant, en 1872, à un poète languedocien, du nom d'Alexandre Saint-Jean (*Correspondance de George Sand*, t. VI, p. 204, 205.

« Il y a deux écoles, je dirais volontiers deux religions dans l'art. La première dédaigne la médiocrité, le nombre, le public... L'autre école dit qu'il faut être compris de tous, parce que, dès que l'on se met en rapport avec la foule, il faut se mettre en communication avec les cœurs et les consciences. Ne veut-on être compris que de soi ? Qu'on chante tout seul au fond des bois... Le talent impose des *devoirs* — c'est elle, George Sand qui souligne, — l'art pour l'art est un vain mot. L'art pour le vrai, pour le bon, pour le beau, voilà la religion que je cherche. »

Je ne trouve à reprendre là que cette éternelle équivalence du bon, du vrai, et du beau, lesquels peuvent bien avoir ensemble quelques rapports, et peut-être même qui se rejoindraient si nous pouvions en poursuivre assez loin la recherche, mais qui, dans la réalité de l'histoire, ne nous apparaissent que séparés l'un de l'autre par de profonds intervalles, d'irréductibles oppositions, et de véritables contradictions.

(1) Cette phrase, à elle toute seule, nous explique en passant deux choses : la première, qui est ce que devait coûter le « travail du style » à l'homme dont la pensée se traduisait d'elle-même en des métaphores de cette incohérence ; et la seconde que, si sa *Correspondance*, pour être écrite à peu près continument de ce style, n'en est cependant ni moins intéressante, ni moins vivante, ni peut-être moins « littéraire », des métaphores qui se suivent, ne sont donc pas, comme il le croyait, le grand *criterium* de l'art d'écrire.

louanges ni l'admiration. « L'argent sent toujours bon », disait cet empereur; et nos « Artistes » estiment que, de quelque côté qu'elle vienne, l'admiration est toujours bonne à prendre, et à garder, si l'on le peut. Seulement, au milieu de ce concert d'éloges, si quelque malentendu s'élève un jour entre l'artiste et le public, son public! c'est toujours le public qui se trompe; et, rendons cette justice à nos artistes, ils croient qu'il y va de leur honneur d'aggraver le malentendu. Ah! on nous reproche la dureté de notre manière. Eh bien, nous serons plus durs encore, et nous érigerons notre impassibilité même en principe de l'art. Ah! on nous demande, on réclame de nous de l'émotion et de la pitié! Eh bien, nous nous retrancherons dans notre indifférence et notre froideur! Que nous importent à nous les misères de l'humanité! « Le troupeau est toujours haïssable. » Nous sommes les mandarins, devant lesquels il faut que l'on s'incline! A d'autres les préoccupations de justice et de charité! Nous, nous faisons de l'art, c'est-à-dire nous broyons des couleurs et nous cadençons des phrases! Nous notons des sensations et nous nous en procurons d'artificielles pour les noter! Nous faisons de l' « écriture artiste », et si l'on ne nous admire pas, c'est tant pis pour nos contemporains! mais c'est tant mieux pour nous, car qui ne nous comprend pas se juge lui-même; et l'incompréhensibilité de nos inventions nous est justement une preuve de notre supériorité. Il nous plaît d'être méconnus.

C'est ainsi qu'on s'enfonce dans une orgueilleuse satisfaction de soi-même? et cela importerait peu, s'il ne s'agissait que de l'accaparement de l'attention par une coterie! Mais ce que je hais de ces paradoxes, — et sans compter qu'ils ne vont à rien de moins qu'à couper l'art de ses communications avec la vie, — c'est ce qu'ils ont d'éminemment et d'insolemment aristocratique. Un peu d'indulgence, ô grands artistes, et permettez-nous d'être hommes! Oui, permettez-nous de croire qu'il y a quelque chose d'aussi important, ou de plus important au monde, que de broyer des couleurs ou que de cadencer des phrases! Ne vous figurez pas que nous soyons faits pour vous, et que depuis

six mille ans l'humanité n'ait travaillé, n'ait peiné, n'ait souffert que pour établir votre mandarinat. Il y a bien des choses dont nous nous passerions plus aisément que de vous! et vous-mêmes, après tout, comment, de quoi, pourquoi, dans quelles conditions vivriez-vous, si le travail incessant de ces Bouvard que vous méprisez, et de ces Pécuchet pour lesquels vous n'avez pas d'ironies assez cruelles, ne vous assurait la sécurité de vos loisirs, la paix de vos méditations, un public pour vous admirer, et j'oserai enfin le dire, votre pain quotidien?

III

Où tend maintenant ce discours, et quelles conclusions est-ce que j'en veux tirer? Que l'art, comme on l'a dit de l'amour, est mêlé, de notre temps surtout, et un peu de tout temps, « à une foule de commerces où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise? » Sans doute, et quoique rien d'ailleurs n'empêche un négociant en peintures ou un industriel de lettres, d'être de vrais « artistes ». Cela s'est vu plus d'une fois dans l'histoire! L'atelier de plus d'un grand peintre, en Italie ou en Flandre, n'a été souvent qu'une fabrique de cartons ou de toiles; et, de notre XVIII[e] siècle entier, deux des rares œuvres qui survivent, — *Manon Lescaut* et *Gil Blas* — ont été, comme on disait

alors, faite pour le libraire. Non! ce n'est pas l'amour du lucre qui est le pire ennemi de l'art (1).

Je ne veux pas dire non plus, que l'artiste ou l'écrivain se doivent travestir en prédicateurs de morale! Il y a des sermonnaires et des moralistes pour cela, dont c'est la destination ou le métier. Quelque admiration que j'ai donc pour Richardson, c'est ce qui m'empêcherait de parler de *Clarisse Harlowe* avec l'enthousiasme déclamatoire de Diderot, et, bien plus encore, d'oser mettre, dans l'histoire de l'art, sa *Paméla* ou son *Grandison* à la hauteur où vous avez vu que Taine les avait placés. Il faut tâcher de ne rien confondre!

Mais, comme je me suis efforcé de vous le faire voir, si toute forme d'art, — en tant qu'elle est une volupté des sens; en tant qu'elle est une imitation et par conséquent une apologie de la nature; et en tant enfin qu'elle développe chez l'artiste ce ferment d'égoïsme qui est une part de son individualité; — si toute forme d'art, livrée ainsi à elle-même, court le risque inévitable de « démoraliser » ou de « déshumaniser » une âme, il faut donc poser en premier lieu que l'art n'a pas toutes les libertés. « Laissez-cela, mon enfant, disait un jour Montesquieu à sa fille qu'il avait surprise en train de lire les *Lettres Persanes*, laissez cela : c'est un livre de ma jeunesse qui n'est pas fait pour la vôtre »; et je vous ai dit qu'à mon avis, ce n'est point pour se convertir que Racine abandonna le théâtre, mais il crut devoir se convertir parce qu'il avait fait du théâtre, ou, pour mieux dire encore, parce qu'il était l'auteur de son théâtre, le père d'Hermione, de Roxane, et de Phèdre. Le vieux Corneille, lui, n'a pas éprouvé le besoin de se convertir. Pourquoi cela, oh! pour une raison bien simple, et assez évidente! Parce que, dans sa vieillesse comme autrefois à l'aurore de sa gloire, il était convaincu que Rodrigue avait bien fait de ven-

(1) Ce que j'en dis n'est pas au moins pour encourager ceux qui font de leur talent ce qu'on appelle « metier et marchandise », mais les faits sont les faits, et il faut bien qu'on les constate. « Je suis saoul de gloire et affamé d'argent », fait-on dire au vieux Corneille ; et s'il l'a dit, il a eu tort ; le propos lui ferait peu d'honneur ; mais de courir après l'argent, ce n'est pas ce qui l'aurait empêché d'écrire un second *Cid* ou un nouveau *Polyeucte*, — s'il l'avait pu d'ailleurs.

ger l'honneur de Don Diègue ; qu'Horace était excusable d'avoir fait rentrer dans la gorge de Camille les imprécations qu'elle vomissait contre Rome ; que Polyeucte était louable enfin d'avoir renversé les idoles, et préféré la conversion de Pauline à la tranquillité de leurs amours. Il ne s'est point converti, parce qu'il croyait n'avoir jamais excité que des passions généreuses et nobles, si d'ailleurs il lui était arrivé plus d'une fois d'en peindre de basses ou de sanguinaires. Et il ne s'est point converti, parce que, comme Taine vous le disait tout à l'heure, il était convaincu, lui, « dont la main avait crayonné l'âme du grand Pompée », de n'avoir travaillé qu'à l'exaltation du « vouloir » ; et, parmi toutes les facultés humaines, le « vouloir », le vrai vouloir, qui est la plus rare est celle dont les hommes ont toujours fait le plus cas, d'abord comme étant la plus rare ; et puis, comme étant la véritable ouvrière du progrès personnel et social.

C'est comme si nous disions, en second lieu, que, si l'objet de l'art n'est évidemment pas d'émouvoir les passions ou de chatouiller les sens, il n'est pas non plus, il ne saurait être de se terminer et de se borner en quelque sorte à lui-même. Il y a plusieurs manières d'entendre la théorie de *l'art pour l'art*, et sur ce point, comme en tout, il ne s'agit que de s'accorder, et, par malheur, la plupart du temps, c'est ce que l'on ne veut pas (1). Mais si la théorie de *l'art pour l'art* consiste à ne voir dans l'art que l'art même, je n'en connais pas de plus fausse ; et j'ai tâché de vous dire pourquoi. L'art à son objet ou sa fin en dehors et au delà de lui-même ; et si cet objet n'est pas précisément moral, il est social, ce qui d'ailleurs est presque la même chose. Peintres ou poètes, il ne nous est pas perms d'oublier que nous sommes hommes, et de retourner, contre la société des

(1) Il faudrait en effet se garder de croire que, comme l'a dit quelque part Dumas, — dans la *Préface* de son *Fils naturel*, — ce ne sont là que « des mots absolument vides de sens ». Romantiques ou naturalistes, les théoriciens de *l'art pour l'art* ont très bien su ce qu'ils voulaient dire ; et il est permis, je crois même qu'il est bon, pour bien penser, de ne pas penser comme eux ; mais on ne peut pourtant se contenter avec Dumas de leur opposer une fin de non-recevoir.

hommes, les moyens de propagande ou d'action que nous ne tenons que d'elle. Vous rappelez-vous à ce propos, ou connaissez-vous cette page d'Alexandre Dumas ? Je dis « connaissez-vous » ? parce que vous ne la trouverez pas dans toutes les éditions de son théâtre, mais dans celle seulement qu'on appelle l'*Edition des Comédiens* :

Ce qui a le plus grandi les poètes dramatiques, ce qui a le plus ennobli le théâtre, ce sont les sujets qui à première vue paraissaient absolument incompatibles avec les habitudés de la scène et du public. Il n'y a donc pas à vous dire : « Vous vous arrêterez ici ou là ». Tout ce qui est l'homme et la femme nous appartient, non seulement dans les rapports de ces deux êtres entre eux par les sentiments et les passions, mais dans leurs rapports isolés ou d'ensemble avec toutes les espèces d'évènements, de mœurs, d'idées, de pouvoirs, de lois sociales, morales, politiques et religieuses qui produisent tour à tour leur action sur eux.

Voilà qui pourrait être assurément mieux dit, et je crains parfois qu'une ou deux pièces mises à part, l'imperfection de la forme n'entraîne rapidement dans l'oubli le théâtre d'Alexandre Dumas ; mais vous entendez assez ce qu'il veut dire, et je m'y range absolument. L'art à une fonction sociale ; et sa vraie *moralité*, c'est la conscience avec laquelle il s'acquitte de cette fonction.

Vous me direz que cette formule est vague, et je la reconnais. Si elle n'était pas vague, si elle avait la précision d'une formule géométrique ou d'une ordonnance médicale, — Les ordonnances médicales, sont-elles toujours si précises? — il ne s'agirait plus entre nous ni d'art ni de critique ou d'histoire, mais de science. Laissons les savants à leurs laboratoires, et ne nous imaginons pas qu'on trouve le secret du génie ni la loi de la morale au fond d'une cornue! Si cependant nous voulons préciser davantage, nous le pouvons.

Il n'y a guère de doctrine plus répandue parmi nous, — et dont on abuse plus imprudemment aujourd'hui, — que la doctrine bien connue de la *relativité de la connaissance*. Mais que signifie-t-elle exactement ? C'est ce que parais-

sent ignorer beaucoup de gens qui ne l'en professent pas moins ; et voyez cependant combien elle peut revêtir de sens.

Dire que tout est relatif, cela peut signifier que rien n'est faux et que rien n'est vrai, mais tout est possible ; tout est donc vraisemblable ; et chacun de nous devenant ainsi « la mesure de toutes choses », comme l'enseignait l'antique sophistique, toutes les opinions se valent, il n'y a que la manière de les exprimer qui diffère. Je ne m'arrête pas, à cette interprétation (1).

Mais, en second lieu, dire que « tout est relatif » cela peut vouloir dire que tout dépend, — non plus pour chacun de nous en particulier, mais pour l'homme en général, pour l'espèce, — de la constitution de ses organes ; et que, si nous avions le crâne fait d'autre sorte, ou six sens, par exemple, au lieu de cinq, ou trois yeux au lieu de deux, l'univers nous apparaîtrait sous un aspect différent de celui que nous lui connaissons. Les corps se révéleraient à nous par d'autres qualités ; nous percevrions en eux ce que nous n'y percevons pas, des formes inconnues et des couleurs innommées... C'est bien possible, et je le crois volontiers ! mais je n'en sais rien, ni moi, ni personne ; et au reste cela est bien indifférent. Si, dans une autre planète, les corps, au lieu de trois dimensions, en ont $n + 1$, qu'est-ce que cela peut bien nous faire, aussi longtemps que nous ne le savons pas, et que sur terre ils n'en auront que trois ? Qu'est-ce que cela nous fait que la couleur des fleurs ou la saveur des fruits soient dans notre œil ou dans notre palais, pourvu que les roses soient toujours roses et les oranges toujours parfumées ! Vous en sentez-vous humiliés ou chagrinés.

Mais il y a une troisième manière d'entendre la *relativité de*

(1) Je ne m'y arrête pas, parceque, trop évidemment, l'interprétation est abusive En quelque matière, sur quelque sujet que ce soit, il n'est pas vrai « que toutes les opinions se valent »; et si l'on dit qu'à tout le moins ne valent-elles que ce que valent eux-mêmes ceux qui les expriment, encore faut-il se mettre d'accord. On veut dire, en effet, par là, tout le contraire de ce qu'insinuent les sceptiques, et on entend que l'opinion d'un diplomate ne « vaut pas » en chimie celle d'un chimiste ou même d'un physicien.

la connaissance, et la bonne, à mon sens, ou la meilleure, qui est, — comme disait Pascal bien avant Comte et bien avant Kant, — que, « toutes choses étant causantes et causées, aidantes et aidées », rien ne peut être exactement défini que par rapport à autre chose. En d'autres termes, tout objet est « relatif » à une infinité d'autres avec lesquels il se trouve en rapports plus ou moins constants, et d'ailleurs, selon leur nature, plus ou moins complexes à déterminer. Ou encore, et en termes généraux, philosophiques, si vous le voulez : toute chose est engagée dans un système de relations d'où résultent ses caractères ; et c'est ce que Pascal voulait dire quand il ajoutait cet autre membre de phrase à celui que je viens de rappeler : « Je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, comme de connaître le tout sans connaître les parties. » Si nous ne connaissions de Racine que sa *Thébaïde* songez un peu quelle étrange idée nous nous ferions de son génie ! et comme nous le connaîtrions mal, si nous ne connaissions ce qui l'a précédé lui-même et suivi ! Une certaine connaissance du *Cid* et de *Polyeucte* fait donc ainsi partie de la définition même d'*Andromaque* ou de *Phèdre*, et cette définition à son tour à besoin d'être complétée par quelque connaissance de *Zaïre* et de *Mérope*. On ne connait vraiment Racine que quand on le connaît dans son rapport avec Voltaire et avec Corneille, tous les trois ensemble dans leur rapport avec Shakespeare ou avec Euripide, et tous enfin dans leur rapport avec une certaine idée de la tragédie qui déterminent d'autres rapports encore (1).

Si nous nous plaçons à ce point de vue, nous nous apercevons, que la définition de l'art est ainsi relative à la définition d'autres fonctions sociales, avec lesquelles elle sou-

(1) J'ai souvent cité, comme un bon exemple de cette « relativité de la connaissance » et du jugement littéraire, l'histoire ou l'évolution de notre poésie lyrique Pendant plus de deux siècles, Ronsard et son école étant d'une part tombés dans l'oubli, et d'autre part, les Lamartine et les Hugo n'ayant pas encore paru, Malherbe et Jean-Baptiste Rousseau, pour ne rien dire de Chapelain et de Chaulieu, ont passé pour de grands, et de très grands poètes lyriques. On n'a peut-être pas admiré davantage Horace ni Pindare, et nos Français ont fait assurément moins de cas de Pétrarque ou de Dante. Pourquoi et comment cela ? C'est qu'on ne prenait pas le point de comparaison où il l'eût fallu prendre, et on ne jugeait

tient ou elle doit soutenir des rapports déterminés ; ou, si vous l'aimez mieux, il nous apparaît que, comme la religion, comme la science, comme la tradition, l'art est une *Force* dont l'emploi ne saurait être réglé par elle-même, et par elle seule. Ces forces doivent s'équilibrer entre elles, dans une société bien ordonnée ; et aucune d'entre elles ne peut établir sur les autres sa domination absolue qu'il n'en résulte un dommage, et quelquefois même des désastres. Si c'est la religion qui l'emporte et qui se subordonne la tradition, la science, et l'art, l'histoire de la Papauté du moyen âge est là pour nous raconter les grandeurs, mais aussi les dangers de la théocratie. Si c'est la tradition, la coutume, le respect superstitieux du passé qui se rendent maîtres des consciences et par conséquent des actions, il me semble, — je n'ose dire davantage, — mais il me semble que l'exemple de la Chine sort de l'ombre en ce moment pour nous enseigner, avec les avantages de la stabilité, les dangers de l'immobilisation. Si l'art à son tour s'empare, pour le gouverner, de la vie tout entière, cela peut bien flatter d'abord quelques imaginations de dilettantes, mais nous y avons regardé de plus près tout à l'heure, et l'Italie de la Renaissance, à laquelle j'aurais pu joindre la Grèce de la décadence, sont là pour nous prouver que le danger n'est pas moindre. Je dirais volontiers qu'il est plus grand encore, ou aussi grand, du moins, quand on s'en remet, comme on l'a essayé de nos jours, à la science positive et expérimentale, du soin de diriger et d'ordonner l'existence. Au contraire, les grandes époques de l'histoire sont présisément celles où ces forces ont su se

point de Malherbe ou de Rousseau *par rapport* à une certaine idée de la poésie lyrique, mais en eux-mêmes et, pour ainsi dire *absolument*. Or, *absolument*, il est vrai qu'ils n'écrivent point mal et qu'ils sont tous les deux d'habiles versificateurs. Mais, *relativement*, c'est-à-dire quand on a mieux connu les lyriques étrangers, et quand, de notre temps, les Lamartine et les Hugo ont eu enrichi le lyrisme français d'accents jusqu'alors inconnus, il a bien fallu que le point de vue changeât, et avec le point de vue, le jugement. C'est ce qui est arrivé, comme on sait : et ainsi, par une juste application du principe de « la relativité de la connaissance » deux hommes que nos pères considéraient comme les maitres du lyrisme, sont devenus, pour la critique contemporaine « ceux qui ont tué le lyrisme ».

N'était-il pas juste après cela, qu'ayant travaillé depuis vingt ans à faire pénétrer dans la critique et dans l'histoire littéraire le sentiment de cette « relativité de la connaissance » on me reprochât l'étroitesse de mon « dogmatisme » ?

mettre en équilibre ; — et telles ont été particulièrement en France, les grandes années du XVIIe siècle, ou les premières années du nôtre.

La réalisation de cet équilibre (1) dépend-elle de la volonté des hommes ? Et sommes-nous les maîtres, à tout moment de la durée, d'empêcher une de ses forces de se porter à l'excès d'elle-même ? Pour ma part, je le crois. Je crois, que si nous le voulons, nous pouvons maintenir l'autorité de la tradition contre la fureur de la nouveauté. Je crois qu'il ne dépend que de nous d'empêcher la religion même d'empiéter sur la liberté de la recherche scientifique. Je crois que nous pouvons refouler, contenir, obliger la science à ne pas dépasser les limites de son domaine propre. Et je crois enfin, que, de même la science se caractérise par une sorte d'indifférentisme moral, si, l'art, comme j'ai tâché de vous le faire voir, se caractérise, lui, par une tendance inconsciente à l'immoralité, nous pouvons, si nous le voulons, en annuler les effets, non seulement sans lui nuire, mais en le dirigeant au contraire vers son véritable objet. Mais il faudrait le vouloir ! — et malheureusement nous vivons dans un temps où comme pour donner raison à une antique distinction, qu'on croirait bien subtile et bien vaine, et que de profonds philosophes ont même niée, la défaillance ou plutôt l'affaiblissement des volontés n'a peut-être d'égale que la croissante intensité des désirs.

F. Brunetière.

de l'Académie française.

Janvier 1898.

(1) On me demandera peut-être là-dessus si je connais les conditions de cet équilibre et les moyens de le rétablir quand il est une fois rompu ? Non, je ne les connais pas ! Car, si je les connaissais, j'aurais résolu le problème social. Mais c'est peut-être quelque chose déjà que de savoir qu'un tel équilibre, ayant existé, peut exister encore ; et que, toutes les fois qu'il est rompu, « il y a quelque chose de pourri, comme disait Shakespeare, il y a quelque chose de pourri dans l'Etat de... Danemarck. »

L'ÉGLISE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Le Pape a agréé les propositions du gouvernement français : les évêques, préconisés, ont leur investiture. La paix est faite.

Le télégraphe adoucit les mœurs.

Sur la parole, qui nous expose aux périlleuses inspirations de l'éloquence, sur l'épître qui prête aux longues argumentations, aux ripostes et contre-ripostes, le télégramme moderne a l'avantage d'être net, précis, bref, et de clore les discussions aussitôt qu'il les ouvre, sans leur laisser le temps d'être envenimées par les mots.

Trois appels de timbre électrique et voici terminé un litige qui pouvait devenir troublant : non point comme il le fut jadis, car la querelle des Investitures ensanglanta des siècles, et les choses ont changé de Grégoire VII à Léon XIII. Ce qui n'est plus guère aujourd'hui, de part et d'autre, qu'une question de dignité gouvernementale et de courtoisie diplomatique était alors un problème de vie ou de mort pour l'Eglise et pour les peuples.

Des centaines de royaumes se partageaient la chrétienté : entre eux, nul lien, nulle amitié, nulle alliance qui fût sûre, nulle paix. De princes à sujets, de voisins à voisins, entre familles comme entre frères, le meurtre, le pillage, toutes les exactions, tous les crimes désolaient la terre : la peste et la famine dévoraient ce que la guerre avait épargné et les pays n'étaient plus habitables. Comme navrant espoir, les

peuples attendaient la fin du monde, promise pour l'an mil.

Mais le monde ne finissait pas. Qui donc en adoucirait la misère jusqu'à la rendre supportable? Un moine fit cet effort.

Durant trois pontificats successifs, inspirateur des Papes, il prépara son œuvre, puis, à son tour, le moine Hildebrand monta au Saint-Siège.

Alors, sur cette plate-forme des « Investitures par la crosse et l'anneau », l'homme admirable et colossal qui fut le pape Grégoire VII établit l'unité catholique, et concentra les forces d'un monde. L'Europe fut. De par la volonté du moine, les peuples qui s'ignoraient se connurent; ceux d'Italie et d'Allemagne, de France, d'Angleterre, secoués, jetés face à face, étonnés de se voir, plus étonnés de se comprendre, lançant des jurons et des menaces, ne s'étaient levés tout d'abord que pour savoir qui nommerait l'évêque. Mais la main d'un Homme était sur eux. Une pensée présidait, toute puissante, dans le cerveau d'un homme. Quand il eut confronté les peuples d'Occident, Grégoire, pour les unir, leur montra l'Orient, et les lança dessus. La querelle de l'Investiture avait engendré la Croisade.

Conquérir le tombeau du Christ? Rêve chevaleresque, poétique, mais qui couvrait un rêve politique : car à dater de ce jour-là, deux choses immenses étaient créées, deux forces venaient de naître : l'Europe et l'Eglise.

*
* *

Mieux vaudrait dire : l'Eglise et l'Europe.

L'Eglise, en effet, fit l'Europe. Avec Rome pour centre, comme au temps des Césars, elle reprit l'idée d'un monde romain, que les successeurs d'Auguste n'avaient su maintenir, que les empereurs de Byzance avaient laissé choir dans la boue, que Charlemagne avait dispersé sur ses fils.

Faire un monde unique, sous une loi de paix!

Grande pensée, et qui servit d'excuse à tous les conquérants. Mais ce que les empereurs avaient essayé d'établir par les armes ne pouvait pas durer, n'étant basé que sur la

force : l'unité n'était réalisable qu'à la condition de donner aux peuples divers une seule pensée, un seul vœu, une seule âme.

Grégoire les rassembla dans la foi.

Il leur dit : « Allez ensemble ! » Il leur donna un étendard, l'image du Christ ; un but, le tombeau du Christ ; une patrie, l'Eglise du Christ.

* * *

Mais pour y parvenir, la tâche était pénible.

Comment, chez ces peuples lointains, entrer et demeurer présent toujours ? Comment, chez ces Rois barbares, orgueilleux, belliqueux, pleins de besoins et de passions, à peine délivrés de Charlemagne, comment venir, s'asseoir, et dire : « Je suis le maître ». Comment, à l'autonomie des royaumes, substituer la suprématie du Pape, établir et maintenir le contrôle du Pape, et mener tout ?

L'unique moyen était de posséder, partout et toujours, auprès des Rois pour les surveiller, parmi les peuples pour les conduire ou les inspirer, des représentants sûrs et relevant du seul pouvoir spirituel : les évêques.

Mais quoi ? Sous la mitre où le Souverain-Pontife méditait de placer des juges, les rois avaient placé des serviteurs. Henri IV en Germanie, Philippe Ier en France, vendaient au plus offrant les charges ecclésiastiques, ou les donnaient ; mais les donner c'était toujours les vendre, et pis encore, car l'investiture payait des services rendus ; et ces intrus, sans rien changer de leur vie, ajoutaient la sanction d'un titre et l'apparence d'un droit à leur coutume de pressurer les villes et de dépouiller les passants.

Le moine osa parler très haut.

Seul, sans autres armes que son énergie, il attaqua les Rois, et leur donna des ordres. Simplement, il les informait : « Je vous retire le droit d'investiture et vous défends, sous peine d'excommunication, de rien entreprendre sur les évêchés de votre royaume ».

Que les tout-puissants souverains se soumissent aisément,

il ne pouvait l'espérer et ne l'espérait pas. Mais il connaissait les passions humaines et s'en servit. Se sentant seul, il voulut à leur tour isoler les despotes. Dire au maître : « Je te défends de commander », c'est naïf et de résultat douteux; mais dire au serviteur : « Je te défends d'obéir », c'est mieux et de succès probable. Grégoire VII n'hésita pas.

— « Evêques indignes! comment ne résistez-vous pas à l'abominable prince qui désole vos peuples? »

Les évêques pouvaient trembler, se partager, douter, les bons ayant peur, et les mauvais trouvant que tout est bien. Il précisa : « nous qui sommes élevé au-dessus des rois autant que le ciel l'est au-dessus de la terre, nous vous donnons une puissance absolue sur sa personne; ne craignez donc plus de lui résister. »

Puis, pour conforter les évêques, vaincre leur incertitude, emporter leur hésitation, il s'appuie sur l'effroi du peuple entier. — « Interdisez dans toute la France la célébration du service divin, et fermez toutes les églises. »

Plus de mariages, d'enterrements, de baptêmes! Les morts et les vivants croupissent côte à côte. La vie est suspendue. Le roi Philippe se sent vaincu. Il cède.

Mais ce n'est que la moitié de la victoire. Le Pape se tourne vers l'Allemagne.



La bataille des Investitures devient là plus farouche. Henri de Germanie se défend avec âpreté. Il lance des orateurs, des libelles, des assassins. En sa qualité de Patrice de Rome, il dépose le Pape, il nomme un antipape. Grégoire le dépose à son tour.

« Je défends à Henri, qui par un orgueil inouï s'est élevé
» contre nous, de gouverner les royaumes d'Allemagne et
» d'Italie; je délie tous les chrétiens des serments qu'ils lui
» ont prêtés, et je défends à tous de le servir comme roi;
» car celui qui veut porter atteinte à notre autorité mérite
» de perdre la couronne, la liberté et la vie. Je charge donc

» Henri d'anathème et de malédiction; je le voue à l'exécration des hommes et je livre son âme à Satan. »

Henri est seul. Ses évêques, qui l'ont d'abord soutenu, l'abandonnent : pieds nus et couverts de cilices, ils vont en Italie implorer la miséricorde du Saint-Père. L'empereur lui-même y vient, pèlerin de son repentir, puis, tenant en main les verges symboliques et les symboliques ciseaux, pour dire qu'il veut être flagellé et rasé, trois jours et trois nuits, il s'agenouille, à demi nu dans la neige, attendant sur le seuil que le pardon de son vainqueur lui daigne rouvrir la porte de l'Eglise.



La bataille des Investitures est gagnée. La bure a triomphé de la pourpre. Le Glaive est vaincu par l'Idée.

Désormais, l'Eglise aura près des rois, chez les peuples, les surveillants qu'elle a voulus, et sa loi règnera sur les lois, suprêmement.

— « Le Pape est la cause des causes. Nul ne peut dire au Pape : « Pourquoi fais-tu ainsi? » Sa puissance, en effet, à elle seule, lui tient lieu de cause, et quiconque doute d'elle est censé douter de la foi catholique. »

Alors, ce glaive qu'il vient d'humilier, le Moine-Pape le ramasse, et le dresse, flamboyant.

Maître du monde chrétien, il le rassemble, et pour faire acte de maître, il lance ce monde sur un autre. Il le tiendra mieux de la sorte. Et l'Europe, qui venait de naître, partit pour les Croisades.



Neuf siècles, bientôt, auront passé, et la querelle dure encore. On nous disait hier : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », tout comme Henri de Germanie s'était écrié : « Vous agissez comme mon plus grand ennemi. »

Mais déjà ces deux paroles analogues semblent être si loin de nous, dans le passé, que l'une nous paraît presque aussi lointaine que l'autre. On ne s'égorge plus. On se salue. Nous sommes corrects, polis, sans haines, souriants. L'ère des grands gestes est passée. Grégoire VII peut dormir dans sa tombe, et nous n'irons plus en croisades. Trois dépêches, et la paix est faite.

Edmond Haraucourt.



Sursum Corda

L'heure brève s'enfuit. Sursum corda! *Debout!*
Qu'importent le refrain des grossières orgies
Où la gaité vulgaire, impure lave, bout,

Et les foules sans Dieu par la fourbe régies,
L'infamie étalant son zèle lucratif,
Et l'insulte, et les cris, et les faces rougies!

C'est un voile jeté sur le moment hâtif.
L'heure fuit. Il est temps, comme les sentinelles,
Loin du camp plein de bruits d'aller seul, attentif

Au silence puissant des choses éternelles.

Michel Mérys.

Paris, 1898.

POUR CUBA LIBRE

Après un siècle de luttes, Cuba voit poindre enfin le soleil de la liberté. Les évènements se précipitent, l'heure est proche où l'Espagne devra, librement ou non, accorder, à sa colonie l'indépendance qu'elle réclame depuis tant d'années. Il était écrit que cette monarchie qui a possédé l'empire colonial le plus étendu qui ait jamais été, devait perdre jusqu'au dernier joyau de ce brillant diadème. J'ai suffisamment développé ici même les raisons de cette ruine pour ne pas y revenir. Aujourd'hui les États-Unis qui ont été les témoins de la lutte opiniâtre de ce petit peuple contre un ennemi vingt fois supérieur en nombre, ne semblent plus vouloir tolérer davantage cette infamie. Il est temps de donner à ces hommes une indépendance qu'ils ont largement conquise au prix de leur sang.

On a objecté, qu'en cette affaire, pourtant internationale, les Américains s'étaient mêlé de ce qui ne les regardait pas. Je pourrais répondre avec le mot sublime du poète latin Térence : « Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne doit m'être étranger ». Mais, je crois qu'on ne peut discuter le devoir qu'a toute nation de s'interposer dans une guerre qui se déroule sur ses frontières, lorsque le droit des gens y est méconnu.

C'est une colonie qui se révolte, dira-t-on?

Cuba pressurée, appauvrie, ruinée par l'Espagne, n'a plus été qu'une étrangère pour la mère-patrie. Lorsqu'une mère

égorge son enfant, que vient-on nous parler de droit paternel ou de devoir filial!

La passivité abjecte de l'Europe qui assiste muette à cette lutte inégale du Droit contre la Force, de la Liberté contre l'Esclavage, révolte les hommes libres. De toutes parts, sur la terre de Colomb, les protestations se sont fait entendre. Il y a heureusement encore, de l'autre côté de l'Océan, des cœurs qui battent aux grands mots de Justice et de Fraternité.

Français d'Amérique, donnez à vos compatriotes de la vieille France qui ont oublié les temps où leurs aïeux combattaient pour l'indépendance des peuples, la suprême leçon de venir en aide à l'opprimé.

Vive Cuba libre!

Achille Steens.



CRÉPUSCULE

Le soir qui tombe dans la brume
Est vaguement mélancolique.
Tout revêt un aspect magique.
Au loin un feu de pâtre fume,
D'un bleu pâle sur le ciel gris.

Plus de mouvement, plus de cris
Dans les prés récemment fauchés
Où les foins en ligne couchés
Exhalent par les champs fleuris
Leur senteur pénétrante et forte.

Plus de bruit sur la brande morte,
Désert immensément aride
Où dort, morne et sans une ride,
L'étang moiré. Plus rien n'apporte
La note du monde vivant.

Dans ce crépuscule et devant
Ces enchantements grandioses
Notre pensée avec les choses
Communie et puis, s'élevant,
Monte vers le ciel en rêvant.

Jacques-André Mérys.

Paris, 1898.

L'OFFRANDE

Dans toute la cité dominée par les hautes colonnades du Temple magnifique, dont les marbres, les bronzes, les portails, largement lamés d'or, ruisselaient sous le rayonnement de l'Astre épanoui, une rumeur de gloire et de fête surprenait le silence accoutumé des heures chaudes.

Brusquement, les veilleurs des Tours saintes heurtèrent de leurs lourds maillets les gongs monstrueux, et le tonnerre sembla chanter.

Alors, une multitude joyeuse et bavarde, venue même des villages perdus dans les forêts de palmiers-palmyres et de sycomores qui encerclaient la ville, envahit la grande place. Aux cérémonies solennelles et rares, seules, le gong des Tours saintes résonnait et le peuple attendait, ce jour-là, Orthès, le jeune héros, qui, chargé de gloire et de couronnes, venait remercier Bhavani la puissante, de lui avoir donné la victoire.

— Le voilà !... le voilà !... crièrent des enfants qui, pieds nus, le corps à peine voilé, pour tromper l'attente, se bataillaient dans la poussière.

Et ils indiquaient dans le lointain de l'avenue triomphale, à peine distincts dans la vapeur nuancée de l'horizon, les éclaireurs aux turbans rouges, les troupes aux sandales de fer, les chars de guerre aux frontons étincelants.

Derrière, sur son cheval de combat, devait venir Orthès.

Et les petits, battant des mains, jasaient leur ravissement :

— Nous allons le voir, le demi-dieu !

— Il est beau !...

— Il est brave !...

— Qui va-t-il choisir d'Araclèha ou de Cliterque ?

Araclèha !... Cliterque !...

Et la rumeur de la foule s'enfla d'admiration et de reconnaissance.

Araclèha, la vierge innocente et Cliterque, la courtisane adulée, toutes deux les plus belles de la ville sainte, par amour pour le jeune héros, pour sa vie, pour son triomphe, s'étaient consacrées à la déesse redoutable qui donne la Victoire, sacrifiant à jamais leur part de bonheur, de joie et de lumière si le retour d'Orthès ne venait les délivrer. Et depuis de longs mois recueillies dans l'ombre et le silence, Araclèha, la vierge innocente et Cliterque, la courtisane adulée, devant l'idole impassible, agenouillées, le front sur les dalles, répétaient les prières qui rendent invulnérable.



Bientôt, sur la place sacrée, parvint le son aigu des trompettes répondant aux gongs graves et le Temple s'ouvrit. La jeune prêtresse au corps mis sous les draperies de gaze noire, gravit les marches du socle où reposait le lourd trépied de bronze ; jetant sur le brasier les parfums précieux qui s'échappèrent en une bleuâtre vapeur.

Alors, par la voie du sud, Cliterque apparut, superbement hautaine, le front ceint d'un diadème de riches pierreries. attaché par des fleurs de pavots dont les rouges pétales saignaient sur la nuit de sa chevelure, vêtue de broderie d'or. Un manteau de pourpre, partant de ses épaules, se traînait à sa suite royalement.

— Cliterque ! la belle Cliterque ! lançait la foule émerveillée.

Mais par la voie du nord, Araclèha s'avançait, venant,

elle aussi, recevoir le guerrier. La jeune fille n'avait point de riches vêtements, une simple tunique blanche enveloppait sa beauté, et pour tout ornement son front pur se paraît de jeunesse, de fraîcheur et de ses longs cheveux d'aurore. Mais cette simplicité la rendait si merveilleusement jolie que les femmes nouvellement unies s'agenouillaient, priant que leurs enfants lui ressemblassent.

De ses grands yeux assombris de haine, Cliterque regarda sa rivale. Et le cœur de la jeune fille se crispa d'angoisse à la vue de la courtisane.

Toutes deux aimaient Orthès, toutes deux pour lui s'étaient dévouées. A laquelle des deux irait sa reconnaissance ?

Mêler à sa suite d'adorateurs, soumis comme un esclave, le rude guerrier habitué à commander aux légions, était pour Cliterque le triomphe suprême. Au loin, tout au loin, avec les grains fins des sables d'or, le pollen parfumé des fleurs, les atômes légers, à travers les plaines, les monts, les mers, cette conquête répandrait sa glorieuse renommée de souveraine d'amour.

Aracléha, elle, désirait plaire au héros, non pas pour l'éclat que lui donnerait ses faveurs, mais parce que, le premier, dans le bois d'oranger, tout parfumé de la chaste senteur, il avait souri à sa grâce. La magie de ce sourire avait éveillé en elle une âme de tendresse qu'elle ignorait.

En un tumulte de sons énervants, les timbales grinçaient, les flûtes sifflaient, les trompettes vibraient et, au milieu d'un cliquetis d'armes et de chaînes, les cohortes pénétraient dans la ville. Les cavaliers aux chevaux impatients, les éléphants aux défenses ornées, chargés des guerriers d'élite, les lourds chars remplis de butin et de trophées. Puis, la tête basse, les captives cheminaient, souffrant plus abominablement leur défaite que leurs frères râlant sur les champs des combats. Et dans une poussière qui grisait les assistants, le victorieux cortège défilait, défilait toujours, venant, en demi-cercle, se ranger autour de la place sacrée.

Enfin, comme le soir tombait, un soir sanglant où la nue semblait toute teintée du sang des vaincus, dans l'avenue

triomphale, tout seul, suivi seulement par les deux rois captifs enchaînés à son coursier, Orthès apparut, imposant de force, de vigueur, de puissance dans son armure de vermeil. Et sur son passage, la masse des esclaves, des plébéiens, des seigneurs et des sages, unis en une même joie, hurlait :

— Gloire, gloire au vainqueur !

*
* *

Comme le héros parvenu aux degrés du Temple, descendait de sa monture, la foule s'écarta et le lépreux hideux, avec sa figure cailleuse, ses membres ulcérés, vint s'asseoir sur les marches du socle supportant le trépied de bronze, vivant symbole, à cet instant de triomphe, des misères humaines.

C'était pour Cliterque, c'était pour Araclèha, l'instant décisif.

Le grand prêtre se leva de son fauteuil d'ivoire, reçut Orthès sur le seuil et lui désignant les deux êtres de charme et de beauté qui, durant la longue guerre, pour sa gloire, s'étaient privés de la lumière et de la vie, il dit, la voix vibrante d'émotion :

— Oh! fils magnifique, à toi, dont le nom pour l'éternité est gravé dans toutes les mémoires, les dieux te veulent récompenser. Et, pour égaler l'orgueil des victoires, les jouissances de la richesse, la satisfaction vaniteuse des honneurs, ils t'offrent le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le plus complet des sentiments humains parce qu'il renferme tous les autres : l'Amour !... Voici nos deux plus belles : choisis !

Troublé, Orthès hésitait.

Alors, audacieusement, Cliterque s'avança et, son bras sculptural tendu, en un geste superbe, lentement, afin que tout le peuple enthousiaste la put contempler, elle versa sur la tête misérable du lépreux une pluie d'or, une vraie pluie

d'or qui, autour du malheureux, chanta une délicate musique. Puis, sûre de son triomphe, elle jeta :

— Lépreux hideux, lépreux honni, implore la déesse de me favoriser !

Devant cet acte d'audace et d'inouïe largesse, Araclèha, la douce et tendre Araclèha, pour la première fois souffrit l'atroce douleur de jalousie.

Que pouvait-elle faire de plus ?...

La courtisane l'avait vaincue.

* *

Mais elle se révolta. Non, non, ce n'était pas possible, l'impure ne devait point triompher. La déesse ne permettrait pas qu'un cœur créé pour une seule tendresse fût à jamais meurtri par un acte d'orgueil !

Et aussi, très belle en sa simplicité, la vierge, se courbant, chercha parmi les feuillages et les pétales de fleurs, une piécette de cuivre, la plus petite des oboles, et d'un geste charitable, très bon, très pitoyable, posant sa main, sa fine main aux doigts fuselés, aux ongles de nacre, dans celle tuméfiée et horrible du mendiant, elle lâcha l'offrande.

Le misérable hurla de joie et portant la piécette à ses lèvres, la couvrit de baisers.

Alors devant Araclèha, Orthès s'agenouilla.

Daniel Riche.

Les Devoirs d'un Ministre

La réception de M. Hanotaux à l'Académie française vient de remettre en lumière la grande figure de Richelieu, dont il est l'historien.

Quels sont les devoirs d'un ministre d'Etat? Quelles sont les qualités requises dans ces hautes fonctions ? Richelieu a répondu à cette question dans son *Testament politique* recueilli à la Bibliothèque Nationale de Paris et que nous avons recherché. Les ministres d'aujourd'hui sauront-ils profiter des préceptes et des exemples qui leur ont été laissés par les ministres d'autrefois ?

... L'application, dit Richelieu, ne requiert pas qu'un homme travaille incessamment aux Affaires Publiques; au contraire rien n'est plus capable de le rendre inutile qu'un tel procédé; la nature des Affaires d'Etat, requiert d'autant plus de relâche, que le poids en est plus grand, et plus chargeant que tout autre, et que les forces de l'esprit et du corps des hommes étant bornées, un travail continuel les aurait épuisées en peu de temps.

Elle permet toutes sortes de divertissements honnêtes.

. . . .

Comme elle oblige à ne pas perdre un moment en certaines affaires, qui se peuvent perdre par le moindre délai, elle veut aussi qu'on ne se précipite pas en d'autres, où le temps est nécessaire pour prendre des résolutions dont on n'ait point de sujet de se repentir.

Un des plus grands maux de ce royaume consiste en ce qu'un chacun s'attache plus aux choses à quoi il ne peut

s'occuper sans faute, qu'à ce qu'il ne peut omettre sans crime.

Un soldat parle de ce que son capitaine devrait faire; le capitaine des défauts qu'il s'imagine qu'a son mestre de camp, un mestre de camp trouve à redire en son général; le général improuve et blâme la conduite de la cour, et nul d'entr'eux n'est dans sa charge et ne pense à s'acquitter des choses à quoi elle l'oblige particulièrement.

Il y a des gens de si peu d'action et de constitution si faible qu'ils ne se portent jamais d'eux-mêmes, à aucune chose; mais reçoivent seulement les occasions qui sont plus en eux, qu'eux en elles.

Telles gens sont plus propres à vivre dans un cloître, qu'à être employés au maniement des Etats qui requiérent application et activité tout ensemble; aussi quand ils y sont ils font autant de mal par leur conduite languissante qu'un autre y peut faire de bien par une active application.

Il ne faut pas attendre de grands effets de tels esprits; on ne leur doit pas savoir gré du bien qu'ils font, ni leur vouloir grand mal de celui qu'on reçoit, d'autant qu'à proprement parler, le hasard agit plus en eux qu'eux-mêmes.

*
* *

Il n'y a rien de plus contraire à l'application nécessaire aux Affaires Publiques que l'attachement que ceux qui en ont l'administration, peuvent avoir pour les femmes.

Je sais bien qu'il y a certains esprits tellement supérieurs et maîtres d'eux-mêmes, que bien qu'ils soient divertis de ce qu'ils doivent à Dieu par quelque affection déréglée, ils ne se divertissent pas pour cela de ce qu'ils doivent à l'Etat. Ils s'en trouve qui ne rendant pas maîtresses de leurs volontés celles qui le font de leurs plaisirs, ne s'attachent qu'aux choses à quoi leur Fonction les oblige.

Mais il y en a peu de cette nature, et il faut avouer que comme une femme a perdu le monde, rien n'est plus capable de nuire aux Etats que ce sexe, lors que prenant pied

sur ceux qui les gouvernent, il les fait souvent mouvoir comme bon lui semble, et mal par conséquent. Les meilleures pensées des femmes étant presque toujours mauvaises, en celles qui se conduisent par leurs passions, qui tiennent d'ordinaire lieu de raison dans leur esprit, au lieu que la raison est le seul, et le vrai motif qui doit animer et faire agir ceux qui sont dans l'emploi des affaires publiques.

Quelque force qu'ait un Conseiller d'Etat, il est impossible qu'il puisse bien s'appliquer à la charge, s'il n'est entièrement libre de tous semblables attachements. Il peut bien avec eux ne pas manquer à son devoir, mais s'il en est exempt, il fera beaucoup mieux.

En quelque Etat qu'il soit pour bien faire il doit distribuer son temps en force qu'il ait des heures pour travailler seul aux expéditions auxquelles sa charge l'oblige, et d'autres pour donner audience à tout le monde, la raison veut qu'il traite chacun avec courtoisie et avec autant de civilité que sa condition et la diverse qualité des personnes qui ont à faire à lui le requièrent.

Cet article fera voir à la postérité un témoignage de mon ingénuité, puis qu'il prescrit ce qui ne m'a pas été possible d'observer de tout point.

J'ai toujours vécu civilement avec ceux qui ont eu à traiter avec moi; la nature des affaires qui oblige à refuser beaucoup de gens, ne permet pas qu'on les traite mal de visage ou de paroles, quand on ne les peut contenter par effets : mais ma mauvaise santé n'a pas pu souffrir que j'aie donné assez à tout le monde, comme je l'eusse désiré, ce qui m'a souvent donné tant de déplaisir, que cette considération m'a quelquefois fait penser à ma retraite.

Cependant je puis dire avec vérité avoir tellement ménagé la faiblesse de mes forces, que si je n'ai pu correspondre au désir de tout le monde; elles n'ont jamais pu m'empêcher de satisfaire à mon devoir à l'égard de l'Etat.

Enfin l'application, le courage, la probité, et la capacité font la perfection du conseiller d'Etat, et le concours de toutes ces qualités doit se rencontrer en sa personne.



Tel peut être homme de bien, qui n'ayant pas de talent aux affaires d'Etat, y serait tout-à-fait inutile, et occuperait des charges qu'il ne remplirait pas.

Tel pourrait être capable et avoir la probité requise, qui pour n'avoir pas assez de cœur pour soutenir les diverses choses qu'il est impossible d'éviter au gouvernement d'un Etat, y serait préjudiciable au lieu d'y être utile.

Tel pourrait encore être bien intentionné, capable et courageux tout ensemble, dont la paresse ne laisserait pas d'être ruineuse au public, s'il ne s'appliquait pas aux fonctions de son emploi.

Tel peut avoir bonne conscience, être capable, courageux, et appliqué à son emploi ; mais pour l'être plus en l'objet de ce qui le touche, que de ce qui concerne les intérêts publics, bien qu'il serve souvent utilement, il ne laisse pas d'être beaucoup à craindre.

De la capacité et de la probité naît un si parfait accord entre l'entendement et la volonté ; qu'ainsi que l'entendement sait choisir les meilleurs objets et les moyens les plus convenables pour en acquérir la possession, la volonté sait aussi les embrasser avec tant d'ardeur qu'elle n'oublie rien de ce qu'elle peut pour parvenir aux fins que l'entendement s'est proposé.

De la probité et du courage naît une honnête hardiesse de dire aux Rois ce qui leur est utile, bien qu'il ne leur soit pas à tous agréable.

Je dis honnête hardiesse, parce que si elle n'est bien réglée, et toujours respectueuse, au lieu de pouvoir être mise au rang des perfections du Conseiller d'Etat ; elle serait un de ses vices.

Il faut parler aux Rois avec des paroles de soie. Comme il est de l'obligation du fidèle Conseiller de les avertir en particulier de leurs défauts avec adresse, il ne saurait les leur représenter publiquement sans commettre une notable faute.

1er avril 1898.

Parler hautement de ce qu'on doit dire à l'oreille est un reproche qui même se peut rendre criminel en la bouche de celui dont il sort, s'il publie les imperfections de son prince pour en tirer avantage, désirant plutôt par une vaine ostentation, de faire voir qu'il les improuve, qu'une envie sincère de les corriger.

Du courage et de l'application naît une si grande fermeté aux desseins choisis par l'entendement, et embrassé par la volonté qu'on les poursuit avec confiance, sans être sujet au changement que produit souvent la légèreté des Français.

*
* *

Je n'ai point parlé de la force et de la santé du corps nécessaire au ministre d'Etat, parce qu'encore que ce soit un grand bien, quand elle se rencontre avec toutes les qualités d'esprit spécifiées ci-dessus; elle n'est pas toutefois si nécessaire; que sans elle les Conseillers ne puissent faire leurs fonctions.

Il y a beaucoup d'emplois dans l'Etat, où elle est absolument requise, parce qu'il y faut agir, non seulement de l'esprit, mais de la main et du corps, se transportant en divers lieux, ce qui souvent doit être fait avec promptitude; mais celui qui tient le timon de l'Etat, et n'a autre soin que la direction des affaires, n'a pas besoin de cette qualité.

Ainsi que le mouvement du ciel n'a besoin que de l'intelligence qui le meut, ainsi la force de l'esprit est seule suffisante pour conduire un Etat, et celle des bras et des jambes n'est pas nécessaire pour remuer tout le monde.

Ainsi que celui qui gouverne un vaisseau n'a autre action que de l'œil, pour voir la boussole; en suite de quoi il ordonne qu'on tourne le timon, comme il estime à propos; ainsi en la conduite de l'Etat, rien n'est requis que l'opération de l'esprit, qui voit et ordonne tout ensemble ce qu'il juge devoir être fait...

Cardinal de Richelieu.

L'HORLOGE

Il y avait à Epinal, en 1600 ou 1700.., et quelques années — c'est si loin que je ne me rappelle plus exactement la date — une horloge à carillons, à musique et à personnages mobiles qui faisait l'admiration de toutes les villes avoisinantes.

De Vesoul, de Chaumont, de Nancy et même de Strasbourg, des quatre points cardinaux enfin, affluaient des curieux et des curieuses qui, à l'approche de midi, se pressaient dans l'arrière-boutique du vieux maître Tiphaine, l'ingénieux constructeur de cette machine compliquée. Maitre Tiphaine, en effet, n'avait jamais consenti à se séparer de son chef-d'œuvre ; aux offres cent fois répétées d'argent et même d'honneurs, il opposait de formels refus, disant :

— Ma ville natale en héritera après ma mort... Si vous me preniez maintenant mon horloge, vous me tueriez, voyez-vous, car elle est une partie de ma vie...

*
* *

Mais, depuis quelques années, maître Tiphaine demeurait indifférent aux éloges les plus sincères et les plus bruyants; dans le tapage des acclamations, il ne prêtait l'oreille qu'à un rire d'enfant, un rire clair, joyeux et frais comme le chant des cascatelles de la montagne ; plus pur et plus mélo-

dieux encore que les timbres mystérieux qui sonnaient dans l'horloge. Parmi tous les visages qui se tendaient vers lui, béants de surprise, Tiphaine ne considérait que les joues blanches et roses de Guillelmine, jolie enfantelette de cinq ans, sa petite-fille.

Guillelmine ne manquait pas une des représentations de midi : maître Tiphaine l'installait au premier rang, sur une escabelle ; puis il soulevait les rideaux qui protégeait son horloge. A partir de ce moment, il n'avait plus d'attention que pour sa petite-fille ; avec autant d'impatience que l'enfant, il comptait les toc-tac, il attendait les déclins précurseurs. Immobile, extasiée, Guillelmine dardait sur le château-fort le bleu épanoui de ses yeux.

Clac ! clac !... Frrrou ! des engrenages, des ressorts, des roues à dents s'agitaient avec un bruit de battements d'ailes.

Maître Tiphaine lisait sur le visage de Guillelmine les émotions qui l'assiégeaient, et il en jouissait puérilement.

Cocorico ! le coq surgissait au sommet du beffroi.

Guillelmine joignait les mains.

Sur les tours apparaissaient les hérauts d'armes ; les jacquemarts frappaient leurs cloches. Les yeux de Guillelmine s'écarquillaient ; maître Tiphaine écarquillait les siens sous ses gros sourcils hérissés.

Voici que les timbres tintinnent et l'Enfant-Jésus, couché dans sa crèche, apparaît ; voici l'âne, le bœuf, l'oie grasse. Plus haut, des anges planent dans des nuées que traverse la colombe de l'arche portant le rameau d'olivier. Processionnellement défilent les rois mages, les bergers suivis de troupeaux bêlants.

Guillelmine commence à se trémousser sur son escabelle, elle se mord les lèvres et se tire les doigts. Maître Tiphaine s'émeut, lui aussi : comme la fillette, il attend la *surprise*.

La voilà ! La tentation de saint Antoine ! Les diablotins qui dansent, et *lui*, lui « l'ami » qui gambade, caracole, grouinant sans arrêt. C'était ça la surprise qu'attendait Guillelmine ! Folle de joie, elle tressautait, battait des mains, riait ! Ah ! ce rire ! c'était ça la surprise qu'attendait maître Tiphaine ! Il riait à son tour le vieux grand-père, il riait à

en pleurer, et, comme le défilé se terminait, que le coq, surgissait de nouveau, clôturait la séance d'un suprême *cocorico*, maître Tiphaine saisissait la fillette frémissante de rire, la serrait dans ses bras, mêlait sa chevelure neigeuse aux boucles blondes de Guillelmine.



Or, un jour blanc de décembre, les curieux d'Épinal — qui, malgré le froid, venaient à la boutique du maître-horloger aussi ponctuellement que certains bourgeois de Paris, il n'y a pas très longtemps, venaient en notre jardin du Palais-Royal pour y régler leur montre au bruit du canon — les curieux d'Épinal trouvèrent la porte barrée par le vieux Séverien Tiphaine.

— On n'entrera pas aujourd'hui, dit le maître tristement.

— Pourquoi? demanda-t-on. L'horloge est donc cassée?

— L'horloge n'est pas cassée répondit Tiphaine d'une voix encore plus affligée, mais Guillelmine est malade, la pauvrette, et nous attendons monsieur le médecin qui doit tantôt venir. Ainsi donc, comme je vous en prie, veuillez vous retirer sans tapage.

Ils firent selon son gré; s'excusèrent et partirent. Maître Tiphaine pénétra alors dans une chambre aux volets clos qu'éclairait un feu de sarments. Au fond, dans une alcôve où dansaient des ombres fantastiques, il y avait un lit blanc, et, dans ce lit blanc, toute blanche et toute mignonne, reposait Guillelmine; au pied du lit se tenaient un jeune homme et une jeune femme qui considéraient douloureusement la fillette. Maître Tiphaine s'avança à pas de velours, évitant de faire craquer le plancher sous son poids. Quand il fut tout près de la couche, il dit, s'adressant au jeune homme :

— Eh bien, fils, a-t-elle parlé?

— Non, hélas, elle n'a rien dit! Elle ne comprend pas quand on lui parle... et pourtant elle regarde avec ses beaux yeux de bleuets.

— Père, dit la jeune femme, père, j'ai peur, car elle est, notre Guillelmine, comme les morts qui s'endorment les yeux grands ouverts.

On frappa à la porte. Tiphaine alla tirer le loquet; un vieux homme entra :

— Guillelmine, dit maître Tiphaine, voici monsieur le médecin qui vient te faire visite.

M. le médecin examina l'enfant, et longuement réfléchit.

— Eh bien ? interrogea maître Tiphaine.

M. le médecin hocha la tête d'un air contrarié.

— C'est grave, c'est grave, prononça-t-il.

Le jeune homme entendant ces mots fit un signe à la jeune femme et sortit.

— Que faire ? demanda Tiphaine.

— Il faudrait avant tout la tirer de cette funeste torpeur. C'est cette prostration qui m'inquiète. Voyons, essayez de la distraire, de l'émouvoir, sinon, je ne réponds de rien.

Sur ce, M. le médecin s'en alla.

Alors, la jeune femme s'assit tout près de Guillelmine, et, refoulant ses sanglots, elle chanta une vieille ronde qui plaisait à l'enfant.

Mais les yeux de Guillelmine indiquaient qu'elle n'entendait pas.

A ce moment, le jeune homme reparut, accompagnant M. le vicaire qu'il avait été chercher. M. le vicaire déposa son tricorne sur une chaise et vint à Guillelmine à laquelle il parla du bon Dieu, de la bonne Vierge, des anges et du paradis bleu, mais il dût bientôt se taire, car il comprit que Guillelmine ne le voyait pas, ne l'entendait pas. M. le vicaire appela la pitié de Dieu sur ces pauvres gens affligés; il reprit son tricorne et s'en alla.

Les heures passaient.

Guillelmine devenait de plus en plus blanche sur les blancs oreillers. Désolés, désespérés, Tiphaine, la jeune femme et le jeune homme se taisaient maintenant, et, dans la chambre, le silence planait.

Tout à coup, un bruit rythmique s'éleva :

— Toc ! tac ! toc ! tac !

Maître Tiphaine fronça les sourcils et s'abîma dans une méditation profonde.

Brusquement, il alla vers son fils :

— Aide-moi à rouler le lit de Guillelmine jusque devant l'horloge, dit-il.

— Que voulez-vous faire ? demanda le jeune homme.

— Tu verras.

Ils roulèrent le lit dans l'arrière-boutique et le placèrent devant l'horloge. Maître Tiphaine enleva les rideaux qui recouvraient son chef-d'œuvre ; le château-fort apparut. Les yeux de Guillelmine semblèrent s'agiter.

— Regarde bien, ma Guillelmine ; tu vas voir la crèche, les rois mages, et saint Antoine... comme tu vas rire !...

Mais le jeune homme dit :

— Père, il est onze heures de nuit et les personnages n'apparaîtront que demain, à midi. Guillelmine pourra-t-elle attendre jusque-là ?

— Elle n'attendra pas, répondit maître Tiphaine sourdement, et les personnages vont se montrer.

— Mais père, dit encore le jeune homme pâlissant, vous ne pouvez obtenir un pareil résultat qu'en brisant les mécanismes.

— Oui.

— Mais père,... c'est votre gloire...

Maître Tiphaine, d'un geste, imposa silence à son fils :

— Eclaire-moi ! ordonna-t-il.

Il retira des clous, des vis, des plaques, mit à nu les systèmes ; il travaillait lentement, car ses mains tremblaient un peu.

— Donne-moi le marteau ! dit-il soudain.

Il frappa un coup sec.

La machine eut comme un gémissement. Les ressorts se détendirent ; avec un ronflement formidable les engrenages se déroulèrent. Maître Tiphaine jeta loin de lui son marteau et, chancelant, fut s'appuyer contre la muraille.

— Eclaire l'horloge, maintenant, dit-il à son fils. Et regarde, ma Guillelmine !

Les aiguilles tournaient follement.

Clac-clac !... Frrou ! *Cocorico* ! Voilà le coq, les hommes d'armes, voilà l'Enfant-Jésus, l'âne, le bœuf, l'oie grasse enrouée. Et les timbres tintinnent, les carillons s'ébranlent. Voilà les mages, les bergers, les troupeaux. Ils passent et repassent, semblent fuir et reviennent.

Guillelmine s'est dressée ; ses lèvres s'entr'ouvrent pour un hésitant prélude de rire.

Ah ! voilà saint Antoine qui, plus vite que jamais, court, entraîné par les extraordinaires gambades de son ami grouinant. Et les diables, et le doux Jésus, et saint Antoine et les mages, et les anges et les bergers, dansent une ronde frénétique, aux sons précipités des carillons et des timbres.

Et le rire hésitant de Guillelmine s'élève par degrés, monte comme une chanson de renaissance, éclate enfin, clair et radieux.

Mais, tandis qu'elle renaissait ainsi, la gentille fillette, la pauvre horloge agonisait. Des craquements sinistres, semblables à des râles, la secouaient, dont maître Tiphaine souffrait cruellement. Pour ne pas entendre ces plaintes suprêmes, il écoutait le rire de l'enfant. Encore un craquement très prolongé, dernier effort des mécanismes, puis plus rien : l'horloge avait vécu, mais Guillelmine riait encore.



Et voilà pourquoi, lorsqu'on montrait, il y a quelques années, à Épinal, cette fameuse horloge, on racontait, — sur la foi de personnages compétents qui en avaient étudié le mécanisme mutilé — que le chef-d'œuvre de Séverien Tiphaine n'avait jamais pu fonctionner...

Gustave Guesviller.

SUR UN DUEL

En Novembre

Dans la brume du matin, deux voitures passent dont les chevaux, poussés par de fréquents coups de fouet, courent avec une vitesse mystérieuse.

Les cochers sont graves ou feignent de l'être pour la circonstance, car ils ont vu une boîte ou un sac devant contenir des armes !

C'est donc à un duel que vont ces messieurs cravatés de noir, gantés de noir, habillés en noir et aux mines sombres comme leur costume ?

Ces messieurs ont la tête fourrée dans le col de leur pardessus et ils ont l'air songeur.

Quelles pensées les hantent, tandis que les chevaux vont et que les cochers fouettent toujours ?

Aux Champs-Elysées, le long des quais, à Passy, les arbres dépouillés et tristes dressent désespérément leurs branches dans la brume dont l'épais voile bleu, étendu sur Paris, enveloppe choses et êtres.

Ce décor est morne. Les pierres des clôtures et les pierres de la route, dans cette brume épaisse et sombre, surgissent tels les monuments d'un cimetière.

Le duelliste d'à côté de moi, la victime de tout à l'heure, peut-être, se sent froid en regardant tout cela, et, sans doute, il se demande s'il reverra encore ces choses qui fuient dans la brume et si ces pierres tristes et si ces feuilles qui dansent au sifflement du vent, ne sont point de lugubres pressentiments ?

Il a les mains glacées, le regard inquiet et il est nerveux. Son cœur bat plus vite, ses dents se serrent et sa gorge est un peu sèche.

Il songe...

Serait-ce à un drame qu'il court?

Tout le passé lui grimace et l'avenir s'endeuille.

Que le duel est inhumain ! Et les dents lui claquent dans la bouche.

Où sera-t-il ce soir ? L'avenir est si mystérieux !...

Une balle bien tirée... et ce serait fini, hélas !

Et de tout cela, — étrange fatalité, — c'est toi, Amour, qui en est la cause funeste! Ah ! tes roses ont parfois de cruelles épines.

Enfin, le sort en est jeté.......

Les chevaux marchent toujours et le fouet aussi.

Voici Auteuil, le Point du Jour, Billancourt, Boulogne et... Saint-Cloud, — Saint-Cloud dont les hauteurs sont effacées dans la brume.

Le parc semble bien triste. Et la pluie tombe comme un deuil sur la nature.

Quel vilain jour !

Et combien sinistre aussi, ce docteur qui apprête ses instruments et ses bandages et qui veut absolument que nous arrivions « les premiers » !

On arrive au Pavillon-Bleu où tout dort encore, et dont les musiciens tziganes sont partis avec l'été. — Ils se chauffent chez Paillard en attendant le retour des fêtes estivales. Et aucun archet ne résonne plus de ce cher Pavillon, veuf de toutes ses hirondelles.

Cahin-caha, les voitures montent vers la grille du Château, — car une autre voiture s'est jointe à nous.

Elles s'arrêtent. Les messieurs en tubes sortent la tête, leurs personnes et quelque chose de mystérieusement enveloppé.

Ils regardent autour d'eux, se disent des mots coupés, brefs, et ils entrent, l'un après l'autre, chez le marchand de vins dont la boutique est à côté de la grille du parc.

Le verre qui décuplera les forces est bu. Et, lentement,

deux par deux, *ils* vont jusque vis-à-vis les ruines de l'ancien château.

Là, ils s'écartent du chemin, s'enfoncent dans le bois.

Les feuilles jaunes et tordues des arbres cachent ce qu'ils vont faire…

On s'arrête, sans doute ?

Et, au frémissement du vent, deux balles sifflent…….

Le Parc de Saint-Cloud a vu un drame de plus, où sa brise a calmé deux colères.

Mais les voici ; et les figures ne sont plus inquiètes.

Au-dessus de leurs têtes, des oiseaux passent en chantant.

Les deux adversaires ont ajouté un feuillet au livre de la comédie humaine.

Rodolphe Brunet.



Les Baladins

Au son des tambours et des cymbales,
Ils s'en venaient par les routes roses.
Chantant et lançant en l'air des balles

Qu'ils rattrapaient, experts à ces choses,
Dans des coupes. Ils allaient aux fêtes
Où l'on couronne les fous de roses.

Et par la bride ils menaient des bêtes
Aux housses de pourpre, avec des plumes
Enormes qui tremblaient sur leurs têtes.

Puis dans l'azur matinal des brumes
Filèrent des chars d'or où les belles
Sonnaient les grelots de leurs costumes.

Dans la venelle, des ribambelles
D'enfants dansaient devant la parade.
A leurs poings tremblaient des colombelles

Or quand eut passé la mascarade,
Je rêvai d'aller mimer l'amour
Comme eux, sur les tréteaux et l'estrade.

Et depuis les chansons de ce jour
Mon âme éprise de toutes feintes
Guette au bord des chemins le retour

Des baladins et des femmes peintes.

Stuart Merrill.

L'HOMME D'OR

Ce fut une grande tristesse dans Burgos quand on apprit la mort de la belle Incarnacion, aux joues roses comme les lauriers-roses qui fleurissent à Grenade dans les palais des Mores. On l'avait vue, la veille, entrer chez le juif Ismaël, l'usurier que la misère de ses vieux parents n'avait pu jusqu'alors émouvoir. Et quand elle était sortie de chez le juif immonde, elle fuyait dans la nuit tombante; ses yeux très purs restaient fixés vers la terre, un deuil de honte l'enveloppait. A l'aube, les moines du monastère de Miraflorès avaient trouvé son corps inerte sur les rives de l'Arlanzon.

Et de toutes les rues, et de toutes les places de la cité, montait un cri de haine contre celui qui l'avait poussé à la mort.

Les jeunes filles pleuraient en se rappelant leur compagne; les vieilles femmes déroulaient leurs malédictions avec loquacité; tandis que les hommes se regardaient d'un œil sombre et juraient entre leurs dents.

Les paysans campés avec dignité sur leurs mules, en descendant de la montagne, s'étonnaient de cette rumeur et demandaient si les païens avaient fait prisonniers les étendards de Castille. Et quand ils apprenaient le nouveau crime de l'usurier maudit, ils se joignaient à la colère publique, car presque tous lui devaient par avance tout l'argent de leur récolte.

Et tous étaient d'accord que l'heure de la vengeance était arrivée.

« Ce juif a mérité d'être supplicié ; il faut le pendre avec un porc ! »

De jeunes chevaliers jouaient sur une place à jeter les bohordes sur un tablado. L'un d'eux s'écria : « Je réclame la tête du juif, pour la suspendre à la porte de ma maison. »

L'autre dit : « Et moi, je veux sa peau pour en faire un aljuba. »

« Je la réclame de même, dit un troisième, car j'ai fait vœu d'offrir aux dames de las Huelgas un crucifix recouvert avec la peau d'un païen.

— La peau d'un guerrier, soit ; mais ce serait un sacrilège de revêtir la divine figure du Christ avec la peau de ce vil usurier. Je la prendrai donc pour ma part, et j'en ferai faire l'image d'un Judas que j'exposerai sur la place publique, derrière une grille, afin que les passants la couvrent de leurs crachats.

— Pour mettre tout le monde d'accord, jouons donc ces dépouilles ; le plus adroit gardera la tête et la peau. Les autres se partageront les richesses.

— Silence ! s'écria un chevalier couvert d'une armure toute blanche et que personne ne connaissait, silence ! mauvais chevaliers qui voulez souiller vos mains d'un or immonde ! C'est moi qui apporte le châtiment au nom de la justice. Et que nul ne s'avise de me disputer mon privilège ! »

Un moine revêtu d'une robe noire et blanche s'avança :

« Je réclame cet homme ! L'Évangile a dit : « Tu ne tueras pas ». Il n'appartient qu'à Dieu de disposer de la vie des hommes. Donc celui-ci ne peut être condamné sans un jugement de notre tribunal, à nous, inquisiteur de Castille. »

Le chevalier s'inclina, mit un genou en terre et baisa la robe du moine :

« Mon père, tes paroles sont justes. Mais cet homme, jadis, m'a trahi et m'a livré aux païens. Accorde-moi d'être l'instrument de ta justice.

— Qui es-tu, toi que personne ne connaît ?

— Je suis le chevalier Pedro de Miranda. »

Alors tous reculèrent d'un pas, comme devant un fantôme.

Ils se rappelaient que jadis un paladin de ce nom faisait trembler par ses exploits les païens du royaume de Grenade. Un jour, ce chevalier avait été trahi par sa maîtresse qui lui avait fait boire un breuvage de mort. Son cadavre ayant disparu, on avait cru qu'il avait été livré aux musulmans.

Et nul n'en avait plus entendu parler.

. . . .

Le moine le bénit et dit : « Ceci est un miracle du ciel. Chevalier, que la paix soit avec toi! Nous t'accordons ce que tu désires. »

En vérité, le juif Ismaël n'avait point dormi d'un sommeil paisible. Non pas qu'il eût connu le remords, en aucune façon. Mais la jeune fille lui avait jeté en partant d'étranges anathèmes qui avaient éveillé dans son âme les terreurs de la superstition. Et des visions inquiétantes avaient troublé sa nuit. Aussi éprouva-t-il le besoin de se lever avant les premiers rayons du jour. Avec la prudence d'un chat, il se glissa hors de la ville et se dirigea le long de l'Arlanzon, vers la route de Miraflorès, pour aller de ce côté réclamer quelque payement à un débiteur.

Mais voilà que, sur le sable du rivage, Ismaël aperçut une forme noire. Et s'étant approché, il reconnut le cadavre d'Incarnacion. Alors le juif sentit la peur le prendre à la gorge, et il s'enfuit rapidement. Et comme il s'était retourné une dernière fois, vers le lieu où gisait le corps de la jeune fille, il aperçut plusieurs lumières qui l'entouraient et qui erraient mystérieusement. C'étaient les moines auquels on avait signalé le cadavre et qui venaient pour l'ensevelir. Mais Ismaël crut aussitôt à une ronde diabolique d'esprits engendrés dans le sang de sa victime. Il reconnut donc que la vengeance était proche, et il courut, plein d'effroi, vers sa maison. Là, il descendit en toute hâte dans la cave où il cachait ses coffres plein d'or et plongea fièvreusement ses mains parmi les doublons. Car il savait par les Arabes que

le son du métal a seul la propriété de mettre en fuite les fantômes.

Bientôt les cris du dehors parvinrent jusqu'à ses oreilles, il comprit que cette haine venait vers lui. Et voici qu'à l'extrémité du long corridor qui conduisait à son refuge souterrain, dans l'ombre, une lumière parut. Ismaël se précipita de nouveau vers le coffre pour faire sonner ses pièces d'or. Mais la lumière vengeresse approchait toujours.

Et sur le seuil de son refuge, un fantôme se dressa, gigantesque, couvert d'une armure blanche, avec une torche à la main.

Le juif eut à peine la force de murmurer : « Grâce! » Le mot sortit de sa gorge comme un râle, et il tomba, la face contre terre.

« Allons, juif immonde! relève ta tête et regarde. Ne reconnais-tu pas ta victime?

— Ma victime!... oui! je suis un criminel, je suis un misérable!... grâce!... »

Et le juif restait à plat ventre sur la terre, sans oser lever les yeux, et tremblant comme une feuille au souffle du vent.

« Eh bien! es-tu mué, juif, en chien à museau de porc, que tu te traînes ainsi sur tes quatre pattes, tel qu'une brûte?

— Par Javéh!... Incarnacion!... grâce!... regarde!... Voici toute ma fortune. Il y a dans ce coffre des doublons et encore des doublons... Prends-en ce que tu voudras!... Ou plutôt laisse-moi porter moi-même à tes parents assez d'or pour emplir leur vieillesse de bonheur. »

A la suite du chevalier, plusieurs personnes étaient entrées qu'Ismaël n'avaient pas vues.

Une voix grave parla.

« Cet homme a avoué son crime, il est donc inutile de lui infliger la question. Or il nous appartient à nous, inquisiteur d'État, de prononcer le jugement. C'est ce que nous ferons, dans notre sollicitude pour le bien de tous, devant le peuple assemblé. Que les valets de justice attachent ce juif avec des liens solides. Qu'ils le fassent ensuite comparaître devant notre tribunal, et qu'il se prépare à entendre sa condamnation. »

Et quand le peuple aperçut la face blême d'Ismaël, les vociférations redoublèrent, et l'usurier se sentit écrasé sous la haine de toute une cité.

Alors, l'inquisiteur prononça ces paroles :

— L'Évangile a dit : Celui qui frappe par le fer périra par le fer. Donc il est juste que celui qui a causé la mort de son semblable par son or, périsse par son or.

Cette sentence fut accueillie par les applaudissements du peuple, et un greffier lut un jugement en latin, qu'Ismaël ne comprit pas.

Puis il fut traîné en prison.

Le lendemain, le geôlier introduisit le bourreau suivi par des hommes qui portaient de la terre dans des corbeilles.

Le juif pensa que sa dernière heure était arrivée. Il fut dépouillé de ses vêtements et étendu sur le sol, tremblant de terreur et de froid.

Son angoisse était accrue par l'ignorance du supplice qu'on lui destinait. Il ferma les yeux et il sentit qu'on posait sur son corps une matière humide, quelque chose qui ressemblait à du plâtre mouillé, et dans quoi il était enseveli vivant. On recouvrit d'abord ses pieds et ses jambes, puis son ventre et sa poitrine furent oppressés comme par du plomb; enfin sa tête fut enserrée dans un masque de boue et Ismaël attendit la mort.

Mais il s'évanouit bientôt, et quand il revint à lui, il sentit que ses membres étaient libres.

Le geôlier seul se tenait auprès de lui. Et il crut qu'un cauchemar avait halluciné son esprit, égaré par la terreur.

Plusieurs jours se passèrent.

Un matin, la porte du cachot s'ouvrit encore, et les valets de justice étant entrés, lui arrachèrent ses vêtements, le lièrent avec des cordes, lui cachèrent la tête dans un sac et le poussèrent hors de sa prison.

De nouveau, Ismaël épouvanté entendit autour de lui les imprécations de la cité. Et quand il fut sur le lieu du supplice, on enleva le sac qui lui cachait les yeux.

Alors il vit sur une estrade l'inquisiteur de Castille avec ses assesseurs, puis, en bas, le chevalier blanc sur son

cheval, dans son armure de fantôme, puis des pénitents avec leurs cagoules, qui attendaient son cadavre, enfin, hurlante et menaçante, tout autour de lui, la foule. Au lieu d'échafaud, un socle de marbre avait été disposé au milieu de la place, et sur ce socle était dressée, resplendissante sous la lumière du soleil, une statue tout en or. Ismaël remarqua que cette statue extraordinaire était séparée par le milieu, en deux morceaux.

Le bourreau lui dit : « Regarde bien cette statue ; on a employé pour la fondre tout l'or de ton trésor. » Le juif se sentit défaillir.

Et le bourreau ajouta : « Or cette statue va être ton cercueil. »

Un prédicateur harangua le condamné, l'exhortant à se convertir. Mais le juif n'entendait plus rien.

Il apercevait au loin le cours de l'Arlanzon et la place où était venu s'échouer le cadavre d'Incarnacion. Enfin le bourreau le saisit. Pour la dernière fois, Ismaël vit le ciel et la lumière du jour. Puis il fut poussé dans la statue, on en scella les deux parties, et les ténèbres éternelles se refermèrent sur le supplicié, tandis que la statue rayonnait aux yeux des hommes à l'égard du soleil.

C'est ainsi qu'on vit pendant plusieurs années une statue d'or aux portes de Burgos.

. . . .

Un matin, cependant, on s'aperçut que « l'homme d'or » avait disparu.

Quelques paysans prétendirent que des brigands l'avaient emporté pour le revendre aux musulmans, et qu'on les aurait aperçus traînant la statue sur un chariot attelé de plus de trente mules.

Le peuple de Burgos ne daigna pas les poursuivre. D'ailleurs il ne crut jamais ce récit, qui lui parut invraisemblable.

Mais tous reconnurent que le diable seul pouvait avoir eu intérêt à enlever aux chrétiens le cercueil du juif.

Henri Guerlin.

1er avril 1898.

Chronique

Des Deux Frances

Nous apprenons avec peine la mort de mademoiselle Eveline Flynn, fille aînée de l'ex-premier ministre de la Province de Québec.

Depuis moins d'un an, c'est le troisième deuil qui frappe cruellement l'honorable M. Flynn.

Le sympathique *leader* du groupe conservateur du Gouvernement de Québec, dont la douleur ne laisse personne indifférent, voudra bien recevoir nos plus vives et sincères condoléances.

*
* *

La colonie canadienne de France a fait, il y a quelques jours déjà, une très grande perte en la personne distinguée de Lady Cartier, veuve de l'illustre homme d'État canadien, Sir Georges-Etienne Cartier.

C'est dans sa jolie villa La Liane, à Cannes, qu'est morte Lady Cartier.

Le *Journal de Cannes*, dans un dernier éloge de la grande dame disparue, disait au lendemain de sa mort : « Les pauvres perdent en elle une protectrice qui s'intéressait à toutes les bonnes œuvres et qui a soulagé bien des infortunes. »

Nous prions les familles Cartier et Fabre, et tout particulièrement M. Hector Fabre, commissaire-général du Canada, de bien vouloir agréer l'expression de notre sympathie dans la douleur qui vient de s'abattre sur eux.

*
* *

Plusieurs Canadiens s'en retournent au Canada.

Parmi eux, le docteur J. Bourgeois, Mlles Bourgeois et Leduc, le docteur et madame J. W. Derome, le docteur et Madame H. Duhamel et M. Joseph Saint-Charles.

M. Saint-Charles s'en retourne au Canada, après un long séjour en Italie et en France.

A Rome et à Paris, il a continué ses études de peinture en méritant beaucoup d'applaudissements.

Peu de Canadiens ont eu autant de succès que lui comme portraitiste.

M. Saint Charles était l'un des premiers artistes peintres qui vinrent étudier à Paris et qui donnèrent un bel exemple à tant d'autres.

Son nom est populaire au Canada où il retrouvera ses succès de jadis.

*
* *

Le docteur Louis Gauthier, de Québec, depuis plus d'un an chef de clinique chez le distingué professeur Abadie, part également pour le Canada.

Le docteur Gauthier, après avoir étudié ici, avec de grands succès, les maladies du nez, des oreilles, de la

gorge et tout particulièrement des yeux, s'en retourne avec l'intention de se fixer dans sa « bonne ville de Québec ».

Son illustre maître, le docteur Charles Abadie, lui confia plusieurs opérations délicates et difficiles à faire, et les résultats firent toujours honneur à notre compatriote et ami.

Le docteur Gauthier « connaît son affaire », selon l'expression d'un professeur célèbre d'ici.

Et, s'il arrache les yeux à ses clients, ce sera avec art !

A la veille de son départ, nous lui adressons nos meilleurs vœux de réussite, mais nous sommes bien persuadés qu'il retrouvera à Québec les mêmes succès qu'il a obtenus à Paris.

R. B.



UN AN DÉJA

Un an déjà depuis le jour,
Où j'ai cueilli la fleur d'amour
A ton âme épanouie.
— C'était alors le triste hiver :
Dans le paysage désert.
Ton âme semblait si jolie.

Un an déjà que, seule, un soir,
Tu te pris à t'apercevoir
De mon mystère de tendresse.
Tu te souvins qu'à quelques mois,
Dans la nuit sombre, une autre fois.
J'avais ta main sans cesse.

Un an déjà ! Chérie, entends
L'Angélus joyeux du Printemps
Qui s'élance à grande volée
Dans une blanche vision
De première communion
Par nos deux cœurs renouvellée.

Horace de Châtillon.

Avril 1898.

LA CHARME AUX BOEUFS

Dis donc Sylvain, c'est-y que ta vache est morte ou que tes moutons ont le claveau que t'es là à faire le *meusse* en te récriant comme une Choue ? (1)

Ah ! ne ris pas, La Brêche ! J'aimerais mieux que toutes nos bêtes soient péries d'un coup, que d'avoir au cœur le mal qui me languit.

Depuis la Saint-Michel, les vieux se sont accordés avec les parents de la Fanfine pour nous marier aux herbes ! Tu sais la belle luronne que ça fait, et comme j'en suis assoiffé ! ! eh bien, la Brêche, me voilà sûr à c't heure qu'é n'm'aime plus et qu'é m'trompe ! ! !

En achevant cette phrase, le pauvre Sylvain sanglottait à rendre l'âme, éveillant un douloureux écho dans ce coin plantureux et vert que les habitants de Girolles avaient, non sans quelque poésie, surnommé : La charme aux Bœufs.

Le grand Sylvain était un de ces beaux gas de campagne bien découplé, bronzé par le soleil et tanné par l'air. Ses yeux n'étaient pas sans pensées, ni son rire sans franchise. Ses dents blanchies au contact des pommes, et ses lèvres rouges lui donnaient cette apparence saine qui est la beauté de l'homme des champs.

En un mot, il était d'écorce moins rude que ses semblables, et passait à Girolles pour un rêveur et un *faignant*. ce qui est identique pour les paysans !

(1) En Bourgogne, nom qu'on donne aux chouettes.

N'allez pas croire à la paresse de Sylvain :

Il était le plus travailleur de tous, mais aussi le plus vif! Sa besogne finie avant celle des autres, il se promenait le long des bois et des sources et en rapportait des glanées de fleurs pour Fanfine.

Celle-ci était une belle Gachenotte, comme on dit dans le gras pays de Bourgogne où nous sommes en ce récit.

Elle n'avait que dix-huit ans, respirait à pleins poumons la gaîté et la vie ; montrait en riant ses trente-deux dents, que je ne comparerai pas banalement à des perles, ayant toujours pensé que rien ne serait plus laid au monde, que d'apercevoir plantées en des gencives, cette verrue de l'huître qui fait si bel effet sur de jolis cheveux de femme et serait si incommode pour broyer des aliments ou croquer des cœurs.

Donc Fanfine était rutilante comme la nature l'est toujours quand la civilisation ne l'a pas déformée !

Sa chemise de grosse toile laissait voir des épaules d'un modèle admirable. Ses yeux noirs s'abritaient sous des cils plus noirs encore.

Ses cheveux toujours libres, depuis que le soleil les avait carressés pour la première fois, ruisselaient en tous sens, se rebiffant au peigne et sentant bon le foin et la luzerne. Enfin, c'était la robuste fille du plein air, destinée à faire de la bonne soupe à son mari, et de beaux soldats à laFrance.

Avec cela travailleuse comme un homme, allant à *charrue* dès l'aube, pas empruntée pour diriger les bons morvandiaux blancs aux mufles baveux, aux naseaux rosés, tirant si pacifiquement le soc poli par les grosses mottes de terre !

Et voilà pourquoi Sylvain était féru de Fanfine !

Mais quelle cause le portait à douter d'elle, et à gémir comme il l'avait fait tout à l'heure dans la Charme aux Bœufs ?

Que s'était-il donc passé ?

A la tombée du jour, Sylvain en tournant le mur du cimetière, avait entendu du bruit et vu s'enfuir comme deux oiseaux effarouchés un homme et une femme dont les silhouettes lui étaient bien connues !

La femme était Fanfine; l'homme était le Pantaléon, le fils du sacristain.

A cette vue le cœur de Sylvain s'était gonflé d'amertume et de haine. Toutes les passions de l'homme livré à ses impulsions naturelles s'étaient déchaînées en lui! Comme un poison subtil et corrosif, la vision du cimetière le rongeait lentement mais sûrement, éveillant en ce rustique une haine sourde et brutale à laquelle la pauvre Fanfine ne comprenait rien!

Plus elle se faisait tendre, plus il était violent!

Plus elle le questionnait, plus il demeurait impénétrable!

Pour sûr il devient fou, mon pauvre Sylvain, se disait-elle; les âmes en peine qui reviennent au lavoir les soirs de lune, lui auront jeté un sort! Je l'aime pourtant tout plein, et je l'aimerai encore bien mieux quand nous serons mariés... C'est peut-être quelque fille qui lui trotte en tête!! Ah! la gueuse! Si je la voyais tant seulement lui toucher le bout de la main, elle verrait si Fanfine a de la poigne et si les *beugnes* (1) ont le même goût que le pain!

La brave Fanfine ne se doutait guère du crime dont l'accusait Sylvain, et des noirs soupçons dont elle était l'objet!

Si au lieu de se concentrer en de sauvages pensées, Sylvain avait ouvert son cœur à Fanfine, il aurait appris d'elle des choses touchantes et douces bien faites pour augmenter son amour!

Madeleine, la sœur de Sylvain était morte depuis peu de temps, et sur la motte de terre toute fraîchement retournée on avait planté, la veille, des gerbes de chrysanthèmes et de roses de Noël! C'est Fanfine et le Pantaléon qui avaient rempli ce pieux devoir!

Pendant cette visite au cimetière, la pauvre Fanfine avait bien peur!

Malgré ses dix-huit ans, âge qui repousse bien loin la pensée de la mort, elle redoutait cet enclos silencieux, d'une poésie qu'elle ne ressentait pas, ne gardant en son cœur ingénu que l'effroi instinctif qu'inspire le cadavre, et l'ap-

(1) Gifles en patois bourguignon.

préhension de ces feux fantastiques qui errent au-dessus des tombes les soirs d'orage, dans les cimetières de campagne.

Pouvait-elle savoir, la simplette, d'où provenaient ces lueurs phosphorescentes ? et ne comprenez-vous pas cet effroi légitime qui la faisait naïvement monologuer en son particulier, pendant sa visite à la morte !

« C'est si effrayant d'être là quand la nuit vient ! Ne « dirait-on pas, au moindre bruit que tous les cercueils « craquent et vont s'ouvrir ! ! ! Faut-il que j'aime Sylvain « pour avoir fait pareil ouvrage ! ! Avec cela que le Panta- « léon vous a une face de déterré et vous raconte des his- « toires de l'autre monde à vous faire pousser les cheveux à « l'envers !

« Oh la triste besogne ! Et que je vais me sauver de bon « cœur, aussitôt mes fleurs plantées !

« Il me semble comme ça à la brune que tous les morts se « lèvent pour courir après moi, et m'empêcher de rentrer au « logis ! »

Deux jours s'étaient passés depuis la visite à la tombe de Madeleine, et Sylvain n'avait pas reparu ! Fanfine ne savait plus que pleurer ; cachée au fond de l'étable, auprès d'un agneau favori, auquel elle contait ses peines, laissant couler sur son museau rose de brûlantes larmes d'amour !

Elle était ainsi plongée dans son silencieux désespoir, lorsqu'elle entendit une grande clameur qui lui parut étrange dans ce pacifique pays de Girolles où les jours succèdent aux jours sans apporter grande diversion à la parfaite monotonie de la vie. — Il fallait bien voir ce que c'était ! !

Elle se précipita sur le chemin et aperçut dans le lointain, sans le reconnaître tout de suite, un homme ligotté que deux gendarmes emmenaient.

Qui cela pouvait-il être ?

Fanfine arrivée devant le groupe poussa un grand cri et tomba sans connaissance.

Cet homme, c'était Sylvain !

Dans la Charme aux Bœufs, il venait de tuer à coups de serpe Pantaléon, le fils du sacristain.

Serge Rello.

CAUSERIE SUR LA MODE ET LE PATRIOTISME

Il y a, je le sais, des esprits chagrins qui ne voient dans la mode qu'une occasion de frivolité, voire de perdition pour les femmes et qui volontiers enverraient aux dieux infernaux tout ce qui s'occupe d'élégance et de luxe, depuis les couturiers, jusqu'aux journaux qui parlent de leurs « créations. »

Certes il faut bien reconnaître que la mode, plus mouvante et variée en notre temps qu'elle ne l'a jamais été, compte à son actif de nombreux méfaits : filles qui se sont laissé séduire, femmes auxquelles la fortune du mari n'a pas suffi ; intrigues, ruines, commerces louches, tout cela peut bien être porté très souvent au compte du luxe que les modes changeantes, capricieuses, estravagantes même rendent excessif.

Mais gardons-nous de cette étroitesse d'esprit qui nous fait ressembler à Gros-Jean ne sachant lire que dans son livre. Lisons un peu dans les livres des autres, essayons de voir avec toutes les lunettes, autrement dit ne nous contentons pas d'un seul point de vue et considérons plus largement la question.

La toilette de la femme est devenue, en ces derniers temps, une véritable affaire nationale. Le commerce, grand et petit, se rattache par mille fils invisibles au léger tissu dont la femme se pare, aux fleurs qui se dressent sur son chapeau, à ses bijoux scintillants, à ses dentelles, à ses gants, à tout ce qui l'embellit, — ou est censé l'embellir.

Un coup d'État non moins redoutable que certains coups d'État politiques, ce serait la loi somptuaire tout à coup rééditée et promulguée dans les vingt-quatre heures. Quel désastre économique pour notre pays, si diamants, plumes, soieries, gants et fourrures, rubans et passementeries, n'étaient plus réservés qu'à une classe de la nation! Quelles ruines commerciales si une femme ne pouvant prouver sa noblesse authentique, était obligée de s'habiller de gros lainages et de s'interdire les chapeaux de velours ou les bottines de chevreau glacé! Car la mode s'est démocratisée à ce point que, dans la rue, est grande dame toute femme qui paraît l'être, grâce à sa tournure et à sa façon de porter des riens élégants et coûteux qui la parent de la tête aux pieds.

Si le commerce français presque tout entier repose sur le luxe de la femme, il y a donc quelque chose de patriotique à ne pas chercher à le diminuer par des procédés de mauvais aloi et des compromissions avec l'étranger.

Nous ne sommes déjà que trop disposés à accepter l'invasion étrangère sans la favoriser encore par des moyens sûrs et directs. Regardez nos modes. Comptez combien, il y en a de vraiment françaises par leur origine? Vraiment je serais embarrassé d'aller jusqu'à cinq, car j'ai déjà vu ceci l'année dernière, porté par une Anglaise; cela, il y a deux saisons, porté par une Américaine. Cette garniture, ces broderies, sont d'origine allemande, ces gants, ces chaussures, nous viennent d'outre-Manche.

Quelque dimanche d'été où les vastes rues qui avoisinent l'Opéra sont à peu près vides, où les magasins étant fermés, l'œil du flaneur ne sait où se poser, regardez les enseignes de la rue Auber, de la rue Halévy, de la rue Scribe, de la rue de la paix, de l'avenue de l'Opéra et du boulevard de la Madeleine: partout des noms anglais ou américains et d'autres encore, ces noms vous représentent l'industrie étrangère greffée sur le commerce parisien. Ils ne devraient être qu'un avertissement; une cause d'émulation, ils sont en réalité une menace. Ils détruisent pierre à pierre le bel édifice d'élégance gracieuse, de joliesse raffinée, que les modistes et les couturières de nos aïeules avaient édifié. Aux

modes pimpantes du XVIIIe siècle, ils substituent les formes raides et « pratiques » imaginées par des américaines voyageuses et pressées ! L'esthétique anglaise (je ne parle pas ici beaux-arts) nous avait jadis apporté des chignons indigents, des pieds larges et plats, des robes greenway et tout un tralala de choses bizarres ; elle nous dote maintenant d'étoffes fleuries d'énormes et solitaires bouquets que l'on ne sait comment disposer gracieusement s'il s'agit d'une robe. On risque d'avoir un soleil dans le dos et un chrysanthème sur la poitrine. On a des chapeaux, dits canotiers, qui ne tiennent sur la tête que par un miracle d'équilibre, car ils ont des bords énormes et une calotte de rien du tout.

Et, auprès de tout cela, de ce fatras, de ce mauvais goût, de ces bizarreries que rien ne justifie, quelques modes françaises tiennent bon, essayent de lutter, les pauvrettes ! la robe de linon ferme et légère à la fois, le chapeau Trianon aux rubans de gaze et aux fleurs épanouies, les soieries imprimées sur chaîne dans nos fabriques lyonnaises et le petit soulier « décolleté » à talon Louis-XV et la veste du XVIIIe siècle en soie flammée s'ouvrant sur le gilet de gala, brodé de soies multicolores et jaboté de dentelles.

Il y a, me dit-on à Paris, des couturiers français, très français, qui résistent de toutes leurs forces à l'invasion étrangère. Mais il en est d'autres, non moins français, qui n'ont d'autre préoccupation que de plaire à leur clientèle exotique en sacrifiant notre bon goût national. Dans un journal de mode fort autorisé, je lis un article où l'on assure que bon nombre de grandes maisons de couture parisiennes se sont syndiquées afin qu'aucune d'elle ne donne ses modèles, ne divulgue ses tentatives aux journaux français, tandis qu'elles réservent leurs faveurs aux feuilles d'outre-mer, d'outre-Manche et d'outre-Rhin. Cela est-il bien vrai ?...

Dame ! il y a quelques chances pour qu'il en soit ainsi, car comment expliquer d'autre façon que telle mode, dite *parisienne* en Amérique, nous revienne un an après son apparition à New-York et soit baptisée américaine chez nous ? Les grandes maisons de couture de Londres, de New-York, de Vienne et de Berlin ne se cachent pas d'être en

rapport constant avec des maisons françaises qui leur envoient, à titre de modèles, des toilettes inédites, créées chez nous et par nous, et qui, là-bas, sont répétées, reproduites à bien meilleur marché qu'à Paris.

Une étrangère disait devant moi l'autre jour : « Autrefois, je m'habillais chez... (ici le nom d'un grand couturier parisien). Maintenant que je sais que c'est lui qui fournit ses modèles à X..., je m'habille chez celui-ci, qui fait beaucoup moins cher. »

Je sais aussi qu'il existe des journaux de modes dont les dessinateurs sont tenus de ne pas signer. Pourquoi ? Parce que, apparemment, on revend les clichés à l'étranger et que les journaux anglais ou américains ont plus de facilité pour s'attribuer la paternité des dessins qu'ils reproduisent et donner à leurs lectrices ces modes françaises sans le dire et sans qu'on s'en doute.

Casse-cou !... gare !... ô chères Françaises, mes sœurs ! Voyez comme on nous vole au coin du bois. Voyez comment, tout sottement, nous nous laissons enlever le sceptre de l'élégance, le renom de bon goût qui nous suivait à travers le monde. Voyez comme on nous joue et comment, sans nous en douter, par notre manie d'adopter modes et usages importés, nous compromettons la gloire et la fortune de ce doux et brillant Paris, auquel il faut toujours revenir quand on parle beauté, charme et élégance.

Jeanne d'Antilly.

Le Chant du Cygne

I

A Dieppe, dix heures venaient de sonner à l'horloge de l'Hôtel de Ville, lorsque la grille du jardin d'une des plus luxueuses maisons de la rue Aguado s'ouvrit, livrant passage à une jeune miss, grande, élégante, blonde, le visage rosé éclairé par deux yeux d'un bleu candide, vêtue d'un joli costume marin avec des ancres au col et des galons d'or aux manches. Derrière elle, sortit une respectable lady habillée de soie noire, coiffée d'un chapeau cloche en paille tressée, et portant deux ombrelles et une jumelle marine. La jeune miss aspira l'air vif et salé, frappa le sol de son pied chaussé d'un soulier verni à talon plat, et dit :

— Joli temps ! Harriett !

La respectable lady qui était visiblement une gouvernante, agita la tête, poussa une espèce de hennissement approbatif, et, de son coude pointu, éperonnant son élève, se dirigea vers le port.

La mer était d'un gris glacé de rose, doux comme une opale, le soleil fondait les petits nuages légers qui moutonnaient dans le ciel clair, une brise fraîche, venant du large, balançait les tiges fines des tamaris et faisait claqueter les drapeaux qui décoraient la grande porte des hôtels.

Sur la pelouse brûlée par l'été, foulée par le passage des

baigneurs, et rouge comme un vieux paillasson, les marchands de chiens promenaient en laisse, pêle-mêle, des meutes de lévriers, de bassets et d'épagneuls. Des jeunes personnes en jersey et des gentlemen en veston de flanelle jouaient au lawn-tennis, pendant que des babys blonds, aux jambes nues, enlevaient au bout d'une longue ficelle un cerf-volant en forme de chauve-souris. Le petit tramway, qui fait le voyage du Casino à la jetée, passait au trot d'un cheval somnolent. Et, criant à tue-tête, des gamins du Pollet offraient aux passants le programme des courses.

Marchant d'un pas rapide, les deux promeneuses étaient arrivées à la hauteur de l'hôtel Royal, lorsqu'un grand jeune homme, sortant de la cour, la tête basse et l'air absorbé faillit les heurter au passage. Il porta la main à son chapeau, s'excusa avec un léger accent étranger, et se rangea contre le mur. Une exclamation de la jeune miss lui fit lever les yeux, son visage pâle se colora d'une ardente rougeur, ses yeux noirs étincelèrent, et, frappant ses mains l'une contre l'autre, avec une stupeur mêlée de joie :

— Daisy ! Vous ! C'est vous ?

— Sténio !... s'écria la jeune miss, bouleversée par une violente agitation. Puis, familière et impérieuse, elle prit le bras de l'étranger, et, brusquement, cédant à une curiosité passionnée :

— Avant tout, parlez-moi de ma sœur... Où l'avez-vous laissée ? Comment va-t-elle ? Mais, folle que je suis, vous êtes à Dieppe... Donc elle y est avec vous !... Sténio, mon ami, je vous en prie, où est Maud ?... Vite conduisez-moi. J'aurai tant de plaisir à l'embrasser !...

— Daisy ! chère enfant ! balbutia Sténio.

Son grand front, couronné de cheveux noirs, courts et frisés, se creusa comme un lac sous le vent d'orage, des larmes roulèrent dans ses yeux, et sa voix devint tremblante.

Au même moment la respectable dame au chapeau cloche, qui, au premier abord, avait paru pétrifiée d'étonnement, secoua sa torpeur et se décida à intervenir.

— Ma chère, je vous en prie... dit-elle, en se plaçant résolument entre son élève et le jeune homme. Vous savez quels

sont les ordres de votre père... S'il se doutait que devant moi... un pareil entretien... Oh! c'est tout à fait impossible! Songez donc, chère mignonne!... Si vous n'êtes pas assez raisonnable pour m'écouter, il faut que ce soit monsieur qui comprenne...

Suffoquée, elle fit trêve à son incohérence, et resta devant les deux jeunes gens, cramoisie, les yeux écarquillés, dans un désordre d'esprit à la fois touchant et risible. Alors Daisy, fronçant ses sourcils délicats, et plissant sa petite bouche avec une expression menaçante :

— Harriett, ma bonne, écoutez-moi bien. Vous savez si je suis docile dans les circonstances ordinaires, et si je vous aime!... Mais aujourd'hui, voyez-vous, Harriett, le cas est tellement sérieux... Ma sœur, comprenez-vous, il s'agit de ma sœur, de Maud... Ah! Harriett, pouvez-vous me forcer à discuter sur un pareil sujet!

Un torrent de larmes lui coupa la parole. Des promeneurs, qui partaient dans un landau pour aller déjeuner à Pourville, regardèrent avec stupéfaction cette vieille dame à qui cette charmante fille parlait en pleurant devant ce grand jeune homme pâle. La gouvernante agitait sa tête grise sous son chapeau cloche, sans mot dire, avec l'entêtement résigné d'une vieille mule. Elle se décida cependant à grommeler :

— Mais les volontés de milord?...

— Mais les supplications de miss! répliqua vivement Daisy. Harriett, il faut choisir entre mon père et moi!... Vous m'avez souvent déclaré que, pour rien au monde, vous ne voudriez me quitter et que, quand je serai mariée, vous espériez bien rester dans ma maison pour soigner les petits babies... Eh bien! Harriett, si, pour me plaire, vous ne manquez pas aujourd'hui à tous vos devoirs... Oh! j'en aurai un chagrin affreux... mais, Harriett, tout sera fini entre nous!...

— Daisy! mugit la gouvernante qui éclata en sanglots... Oh! Daisy, tout pour l'amour de vous, chère petite, vous le savez bien!... S'il vous fallait ma vie... Mais une chose si défendue!... Que dira le lord, s'il apprend?...

— C'est moi qui lui parlerai... Allons, c'est fini, Harriett. Je vous aime, vous êtes une bonne vieille chérie !...

Et de ses lèvres roses, elle caressait le visage enflammé de sa gouvernante.

— Je n'oublierai jamais, non jamais, ce que vous faites pour moi... M. Sténio Marackzy, mon beau-frère, n'oubliera pas non plus, j'en suis sûre !...

L'étranger abaissa sa tête pensive, et, se tournant vers Daisy :

— Vous voulez voir votre sœur ?... Hélas ! vous ne la trouverez plus telle que vous l'avez connue... Elle est bien changée, la pauvre Maud, elle est bien malade !...

La petite miss leva sur son beau-frère des yeux pleins d'angoisse :

— En danger ? demanda-t-elle.

— Oui, Daisy, en danger.

Elle poussa une exclamation étouffée.

Et, suivis d'Harriett, qui semblait marcher au supplice, les deux jeunes gens entrèrent dans la cour de l'hôtel. Comme ils se dirigeaient vers le pavillon carré qui s'élève sur le côté droit de la façade, ils croisèrent une jeune femme très élégante accompagnée d'une religieuse portant le costume gris et la cornette blanche des sœurs des pauvres. Daisy détourna vivement la tête et hâta le pas, entraînant Sténio, comme si elle craignait d'être reconnue en sa compagnie. Mais ses précautions furent inutiles. Et elle entendit, derrière elle, la jeune femme qui disait, avec une expression de profond étonnement :

— Tiens ! miss Mellivan et Marackzy !...

Une inquiétude soudaine serra le cœur de Daisy. Mais elle était emportée par des sentiments tellement violents qu'elle passa outre. Sténio ouvrit la porte du pavillon, et, suivie de sa gouvernante, la jeune miss entra.

La religieuse s'était arrêtée et avait suivi l'étranger du regard. Elle leva les yeux au ciel et dit :

— Ah ! si M. Marackzy voulait laisser mettre son nom sur l'affiche de notre concert, qu'elle aubaine pour nos petits Orphelins de la mer !...

— Vous savez donc qui est Marackzy, sœur Elisabeth ?

— Son nom, Madame, n'est-il pas universellement connu, à l'égal de ceux de Liszt et de Rubinstein, les grands musiciens?...

— Oui, mais, malheureusement pour nous, depuis que sa femme est si malade, il ne veut plus se montrer en public... Dernièrement à Vienne, il n'a pas consenti à jouer chez l'Empereur, pour qui cependant il a le plus respectueux attachement, car François-Joseph est son premier protecteur...

— Ce qu'il a refusé à un souverain, ne l'accorderait-il pas à des enfants malheureux?

— Une seule personne pourrait peut-être obtenir de lui... Oui, tenez, par Daisy Mellivan... Oh! ce serait prodigieux! On mettrait les places à quarante francs et on emplirait la salle... Trente mille francs de recette assurés!

La sœur Élisabeth croisa ses mains sur sa poitrine avec extase, et ses lèvres s'agitèrent comme pour une prière.

II

Sténio Marackzy est, sans conteste, le plus admirable virtuose qui ait jamais fait vibrer le bois sonore d'un violon. Fantaisiste comme Paganini, il a fait, dans ses jours d'excentricité, des tours de force avec son archet. Mais ce n'est pas à se démancher sur la quatrième corde que le grand artiste a conquis sa réputation. S'il a des doigts divins pour exécuter, il a une imagination de feu pour créer. C'est un im-

provisateur d'une puissance merveilleuse, et en même temps, d'une grâce incomparable. Tour à tour, sous son archet magique, s'envolent les mélodies qui, par un prodigieux contraste, évoquent les mélancolies hivernales des plaines immenses, traversées par le Danube aux roseaux peuplés de hérons silencieux, puis les gaietés riantes des fêtes villageoises, dans lesquelles les blondes filles dansent les amoureuses czardas avec leurs fiancés, et enfin les rudesses belliqueuses des marches, où retentissent les sonneries des trompettes, les roulements des canons et le clair tintement des sabres. L'âme de la Hongrie toute entière, triste, joyeuse ou héroïque, chante dans le violon de Marackzy.

Voilà pourquoi, dans son pays, il est aussi populaire que Kossuth, et comment, en Europe, il a fanatisé tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre.

Fils d'un maître de chapelle du palais royal de Pesth, il n'a pas grandi en liberté comme les sauvages Tziganes qui parcourent les plaines danubiennes. Son instruction musicale a été très soignée, et son éducation d'homme est parfaite. Remarqué par l'Empereur et Roi, un jour qu'il exécutait le solo de violon d'un *O Salutaris* composé par son père et emmené à Vienne pour jouer dans les concerts de la cour, il produisit tout de suite une sensation profonde. Pendant tout l'hiver il fit fureur, et ne séduisit pas moins les femmes par sa beauté que par son talent. Il avait vingt ans, une tournure de gentilhomme, l'air pensif et des yeux de jais brillants et doux, où brûlaient toutes les flammes de l'Orient.

Les Viennoises aux cheveux couleur de soleil raffolèrent de ce beau garçon brun comme la nuit. Sténio fut l'enfant gâté du grand monde autrichien, et porta le poids de son heureuse fortune avec une aisance incroyable. Il ne se donna pas une seule fois des airs de parvenu. Sans effort apparent, il se montra l'égal des plus grands seigneurs, et alla de pair avec les archiducs. Il dépensait l'argent aussi facilement qu'il le gagnait. Jamais une infortune ne le trouva la main vide. Mais quand un prince de la finance le priait de venir faire de la musique dans ses salons, il avait des exigences folles.

Sacré grand homme dans son pays, ce qui est rare, Sténio entreprit la conquête de l'Europe, et vint en France où, tour à tour, les grands virtuoses essayent leur talent sur cette pierre de touche unique qui s'appelle le public parisien. Fantasque et nerveux, prompt à l'engouement et au dédain, mais vibrant avec une sincérité irrésistible aussitôt qu'on le met en contact avec une véritable nature d'artiste, ce public fit à Marackzy des ovations délirantes.

La première fois qu'au Cirque d'hiver, accompagné au piano par Planté, il joua sa prodigieuse *Marche des Honveds*, il y eut, à la fin du morceau, une minute indescriptible, pendant laquelle toute la salle fut debout, criant, frappant des pieds et des mains, comme emportée par un coup de folie. Le succès du virtuose hongrois fut instantané et foudroyant. Certains journaux, refuges d'impuissants, à qui l'envie sert de doctrine, risquèrent quelques venimeuses attaques. Mais Sténio planait trop haut pour que de ces fangeuses embuscades on pût l'atteindre. La bave des méchants ne flétrit pas une fleur de ses couronnes. Il passa triomphant et heureux.

Pendant dix ans, jeune, beau, riche, fêté, il parcourut l'Europe au bruit des applaudissements, semant sur son chemin les mélodies comme des perles, et faisant la fortune des impresarii et des éditeurs. Cependant, chaque année, vers le mois de juillet, il disparaissait, et, jusqu'au mois d'octobre, on n'entendait plus le son de son divin violon. Ainsi qu'une étoile filante, qui trace un sillon brillant et plonge brusquement dans la nuit, le grand artiste, au beau milieu d'une tournée triomphale, s'éloignait sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Et pendant que les reporters s'ingéniaient à forger des histoires et à décrire sa prétendue retraite, Sténio, enfermé auprès de Pesth, dans une petite propriété qu'il avait achetée à son père, se délassait de ses fatigues, et, près du vieux maître de chapelle, redevenait enfant. Plus d'improvisations fougueuses, plus de rêves traduits en coups d'archet colorés : l'étude des maîtres, réconfortante et sereine. Marackzy, retombé docilement sous la férule de son père, passait ses soirées à interpréter Mozart, Beethoven et Weber, rafrai-

chissant son âme ardente aux sources pures de l'inspiration idéale.

Et c'était touchant de voir ce sublime artiste, traité en écolier par le vieillard, recommencer patiemment le passage dont l'exécution avait paru défectueuse, et faire, pour les vieux meubles de la maison, pour les rosiers grimpants de la fenêtre, pour les oiseaux du jardin, une musique céleste que le public fanatisé eût écoutée à genoux. Puis, l'automne approchant, il reparaissait à Vienne, et reprenait ses tournées artistiques à travers le continent.

Comblé d'honneurs, riche de gloire et d'argent, il était arrivé à la trentaine sans que jamais son front eût été assombri par un déboire ou par une peine. C'est alors que, cédant aux sollicitations du célèbre manager Burnstett, il se décida à traverser l'Océan et aller jouer en Amérique.

Il avait cependant exprimé le désir de faire, avant de partir, un séjour de quelques semaines en Angleterre. Le prince de Galles, qui s'était toujours montré son admirateur passionné, l'avait invité à venir chasser en Écosse. Mais, tout d'abord, le prince désirait offrir à la Reine, qui n'avait jamais entendu Marackzy, l'enchantement de cette virtuosité sans rivale.

La fête eut lieu à Windsor. Des invitations en très petit nombre avaient été lancées, et des folies avaient été faites pour obtenir d'être compté parmi les élus. Lorsque Sténio parut dans le salon, son violon à la main, un murmure doux, caressant, ailé : celui de toutes les femmes groupées autour de la souveraine, passa dans le silence, et fit frissonner le musicien. Il sourit et, sans lever les yeux, frappant un coup léger avec son archet, pour prévenir son accompagnateur qu'il était prêt, il commença.

Il jouait une rêverie aux harmonies mélancoliques, exprimant les plaintes d'une âme souffrante prête à quitter la terre, et qu'il avait intitulée *le Chant du Cygne*. Sous ses doigts merveilleux, les souvenirs du passé heureux, fêtes joyeuses et brillantes, alternaient avec les réalités déchirantes du présent désolé. Ce n'était plus le violon qui chan-

tait, c'était le cœur blessé lui-même qui exhalait ses regrets suprêmes avec ses derniers soupirs.

Sténio, les paupières baissées, ainsi qu'à son habitude, oublieux de tout ce qui l'entourait, et comme concentré dans l'exécution de son morceau, faisait entendre les dernières notes, pures comme un souffle d'ange remontant vers le ciel, lorsqu'un profond sanglot rompant le silence religieux de l'auditoire charmé, lui fit lever les yeux.

D'un regard, il parcourut la salle étincelante de lumières, de parures et de fleurs et, à deux pas de lui, au premier rang, le visage bouleversé par l'émotion, les joues ruisselantes de larmes, il aperçut une jeune fille. Les mains croisées, comme en prière, elle restait immobile. Pour elle, la terre avait disparu. Emportée par l'inspiration du sublime musicien, elle planait dans les espaces sacrés de la poésie éternelle. Des voix célestes charmaient ses oreilles, une douceur infinie pénétrait son âme, et elle souhaitait de rester toujours ainsi, à écouter ce divin concert.

Les chants cessèrent brusquement, un grand bruit d'applaudissements éclata et un mouvement se produisit autour de la jeune fille : celui de toute l'assistance, qui, sans le moindre souci de l'étiquette, se levait en tumulte pour complimenter Sténio. Elle sentit qu'on la poussait du coude, et elle entendit une voix douce qui murmurait .

— Maud! Eh bien! Maud?

Ses paupières battirent comme si elle se réveillait, elle poussa un soupir, et, souriant à sa sœur, qui se penchait vers elle avec un commencement d'inquiétude :

— Ah! Daisy, que j'étais loin!...

Elle put voir alors, dans un cercle de duchesses, le musicien debout, qui écoutait les compliments avec une gravité discrète. Puis, après un court dialogue, elle l'aperçut qui se dirigeait de son côté, conduit par le prince lui-même. Sténio s'inclina devant elle pendant que son royal protecteur disait :

— Miss Mellivan, mon ami M. Marackzy, qui a sollicité l'honneur de vous être présenté...

Maud balbutia quelques paroles confuses. Il lui sembla qu'une chaleur insupportable lui brûlait la poitrine. Quand elle reprit son sang-froid, le prince s'était éloigné, le musicien s'apprêtait à jouer de nouveau. Et, sous l'influence de l'archet enchanté, la jeune fille retrouva son extase, et pour elle la soirée se continua dans un ravissement délicieux.

Le séjour de Maraekzy, qui devait durer quelques jours seulement, se prolongea plusieurs semaines. Les journaux d'Amérique annoncèrent que la tournée, tant attendue, était retardée. Mais il fut bientôt évident qu'elle n'aurait pas lieu.

Un charme invincible retenait Sténio en Angleterre. Il refusait de donner des concerts; il paraissait désirer faire oublier qu'il était artiste de profession. Il allait beaucoup dans le monde, jouait, dansait, chassait, menait la vie d'un grand seigneur. Pour obtenir de l'entendre, même dans la plus grande intimité, il fallait beaucoup insister. Encore n'était-ce jamais qu'à des sollicitations féminines qu'il cédait. Miss Mellivan spécialement avait le privilège de vaincre les résistances de Sténio. Un mot d'elle était un ordre pour lui. Alors il prenait un violon, n'importe lequel, jouait de verve ses airs les plus passionnés, comme s'il eût voulu les répandre, philtre subtil, dans le cœur de la jeune fille. Et toujours, en effet, le charme opérait, et Maud, sur les ailes du rêve, suivait le prodigieux enchanteur où il lui plaisait de l'emporter.

Le marquis de Mellivan-Grey, personnage très grave, premier secrétaire de l'Amirauté, avait fait grand accueil au célèbre Hongrois. Vers la fin du printemps, il lui avait proposé de venir passer quelques jours chez lui, en Irlande. Le noble lord se proposait de produire Maraekzy dans la haute société irlandaise, et ce rôle de Mécène flattait son amour-propre.

Resté veuf quand ses filles étaient encore toutes petites, il les avait confiées à la surveillance d'une gouvernante, vieille fille puritaine et timorée. Croyant avoir ainsi paré à tout, il vivait en sécurité. Jamais il n'avait soupçonné l'influence que Sténio avait acquise sur Maud. Pas une fois il

n'avait surpris les regards de la jeune fille ardemment fixé sur le grand artiste.

Plein de l'orgueil de sa race, il n'eût pas admis qu'une enfant portant son nom pût s'abaisser jusqu'à ce génial homme de rien. L'écouter, s'en amuser, le complimenter, soit. Attitude de maître satisfait à l'égard d'un serviteur agréable. Mais le traiter d'égal à égal, l'aimer? C'était une dégradation que ne devait pas concevoir sa vieille tête de gentilhomme.

Installé dans son domaine de Dunloë, aux portes de Dublin, depuis plusieurs jours, il attendait Marackzy. Le musicien demandait délais sur délais. On eût dit qu'il redoutait de paraître devant lord Mellivan. Un matin cependant, précédé par un télégramme annonçant l'heure de son arrivée, il vint.

A peine la voiture qui l'amenait avait-elle franchi la grille d'honneur, que Maud quitta le salon, et, très pâle, monta dans sa chambre. Lord Mellivan, debout sur le perron, s'avança vers son hôte et lui tendit la main. Sténio s'inclina respectueusement sans la prendre. Et d'une voix grave :

— Monsieur le marquis, avant de vous laisser me faire accueil, je dois vous demander la faveur d'un entretien de quelques instants. Quand vous m'aurez entendu, je saurai si je dois devenir votre hôte, ou m'éloigner.

Lord Mellivan, étonné, regarda attentivement Marackzy et remarqua alors qu'il n'était pas en veston de voyage, mais cérémonieusement en costume de ville. La voiture qui l'avait amené ne portait pas de bagages, comme s'il s'attendait à ne pas rester. Le marquis, soucieux, invita de la main le musicien à entrer. Et, sans une parole, ils se dirigèrent vers le salon. L'entretien dura un quart d'heure, au bout duquel la porte se rouvrit. Marackzy sortit, reconduit par lord Mellivan. Sur le seuil Sténio fit un geste de supplication, auquel le grand seigneur ne répondit que par un sourire de dédain. L'artiste fit entendre une exclamation étouffée, et, comme le marquis, sans plus s'inquiéter de sa présence, était rentré dans le château, il jeta un regard ardent autour de lui. Au même moment le rideau d'une des fenêtres du

premier étage se souleva. Une tête blonde apparut, Marackzy lui adressa un adieu désespéré et, le visage décomposé par la douleur, s'élança dans la voiture.

Pendant quelques jours, miss Maud demeura enfermée dans son appartement. On la disait souffrante. Puis, lord Mellivan reparut en Angleterre, accompagné seulement de sa fille cadette. Le bruit se répandit que la fille aînée du marquis était atteinte d'une maladie de langueur et que les médecins ne répondaient pas de la sauver, si elle ne vivait dans la solitude et le repos, sous le ciel de l'Irlande. La tristesse profonde que lord Mellivan traînait partout avec lui parut une preuve certaine de la véracité de ce récit. Cependant des gens bien informés prétendirent avoir rencontré Maud avec Marackzy, en Allemagne. Ces racontars prirent promptement une importance si scandaleuse, que la famille et les amis de lord Mellivan s'émurent et se décidèrent à le prévenir. Il les écouta d'un air glacé ; puis, la voix sourde, et, faisant effort pour parler :

— Je veux bien qu'il soit question entre nous de ma fille Maud, mais ce sera pour la dernière fois. Il est exact qu'elle a déserté ma maison pour suivre Marackzy. Ils se sont mariés à Cowes, avant de quitter l'Angleterre. Elle est régulièrement sa femme. Pendant notre séjour en Irlande, l'artiste avait eu l'audace de venir me demander la main de miss Mellivan... Je répondis en le priant de s'éloigner sur-le-champ... Il me déclara alors que ma fille l'aimait, et que c'était d'accord avec elle qu'il avait fait cette démarche. Il ajouta qu'il était riche, honoré, et me supplia de ne pas prendre une résolution irrévocable. Je persistai dans mon refus. Il partit. J'eus alors à subir les prières et les lamentations de Maud. Elle était au désespoir... Ce misérable l'avait ensorcelée. Durant des jours entiers, elle resta sans parler, presque sans manger, l'œil fixe, l'oreille tendue, comme si elle écoutait au loin une musique mystérieuse. Je fis tout pour la distraire : rien ne réussit... Je comptais sur sa fierté. J'espérais qu'elle parviendrait à se rendre compte de la distance qui la séparait de celui qu'elle aimait... J'avais ordonné à ma fille Daisy et à leur gouvernante, miss

Harriett, de ne pas la quitter... Et, cependant, un soir, on trouva sa chambre vide... Elle s'était sauvée, abandonnant son père, sa sœur, le toit sous lequel est morte sa mère, oubliant tout pour un aventurier !...

Lord Mellivan resta un instant silencieux, le visage caché dans ses mains; puis, faisant un geste de colère :

— A partir de ce jour, j'ai ordonné qu'on ne prononçât jamais le nom de cette malheureuse devant moi... Je ne connais pas la femme de M. Marackzy, je n'ai plus qu'une fille! Vous avez voulu savoir la vérité : je vous l'ai dite.

Georges Ohnet.

(*A suivre.*)

LES THÉATRES

Les études de *Thaïs* sont toujours menées activement à l'Opéra, sous l'impulsion même de M. Massenet. C'est vers le 13 de ce mois qu'on pense donner cette importante reprise, dont l'intérêt sera doublé, ainsi que nous l'avons dit déjà, par l'adjonction d'un nouveau ballet et de tout un tableau entièrement inédit. *La Cloche du Rhin*, de M. Rousseau, suivrait de près, vers la fin du mois.



A la Comédie-Française, le succès de *Catherine*, d'Henri Lavedan, ne diminue point.

Quels grands caractères que ceux de la duchesse de Contras, de Georges Montel, de Catherine et de Vallon!

Ce chef-d'œuvre d'Henri Lavedan est vraiment plein d'esprit — d'un esprit merveilleusement beau et très parisien.



A l'Opéra-Comique.

Mme Saville, qui dansa il y a quelques années à l'Opéra-Comique, dans *Paul et Virginie* et la *Traviata*, va donner quelques représentations sur le théâtre de ses premiers succès parisiens.

Mme Saville est pour le moment pensionnaire de l'Opéra

impérial de Vienne. Elle arrivera à Paris dans quelques jours, pour chanter la *Traviata* et *Manon*.



Viennent de paraître à la librairie Stock, les brochures de :

Monsieur le Directeur, comédie en 3 actes, de MM. A. Bisson et F. Carré.

Le Remplaçant, comédie en 3 actes, de MM. Busnach, Duval et Hennequin.

Les Joies du foyer, comédie en 3 actes, de M. Hennequin.

Inviolable! vaudeville en 3 actes, de M. Hennequin et *Le Paradis*, pièce en 3 actes, de MM. Hennequin, Bilhaud et Barré. — Par suite de traités avec l'étranger, ces pièces n'avaient pu être publiées jusqu'à ce jour.



Don Juan de Manara fait salle comble à l'Odéon.

Avis à toutes celles et à tous ceux qui aiment les pièces où l'amour souffre, quoique très ardent, que jamais peut-être, ils n'auront si belle occasion de s'offrir un tel régal.

Mme Segond-Weber y soutient magnifiquement son nom de très grande artiste. Elle brille parmi toutes les autres étoiles.

Et M. Ph. Garnier est vraiment d'un naturel très remarquable dans son rôle de *Don Juan*. Il est l'amoureux superbe vers lequel vont bien des applaudissements.



Au théâtre du Vaudeville, première représentation de *Décoré*, comédie en 3 actes, de Henri Meilhac, et reprise du *Misanthrope et l'Auvergnat*.



Petit commencement de panique l'autre soir au Vaudeville.

Au 4e tableau, au moment où Réjane se trouve seule en scène avec M. Magnier (Bergerin), à l'hôtel d'Aligre, un fil d'électricité brûla ; l'odeur du caoutchouc se répandit dans la salle. Quelques spectateurs prirent peur et quittèrent leurs places.

Bientôt la moitié de la salle les imita, malgré les paroles rassurantes et les explications de Réjane qui, crânement, s'assit sur la boîte du souffleur en disant : « Quand tout le monde aura repris sa place, nous tâcherons d'avoir du talent ! » Ceux qui restaient firent une ovation à l'artiste pour son sang-froid et sa bravoure !

Un électricien arriva, coupa le fil endommagé et, peu à peu, le salle se regarnit et la représentation se termina sans encombre.

*
* *

Le théâtre de la Gaîté vient de faire une très brillante reprise des *Cloches de Corneville*. Bis et rappels n'ont pas manqué aux interprètes : Mmes Cocyte, Debério et M. Lucien Noël en tête, qui ont été très applaudis.

*
* *

Aux Folies-Bergère, rentrée de la belle Otero qu'une indisposition avait tenue éloignée de la scène pendant quelques jours, et première représentation du *Rêve d'Elias*, visions animées, femmes aériennes, ballet en deux tableaux de M. Lacôme, mise en scène et chorégraphie de Mme Mariquita.

*
* *

Au cirque d'Hiver la joyeuse pantomime les *Bleus* s'est enrichie d'un nouveau clou : c'est l'irruption, pendant le repas de la noce d'Adèle, d'un singe qui renverse la table, bouscule les convives, chipe le dessert, bondit et saute au

hasard, puis disparaît, affolé par la pièce d'artifice qu'on a attachée et enflammée au bout de sa queue.

*
* *

A la Scala :

Satisfaire son public. C'est là surtout ce que veut Yvette Guilbert. Aussi, sur la simple observation qui lui fut faite que son programme actuel comportait une ou deux chansons quelque peu trop dramatiques pour la majorité des spectateurs qui fréquentent le concert, Yvette les a-t-elle immédiatement supprimées et remplacées par d'autres, signées Xanrof et Redelsperge, et qui, comme celles à qui la célèbre étoile doit ses plus retentissants succès, sont d'une irrésistible gaîté.

*
* *

Le talent si apprécié de Félicia Mallet n'a pas manqué d'attirer à Parisiana tous les dilettanti en quête de sensations artistiques. Tout le programme de cet établissement parisien est, d'ailleurs, de premier ordre, et l'on ne sait qui mérite le plus la faveur et les bravos du public d'Anna Thibaud, de Fragson, de Reschal, Gieter, Jacquet, etc., sans oublier le *Nouveau vieux jeu*, l'hilarante parodie dont le succès s'accentue chaque jour.

*
* *

On nous prévient qu'un individu, n'ayant aucune relation avec notre Revue, se présente dans les théâtres pour demander des places en notre nom. Nous prions MM. les secrétaires de théâtres de ne délivrer des billets de service que sur une lettre signée du secrétaire de la Rédaction, M. Rodolphe Brunet.

Fantasio.

SPECTACLES

Opéra. — 8 h. « ». — Coppélia.

Français. — 8 h. 1 2. — Catherine.

Opéra-Comique. — 8 h. 1 2. — Sapho.

Odéon. — 8 h. 1 2. — Juan de Manara.

Renaissance. — 8 h. « ». — Relâche.

Vaudeville. — 8 h. 1 2. — Décoré.

Gymnase. — 8 h. 1 2. — L'Aînée.

Variétés. — 8 h. 1 4. — Les Cloches de Corneville.

Gaité. — 8 h. 1 2. — La Jolie Parfumeuse.

Bouffes-Parisiens — 8 h. 3 4. — La Petite Tâche.

Palais-Royal. — 8 h. 1 2. — La Culotte.

Porte-St-Martin. — 8 h. 1 4. — Cyrano de Bergerac.

Théâtre Antoine. — ex-Menus-Plaisirs . — 8 h. 1 2. — Le Petit Lord. — Le Repas du Lion.

Châtelet. — 8 h. 1 4. — Tour du monde en 80 jours.

Ambigu-Comique. — 8 h. 1 2. — La Corde au Cou.

Folies-Dramatiques. — 8 h. 1 2. — La Femme à Papa.

Athénée-Comique. — 8 h. 1 2. — La Geisha.

Th. Cluny. — 8 h. 1 4. — Les demoiselles des St-Cyriens.

Th. de la République. — 8 h. 1 2. La Grâce de Dieu.

La Bodinière, 18, rue St-Lazare. — 9 h. — Le Gamin de Paris. — On demande un jeune ménage.

Folies-Bergère. — La Belle Otero. — Diamant, ballet, etc.

Casino de Paris. — Le Biographe. — Don Juan aux Enfers, etc.

Olympia. — Vision! ballet. — La Cammarano, etc.

Scala. — Yvette Guilbert, Polaire. Polin, Claudius. — Le Paradis de Mahomet.

Parisiana. — Félicia Mallet, Fragson.

Eldorado. — Ciraunez de Blairgerac, à 8 h.

Trianon. — Violette, Odette, Marck et ses lions.

Palais de Glace. — Patinage sur vraie glace, de 9 heures du matin à minuit.

Treteau de Tabarin. — 9 h. 1 2. — Deval, Fursy, Cyrano de Tarascon.

Nouveau-Cirque. — A 8 h. 1 2. — La Nouvelle Revue.

La Boîte à musique. — 9 h. 1 2. — Les Saisons. — Venez en ombre, revue.

La Roulotte. — Ohé! Ohé! — Miette Ferny. — Chan. anim.

Concert Européen. — La Reine Mi-Carême.

Théâtre lyrique. — A 8 h. 1 2. — Le Sylphe. — Bonsoir voisin.

Le Grand Guignol. — 9 h. — Les Boulingrin. — Le Lézard, etc.

Moulin-Rouge. — Tous les soirs, à 8 h. 1 2. — Concert-Bal.

La Cigale. — 8 h. 1 2. — Allo! Allo! revue, Margarita, etc.

Cinématographe. — Le Voyage au Japon.

Bullier. — Tous les jeudis, bal masqué.

Musée Grévin. — Le drame de Bicêtre etc., etc.

Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours. — Concert tous les dimanches.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.

Le docteur Edouard MORIN né à Québec et âgé de 42 ans fit ses études au séminaire de Québec et suivit ses cours de médecine à l'Université de Laval. Il fut fait médecin en 1878, et exerça sa profession comme médecin à Québec pendant trois ans avec une jolie clientèle. En 1881 il ouvrit une pharmacie en société avec un de ses frères sur la rue Saint-Jean. Ses affaires grandirent rapidement. Il obtint de plusieurs maisons françaises l'agence pour différentes médecines françaises dont il s'occupa toujours de faire directement l'importation. Il remplit pendant plusieurs années la charge de médecin du Bureau d'Hygiène.

Il fut plusieurs années un des directeurs de la chambre de Commerce de Québec, et il occupa aussi la charge de Conseiller de ville pour le quartier Saint-Jean en 1889 et 1890.

Il est aujourd'hui le seul propriétaire de la pharmacie docteur Edmond MORIN et Cie, établissement considérable qui a son siège d'affaires au N° 48 rue Saint-Pierre Québec et une succursale au N° 338 rue Saint-Jean. Cette maison est arrivée après 16 ans d'existence à la tête du commerce de pharmacie à Québec, et a étendu son commerce par l'entremise de commis-voyageurs dans toute la province de Québec, la province d'Ontario et les provinces maritimes. Le docteur Ed. Morin est aussi le propriétaire du vin à la créosote et aux hypophosphites du docteur Ed. Morin appelé aujourd'hui vin Morin creso-phates. Ce vin est universellement connu par tout le Canada et une partie des Etats-Unis où il s'en fait un commerce considérable. C'est une médecine qui se recommande par elle-même par ses propriétés curatives dans la toux, bronchite, asthme, catarrhe, débilité et consomption.

Le docteur MORIN possède encore plusieurs autres médecines qui ont un écoulement considérable dans le commerce entre autres le Broma *excellent tonique reconstituant du sang et des nerfs. — Le* Sirop végétal de Viel *et les* Pilules Viel *contre la Dyspepsie, Constipation, Maladies du foie et des rognons. — L'Anti-Corryza contre le Rhume de cerveau Catarrhe etc., etc.*



L'AME ANTIQUE

L'Ame Antique

DANSE CHAMPÊTRE

L'été berce les bois de son haleine douce.
Vers la fraîcheur de l'eau, les boucs à barbe rousse
Guident en bondissant leur adorant troupeau.
Drosis et Myrtion, de vos pieds sur la mousse
Venez marquer le chant joyeux de mon pipeau.
Venez, mon père est loin, et ce soir est si beau!

Le soleil bienfaisant nous sourit sous les branches :
Sur les monts couronnés d'antiques roches blanches,
Avant de disparaître, il lance un éclair d'or.
Déjà le liseron se referme et se penche.
Pâle comme la nue, on ne voit pas encor
Le timide croissant, à l'horizon qui dort.

Si les dauphins jadis ont suivi le navire
Où l'homme répandait son âme sur la lyre,
Venez, vierges, — heureux qui seront vos époux! —
Tes cheveux, Myrtion, livre-les au zéphire,
Drosis, lève en marchant ton voile à chaque bout,
Dansez autour de moi, je vais jouer debout.

A celle qui le mieux aura dansé, je donne
Dans un osier léger, les trésors de l'automne,
Figues au nombril rose et raisins et mûrons;
Et je veux en retour, si mon souffle détonne,
Accomplir sur le champ ce que commanderont
Myrtion aux yeux bleus et Drosis aux bras ronds.

O vierges, suivez-moi sous le chêne et le hêtre.
Je dédierai mes chants nouveaux aux dieux champêtres.
Venez! Là-bas, longtemps captif de son collier,
Un chien jappe aux côtés des chèvres qui vont paître.
Mais venez : nous aurons pour nos chœurs familiers,
Le tapis du gazon et la paix du hallier.

Marc Legrand

Paris, avril 1898.

1er mai 1898.

L'INFLUENCE DE LA PRESSE

On a institué une intéressante enquête sur les responsabilités de la presse. On a déjà reçu les dépositions des correspondants les plus qualifiés. Si variées et si ingénieuses que soient les idées émises par tant d'hommes distingués, on peut ramener l'ensemble de leurs opinions à la devinette fameuse d'Esope le Phrygien sur ce qu'il y a de meilleur et de pire : la langue, disait le subtil bossu. La presse n'étant autre chose que la parole fixée et prolongée, c'est la colle d'Esope qu'on nous replace ; aussi générale, aussi complexe aussi insoluble. Même consultation pourrait être entreprise sur les responsabilités de la pluie, du froid, du chaud, de tous les phénomènes ingouvernables et qui débordent le raisonnement humain par la multiplicité de leurs actions contraires. Ce sont d'ailleurs des thèmes de conversation fort agréables pour les académiciens qui ont bien dîné, pour les habitués du café National quand ils ont achevé leur partie de manille.

Lorsqu'on nous invite à jauger, et à juger, du point de vue moral, l'influence de la presse sur les sociétés, on nous demande d'additionner des quantités incalculables et d'écrire le total. Puisque nous vivons en un temps qui se dit scientifique, ne serait-il pas plus sage de limiter le problème aux données expérimentales et de rechercher quelle est l'action physiologique du journal sur le cerveau ? Ici, nous ne sommes

plus dans le vague et dans l'illimité. Chacun peut apporter le témoignage de sa propre expérience et le contrôler par les observations d'autrui. J'ai souvent causé de ce sujet avec des médecins, des physiologistes : nul d'entre eux n'a contredit les indications que je leur soumettais.

Un kaléidoscope — ou si l'on préfère un point de comparaison plus récent, — un cinématographe qui montre en quelques instants les diverses contorsions de l'humanité durant les dernières vingt-quatre heures, tel est le type qu'un journal bien fait s'efforce de réaliser. La curiosité publique exige de plus en plus l'information totale et rapide, à l'américaine; les entrepreneurs de cette grande industrie cherchent très naturellement à fournir ce qu'on leur demande. Ainsi, chaque matin, pendant quinze, vingt ou trente minutes, le lecteur d'un ou de plusieurs journaux est soumis à la décharge simultanée des fils électriques qui convergent de tous les points du globe vers son front. Il emmagasine pêle-mêle toute la vie quotidienne de la planète, s'il lit une feuille anglaise, et si c'est une feuille française, toute la vie de ce fiévreux petit monde, Paris.

Les faits, résumés en notations brèves, se succèdent dans un désordre incohérent, menus ou considérables, étonnants, douloureux, comiques. L'esprit du lecteur saute, sans transition, de la question politique au crime du jour, de l'anecdote mondaine à l'éclipse de soleil, d'une découverte scientifique à une petite pornographie, de l'éloge d'une pilule aux outrages déversés sur la bête noire du moment; il bondit de la lingerie d'une comédienne à l'antichambre du Vatican, des mines d'or de l'Alaska aux mines de diamants du Cap, de la salle à manger du Tsar au harem du Sultan, des gens qui s'égorgent à Cuba aux gens qui nous mystifient à la Chine. Pendant sa lecture, le plus humble courtaud de boutique est placé comme le grand Pan, au centre du monde : il en sort étourdi par ce fracas assourdissant, tantôt avec un brouillard de notions confuses dans le cerveau, tantôt avec l'hallucination dominante du scandale, de la catastrophe, de l'énigme qui passionnent la curiosité ce jour-là.

A quelle heure passons-nous sous ce formidable laminoir ?

A la première, celle du réveil ; à l'heure où l'homme normal après la réparation du sommeil, apporte à sa tâche matinale un esprit libre et reposé, la force d'attention fraîche réclamée par le travail du jour. C'est le moment où chaque habitant des villes lit un journal, où beaucoup d'entre nous en parcourent plusieurs. Les réserves de forces nerveuses, soutirées par cet excitateur, se dispersent sur le spectacle du monde. Brusquement envahi par le tourbillon des curiosités et des passions du dehors, le cerveau n'applique plus à sa tâche, l'instant d'après, qu'une attention déjà distraite, obsédée par des images tyranniques. Le silence intérieur, nécessaire au premier travail a été troublé ; il ne le serait guère plus, si l'on commençait la journée dans une assemblée où cent voix jacasseraient, dans un théâtre où les péripéties du drame affoleraient notre imagination.

J'en appelle à tous les hommes d'étude, à tous les hommes d'affaires qui ont à s'acquitter le matin d'une besogne déterminée. Pour peu qu'ils s'observent, tous auront constaté cette déperdition de force nerveuse. Tolstoï dit quelque part d'un de ses personnages : « La lecture du journal le plongeait dans une torpeur agréable, pareille à celle que lui procurait la fumée de son cigare après dîner. » Rapprochement très juste. Une excitation fébrile, puis la torpeur de l'intoxication par le tabac, la difficulté à se ressaisir ensuite, voilà bien les effets produits sur l'intelligence qui a été fouettée par cette mitraille d'idées et de faits.

Une fois, quelques fois, ce ne serait rien. Mais la cause de perturbation agit chaque jour, avec la tyrannie de l'habitude. Elle a agi durant toute une vie sur ceux qui sont venus à l'âge d'homme au temps où la presse d'informations rapides naissait et entrait dans les mœurs. Elle agit maintenant sur l'adolescent, sur l'externe qui se rend à sa classe en déployant dans la rue le journal acheté pour un sou. Je crois néanmoins que nous ne pouvons pas encore mesurer la puissance de cette action ; pour que les phénomènes de cet ordre produisent leur plein effet physiologique, il faut deux ou trois générations, la pression de l'atavisme ajoutée à la répétition continue de la cause efficiente.

Dès aujourd'hui, on peut affirmer que le cerveau humain subit, de ce chef, une modification spécifique. Elle provient moins encore de l'intensité des sensations que de leur multiplicité et de leur divergence, de cet égrènement de l'attention, en quelques minutes, sur cent sujets différents. Pour vous rendre compte du nouveau régime auquel nous sommes soumis, comparez notre début de journée à celui d'une journée de nos pères. Hommes de loisir ou de travail, s'ils faisaient une lecture le matin, avant de se livrer à l'occupation professionnelle, c'était quelque chapitre d'un livre qui traitait d'un seul et même sujet, retenait la réflexion, concentrait la pensée au lieu de la disperser. Ils labouraient le champ qu'ils allaient ensemencer; nous y lâchons un torrent qui l'inonde.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je vous vois venir avec ces questions oiseuses qui dépassent notre pouvoir de jugement. Ici encore, le qualificatif moral, comme l'appelait Taine, ne prouve rien. Il nous renseigne seulement sur le tempérament de l'homme qui répond, optimiste ou pessimiste. Toutes les opinions de cet homme sur les grands faits sociaux sont subordonnées à l'une ou l'autre des deux conceptions qui divisent nos esprits : progrès continu ou déchéance irrémédiable des sociétés. Optimiste, il voit avec confiance toutes les transformations, physiologiques ou autres, qui doivent concourir à ce progrès; pessimiste, il les voit avec chagrin, parce qu'elles accélèrent toutes la déchéance; il redit ce qu'écrivait, il y a un siècle, le morose Mallet du Pan : « Des têtes noyées dans l'océan des sottises imprimées ne sont plus propres à se conduire; n'en attendez ni grandeur, ni énergie; ces roseaux polis plieront sous les coups de vent sans jamais se relever. »

En dehors des questions où la voix claire de la conscience se fait entendre — et celle-ci n'est pas du nombre — les réponses n'ont qu'une valeur subjective. Evidemment, la précieuse faculté de l'attention diminuera dans les cerveaux soumis à ce traitement; la discipline intellectuelle, l'application patiente, autant de qualités qui se relâcheront dans la masse des lecteurs de journaux. Nous en avons déjà la

preuve manifeste dans l'impatience de nos enfants, rebutés par toute lecture sérieuse dès qu'elle dépasse la longueur d'un article de journal. En revanche, l'optimiste peut espérer que ce va-et-vient d'idées donnera aux intelligences plus d'élasticité, plus d'agilité, une intuition rapide et simultanée des questions complexes, une vue du globe prise de haut, de Sirius, comme disait le sage. Ce seront autres jugements, autres défauts, autres qualités.

Nous n'avons présentement qu'à constater ce fait : l'action physiologique de la presse sur les cerveaux, leur transformation intime, essentielle, et si considérable qu'on serait embarrassé de trouver dans l'histoire pareille variation de l'animal humain, obtenue en si peu de temps. Il est regrettable qu'aucun de nous ne puisse se promettre de lire le journal en 1998 ; alors seulement on apercevra bien dans ce miroir fidèle, le nouveau type cérébral qu'il aura créé et fixé par l'hérédité.

A moins qu'il n'y ait plus de journal en ce temps-là, ceux qui l'imprimaient ayant été détruits par ceux qui l'ignorent. Dans les chocs brutaux des races, les espèces délicates qui ont fait fleurir et pulluler la presse risquent de succomber, j'en ai peur, sous les lourdes espèces qui auront donné moins de soins à la culture de cette plante d'agrément.

E.-M. de Vogüé
de l'Académie française

Les Acadiens et la France

L'Angleterre a été coupable de bien des actes inhumains envers les peuples qu'elle a soumis, mais il n'en est pas un seul qui puisse être comparé à celui de la déportation des Acadiens.

Aux Etats-Unis il n'est aucun fait historique plus connu que cette déportation des Acadiens. Le sort de ces malheureux exilés, arrachés de leurs paisibles demeures, dépouillés, jetés sur toutes les plages du continent américain ; de ces mères, de ces enfants éplorés, séparés les uns des autres, retenus captifs pendant de longues années (8 ans), réduits à l'abjecte misère et qui, pour le grand nombre, ne purent jamais se retrouver, se réunir, est un des faits les plus navrants que conte l'Histoire. Aussi, il a été la source féconde à laquelle se sont inspirés les littérateurs des Etats-Unis. C'est de ce drame poignant que Longfellow a tiré son poème d'« *Evangeline* » qui a été la sanction et le couronnement de sa gloire ; c'est par lui qu'il s'est placé au premier rang parmi les poètes de son pays. Son poème est dans toutes les mains. Il n'est pas un enfant de 15 ans qui ne puisse en réciter des pages entières.

C'est pour leur attachement à la France que ces Acadiens ont subi ces malheurs. C'est pour ne pas être exposés à combattre contre leurs compatriotes qu'ils ont, pendant

50 années refusé de prêter serment d'allégeance à moins qu'il ne fut stipulé qu'ils seraient exemptés de porter les armes contre les Français. Ceux qui, après un long exil, retournèrent dans leur chère patrie, furent traités en parias, privés des droits politiques. Dans l'espoir de les noyer, de les dénationaliser, il ne leur fut pas permis de se grouper. Chose étrange ! rien de tout cela n'a réussi. Après un siècle et demi ils sont encore Français de langue et de sentiments.

Et cependant, qui en France connait les phases de ce drame douloureux, cette fidélité du souvenir ! Qui s'y intéresse ! N'y a-t-il pas là un oubli inexcusable, une légèreté de conduite qui atteint l'honneur même de la France ? Ces événements devraient être connus de tout Français. La peinture, la sculpture, la poésie, le théâtre auraient dû les reproduire et leur donner l'immortalité qui leur appartient, ne fut-ce que pour reconnaître cette fidélité du souvenir, cette ardeur de patriotisme que rien n'a pu rebuter.

Combien sont coupables et combien grande est la responsabilité de ces potentats qui, ne se donnant pas la peine de rendre leurs colonies fortes et prospères, sacrifient leurs sujets aux angoisses et aux humiliations du joug étranger ! Quand on songe aux folies, aux extravagances, à l'incurie des rois de France au siècle dernier, à la perte de ce beau patrimoine qu'ils avaient en Amérique, à la vivacité du sentiment français chez ceux qu'ils ont sacrifiés, il nous vient aux lèvres des paroles de malédiction contre les auteurs de tous ces maux, contre ceux qui, d'un cœur léger, ont compromis l'avenir de la France.

Elle possédait toute la région du golfe, le Maine, le bassin du lac Champlain, la vallée du St-Laurent, les contrées que baignent les Grands lacs, la vallée du Mississipi. En un mot, les trois quarts de ce beau continent, aujourd'hui si florissant étaient à la France ou devaient lui échoir par accession. Une partie a été abandonnée et l'autre, la Louisiane, sacrifiée pour un plat de lentilles.

C'est, très probablement, de cette conception de grandeur perdue, d'avenir compromis, de torts infligés à de loyaux enfants de la France, qu'est née l'idée de fonder cette *Revue des*

Deux Frances, avec l'espoir de réparer dans une certaine mesure les fautes du passé, ou au moins pour témoigner du repentir et de la reconnaissance envers les victimes de cette incurie et de cet abandon. Tout n'est pas perdu. Ce groupe de compatriotes que des Français ont laissé se débattre contre des maîtres qui furent longtemps des oppresseurs, a droit qu'on s'occupe de lui, qu'on s'intéresse à son sort, qu'on le soutienne, qu'on l'initie aux goûts et aspirations, et à tout ce qui compose le patrimoine intellectuel. L'intérêt, d'accord avec le devoir et les sentiments, le veut ainsi.

Que l'on juge par les faits suivants de ce qu'aurait pu accomplir la France en Amérique au moyen d'une politique raisonnée de colonisation et d'expansion. On estime que de 1604, date de la fondation de Port-Royal, à la prise de Québec, en 1759, il n'est passé de France au Canada qu'environ 6.000 personnes. Aujourd'hui, la population française issue de cette poignée de colons s'élève, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, à plus de 2.700.000 âmes.

En Acadie, (Nouvelle Ecosse et Nouveau Brunswick) le résultat est encore plus surprenant. La population acadienne, réduite cependant de moitié par la grande mortalité, conséquence de sa déportation dans des climats chauds et malsains et de l'encombrement à fond de cale dans les vaisseaux qui transportaient ces malheureux, est aujourd'hui d'environ 300.000 âmes, dont 130.000 dans l'ancienne Acadie, environ 100.000 dans la Province de Québec, 50.000 en Louisiane, le reste fondu et noyé dans les lieux de leur exil. Toute cette population tire son origine d'environ 50 familles qui s'établirent en Acadie de 1604 à 1700. Que l'on juge par là ce qu'aurait produit une politique intelligente et raisonnée !

Ce chiffre de 6.000 colons en un siècle et demi est dérisoire. Il était facile d'en faire passer 50.000 dans le même temps, ce qui n'eut été qu'en moyenne 300 par année ; et, avec cela, se basant sur les résultats acquis, il y aurait aujourd'hui en Amérique une population française de 20.000.000 d'habitants, et en réalité bien davantage, puisqu'alors la France eut sûrement conservé sa colonie, et qu'au groupe

initial se fut ajouté l'émigration ininterrompue d'un siècle et demi.

L'histoire de la Nouvelle France est des plus captivantes. On y rencontre une série de faits de valeur, d'endurance et d'héroïsme tels, qu'il suffit d'un moment de réflexion pour se convaincre que ceux qui, un contre seize, toujours imparfaitement soutenus par la métropole, purent pendant si longtemps soutenir la lutte avec succès contre leurs adversaires, n'eussent jamais succombé à nombre égal ou même un contre trois.

Et que l'on ne dise pas qu'il était impossible ou même difficile de provoquer un courant d'émigration plus considérable vers le Canada, car nous savons que dans un accès de zèle, Colbert, aidé de l'intendant Talon, réussit à y diriger plus de colons en quatre ou cinq années qu'il ne s'y en établit pendant tout le règne de Louis XIV.

Ces Acadiens exilés où se refugièrent-ils ?

En France, Belle-Isle-en-Mer est en partie peuplée d'Acadiens. Un autre groupe s'établit à Cenan, Archigny, Bonneuil-ma-Tour et Maillé, près de Châtellerault dans le Poitou, mais pour le plus grand nombre, ils émigrèrent vers 1686 en Louisiane.

Pendant trente années, la France, l'Angleterre et l'Amérique du Nord furent témoins du spectacle navrant de ces malheureux Acadiens, traînant leur misère d'un endroit à un autre à la recherche de parents disparus.

Les écrivains anglais supposaient que le gouvernement de la métropole avait ordonné cette déportation, et comme le sentiment national les portait à disculper ou à atténuer le crime et que d'un autre côté aucun document ne prouvait l'insoumission des Acadiens, il arriva que les historiens firent graduellement le silence sur la question. Le fait est que les documents connus étaient rares. Le plus grand nombre, le fait est maintenant prouvé, furent détruits par les auteurs mêmes de la déportation.

Dans mon ouvrage : l'*Acadie* (1) — reconstruction d'un cha-

(1) *Acadia — Missing Links of a Lost Chapter — in American History.*

pitre perdu de l'histoire — j'ai recherché la lumière. C'était en effet un chapitre perdu, mais ici comme ailleurs, la vérité finit toujours par triompher et il appartenait à un Acadien de la sortir de son puits. Si les documents avaient été détruits à Halifax il n'en avait pas été de même à Londres. C'est là que furent trouvés de nombreuses requêtes émanant des citoyens d'Halifax, se plaignant de la tyrannie de Lawrence, le gouverneur de la Nouvelle Ecosse, l'accusant de cruautés, d'exactions, et notamment d'avoir vendu et détourné à son profit le bétail des Acadiens après leur départ pour l'exil. Ce bétail étant estimé à 120.000 têtes, on comprend qu'il y avait là un joli coup de filet pour ce tyran. Le motif de la déportation se trouvait par là révélé. Si on ajoute à cela que les conseillers de Lawrence se votèrent chacun 20.000 acres des terres des Acadiens, on a la preuve absolue et complète de l'odieux forfait.

Les plaintes des citoyens d'Halifax n'eurent pas de suite, probablement parce que Lawrence mourut subitement sur ces entrefaites, en 1761, et voilà pourquoi peut-être, le mystère qui voilait cette tragédie n'a jamais été expliqué.

Edouard Richard.



Dame Neige

A Alfonse Mucha.

Princesse taciturne, immobile et transie,
Dame Neige est couchée à travers la vallée
Et la plaine : sa robe à traîne immaculée
S'accroche au toît de chaume, à la branche moisie.

Ecureuil, lièvre loup que la mort rassasie,
Laissent sous les sapins leurs légères foulées.
Et des oiseaux de deuil passent, rauques volées,
Dans la lividité d'un ciel sans éclaircie.

Avant que le soleil, d'un trait vainqueur, ne change
Ses diamants en pleurs, et sa blancheur en fange.
La fille de l'Hiver en son rêve polaire

Repose : et cependant qu'un vent de bise enchaîne
La fuite des ruisseaux, la Dame froide et claire
Couve le germe obscur de la moisson prochaine.

Marc Legrand

Paris, Avril 1898.

BRAVO, LES AMÉRICAINS !

Le sort en est jeté ! cria César, et il passa le Rubicon. Cet acte de révolte contre l'autorité de Rome lui valut l'empire. Le président Mac Kinley a eu la même indépendance et la même audace. Il lui en restera l'éternel honneur d'avoir voulu ce que son prédécesseur, M. Cleveland, n'avait pas osé : la libération de Cuba.

Une partie de la presse française et des journaux de Londres n'a vu dans l'intervention des Etats-Unis qu'une mesquine, étroite et répugnante question d'intérêt. Il faut faire justice de cette accusation que les banquiers espagnols et les porteurs de *Pagarès* s'efforcent d'ébruiter par toute l'Europe afin d'éloigner des Américains les sympathies, de jour en jour plus nombreuses, qui leur arrivent des quatre coins du monde. Les Etats-Unis veulent l'indépendance de Cuba et non l'incorporation de l'île à leur immense territoire, — et pour que le doute ne soit pas possible le quatrième paragraphe de la résolution adoptée par le Sénat américain s'exprime ainsi :

4° Les Etats-Unis répudient, par la présente résolution, toute disposition ou intention d'exercer une souveraineté, une juridiction ou un contrôle sur ladite île, excepté pour en amener

la pacification, et qu'ils affirment la détermination des Etats-Unis de laisser le gouvernement et le contrôle de l'île à son peuple quand cette pacification sera accomplie.

Le texte en est clair : les Etats-Unis s'engagent à laisser les Cubains faire ce qu'ils voudront chez eux. Ainsi échoue, dès le début de la guerre, la misérable campagne ourdie contre ce petit peuple et ses libérateurs.

*
* *

J'ai eu la joie, et je puis bien dire aussi l'honneur, de combattre en faveur des Cubains opprimés dès l'origine de leur insurrection, en février 1895, alors que nul ne leur venait en aide et que de très rares voix s'élevaient en leur faveur. Je ne dirai point ici ce que j'ai fait, ce n'en est ni le lieu, ni l'heure.

Mais j'ai appris ainsi, aux sources mêmes, les souffrances de ce peuple héroïque et j'ai pu fonder ma foi sur des preuves irrécusables et des témoignages impartiaux. J'ai dit, dans cette *Revue des Deux Frances* où le malheur est une recommandation suffisante, ce que cette race des Antilles avait subi de misères sous le joug espagnol.

La guerre est une triste nécessité.

Mais quand un peuple, ayant épuisé tous les moyens légaux de persuasion, afin d'obtenir d'un oppresseur un remède à ses maux, en appelle en dernier lieu à la force, pour repousser l'agression permanente qui constitue la tyrannie, ce peuple se trouve en état de légitime défense ; il est justifié par-devant sa conscience et le tribunal des nations.

Tel est le cas de Cuba, dans ses guerres contre l'Espagne.

Aucune métropole n'a été plus dure, plus tenacement vexatoire et cupide, aucune colonie n'a donné, d'autre part, plus d'exemples de patience, de souffrance contenue et de persévérance dans la revendication de ses droits, par tous les moyens pacifiques, que pouvaient procurer l'expérience et les enseignements de la politique.

Mais un jour vient où l'appel aux armes est nécessaire.

Quand un peuple est opprimé, l'insurrection devient pour lui le plus sacré des devoirs.

Déjà en 1868, une formidable révolte éclata. La guerre dura *dix ans*. Le sang coula à flots et la fortune publique s'abîma dans un gouffre sans fond. L'Espagne perdit 200,000 hommes. Dans l'île, l'élément masculin disparut presque entièrement dans certaines provinces. — 3 milliards 500 millions de francs, 700 millions de dollars, furent engloutis pour entretenir cet ardent foyer où se trempa l'héroïsme cubain, mais qui ne parvint pas à réchauffer le cœur endurci de l'Espagne.

Cette dernière proposa un pacte de paix qu'elle trahit honteusement aussitôt que les Cubains eurent déposé les armes. Et en fait de réformes, elle appliqua son ancien et rusé système : *l'exclusion du Cubain de tout poste lui donnant le droit d'intervenir dans les affaires publiques.* Dans les administrations, le Cubain, sur sa propre terre, quelles que fussent ses capacités et son intelligence, ne pouvait s'élever à un grade supérieur à celui de 5e officier (le dernier rang des commis). Les autres postes étaient réservés aux Espagnols arrivés d'Espagne pour s'enrichir.



Rappellerai-je le régime politique appliqué à Cuba? Afin de donner à l'élément espagnol européen l'avantage, quoiqu'il fut infiniment le moins nombreux, la loi électorale a accordé aux fonctionnaires publics et aux industriels tous les droits électoraux au préjudice des cultivateurs et propriétaires qui sont Cubains. Dans ce but, la simple déclaration d'un industriel espagnol suffit pour en faire un électeur, ainsi que tous ses employés, tandis que le cultivateur cubain qui désire devenir électeur, se voit frappé d'une contribution de 125 francs (25 dollars).

La plupart des Espagnols résidant dans l'île sont, au moyen de ce stratagème, devenus électeurs, au mépris du texte strict de la loi.

Ainsi, dans le district municipal de Güines, qui compte

13,000 habitants, il y a seulement 500 Espagnols. Et cependant, sur ses listes de recensement électoral, l'on ne voit figurer que *32 Cubains* contre *400 Espagnols*.

La proportion est donc la suivante : Cubains, 0,25 0|0; Espagnols, 80 0|0.

On comprendra maintenant facilement pourquoi, en certaines occasions, il n'y a eu que trois députés de Cuba au parlement espagnol sur 500 membres! Du reste, ces messieurs des Cortès ne se donnaient même pas la peine de siéger quand se traitaient les affaires cubaines ; c'est ainsi qu'on a vu le budget de la Grande Antille discuté devant moins de 30 députés et en présence d'un seul ministre. (Séance du 3 avril 1880).

Veut-on mieux encore, je l'ai affirmé autre part sans être démenti, *le Conseil municipal de La Havane ne renfermait dans ces dernières années pas un seul Cubain*.

Rappellerai-je aussi que le budget de l'île s'élevait en 1894, à la veille de l'insurrection, à 150 millions de francs, soit 30 millions de dollars, ce qui accentue chaque année le déficit avec une rapidité foudroyante. Proportionnellement à sa population, Cuba est le pays du monde qui a la plus forte dette, — *un milliard et demi*. Le paiement des intérêts d'une telle somme impose à chaque habitant une contribution annuelle de 50 francs, — dix dollars, — tandis qu'elle n'est que de 31 francs en France, le pays le plus obéré sous ce rapport.

Un mot encore : le Cubain paie *le double* d'impôts de l'Espagnol. Cette dette énorme, ce fardeau qui écrase le pays et l'oblige à renoncer à son relèvement, comprend toutes les sommes dépensées par l'Espagne pour ses guerres de Saint-Domingue, du Mexique et des Carlistes, pour ne citer que celles-là. Ainsi on a pris l'habitude de désigner sous le nom de *dettes cubaines*, toutes les dettes contractées par l'Espagne en dehors même de Cuba.

Pas un centime n'a été distrait de ces sommes colossales pour coopérer à l'œuvre de civilisation et de progrès.

A-t-on construit avec ces fonds un seul kilomètre de voie ferrée ou de route carrossable? — A-t-on élevé un phare ?

— A-t-on dragué un port? — A-t-on édifié un asile? — A-t-on ouvert une école? — Non! Les générations à venir ont hérité des charges sans compensations ni profits.

*
* *

Economiquement, quelle a été l'œuvre de l'Espagne?

Tirer de sa colonie tout ce qu'elle a pu sans tenter son développement. Je me suis expliqué là-dessus. Je ne citerai pour mémoire qu'un fait, indéniable dans toute sa monstruosité.

L'Espagne, qui ne produit pas de blé pour sa propre consommation, prétend en fournir à Cuba. Pour ce faire, qu'ont imaginé les ministres inimitables de Madrid? Tout simplement ceci : *ils obligent les blés américains à destination de Cuba, à passer par l'Espagne* où ils sont frappés d'un droit de 40 pour cent, puis renvoyés à Cuba. De cette façon, les navires américains qui n'ont que quelques heures de traversée pour se rendre de Key-West à La Havane, mettent trente jours pour passer par l'Espagne et en revenir, et les blés augmentent du prix de cette inutile traversée et de l'impôt prélevé dans le port espagnol. En un mot, l'Espagne fait la guerre à sa propre colonie.

En veut-on un autre exemple? L'Espagne, afin de se réserver pour elle seule tout le commerce de l'île, a frappé les produits importés d'un droit qui monte souvent à la proportion fantastique de *2000 pour 100*. Ainsi :

Cent kilos de calicot paient 13 fr. 30, s'ils viennent de la Péninsule, et 236 fr. 30 s'ils viennent de l'étranger.

Cent kilos de bonneterie, venant d'Espagne, paient 54 fr. 75; le même article, arrivant de l'étranger, est taxé 975 francs pour la même quantité.

Mille kilos de sacs à sucre paient 23 fr. 45 s'ils sortent d'Espagne, et 412 fr. 50 s'ils sont de provenance étrangère.

Cent kilos de lainages paient : produit espagnol, 77 fr. 35 : produit étranger, 1.500 francs.

Si, au moins, l'Espagne était un pays à industrie florissante, produisant les articles nécessaires à la consommation

de Cuba et à l'entretien de ses industries spéciales, le mal, quoique grand, serait cependant en partie atténué.

Mais tout le monde connait l'état lamentable et sommaire de l'industrie espagnole et l'impossibilité dans laquelle elle se trouve de fournir à la colonie les produits que son travail réclame.

Il a fallu que les Cubains se résignent à se servir d'articles espagnols de mauvaise qualité, ou à payer un prix excessif ceux qui proviennent du dehors.

Et du produit de ces impôts qui tiennent de l'opéra-comique que fait-on?

Le gouverneur général gagne 250.000 fr. par an; il a un palais, une propriété d'été, une nombreuse domesticité, chevaux et voitures, et une caisse de fonds secrets (un million).

Les appointements du directeur des Finances sont de 92.500 fr. (20.000 dollars).

L'archevêque de Santiago et l'évêque de la Havane ont chacun un traitement de 90.000 fr. (18.000 dollars).

Le commandant général de Marine gagne 81.960 francs. Le général en second, 75.000 fr. ainsi que le président de l'Audience; le gouverneur de la Havane, 40.000 francs; le secrétaire du gouverneur général, 40.000 francs; l'administrateur général des Postes et Télégraphes, 25.000 francs; l'administrateur des loteries et celui des douanes, 20.000 fr.; les chefs d'administration de première classe, 25.000 fr.; on en trouve de deuxième classe gagnant 20.000 fr. et de troisième gagnant 15.000 francs.

Tout cela pour deux millions d'habitants!

Ne croyez pas maintenant qu'avec de tels émoluments, ces administrateurs sont l'honnêteté même. L'Histoire se chargerait de vous en instruire.

Au mois de juin 1890, un scandaleux débat eut lieu aux Cortès espagnoles, où l'on dévoila quelques-unes des fraudes commises au préjudice des finances cubaines.

Il fut prouvé qu'un vol de 32.500.000 fr. — 6.500.000 dollars, — avait été commis à la Caisse des Dépôts, quoique celle-ci fût fermée par trois clefs se trouvant entre les

mains de trois personnes différentes, *des plus honorables !*

On apprit également que, pendant la dernière guerre, on était arrivé à soustraire au Trésor, au moyen de faux états de vivres et de transports, une somme de 114.057.580 francs, — 22.811.500 dollars.

Au mois de mars 1896, le général Pando affirmait que les vols perpétrés lors de l'expédition des mandats par la commission de la dette excédaient 60.000.000 fr. !

*
* *

Je n'irai pas plus loin, ces faits suffisent pour justifier l'insurrection de Cuba.

Devant le monde entier qui assistait impassible à cet égorgement d'un peuple, les Etats-Unis se sont levés et bravement ont crié halte-là ! aux hildagos espagnols. Les loups se sont arrêtés, la curée est finie.

L'Europe civilisée, et la France surtout, traditionnellement bonne aux opprimés, vous saluent, héros de la terre de Washington et de La Fayette, qui allez mourir pour l'indépendance de Cuba.

Votre guerre réconforte les gens de cœur. On a tant méprisé l'idéal et l'esprit chevaleresque en ces derniers temps, qu'il m'est bon d'applaudir à votre noble et généreuse action. C'est un genou en terre et pieusement, comme on s'incline devant une relique, que je salue ici le drapeau étoilé de la libre Amérique qui va combattre pour le Droit, la Justice et la Liberté !

Achille Steens.



L'INFLUENCE DE M. PAUL BOURGET

Lorsque parurent, il y a bientôt vingt ans, les premiers ouvrages de M. Paul Bourget, ils rencontrèrent tout de suite un succès légitime. Le public, lassé des grossièretés réalistes dont on continuait à l'abreuver, trouva un charme tout nouveau à ces livres distingués de forme et de fond, à ces études psychologiques profondément fouillées, et qui rappelaient l'*Adolphe* de Benjamin-Constant en même temps que les romans de Stendhal. L'auteur du *Disciple*, a conquis dès lors dans notre littérature une place tout à fait à part et des plus intéressantes. Car, parmi les écrivains d'aujourd'hui, c'est lui qui a exercé la plus grande influence sur la jeunesse pensante ; on ne peut imaginer combien les jeunes hommes ont aimé M. Paul Bourget. Il a fait déjà l'enthousiasme de ceux qui ont maintenant trente ans et de ceux qui en ont vingt. Et sans doute ce véritable culte n'en restera pas là.

Il faut, je crois, remonter à Balzac pour trouver pareil exemple de cette ferveur. Comme on se plut autrefois à jouer les Rastignac, les jeunes gens d'aujourd'hui aiment à représenter René Vincy, Dorsenne ou Claude Larcher, — et aussi le brillant Casal ou l'impeccable Armand de Querne. Et, quoi qu'on en ait dit, ce ne sont pas seulement des leçons de galanterie, d'élégance ou de dandysme qu'ils peuvent puiser dans ces livres. Si cela était, M. Paul Bourget déplorerait d'avoir exercé une aussi piètre influence sur des lecteurs aussi peu enviables.

Mais des leçons d'élégance, ce n'est pas non plus ce que lui demandaient ces jeunes hommes fièvreux qui, à dix-huit ans, aimèrent à retrouver toutes leurs souffrances et toutes leurs aspirations dans ces héros, faits avec le plus vif de l'âme de leur créateur, en sachant donner au milieu où celui-ci les fait vivre son importance réelle, toute secondaire, sans prendre le décor pour l'essentiel.

Il y a certes toujours eu pour les imaginations neuves un certain plaisir à pénétrer, à travers les livres, dans le monde de la noblesse et du luxe. On peut le croire, M. Bourget n'a pas compté là-dessus. Au reste, une phrase de Balzac, — ce grand phophète qui a tout dit à l'avance, depuis les dangers que la centralisation excessive et la bureaucratie font courir à la France moderne, jusqu'au retour actuel de l'individualisme, — une phrase de Balzac suffirait pour dissiper cette sorte de malentendu. « Vous devez comprendre l'amour « comme un principe qui ne se développe dans toute sa « grâce que sur les tapis de la Savonnerie, entre des mu- « railles discrètes et revêtues de soie, sous la lueur d'opale « d'une lampe marmoréenne..... »

Or, M. Bourget n'ignore pas de parti pris les existences médiocres ou misérables : loin de là, et il l'a montré. Mais, pour parler toujours avec notre guide, « l'amour a le travail « et la misère en horreur. Il aime mieux mourir que de « vivoter. » Et, comme M. Bourget s'est principalement attaché à peindre l'amour dans ses formes les plus délicates ou des sentiments tout aussi raffinés, il a été naturellement conduit à placer ses personnages dans le milieu le plus favorable pour faire éclore leurs passions et développer leur caractère. Aussi dirons-nous simplement, sans entreprendre de le laver d'un reproche que personne ne lui fait plus aujourd'hui, que cet *écrivain mondain* n'a pas agi sur la partie de ses lecteurs la plus souhaitable pour lui par ses descriptions de la « haute vie », mais qu'au contraire l'influence de ce reporter de fêtes somptueuses, de ce minutieux observateur de toilettes féminines, de ce « tapissier », comme il s'est nommé, je crois, lui-même en plaisantant, s'est exercée sur les jeunes gens d'une façon tout autre.

Car ce n'est pas l'atmosphère excitante des salons que recommande M. Paul Bourget aux jeunes hommes, mais le recueillement des bibliothèques. Il l'a dit, jusqu'à vingt-cinq ans, l'écrivain doit rester constamment fidèle à sa table de travail. Et il montre comme exemple à suivre l'adolescent qui aime mieux aiguiser son esprit aux pénétrantes ironies du *Thomas Graindorge*, ou énerver son spleen aux navrances des *Fleurs du Mal*, que d'aller se joindre aux jeunes filles qu'il voit passer sous ses yeux avec leurs menus gestes attirants et le bruissement léger le leur rire. Mais quelle récompense à ce sacrifice, quand nourri de la parole des Maîtres, il sera capable de ressentir ces voluptés intellectuelles, inconnues à la plupart des hommes; quand il trouvera encore du charme à causer avec des jeunes filles, au lieu d'aller chercher ses distractions à la table de baccarat ou dans de continuels exercices de sport!

Non, M. Bourget ne fait pas rêver de saisons sur les plages à la mode, mais de studieuses retraites dans les Oxford ou les Heidelberg. Car il faut le travail d'abord, le travail sérieux et profond. Il faut acquérir une culture universelle, non pas tout savoir, hélas! mais pouvoir tout comprendre. C'est ce qui permet à M. Paul Bourget d'analyser un poème de Shelley aussi bien que l'œuvre de Mme Mathilde Seras; de parler des primitifs italiens, comme d'exposer la situation économique des Etats-Unis; de suivre les progrès les plus récents de la psychologie et d'écrire, à propos des *Origines* de Taine, ses *Réflexions sur l'Art de l'Histoire*; d'être critique dramatique et de trouver des choses neuves, à dire sur La Fontaine et Pascal... Et que représente toute son œuvre, sinon une vie entière de travail et de méditation?

Mais comprendre ne suffit pas: il faut aimer. A ces maîtres qui forment une partie de nous-mêmes, qui nous ont aidés à nous révéler à nous-mêmes, nous devons reconnaissance et amour. Faute de quoi, l'écrivain ne sera qu'un M. Legrimaudet, — dont l'original fut, hélas! aussi laid que le portrait qu'en a tracé M. Bourget dans sa galerie de *Pastels*. Il sera encore le Philippe Dubois d'*un Saint*, dévoré par la fièvre de parvenir, enragé contre tous ceux qui ont gloire et

succès. Il faut se faire des Lettres, quand on leur consacre sa vie, un culte d'une absolue pureté. Et, en aimant tous les beaux livres, en ne laissant à l'écart aucun de ceux qui se recommandent par la forme ou par l'idée, il faut en choisir certains que l'on chérisse plus particulièrement, que l'on apprenne à connaître de plus près. Il faut parmi les grands patrons de la littérature, faire élection de quelques saints, leur construire une chapelle tout intime, et les honorer par un culte qui soit bien à nous. Ainsi fit M. Bourget pour Stendhal, Beaudelaire et Taine. C'est à eux que l'amena l'esprit de sa génération : besoin d'analyse, de précision scientifique, et avec cela spleen et nervosité. Les Maîtres que se choisissent les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien à peu près les mêmes : mais à son tour figure parmi eux Paul Bourget.

Pourtant, ce besoin de science, besoin qu'il faut avoir, devient parfois trop inquiet. Ce désir de connaître toutes choses, de comprendre toutes les idées et tous les esprits, cet incessant mouvement de notre intelligence qui redoute tout dogmatisme comme une pétrification, aboutit vite au scepticisme le plus complet, presque toujours doublé de pessimisme. Et ce n'est pas celui d'un Chamfort, résumant tout l'esprit de médisance d'une société, la plus spirituelle, la plus aimable, la plus raffinée, qui fut jamais. Ce n'est pas non plus celui d'un mondain débitant des méchancetés devant un cercle de dames. C'est celui d'un jeune savant qui l'a puisé dans les livres, dans les théories des philosophes, loin de la vie et des hommes. Ayant fait le tour de tout, ayant trouvé à tout une satisfaction intellectuelle, et joui, dans ce dilettantisme transcendant, de voluptés supérieures, il en arrive peu à peu à croire que les choses comme les êtres existent uniquement pour lui pouvoir fournir à l'infini de telles sensations. Ce *moi* qu'il a si profondément cultivé, qu'il a affiné au contact des plus grands esprits, il prétend, l'ingrat, l'imposer au monde, oubliant tout ce qu'il en a reçu. Que lui importe l'âme humaine ? Ce ne sera pour lui qu'un sujet d'expériences. Et Robert Brestou n'hésitera pas plus à risquer des procédés, appuyés sur sa science de la psycho-

logie, pour tenter d'inspirer de l'amour à une jeune fille, qu'un chimiste à mêler un acide à une base pour obtenir un sel. Lorsque enfin cet être vivant, sentant et souffrant, se donnera à lui, lui sacrifiera son honneur de femme, il analysera le résultat de ses combinaisons d'un esprit aussi calme que l'homme de laboratoire observant son précipité.

Sous quelque nom qu'on la cache « égotisme» ou « culte du moi », cette sécheresse du cœur est le mal terrible qu'a engendré le désir de savoir dans les temps modernes. Au lieu d'aboutir, comme l'ont cru les partisans de la « Science éducatrice », à la plus haute vertu, celle qui se fonde sur l'intelligence, on n'obtient que ce misérable état d'un esprit renonçant à faire partie de l'humanité pour pouvoir acquérir une culture toujours plus grande, et pouvoir peut-être un jour surpasser et dominer ses semblables : on n'arrive enfin qu'aux théories d'un Nietzsche.

C'est contre ce courant qu'a lutté M. Paul Bourget ; c'est pour montrer ce danger qu'il a écrit son plus beau livre, le *Disciple*, qui restera comme une des œuvres caractéristiques de notre siècle tourmenté. Et c'est par là que son enseignement a été le plus fécond.

Oui, cet analyste, ce psychologue qui met à nu les âmes, qui les dissèque avec des procédés si habiles qu'ils semblent exiger l'impassibilité, ne reste pas indifférent devant les souffrances qu'il étale. Les « énigmes » ne tourmentent pas seulement sa curiosité, mais elles sont « cruelles » pour lui comme pour ceux à qui elles s'imposent. Songez à un chirurgien croyant sentir, à chaque coup de bistouri qu'il donne, l'acier mordre dans sa chair : tel est M. Paul Bourget devant ses malades de l'âme.

Oh ! comme il sait les traiter doucement, toutes ces douleurs ! Comme on voit bien que *comprendre* et *savoir* équivalent, pour lui, à *sentir en commun !* Pourquoi condamner les plus coupables de ces êtres, obligés de par l'universel déterminisme ? Il faut les plaindre. Il faut enfin, suivant un mot de M. Bourget même, avoir « la religion de la souffrance humaine. » Et lui qui s'est appelé quelque part « chrétien de

désir », a pris au catholicisme ce qu'il a de plus beau : la pitié, le pardon, l'amour du prochain.

Ne s'être pas laissé entamer par ces deux grands destructeurs de l'énergie nationale : le scepticisme et le pessimisme, c'est une des plus hautes leçons que M. Bourget ait pu donner à la jeunesse. Et sa forte santé morale, trop rare, hélas ! dans la France d'aujourd'hui, l'a attiré vers ce peuple robuste, l'Angleterre, chez qui tant de nos maladies : paresse d'agir, désenchantement précoce, envie de jouir sans effort de l'existence, sont des exceptions. L'auteur des *Etudes Anglaises* peut à bon droit être fier d'avoir dirigé avec son maître Taine, le mouvement actuel qui propose nos voisins d'Outre-Manche comme modèles aux jeunes gens.

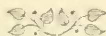
Car M. Bourget fut toujours un énergique : et pourtant que d'excuses il aurait eues à se laisser aller à ce découragement qui entraîna toute une partie de sa génération ! Oui, le jeune Français qui eut dix-huit ans au moment où une terrible crise secouait son pays, qui put voir dans une nuit tragique, la place du Panthéon souillée du sang des révoltés, et les vainqueurs dormir à côté des fusillés, — leurs frères ! — le jeune Français qui assista à l'effondrement d'une Société, qui eut ce triste spectacle des citoyens se combattant quand ils auraient dû plus que jamais s'unir, — et qui, malgré tout, ne fut pas envahi par la désespérance, le mépris et le dégoût, mais jugea seulement que la tâche, étant plus lourde, serait plus noble, a donné un bel exemple de fermeté morale.

Et, en travaillant de son côté, dans ces Lettres qu'il a si bien servies, à l'œuvre commune de relèvement, son effort, il peut en être sûr, n'est pas resté vain. En agissant sur les esprits comtemporains, comme nous avons essayé de le montrer, il a justement gagné la sympathie de tous, et plus spécialement l'affection de la jeunesse, qu'il a dit un jour désirer par dessus tout.

Amour de tout ce qui est Beau et de tout ce qui est Bon, compréhension universelle, et universelle sympathie, énergie et persévérance dans l'effort, probité intellectuelle, voilà ce qu'il a enseigné : quel moraliste peut se vanter d'avoir fait

plus que ce romancier ? Les plus injustes, cherchant en lui le germe morbide qui est au fond de tant d'œuvres de notre siècle, pourraient-ils avec justice lui reprocher d'avoir si merveilleusement réussi, en usant, pour se faire entendre, des procédés qui répondraient le mieux à son tour d'esprit et aux exigences du temps ? Et si, aimé de tous, aimé des femmes, dont il connaît si bien l'âme complexe, il s'est attiré ses lecteurs les plus fidèles et les plus reconnaissants parmi les jeunes hommes, c'est qu'il a su, dans ses enseignements, rester, lui aussi, toujours jeune.

Jacques Bainville.



Pour les Enfants

On ne devrait faire aux enfants
Nulle peine, même légère.

Ils sont si doux, ces innocents,
Suspendus au sein de leur mère !
Dieu mit dans leurs yeux caressants,
Comme un rayon de sa lumière.

Quand ils vont à pas chancelants
Le lys s'incline jusqu'à terre,
Et les voyant passer si blancs,
Le tourtereau se croit leur frère.

Ils tiennent des propos touchants
A la nature tout entière,
Aux animaux, aux fleurs des champs,
Qui répondent à leur manière.

Vous dites : « Ce sont des tyrans ! »
Mais leur empire est débonnaire :
Et savent-ils, les ignorants,
Que leur chanson peut vous déplaire ?

Ingrats ! Leurs clairs gazouillements
Sont comme un baume salutaire :
Ce sont eux qui, dans vos tourments,
Arrivent seuls à vous distraire.

Aussi, soyez-leur indulgents
Pour eux jamais de front sévère.
Les chérubins ont bien le temps
De connaître notre misère !

On ne devrait faire aux enfants
Nulle peine, même légère...

Georges Boyer



Chronique américaine

Si *Castor*, notre chroniqueur canadien, trouve parfois qu'il existe au Canada un calme plat complet, il n'en est jamais de même aux Etats-Unis.

Toujours, en ce pays *à la vapeur*, en croyance religieuse quelconque comme en politique, en affaires commerciales comme professionnelles, il y a chaque jour des sensations. C'est un ministre de l'Evangile qui laisse à d'autres le soin de celle qu'il a promis de faire vivre, pour s'envoler avec une plus légère colombe ; c'est un caissier de banque ou d'une grande maison de commerce qui s'éloigne avec les fonds de l'établissement dont il avait la garde ; ce sont des politiciens sans scrupules qui ruinent la réputation



AVILA BOURBONNIÈRE
Représentant de la *Revue des Deux Frances* dans le Rhode Island et le Massachusetts (*États-Unis*).

d'autrui pour l'amour du gain et de la gloire, mais surtout du gain, car, ici l'*Almighty Dollar* l'emporte sur tout.

Pour une sensation, en voilà une bonne, par exemple. C'est celle de *Senor Don Enrique Dupuy de Lome*, ministre de la Cour d'Espagne, à Washington. Le pauvre homme, il lui a fallu boucler ses malles et prendre le plus prochain vaisseau pour l'Europe, sinon déguerpir au Klondyke. Je crois que c'est là qu'il eut désiré aller. Il y fait un peu moins chaud que dans la capitale américaine.

Le Klondyke, voyez-vous, est devenu un endroit très attrayant depuis quelque temps. Tous y songent, voudraient pouvoir s'y rendre, pour y trouver ce précieux métal, l'or, mais combien peu y toucheront, sur le grand nombre qui s'y rendent, ce printemps. Les Gouvernements des Etats-Unis et du Canada prennent des mesures pour aider un tel mouvement vers ces régions ; néanmoins, les missionnaires qui ont parcouru ce pays depuis plusieurs années, et qui en reviennent, nous conseillent la prudence et la réflexion avant d'aller sous un climat aussi rigoureux et où les vivres sont si difficiles à obtenir, vu les grandes distances qui séparent les postes établies.

Il semble que pour les Canadiens français, surtout ceux des Etats de l'Est, tout leur a été si favorable depuis les premiers jours de l'immigration, qu'ils n'ont guère besoin d'aller s'exposer à périr dans ces prairies de glaces, pour s'*abreuver d'or*.

Leur mission, précieuse ici, leur enjoint de s'emparer plus que jamais de ce sol qui fut arrosé du sang de leurs ancêtres. Ils y trouveront la paix, le bonheur, et accompliront ce pourquoi ils ont été semés, sur cette terre américaine.

A ce propos, il est nécessaire de citer ici le discours d'un homme qui, quoique jeune encore, n'en est pas moins déjà lieutenant-gouverneur, c'est-à-dire le deuxième de tous les citoyens de l'Etat du Rhode Island.

Les citoyens canadiens de Biddeford, dans l'Etat du Maine, celui-là même qui longe le plus la province de Québec, pour témoigner leur estime et leur admiration à ce

jeune tribun, à ce remarquable homme d'Etat, qui après avoir servi sa ville, a adopté Woonsocket et y devint commissaire d'Ecole, auditeur et maire deux ans durant, a été élu aux dernières élections lieutenant-gouverneur.

Les citoyens de Biddeford, dis-je, viennent de lui offrir un grand banquet, où l'élite des hommes publics de cet Etat et du Massachusetts se sont fait un devoir de se rendre. A ce banquet, l'Hon. Pothier, le héros de la fête, fit le magnifique discours suivant, et j'aime à croire, amis lecteurs, que vous lirez attentivement ce chef-d'œuvre qui fut prononcé avec autant d'âme qu'il avait été inspiré.

Jugez-le.

Avila Bourbonnière.

Lowell, Mass., (Etats-Unis). Avril 1898.

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS

Discours de l'Hon. M. Pothier, lieutenant-gouverneur du Rhode-Island

« Inutile de vous dire que je suis heureux d'être l'hôte, en cette circonstance particulière et mémorable pour moi, de mes concitoyens d'origine canadienne habitant le Maine. Votre franche cordialité m'émeut profondément et je ne peux trouver de paroles pour vous remercier convenablement de tout ce que vous faites aujourd'hui pour moi. Humble soldat dans les rangs de ceux qui luttent et travaillent depuis plusieurs années afin d'assurer à nos frères immigrés leur part de privilèges dans la vie américaine, je ne mérite pas plus qu'eux cette sympathie touchante. Je vous remercie, mes amis, d'un cœur ému, et renouvelle les engagements que j'ai déjà pris de servir avec loyauté les intérêts des nôtres tout en servant ceux de ma patrie nouvelle.

« Et ces intérêts des nôtres, quels sont-ils ? Pour moi, je les trouve dans la diffusion de l'instruction parmi nos groupes, dans un mouvement politique plus prononcé, dans une administration de plus en plus sage et prudente de nos affaires paroissiales, dans une alliance de nos sociétés de

secours, dans l'établissement de cercles d'études techniques utiles à l'industrie et au commerce, dans l'épargne prévoyante encouragée au foyer, dans l'institution familiale soutenue par l'enseignement catholique, dans le respect pour les traditions de notre race, dans un dévouement sans réserve au drapeau de cette république, et dans un attachement non équivoque aux institutions des Etats-Unis.

« Voilà, je le crois, les conditions principales de notre progrès et de notre utilité en ce pays, et le patriotisme qui s'inspirera de ces besoins ne sera ni aveugle ni infructueux.

« Les besoins que je viens d'indiquer, vous les comprenez sans qu'il soit nécessaire d'en parler davantage. Je vous parlerai brièvement d'autre chose : de l'influence que notre élément devra avoir sur les destinées de ce vaste et puissant empire républicain, et même sur l'avenir politique de la Confédération canadienne. Le gouverneur Chapleau, à Salem, a laissé tomber cette parole prophétique et patriotique, parole d'amour et d'humanité digne de lui et de la race pacifique qu'il représente avec tant d'éclat :

« " La fraternité, je veux, mes chers amis des Etats-Unis, que nous la pratiquions des deux côtés de la frontière... Votre influence politique, si elle est grande, sera suffisante pour détourner les orages qui pourraient s'élever à l'horizon de ces deux pays. A cause de vous, la politique entre les Etats-Unis et le Canada pourrait être une politique de conciliation permettant à l'un et à l'autre de continuer sans jalousie mesquine, sans entraves, leur développement. "

« Vous souscrivez de tout cœur avec moi, amis du Maine, à ces sentiments et à ces vœux de l'éminent tribun et homme d'Etat canadien, et vous trouvez dans ces paroles un encouragement pour nos compatriotes émigrés à devenir libres citoyens de ce pays libre. Admirable mission que la nôtre, si elle avait pour effet de prévenir les complications internationales sur cette terre du Nouveau Monde, et mon patriotisme ne demanderait rien de plus glorieux pour ma race. Si après avoir été dans le passé une mission d'évangélisation, la mission future de notre race devait être une de paix ; si notre race pouvait un jour servir d'antidote contre la turbulence démagogique en ce pays, la Providence lui aurait donc réservé un rôle privilégié, rare dans l'histoire des peuples.

« Malgré les causes de découragement qui existent et que tout Canadien-français éclairé ne peut manquer de voir, mon optimisme reste de bon aloi, et c'est à fin de préparer notre élément au rôle qui est le sien aux Etats-Unis que

j'aime à m'entretenir avec mes concitoyens, à leur parler de devoirs et de responsabilités, de la marche à suivre pour être de vrais citoyens de cette République, appréciés comme tels par leurs voisins et dignes de l'hospitalité généreuse qu'ils ont trouvée.

« De ces devoirs, la naturalisation est peut-être le plus important, en prévision des événements qui peuvent se dérouler durant le prochain quart de siècle. Sans être prophète, il est permis de croire que l'annexion est une des possibilités de l'avenir. Si donc, par un enchaînement de circonstances, l'annexion devenait une question vivante, il est facile de concevoir l'influence que nous pourrions exercer, comme citoyens, dans le règlement de cette question, et aussi quelle influence un élément comme le nôtre — au tempérament artistique, à l'esprit conciliant et juste, à la foi vivace — pourrait avoir sur les destinées de l'Union Américaine.

« Cette influence désirable, mes amis, serait d'autant plus grande que nous aurions joué un role plus sérieux dans la vie publique américaine, que nous aurions rassuré nos voisins par une politique éclairée, sans crânerie et sans agression, en ne critiquant jamais maladroitement les institutions admirables que nous avons, en devenant citoyens, juré de défendre. Il ne faut pas oublier que la porte par laquelle l'immigrant passe en entrant en ce pays reste toujours ouverte pour celui qui n'est pas satisfait de son nouvel état, et un homme de cœur n'accepte ni la protection des lois ni le pain de l'industrie américaines, s'il ne ressent point dans son cœur d'amour et de reconnaissance pour l'hospitalité et les jouissances que lui donnent les Etats-Unis.

« Un nationalisme étroit, égoïste, est incompatible avec nos devoirs de citoyens et toujours nuisible quand on a l'imprudence de l'afficher à propos de rien et à propos de tout. Nous n'aurons notre part des avantages de la vie américaine qu'en étant sincèrement américains, en n'excitant pas, pendant que nous sommes faibles, les préjugés de ceux qui nous environnent. Evitons les embarras causés par irréflexion ou légèreté, car dans notre position, ces embarras retarderont notre progrès. Demandons nos droits comme citoyens, et les préventions disparaîtront. N'allons pas, en pratiquant l'exclusivisme au nom d'un nationalisme mesquin, donner raison à la jalousie étrangère de mettre en doute notre loyauté au drapeau étoilé. Aimons la paix, respectons l'autorité, soyons attachés aux traditions sacrées de notre race, soyons fiers de notre civisme, restons fidèles aux insti-

tutions de cette République, et nous contribuerons autant, peut-être plus, que tous les autres éléments au développement, à la grandeur future des Etats-Unis. Les destinées de cette vigoureuse République, pour être grandes et glorieuses, doivent reposer sur un conservatisme fécond, sur la justice, sur l'égalité, — et quel élément, je le demande, offre de plus sûres garanties d'ordre, de justice et d'égalité que le nôtre ? Malgré la conquête, le peuple canadien est resté libre. Il a repoussé l'oppression et forcé le pouvoir à reconnaître ses droits.

« Il n'a accepté les lois du vainqueur qu'autant qu'elles ne portaient pas atteinte à ses libertés, et pour ces libertés, il a versé son sang. Magnanime, il est devenu le fier et loyal défenseur du drapeau anglais que les hasards de la guerre avaient placé triomphant sur la citadelle de Québec.

« Son histoire, enfin, est une histoire de fidélité, de ténacité et de sacrifices, et les descendants d'un tel peuple, s'inspirant de ce passé glorieux, peuvent-ils être autre chose que les soutiens de l'ordre, les défenseurs de la société et de la patrie ? Les Etats-Unis, dans le règlement des problèmes sociaux ou économiques, qui peuvent un jour troubler leur tranquillité ou arrêter leur développement, auront besoin de l'action bienfaisante de tous les éléments conservateurs du pays, et parmi ceux-là devra figurer l'élément canadien-français.

. . . .

« Mes concitoyens, j'aime le pays de mes ancêtres ; j'ai le culte de ses gloires et de ses traditions ; son histoire fait mon orgueil ; notre langue incomparable, que m'a apprise une mère canadienne et française, je veux la parler jusqu'à mon dernier soupir, — mais je veux aussi être fidèle au serment que j'ai prêté en devenant citoyen des Etats-Unis, et servir ma nouvelle patrie avec tout le dévouement dont je suis capable, ne reconnaissant pas d'autre drapeau que celui de l'Amérique libre, ce drapeau, — symbole de la Liberté. »



L'HON. ARAM J. POTHIER

Le premier Canadien-français élu lieutenant-gouverneur dans la Nouvelle-Angleterre.

Né à Québec en 1856, ancien élève du collège de Nicolet, il émigra avec sa famille en 1870 et s'établit à Woonsocket, dans le Rhode-Island (E. U.). Membre du comité des écoles pendant quatre années, il fut élu à la législature de l'Etat en 1887 et 1888. L'année suivante, il vint à Paris comme représentant du Rhode-Island à l'Exposition universelle.

A son retour, il fut nommé auditeur des comptes à Woonsocket jusqu'à son élection à la mairie en 1894. Il fut déjà question à cette époque de sa candidature au poste de lieutenant-gouverneur, mais il préféra attendre que les événements lui procurassent une action plus certaine et plus utile.

M. Aram Pothier est un républicain intransigeant qui jouit, non seulement parmi ses compatriotes canadiens, mais parmi la population américaine autochtone, d'une réputation d'intégrité que bien des hommes politiques, de ce côté et de l'autre de l'Océan, lui enviraient. Avec son masque glabre, imberbe, sa face plutôt osseuse, ses yeux qui brillent d'une lumière intense dans une perpétuelle affabilité, il a ce quelque chose de nerveux et de placide tout à la fois qui témoigne de l'homme d'action. Il est spirituel, chaleureux dans notre langue, plein d'aperçus originaux, d'une éloquence facile sans préparation, sans morgue. C'est un simple, un modeste et un bon : voilà le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre.



Aram J. POTHIER

Lieutenant Gouverneur du Rhode Island
Etats-Unis

JEAN LE MILLIONNAIRE

Rue de la Gaîté, vers le soir d'un dimanche, le soleil vient de s'abolir, et les enfants y chantent encore leur jeunesse, et leurs cris s'éparpillent dans l'air avec les bourdonnements d'une joie heureuse.

La chaussée est envahie autant par les mamans et les ménagères qui se promènent, nu-tête, avec le tablier bleu et à la bonne franquette, que par les gosses qui se bousculent avec un plaisir criard.

Des amoureux passent, dont les jeunes filles fièrement coquettes ou aimablement gracieuses, mais tâchant d'être remarquées, et les jeunes employés, quelques étudiants et même de fameux rapins : les uns à la moustache conquérante, les autres avec la fleur à la boutonnière de l'habit neuf, se promènent, tels de petits empereurs, au milieu de ce vivant décor où les enfants disent, dans le tapage, leur bonheur de vivre!

A côté de tout ce monde qui s'agite, voici une jeune fille à la pauvre robe rapiécée, un jeune homme aussi pauvrement vêtu et une vieille, très vieille, misérablement habillée. Ils vont, se regardant et causant tristement, malgré la joie hurlante qui les poursuit.

Ces trois passants, à l'air bon, s'acheminent vers le cimetière du Montparnasse.

Arrivés près d'une petite tombe, l'homme se découvre

respectueusement, et tous trois se penchent, les larmes aux yeux....

Longtemps ils regardent la petite pierre indifférente qui recouvre la terre où le vieux père fut enterré, il y a six mois.

Religieusement, la vieille très vieille se baisse, et, cueillant une petite fleur, elle la donne au fils profondément ému.

Cette scène muette, est belle dans sa grande tristesse.

Après avoir dit une suprême prière et parlé au cher mort, tous trois marchent et parcourent lentement plusieurs allées de la cité de la Mort où seules les fleurs rient au soleil.

Leur cœur n'a point besoin de l'envahissante tristesse, il saigne déjà assez à l'approche d'un déchirant adieu.

Car, c'est le dernier soir que Jean passe avec sa chère mère et sa bonne petite sœur.

Avant la nuit, il partira pour bien loin. Il a rêvé au Klondike, et il est pris d'une fièvre amoureuse pour cet eldorado perdu dans des glaciers. Il veut chercher l'aventure aux pays merveilleux où l'or vient de luire.

Avant qu'il ne montât dans le train qui le devait emporter, la vieille a bien embrassé son Jean dont les yeux sont mouillés de larmes, et cette bonne mère sent son cœur battre plus vite, tandis que ses dents se serrent d'émotion et que de ses yeux coulent des pleurs qui sont peut-être des jours arrachés à ceux qui lui restent à vivre.

Cette séparation est bien dure pour elle. Assise, écrasée sur un banc de la gare, elle s'abîme dans une douleur immense, — une douleur qui la tuerait si sa fillette par ses soins et ses mots consolants ne lui rappelait que Blanche aussi est son enfant et qu'elle n'a plus qu'elle pour marcher dans la vie.



Combien le facteur est guetté avec anxiété et les lettres attendues avec impatience! Et quand il en arrive une de Jean, elle est lue et relue bien des fois. On la sait par cœur; et la vieille répète à Blanche ce que celle-ci sait également. — Mais c'est si intéressant!

Le « p'tit » a vu l'Angleterre, la mer avec ses infinies beautés, et le Canada qu'il parcourt jusqu'à ce qu'il arrive, enfin, au fameux Klondike. Et dans chacune de ses lettres, il raconte les choses nouvelles qu'il a vues et les merveilles qui l'ont ébloui. Puis, au bas de la dernière page, avant de la signer, il a su y mettre, toujours, un baiser de son cœur pour la mère et pour la sœur.

Mais..... pourquoi donc les nouvelles ont-elles cessé de venir?

Est-il malade? — Serait-il..... mort!

— Non, ce n'est pas possible. Dieu sait que c'est pour rendre heureuses et faire riches sa mère et sa sœur, que Jean, le bon fils, est parti. Et Dieu est juste.

Cependant, il est bien triste le pauvre logis où petite sœur Blanche a beau travailler tard le soir — depuis que les pièces d'or, mises de côté autrefois, ont fondu dans les mains d'un boursier, — et lutter courageusement, l'impitoyable misère ne les guette pas moins.

Dix-huit mois sont passés depuis le départ de Jean.

La vieille est bien vieillie; et, le chagrin de n'avoir plus de nouvelles du « p'tit » la courbe davantage — pauvre mère dont le cœur saigne de tant d'inquiétude!

Blanche la console de son mieux: et, la pauvrette qui lui cache ses privations, rallume la lampe pour travailler encore, quand la vieille dort.

Souvent, quand nous regardons en arrière, nous sommes surpris de cet éboulement subit d'heures et de jours qui se sont enfuis pendant la minute où nous songions, et nous regrettons amèrement cette course vertigineuse du Temps alors que d'autres en voudraient précipiter la marche afin de voir plus vite le rayon de soleil qui doit leur sourire. Tel était le cas particulier des deux femmes quand elles caressaient l'espoir de revoir l'absent de mois en mois.

Un soir que le propriétaire leur avait écrit qu'il les chassait dans vingt jours, la vieille — qui s'éteignait comme une lampe sans huile — se coucha pour ne plus se relever.

La douleur et la misère endurées par l'héroïque Blanche

— se devinent mieux qu'elles ne s'expriment. Mais son dévouement fut aussi grand que son malheur.

Elle écoutait, le cœur serré, prête à fondre en larmes, sa mère appelant le fils absent depuis tant de mois. Et la vieille voulant bénir ses deux enfants ne pouvait appuyer qu'une main sur la tête de Blanche, tandis que l'autre retombait dans le vide, avec désespoir.

Pendant que la pensée de la malade s'en allait en un vol éperdu vers les contrées lointaines qui gardaient le fils, la sœur songeait au passé heureux et aux tristesses de l'heure présente.

— La destinée aura-t-elle pitié de toi, pauvre enfant !

— Mère, reverras-tu ton fils ?

*
* *

La fatalité a empêché les dernières lettres de Jean de parvenir jusqu'à sa mère. Et, pourtant, ces lettres disaient l'espoir, racontaient les richesses qu'il amassait en pepites d'or qui seraient bientôt changées en billets de banque : ces lettres donc, étaient prometteuses de bonheur pour les deux femmes ployées sous la misère.

Après un travail acharné, un labeur de géant, il pouvait songer à un bel avenir et entrevoir la cité de bonheur dont la clef est d'or.

Dans ces contrées de neiges presqu'éternelles, pendant qu'il entassait ses deux millions, le soir, avant de dormir il pensait toujours à la joie qu'il apporterait là-bas, à la sœur jolie et à la vieille bonne mère qu'il aimait, si naturellement, de tout son cœur.

Enfin, il se décida à partir, jugeant sa fortune suffisante et ayant hâte de revoir la France, d'embrasser celles qui l'attendaient.

Durant tout le voyage du retour, il lui semblait revoir les mêmes figures adorées. Mais cette fois, il arriverait à l'improviste, et la surprise et la joie seraient plus grandes.

Ses rêves le berçaient dans tant de bonheur, qu'il ne cessait de se réjouir à l'avance, de la joie immense qu'il aurait de leur faire partager cet or éblouissant, tout à lui.

Paris apparait déjà, de loin. Et plus il approche, plus son cœur bondit de plaisir.

— Te voilà donc ô Paris! — Paris que je salue d'un air vainqueur. Car, maintenant nous aurons notre part de jouissance et de bien-être.

— Je suis parti miséreux, et je reviens riche, capable de conquérir une place au soleil de tes splendeurs!

Et il entre dans Paris.

L'énorme cité d'amour, de joie et de douleur résonne de ses bruits ordinaires et son brouhaha bourdonne ses mêmes refrains d'activité et de vie. Et dans l'air c'est la même chanson.

— Cocher, rue de la Gaîté, numéro 41. Et vite. Le pourboire sera bon!

Paris, qui est une patrie adorable, défile sous ses yeux attendris dont les regards sont des baisers de bonheur.

C'est bien le Paris d'autrefois, mais tout y semble plus gai. Et, en une courte vision, l'affreux Klondike passe dans sa mémoire.

Mais voici de jolies parisiennes. Elles sourient et charment. Parmi tant de fleurs, elles sont les roses de Paris.

La voiture va vite. On arrive.

Boulevard Edgar-Quinet, au coin de la rue de la Gaîté, le tapage et les cris se taisent tout à coup. Quel est donc ce cortège funèbre qui vient?

C'est le corbillard des pauvres, très pauvres. Et six personnes seulement le suivent.

De l'avenue du Maine, arrivent les bruits de la fête du quartier : la grosse caisse met tout en branle et les fifres et les orgues de barbarie complètent la fanfare.

Les chevaux mécaniques tournent avec les enfants affolés qui clament leur plaisir.

Pendant ce temps, et dans ce cruel contraste, le corbillard va toujours lentement. Beaucoup se découvrent au passage : ils savent quelle grande dame est la Mort. Elle force chacun de nous à lui être fidèle. Et ses caprices sont des ordres si absolus!

La voiture arrête au 41, au moment même où l'on défait

les tentures funèbres de l'entrée de la porte. Alors le cœur de Jean se serre d'une inquiétude qu'il ne saurait définir.

Il entre chez la concierge qui le regarde avec des yeux hébétés, sans rien dire.

— Ma mère est-elle chez elle ? dit il, très vite.

— Mais, Monsieur, vous ne savez donc pas la triste nouvelle ?

. . . .

Et en quelques mots stupéfiants et horriblement cruels, Jean venait d'apprendre que sâ mère était morte de peine et de misère. Et le corbillard rencontré était le sien !

Ecrasé par une douleur si inattendue, il devient pâle et prêt à trébucher.

Ce millionnaire eut donné toute sa fortune pour la vie de celle qu'il aurait voulu riche et heureuse.

En une minute, le rêve, — à la veille de la réalité, croyait-il, déjà, — s'écroulait dans le fracas de tous ses espoirs.

Pendant qu'il faisait de si beaux songes, en apportant des sacs d'or, sa pauvre mère mourait de misère en appelant son « p'tit » !

Il croyait avoir vaincu la destinée, et celle-ci s'était redressée plus terrible pour le frapper au cœur.

Enfin, il essaie de rejoindre le cortège, mais le cortège est déjà arrivé.

Et on refuse à cet homme en délire d'ouvrir le cercueil qu'il embrasse, alors, dans une étreinte de désespoir en criant tout son amour à sa vieille mère morte en pensant à lui, avec peut-être son nom sur les lèvres.

C'est en vain que Blanche essaie de le consoler.

La douleur a des digues qui la doivent renfermer sous peine de débâcle.

Un navire de quinze nœuds n'en peut donner vingt. Si vous le forcez, il fait comme celui de Philéas Fogg : il saute.

Croire enfin tenir le bonheur, et arriver à la minute fatale du plus cruel des dénouements, c'est assez pour faire chavirer le cerveau le mieux équilibré.

Et voilà pourquoi, au cimetière du Montparnasse, 4e division, près de l'allée transversale, vous verrez souvent errer un pauvre fou, d'une douce et tranquille folie, mais dont les yeux disent la douleur la plus terrible.

Il va, du tombeau de sa mère tout chargé de giroflées, de myosotis, de pensées et d'immortelles, au grillage d'une autre tombe bien ancienne sur laquelle a poussé un acacia qui, fécondé par la terre des morts, se dresse magnifique de verdure et de vie dans la cité de tristesse.

Et quand la musique résonne à la fête du Lion de Belfort, tout à côté, lui, il croit ouïr les éternelles fanfares du mystérieux au-delà.

Aujourd'hui, j'ai vu près de Jean, une jolie jeune femme en deuil, Blanche, qui le cœur deux fois brisé, venait chercher le pauvre millionnaire.

Il tenait encore, pressée sur ses lèvres, une pensée cueillie sur la tombe de la vieille, très vieille, qui fut tant aimée !

Rodolphe Brunet.



Rondel aux Rimeurs

Rimons pour rien ; pour le plaisir
De clangorer en belles rimes.
Tant pis si l'on nous fait un crime
D'enchanter ainsi nos loisirs.

De plus malins ont su choisir
Des distractions dont nous rimes :
Rimons pour rien : pour le plaisir
De clangorer en belles rimes.

Cèderons-nous au vain désir
De voir qu'enfin on les imprime ?
L'Idéal dont nous nous éprîmes
Combien peu sauraient le saisir.
Rimons pour rien ; pour le plaisir.

A Rouquet

L'AVEU

Elle était pure, douce et belle
Ainsi qu'une étoile des cieux ;
Et Lui s'était assis près d'Elle
Et songeait, les yeux dans ses yeux.

Il songeait qu'il est sur la terre
De splendides illusions
Mais qu'en un instant, leur mystère
S'écroule au vent des passions ;

Il songeait qu'il est de beaux rêves
Promis à l'âme des humains
Mais qu'ils fuient toujours vers les grèves
Et se perdent par les chemins ;

Il cherchait la raison suprême
Du charme qui l'envahissait,
Il doutait de son bonheur même,
Du printemps qui resplendissait !

Puis il parlait à son idole
Et, tout tremblant d'émotion,
Il avait peur que la parole
Ne trouble en lui sa vision.

Vraiment, disait-il à voix basse,
Croirai-je à la réalité ?
Se peut-il que rien ne s'efface
De ton idéale beauté ?

Désormais, qu'importe la vie
Auprès d'un tel enchantement :
Il n'est nuls trésors que j'envie
Puisque je t'aime éperdûment !

Du destin que pourrais-je attendre,
Que pourrais-je encore désirer :
Toute ma joie est de t'entendre,
De te voir et de t'admirer.

Non, je ne suivrai plus les foules
Et tous leurs tribuns querelleurs,
Je n'irai plus ouïr les houles
Des océans aux flots hurleurs ;

Non, les assauts de la tourmente
Ne sauraient plus me captiver :
A tes pieds, ô ma chaste amante,
Je reviens m'asseoir et rêver.

Délaissant les prêcheurs moroses,
Je préfère aller, tous les deux,
Explorer des horizons roses
Et des pays bleus fabuleux ;

Loin des bruits de la multitude,
Je préfère, à l'ombre des bois,
Nous aimer dans la solitude
Et nous y perdre quelquefois.

Près de toi, vierge que j'adore,
J'entrevois un monde ignoré,
J'ose à peine évoquer encore
Les jours sombres où j'ai pleuré.

Pourtant, sur l'humaine souffrance,
Bien souvent, je me suis penché,
J'ai connu la désespérance,
Sans but, j'ai bien longtemps marché.

Mais que dis-je? Je veux proscrire
Ces souvenirs, en ce beau jour;
Va, j'ai bien droit à ton sourire,
A ta caresse, à ton amour.

Ne me dis pas que le temps passe,
Que notre bonheur est compté
Et que notre amour, dans l'espace,
S'envole vers l'éternité !

Puisque, plus tard, sur nos demeures,
Viendront fondre les noirs autans,
Laisse-moi savourer les heures,
Les plus courtes de nos vingt ans !

O toi dont la beauté m'enivre,
Permets-moi, mon ange aux yeux doux,
Comme un enfant heureux de vivre,
De m'endormir sur tes genoux !

Jean Sévère.

Paris, Avril 1898.



Rose de Noël

..... Depuis une demi-heure nous marchions dans le brouillard ; nos pieds faisaient craquer la neige.

— J'avais oublié que ce fût si loin ! dit-elle.

Sa voix était musicale, avec un accent étranger, on ne savait lequel.

— Voilà une observation, Mademoiselle Skiold, qui me fait sentir combien je sais peu tromper l'ennui de la route, répondis-je d'un ton piqué.

Elle ne releva pas ma remarque et balança les petits patins qu'elle portait suspendus au bras dans une gaîne de soie blanche.

Yvonne était vêtue d'une robe d'étoffe blanche et moelleuse.

J'avais trente ans, elle, dix-huit à peine. Une tante de ma mère l'avait adoptée deux ans auparavant. Autour de sa naissance on flairait un mystère que Mme Lamotte n'avait encore revélé à personne.

« Sa mère, fille d'une de mes amies intimes, me l'avait léguée en mourant ; le père était Suédois. C'est une riche héritière ».

On n'en tirait rien de plus.

J'étais venu de Dijon, où se trouvait alors mon régiment, passer trois jours chez ma vieille parente, veuve sans enfant et qui vivait toute l'année à la campagne.

Les instances de ma mère m'avaient décidé a demander un

congé, afin de répondre à l'invitation de ma grand'tante. Il y avait cinq ans que je ne l'avais revue, et, arrivé de l'avant veille, je regrettais de m'être dérangé, d'autant que je n'ignorais point pourquoi l'on m'avait si fort poussé à cette visite Yvonne ne me regardait même pas : elle était prévenante pour Mme Lamotte, et pour moi d'une indifférence qui frisait l'incivilité.

— As-tu apporté tes patins comme je t'en avais prié? m'avait demandé la vieille dame le matin même.

— Oui, ma tante.

— Yvonne, voilà qui te plaira. Tu pourras patiner ailleurs que sur la carpière... Je te la confie, André. Allez à l'étang du bois et ne vous y attardez pas.

Avec cette recommandation nous étions partis. Je comptais sur le grand air pour délier la langue de la jeune fille. Toutes mes tentatives de conversation avaient tourné au monologue. Elle fixait sur moi ses yeux changeants, sans répondre, si ce n'est à une question directe. Je la trouvais, laide, trop pâle ; ses cheveux d'un roux chaud, coiffés d'une toque de cygne, faisaient à sa figure une auréole phosphorescente.

Ce jour-là, 24 décembre, à deux heures de l'après-midi, je me rappelle que je tirai ma montre et que mes doigts emprisonnés dans de gros gants, déboutonnèrent puis reboutonnèrent maladroitement mon manteau.

Nous grimpions une côte raide, caillouteuse sous la neige. Les arbres chauves, tout givrés, allongeaient leurs branches dans le brouillard.

— Ces chênes n'ont-ils pas des airs de spectres bienveillants, dit-elle enfin... Arrêtez-vous et fermez à demi les yeux.

Un instant, elle demeura immobile ; je l'imitai, et, bien que je ne vîsse rien de particulier au groupe d'arbres en question, j'étais trop poli pour la contredire.

— C'est aujourd'hui vieille de Noël. Tante me ménage une surprise comme aux petits enfants.

Elle me regarde et sourit. Nous nous étions remis en marche. L'an passé, continue-t-elle, j'ai été bien triste parce que je n'avais de sapin de Noël, comme chez nous.

Ce « comme chez nous » fut prononcé avec une modulation plaintive.

Nous arrivions à l'étang, gelé après une grosse chute de neige, et dont je ne pouvais mesurer l'étendue à travers l'épaisse brume. Pas un son, aucun être humain. C'était une solitude au milieu des bois. Je trouvais cela horriblement triste. Yvonne, en revanche, montrait un entrain que je ne lui avais pas encore vu. Adossée à un saule qui pleurait des aiguilles de givre, elle me présenta l'un après l'autre ses pieds fort petits, et j'y vissai les patins. Une fois sur la glace, elle la frappa de la lame de fer, — deux coups secs, — balança sa taille flexible à droite, puis à gauche, paresseusement, accéléra peu à peu l'impulsion et fila comme un trait. On eût dit une mouette des lacs. Je l'eus bientôt rejointe, et nous glissâmes côte à côte en une ondulation rythmée. Rien n'est comparable à la volupté froide de cette course vertigineuse, pareille au vol, sans effort, sans secousse, avec un charme de danger et de fuite immatérielle.



Dessin de Raoul Barré.

J'avais renoncé à soutenir la conversation, et la jeune fille semblait oublier ma présence. Souple, elle allait, les lèvres

entr'ouvertes, le regard fixe, comme si elle eût volé à un but deviné par elle derrière les vapeurs grises au milieu desquelles nous nous mouvions. Parfois, les touffes hautes des roseaux ne nous traçaient qu'un étroit sentier et nous égrenions en passant les cristaux de leurs panaches.

Yvonne, soudain, inclina à gauche et s'enfuit dans le brouillard; je me lançai à sa poursuite, elle redoubla de vitesse. Cela m'irrita et je m'obstinai; mais à chaque fois que je croyais l'atteindre elle faisait un coude brusque, alors que, suivant l'élan donné, je m'éloignais d'elle. Par instants, elle tournait la tète et son sourire me narguait. Qui nous eût vus fuir ainsi dans cette lueur terne d'hiver nous eût pris pour deux ombres de damnés voués à une course éternelle.

Je n'ai pu oublier mes impressions de ce jour-là: elles étaient très nouvelles; rien n'y ressemblait dans ma vie ordinaire. Les combinaisons de mots les plus étranges, les plus vagues métaphores ne sauraient les rendre. A cette heure, quinze ans après en vous en parlant, je sens le brouillard d'alors m'envelopper, me pénétrer. Nous le coupions comme si cela eût été du coton grisâtre, mais très tenu. Yvonne m'impatientait. Dans son vètement blanc, bordé de cygne, il me semblait voir voler devant moi quelque malin esprit.

Cette course silencieuse dura longtemps.

Enfin, essouflée, Yvonne s'arrêta et m'attendit. Elle riait gaiement, franchement.

— Vous rendez les armes, n'est-ce pas ?

— Je me croyais bon patineur, mais vous m'avez battu, répondis-je en l'enlaçant d'une courbe rapide qui fit crier la glace sous le fer de mon patin.

Ses yeux gris sombre, malicieux, cherchaient les miens ; un rose délicat animait ses joues auréolées de cheveux ébouriffés dans la fuite : je crus la voir pour la première fois par une captivante métamorphose.

Un rayon de soleil, comme une diffusion de clarté, bleuit tout à coup le brouillard, qui se découpa en draperies ondoyantes; les arbres déroulèrent des écharpes cotonneuses, des fumées blanchâtres s'élevèrent des fourrés. Et ce

décor d'un voilé lumineux, infiniment doux à l'œil, changeait de seconde en seconde. Des bouquets de saules, de distantes futaies émergeaient soudain derrière une gaze impalpable nouée autour d'eux pour se faire très vagues l'instant d'après. D'autres à la base vaporeuse, plongeaient leur faîte dans le bleu en de merveilleuses décroissances de ton : gris de cendre, gris de perle, améthyste lacteuse, lapis-lazuli éblouissant. Parfois des traînées brumeuses passaient sur l'étang : cela était froid et nous tombait aux épaules en chape humide ; un coup de vent les emportait. Alors nous apercevions des contours de collines au loin, et, dans une fugitive échancrure, la plaine poudrée de neige, avec ses chaussées marquées par les files de peupliers noirs, ses villages épars, leurs clochers montant la garde, maculés sur le blanc tapis immense. Au-dessus de nous, l'azur du ciel limpide et glacé.

Je mesurai alors l'étendue du marais : il avait bien une lieue de long sur une demi de large.

Yvonne m'avait abandonné ses deux mains, et, enlacés ainsi, nous glissions sur la glace unie, dans cet air dont les atomes étincelaient. La jeune fille ne riait plus.

— Que c'est féerique ! dit-elle. Je voudrais que l'étang se prolongeât par-delà la France et la mer jusqu'au nord. Souvent j'ai désiré m'asseoir dans un traîneau fourré d'hermine, attelé de rennes, et m'en aller ainsi vite, vite vers la Suède. N'aimeriez-vous pas à voir la Suède ? J'en ai une envie folle. Une aurore boréale, que ce doit-être beau !

Elle parlait avec animation, tournant vers moi ses prunelles changeantes. Jamais une femme ne m'avait vanté les aurores boréales, et toutes celles que je connaissais ne rêvaient rien au-delà de Paris.

Quelques minutes plus tard, le fantastique décor se voila. Le brouillard accourait de la plaine en masses envahissantes. Il s'épaississait autour de nous plus dense qu'auparavant. Ce court après-midi de décembre s'éteignait...

— Voici la nuit ! Il faudra rentrer.

— Oh ! non. Vous partez demain et je ne puis venir patiner seule ici.

Ses mains pressaient les miennes pour donner plus de force à ses paroles, et, caressante comme une enfant qui supplie, elle s'appuyait à moi, m'enveloppant de son charme pénétrant et exotique.

Je cédai.

Et nous repartîmes dans le brouillard doublé de crépuscule. Les troncs des saules prenaient des airs de fantômes, et les roseaux nous guettaient. Yvonne le remarquait avec des inflexions de voix peureuses ; ses yeux brillaient d'excitation. Positivement elle me grisait. A peine pouvions-nous encore distinguer notre route. La brume se faisait palpable, lourde : elle nous séparait du monde où l'on babille et s'agite. Je sentais à travers le gant la chaleur de la main fine de la jeune fille. Plutôt fuir ainsi la nuit entière que de relâcher cette étreinte !...

C'était comme en un rêve, et tous deux, pris par le vertige de ce vol dans la nuit froide, nous allions devant nous toujours, vers ce pays où m'entraînait l'étrange créature. Rien de visible. L'obscurité filtrait dans le brouillard. Nos patins courraient avec un grincement léger ; la robe d'Yvonne faisait frou-frou en frôlant mon pantalon. Un couple d'ombres emporté dans une lueur de limbes.....

— Où sommes-nous ? dit-elle soudain comme éveillée en sursaut.

Cette question me rappela à la réalité et je compris quel danger nous bravions, aventurés ainsi loin du bord, la nuit venue.

— Ma foi, je n'en sais rien, répondis-je en retenant ses mains qu'elle retirait. Ne vous éloignez pas.

— Tante sera inquiète. Combien la nuit est vite tombée ! Je ne m'en suis pas aperçue. Regardez à votre montre.

Pour lui obéir, je frottai une allumette qui ne flamba qu'une seconde et s'éteignit dans l'air humide.

— Il est quatre heures et demie!... Avez-vous froid ? Etes-vous fatiguée ?

— Non... Je vous vois à peine — Elle posa sa main sur mon bras. — Je ne distingue que votre moustache toute blanche de givre.

Elle rit, son rire vibra étrangement dans le brouillard.

Nous étions en face l'un de l'autre sur la glace, lisse en cet endroit comme le verre poli :

— Nous avons été bien imprudents de nous aventurer aussi loin, Mme Lamotte me grondera, dis-je d'un ton dégagé, mais en réalité très inquiet, car je ne savais quelle direction prendre pour regagner notre point de départ.

— Il ne faut jamais se repentir de ce qu'on a voulu faire, fit-elle remarquer avec brusquerie.

Nous repartîmes enlacés et muets. J'étais de nouveau irrité contre elle. L'énigme de cette bizarre nature s'embrouillait toujours au moment où je croyais l'avoir devinée. Son âme fuyait devant moi enveloppée de brume ainsi qu'une heure auparavant sa forme blanche.

Silencieux nous coupions lentement le brouillard, au basard tout à fait.

— Si la glace venait à craquer !... fit-elle à voix basse.

Cette idée me hantait, mais, de l'entendre exprimer mes craintes, un frisson me pénétra les os.

— Que j'ai été imprudent ! m'écriai-je.

— Ne vous affligez pas pour moi : cela ne me ferait rien de mourir.

Elle dit cela d'un ton de raillerie triste.

Très jeune il paraît si facile de mourir ! La vie est une demeure à laquelle on n'a pas eu le temps de s'attacher et les innombrables fils d'araignée qui vous y entraîneront plus tard n'ont pas encore tissé même leur trame. Lorsqu'on est vieux, on ressemble à ce Gulliver qui se vit un matin lié au sol par les multiples cordelettes des Liliputiens.

— Pour vous, c'est autre chose, continua Yvonne. Vous seriez fort marri de mourir dans quelque trou de glace. J'ai vu tout de suite que vous aimiez la vie et que vous vous y trouviez très bien.

Je voulus protester qu'un soldat ne redoutait pas la mort Elle eut un rire moqueur qui me déplut. Puis elle se mit à chanter en suédois, — un heurt de mots inconnus, comme un froissement rude de galets, — et je me laissai

insensiblement reprendre à l'inexplicable magie de cette fille extraordinaire. Sa voix était comme toute sa personne : bizarre, inculte, mais ensorcelante.

Dans une situation pareille une autre femme se fût cramponnée à moi, pleurant de frayeur... Yvonne chantait.

L'obscurité était profonde, et, perdus sous le brouillard traître, nous paraissions tous deux inconscients du danger. L'enfant du nord se retrouvait en son élément sur cette glace perfide, dans cette brume enveloppante, et, moi, j'eusse maintenant suivi partout cet être incompréhensible qui chantait ainsi pressé contre moi, les mains dans les miennes.

... Le chant cessa brusquement. On entendait un carillon d'angélus, tellement étouffé par le brouillard qu'il semblait très lointain.

— Nous sommes près du bord, fit-elle.

En effet, des touffes de roseaux se dressaient autour de nous, et nous y entrions à l'étourdie, ce qui nous faisait rire.

— Savez-vous ce que j'ai chanté ? dit-elle.

— Non, je n'y ai pas compris un traitre mot.

— C'est la plainte d'Ingeborg, de la *Frithiof's Saga*..... Je parie que vous ne savez pas ce que c'est que la *Frithiof's Saga* ?

— Je vous demande pardon : je sais ce que c'est un poème suédois. Mais j'ignorais qu'on l'eût mis en musique... Ce sont des choses qui ne se font pas chez nous, ajoutai-je en raillant.

Elle ne répondit pas.

Les bouquets de roseaux se faisaient plus nombreux. La cloche s'était tue.

Nous avancions très lentement. Je sondais la glace,

Maintenant Yvonne chantait à mi-voix un récitatif sauvage, comme la marche d'un guerrier mort. Elle s'interrompit pour me dire :

— Je voudrais que vous puissiez comprendre ce que je chante : cela vous plairait à vous qui êtes soldat. C'est ma nourrice qui m'a appris ces choses ; elle parlait peu, mais

elle aimait à chanter, — ce chant-là surtout. — Elle était suédoise, et quand je suis venue en France, elle est retournée dans son pays.

Alors il nous parut que le brouillard devenait rouge et le fer de nos patins sonna contre la neige du bord !

Un grand feu de broussailles flambait tout voilé au pied des hêtres noueux dont les branchages se tordaient dans une pénombre humide. La silhouette d'un cheval se dressait entre les flammes et l'étang. Par instants, deux formes d'hommes passaient devant le brasier ; ils chargeaient du bois, sur un traîneau. Leurs gestes nous semblaient démesurés et alourdis. Ça et là, empilés symétriquement, des tas de bois neigeux.

— Holà ! criai-je aux paysans.

Cette voix sortie du brouillard les fit tressauter, et ils se retournèrent, interrogeant la nuit, sans nous apercevoir encore.

Chaussés de nos patins, nous marchions péniblement. Je soutenais Yvonne qui riait de nos faux pas. Clopin-clopant, nous arrivâmes auprès du feu. La jeune fille se laissa tomber sur un tronc d'arbre couché-là, et je m'assis à côté d'elle.

Les bûcherons restaient bouche bée, les bras ballants de voir surgir du marais cette femme blanche et cet officier.

Où sommes-nous ? leur demandai-je.

Ils me dirent le nom d'un village. Je l'ai oublié : il y a si longtemps de çà?

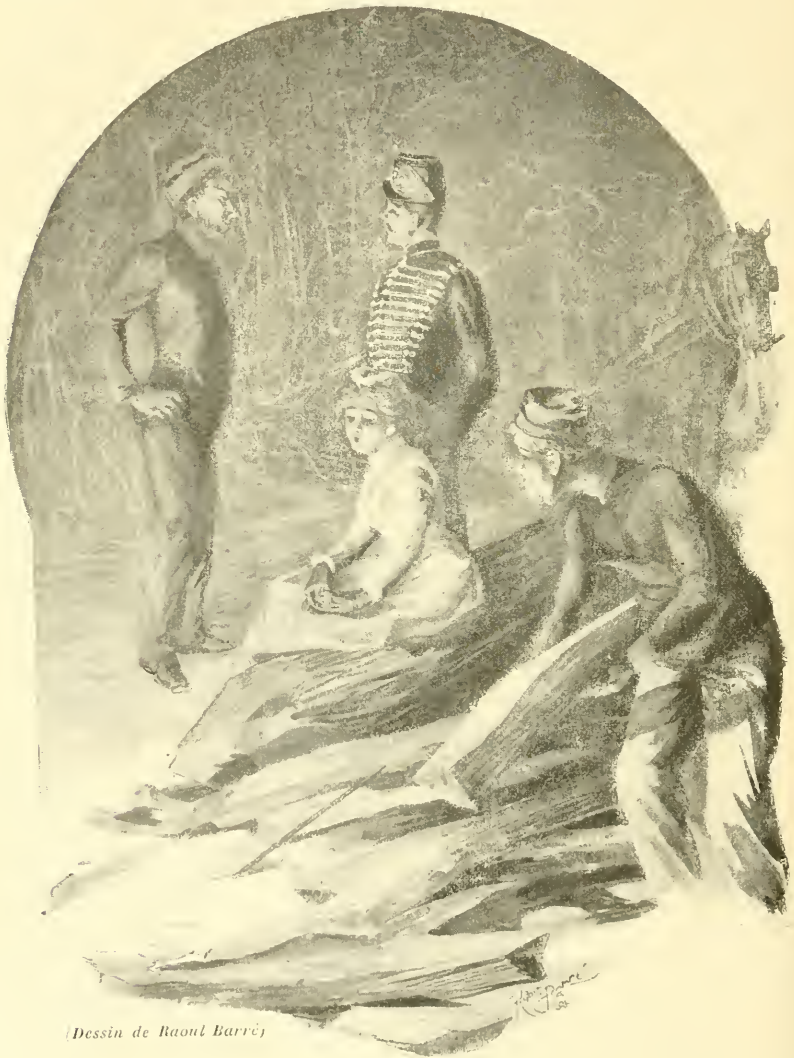
— Ah! je m'y reconnais ! s'écrie Yvonne. Nous avons coupé l'étang en biais. Nous aurions pu nous égarer plus complètement encore, Il faudra traverser le village pour gagner la route ; de là nous aurons trois quarts d'heure de marche jusqu'à la maison.

— Vous avez eu une fière chance que la glace tienne fort. remarqua le plus jeune des bûcherons.

Le plus âgé, un grand vieux voûté haussa les épaules. Tous deux nous tenaient pour fous, cela était visible aux clignements d'yeux qu'ils échangeaient.

— L'étang est donc profond ?

— Pour ça, oui. Un de chez nous s'y est noyé par un brouillard comme celui-ci ; il a cru que la glace portait tout du long. L'eau est basse en été ; c'est l'automne qu'elle monte.



(Dessin de Raoul Barré)

Les paysans ont toujours toutes prètes de ces histoires à vous donner le frisson.

Je me tournai vers Yvonne. Elle ne prètait aucune attention aux paroles du jeune homme et regardait les branchages

craquer dans le brasier. Par moments les flammes dardaient haut, prises de rages incompréhensibles, puis soudain se faisaient courtes et se tordaient sur les tisons comme de rouges serpents à l'agonie. A l'entour, le brouillard se résolvait en gouttelettes ; des naseaux du cheval sortaient deux jets de vapeur, et, à trois mètres du feu, le bois de hêtres s'évanouissait dans la nuit embrumée. C'était fantastique, et il me semble que toute cette scène évoquée du brouillard allait se voiler et disparaître.

— Permettez-moi d'ôter vos patins, dis-je à Yvonne.

Elle me laissa faire. Je m'étais débarrassé des miens.

Quelle direction devons-nous prendre ? demanda-t-elle.

— Ces braves gens nous remettront en bon chemin.

Les bûcherons achevaient leur ouvrage et nous conseillèrent de les attendre : en allant sans guide vers le village, nous risquions de nous égarer encore.

J'errai autour du brasier et m'arrêtai en dehors du cercle de bizarres lueurs qu'il projetait. Yvonne parlait aux paysans qui allaient et venaient, de lourdes bûches de bois sur les bras. Des reflets rouges leur plaquaient le visage, lorsqu'ils passaient devant le feu, et leur faisaient luire des gouttes de sueur aux tempes. Ils avaient ôté leur blouse, et portaient des tricots de grosse laine brune, avec un bord bleu autour des poignets et du cou. La jeune fille, debout, étendaient ses mains dégantées vers les flammes, qui pourpraient sa robe blanche, — les épaules et la tête plus vaguement estompées, — ce qui ajoutait à l'étrangeté de sa personne... Non, ce n'était point celle que je rêvais pour femme. Son âme fuyante avait des racines ailleurs — je ne savais où, — dans un monde lointain. A la vouloir suivre, je me perdais, et j'en éprouvais contre elle du ressentiment.

— Avez-vous des enfants ? demandait-elle au plus âgé.

— Sept, mademoiselle ; en voilà un, répondit-il en désignant sen compagnon, un gars de vingt ans.

— Où demeurez-vous ?

— A l'entrée du village.

— Pourquoi travaillez-vous par le brouillard ? Vous auriez pu venir ici un autre jour.

— Quand il y a de l'ouvrage, on le fait par tous les temps.

— Irez-vous à la messe de minuit ?

— Si on n'a pas trop sommeil.

La charge de bois était tout entière empilée sur le traîneau, Le vieux prit la tête du convoi, et nous nous engageâmes sous les arbres auxquels la neige montait en talus, dans la brume silencieuse qui se faisait moins dense à mesure que nous nous éloignions du marais. Derrière nous, le brasier s'éteignait au pied des troncs indécis. De temps en temps un cri rauque des hommes pour exciter le cheval, un reniflement de la bête, le tressautement du traîneau aux ornières.

Nous ne parlions pas. Yvonne avait accepté mon bras, et, de nouveau, j'étais troublé de l'avoir si près de moi. Avec toute autre femme, après ce long tête à tête et dans l'insolite de cette course, j'eusse risqué quelque remarque sentie. L'étrange fille ne s'y prêtait en aucune façon. Auprès du campement des bûcherons je l'avais surprise, il est vrai, fixant sur moi de profonds regards inquisiteurs, mais quand nos yeux se rencontraient, elle se détournait d'un air indifférent.

Au bout de vingt minutes nous vîmes de petites lumières tremblotantes et clairsemées étoiler le brouillard, ainsi que des quinquets fumeux, des maisons basses surgirent. Nous entrions dans le village.

— Nous y v'là, dirent les paysans. Suivez tout du long la grand'route jusque chez vous ; il n'y en a pas d'autre.

Ils s'arrêtèrent devant une de ces fermes qu'on entrevoyait vaguement. Je les remerciai de nous avoir servi de guides.

— Un joyeux Noël ! leur cria encore Yvonne.

— Grand merci. On vous la retourne, répondirent-ils.

Et nous nous éloignâmes.

On voyait à travers les carrés de vitres l'âtre flamber dans les maisonnettes éparses.

— Si nous en avions eu le temps, j'aurais demandé aux bûcherons de nous laisser entrer chez eux, dit la jeune fille.

Regardez ici. — Elle m'indiquait une fenêtre où passaient des ombres d'enfants. — N'est-ce pas joli ? Je voudrais avoir une chaumière et faire la soupe dans ces grandes marmites qu'on suspend au-dessus du foyer. N'aimeriez-vous pas aussi ?

— Faire la soupe ? Oh non, Je ne saurais comment m'y prendre.

Elle eut un rire très gai.

— Je ne dis pas faire la soupe, mais avoir une chaumière.

— Oui, à condition de n'y pas être seul.

Je dis cela d'un ton d'excessive indifférence : je craignais de l'effaroucher juste au moment où l'oiseau sauvage voletait plus près de moi.

— Etre seule ! Oh ! non..., fit-elle.

— Avec qui donc voudriez-vous y vivre, mademoiselle ?

— Avec qui ? Mais avec...

Elle s'arrêta, balbutiant ; puis, reprenant soudain courage :

— Mais avec mon mari, cela va sans dire ! Court silence. Ce naïf aveu me prenait au dépourvu. Je ne sus que répondre.

Au bord du chemin se dressait une petite église, une lueur terne en découpait les vitraux. Six coups vibrants tombèrent d'un invisible clocher sur le village recueilli pour sa veillée de Noël dans la nuit, la neige et le brouillard.

— Entrons ! dit Yvonne prise d'un caprice. Il n'est que six heures ; nous serons à la maison avant le souper.

Nous entrâmes. C'était obscur, avec une odeur d'encens et d'étable. Quelques cierges brûlaient mystérieusement dans cette pénombre, et la lampe du chœur oscillait comme récemment touchée par une main légère. Trois vieilles femmes priaient dans un coin ; elles tournèrent la tête au bruit de nos pas, sans cesser de remuer les lèvres. Ma campagne s'était signée. Nous avancions dans le couloir du milieu ; arrivés à la grille du maître-autel, nous nous arrêtâmes. La jeune fille les yeux levés, toute nimbée de blancheur, restait là sérieuse. Je la regardais, et je vis passer sur son visage comme la crispation d'une pensée dou-

loureuse. Cela me fit mal. De quel souvenir était-elle effleurée? Qu'avait-elle vu ou entendu pour en souffrir encore ?

— Allons-nous-en ! fit-elle brusquement.

Elle prit les devants à pas pressés, et nous nous retrouvâmes dans le brouillard.

Depuis longtemps nous marchions sans parler, Yvonne s'appuyait à mon bras, un peu lasse.

— Vous me trouvez bien désagréable, assurément ? dit-elle tout à coup avec un éclat de rire bref.

— Non, mais un peu, un peu...

— Étrange ! acheva-t-elle. Tante me le répète sans cesse. Je ne sais pas babiller comme les autres jeunes filles. Elles aiment à plaire, et moi, je ne veux plaire à personne, à personne du tout.

Elle dit cela d'une voix irritée. Je répondis avec calme:

— Je m'en suis aperçu.

— C'est ce que je voulais; j'en suis très contente.

Ma foi, je ne comprenais rien à cette nature, mais elle m'attirait irrésistiblement.

Nouveau silence très prolongé. Le brouillard se dissipait à mesure que nous avancions. En face de nous, de derrière une forêt, la lune montait fumeuse, et sur son disque rouge se tordaient, comme dessinées au burin, de très déliées ramures noirâtres.

— Je suis bien méchante, chuchota-t-elle enfin en levant vers moi ses yeux étranges dans lesquels je vis briller des larmes.

— Oui, vous êtes méchante, mais... je ne saurais vous désirer autre que vous n'êtes.

Son âme fuyante m'avait ensorcelé.

— Vrai ? fit-elle étonnée.

Mes yeux plongèrent au fond des siens, plus expressifs sans doute que des paroles, car ses joues se colorèrent d'un rose vif. Elle voulut retirer sa main, sur laquelle j'avais posé la mienne.

— Non, Yvonne, ne retirez pas votre main. Soyez bonne, pour la première fois... Savez-vous pourquoi je suis venu ici ?

— Je l'ai très bien deviné : Mme Lamotte me parle de vous depuis six mois! Aussi je vous déteste et je ne veux pas vous plaire!

Elle rit avec des sanglots dans la gorge et s'éloigna de moi.

En vérité je n'aurais pu dire ce qui m'avait poussé à cette demi-déclaration : la minute d'avant je n'y songeais point. Nous cheminions silencieux et boudeurs tous deux. J'étais blessé de ses façons et je regrettais d'avoir parlé, ignorant les fiertés d'une âme de vierge qui se sait vaincue et lutte encore par orgueil pudique.

Au prochain détour de la route, la maison de Mme Lamotte allait se dresser massive dans les vergers où flottait un brouillard argenté. Yvonne faisait sonner ses talons sur la neige et balançait ses patins avec une affectation d'insouciance.

Je me rapprochai d'elle.

— Oubliez ce que j'ai dit, mademoiselle, et pardonnez-moi.

— Non, je ne veux ni oublier ni pardonner, repondit-elle en tournant vers moi un visage souriant.

L'instant d'après je serrais dans la mienne sa main fine.

Je l'aimais alors, bien certainement; mais je n'osais parler, craignant de l'effaroucher par des mots de passion trop rudes. Il y avait tant de pure confiance dans ses yeux sombres qui souriaient avec ses lèvres!

A travers le brouillard argenté nous étions arrivés à la petite porte du jardin, une porte basse, en bois. Je l'ouvris sans lâcher la main d'Yvonne, qui passa la première.

— Je parlerai ce soir à ma tante, dis-je.

Elle se retourna et me fit face avec quelque chose de craintif dans le regard.

— Si vite? Non... Les paroles font envoler l'oiseau du bonheur.

— Comme vous voudrez, Yvonne. Pour le moment nous n'avons nul besoin de paroles.

« Sommes-nous des marionnettes, dit un poète anglais, l'homme dans son orgueil et la beauté dans sa fleur? Est-ce

de nous-mêmes que nous nous mouvons, ou sommes-nous mûs par une invisible main?... »

Quelques minutes plus tard, nous nous trouvions dans une grande pièce tendue de reps jaune, avec de hautes boiseries et de vieux meubles. Au foyer flambait une énorme bûche. Mme Lamotte, petite vieille aux allures de souris, trottait grondeuse autour de nous et nous faisait boire du vin chaud.

Nous étions étourdis par la transition brusque de la nuit à la lumière. Le marais, le campement des bûcherons, le bois de hêtres, le village entrevu, l'église silencieuse et le retour avec le disque rongé de la lune nous guettant de derrière une futaie, tout cela nous semblait un songe, et nous nous regardions à la dérobée. Yvonne finit par éclater de rire et se sauva.

Toute cette veillée dans le salon tendu de reps jaune de cette maison solitaire m'a laissé un indéfinissable souvenir. Il y avait sur une table un bouquet de roses de Noël aux pétales délicatement teintes. Le chat d'Yvonne, un bel angora gris, occupait un pouff près du feu. J'y restai seul un moment et dans une profonde rêverie. Puis Yvonne entra et vint s'asseoir devant la cheminée. Elle était vêtue de satin d'un rose indécis avec des roses de Noël au corsage.

— Donnez-moi un écran, dit-elle sans me regarder.

Et elle étendit vers l'âtre ses petits pieds chaussés de mûles. Je retins la main qu'elle avançait; elle ne la retira point et arrêta sur moi ses grands yeux sombres.

— Est-ce que cela ne vous paraît pas un rêve? murmura-t-elle lentement.

— Oui, un peu.

Je collai mes lèvres à ses doigts effilés.

Yvonne eut son sapin de Noël avec d'innombrables bougies, et, transportée, elle combla de caresses Mme Lamotte. Cette odeur pénétrante des aiguilles qui se consument sous la cire fondue, je ne l'ai plus respirée depuis cette soirée-là.

Durant le souper, ma vieille tante nous observait et hochait la tête avec de fins sourires. Yvonne, d'un air qu'elle s'effor-

çait de rendre très digne, lui aidait à me bien recevoir, ce qu'elle ne s'était pas souciée de faire les deux jours précédents.

. . . .

Dans le salon jaune, Mme Lamotte sommeille, un tricotage sur les genoux, ses lunettes au bout du nez. Devant la cheminée, j'ai avancé pour Yvonne une lourde chaise sculptée, à dossier droit, aux bras recourbés en tête de dragon; le chat gris a sauté sur les genoux de la jeune fille, et j'ai pris place à côté d'eux. Une lampe à l'abat-jour baissé brûle dans l'encoignure où est assise la bonne dame.

Nous chuchotons à bâtons rompus.

— Je vous raconterai tout, de mes parents, de mon enfance, plus tard; ce soir je ne veux pas être triste... et puis, vous savez, les paroles font envoler l'oiseau de bonheur. Ma nourrice le disait souvent, et je le crois aussi.

Elle sourit en regardant le feu, le menton sur la main.

— Pourrez-vous, Yvonne, vous habituer à vivre comme tout le monde?

Je joue avec la queue du chat, qui darde sur moi ses yeux verts.

— Est-ce que je ne vis pas comme tout le monde? demande-t-elle étonnée.

Sa tête, sous l'auréole de ses cheveux fauves, se penche vers moi.

— J'entends vivre dans une ville, recevoir des visites, en faire, donner des dîners.

— Cela m'ennuiera horriblement; mais je m'y soumettrai si vous le désirez.

Elle m'allonge une tape sur les doigts, parce que j'ai fait miauler son chat en voulant lui toucher la queue; puis, mi-sérieuse, elle ajoute :

— André, je ferai tout ce que vous voudrez.

C'est avec un sourire ensorcelant qu'elle prononce pour la première fois mon nom de baptême. J'oublie ma grand'-tante qui dort dans son fauteuil et je m'empare des mains d'Yvonne afin de l'attirer à moi; elle se défend.

— Chut! fait-elle; vous allez, la réveiller.

Le chat dérangé a sauté à terre, très mécontent; il crispe ses pattes, fait le gros dos et enfin regagne son pouff pour y rêver en paix.

La jeune fille, renversée au dossier de sa chaise, m'a abandonné sa main. Long silence, troublé par le tic tac d'une antique pendule, dans le corridor, et le crépitement du bois qui bavarde avec le courant d'air de la cheminée.

La soirée s'écoule ainsi. Dans les yeux d'Yvonne dansaient des points brillants, les flammes faisaient miroiter les cassures de sa robe dont les tons s'exaspéraient parfois jusqu'au rose intense. Au-dessus de l'oreille, à demi caché dans le crépelé des cheveux, elle avait un grain de beauté roux foncé qui tranchait sur la peau très blanche.

J'avais recherché bien des femmes. Pour moi, l'amour, comme sentiment, n'existait que dans les imaginations fort jeunes et pour les poètes, qui n'y croient pas et le chantent cependant, parce que cela s'est toujours fait. J'étais venu chez Mme Lamotte alléché par la dot d'Yvonne, je l'avoue; mais je n'y songeais plus! L'étrange créature me faisait entrevoir quelque chose de mieux que mon insipide existence de routine et de plaisirs connus. Elle gardait dans tous ses gestes une attirante dignité, et puis toujours ce je ne sais quoi du sphinx qui provenait sans doute d'une enfance solitaire et rêveuse, et d'une éducation très à part de nos habitudes françaises. Je la voulais à mon foyer, non pas comme le jouet d'une courte passion, mais comme l'amie, la compagne.

Le matin de décembre était froid, un Noël blanc et brumeux. Je me tenais debout auprès d'Yvonne, qui appuyait à la vitre sa petite figure pâle. Nous étions seuls dans le salon jaune, et j'allais partir. Devant nous le jardin mélancolique aux perspectives ternes de brouillard, les bordures de buis y tombant, régulières sous la neige. Des volées de moineaux attendaient, hérissés en pelottes sur les buissons voisins, le déjeuner de graines que la jeune fille leur jetait tous les jours et ne comprenaient rien au retard apporté à leur repas.

Nous étions tristes de nous séparer, et je promettais de

revenir dès que je pourrais obtenir un congé. Sitot arrivé j'écrirais à ma tante, et Yvonne devait tout lui conter après mon départ.

On entendit les grelots du traîneau qui sortait de la remise pour venir se ranger contre le perron. Yvonne me regarda; je la pris alors dans mes bras, baisant ses cheveux, ses lèvres, ses yeux sombres.

— C'est comme cela qu'on ne me fait point de confidences! dit derrière nous Mme Lamotte d'une voix qui s'efforçait d'être grondeuse.

Elle était entrée sans bruit. Brusquement nous nous écartâmes, et je balbutiai je ne sais trop quoi.

La jeune fille courut à la vieille dame, et se jetant à son cou :

— C'est moi qui n'ai pas voulu qu'il vous parlât hier au soir; ne le grondez pas! — Et malicieuse elle ajouta: Au reste, c'est votre faute, tante. Pourquoi me chanter ses louanges depuis six mois et l'inviter pour nous envoyer patiner ensemble?

— C'est bon, c'est bon, je ne le gronde pas; je devrais vous gronder tous deux. Vos cachoteries n'ont servi à rien! j'avais tout deviné hier au soir... Viens ici, mon ami, que je t'embrasse.

Et je me courbai vers le petit visage ridé de l'excellente femme.

On vint annoncer que le traîneau m'attendait.

— Tu reviendras bientôt avec ta mère, et nous discuterons le moment de votre mariage. Il y a des choses qui ne peuvent être traitées par lettre... je vais voir si l'on t'a préparé ta grosse couverture. Dépêche-toi de lui dire adieu.

Et elle sortit. Le complot ourdi entre elle et ma mère avait réussi : elle exultait.

La maison solitaire au milieu des vergers avait disparu. Yvonne, sans doute, était assise au coin de la cheminée dans le salon tendu de reps jaune et songeait à moi.

A la petite station perdue sur l'immense plaine blanche, je fus ce matin-là le seul voyageur, et le train m'emporta à

la réalité banale, loin de ce rêve étrangement délicieux que je venais de faire.

Vous conter par le menu ce qui suivit? Je l'ai oublié. Aussi, je ne veux point mêler ce souvenir égaré dans ma vie de soldat au récit brutal du tous les jours vulgaire. Janvier s'écoula sans qu'il me fût possible d'obtenir un congé. Yvonne m'écrivait souvent des lettres originales comme elle, brèves comme son langage, avec de ces mots rares et caressants dont elle avait le secret.

Au commencement de février je fus surpris de ne point recevoir de nouvelles de la jeune fille. Huit jours, dix jours, rien. Ma mère était inquiète, moi nullement. Un soir, elle m'accueillit la figure bouleversée.

— Mon pauvre André!

Ce fut tout ce qu'elle put me dire.

Yvonne était morte. Un refroidissement sans importance d'abord : en quatre jours la fièvre avait brisé sa frêle constitution. Dans son court délire elle avait répété mon nom d'une voix tour à tour tendre et déchirante.

Ma pâle fleur d'hiver!... N'en parlons plus, voulez-vous?

Le tourbillon de la vie, la comédie des plaisirs et des affaires ne vous lâche pas pour une enfant qui meurt. Les vivants courent, par-dessus les corps des tombes, où les poussent les nécessités de l'existence. C'est affreux; mais pourquoi le nier et affecter des poses d'inconsolé? Encore un de nos nombreux mensonges que cette prétention aux regrets éternels? Si le souvenir persiste dans l'âme de plusieurs, le chagrin s'efface assez vite.

Depuis lors j'ai eu de l'ambition comme avant, je suis parvenu à un grade élevé et j'en ai été fier et heureux. L'ambition m'est restée. Elle ne laisse jamais satisfait, déclarent les sages. Pouvez-vous me dire ce qui assouvit un cœur d'homme? Il nous faut un but. Quoiqu'on ait pris l'exacte mesure de tous ces hochets que nous nous arrachons : louanges, argent, titres, dignités, on se veut faire une place au soleil et échapper à la promiscuité humiliante de ces milliers d'êtres qui croupissent dans leur nullité.

Mme Lamotte est morte il y a dix ans; elle m'a légué sa

fortune et la maison solitaire au milieu des vergers. J'y vais parfois seul passer la veillée de Noël. J'y suis souvent retourné à cette date depuis la mort d'Yvonne. Le vieux cocher et sa femme qui savent mes habitudes font grand feu dans le salon tendu de reps jaune, et j'arrive à la brume! Il pleut, il neige ou il vente, qu'importe! Je m'assieds devant le foyer auprès de cette chaise sculptée au dossier droit, aux bras recourbés en tête de dragon, qu'occupait Yvonne durant cette soirée inoubliable. Il y a sur la table un bouquet de roses de Noël, comme alors; mais le bel angora gris a délaissé le pouff au coin du feu. Pendant plusieurs années je l'y ai trouvé me regardant de ses yeux verts; puis il s'est éteint de vieillesse.

Sur la cheminée, en face de moi, brille à la lueur des flammes le fer de deux patins mignons, ceux d'Yvonne, et je crois entendre le timbre exotique de sa voix répéter :

« Les paroles font envoler l'oiseau du bonheur. »

Il règne un grand silence dans la maison déserte; dans le salon jaune flotte une odeur de choses vieilles. Nulle porte ne s'ouvre ni ne se ferme. Cette halte subite dans la course affolée des années m'est bienvenue, mais étrange aussi.

Vous connaissez l'impression que donne, durant la nuit, l'arrêt, devant une station ignorée, du train qui vous emporte à travers un long voyage vers un pays inconnu. C'est ce que j'éprouve alors. Et cet arrêt m'est devenu nécessaire, et j'ai pris l'habitude de ce pèlerinage dont je ne parle à personne, au sujet duquel personne n'ose me questionner.

D'être là, tout seul avec le passé, il se fait présent. Yvonne entre vêtue de sa robe d'un rose indécis, des roses de Noël au corsage; elle s'assied à côté de moi et me regarde de ses grands yeux sombres. Puis elle me sourit, me tend la main et nous revivons muets cette veillée d'autrefois, alors que nos cœurs battaient à coups rapides.

Mon cœur est engourdi maintenant et le sien, dès longtemps, s'est émietté en poussière. Je ne suis point occupé d'elle seulement; mais dans cette chambre hantée par son souvenir, je ne puis penser sans elle comme dans le tumulte

de la vie ordinaire; là, elle s'associe à mes projets, à mes rêves ambitieux.

Est-ce de l'amour que j'éprouve encore? — Non. Je ne souffre plus de ce gouffre qui nous a séparés. Il y a entre nous trop de choses et d'années. Et cependant il me semble inexprimablement mélancolique de vieillir ainsi, sans elle.

Avec l'aube terne qui filtre à travers les tentures, Yvonne s'évanouit et je me retrouve seul, appuyé au fauteuil vide, devant le feu qui s'éteint. Je me lève, j'écarte les rideaux et je regarde le jardin triste, où s'alignent les bordures de buis. Sur les buissons les moineaux transis se chamaillent.

Je sors pour inspecter le petit domaine, parler au fermier; et quelques heures plus tard le train m'emporte à la réalité banale, mais inévitable.

J. Hudry-Menos.



KÉLÉDA

La grand'route déroule au loin son chemin clair
Au milieu des champs verts et des moissons jaunies ;
Et ses hauts peupliers bercent gaiement dans l'air
Leurs deux rangs de feuillage aux vagues harmonies.
Non loin, dans les labours, devant le bois ombreux,
A droite, en plein soleil, la petite rivière
Scintille, en dispersant mille jets lumineux,
Dont s'infiltrent certains parfois en la lisière.
Sur la grand'route, à gauche, une vieille maison :
Les volets sont fermés, la grille est en ruines ;
La pelouse languit sous un épais gazon ;
Dans l'herbe des chemins serpentent des racines ;
Un fouillis de verdure, inculte, inanimé,
Laisse à peine percer le toit rouge de briques ; —
Et, là, toujours il pèse un silence embaumé
De sauvages senteurs aux profondeurs mystiques.
— Et c'est là, seules, là, dans ce triste tombeau,
Qu'elles vivent leur deuil, pauvre enfant, pauvre mère.
Dieu ! sous ce ciel si pur où tout semblait si beau,
Comme mon cœur soudain frémit de leur misère !
Hélas, nul ne les plaint car nul ne la comprend,
Cette vierge, sublime en sa douleur immense,
Qui nourrit dans son âme un souci dévorant
Et souffre, et ne meurt pas, et vit sans espérance :
On l'appelle « La Folle » ; on rit de ses chagrins ;
A peine quelques-uns causent-ils à sa mère ;
Nulle pitié pour elle ; et toujours les gamins

La suivent, le matin, au bord de la rivière.
Oh ! comme là, perdue en ses pensers chéris,
Elle est belle ; ô son air, ses yeux, sa chevelure,
Sa chevelure noire, et ses yeux infinis,
Et l'étrange air rêveur de sa pâle figure !
Là, comme elle contemple à ses pieds l'eau qui court,
Car son amant est mort sur une mer lointaine,
Et cette eau, qui chuchotte en un bruissement sourd,
De la voix de son mort lui semble toute pleine.
Elle même, à cette eau, pour son mort adoré,
Confie une caresse, un serment, un sourire ;
Ou plonge dans le ciel son regard éploré,
Selon ce qu'à son cœur l'eau parlante vient dire.

. . . .

Lorsqu'au soleil brillant, la fleur s'épanouit,
Sa superbe splendeur au profane peut plaire.
Mais le poëte, seul, sait comprendre, la nuit,
La beauté de la fleur qu'un rayon pâle éclaire.
Elle s'ouvre pensive, à la triste clarté,
Qu'elle semble fouiller comme une souvenance ;
Il scintille des pleurs sur son cœur velouté,
Dont les blêmes reflets sont empreints de souffrance —
Et le profane passe, en détournant les yeux.
Le poëte s'arrête à la fleur languissante
Qui songe à son soleil effacé dans les cieux :
Il n'est rien de plus beau qu'une douleur d'amante.
O, cet amour profond d'une vierge, il est grand
Cet amour, qui s'enlace au tombeau de l'amant..

. . . .

Mais la porte a crié : noble, en son noir austère,
La Folle « Kéléda » *s'en va vers la rivière.*

Horace de Châtillon.

Avril 1898.

Les Premiers Canadiens

DES ÉTATS-UNIS

Bien avant la guerre de l'Indépendance, plusieurs Canadiens-français s'étaient déjà établis sur les bords du lac Champlain, dans les limites actuelles de l'Etat de New-York.

Jean Laframboise était de ce nombre. Il s'était fixé sur des terres qui se trouvent aujourd'hui dans la municipalité de Chazy, comté de Clinton, Etat de New-York.

Près de lui vint s'établir Joseph La Monté, dont le nom a été changé plus tard en celui de Monty.

Etienne Gaudinot faisait aussi la chasse à cette époque dans cette région et servait d'éclaireur à la garnison anglaise de Ficondévoga, notre ancien Carillon. D'autres Canadiens français vivaient aussi sur des terres situées dans Beekmantonn, comté de Clinton.

Quand la guerre éclata entre l'Angleterre et les colonies, l'on sait que Ficondévoga, fut un des points sur lequel se portèrent les Américains, et Etienne Gaudinot fut fait prisonnier. Peu de temps après, il passa au service des Américains, qui avaient alors la sympathie de tous les Canadiens du district de Montréal. En 1777, la fortune se tourna contre les colonies et elles durent reculer devant l'armée du général Burgoyne qui envahit le nord de l'Etat de New-

York. Les Canadiens du lac de Champlain se réfugièrent à Albany où ils s'enrôlèrent dans deux régiments que le Congrès avait levés en Canada.

Ces deux régiments étaient commandés par les colonels Hazen et Livingston. La plupart de leurs officiers étaient aussi d'origine anglaise. Pas plus de trois cents canadiens français s'enrôlèrent dans ces régiments.

En 1779, les officiers canadiens-français du régiment de Livingston étaient Auguste Loiseau, capitaine, et François Monté, lieutenant. L'abbé Lotbinière était alors chapelain du régiment.

Dans le régiment du colonel Hazen, l'on comptait à la même époque, le capitaine Clément Gosselin, le lieutenant Germain Dionne et les enseignes Alexandre Hériale, François Gelinaud, Louis Gosselin et Pierre Boileau.

Un autre régiment, le deuxième d'infanterie de New-York, avait aussi pour lieutenant-colonel un nommé Pierre Régnier et du cinquième du même Etat, Louis Dubois, était le colonel, Jacob Bruyère, lieutenant-colonel, Philippe Dubois, Bevoir et *Henri Goodwin*, capitaines, et Henri Dubois, lieutenant.

Le major Mallet qui est maintenant employé comme chef du département des Terres à Washington a écrit un article sur Clément Gosselin mentionné plus haut.

Ce brave homme avait d'abord servi devant Québec sous le général Montgomery et fut fait prisonnier.

Rendu à la liberté, au printemps de 1778, il en profita pour aller rejoindre l'armée de Washington à White Plains, emmenant avec lui cette fois son frère Louis et son beau frère, Germain Dionne.

Durant la bataille qui précéda la capitulation de Lord Cornwallis à Yorktown, le général *La Fayette* qui commandait l'aile de l'armée américaine où se trouvait le régiment du colonel Hazen, fit l'éloge de la belle conduite de ce corps. Clément Gosselin qui était à la tête de sa compagnie, fut gravement blessé à cette bataille.

Quand l'armée fut renvoyée en 1783, les Canadiens qui avaient servi reçurent comme récompense des certificats

qui leur donnaient droit à une certaine étendue de terre. Beaucoup vendirent ces certificats et préférèrent s'établir à New-York et à Albany. Dans cette première ville l'on trouve en 1785 l'abbé la Valinière qui avait été expulsé du Canada par le général Haldimand à cause de ses sympathies pour les Américains et qui répondait alors aux besoins spirituels des Canadiens.

La plupart des Canadiens toutefois, prirent des terres dans le nord des Etats de New-York et du Vermont.

En 1783, François Monty et son fils, Pierre Boileau, Charles Cloutier, Antoine Lavoué, Joseph Letourneau, Antoine Lambert, Pierre Aboir et autres, commencèrent des défrichements à Beekmantown.

La même année, Jacques Rousse, s'établit sur le site de la ville de Rouses Point.

Quelques mois plus tard, Clément Gosselin, Jean Laframboise et Joseph Monty se fixèrent dans la municipalité de Chazy et Asselin commença des défrichements près de la rivière Corbeau. Lors de l'organisation de Plattsburg en 1788, l'on voit figurer les noms de Jabez Petit, de Louis Ligotte, Constant et Clément Gosselin qui fut alors chef ou président des grands jury.

Le major Gosselin (car il avait reçu ce grade avant la fin de la guerre), se maria en 1791 devant un juge de paix de Chazy, à Marie Catherine Monty, mais quelques mois plus tard il faisait bénir son union à Saint-Hyacinthe par un prêtre.

François Côté et Marie Lussier qui s'étaient également mariés devant un juge de Paix, sur la Baie Sevadac le 8 avril 1791, firent aussi bénir leur mariage à Québec le 7 juillet 1793.

Clément Gosselin mourut en 1816 et Jean Laframboise en 1819.

Etienne Gaudinot mentionné plus haut était établi en 1793 à Niagara ; lors de la guerre de 1812, il s'enrôla dans l'armée des Etats-Unis. Il vivait encore vers 1881 avec des enfants à Franklin, Ohio. Il prétendait être âgé de 122 ans et avoir été témoin de la bataille des plaines d'Abraham.

En 1840, le gouvernement des Etats-Unis fit faire le dénombrement de tous les vétérans de la guerre de l'Indépendance auxquels il payait une pension. Voici les noms de ceux qui me paraissent être des Canadiens-français :

Jean Laferty Daniel Carpentier et Samuel Maynard, du comté de Gattaragua; Joseph Barron, du comté de Léoyuga; Jusk Durand, Philias Chamberland, du Comté de Chataugue; Jesse Cloutier et Simon Leroy de Cortland; Joseph Durand, d'Elizabethtown ; Jean Griffard de Northampton; Joseph Courier, de Hosse, comté de Hamilton; M. Contremain, d'Orléans; Jean Blanchard, de Pitcher, comté de Chenauge; Lévi M. Roberts, Placide Monty, Jean Robert et Adorinam Perreault, de Plattsburg; John Monty et Nicolas Constantin de Beekmantown; Amable Belleau, Mary Courrier, Bazile Nadeau, Daniel Beaumont, de Champlain; Alexande Heriale, Mary Lizotte, François Delong, Peter Roberge et Joseph Monty, de Chazy ; Joseph Marchand, de Illoyel; et Annie Courrier, de Potsdam. Toutes ces localités sont dans l'Etat de New-York.

Le Vermont comptait aussi un certain nombre de vétérans-canadiens français : Jean Deveraux ; de Richmond, Claude Monty, de Colchester ; Duclos, de Shelden, Arthur Denault, de Berskire, Benjamin Hardy, d'Irasburg, Samuel Larabée, de Guillorel et John Rosier de Belvidère.

Ceux qui habitent ces localités peuvent nous dire ce que sont devenus aujourd'hui les descendants de ces premiers Canadiens des Etats-Unis.

Un Canadien-Américain.

LE SIÈGE DE PARIS

I

Le trente et un octobre

Le Paris du siège, au matin du 31 octobre. Dans le brouillard froid, Saint-Pierre-de-Montrouge achève de sonner un mélancolique *Angelus*. Le long de l'avenue d'Orléans, où de rares lumières clignotent, un fiacre à deux chevaux et à galerie, réquisitionné par le ministère de la marine et l'un des derniers locatis en circulation, nous emmène, Le Myre de Vilers et moi, dans une tournée des forts du Sud. Comme aide de camp de l'amiral La Roncière, de Vilers, presque tous les matins, est astreint à cette visite, et je l'accompagne volontiers quand je ne suis pas de garde, afin de m'approvisionner d'une foule de remontants très précieux dont les forts de Paris surabondent, comme d'énergie, d'ordre, d'endurance et de belle humeur.

— Halte-là... Qui vive ?

— Service de la marine.

La porte Montrouge, tout embastionnée, engabionnée, hérissée de baïonnettes, s'entrebâille pour le fiacre ministériel. Pendant qu'un falot minutieux examine à la portière nos deux laissez-passer, mon compagnon — si philosophe et maître de lui d'ordinaire, — s'énerve, s'irrite. Sous la casquette plate à galons d'or, sa figure me frappe par une expression de dureté que je ne lui ai jamais vue, qui lui mincit les lèvres, creuse ses yeux plus profonds et plus noirs. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'il me cache ? Ce causeur étincelant, adroit lanceur de paume et de repaume, pourquoi, depuis que nous sommes en route, m'a-t-il laissé parler tout seul ? Je vais le savoir sans doute dans un moment...

Franchie la zone militaire, ces grandes plaines de boue et de gravats où déjà le matin blafard éclaire des larves en maraude, nous traversons Gentilly, désert, effondré... Un coq chante au lointain, vers Bicêtre. D'une ruelle en pente, un chien affamé, furieux, s'élance en aboyant, s'acharne à nos chevaux, bondit jusqu'à la portière, nous crache en râlant la bave de ses crocs. Le temps de dire : « Sale bête ! » une détonation brutale éclate à mon côté, et, parmi l'âcre fumée dont notre voiture est remplie, je vois le chien rouler les quatre pattes en l'air et mon compagnon qui remet son revolver à l'étui.

— Vous êtes un peu nerveux ce matin, mon camarade... Il doit y avoir du nouveau dans les affaires ?

Lui, très grave :

— Il y a du nouveau, en effet.

On reste encore quelques minutes sans rien se dire ; et seulement vers l'avancée du fort Montrouge, répondant à toute l'anxiété, à toutes les interrogations de mon silence, de Vilers m'annonce brusquement :

— C'est fini... Metz a capitulé, Bazaine a tout perdu, tout vendu, même l'honneur.

Ceux qui n'ont pas subi les affres du grand naufrage de 70 ne sauraient comprendre ce que nous représentait le nom de Bazaine, l'héroïque Bazaine, comme Gambetta l'appelait, l'espoir dont il fouettait notre courage, la nuit abominable où sa désertion nous plongea. Imaginez tous les cris possibles de délivrance et de joie : « Terre !... terre !.., Une voile !... Sauvés !... Embrassons-nous !... Vive la France ! » Il y avait de tout cela dans ce beau nom de troupier versaillais, et, tout à coup, voilà qu'il signifiait le contraire. C'était à donner le vertige.

Aussi mon arrivée au fort me reste-t-elle un peu confuse. Je me souviens vaguement d'un capitaine de frégate en sabots qui nous guide par de longs corridors de caserne ; d'une pluie fine, une pluie de côte, rayant la grande cour où des matelots, en bérets bleus et vareuses, jouent au bâtonnet, avec des bonds, des cris d'écoliers en récréation ; enfin, d'une marche interminable sur un chemin de ronde

gluant, luisant, où les semelles patinent, le long des gabions, des épaulements, des pièces de marine en batterie et des hauts talus que dépasse la silhouette d'un marin de vigie, son cornet à bouquin à la ceinture, prêt à signaler la bombe et l'obus allemands. Ce que ma mémoire a gardé de très précis, par exemple, c'est le rouf de toile goudronnée, dégoulinant de pluie, sous lequel les officiers de garde sont attablés devant des bols de café noir; je vois ces visages rayonnants, tous ces bons sourires qui se lèvent vers nous : « Eh bien! messieurs les terriens? » Et debout, à l'entrée, sanglé dans sa longue tunique, de Vilers leur jetant l'atroce nouvelle :

« Bazaine s'est rendu... »

Il n'y eut pas un mot, pas un cri pour lui répondre; mais un éclair jaillit, dont la tente fut illuminée, un éclair fait de tous ces regards confondus, de tous ces yeux noirs, bleus, *mocos,* ponantais, celui-là aigu comme un coup de stylet, l'autre fervent comme un cantique de Bretagne, et l'on put lire à la clarté de cette flamme l'héroïque résolution que vous veniez de prendre, vous tous, Desprez, Kiessel, Carvès, Saisset, tombés depuis sur ce bastion numéro 3, ce bastion d'honneur où vous m'êtes apparus, le matin du 31 octobre.

II

La fin d'une légende.

Ah! ce bastion n° 3, c'est aux premiers jours de janvier, deux mois après notre visite, qu'il fallait le voir, avec ses embrasures démolies, les abris des hommes effondrés, à son mur une large brèche, et cette trombe de fer et de feu qui l'enveloppait du matin jusqu'à la nuit. Pareil au cri des paons les jours d'orage, le cornet à bouquin de la vigie sonnait sans relâche. « On n'a pas le temps de se garer! » disaient les servants de pièce en tombant. Et les autres quartiers n'étaient guère mieux abrités. Pour traverser les cours désertes, jonchées d'éclats d'obus, de bris de vitres, dans une odeur de poudre et d'incendie, les matelots rasaient les murs de leurs casernes défoncées. Plus une pierre debout

aux deux corps de logis de l'entrée; les hommes de garde, comme tout l'équipage du reste, obligés de se blottir sous des blindages faits de mauvaise terre, de la terre hachée depuis deux mois par les obus, friable, sans consistance, et où les coups de casemate étaient fréquents.

Un soir, dans le réduit blindé qui lui servait de cabine, le commandant du fort voyait entrer le capitaine de frégate de L..., nouvellement arrivé à bord — comme on disait — pour remplacer le chef d'une compagnie de canonniers qui avait eu l'épaule emportée par un obus.

— Mon commandant, dit l'officier avec une pauvre bouche blêmie, contracturée, qui mâchait les mots rageusement au passage, je suis un homme déshonoré, perdu... Je n'ai plus qu'à me faire sauter.

— De L..., mon ami, qu'y a-t-il ?

La main du commandant écartait la petite lampe suspendue, éclairant les murs de l'étroit réduit, mais l'empêchant de bien voir le vigoureux soldat à longue tête exaltée debout en face de lui.

« Il y a... — oh ! le malheureux, que c'était donc pénible à dire !... — il y a qu'en arrivant sur le bastion, le feu... eh bien ! le feu m'a surpris. J'ai eu peur, là... Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'avais jamais fait la guerre; seulement une fois, au Mexique, mais rien de sérieux... Alors, sous cette grêle de mitraille, à deux ou trois reprises j'ai été lâche, j'ai salué l'obus, comme ils disent ; et les hommes m'ont vu. Je les ai entendus rire... Depuis, ça été fini. Tout ce que j'ai pu faire... Entre mes matelots et moi, il y a quelque chose qui ne va pas, qui n'ira jamais. Une chanson circule à bord... ça se chante sur l'air des Barbanchu... mais vous la connaissez, sans doute ?... Partout où je passe, moi, je l'entends, cette chanson, ou je m'imagine l'entendre... Ah ! bon Dieu !... La nuit, le jour, j'ai ça qui bourdonne dans ma tête avec le rire de ces bougres-là... C'est à en mourir ! »

Il avait mis sa casquette de marine devant ses yeux et pleurait tout bas, comme un enfant. Dehors s'entendait le fracas des bombes, bruit sourd de la mer sur les brisants.

A chaque coup, la cabine craquait, tanguait, s'emplissait de poussière ; et la petite lampe, dans un halo rougeâtre, se balançait avec un mouvement de roulis.

— De L..., mon ami, vous êtes fou : je vous dis que vous êtes fou... Mettez-vous là.

Le pauvre diable se défendait, il avait honte ; mais son chef l'assit de force près de lui au bord du petit lit de fer qui servait de siège, et la main sur son épaule, affectueux, paternel, dit ce qu'il fallait dire pour apaiser cette âme en détresse, la détendre. Voyons, il n'avait que des amis à bord ; et à Montrouge on n'aimait pas les lâches. D'ailleurs, pourquoi parler de lâcheté ? A qui cela n'était-il pas arrivé de saluer l'obus ? Surtout les premières fois. Venant après tout le monde, n'ayant pas eu le temps de s'acclimater, rien de plus naturel que ce tressaut nerveux, cette faiblesse d'une seconde à laquelle personne n'échappait. « Vous m'entendez bien, de L..., personne... Nos marins, qui sont devenus des héros aujourd'hui, qui vivent dans le feu comme des salamandres, et joueraient au *foot-ball* avec des bombes allumées, si vous les aviez vus, il y a deux mois, quand la vraie partie s'est engagée... Ils n'en menaient pas large, lorsqu'il fallait sortir des casemates... Savez-vous que l'amiral Pothuau, le soldat le plus brave de la flotte, venait deux fois la semaine faire le tour de nos remparts, rester des heures en plein feu, pour donner à nos hommes une leçon de tenue ? Cette leçon, nous en avions tous besoin à ce moment-là... Voilà la vérité, mon cher... ne vous tracassez donc pas pour des foutaises. Vous êtes un excellent officier, que nous aimons, que nous estimons tous. Allez la tête haute, et surtout souvenez-vous : il n'y a pas de gros chagrin qui tienne, ici on ne peut mourir, on ne doit mourir qu'en combattant et face à l'ennemi.

— Je m'en souviendrai. Merci, mon commandant.

Il s'essuya les yeux et sortit.

Entendit-il encore fredonner l'atroce refrain ? C'est probable. Des témoins ont affirmé que, pendant les derniers jours du siège, de L... chercha la mort passionnément, prenant le milieu des cours aux heures foudroyantes, se

tenant, pour commander le feu, droit et déployé comme un drapeau, sur le parapet du bastion. Mais la mort est une coquette. Avec elle on ne peut compter sur rien. Vous lui dites : « Arrive donc... » elle se dérobe, vous donne des rendez-vous pour le plaisir de les manquer. On ne comprend plus.

De L... en était là ; il ne comprenait plus et se demandait s'il aurait le courage de vivre jusqu'à la fin, lorsqu'une nuit de janvier, le 26, à minuit sonnant, tous les forts de ceinture et de banlieue, ces lourdes galiotes de pierre embossées à nos portes, et dont les batteries tiraient sans interruption depuis trois mois, tous les forts, redoutes, secteurs, après une dernière et formidable bordée qui enveloppa la ville d'une écharpe de flamme rouge et blanche, se turent subitement : Paris était vaincu.

Trois jours après, le matin de l'évacuation des forts, par une brume dorée et tiède où se devinait un printemps adorable, pressé de nous faire oublier le glacial et sinistre hiver du siège, l'équipage de Montrouge, assemblé par compagnies, l'appel et les sacs faits, les fusils en faisceaux, attendait dans les cours les sonneries du départ. Après la nuit des casemates, cela semblait bon, ce soleil roux, cette brise fraîche et tout ce plein air où l'on pouvait s'espacer sans recevoir des morceaux de chaudron sur la tête. Des moineaux, sortis de leurs trous piquaient le brouillard de petits cris. Malgré tout, quelque chose serrait le cœur de nos mathurins, leur étreignait la gorge, à l'aise cependant, sous les larges cols bleus, et dans ce grand silence, si nouveau pour chacun, ils se parlaient bas, comme gênés. « Si on faisait un bâtonnet, en attendant ?... » proposa un fusilier de la flotte, un tout jeune. On le regarda comme s'il tombait de la lune. Non, de vrai, ils n'avaient pas le cœur à ça.

Au même instant, le capitaine de L..., qui cherchait ses canonniers, les appela d'un geste autour de lui. Il était en grande tenue, sa croix, sa haute taille et une paire de gants blancs tout frais qu'il pétrissait dans une forte main : « Matelots, je vous fais mes adieux... — Sa voix tremblait un

peu, mais se rassurait à mesure... — Je m'étais juré que, moi vivant, pas un Prussien ne mettrait les pieds ici. Le moment est venu de tenir ma parole. Quand le dernier de vous passera la poterne, votre capitaine aura fini de vivre. Il avait perdu votre estime ; j'espère que vous la lui rendrez, assurés maintenant que ce n'était pas un lâche... Bonne route, mes enfants ! »

Et ce fut fait, comme il avait dit. A peine l'équipage parti, clairons en tête, deux détonations venues du pavillon des officiers retentissaient dans la solitude et le silence du fort. On trouva de L... expirant sur son lit, deux balles dans la tête, son revolver d'ordonnance encore fumant sur l'oreiller.

On a fait de cette mort une légende à la Beaurepaire ; mais ce que je raconte, à part quelques détails de mise en scène, est l'histoire vraie, et, moins héroique peut-être, elle m'a paru aussi belle et plus humaine, plus de notre temps que l'autre.

Alphonse Daudet



CANADA

Beau pays qui fus nôtre et n'as point oublié
Les chants dont te berça la France maternelle,
Mon cœur à ton grand cœur reste à jamais lié
Par cet ardent espoir que nous mettons en elle.

Mais je t'aime encore, o notre frère lointain,
Pour tes bois tout pareils aux bois de nos collines,
Pour tes chênes anciens que l'automne déteint,
Pour le charme et la paix de tes eaux cristallines ;

Surtout. o gars coquet au précieux jabot,
Pour les flots si légers de la fine dentelle
Qui tombe de ta gorge humide à ton sabot;
Car ta fière cascade est deux fois immortelle,

Et ses eaux auront tû leur puissante clameur
Avant qu'on ait cessé de chanter leur histoire.
Un nom comme le leur ou le vôtre ne meurt
Que quand Mnémosyne a brisé son écritoire.

Brest, avril 1898.

Michel Mérys.



Frontispice de Raoul Barré.

Dans la *Revue des Deux Frances* d'avril dernier, nous annoncions la publication régulière des noms, avec l'adresse à Paris, des Canadiens qui seraient venus s'inscrire à nos bureaux. Nous commençons donc, aujourd'hui, par la liste suivante :

M. Edouard Richard, Ottawa ; 72, rue Bonaparte.

M. Raoul Barré, Montréal ; 41, rue Vavin.

Le docteur L. P. de Grandpré, Montréal ; 3, rue Casimir-Delavigne.

Le docteur J. H. Chalifoux, Montréal ; 3, rue Casimir-Delavigne.

Le docteur François Le Moyne de Martigny, Montréal : hôpital Péan, 11, rue de la Santé.

M. Jules Colas, Montréal ; 4, rue de l'Université.

M. Emile Colas, Montréal ; 4, rue de l'Université.

M. Alexandre Bolté, Montréal ; 4, rue de l'Université.

Le docteur Albert Laramée, Montréal ; 2, rue Perronet.

Le docteur Damien Masson, Montréal ; 59 bis, rue de Vaugirard.

M. Jobson Paradis, St Jean P. Q. ; 55, rue Saint-Louis-en-l'Ile.

Le docteur Eugène St-Jacques, St Hyacinthe ; 2, rue Perronnet.



Notre compatriote, le docteur François L. de Martigny, de

l'hôpital Péan, a actuellement sous ses soins, M. Georges Grisier, l'ancien directeur des Bouffes-Parisiens, auteur de plusieurs charmantes comédies.

Rappelons que le docteur de Martigny est interne à l'hopital Péan, dont l'habile chirurgien Delaunay est le directeur.

*
* *

On nous apprend que notre jeune confrère, M. Paul de Martigny, est attendu à Paris, le mois prochain.

D'avance, nous lui souhaitons la bienvenue la plus cordiale.

*
* *

Notre artiste peintre, Aurèle Suzor-Côté a eu le plaisir de voir admis, avec la plus honorable mention, les quatre tableaux qu'il avait préposés, au Salon.

Notre éminent critique d'art, M. Albert Lefeuvre, membre du jury, parlera d'une façon toute particulière de l'œuvre de notre compatriote, M. Suzor Côté, dans son article sur le *Salon de 1898*, que publiera la *Revue des Deux Frances* dans son numéro du mois de juin.

La haute situation de M. Lefeuvre est une absolue garantie de l'impartialité qui guidera ses appréciations savantes sur l'art; et, son opinion sur M. Côté restera comme une belle page pour tout le Canada.

*
* *

Le quatrième centenaire de la découverte de la route maritime des Indes par Vasco de Gama vient d'être célébré magnifiquement en Sorbonne.

Tout Paris assistait à cette fête où il nous a été donné d'entendre Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Paul Mounet et Mlle Brandès.

Le très distingué ami des canadiens, M. L. Herbette, conseiller d'État, était l'un des organisateurs de cette grandiose démonstration à la gloire d'un des plus hardis navigateurs des deux mondes.

R. B.



Frontispice de Raoul Barré.

Echos de Paris?...

Dans ce Paris fabuleux, il se dit tant de choses que voilà une chronique qui menace d'être bien décousue.

Vais-je rapporter chaque mois ici ce que mes pérégrinations dans cette Babel m'auront appris? Dirai-je le vrai et le faux aux gens qui passent, sans autre désir que de plaire comme disait Janin, et recommencer le lendemain? Je risque fort alors de faire hausser parfois les épaules de mes amis d'outre-mer qui me prendront pour un sot ou se demanderont si, moi, je ne les prends pas pour des fous.

Causons, pourtant, à bâtons rompus, au hasard des souvenirs, et puisqu'à Paris l'esprit court les rues, je tâcherai d'en avoir quelquefois pour conter mes balivernes et toi, lecteur, j'en suis certain, tu en auras toujours pour en rire.

*
* *

La guerre hispano-américaine a eu le don de mettre la zizanie parmi les plus fidèles amis.

La *Libre Parole*, organe du vaillant catholique Drumont, et l'*Intransigeant*, organe du socialiste Rochefort, qui marchaient la main dans la main, — étrange alliance, — se

tiennent aujourd'hui de ces aigres propos qui ne se sont pas tout à fait des amabilités.

Personne n'ignore que les juifs Rothschild possèdent une grosse partie de la fortune espagnole. Ils sont donc les plus chauds partisans de l'Espagne dans sa guerre avec les Etats-Unis. De là, l'*Intransigeant* accuse sa vieille amie *La Libre Parole* d'être vendue aux Juifs parce qu'elle soutient la politique espagnole. Et *La Libre Parole* riposte en traitant l'*Intransigeant* de mauvais Français, de cosmopolite, etc. parce qu'il acclame les Américains.

La politique est décidément la plus délicieuse des choses...

*
* *

Nous sommes en pleines élections législatives. Les murs de Paris sont bariolés d'affiches multicolores. Oh ! les alléchantes promesses et quel choix : 300 candidats au moins pour les 20 sièges de députés de Paris.

Il y en a de rouges, de bleus, de blancs et beaucoup de fumistes. Un M. Morel se dit *candidat de la Sainte-Croix* et signe sa proclamation, — aussi incompréhensible qu'un discours de M. Rochefort, — le *Grand-Juge de l'Humanité*. Un égoutier assure que s'il est élu, il en dira long à la Chambre parce qu'il connaît tous les *dessous* de Paris ! Un autre candidat, un poète fort connu qui possède une abondante chevelure, nous dit qu'il a reçu bon accueil parmi ses électeurs, *que leurs cheveux se sont compris, et qu'il leur en gardera pour mettre dans toutes leurs soupes !!!*

On n'est pas plus délicat.

Mais le pompon appartient certainement au *camelot-cycliste* qui promet, s'il est élu, de visiter chaque jour tous ses électeurs et de leur faire leurs petites commissions, leurs achats, leurs approvisionnements, etc... et tout cela *à l'œil*, comme on dit à Paris, c'est à dire, pour..... l'honneur.

Il tient le progrès...

1er mai 1898

*
* *

On m'a conté l'autre jour cette anecdote curieuse qui mérite d'être rapportée.

M. Paul Krüger, qui vient d'être réélu président de la république du Transvaal, a eu des débuts très modestes et rappelle très volontiers quelle a été sa première profession en entrant dans la vie.

Un jour, il reçut la visite d'un duc anglais qui se faisait présenter à lui par un des ministres de la colonie du Cap. L'Oncle Paul ayant de tout temps professé le plus profond dédain pour la langue de Shakespeare, la conversation dut se poursuivre par l'intermédiaire du ministre qui servit d'interprète.

— Faites savoir à M. le président, dit le visiteur, que je suis membre de la Chambre des lords.

L'oncle Paul inclina légèrement la tête, tira une forte bouffée de sa pipe et fit entendre une sorte de grognement sourd comme compliment de bienvenue.

— Dites-lui, ajouta l'Anglais surpris de cet accueil, que je suis l'un des plus anciens ducs de la Grande-Bretagne.

Pour toute réponse M. Krüger fit une nouvelle inclinaison de tête accompagnée d'une nouvelle bouffée de tabac et d'un nouveau grognement.

— Faites-lui remarquer, dit le duc de plus en plus étonné, que j'ai été vice-roi.

— Dites à cet Anglais, s'écria l'Oncle Paul se décidant enfin à rompre le silence, que, moi, j'ai été gardeur de bestiaux.

L'entretien, qui manquait décidément de cordialité, ne fut pas poussé plus loin.

*
* *

Personne n'a oublié à Paris le baron Harden-Hickey, l'ancien directeur du *Triboulet*, qui vient de se suicider.

C'était une des plus singulières figures qui aient fréquenté le boulevard depuis vingt ans. D'où venait-il ? D'Amérique, disait-on, et nul ne connaissait de lui autre chose. On était au lendemain du 16 mai ; les républicains étaient vainqueurs et les royalistes n'avaient plus qu'à rire ou à... pleurer. Le *Triboulet* s'en alla flamberge au vent, rire et combattre en l'honneur de son roi vaincu.

Ce fut épique.

Le petit brûlot satirique encaissa condamnations sur condamnations, tant qu'il en eut 114 avec un total de 300.000 francs d'amendes. C'était pour rien. Et ajoutez à cela 34 duels !

Mais la liberté de la presse venant d'être accordée, il ne fut plus possible au Gouvernement de tenir en respect le fougueux royaliste, alors on l'expulsa. Il dût promettre de s'assagir pour rentrer en France. Il avait épousé, quelques années auparavant, une jeune fille ravissante, Mlle de Sampieri, et l'on croyait le ménage très uni, quant tout à coup, un beau matin, le baron disparut, laissant ce simple billet dans sa chambre pour avertir sa femme et ses amis : « Vous ne me reverrez plus. »

Le *Triboulet* fut vendu aux enchères et l'on apprit que Harden-Hickey avait repris son ancien métier de marin. Il était entré comme capitaine sur un bateau qui partait pour l'Australie. Deux ans plus tard, on apprit qu'il était aux Indes et que le vaillant catholique s'était fait bouddhiste !

Le divorce fut prononcé contre lui. Il passa en Amérique où il épousa la fille de John Flagler, un des rois du pétrole.

Toutefois, la richesse ne put calmer en lui l'immodéré désir des aventures et c'est ainsi qu'il se mit en tête, il y a trois ans, ayant découvert dans une croisière sur l'Atlantique un ilòt perdu, d'y créer un royaume indépendant. Ainsi naquit l'*Etat de Trinidad*. La déclaration-prospectus par laquelle le baron Hickey annonçait la fondation de son royaume aurait déconcerté le plus comique de nos vaudevillistes. Il adressait à tous les colons à venir une circulaire tirée à plus de cent mille épreuves... sans compter celles auxquelles il s'apprêtait de les soumettre par la suite.

Cette notice contenait d'abord les moyens de se rendre à Trinidad sans erreur possible : 20 degrés 30 lat. sud et 29 degrés ouest.

Pas d'autre indication. Compris, n'est-ce pas ?

Puis suivait une description de l'île : Trinidad est entourée de récifs, rochers à pic, ce qui permet d'espérer avec les courants marins, une bonne moyenne de sinistres, qui deviendra pour les habitants un rapport de père de famille. Trinidad est peuplée... d'oiseaux de mer et comme végétation offre toutes les ressources : chiendent, radis sauvage, varechs, etc !

Religion d'Etat : le Bouddhisme, mais liberté des cultes.

Ainsi les lignes s'amoncelaient et deux mois après un navire officiel expatria quelques centaines d'illuminés vers ce désert de Chanaan !

Mais, un beau jour, un navire anglais passant par là, reconnut l'île, et comme elle était portée sur les cartes sans indication de propriétaire, l'Anglais se dit : ce ne peut être qu'à l'Angleterre, et il débarqua.

Harden-Hickey reçut l'ordre de quitter les lieux immédiatement... ce qu'il avait fait du reste toute sa vie. Il fit ses malles et alla se plaindre au Brésil sur les côtes duquel se trouvait son île miraculeuse. Il souffla si bien l'ambition dans l'oreille de son puissant voisin que le Brésil finit par se dire aussi : cette île est à moi, — et un navire brésilien partit pour Trinidad.

D'où conflit, menace de guerre, etc. Bref, l'Angleterre reprit le large... il faut toujours qu'elle prenne quelque chose.

Et le Brésil garda Trinidad. Quant à Hickey, il disparut. Il s'est suicidé, me dit-on.

Ce fut un aventurier, mais ce fut un homme d'honneur. Que lui a-t-il manqué ? Ce qui manque à nous tous, Parisiens : d'avoir plus de sagesse que d'esprit !



Mon confrère, M. René Doumic, a fait à Montréal une conférence sur Lamartine. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt

le compte-rendu très fidèle qu'en a fait *La Patrie*. A ce propos, il m'est revenu ce touchant souvenir sur le grand poète.

Un jour, dans les dernières années de l'Empire et la dernière aussi du tribun, Mlle de Girardin, je crois, se trouvait dans l'antichambre d'un bureau de rédaction, attendant son tour. Il y avait là quelques personnes et parmi elles un petit vieillard, humble, courbé sur son bâton, vêtu misérablement d'une longue redingote râpée. Mlle de Girardin contemplait secrètement ce vieillard qui, de temps à autre, levait vers elle ses yeux craintifs. Il avait l'air si malheureux qu'il lui inspira bientôt la plus grande pitié.

Tout à coup, l'huissier appela :

— M. de Lamartine !...

Et tandis que tous les regards se tournaient vers lui, le petit vieillard s'était levé et péniblement traversait la salle. C'était notre grand poète.

Mlle de Girardin fut si péniblement impressionnée qu'elle faillit s'évanouir.

A. Steens.



Le Chant du Cygne

(SUITE) [1]

III

Le silence se fit peu à peu sur l'aventure. D'ailleurs, entre lord Mellivan et Sténio, la lutte n'était pas égale. Jamais les merveilleuses qualités du musicien ne se manifestèrent avec autant d'éclat qu'après son mariage. On eût dit qu'il voulait, à force de succès, faire oublier à sa jeune femme les chagrins que son amour lui avait coûtés. Il créa autour de Maud une atmosphère de triomphe. Il dissipa toutes les préventions, força toutes les sympathies, entraîna toutes les admirations. Il obtint, par l'ascendant de son art, qu'on donnât tort au père outragé, et qu'on murmurât contre sa sévérité.

Lord Mellivan parut un peu trop féodal en tenant rigueur à ce roturier de génie qui, en somme, marchait de pair avec les plus grands seigneurs. L'empereur, son maître, l'avait fait comte; mais il dédaignait son titre. Marackzy tout court lui semblait suffisant.

Pendant deux ans, il tint l'Europe sous le charme et donna à sa jeune femme toutes les compensations qu'elle avait pu rêver. Reçue et attirée, partout à la cour et dans le grand monde, elle y fit rayonner le charme doux de sa beauté blonde. Elle compléta Marackzy. Sans elle il eût manqué

(1) Voir la *Revue* d'avril dernier.

quelque chose à la fortune extraordinaire de ce grand artiste. A sa couronne elle ajouta un fleuron charmant : celui de l'amour. Sténio, riche, acclamé, aimé, semblait l'image vivante du bonheur sur la terre. Mais la fatalité était là, derrière le char triomphal, prête à prouver qu'aucune joie n'est durable ici-bas.

Au bout d'un an de mariage, un enfant était né, blond comme sa mère. Et dans les ivresses de la maternité, les dernières tristesses de Maud avaient disparu. Elle eut, pendant quelques mois, l'oubli complet du passé. Elle se laissa aller au courant prodigieux qui l'emportait de fêtes en fêtes, dans une clarté et un bruit d'apothéose. L'être presque divin qui la faisait régner sur le monde lui parut plus beau, plus charmant, plus digne d'être adoré. Elle se mêla activement à sa vie artistique. Elle jouit délicieusement de sa gloire.

Arrivé à la maturité de son talent, Marackzy n'avait plus voulu se contenter des compositions délicates ou étranges, qui naissaient chaque jour sous ses doigts agiles. Il visa plus haut et prétendit aborder le théâtre. L'Opéra de Vienne lui était ouvert. Il y fit jouer coup sur coup un ballet fantastique, *les Djins*, où la richesse de son imagination se donnait librement carrière, et un opéra *Mathias Corvin*, où le patriotisme magyar éclatait en fiers accents. Dès lors le fanatisme de ses admirateurs ne connut plus de bornes, et le Chopin hongrois, comme on l'appelait déjà, parut en passe d'égaler les plus illustres maîtres.

C'est alors que Maud, à l'insu de son mari, risqua, auprès de son père, une tentative de rapprochement. Elle lui écrivit une lettre tendre et soumise, dans laquelle elle implorait son pardon. Elle pensait que le succès arrange bien des choses, et que le noble lord serait peut-être moins sévère pour la femme de Marackzy sacré grand compositeur par l'acclamation universelle, que pour la compagne de Sténio, l'unique et prodigieux, virtuose. Au bout de huit jours elle reçut sa lettre non décachetée. Le grand seigneur avait été trop durement touché dans son orgueil par le départ de sa fille. Il tenait parole : il ne voulait plus la connaître.

Ce fut un cuisant chagrin pour Maud, mais combien léger auprès de celui que la destinée lui préparait ! Le soir du jour où sa lettre avait été renvoyée sans être ouverte, son petit garçon tomba malade. L'esprit impressionnable de la jeune femme fut frappé. Elle vit une mystérieuse coïncidence entre la colère du vieillard et le mal de l'enfant. Un fatal pressentiment l'assaillit, et la jeta dans des angoisses qu'elle n'osa pas montrer à Sténio. Pendant une semaine, elle soigna le petit être avec une ardeur passionnée, le couvant, lui insufflant sa propre vie. Mais tout fut inutile. Le visage rosé pâlit, les yeux clairs s'obscurcirent, les lèvres, qui ne connaissaient que le sourire, se pincèrent avec une gravité soudaine, et, sans secousse, doucement, comme un oiseau qui s'endort, le pauvre mignon mourut.

Alors la tendre et frêle Maud eut un accès de délire furieux qui épouvanta tous ceux qui l'entouraient. Elle poussa des rugissements de lionne blessée, maudit le ciel, menaça la terre, appela à grands cris son père, le rendant responsable du malheur qui l'accablait. Puis, sans transition, elle tomba dans un état de mélancolie accablée.

Elle resta des semaines entières muette, les yeux fixes, sans une larme, sans une prière. Sténio, au désespoir, fit tout pour l'arracher à cette torpeur mortelle. Il lui parlait, sans qu'elle parût l'entendre. Son sublime archet lui-même fut impuissant. Il jouait, sans parvenir à éveiller l'attention de Maud. Ses mélodies les plus tendres la laissaient froide et sombre. Et cet art merveilleux, qui lui avait conquis le cœur de la jeune femme, était maintenant sans force pour lui ramener son esprit.

Elle changea beaucoup : son visage s'amaigrit et ses yeux ses creusèrent. Une toux sèche et incessante lui déchirait la poitrine. Sténio, très inquiet, consulta les meilleurs médecins de Vienne. Tous lui conseillèrent d'emmener Maud en Italie. Sous un climat plus doux, elle retrouverait la santé. Loin du pays où elle venait d'être si malheureuse, elle retrouverait le calme.

Marackzy, désolé, promena, pendant six mois, la femme adorée de ville en ville, cherchant le clair soleil, les fleurs

épanouies, les brises tièdes et les flots bleus : tout ce qui fait la vie riante. Maud ne se rétablit pas. Le mal dont elle souffrait était à l'âme. Et nul médecin, en ce monde, ne devait la guérir.

Cependant, à mesure que ses forces physiques déclinaient, ses forces morales renaissaient. Elle secoua son indifférence, et, comme si elle avait secrètement conscience de la gravité de son état, elle s'efforça de consoler Sténio. On eût dit que, par une coquetterie suprême, elle voulait redevenir charmante pour être plus complètement regrettée. Elle parlait maintenant, s'intéressait à tout ce que faisait son mari, et affectait de former des projets pour l'avenir. L'été était revenu, et elle déplorait de ne pas aller dans son pays.

— Il me semble, disait-elle, que là, je reprendrais tout à fait mes forces. Avec quel plaisir je reverrais les grands lacs aux eaux bleues, et les verdures fraîches des forêts. Oh! l'Irlande!... C'est là qu'est ma sœur... Mais c'est là aussi qu'est mon père...

Son front s'obscurcit, et, d'une voix basse :

— Je ne dois pas y revenir... Il me l'a défendu!...

Puis, avec un accent douloureux :

— Que ce serait bon, pourtant, de respirer l'air natal!... C'est celui-là qui me guérirait! Oh! Sténio, guérir et ne pas te quitter!... Rester encore longtemps auprès de toi!

Et entre ses dents, comme un murmure, elle ajouta :

— Mais mon père ne le veut pas!

Elle avait de ces reprises du désir de vivre, passionnées et presque convulsives. C'était sa chair jeune et puissante qui se révoltait contre l'anéantissement. Mais l'âme redevenait dominante, et imposait, pour un temps, sa fermeté stoïque.

Cependant Maud avait voulu revoir la mer qui baignait l'Angleterre. Il lui semblait qu'ainsi elle serait plus près du pays regretté. L'espace fluide, qui la séparerait, pourrait être facilement franchi par ses regards, et quelque chose d'elle, soupir ou sanglot, s'en irait, peut-être, vers la maison paternelle, sur les ailes du vent.

Voilà comment elle était venue à Dieppe.

(*A suivre.*) Georges Ohnet.

CRITIQUE MUSICALE

Opéra : *Thaïs*, de Massenet.

Comme début de critique musicale, nous n'avons à signaler qu'un seul événement de relative importance : la reprise de *Thaïs*, drame lyrique en 4 actes et 7 tableaux de Massenet, livret de M. Louis Gallet d'après le célèbre roman d'Anatole France. Il est vrai que les modifications apportées à cette reprise sont assez sérieuses pour ne pas permettre le silence à ceux qui veulent suivre le mouvement musical contemporain. Massenet a écrit, en effet, un acte nouveau tout entier et un divertissement qui ont été exécutés pour la première fois à l'Académie nationale de musique le 13 avril dernier.

L'acte nouveau intercalé par les auteurs sur la demande des Directeurs de l'Opéra était nécessaire à l'intelligence du drame. On ne s'expliquait pas, en effet, par quel processus psychologique le Moine Athanaël, de serviteur de Dieu, était devenu l'esclave de la chair: comment après avoir donné au Christ la courtisane convertie, il était devenu fou d'amour de Thaïs. Grâce à l'acte nouveau, le lien nous apparaît. Nous comprenons que dans le voyage à travers le désert de la Thébaïde, l'homme de Dieu a subi le charme de la femme arrachée aux voluptés coupables.

Le rideau se lève sur un splendide décor représentant une oasis de palmiers; des femmes viennent puiser de l'eau à la fontaine; le tableau est des plus gracieux. Athanaël et Thaïs

apparaissent; l'hermite soutient avec peine la néophyte écrasée de fatigue et dont les pieds saignent; il la fait asseoir sur un tertre, va chercher de l'eau à la fontaine, la lui fait boire, et déjà l'on comprend qu'un amour autre que l'amour de Dieu a pénétré en son âme.

Mais voici que des chants religieux se font entendre; des religieuses viennent se promener dans l'oasis, en chantant leurs hymnes pieux. C'est à elles qu'Athanaël confie Thaïs, qui fait ses adieux au moine, en lui donnant rendez-vous au ciel. C'est alors qu'Athanaël comprend combien lui était chère la brebis ramenée au bercail; un amour ardent va le consumer dans le silence du cloître, jusqu'au jour où il viendra déclarer sa passion à Thaïs expirante.

M. Massenet a traité l'acte nouveau dans cette teinte douce et voilée qu'il affectionne depuis quelque temps; du reste, l'œuvre entière est conçue dans une note de passion contenue et d'aimable sentimentalité qu'il était indispensable de continuer. Pas de grands morceaux à effets comme dans *Esclarmonde*; mais des caresses de violon, des chants de harpe et de flûte, des ressouvenirs de musique orientale. Il faut noter toutefois dans l'acte nouveau un duo d'une belle et touchante simplicité, qui produit grand effet.

Le divertissement écrit par Massenet pour la scène de l'orgie du deuxième acte se laisse entendre avec plaisir; une danseuse, Mlle Mendès y lance des notes piquées aigues de soprano et cette nouveauté amuse le public. Ce qui est mieux; c'est la danse agile et légère de Mlle Gambelli qui nous promet une ballerine sérieuse et de réelle valeur.

M. Delmas, qui, dès le premier soir incarna si puissamment le rôle d'Athanaël, y reste sans rival. Le rôle de Thaïs créé autrefois par la belle Sybil-Sanderson vient d'échoir à Mlle Berthet, dont les progrès sont sensibles. J'aurais bien à signaler quelques légers défauts, mais ces détails intéresseraient peu nos lecteurs. Donnons une mention à l'excellent ténor Naguet et à Mlles Beauvais et Agussol, chargées de deux rôles secondaires.

Georges de Dubor.

LES THÉATRES.

A la Comédie Française, on nous a donné un nouveau chef-d'œuvre de ce prestigieux artiste qu'est M. Jean Richepin. Le plaisir d'entendre les beaux vers de *La Martyre* se double de l'attrait d'une reconstitution de la civilisation antique au premier siècle de notre ère. Nous ne conterons pas par le menu les amours de la riche patricienne Flammeola et du néophyte Tcharmès; nous ne retracerons point les aventures de cette dilettante d'autrefois à travers Luburre la mal famée, nous renverrons nos lecteurs au nouveau drame de M. Jean Richepin, qui vient de paraître chez Charpentier et Fasquelle. Félicitons aussi Mlle Bartet dont la voix aux notes d'argent ferait si digne pendant à la voix d'or de Mme Sarah-Bernhart et Mounet-Sully, un admirable Johannès, de plastique impeccable et de passion farouche.

*
* *

A la Renaissance, Mme Sarah-Bernhardt a fait sa rentrée dans *Lysiane*, pièce en quatre actes, de M. Romain Coolus. Des applaudissements enthousiastes ont accueilli le rétablissement de la tragédienne populaire des deux côtés de l'Atlantique. *Lysiane* est une œuvre d'une haute portée philosophique qui s'adresse à un public de délicats et de lettrés.

Édouard André

*
* *

Mlle Emma Calvé a cessé momentanément ses représentations à l'Opéra-Comique. On sait qu'elle doit s'embarquer d'ici peu pour une grande tournée en Amérique. A son retour, elle reprendra, sans doute, ce rôle de Sapho où elle obtient tant de succès, et si justement.

*
* *

M. Porel avait mis gracieusement sa salle à la disposition de notre confrère le *Figaro* pour la représentation au bénéfice d'Alice Lavigne. Cette pauvre artiste est devenue aveugle, mais, grâce à l'étroite solidarité qui unit les artistes parisiens et au charitable empressement du public, la voilà désormais à l'abri du besoin. Une bonne part du succès doit être reportée sur Mme Réjane qui, en une conférence aussi originale que spirituelle, — tout Réjane en deux mots, — a soulevé les bravos enthousiastes d'une salle où les notabilités de la colonie américaine coudoyaient le Tout-Paris artistique, politique et financier.

*
* *

Brillante reprise de l'*Amour mouillé*, à l'Athénée-Comique. La musique de M. Louis Varney est toujours aussi agréable que les jolis minois des pensionnaires de M. Charlot.

*
* *

La *Fauvette du Temple* fait florès aux Folies-Dramatiques et inaugure heureusement la nouvelle direction de M. Léon Numès.

*
* *

A Parisiana-Concert, *Cyrano à Paris*, revue d'été de MM. Gardel et Eugène Héros, sert de prétexte à un défilé de jolies femmes sous les ordres de la Rédactrice en chef, Anna Thibaud. Voilà une *conseur* qui va révolutionner les idées sur les bas bleus.

*
* *

Remarquée parmi les gentilles danseuses du ballet de l'Olympia, la toute aimable petite Odette, autrefois des Bouffes-Parisiens.

*
* *

l'Olympia va avoir le monopole des plus jolies hirondelles.

*
* *

La *Bulle d'amour*. C'est un bien joli titre que celui qu'ont trouvé les auteurs du ballet de réouverture, pour les Folies-Marigny. Et si je ne craignais d'ôter aux spectateurs de la première la joie de la surprise, je dirais ce qu'est cette *Bulle d'amour*, et le gracieux tableau qu'elle fera apparaître aux yeux enchantés.

La *Bulle d'amour*, dont le livret est la poésie même, et la partition ravissante (en peut-il être autrement, avec Feydeau, avec Thomé), la *Bulle d'amour* comprend douze tableaux et des cœurs.

*
* *

Il nous a été donné d'assister dernièrement à une soirée des *Concerts-Rouge*, rue de Tournon, où se donnait une séance d'orgue-célesta, le nouvel instrument créé par M. Mustel.

Rarement, nous avons passé un si délicieux moment. En entendant cet orgue à voix humaine, on a la vision de quelque ville endormie des Pays-Bas, de quelque Bruges-la-Morte, que traverse la sonnerie claire des cloches lointaines. C'est une saisissante imitation des cloches qui serait d'un effet grandiose dans les chants rituels.

L'inventeur, M. Mustel, dirige lui-même son instrument avec un art exquis.

Fantasio.

SPECTACLES

Opéra. — 8 h. «/». — Coppélia, Faust.

Français. — 8 h. 1/2. — La Martyre.

Opéra-Comique. — 8 h. 1/2. — L'amour à la Bastille.

Odéon. — 8 h. 1/2. — Mon Enfant.

Renaissance. — 8 h. 1/2. — Lysiane.

Vaudeville. — 8 h. 1/2. — Décoré.

Gymnase. — 8 h. 1/2. — L'Aînée.

Variétés. — 8 h. 1/4. — Le Nouveau Jeu.

Gaîté. — 8 h. 1/2. — Le Maréchal Chaudron.

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 3/4. — Les P'tites Michu.

Palais-Royal. — 8 h. 1/2. — Le Boulet.

Porte-St-Martin. — 8 h. 1/4. — Cyrano de Bergerac.

Théâtre Antoine. — (ex-Menus-Plaisirs). — 8 h. 1/2. — Les Tisserands.

Châtelet. — 8 h. 1/4. — Relâche.

Ambigu-Comique. — 8 h. 1/2. — Fualdès.

Folies-Dramatiques. — 8 h. 1/2. — La Fauvette du Temple.

Athénée-Comique. — 8 h. 1/2. — L'amour mouillé.

Th. Cluny. — 8 h. 1/4. — Les demoiselles des St-Cyriens.

Th. de la République. — 8 h. 1/2. — Désordre et Génie.

La Bodinière, 18, rue St-Lazare. — 9 h. — Le Gamin de Paris. — On demande un jeune ménage.

Folies-Bergère. — La Belle Otero. — Diamant, ballet, etc.

Casino de Paris. — Le Biographe — Don Juan aux Enfers, etc.

Olympia. — Vision! ballet. — La Cammarano, etc.

Scala. — Lidia, Polaire, Polin, Claudius. — Psst! revue.

Parisiana. — Cyrano à Paris.

Eldorado. — Montgrappin, 40 minutes d'arrêt. — à 8 h.

Trianon. — Violette, Odette, Filid.

Treteau de Tabarin. — 9 h. 1/2. — Deval, Fursy, Cyrano de Tarascon.

Nouveau-Cirque. — A 8 h. 1/2. — La Nouvelle Revue.

La Boîte à musique. — 9 h. 1/2. — Les Saisons. — Venez en ombre, revue.

La Roulotte. — Ohé! Ohé! — Miette Ferny. — Chan. anim.

Concert Européen. — La Reine Mi-Carême.

Le Grand Guignol. — 9 h. — Les Boulingrin. — Le Lézard, etc.

Moulin-Rouge. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.

La Cigale. — 8 h. 1/2. — Allo! Allo! revue, Margarita, etc.

Cinématographe. — Le Voyage au Japon.

Bullier. — Tous les jeudis, bal masqué.

Musée Grévin. — Le drame de Bicêtre, etc., etc.

Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours. — Concert tous les dimanches.



LES LIVRES

Le Procès Zola, devant la cour d'assise de la Seine et la cour de cassation (17 février — 31 mars — 2 avril 1898). Compte-rendu sténographique *in-extenso* et documents annexes, 2 volumes de 550 pages chacun.
P. V. Stock, *éditeurs*, 8, 9, 10, 11, galerie du Théâtre-Français (Palais-Royal), Paris. (Pour réduction, se recommander de la *Revue*.)

*
* *

Coupable ou non? par Justin Vanex.
P. V. Stock, éditeur.

*
* *

Richelieu à Luçon, *sa jeunesse, son épiscopat*, par l'abbé L. Lacroix, docteur ès-lettres, premier aumônier du lycée Michelet, directeur de la *Revue du Clergé Français*. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50. — Paris. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90,

De nos jours la jeunesse des grands hommes est l'objet de nombreuses études : bien souvent en effet une jeunesse laborieuse et active a préparé les succès de l'âge mûr. C'est ce que prouve clairement le bel ouvrage de M. Lacroix. Il l'a fait d'ailleurs en s'entourant de tous les documents qui pouvaient l'aider, en compulsant non seulement les manuscrits et imprimés des bibliothèques publiques, mais encore les archives de la famille de Richelieu, où une permission gracieuse l'a laissé pénétrer.

Tout dans ce livre est exact et cependant que de faits surprenants nous sont à chaque instant révélés. Il nous montre un Richelieu absolument inconnu. C'est un prélat aimable, séduisant par le charme de sa jeunesse et les grâces de son esprit, doux et affable pour tous ceux qui l'approchent, régulier dans ses mœurs, sincèrement pieux, juste et ferme dans son administration, mais en même temps accueillant, hospitalier et serviable pour tous ses amis. Chose plus surprenante encore ! il a déjà choisi les hommes qu'il chargera plus tard d'exécuter ses desseins. Ce sont des amis qu'il s'est attachés pendant son épiscopat et qu'il a pu étudier et former de longue main. Aussi, quand il arrive au pouvoir, en 1624, il y vient avec un programme nettement arrêté et un personnel dont l'intelligence et le dévouement lui sont connus depuis longtemps.

Acadia, par notre collaborateur canadien Edouard Richard. Nous ferons une étude spéciale de celivre dans notre prochain numéro.

L'Argus.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.



Albert-Lefeuvre. — *Pour la Patrie.*



Mme Mattie Dubé. — *Avant l'enterrement.*





Théo Dubé. — *Miniatures.*

LE SALON DE 1898

La Fête du Printemps — Les Canadiens au Salon

C'est bien aux Artistes que doit être dévolue la tâche d'organiser la « Fête du Printemps ». Alors que les bourgeons poussent aux branches, que lilas et muguets embaument et que de belles jeunes filles, hier encore enfants, surgissent tout à coup, étonnées d'être si jolies... les travailleurs des Arts nous convient à la joie réelle, saine et consolante de contempler leurs œuvres nouvelles.

C'est le Vernissage! Depuis un mois les Salons, les ateliers, les brasseries retentissent du bruit féerique de ces mots: « le Vernissage. » C'est en effet un spectacle admirable. Sous un dôme irisé, au milieu des feuillages verts et des fleurs, les marbres, les bronzes, les femmes en toilettes de toutes nuances, font du jardin une plaine enchantée aux ondes mouvantes, noyées de blancheurs mauves, bleues dans le rayonnement d'un soleil tamisé en poudre d'or.

On est environné par la bruyante gaieté des artistes qui s'apostrophent de spirituels bonjours, par la joie de tous ces visages féminins où brillent des yeux rieurs sous l'ombre des cheveux ébouriffés. On est étourdi et grisé, et ceux qui ce matin n'ont pas jeté un rapide coup d'œil sur les œuvres

exposées, devront se contenter aujourd'hui d'en admirer les modèles souvent reconnus dans la foule et parfois acclamés.

Cependant, parmi les œuvres de sculpture, on ne peut manquer d'apercevoir, magnifique et puissant, « le cardinal Lavigerie », de notre grand maître Falguière; cette belle statue est l'œuvre maîtresse du Salon. Puis nous voyons tout autour de nous une quantité d'études de nus envoyées par des jeunes gens qui concourent encore pour les médailles; mais l'on remarque peu de morceaux poussés très loin : les *arrivés* se contentent d'envoyer des œuvres décoratives de commande.

Nous constatons que beaucoup de noms, hier presque célèbres, manquent au Livret, ou bien sont représentés par un bibelot d'art industriel dont la patine ingénieuse fait l'ébahissement des bourgeois. Ces œuvres, un serrurier d'art les exécuterait mieux qu'un statuaire, dont le rêve est de rendre une pensée, un sentiment humain, en cherchant l'absolu dans l'exécution de la forme et qui, là seulement, peut donner les fruits des fortes et longues études qu'il a dû faire durant quinze et vingt années. Nous appelons l'attention de notre Directeur des Beaux-Arts, monsieur Roujon, sur ce fait et nous lui demandons: l'Etat n'a-t-il plus de beaux travaux à confier aux artistes qui ont brillamment fait leurs preuves?...

Après nous être arrêtés devant les beaux envois de MM. Paul Dubois, Mercié, Michel, Peynot, Théophile Barrau, Carlès, Gardet, Soulès, sans oublier les bronzes si intéressants du peintre et sculpteur Gérome, édités par Siot-Decauville, nous arrivons au fond du Jardin où, haut placée, une banderolle indicatrice nous apprend que nous ne sommes plus sur le territoire de la « Société des Artistes Français ». Nous voici maintenant chez la Société dissidente qui forme un groupe à part. Mais pourquoi les dissidents appellent-ils leur groupement « Société Nationale » puisque les étrangers sont en majorité chez eux? Remarquons cependant que leurs œuvres sont bien françaises. Tous, en effet, sont élèves de nos maîtres modernes: de Manet, de Courbet, de Bastien-Lepage, de Puvis de Chavanne, etc. Un très beau

reflet de Carolus-Duran se trouve dans le portrait de femme de M. Sargent, le brillant élève de notre grand portraitiste, et Albert Besnard semble avoir un peu tourné la tête à plusieurs de ses cosociétaires.

Une singularité qui frappe dans la société dite « Nationale », c'est que chaque exposant exagère certainement sa manière pour se créer un genre.

Mais voici, peinte en pied, Sarah Bernhardt, notre grande tragédienne, dans son rôle de Lorenzaccio. La signature de ce tableau me rappelle que le directeur de la *Revue des Deux Frances* m'a demandé de lui donner un avis sincère sur les œuvres des artistes canadiens exposées au Salon de cette année. Je suis véritablement heureux de commencer par le portrait de notre divine Sarah, et je n'ai que des compliments à faire à M. Humphrey Johnston.

Dans le jardin, M. Saint-Gaudens expose une œuvre hors ligne ; sa statue représentant « Un Puritain » est d'un grand caractère : on y retrouve la main d'un maître d'origine et d'école françaises.

Si nous revenons dans la Section de peinture de la « Société des Artistes Français », la Société Mère, nous voyons beaucoup de bons portraits, des paysages admirables, des tableaux très étudiés, et tout cela peint, composé en toute indépendance et d'une exécution robuste. Combien d'œuvres maîtresses signées des plus grands noms de la peinture moderne ! L'on ressent moins ici que dans la Société rivale les funestes effets de l'engouement de ces dernières années pour les ouvrages d'impression sommaire et purement décorative. Cependant nous constatons que plusieurs jeunes peintres qui paraissaient, à leurs débuts, croire à la divinité du grand Art, ayant sans doute été peu encouragés, ne produisent plus que de jolies impressions.

L'impression, contrairement à ce que l'on a pu dire, n'est pas une Ecole ; s'en tenir à l'impression, c'est rester incomplet, c'est avouer son impuissance. Manet n'avait pas d'autre prétention que de faire de son mieux ce qu'il aimait, et il préférait se contenter d'une ébauche plutôt que d'abîmer ce qu'il ne pouvait pousser plus loin. Mais le principal n'est pas,

ainsi que je l'ai entendu dire, de savoir s'arrêter à temps ; oh ! que non pas. Le principal est de savoir continuer son œuvre. L'artiste sincère et bien doué cherche l'absolu, quitte à avoir le sort du personnage que décrit Balzac dans l'une de ses œuvres.

La valeur d'une œuvre d'art dépend de la force de son exécution, et une pensée n'est bien rendue que dans une forme parfaite ; du reste la forme seule, sans sujet, est en elle-même une pensée, puisque l'Art est la recherche du beau. Mais la perfection de la beauté dans la forme plastique échappe à ceux qui n'y sont pas initiés par la pratique du dessin et par l'étude des grands maîtres. C'est ainsi que pour comprendre les beautés littéraires des grands auteurs, il faut avoir appris à lire les grandes œuvres et aussi avoir appris à écrire.

C'est pénétré de ces grandes vérités de l'Art que je parcourais les galeries de peinture, et je fus très ému de trouver dans le tableau de Mme Mattie Dubé *Avant l'enterrement*, une réponse à mes aspirations. Cette composition est d'un grand sentiment et d'une éxécution sincère ; l'on sent que Mme Dubé était très impressionnée quand elle exécuta ce beau morceau de peinture. Le Jury ne fera certainement pas attendre à cette belle artiste une récompense supérieure à celle qu'il lui a déjà décernée. M. Théo Dubé fait adorablement la miniature. Le grand-père qui tient sur ses genoux ses deux petits enfants, son étude de nu et son personnage du XVe siècle, indiquent que M. Dubé est un artiste délicat et d'une force réelle d'exécution.

M. Suzor Coté expose deux paysages bien peints dont l'exécution large dénote chez leur auteur un véritable tempérament d'artiste. Ses deux pastels : un paysan et une paysanne du Canada, sont très bien dessinés et d'un bon coloris. Nos ancêtres qui portèrent l'âme française sur les bords du Saint-Laurent y portèrent aussi des parcelles de la Mère-patrie ; M. Coté et ses œuvres nous en font souvenir.

M. Humphreys nous montre la Seine, devant la Chambre des Députés, par un effet de brouillard d'une très belle impression.

Mlle Burnett a fait un portrait au pastel très bien dessiné et d'un modèle charmant ; la poudre de couleur est devenue sous ses doigts une matière délicieuse à voir ; c'est un véritable chef-d'œuvre.

Dans le Pré est le titre que donne à l'une des trois toiles qu'elle expose, Mlle Elisabeth Nourse. Une paysanne allaite son enfant, c'est l'heure de midi, le soleil chauffe la terre et ruisselle éblouissant. Mlle Nourse est un peintre de grand tempérament.

Je trouve encore un paysagiste de bonne force en M. La Verne Butler, sa manière est très spéciale. Son tableau dans les tonalités grises que donne *La fin du Jour* nous montre en M. Butler l'artiste poète que la nature impressionne sainement.

Un autre sentiment nous est donné par M. Willam Blair-Bruce, un peintre de marine auquel ses longues contemplations de la Méditerranée ont permis d'observer la mer sous tous ses aspects. Le *Temps du Mistral* qu'il rend d'une façon si précise contient les qualités d'une étude sincère. Les flots, à l'horizon, sont de ce bleu indéfinissable de profondeur que connaissent bien les heureux habitants de la côte d'Azur. Les lames courtes, moutonnent en venant du large pour mourir en écume légère sur la grève. En somme très bon tableau.

Son *Fantôme*, d'après une légende canadienne, est de même admirable.

La peinture de M. James Morrice est un peu imprécise, son *Effet d'Automne* est cependant vécu et d'un bon cachet. Du reste, tous les artistes canadiens ont reproduit ici leurs œuvres.

Il est regrettable que les deux tableaux exposés par Mlle Mac-Ferland soient accrochés si haut ; cela leur fait perdre pour l'observateur leurs belles qualités. Néanmoins, on apprécie que le *Portrait de ma sœur* est bien dessiné : je fais le même éloge pour l'autre œuvre *Préparatifs pour le dîner*.

Monsieur Willam Baird obtient par la finesse de son dessin de beaux effets d'éloignement dans un tout petit

cadre. Ses *Vaches en Bretagne* sont peintes avec un soin minutieux, très étudiées sur nature. Les grandes qualités du tableau nous montrent en M. Baird un artiste concienciеux et sensible.

Je n'ai véritablement que des éloges à faire de toutes ces œuvres et le tableau de M. Morris en est la preuve. C'est une belle peinture, hardie et d'une justesse de ton saisissante.

Pourquoi M. Raoul Barré, le dessinateur canadien au si beau tempérament, n'a-t-il pas exposé, lui aussi, quelques pastels, par exemple? — je regrette vraiment de n'avoir point vu son œuvre au *Salon de 1898*.

Je lui ferais volontiers quelques petites observations, mais je veux croire qu'il se réserve pour l'année prochaine, et nous l'attendons avec confiance.

Au moment où je regardais le buste qu'expose M. Evans, bon buste en plâtre qui prendra toutes ses qualités dans l'exécution du marbre, de joyeux éclats de voix s'élevèrent de la foule, sur le passage de la jolie danseuse Cléo de Mérode applaudie : l'art et la jeunesse rendaient ainsi hommage à la beauté. Mais l'heure de la fermeture sonnait et lentement le public s'écoulait par groupes, se montrant les célébrités multiples qui étaient venues contribuer à la fête des Arts et du Printemps.

Albert-Lefeuvre,

Membre du Jury.

1er mai 1898.



L'article de notre collaborateur, M. Gustave Geffroy, le critique d'art si apprécié, nous étant parvenu trop tard, nous sommes obligés de le remettre au prochain numéro de la Revue.



EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Société des Artistes Français

La critique des œuvres d'art est, peut-être, de toutes les critiques, celle qui offre le plus de difficultés, si l'on veut, en la faisant, se livrer à un examen sérieux et impartial. Dans chaque tableau, dans chaque statue ou dessin que l'on considère, l'artiste a fixé, à sa manière et suivant son inspiration, une idée. C'est cette idée, parfois une énigme, qu'il faut d'abord dégager de l'œuvre; après ce travail préliminaire, la forme et la couleur, les qualités et les défauts paraissent nettement et suivant que les uns ou les autres prédominent, on se trouve en présence d'un chef-d'œuvre, d'une médiocrité ou d'une nullité. Cette dernière catégorie n'existe évidemment pas au salon de la Société des Artistes français, car les œuvres, avant d'être admises vont passé sous les yeux d'un jury sévère.



SOUZA-PINTO. — *Au Cabaret.*

Dessin de l'auteur.

Partant de cette théorie que je viens d'émettre, sur la sélection, nous allons faire, si vous le voulez bien, une promenade à travers le jardin charmant de la sculpture, en notant de-ci de-là et distribuant à chacun ce qui lui revient.

Tout d'abord il me semble que la ville de Paris a dépensé beaucoup d'argent, cette année, pour acheter des œuvres d'une banalité désespérante, et que la commission d'achat est revenue largement sur l'opinion qu'elle manifestait contre le nu. Cependant, avant de commander à M. Moncel son groupe *Vers l'Amour*, elle aurait été je pense, bien inspiré en conseillant à l'artiste d'en détacher la figure de jeune fille, qui eut fait, isolée, en très bon petit bronze commercial. M. Léopold Steiner, également favorisé d'un achat, n'a pas su rendre la scène des deux vieux assis côte à côte, et qu'il intitule *Le déclin*, avec tout l'intérêt que le sujet philosophique choisi lui avait inspiré; c'est lourd et sans vie.

La statue du *P. Pierre Olivaint de la Compagnie de Jésus* fait penser au Dante d'Aubé, et que M. Louis Noël n'aille pas trouver désobligeante cette remarque, car son œuvre est très belle.

La première Parure de M. Béguine ne manque pas de qualités et me plaît certainement plus que la grosse femme de M. Roufosse, *La Bourgogne* qui a bien l'air d'être tout à fait heureuse.

Le Quadrige monumental exécuté par M. Mac-Monniès, pour la décoration de l'entrée du *Prospect Park* de Brooklyn, est d'un très bel effet; les renommées trompettent, aux quatre coins du monde, la grandeur de l'Amérique; mais je serais surpris si les deux groupes de chevaux de cirque, qui flanquent le motif principal, aidaient au bon ensemble décoratif. J'aime au contraire, sans réserves, *L'enrôlé de 1792;* ce petit bonhomme s'enlève à fière allure et l'auteur, M. Choppin, qui est muet lui-même, a su faire chanter à pleine voix son jeune patriote sympathique dès l'abord.

M. Mathurin Moreau a exécuté une bonne statue du *Président Carnot*, dans l'imposante dignité est heureusement

rendue. *L'inondation*, de M. Mathet, veut être impressionnante ; le résultat n'est pas suffisamment obtenu parce que la nature, dans ce groupe, n'est bien copiée que dans son petit côté ; l'ampleur fait défaut. Néanmoins, M. Mathet est l'un des quelques sculpteurs de profession qui habitent Paris et auxquels M. Rambaud, ministre des Beaux-Arts, aurait



JAMES MORRICE. — *Effet d'Automne.*

pu commander son buste, plutôt que d'en confier l'exécution à Mlle Malvina Brach, ancienne prêtresse du culte de Terpsichore. Mieux inspiré, *M. Henri Brisson* s'est adressé à M. Bernstamm, sculpteur russe de talent, qui a su rendre tout ce que contient d'énergique bonté la grande physionomie du Président de la Chambre des Députés.

Je me demande pourquoi M. Peynot a augmenté les proportions de son groupe *l'Eternelle lutte ;* nous l'avions admiré précédemment sous un autre titre et avant que l'artiste ait remplacé, par une vilaine chimère, l'oiseau pour

lequel les deux hommes se battaient. Mais qu'elle science du nu et comme M. Peynot sait admirablement construire.

Que l'élève de l'école contemple à loisir le *Cardinal Lavigerie*, par Falguière. Il apprendra comment on joue avec l'atmosphère ambiante pour colorer une grande chose. Quel art magistral que celui de ce maître! La grande allure du moine me captive; j'aime à voir sa mâle douceur quand de la main droite étendue il prend possession de la terre d'Afrique pour y semer la bonne parole. Le coloris de cette œuvre est d'une rare intensité, et la lumière se joue à plaisir dans les plis amples et légers du grand manteau du prélat. J'ai hâte de voir la statue magistrale que l'homme de génie, qu'est Falguière, tirera du marbre d'après un semblable modèle, déjà si parfait.

Samuel Champlain (le Saintongeois) qui surmontera le monument que la ville de Québec fait élever en l'honneur de son fondateur ne me dit pas grand chose de bon; je ne peux pas m'imaginer le navigateur sous les traits de ce gros *mousquetaire triste* que nous présente M. Paul Chevré; pour faire les têtes, que l'auteur consulte le maître Paul Dubois; il verra comment on traite le portrait *du comte de Franqueville* ou du *docteur Lannelongue*. Voilà de la sculpture de génie, et c'est pourtant plus petit de dimensions que le Champlain susnommé.

Le chercheur d'or de M. Emile Laporte ne diffère pas comme pose du Cincinnatus; c'est un concours d'école avec quelques bons passages.

Le *Baron des Rotours* dont le monument commémoratif est dû à M. Houssin, est bien l'homme aimable que ses amis appréciaient, mais que l'auteur prenne soin, quand il voudra mettre en place des paysannes, de ne pas faire poser des gentilles fruitières de la Ville; l'ensemble, en somme manque de tournure.

Tendresses maternelles de M. Ch. Jacquot est moins bien qu'une œuvre précédente du même artiste, l'*Angélus*; c'est encore un souvenir du martyr de Falguière, en ajoutant un petit enfant dans la composition. Je me garde d'omettre le *Monument de Charles Fourier*, par M. Emile Derré;



A. Falguière. — *Le Cardinal Lavigerie.*

(Dessin de l'auteur.)

l'ensemble est bien et c'est, sans conteste, le meilleur du salon, dans cet ordre d'idée. La statue de Fourier captive l'attention par la grande impression de sérénité répandue sur la physionomie du philosophe. Tous mes compliments à l'artiste.

Que l'on ne m'accuse pas de faire une réclame intempestive à M. Antonin Carlès, mais quand on est capable d'exécuter comme il l'a fait le buste de jeune homme qu'il expose, on devrait avoir des commandes de bustes à ne savoir par laquelle commencer. *La baigneuse* du même artiste est aussi un régal d'amateur de belle forme, très étudiée et fine; bref toutes les qualités désirables dans ces deux œuvres.

Dans le rêve, par M. Gustave Michel est vraiment une œuvre rêvée; l'auteur est l'un des rares artistes qui ne se négligent pas, bien qu'ils aient été consacrés par les plus hautes récompenses. La poésie de sa figure est intense, légèrement saupoudrée d'un duvet d'aile de papillon. Si M. Bénet était aussi consciencieux dans ses œuvres, que M. Michel, et s'il ne faisait pas se heurter les uns contre les autres les morceaux de nu, comme cela se produit dans *le Vent et la Nue,* il aurait un grand succès.

M. Alfred Boucher modèle toujours d'une manière délicate, et combien charmante est son *Hirondelle blessée*, svelte et légère; plus ramassée, plus musclée, *La Philosophie de l'histoire*, me plaît tout autant et je ne saurais vraiment quelle critique en faire; c'est bien près de l'absolu.

Si cet artiste avait eu à traiter le mausolée exposé par M. Soulès, il l'eût certainement fait avec plus de soin; le sujet se prêtait pourtant bien a l'exécution d'un ensemble grandiose. Mais il manque ici à M. Soulès un je ne sais quoi de fermeté; c'est insuffisant.

M. M. Tissot et Loiseau-Rousseau ont été très remarqués le premier avec un *St-Sébastien,* le second avec un *Crucifié*, deux morceaux de nu de premier ordre.

Il est juste de décerner de très grand éloges à M. Pech; le bébé qui confie à sa jeune maman un *grand secret* est tout à fait joli; sans quelques très petits défauts, que l'artiste connaît bien lui-même, ce groupe serait un véritable petit

chef-d'œuvre. Très belle composition aussi *la Némésis* de M. Pallez, la physionomie de la déesse est d'un grand caractère et l'homme qui roule à ses pieds est un morceau de nu de première force.

La médaille d'honneur a été, cette année, décernée à un sculpteur animalier M. Gardet. Cet artiste ne peut pas nous faire oublier Auguste Cain, mais il arrivera certainement à la même renommée que son maître.

Sans discuter la grande valeur du *Monument de Francis Garnier* par M. Denys Puech, je me dois à moi-même de déclarer que je ne comprends pas cette manière dont M. Dalou fut l'inventeur. On se contente de faire le buste de l'homme que l'on veut honorer, puis on entoure la stèle d'un fouillis de personnages allégoriques qui détournent l'attention du sujet principal; c'est du rébus, et l'on en est réduit à dire que les ornements, les attributs et les femmes nues qui personnifient l'Annam ou le Tonkin sont d'excellents morceaux de sculpture ; que devient Garnier dans tout cela ?



DENYS PUECH. — *Groupe destiné au monument de Francis Garnier.*

Le sculpteur inspiré par le genre allégorique, procèdera franchement comme le fait M. Albert-Lefeuvre notre éminent critique de la *Revue des Deux Frances* ; à la bonne heure ! *Les sylphes* ailés, de ce bas-relief décoratif qui doit être exécuté en grès Muller, tourbillonnent dans une chaude atmosphère de soleil, parmi les arbres d'une clairière, au-dessus d'un étang d'où la buée s'élève : ils entraînent dans leur ronde légère une jeune fille endormie dont le rêve

serait d'être sylphe elle-même. Ce tableau sculpté, de facture impeccable, provoque une douce émotion poétique dont les œuvres précédentes de M. Albert-Lefeuvre ne sont pas exemptes; témoin *La Muse des bois* que l'artiste rappelle dans un coin de ce panneau et qui fut si fort appréciée il y a quelques années; qui ne se souvient aussi du chef-d'œuvre



Albert-Lefeuvre. — *Les Sylphes*,

(Bas-relief décoratif.

l'adolescence? Le sentiment n'exclut pas la force d'expression, chez M. Lefeuvre, deux qualités, maîtresses que l'on trouve réunies dans ses nombreuses paysanneries, genre dont il fut l'initiateur; dans le beau groupe Pour la Patrie, dont Gambetta aurait voulu faire le sceau de l'Etat; dans ses monuments du *Général Margueritte*, de l'Armand Carrel de Rouen, etc. etc.

Je regrette que la place me soit ici mesurée; mais, d'autre part, les œuvres de M. Albert Lefeuvre ont été, en leur temps, élogieusement analysées, et je sortirais de mon rôle de critique du salon en les reprenant ainsi une à une.

Les peintres attendent ma visite et, de ce pas, je me dirige vers leurs tableaux.

La peinture.

A tout Seigneur, tout honneur, et le Seigneur ici n'est autre que M. Cormon. L'une des plus grandes salles de la galerie de peinture est entièrement consacrée à l'exposition



Fernand Cormon. — *Croquis d'un homme primitif.*
(Décoration d'une salle du Museum.)

de son œuvre grandiose destinée à la décoration d'une salle du Muséum de Paris et comprenant un grand plafond et dix panneaux décoratifs. L'artiste a conçu l'évolution des races humaines sur la terre, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, en passant par la *période glaciaire*, *l'âge de la pierre polie*, *l'âge de fer*, etc. Tout est parfait dans le dessin, dont certains détails plus finis n'auraient cependant pas gêné la composition, dans la couleur, d'une teinte foncée qui sied bien, dans les paysages, d'une force extraordinaire. Si je me permettais une très légère observation, ce serait de trouver que les personnages du tableau des agriculteurs sont de forme un peu bien policée pour l'âge de bronze. Mais c'est là peu de chose quand on se rencontre avec un effort aussi colossal et d'un intérêt aussi empoignant.

M. Henner, à qui ses confrères viennent de décerner la médaille d'or, est classé depuis longtemps parmi les gloires de l'école française, bien qu'il ait encore ses détracteurs. *Le Lévite d'Ephraïm devant sa femme morte* est un morceau d'une grande puissance; mais pourquoi toujours ces négligences voulues et les petits traits noirs qui arrêtent la forme? Je les comprends d'autant moins que l'artiste n'a pas besoin d'employer ces petits moyens pour nous présenter un *portrait de Mlle L...* d'une grande perfection.

Une fois de plus, le maître Harpignies nous fait admirer son grand talent avec la *Matinée dans le Dauphiné*; cette simple mention résume tout le bien à dire et à penser d'œuvres de cette envergure.

Chez M. Aimé Morot, il y a une science énorme; il expose un très grand portrait équestre de M. *le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville*, chevauchant sur un destrier en bois peint: les qualités du portrait du *Prince d'Aremberg* sont de beaucoup supérieures, sous un plus petit format: c'est vivant. Pour être d'une autre école, M. Paul-Albert Laurens n'en est pas moins au plan du maître. Mais voici l'*Arrestation de Broussel* par M. Jean-Paul Laurens qui n'a pas de défaillances; ses grandes qualités décoratives de force et de caractère restent les mêmes,

Blair-Bruce. — *Le Fantôme* (Légende canadienne).



Suzor Coté — *Solitude* (Paysage canadien).



Suzor Coté. — *Paysanne canadienne* (Pastel).



Suzor Coté. — *Paysan Canadien* (Pastel).

quelle que soit la composition qu'il invente. Il semble que nous entrions dans la série du très bien, car je note d'abord le portrait de M. *le comte O. de Kerchove de Deuterghem* par M. Jules-Joseph Lefebvre; très exécuté, le modelé en est



JEAN-PAUL LAURENS. — *L'Arrestation de Broussel.*

(Croquis de l'auteur.)

poussé très loin et fait comme de la sculpture; on songe en le voyant au portrait de Bertin par Ingres.

L'immense toile composée par M. Danger, à la gloire des *Grands Artisans de l'arbitrage et de la paix* est mieux réussie que bien des commandes du même genre faites déjà par l'Etat ou la Ville de Paris. L'ensemble est d'une belle tournure, et les nombreux personnages sont tous intéressants dans cette composition bien arrangée.

M. Suzor Coté, un Canadien, expose deux fort jolis pay-

sages, vigoureusement peints; on sent chez cet artiste un contemplateur de la nature.

Intimité: ce sont trois jeunes femmes qui se tiennent gentiment compagnie ; elles sont toutes trois charmantes, quoique Mme Vallet les ait vues dans le gris discret et fin.

Et ils ne lisaient plus, les deux adolescents de M. Etcheverry ; assis sur un banc de pierre au fond du Parc, maintenant ils s'embrassent, ne les dérangeons pas.

M. Jules Breton sera toujours poète ; le nommer, c'est employer le synonyme de perfection; que pourrais-je dire de plus devant *la Glaneuse* ou la *Rue de Village*. Autre grand nom ; M. Benjamin Constant. Ses portraits ont une renommée universelle et celui de M. Hanotaux (de l'Académie française) ministre des affaires étrangères me laisse rêveur; car je me demande comment on peut en arriver à une telle habileté et à une pareille science de la couleur.

Il y a assez de bien à dire du *portrait de Mlle O. P.* par M. François Flameng pour qu'on reproche à l'artiste d'avoir dessiné une main gauche, qui chez une personne aussi jolie que le modèle, doit être parfaite; heureusement ce n'est pas difficile à reprendre dans un tableau, surtout pour M. Flameng ; il dessine en effet aussi bien que M. Foubert dont le tableau *Dans les joncs* ressemble beaucoup à celui du Luxembourg signé Collin. Sa figure de femme couchée sur l'herbe est plus vigoureuse que celle du maître, et après examen j'hésite à dire ma préférence. Si je cherchais à faire des comparaisons, je dirais que M. Demont possède tout le talent poétique de son beau-père. L'*Hymne au Soleil* est une pure merveille de composition, d'une exécution chaude, vraie, tout autant que le tableau plein de tristesse *Les Epaves* ou le vent et la pluie font rage sur le bord de la mer.

Mme Demont-Breton est toujours la grande artiste que nous connaissons. Il doit être bien difficile de remplir une grande toile, comme elle l'a fait, avec un seul personnage; et quelle intensité, quelle vérité de couleur. On ne peut aussi que s'extasier sur le portrait de sa fillette qu'elle a

campée dans les vagues glauques de la mer. Mme Demont-Breton est une des gloires de l'école française.

Le maître Rochegrosse m'intéresse moins cette année avec sa grande composition « *Le chant des muses éveille l'âme humaine* ». Les vilains personnages qui entourent l'âme gracieuse détruisent la poésie du tableau. Je préfère la conception de M. Sinilialdi ; « *L'industrie* » dénote un tempérament de chercheur.



Suzor Coté. — *Entrée de bois.*

Paysage canadien.

De grands noms viennent encore sous ma plume : M. Léon Bonnat, avec ses remarquables portraits du *Général Davout* et de Mme *Rose Caron* ; M. Roybet, qui groupe ses personnages autour de « *L'Astronome* » et les drape dans une couleur merveilleuse ; Mme Juana Romani qui charme plus, avec les mêmes procédés qu'emploie son maître.

J'ai peu parlé des paysagistes et je me dois à moi-même d'admirer les tableaux de M. Tanzi qui sera cité à l'égal des Français et des Harpignies. Les nouveaux de son école, MM. Biva et His, réussissent bien dans les mêmes tons, mais avec moins de profondeur. La note d'*Automne*, donnée par M. Schaap, avec des feuillages d'or, est si juste qu'elle mérite une mention spéciale.

Je voudrais arrêter M. Gabriel Ferrier sur la pente du joli à outrance ; il est si facile de tomber dans le mauvais goût. J'aime, assurément, la couleur gaie, mais je lui préfère la note sombre quand elle est traitée par une grande artiste comme Mme Mattei Dubé dont les personnages attristés et en deuil produisent une poignante impression.

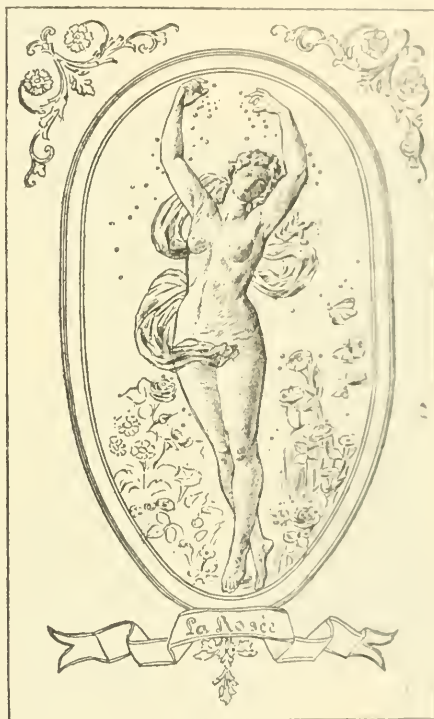
La foule s'amasse devant un grand tableau où les cuirassiers et les hussards, les dragons et les artilleurs s'alignent en haies pressées pour que le tzar Nicolas, la tzarine et M. Félix Faure admirent la belle tenue de nos forces guerrières. Nous sommes à Châlons. Qui ne se souvient de l'atroce journée de pluie qui vint contrarier cette fête patriotique ? M. Edouard Detaille, dans ce magnifique tableau, a choisi le moment où le soleil, perçant pour un moment les nuages amoncelés au ciel, ajoutait ses rayons dorés au spectacle grandiose qui a si vivement impressionné les spectateurs de cette revue mémorable.

M. Blair-Bruce, autre artiste canadien, doit être un fervent de la mer, si j'en juge par le *Coup de Mistral* qu'il a saisi en maître à la pointe de ses pinceaux.

Toute une école de critique s'est gaussée pendant ces dernières années, de M. Bougnereau. Calme et dédaigneux, le grand maître a laissé dire, continuant de produire des chefs-d'œuvre ; et combien il avait raison, puisqu'il nous permet d'éprouver une joie douce devant l'*Assaut* des

amours qui se pressent en foule autour d'une jeune fille apeurée.

M. Félix Aubert a voulu se singulariser par une conception de la cène toute différente de ce qui est connu ; le Christ n'est plus à table, et je n'y vois pas d'inconvénient puisque le tableau est d'un très grand effet, avec une couleur cependant un peu banale. Je préfère la manière de jouer avec la palette telle que la pratique M. Chartran : *Siegfried* chantant la chanson de l'épée est tout à fait bien, quoique la variété qu'on aime dans les portraits du maître ne domine pas dans cette toile.



EMILE SOLDI. — *La Rosée.*
(Marbre peint : bas-relief.

Je ne voudrais pas terminer cette longue promenade sur un sujet qui manque de gaîté ; je me hâterai donc de citer, parce qu'on ne peut point l'omettre, le tableau *Enterrée vive* de Mme Consuelo Fould. La dame de D... qui n'était qu'en léthargie, soulève la pierre de son tombeau : L'élève a bien profité des leçons de son maître M. Comerre, et ceci dit je m'arrête, comme je l'ai déjà fait près d'un autre paysage, au bord d'un étang de M. Biva, afin de contempler à loisir *Les harmonies de la nature inspirant le compositeur*. Ce tableau est plus éteint que les autres œuvres similaires de M. Raphaël Collin, les tons en sont plombés et lourds, et je voudrais que les silhouettes des figures fussent plus échancrées.

Je pensais bien en avoir terminé avec les artistes français

quand mes regards sont tombés sur le tableau de M. Lionel Royer, *Louis XI au Mans*. Pour le dernier que je cite, j'estime que j'ai fait un heureux choix ; il démontre surabondamment que point n'est besoin de faire monumental pour faire grand. La lumière, dans cet intérieur d'église donne de la majesté à cette cérémonie religieuse présidée par le Roi, et j'emporte ainsi avec moi cette conviction que l'Art en France est loin de la décadence.

⁂

Les dessins, les aquarelles, les miniatures sont relégués, dans de grandes salles latérales où l'on pénètre peu, et cependant on y trouve avec plaisir les belles aquarelles de M. Allongé, les pastels de MM. Axilette ou Carrier-Belleuse, de Mme Beaury-Saurel, les gouaches de M. Biva, de très fines miniatures par les grands artistes en ce genre, telle que Mlle Rideau Paulet, Mme Debillemont-Chardon, Mlle Girardier, Mme Maglin-Rochette ; en somme, toute une série d'œuvres de grande valeur que, fort heureusement, des expositions spéciales nous permettent de détailler dans le courant de chaque année.

Entre tant de bonnes choses, je dois cependant citer les trois miniatures de M. Théo Dubé qui réussit aussi bien le portrait que le nu.

M. Dubé, est Canadien, il nous prouve que dans l'autre France on s'exerce également bien dans tous les arts.

Société nationale des Beaux-Arts

Lorsqu'il fallait parcourir la distance qui séparait les Champs-Elysées du Champ de Mars, et distribuer ses loisirs entre les deux Salons, le public très amateur d'art éprouvait de sérieuses difficultés pour se faire une opinion sur la production générale d'une année.

J'ai été l'un des premiers, à me réjouir de l'occasion unique



Louis Oury. — *Droit au but.* (Sujet plâtre.)

(Dessin de l'auteur.)

qui mettait côte à côte les Sociétés rivales, mais non ennemies, La barrière fictive est aisément franchie et je prierai le lecteur de vouloir bien encore me suivre de l'autre côté pour continuer notre rapide examen.

Sculpture.

Les sculpteurs dissidents sont en petit nombre, mais ils portent, pour la plupart, des noms qui font autorité dans l'art.



Saint-Gaudens. — *Le Puritain.*
(Statue érigée à Springfield, Mass. Etats-Unis.)

M. Saint-Gaudens a vu de près les Puritains ; si les adeptes de cette secte rigide ne portent plus le costume curieux de l'ancien temps que nous présente l'artiste, ils ont pieusement gardé les sévères traditions d'autrefois. *Le Puritain*, de physionomie hautaine, coiffé d'un chapeau

pointu, portant une énorme Bible, n'a de plaisant que sa puissante allure due au talent de l'auteur. Pour lui faire pendant, M. Escoula évoque la grande douleur de *Céphale* au moment ou sa chère *Procris* tombe morte sous le coup de son javelot maladroit ; c'est de la forme savante et vigoureusement traitée.



LOUIS CLAUSADE. — *Guitariste*.

Il faut être tant soit peu initié à l'art de la sculpture pour se rendre compte de la difficulté vaincue par M. de Saint-Marceaux dans le groupe *Nos destinées*. Les trois jeunes femmes qui filent, éperdues, emportées par le vent avec les nuages, se découpent dans l'air en contours sveltes et gracieux ; l'artiste a mis dans cette œuvre tout ce qu'il possède de finesse aristocratique.

Si M. Fagel n'était pas un sculpteur de grand talent, je ne lui chercherais pas chicane sur les dimensions un peu mesquines de son monument à Louis Veuillot. Le petit buste placé sur un petit fût de colonne manque d'ampleur, mais l'ensemble est relevé par le joli sentiment de la statue de la foi. Un autre monument funèbre de M. Marquet de Vasselot, à la mémoire de M. Aubans-Moët, traité en bas-relief, a toutes les qualités d'un paysage brossé par un grand peintre.

M. Rodin peut attribuer à son exposition particulière une grande partie de l'affluence des visiteurs qui se sont portés vers le salon de 1898.

On a tant parlé du Balzac que chacun a voulu se rendre

compte par lui-même de ce qu'est la chose que les uns ont prise pour un bonhommme de neige, tel qu'en font les enfants, et que les autres ont déclaré être une œuvre de génie.

Pour moi, je pense que M. Rodin possède avant tout le génie de l'exagération à outrance. Il dédaigne l'exécution pour s'en tenir à la représentation de l'idée pure ; après cela, tant pis pour ceux qui ne comprendront pas dans quel esprit il a conçu son œuvre.

La peinture.

Donnez à deux littérateurs le même sujet, en les laissant libres de le traiter chacun à sa fantaisie; et vous direz, en lisant les deux compositions : je préfère celle-ci ; celle-là me plait moins à cause de son style peu claire ou de ses descriptions moins colorées. L'un sera monotone de parti pris; l'autre sera lumineux tout naturellement et sans effort.

Les choses se passent en peinture comme en littérature et, de tous temps, il n'y a pas eu besoin de regarder la signature pour mettre un nom sur chaque œuvre ou pour l'attribuer quelquefois au maître dont l'auteur procède.

Mais originalité n'a jamais été synonyme de grotesque ni d'excentricité, et si la grosse caisse m'amuse un instant à la parade de la Foire, je ne suis pas le seul qu'elle fatigue à la longue.



Louis Cabanès. — *Rêve de gloire.*
(Dessin de l'auteur.)

De jeunes peintres qui trouvèrent que le succès ne venait pas assez vite pour eux, de vieux peintres même qui le voyaient faiblir, se sont imaginé de devenir célèbres tout à coup en peignant leurs tableaux à la flamme de magnésium, au bleu de blan-

chisseuse, où à la fumée de charbon de terre, pendant le jour, pendant la nuit, en plein air et dans les intérieurs.

Je n'én veux pour exemples que M. Aman Jean, qui emploie son talent à faire un tableau rouge, un autre vert et un troisième bleu ; puis M. Carrière, dont je n'ai jamais



Mlle Louise Abbéma — *Portrait de Madame B...*

(Croquis de l'auteur.)

compris le succès et que l'on proclamera, sans doute, à l'apogée de sa gloire quand on ne verra plus rien au travers de ses brouillards de la Tamise.

A côté de ces effets voulus, je constate avec satisfaction que beaucoup de peintres de la Société des Beaux-Arts sont restés sincères, et que, malgré cela, ils ont du talent. Les portraits de M. Ed. Sain, ont-ils moins de valeurs que d'autres parce qu'ils sont bien dessinés et d'un coloris très franc? Si la marine de M. Mudag, est un peu grise c'est qu'il fallait qu'elle le fût pour rendre la nature qu'il a vue. Les effets de lumières sont bien rendus par M.

Campbell Macpherson; le pêcheur de crevette et la petite bretonne sont d'une jolie couleur, sans brutalités d'exécution comme j'en vois chez M. Houyoux qui malgré cela me plait.

La Cène de M. Dagnan-Bouveret est, il me semble moins heureusement traitée que son précédent tableau du même genre qui obtint un succès si grand et si justifié. C'est la lumière du soleil qui éclaire Jésus au lieu que la lumière émane de Jésus lui-même; je regrette que M. Dagnan n'ait pas conservé son genre primitif de peindre des bretonnes; espérons qu'il y reviendra par reconnaissance pour le grand nom qu'elles lui ont fait.

La *Sainte-Geneviève* de M. Puvis de Chavannes est une œuvre de belle tenue comme tout ce qu'il a produit. Ce genre, qu'il a fait sien, est monté à la perfection et ses pâles imitateurs devraient cesser de le mal copier pour laisser au maître la grandeur que lui seul aura jamais.

Je cite de très beaux portraits par M. Leo Lufkin, par M. Courtois; M. Raffaelli, a laissé les siens en route; un passage largement peint dans les herbes sèches par M. Damoye, et je clos le Salon par la critique des œuvres de M. Carolus Durand.

Je suis resté longtemps devant ses portraits et je les ai contemplés. Il faut être né peintre pour opposer, d'une aussi harmonieuse façon, les rouges les uns aux autres, depuis le vermillon jusqu'au carmin foncé, et pour obtenir, sans le secours d'autres tons, des tableaux qui, dans l'avenir seront placés dans les meilleures salles du Louvre.

Donc, s'il y a des fantaisistes parmi les exposants de la *Société nationale des Beaux-Arts*, on a pu constater que la bonne école française y est aussi fort bien représentée. Je forme le vœu que l'an prochain, sous cette même voûte du Palais des Machines, l'unification du bon goût se fasse, en attendant la grande fusion fraternelle de 1900.

Georges Lelarge.

L'ESPAGNE AU PILORI

Cet affreux Voltaire, qui n'avait jamais d'esprit quand il fallait en avoir, avait coutume de dire du Canada que « ces quelques arpents de neige » ne méritaient pas l'attention royale. La France en a joué sa colonie et l'a perdue aussi facilement que Voltaire perdait la raison.

Les ministres d'Espagne ont eu à peu près les mêmes aperçus géographiques que le philosophe de Ferney. Ces gens-là ont appris l'Histoire à l'école du père Loriquet. Ils ont toujours ignoré que Cuba était autre chose que « quelques arpents de terre brûlée » et les Cubains d'autres gens que des nègres. Ils recevaient pourtant, bon an, mal an, cent millions de piastres de leur colonie, mais ils pensaient sans doute que pour leur permettre d'entretenir des *gitana* à Madrid, les poules cubaines pondaient des œufs d'or.

Aujourd'hui les évènements leur ont fait apprendre l'Histoire en huit jours. Les voilà aussi savants que nous, quoiqu'ils n'empêchent pas leurs Don Quichotte de courir sus aux moulins à vent. Ils s'aperçoivent qu'ils se sont conduits aux Antilles comme des tyrans, mais ils enseignent aux Cubains à se méfier de l'esclavage américain. Ils se rendent compte qu'ils ont ruiné leur colonie, mais ils pleurent à La Havane la générosité castillane. Ceci me rappelle Richelieu envoyant Saint-Mars et De Thou à l'échafaud en récitant son patenôtre...

Il me suffira pour expliquer cette contradiction de rappe-

ler que *la torture existe encore en Espagne.* A l'aurore du XXe siècle, ce peuple de lumière, un des plus anciens de la chrétienté, tolère une telle monstruosité dans ses prisons. Les preuves n'en sont pas lointaines et les témoins ont crié de tous côtés leur indignation; mais, pour l'affirmer encore une fois à la honte de la grande Espagne, je reviendrai sur une page que j'ai écrite ici même il y a quelques mois et que mon désir seul de vérité me pousse à rappeler. Toute la politique espagnole est là-dedans.

*
* *

Le jour de la réouverture du Grand-Théâtre du Liceo à Barcelone (1893), un nommé Santiago Salvador lançait, des galeries du cinquième étage, deux bombes de dynamite qui jetaient parmi les spectateurs l'épouvante et la mort. Cet acte odieux produisit une indignation profonde. Les autorités, représentées par le fameux général Weyler et le gouverneur Larroca, en profitèrent pour établir le régime de la terreur. L'état de siège fut déclaré, les garanties constitutionnelles furent suspendues et les persécutions commencèrent. Une police spéciale à la tête de laquelle se trouvaient les lieutenants de gendarmerie Péna, Portas et Canales ne cessa de remplir les prisons; et quand celles-ci furent au complet, c'est dans des vaisseaux de guerre ancrés dans le port qu'on envoya les prisonniers.

L'opinion publique exigeait, avec raison, le châtiment du coupable, mais non la persécution des innocents. Ce ne fut pourtant que neuf mois après, et lorsque des *centaines* d'innocents avaient déjà souffert les plus effroyables persécutions, que Santiago Salvador fut arrêté.

Mais il fallait tromper l'opinion publique. De ces innocents, soupçonnés du crime, quelques uns, comme Codina, furent fusillés avant la capture de Salvador; d'autres, comme Borras, se suicidèrent pour ne pas prolonger leur agonie; d'autres enfin, comme Rugiero et Fruitos furent acquittés après avoir souffert la torture! Quelques-uns,

comme Bernich, Alcoy et Nager, moururent à la suite des mauvais traitements qu'ils avaient endurés.

Lorsqu'on apprit que l'auteur de l'attentat s'appelait Salvador et qu'il s'était réfugié en Aragon, *dix personnes, dont le Gouvernement voulait se débarrasser*, étaient sur le point de comparaître devant le tribunal, parmi lesquelles un nommé Cerezuela. On songea alors, pour ne pas lâcher la proie, à reprendre un ancien procès clôturé par l'exécution du coupable, Pallas. On accusa ces prévenus d'avoir connu Pallas et d'avoir assisté avec lui à des réunions secrètes. *On martyrisa Cerezuela afin de le lui faire avouer, et, sur ses fausses déclarations, six furent condamnés à mort et exécutés, les autres aux travaux forcés à perpétuité.*

L'accusateur Cerezuela écrivit, avant de mourir, au grand journal *El Pais*, de Madrid, ces quelques lignes :

« Le 20 décembre, à deux heures du matin, deux gendarmes et un lieutenant vinrent me chercher au cachot et me conduisirent, bien ligotté, au Champ de Bota, près de la mer. On chargea les fusils et on me menaça de me fusiller si je ne déclarais tout ce que voulait me faire dire le lieutenant. Sur mon refus... (Ici les détails de la plus épouvantable torture qu'il soit possible d'infliger à un homme). Fou de douleur, je réussis à me jeter dans la mer, mais je fus repêché et conduit de nouveau à la Préfecture. *Pendant cinq jours et six nuits je fus, à coups de baguette, forcé de me promener sans pouvoir m'asseoir un moment ; ma seule nourriture consistait en pain, morue sèche, sans une goutte d'eau.* Je fus aussi suspendu pendant des heures entières à la porte de mon cachot, *et l'on répéta plusieurs fois sur moi le supplice des organes qu'on est ainsi parvenu à atrophier*. Enfin, je déclarai tout ce qu'on voulut et, dans un mouvement de faiblesse, je signai ma déclaration. »

Un autre condamné, l'un de ceux qu'on fusilla, Joseph Bernat, écrivait à un de ses amis : « Le 22 décembre 1893 commença mon supplice. On me donna d'abord des coups de verge pendant une heure, après quoi je reçus l'ordre de

me promener vite, sans m'arrêter un instant. Le soir, je demandai de la nourriture et de l'eau, car j'étais en proie à une fièvre ardente. Quelques heures après, *on me donna un grand morceau de morue sèche* que je mangeai avec avidité. Quant à l'eau, c'est en vain que j'en demandai. Je dus continuer à me promener toute la nuit, car à peine je m'arrêtais, on m'obligeait à marcher à coups de baguette. »

Un autre encore des fusillés, un tout jeune homme, Joseph Codina, écrivait au journal *Corsario* de la Corogne : « J'ai déclaré tout ce qu'on a voulu. J'ai souffert le tourment de me promener continuellement, sans dormir et sans boire, pendant huit jours. Après, *je fus jeté à la mer trois fois de suite, juste le temps nécessaire pour ne pas mourir*, et les autres nuits, pendant quatre à cinq heures chaque fois, *on tordait mes organes* jusqu'à ce que j'eusse déclaré être l'auteur de l'attentat du Liceo. » Enfin, un dernier parmi les condamnés, Sunyer, *raconte que le garde Carreras, un jour, après une bastonnade*, S'AMUSA A LUI BRULER LES CHAIRS AVEC SON CIGARE !

*
* *

Après cela, enthousiastes de l'Espagne, applaudissez ! Et comprendrez-vous enfin pourquoi cette monarchie est en pleine décadence et pourquoi tout peuple qui lui échappe est un peuple libéré ? Un gouvernement qui, sur sa propre terre, se rend coupable de telles monstruosités, n'a attendre d'estime d'aucun homme civilisé. Il n'y a pas de Droit au monde qui puisse légitimer de pareils actes.

C'est pourquoi l'œuvre des Américains est toute humanitaire. J'ai démontré ce qu'était devenue Cuba, je viens de dire ce qu'est l'Espagne. Je reparlerai des Philippines, autre douleur. Partout la ruine, la torture, la mort. Sur ces inhumanités, dignes des siècles barbares, les Etats-Unis ont levé leur drapeau, au fronton d'azur, semé d'étoiles, qui sera comme un nouveau ciel pour ces peuples affamés d'une autre vie. Leur libération coûtera bien du sang, mais la

guerre pour l'indépendance est chose sainte, et les morts, sur ce champ de bataille, sont des héros de l'Ideal de justice et de liberté, à l'égal des grands penseurs. La coalition monarchique d'Europe semble vous menacer, Américains, mais les peuples sont avec vous. Tous les empires dussent-ils se coaliser contre Jonathan, poursuivez-en, plus opiniâtres encore, votre œuvre grandiose. La Raison parle toujours la dernière.

Américains, au drapeau !

Achille Steens.



Timidité

(RONDEL)

A mon ami Arthur de Bussieres

Par un sentier très écarté
Nous allâmes, — quelle imprudence ! —
Rêver ensemble un soir d'été...
Nos cœurs chantaient la délivrance.

La lune à la blonde clarté
Nous regardait avec clémence,
Par un sentier très écarté
Nous allâmes... quelle imprudence !

Pourquoi n'ai-je donc point osé
— Elle avait tant de nonchalance —
Cueillir sur sa lèvre un baiser ?
Las ! Je suis triste quand je pense
A ce sentier très écarté.

Montréal, Mai 1898.

E. Z Massicotte



LA RÉFORME DE L'ARMÉE EN FRANCE

Tous les invalides de l'ancienne armée qui continuent de commander l'armée actuelle en France, tous les généraux de la Débâcle qui sont encore nos oracles militaires défendent le service de *trois ans*. Ils le déclarent d'autant plus nécessaire que la frontière est « ouverte », que la France a perdu « le rempart des Vosges ».

En 1870, nous l'avions, le rempart des Vosges; et nous avions par-dessus le marché les soldats du service de sept ans. Qu'est-ce que les chefs en ont fait?

Le rempart des Vosges, où des bandes de paysans et de forestiers avaient si vaillamment combattu en 1814, notre glorieux Mac-Mahon l'abandonna sans coup férir. De Frœschwiller, il se sauva d'une seule traite jusqu'à Châlons; il ne prit pas le temps de détruire un tunnel, de couper un pont, une voie ferrée; les de Pellieux qui cavalcadaient autour de lui étaient trop pressés de fuir, en attendant l'occasion de capituler.

Quant aux soldats de sept ans, réputés invincibles, ils connurent la boucherie qu'on nous promet; ces artilleurs si bien exercés, avaient été pourvus par le génie polytechnicien *d'un matériel inférieur en tout à celui de l'ennemi*; ces cavaliers si entraînés *ne connaissaient rien de leur métier*; ces fantassins si aguerris étaient paralysés par l'ineptie du commandement. Ceux qu'on ne fit pas massacrer inutilement

leurs chefs les livrèrent à l'ennemi par cent soixante-quinze mille à la fois.

Alors même que le service d'un an ne suffirait pas à dresser des combattants, on devrait encore l'établir, pour ses avantages économiques et politiques. En cas de guerre, les Lebœuf et les Ducrot d'aujourd'hui ne pourraient pas causer de pires désastres que les Billot et les Boisdeffre de 1870.

Mais le service d'*un an*, précédé de l'instruction préparatoire que la loi prescrit vainement depuis 1889, suffit très bien à dresser des combattants. Nous en avons fourni les preuves raisonnées, et nous les compléterons. Voici, de plus, l'attestation d'un chef qui a commandé successivement des soldats de métier dans l'armée de Bazaine et des soldats improvisés dans l'armée de Faidherbe. Le lieutenant-colonel Patry a écrit :

Pendant la guerre de 1870-71, j'ai eu l'occasion de constater qu'avec des jeunes hommes sans aucune expérience du métier militaire, mais bien encadrés, on fait d'aussi bonne besogne qu'avec des hommes rompus au service par de nombreuses années de présence sous les drapeaux.

A Metz, dans ma compagnie, j'ai vu combattre très convenablement, il est vrai, des soldats du service de cinq ans, encadrés par de vieux sous-officiers; mais j'ai pu remarquer avec un certain étonnement que les vieux soldats de dix ou douze ans de service, médaillés de Crimée et d'Italie, sur lesquels j'avais compté pour donner aux autres l'exemple du courage, de l'endurance, etc., avaient presque complètement fait défaut à leur mission en recherchant avec beaucoup plus d'empressement les emplois de muletiers, ambulanciers, ordonnances, que les premières places dans la bataille.

Dans l'armée du Nord, j'ai été à même de voir tout le contraire. Ma compagnie de deux cents fusils était composée presque exclusivement de jeunes gens de la classe de *1870* provenant des départements du Nord, encadrés par des sous-officiers fort jeunes, mais pleins d'entrain, presque tous évadés de Metz ou de Sedan...

De différence entre la tenue au feu de ces deux compagnies que j'ai successivement commandées à quelques jours d'intervalle, et devant le même ennemi, je dois avouer en toute franchise que je n'en ai pas trouvé.

Du reste, Napoléon, qui savait, je crois, apprécier la valeur des troupes, n'a-t-il pas exalté la conduite de ses jeunes soldats de 1813 ? Et n'est-ce pas avec de jeunes soldats qu'il a fait cette admirable campagne de 1814 qui, au point de vue purement militaire, est, avec celle de 1796, la plus belle de son histoire ?

Voilà qui est net, et décisif.

Nous n'entendons pas désarmer la patrie. Nous ne permettrons jamais à de misérables charlatans de patriotisme de nous calomnier. Par l'organisation de l'instruction militaire préparatoire et du service d'un an, nous prétendons, non seulement prévenir les derniers désastres économiques qui menacent la France et les attentats césariens qui menacent la liberté — mais encore créer une armée plus homogène, plus solide, plus vivante que la cohue de la loi de 1889. Nous prétendons faire œuvre de patriotes éclairés.

Les trois années de service sont tellement inutiles que les chefs ne savent comment occuper leurs hommes après la première année. Nous en avons cité qui s'ingénient à leur apprendre le *football*, pour passer le temps. Le ministre de la guerre, lui, s'ingénie à les renvoyer le plus souvent possible dans leurs foyers, pour économiser leur nourriture. En sus des permissions et congés distribués jusqu'ici, le général Billot a donné l'ordre de réaliser *dans chaque corps d'armée*, en 1898, *cinq à six cent mille journées*, soit environ, pour chaque régiment d'infanterie, soixante mille journées de permissions ou de congés.

Le ministre de la guerre, avec un aplomb inimitable, garantit l'égalité du service et la nécessité des trois ans; mais il renvoie deux cinquièmes de l'effectif au bout d'une année, et les autres, il s'en débarrasse la moitié du temps. Tantôt à la caserne et tantôt dans leurs foyers, les hommes ne sont pas soldats et ne peuvent cependant se remettre à leur métier. Ils ne sont ni civils ni militaires. Ils perdent deux ans de leur vie sans plus d'utilité pour l'armée que pour eux-mêmes. Ne vaudrait-il pas mieux cent fois, pour eux, pour leurs familles, pour la production nationale, *pour l'armée*, les garder une seule année, les exercer sans interruption trois cent soixante-cinq jours, et leur rendre la liberté?

L'armée suisse est excellente: les officiers de toutes nations qui suivent ses manœuvres la jugent très solide. Il n'y a pas de doute qu'elle ne traitât un envahisseur de la même façon que les Suisses du quinzième siècle accomodèrent le duc de Bourgogne. Or, quelle est la durée du service? Deux

mois en moyenne : 45 jours pour les fantassins, 50 jours pour les sapeurs, 55 jours pour les artilleurs, 80 jours pour les cavaliers. Tous les deux ans, une période de quinze jours d'exercice. Chaque homme emporte chez lui son équipement *et ses armes*; il tire périodiquement un certain nombre de balles au « stand de sa commune ».

Si, d'un Suisse, on peut faire un soldat en six à douze semaines, ne pourra-t-on, d'un Français, faire un soldat en douze mois ?

Urbain Gohier.



Notre éminent collaborateur et ami, François Coppée, *de* l'Académie française, *qui a dû renoncer momentanément à toute collaboration aux journaux de Paris, sa santé étant chancelante, a bien voulu faire exception pourtant pour la* Revue des Deux Frances *où il compte tant de sympathies. Il vient de nous envoyer une superbe poésie,* Haute École, *que nous publierons dans notre prochain numéro.*





Frontispice de Raoul Barré.

Les Canadiens de Paris ont appris, avec peine, la mort de Madame docteur J. B. Chagnon, de Fall-River, (Etats-Unis).

Nous offrons toutes nos sympathies à M. le Docteur Chagnon, à M. le Docteur Petit son gendre et à M. H. Phaneuf, son beau-frère, tous deux de Nashua.

Les docteurs Chagnon et Petit et M. Phaneuf ont laissé, lors de leur dernier voyage à Paris, de fortes amitiés et de bons souvenirs.

La *Société Canadienne de Paris* proposera des résolutions de condoléances, à sa prochaine réunion.

Un groupe de Canadiens réunis l'autre jour dans les bureaux de La *Revue des Deux Frances*, à Paris, et parmi lesquels : les docteurs L. P. de Grandpré et J. H. Chalifoux, amis intimes de la famille Chagnon, ont signé l'adresse suivante :

« Nous avons appris, avec un profond chagrin, la mort de Madame docteur Chagnon, et nous prions notre cher compatriote, son mari, de bien vouloir agréer l'expression de nos condoléances les plus sympathiques ».

*
* *

Canadiens et Américains inscrits à La *Revue des Deux Frances*, en mai :

M. L. Minier, Montréal ; 12 avenue Mac-Mahon.

M. A. Suzor Côté, Arthabas-Kaville ; 37, boulevard, Montparnasse.

Docteur L. P. de Grandpré, Montréal ; 9 rue Gay-Lussac.

Miss Eléonore B. Mc Farland, Boston ; 243, boulevard Raspail.

Miss Caroline Burnet, Philadelphie ; 4 rue de Chevreuse.

M. La Verne Butler, Boston ; 28 Villa Dupont, rue Pergolèse.

M. James Morris, Montréal ; 41 rue Saint-Georges.

M. William Baird, Etats-Unis ; 3, rue d'Odessa.

M. R. Evans, New-York ; Manoir Sans-Souci, à Bellevue.

M. Paul Le Moyne de Martigny, Montréal ; 11 rue de la Santé.

M. L. Théo-Dubé, Montréal ; 111 rue de Courcelles.

M. Blair-Bruce, Toronto ; 65 boulevard Arago.

M. Albert Humphreys, New-York ; 203 boulevard Raspail.

*
* *

Nous apprenons l'arrivée prochaine à Paris, de M. le docteur Arthur Bernier, de Montréal, qui se propose de demeurer ici pendant quelques années.

*
* *

En réponse à la lettre de Madame J. S. B. de Montréal, nous nous faisons un plaisir de lui donner le renseignement demandé :

— Oui, madame, il y a à Paris, des maisons de famille présentant toutes les garanties de haute moralité, qui prennent des pensionnaires. Et, je sais, également, de très honorables prêtres qui veulent bien se charger de l'instruction de quelques jeunes gens.

— M. l'abbé Prudhomme, au presbytère de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, 39, boulevard Saint-Germain, à Paris, a l'habitude, je crois, de prendre, ainsi, trois ou quatre jeunes étrangers sous ses soins. En vous adressant à lui, vous auriez d'ailleurs, tous les renseignements supplémentaires

qui pourraient vous intéresser. Ce prêtre très distingué a déjà été précepteur dans quelques-unes des meilleures familles de France.

*
* *

M. le docteur Damien Masson, de Terrebonne, et qui est actuellement à Paris, vient d'y passer avec grand succès ses derniers examens pour l'admission à la pratique de la Médecine.

Le docteur Masson a suivi les cours de la Faculté de Médecine de Lille et, en ces derniers temps, ceux de la Faculté de Paris. Il est l'un des rares canadiens qui ont fait ici leur cours complet.

*
* *

Le docteur Mazurette est revenu d'Italie depuis quelque temps déjà. Et, le docteur Alfred Mc Cormack est attendu à Paris ces jours-ci.

*
* *

Notre compatriote, le dessinateur Raoul Barré, vient d'exécuter, pour la *Revue des Deux Frances*, le motif qui doit orner les cartes de ses rédacteurs. C'est la tête symbolique de la France, coiffée d'un bonnet phrygien, la plume plantée dans le bandeau qui retient sa chevelure, le tout sur un rameau de feuilles d'érable, emblème du Canada. M. Barré s'est acquitté avec un art exquis de ce travail, dont la gravure a été confiée à la maison Buffet.

*
* *

M. L. Minier est reparti pour Montréal où il va se fixer définitivement.

M. Minier, qui est d'origine française, était revenu en France pour plusieurs mois, quand il se décida à repartir pour le Canada, à la suite de sa nomination de professeur à l'Université Laval.

Le savant, qu'il est, saura faire profiter ses élèves de ses vastes connaissances et de ses profondes études.

R. B.

Chronique américaine

Qu'il était bon, mon cher directeur, de lire votre excellent travail « *La vérité sur la Révolution Cubaine* », mais surtout de vous voir terminer cet intéressant et instructif récit exact de la situation, dans le numéro de janvier dernier de la Revue, en disant que vous préfériez tendre la main à « Cuba libre », que de voir la France républicaine donner son amitié à une monarchie qui se déshonore dans une guerre où l'assassinat, le viol et la torture sont ouvertement encouragés, vous souvenant de l'opprimé, et que secouer l'oppression devient le plus sacré des devoirs.

Depuis, je vois par le numéro de Mars que le 24 février dernier, jour anniversaire du soulèvement du peuple cubain, vous assistiez aux côtés du président de cette fête, le docteur Bétancès, représentant du Gouvernement Cubain à Paris, à un grand banquet donné à cette occasion.

Ici encore, aux cris mille fois répétés de « Vive Cuba libre ! » vous vous êtes associé de tout cœur à ce cri qui résume, dites-vous, toutes vos aspirations.

Laissez-moi vous dire de suite, mon cher directeur, que ce sont aussi les nôtres. Ce sont là les aspirations de tous les Canadiens-Américains bien pensants, et la preuve c'est que depuis que le Chef de cette grande nation américaine a demandé au nom de l'humanité à cette nation perverse d'évacuer Cuba, sinon que l'Aigle Américaine traverserait cette île pour l'en chasser, les rangs des bataillons de l'*Oncle Sam* se remplissent de nos gens qui se vouent pour la bonne cause, qui sont prêts à se sacrifier pour la Patrie qui les a reçus, abrités sous son beau drapeau étoilé, et qui

leur a donné à eux et à leurs enfants, leurs proches, ce que leur pays natal leur refusait.

Voilà comment nous comprenons, nous Canadiens-Américains, le conflit Hispano-Américain.



Déjà les armes américaines ont été mises à l'épreuve.

Du fond de la mer d'Asie, j'entends un bruit sourd. C'est l'amiral Dewey qui conduit la flotte américaine à la victoire. En quelques heures, il détruit l'escadre espagnole, et arbore le drapeau étoilé sur les Philippines.

Dans ce lointain pays même, prenant part au *matinal festin* à bord du vaisseau-amiral l'*Olympia*, sur lequel il s'est embarqué il y a cinq ans à Newport, R. I., je trouve un jeune brave canadien de Fall River, Charles Blanchette.

Dites maintenant qu'il n'y a pas de canadiens un peu partout. Si nous sommes représentés dans la marine américaine par un bon nombre des nôtres, nous comptons un plus grand nombre encore de Canadiens dans l'armée de terre.

Parmi eux on en trouve qui occupent déjà des postes avancés, entre autres le major Médéric Ménard, du 2e bataillon du 3e régiment de l'Etat du New Hampshire. Ce Canadien remarquable est né à Lowell, Mass, le 1er mars 1869. C'est un vrai type militaire et il fera honneur à ses compatriotes sur les champs de bataille.



Si notre jeunesse est imbue de l'esprit guerrier et prête à défendre le drapeau américain, nous qui sommes plus âgés, nous jouissons de le voir flotter à la brise, comme autrefois au pays, nous aimions à voir à côté de l'étendard britannique, le tricolore.

Les Canadiens de Lowell ont été les premiers à arborer un drapeau américain pour célébrer la victoire de l'amiral Dewey.

A cette occasion, un Français, *M. Casimir Michel*, a composé une nouvelle « Marseillaise », qui a été chantée

pour la première fois le 10 mai au soir. En voici le titre et les couplets :

1er couplet

Allons, enfants de l'Amérique,
Le jour de gloire est arrivé.
Fils d'une grande république
Levons notre drapeau étoilé (bis)
Noble drapeau, que tes étoiles
Eclairent tes mâles enfants.
Et que les rois et les tyrans
Tremblent sur leurs trônes de gloire.

Refrain

Aux armes, citoyens,
Ensemble combattons.
Marchons — Marchons !
Pour le progrès
Et pour l'humanité.

2me couplet

Et quoi cette horde d'esclaves,
Ce petit roi non couronné,
Ces princes féroces et barbares
Etoufferaient la liberté (bis)
L'amour, la foi et l'espérance,
Peuple, rayonnent dans nos cœurs
Frères, nous sortirons vainqueurs
Proclamant votre indépendance.
Refrain — Aux armes, etc

3me couplet

Amour sacré, divin génie,
Guide nos pas, ouvre les cœurs,
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs (bis)
Partout proclame la victoire
Du devoir et de la raison,
Que les peuples à l'unisson
Acclament ton règne de gloire.
Refrain — Aux armes, etc.

Lowell, Mass, 1er mai 1898.

CASIMIR MICHEL.

A propos de cette nouvelle « MARSEILLAISE » je crois que tous les lecteurs de la Revue seront heureux d'apprendre les hautes appréciations reçues par M. Michel.

L'auteur avait eu la bonne idée d'en adresser des copies au Président Mc-Kinley, au Gouverneur de l'Etat et au Congrès des Etats-Unis.

Voici la traduction de la réponse qu'il a reçue du Président des Etats-Unis :

MAISON BLANCHE

Washington, 6 mai 98.

Mon cher Monsieur :

Au nom du Président je désire accuser réception de votre communication du 1er courant, et vous remercier sincèrement pour la courtoisie que vous avez été assez bon de lui faire.

Bien à vous,

JOHN ADDISON PORTER,

Secrétaire du Président.

La deuxième lettre, aussi en anglais, se lisait comme suit :

Chambre de l'Orateur — Chambre des Représentants.

Washington, D. C., 6 mai '98.

M. Casimir Michel,
178, rue Tilden,
Lowell, Mass.

Cher Monsieur :

L'Orateur de la Chambre désire que j'accuse réception de votre lettre du 1er, et de la chanson patriotique y incluse pour laquelle il vous est très obligé.

Respectueusement,
Amos L. Allen,
Secrétaire de l'Orateur.

Voici enfin le texte même de la réponse de Son Excellence le Gouverneur Wolcott qui a eu la délicatesse d'écrire en français :

Commonwealth of Massachusetts, Executive Department,

Boston, 3 mai 1898.

M. Casimir Michel,
178, rue Tilden,
Lowell, Mass.

Acceptez, Monsieur, mes compliments et remerciements pour votre chanson patriotique.

J'ai l'honneur, etc.,
Roger Wolcott.

Comme on peut le voir, notre compatriote a reçu là trois témoignages des plus flatteurs et nous l'en félicitons cordialement.

Avila Bourbonnière.

Lowell, Mass, 15 mai 1898.



Une page inédite de la vie de Sheridan

Bath, dans le comté de Somerset, offre à l'œil des voyageurs un des plus agréables sites de la contrée sud-est de l'Angleterre. Entourée de la rivière Avon, elle enlace une colline verte et sombre d'une guirlande de blanches villas. L'impression, d'une fenêtre du railway, est charmante. On reconnaît, au premier coup d'œil, une de ces villes de plaisir qui n'ont souci que d'agrément, et que ne dépare pas l'aspect sordide du travail et de la lutte pour la vie. Bath n'a plus aujourd'hui la population élégante qui l'a construite à son image. C'est toujours une « watering place », mais où les bourgeois de Bristol ou de Manchester viennent soigner leurs rhumatismes.

Au XVIIIe siècle elle fut chaque été le rendez-vous de tout ce que la société anglaise comptait de plus fashionable et de plus raffiné. Son fondateur était un personnage assez singulier qui est passé à la postérité sous le nom du « beau Nash. Trente ans il fut en Angleterre le roi de la mode Comme il n'avait aucune ressource personnelle et que les dandys d'alors n'étaient pas, comme ceux d'aujourd'hui entretenus par leurs tailleurs, il avait trouvé, pour subvenir aux larges dépenses de sa vie élégante, un moyen que nous nous permettrons de recommander à ceux de nos lecteurs à qui la Providence n'a départi ni fortune familiale, ni goût du travail. Il consistait dans ce qu'une rubrique de journalisme

nomme les « paris ridicules ». Nash tenait le plus grand nombre possible de gageures extravagantes telles que celle de traverser un village tout nu à califourchon sur une vache ou encore de se tenir devant la cathédrale d'York, revêtu seulement d'une couverture. Après dix ans de scandales semblables, il eut une idée géniale qui lui fournit des moyens d'existence plus sûrs. Il se mit à la tête des bains de Bath et, par la présence de Nash, arbitre des élégances, à une station qu'il mettait immédiatement en vogue, il sut assurer de beaux bénéfices à Nash, directeur du Casino.

A cette époque donc, Bath était pour la haute société britannique ce que, au commencement de ce siècle, Bade fut sur le continent. Bals, concerts, promenades se succédaient sans interruption et, lorsqu'on songe combien aujourd'hui encore on peut trouver d'agrément dans la charmante puérilité de la vie de bains de mer, on pense qu'au milieu de cette société anglaise de la fin du XVIIIe siècle, qui est une des plus brillantes et des plus affinées qui aient été en Europe, le séjour de Bath devait vraiment être délicieux.

*
* *

Or, pendant la saison de 1772, tout ce monde oisif et frivole eut la rare bonne fortune d'un des scandales les plus corsés qu'aient jamais rêvé les baigneurs d'une plage en vogue. Deux duels, et combien mouvementés ! un enlèvement, un mariage clandestin, tels furent les événements qui purent défrayer les conversations de ce public évidemment privilégié.

Le héros de ces aventures n'était autre que Richard Brinsley Sheridan, qui devait devenir le premier orateur du parti whig, le rival souvent heureux de Burk et de Pitt et l'un des maîtres du théâtre anglais de son temps. En 1772 ce n'était qu'un jeune homme de vingt et un ans, sortant de Harrow où il avait été un étudiant assez médiocre ; il était encore tout à fait inconnu malgré une traduction du sophiste Aristénète qu'il avait fait paraître l'année précédente en collaboration avec son ami Halhed. Il se trouvait à Bath avec

son père M. Thomas Sheridan, acteur célèbre et directeur de théâtre, son frère aîné Charles et ses deux jeunes sœurs.

La famille Sheridan fréquentait alors la famille Linley, famille de musiciens, que le docteur Burney nommait « un nid de rossignols ». La plus jeune fille, miss Cecilia Linley, âgée de dix-sept ans, qui chantait dans les concerts de Bath, était suivie d'une théorie d'adorateurs passionnés que justifiaient, au dire de ses contemporains, une rare beauté et la voix la plus exquise dont la nature ait jamais doué une cantatrice. Elle avait chanté à Oxford, et pendant les dix mois qui suivirent son passage dans la ville universitaire, tous les étudiants en avaient été passionnément épris. Haled, l'ami et le collaborateur de Sheridan, ne fut pas un des moins assidus, et l'on retrouve de nombreuses traces de cette passion dans la correspondance suivie qu'il entretenait à cette époque avec celui qu'il ne soupçonnait pas devoir devenir son rival. En effet, Sheridan ne tarda pas à s'éprendre de celle qu'on nommait « la sirène de Bath ». La liste des prétendants qui entouraient alors Mlle Linley et auxquels le jeune Sheridan avait à disputer son cœur serait trop longue pour que nous tentions d'en faire, ici, même une simple nomenclature. Disons seulement que parmi les plus importants on citait le grand chanteur Norris dont on supposait que le talent avait fait impression sur la jeune artiste, sir Thomas Clarges, « un des gentilshommes les plus distingués de son temps » ; M. Watts, représentant de Bath à la Chambre des Communes, le richissime M. Long, enfin le frère aîné de Sheridan et un certain capitaine Mathews qui jouera dans cette aventure le rôle du traître des mélodrames. Que parmi tant de rivaux qui pouvaient se targuer de si brillants avantages, Mlle Linley ait choisi le pauvre et inconnu Richard Sheridan, on ne s'en étonnera pas lorsqu'on lira le portrait que nous en a laissé sa sœur aînée, mistress Le Fanu :

« Il était beau, écrit-elle, non pas seulement aux yeux d'une sœur trop partiale peut-être, mais de l'avis général. Son teint était éclatant, et ses yeux, les plus beaux qu'on pût voir, brillaient de toute la vivacité du génie jointe à

toute la douceur qu'une âme tendre et affectueuse pouvait leur communiquer. Je l'admirais, je l'adorais presque... »

Un aussi beau jeune homme ne devait pas tarder à conquérir le cœur de miss Cecilia, mais aucun des prétendants ne se doutait de cette victoire secrète, lorsqu'elle fut mise au jour avec éclat et abondamment commentée par les caquets de la *salle d'assemblée*, et par le *Bath Herald* et le *Bath Chronicle*, leurs échos.

*
* *

Le capitaine Mathews, homme à bonnes fortunes, sorte de don Juan fanfaron et lâche, qui se montra dans toute cette affaire à la fois odieux et grotesque, avait profité des facilités que lui donnaient ses relations amicales avec la famille Linley, pour se ménager avec miss Cecilia de fréquents tête-à-tête. Il s'y était montré de plus en plus pressant et avait fini par déclarer à la jeune fille que si elle refusait de se donner à lui, il saurait faire naître un scandale tel que sa réputation en fût à jamais ternie. La pauvre fille, affolée par des menaces qu'elle savait faciles à exécuter et n'osant s'ouvrir à son père, se décida à faire part de sa cruelle position au jeune homme qu'elle aimait. Sheridan tint conseil avec sa sœur, à laquelle il fit alors pour la première fois confidence de son amour pour miss Linley, et ces trois jeunes esprits s'arrêtèrent enfin à la résolution la plus romanesque : Miss Linley pour échapper aux poursuites de son persécuteur s'enfuirait secrètement en France et se réfugierait dans un couvent ; Sheridan, bien entendu, l'accompagnerait dans ce voyage. Miss Sheridan remit à son frère, pour les frais du voyage, de l'argent qu'elle préleva sur les fonds destinés aux dépenses de la maison. Un soir donc, tandis que la famille Linley était à un concert auquel Cecilia s'était excusée de ne pouvoir se rendre sous prétexte d'une indisposition, Sheridan la conduisit en chaise à porteurs de la maison paternelle à la chaise de postes qui les attendait sur la route de Londres et où se trouvait une femme qu'il avait louée pour servir de chaperon à la jeune personne.

A Londres, ils s'embarquèrent sur un bâtiment qui mettait à la voile pour Dunkerque. De Dunkerque, ils partirent pour Lille. Durant le voyage, Sheridan persuada à sa compagne qu'après la démarche qu'ils avaient faite et le scandale qui ne pouvait manquer d'en résulter, elle ne pouvait plus reparaître à Bath que comme sa femme. En conséquence, il ne la déposerait pas dans un couvent avant qu'elle eut consenti à confirmer par la cérémonie du mariage le droit de la protéger qu'il s'était attribué sans pouvoir en justifier au besoin. Sans doute, il ne lui fallut pas faire de grands frais d'éloquence pour convaincre la jeune fille dont le cœur était gagné déjà, et, dans un petit village des environs de Calais, ils furent unis par un bon prêtre bien connu pour rendre volontiers ce service aux fiancés qui venaient le lui demander. Puis les jeunes gens gagnèrent Lille, et là, miss Linley, qui n'était encore Mme Sheridan que de nom, entra dans un couvent, où elle résolut de demeurer jusqu'à ce que Sheridan eût les moyens de monter leur maison et de la faire reconnaître pour sa femme.

Cependant, comme il était facile de le prévoir, le scandale était grand à Bath, et les commentaires allèrent bon train pendant les quelques semaines où l'on fut sans nouvelle des deux jeunes gens. M. Sheridan père était furieux, et Charles Sheridan, qui avait jusqu'alors ignoré les sentiments de son frère, ne l'était pas moins. Pendant ce temps, M. Mathews ne cessait de fatiguer la famille Sheridan de ses visites, adressant des questions, rapportant des bruits, se répandant en démarches importunes. Enfin, dans le numéro du *Bath Chronicle* portant la date du 8 avril 1772, on put lire l'entrefilet suivant :

« M. Richard S. ayant cherché, dans une lettre abandonnée à dessein, à justifier sa scandaleuse fuite de cette ville par des insinuations outrageantes pour ma réputation et pour celle d'une jeune dame, innocente quant à ce qui me concerne et à ce que je sais ; et depuis cette époque, n'ayant tenu aucun compte de mes lettres, ni même informé sa famille du lieu où il s'est caché, je ne puis penser qu'il soit digne d'être traité en homme d'honneur, et, en consé-

quence, je ne m'occuperai plus autrement de lui que pour l'afficher publiquement, ainsi que je fais ici, comme un menteur et un coquin. Etant en outre convaincu qu'il y a beaucoup de méchantes gens qui ont pris plaisir à répandre cette infâme calomnie, si quelques-uns de ceux que ne protègent ni l'âge, ni les infirmités, ni leur profession veulent avouer la part qu'ils ont eue et affirmer ce qu'ils ont dit de moi, ils peuvent compter sur le châtiment le plus exemplaire. Le public, j'en suis certain, sera assez équitable pour ne faire, à l'avenir, aucun cas de ce qu'on pourra débiter sur mon compte; nul n'étant à l'abri des accusations clandestines dont les auteurs n'osent même se montrer.

« Thomas Mathews. »

Le paragraphe tomba sous les yeux de Sheridan qui, de France, répondit à Mathews qu'il ne prendrait pas de sommeil en Angleterre, qu'il ne l'eût châtié comme il le méritait. Puis, il revint en toute hâte à Londres où Mathews, sans doute pour éviter la colère de M. Sheridan père et de son fils aîné, s'était subitement rendu dès la publication de sa note dans le *Bath Chronicle*. Le jeune homme arriva à Londres à dix heures du soir et pour ne pas manquer à son puéril engagement, il se rendit la même nuit chez Mathews. Celui-ci se leva en chemise, le fit entrer, se rhabilla, et le retint jusqu'à sept heures du matin.

Dans cette longue conversation, entremêlée de protestations d'amitié et de plaintes sur le froid de la nuit, il affirma à Sheridan qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui chercher querelle et que c'était son frère Charles qui était coupable de l'entrefilet de la *Chronique de Bath*.

Sheridan repartit sur le champ pour Bath et une courte explication avec son frère suffit pour le convaincre du mensonge de son ennemi, puis, tous deux prirent immédiatement la chaise de poste pour Londres, et dès leur arrivée, Richard Sheridan envoya un cartel à Mathews.

La rencontre eut lieu à Hyde Park. Elle n'aboutit pas. Elle donna lieu à une foule d'incidents ridicules et de relations contradictoires au milieu desquelles il est impossible de

reconnaître les faits véritables. Toujours est-il que le capitaine Mathews qui avait imploré grâce, la pointe de l'épée de Sheridan contre sa poitrine, fit, à la suite de ce duel, la rétractation suivante qui parut dans le *Bath Chronicle* du 7 mai :

« Etant convaincu que les expressions dont j'ai pu me servir contre M. Sheridan étaient l'effet de la colère et des faux rapports qui l'avaient excitée, je rétracte ce que j'ai dit à son désavantage, et lui demande pardon en particulier de ce que j'ai fait insérer dans le *Bath Chronicle*.

« Thomas MATHEWS ».

Après cette palinodie, Mathews éprouva le besoin de s'éloigner quelque temps. Il se retira sur ses terres du Pays de Galles, emportant, comme on peut le penser, la haine la plus violente contre l'homme qui l'avait ainsi humilié, et l'ardent désir de la vengeance. Il sut intéresser à sa rancune un de ses voisins, M. Burnett, qui accepta de se charger d'un cartel à l'adresse de Sheridan et d'être le témoin du capitaine dans une nouvelle rencontre. Sheridan choisit pour témoin un très jeune homme, le capitaine Paumier qui, manquant sans doute d'expérience et de décision, ne sut nullement être à la hauteur d'une fonction qui, comme on va le voir, fut particulièrement importante et difficile.

Si le premier duel, semblable en cela à nos duels modernes, s'était terminé sans blessure et avait fait couler plus d'encre que de sang, le second par contre fut terrible. C'est la version même de M. Burnett, témoin du capitaine Mathews, et témoin très partial que nous mettrons sous les yeux du lecteur. Sheridan la contredit en plusieurs points, mais telle qu'elle est, elle fait suffisamment ressortir l'extraordinaire férocité avec laquelle le triste Mathews s'acharna sur son adversaire. Voici la relation du duel, telle que M. Burnett la remit au capitaine Wade maître des cérémonies à Bath. Il me semble que cette sèche relation des faits est d'une lecture aussi tragique que les chants les plus abondamment ensanglantés de l'Iliade.

« En quittant nos chaises de poste au haut de Kingsdown, j'entrai en conversation avec le capitaine Paumier au sujet

de quelques dispositions préalables que je croyais convenable de régler dans une affaire qui vraisemblablement devait avoir des suites très graves. Je parlai particulièrement de la manière dont on se servirait des pistolets, armes avec lesquelles M. Mathews avait plusieurs fois manifesté le désir de se battre avant d'en venir à un combat à l'épée. Ce désir était motivé par la conviction où il était que M. Sheridan se précipiterait sur lui, et qu'il en résulterait sans doute un combat peu digne d'hommes de leur classe. M. Sheridan refusa d'accéder à ma proposition, alléguant qu'il ne possédait pas de pistolets. Le capitaine Paumier répondit qu'il en avait une paire, et je sais pour ma part qu'ils étaient chargés. D'après mon conseil, M. Mathews n'avait pas chargé les siens, parce que j'imaginais qu'il était d'usage de ne charger les armes que sur le terrain, ce que je fis d'ailleurs observer avant notre départ au capitaine Paumier, et je le priai de décharger ses pistolets. Il répondit qu'il le ferait lorsque nous serions sur le terrain, et je suis persuadé qu'il eût tenu sa promesse si M. Sheridan lui en avait laissé le temps. Mais nous ne fûmes pas plus tôt arrivés au lieu désigné pour le combat que ce dernier tira son épée et d'un ton de bravade invita son adversaire à en faire autant. Le terrain en cet endroit était très inégal, et nous étions trop près des chaises de poste. M. Mathews se mit en garde, M. Sheridan avança sur lui le premier. M. Mathews à son tour avança sur M. Sheridan, celui-ci rompit jusqu'à ce qu'il s'élança soudain sur M. Mathews en se découvrant beaucoup et en cherchant à saisir l'épée de celui-ci. M. Mathews le reçut la pointe en avant, et, je crois, après avoir dégagé son épée du corps de M. Sheridan, lui donna un second coup qui doit avoir porté sur une côte ou sur le sternum, l'épée ayant été brisée par la résistance d'un de ces os. Je ne saurais néanmoins affirmer si elle a été brisée de la sorte ou dans le corps à corps.

« M. Mathews, à ce que je pense, voyant son épée brisée, saisit le bras droit de M. Sheridan et lui donna en même temps un croc-en-jambe. Tous deux tombèrent, M. Mathews était dessous, tenant en main son épée rompue à six ou

sept pouces de la garde, je le vis faire avec cette arme une ou deux égratignures au cou de M. Sheridan, car il ne pouvait faire autre chose avec un tronçon aussi court. Il le frappa également au visage avec son poing ou avec le pommeau de son épée. Voyant cela, je m'écartai pour demander au capitaine Paumier si nous ne devions pas les relever. Je ne sais s'il m'entendit ou non à cause du bruit qui se faisait alors, mais il ne répondit pas. Je retournai vers les combattants qui étaient toujours dans la même situation. L'épée de M. Sheridan avait été courbée ; il glissa la main le long de la lame et la saisissant à quelques pouces de la pointe, il parvint à faire à M. Mathews une légère blessure au flanc gauche. A ce moment, je m'adressai de nouveau au capitaine et je renouvelai ma proposition. Mais celui-ci, sans me répondre, s'écria : « Oh ! il est tué ! il est tué ! » Je me rapprochai d'eux aussi promptement que possible ; je vis que M. Mathews avait ramassé à terre la pointe de son épée avec laquelle il venait de blesser M. Sheridan au ventre. L'épée de M. Sheridan était brisée alors, à ce qu'il nous dit. Le capitaine Paumier lui cria : « Mon cher Sheridan, demandez la vie et je serai votre ami toujours. » Il répondit : « Pardieu non ! je ne le ferai pas. » Je dis alors au capitaine Paumier que ce n'était pas le moment de pointiller, et je le priai de m'aider à les relever. M. Mathews y consentit très volontiers le premier, me priant de voir si M. Sheridan était désarmé. Je l'invitai ensuite à me remettre son tronçon, ce qu'il fit, tandis que M. Sheridan, de son côté, remettait le morceau de son épée au capitaine Paumier. M. Sheridan et M. Mathews se relevèrent tous deux. Nous conduisîmes le premier en le tenant sous les bras à une chaise de poste dans laquelle on le plaça et qui partit aussitôt pour Bath. M. Mathews s'éloigna le plus rapidement possible sur la route de Londres.

« Je déclare, sur la parole d'honneur d'un gentleman, que tout le contenu de cette relation est exactement vrai, et que M. Mathews montra autant de sang-froid, de résolution et d'intrépidité qu'un homme peut le faire.

« William Barnett. »

Sheridan, dans l'état pitoyable où il se trouvait, fut transporté à l'auberge du Cheval Blanc, sur la route de Bath, et après avoir été pansé fut reconduit à la maison de son père. On le tenait pour plus mort que vif et ses amis n'osaient croire qu'il en réchapperait. A ce moment, M. Linley se trouvait à Oxford, avec sa fille qu'il avait été rechercher en France.

Les journaux lui rapportèrent les détails de l'affaire et la nouvelle que Sheridan avait été laissé pour mort sur le terrain, le jour même où miss Cecilia devait chanter dans un concert. Il mit tous ses soins à cacher à sa fille la fatale nouvelle, et la jeune cantatrice monta sur la scène sans rien connaître de la tragique aventure de son époux.

Elle fut, paraît-il, plus ravissante que jamais, et le public, qui n'ignorait rien de ce qui s'était passé, tira un surcroît d'émotion du contraste qu'il trouvait entre la grâce, la beauté et le talent de la jeune artiste et l'affreux malheur qui la frappait et qu'elle était seule peut-être à ignorer encore.

C'est de cette façon fougueuse et romanesque que débutait dans l'existence ce Richard Brinsley Sheridan, qui devait pendant un demi-siècle étonner l'Angleterre par la fécondité et la variété inépuisables de son génie et par le désordre et l'emportement effrénés de sa vie. Les soins dévoués de ses sœurs parvinrent à l'arracher à la mort, mais les deux jeunes époux eurent longtemps encore à souffrir du mauvais vouloir de leurs pères qui s'opposaient à leur mariage et qui ignoraient qu'il eût déjà été consacré en secret. Enfin, pourtant ils furent unis, comme il convient qu'il en soit au dernier chapitre de tout bon roman, et le 13 avril 1773, Richard Sheridan reçut des mains de M. Linley la femme qu'il aimait depuis si longtemps.

Il faut convenir qu'il l'avait bien gagnée.

Maurice de Wuissons.

CRITIQUE MUSICALE

Le clou musical du mois de mai a été la première représentation, à l'Opéra-comique, de *Fervaal*, action musicale en trois parties, de M. Vincent d'Indy. A vrai dire, l'œuvre était déjà connue, ayant été représentée, en 1897, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles ; mais on se demandait l'impression qu'elle allait faire à Paris.

M. d'Indy est un musicien d'un incontestable mérite ; on l'a appelé, bien à tort, le chef de l'école wagnérienne à Paris ; je dis bien à tort, car je ne connais pas d'école wagnérienne en France ; je sais que Wagner a chez nous de nombreux admirateurs — je suis de ces derniers — mais je sais aussi que nos compositeurs se défendent d'être les disciplines de Wagner et ils ont mille fois raison, car le génie — en quelque genre qu'il soit — est inimitable ; de plus nous avons des aspirations toutes différentes de celles des Allemands et les musiciens français doivent garder leur personnalité avant tout.

Cependant, il est de toute évidence que M. d'Indy est un de nos compositeurs ayant le plus d'affinités avec le maître allemand ; son poème surtout est tout imprégné des idées wagnériennes et c'est la partie faible de l'œuvre. M. d'Indy semble avoir emprunté au cycle de Wagner un peu de Siegfried et des lambeaux de Parsifal. L'action se passe dans les Cévennes, à l'époque de l'invasion sarrazine. Fervaal, le dernier descendant des grands chefs Celtes doit être le sauveur

de son peuple, à une condition : c'est qu'il sera rebelle aux choses de l'amour. Le druide Alfagard lui a révélé les conditions de la victoire. Mais hélas ! Fervaal oublie sa noble mission dans les bras de Guilhen, fille de l'émir ! Au jour du combat, c'en sera fait des druides et Fervaal tomberait sous les coups du terrible Alfagard, si Guilhen ne venait apparaître et le sauver ; mais elle-même meurt, victime de son dévouement.

Passons à la musique et disons de suite que la partition est remarquable d'un bout à l'autre. Je ne dis pas pour cela que la foule y prenne goût facilement — les œuvres supérieures ne sont pas comprises du premier coup — mais certainement depuis *Sigurd* aucune œuvre plus large, plus complète, plus puissante, n'était sortie du cerveau d'un musicien français. Les *leitmotiv*, nombreux et variés, forment les assises d'une instrumentation riche et savante.

Deux pages tout à fait hors ligne se détachent de l'ensemble de *Fervaal* : un prologue admirablement travaillé et de facture supérieure et la dernière partie du 3e acte d'un effet grandiose et saisissant; c'est là du bel art, de de l'art le plus pur et le plus élevé qui soit.

Fervaal a été monté par la nouvelle direction de l'Opéra-Comique avec beaucoup de soin. Le ténor Imbart de la Tour a chanté avec goût et chaleur le rôle de Fervaal, Mlle Jane Raunay est une exquise Guilhen, à la voix agréable et sympathique ; Beyle a chevrotté un peu ; mais l'artiste est méritant. M. Messager, qui conduisait l'orchestre, s'est acquitté de son rôle difficile avec infiniment de goût.

A l'Opéra, en attendant la *Cloche du Rhin*, nous avons eu la reprise du *Prophète* avec les débuts de Mlle Delna, transfuge de l'Opéra-Comique. L'œuvre de Meyerbeer a évidemment vieilli en quelques-unes de ses parties ; on y sent trop le convenu et la recherche de l'effet banal ; mais certaines pages, comme l'acte de la Cathédrale, resplendissent encore d'une inaltérable beauté.

Mlle Delna a complètement triomphé dans le rôle de Fidès ; sa voix puissante et profonde emplit admirablement le vaste cadre de l'Opéra ; l'artiste est toute vibrante de foi et de

passion ; elle a été acclamée et c'est de toute justice. Mlle Delna sera une des pensionnaires préférées de notre Académie nationale de musique.

Nous ne saurions omettre, non plus, le grand succès remporté par Mlle Bréval dans *Sigurd*, où elle remplaçait Mme Rose Caron. Le souvenir de sa devancière n'a nullement effrayé Mlle Bréval dont la voix généreuse et la nature très artistique ont été déjà si souvent appréciés. La nouvelle Brunehilde s'est montrée digne de son renom et a été chaleureusement accueillie dans ce nouveau rôle par le public de l'Opéra. On parle de lui faire jouer *Salammbô* : elle y sera certainement remarquable.

Georges de Dubor.

Idéal

Telle une vierge peinte en un vitrail gothique,
Un soir que je rêvais à quelque étrangeté,
Dans l'éblouissement de votre pureté,
Vous m'êtes apparue irréelle et mystique,

Vos lèvres psalmodiaient une lente musique
Faite de mots d'amour doux comme un ciel d'été,
Et votre front avait cette limpidité
Divine, des profils de la Diane antique.

Entre vos doigts d'or fin vous teniez une fleur
Qu'on eut dite cueillie en un jardin de rêve,
Et moi j'aurais voulu m'agenouiller sans trêve

Devant votre beauté d'idéale candeur,
Et là, le cœur vibrant d'extases infinies,
Lentement murmurer des paroles bénies.

Paris, Mai 1898.

Henry Claverie





JEAN-BAPTISTE LALIBERTÉ
Président de la Commission du Havre de Québec.

Le *Roi des Fourrures* et l'un des maîtres du Commerce canadien.

Né en 1843, à Québec, M. J.-B. LALIBERTÉ fit ses études à l'École Normale où il reçut une éducation commerciale solide. Son père, qui était propriétaire d'importantes tanneries sur la rue St-Valier, en voulut faire à son exemple le forgeron de sa propre fortune.

Depuis 1867, date de la fondation de sa maison, M. J.-B. LALIBERTÉ à constamment travaillé à mettre le commerce canadien en évidence en Amérique, et il a fait de St-Roch, son quartier, un des plus importants centres commerciaux de toute la province de Québec.

Homme énergique, doué du génie des affaires, universellement connu — aucun touriste ne vient à Québec sans aller visiter son magnifique établissement de la rue St-Joseph — M. LALIBERTÉ, est, au physique un bel homme, agréable, à l'air résolu, grand, fort, au regard plein d'intelligence.

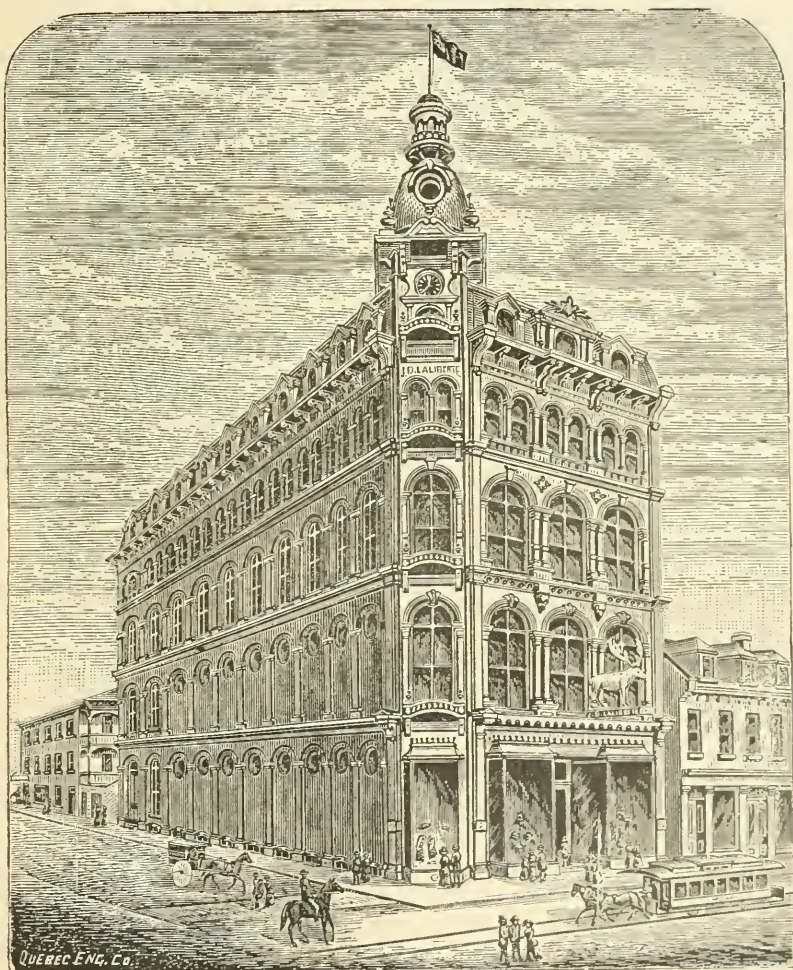
Il est président de la commission du Havre de Québec, et l'on sait l'importance considérable de cette situation.

Sa vie toute entière est un des plus beaux exemples pour ceux qui se destinent au commerce.

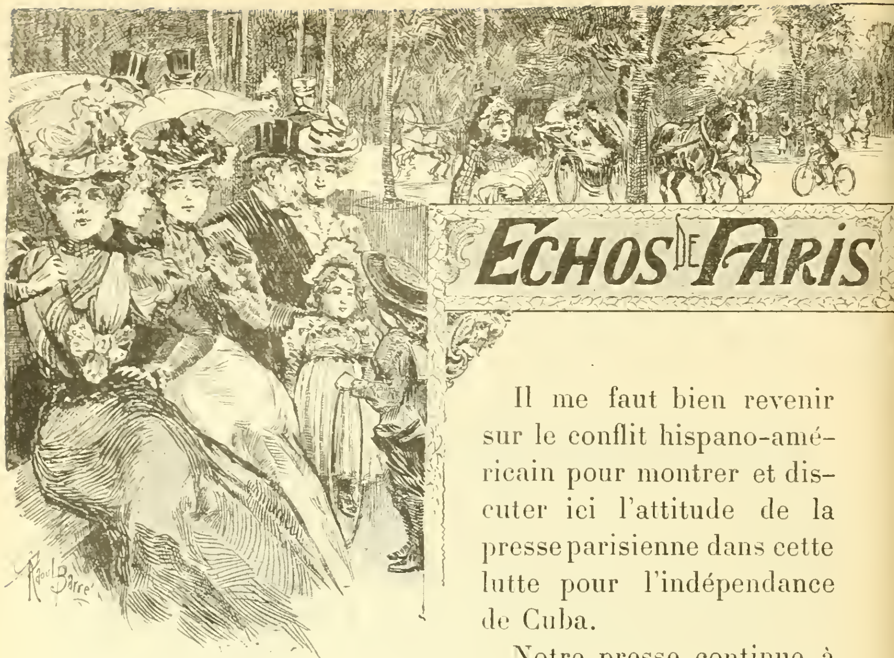
En politique, M. LALIBERTÉ est *libéral*. Et, c'est lui qui, depuis 20 ans, contribue le plus à faire élire dans la division St-Roch Sir Wilfrid Laurier, dont la confiance en ses amis est telle qu'il peut se reposer complètement sur eux de ce soin.

Enfin, la maison LALIBERTÉ, qui a des succursales dans toutes les grandes villes américaines et européennes, est l'égale de la maison Révillon de Paris.

La *Revue des Deux Frances*, salue en la personne de M. LALIBERTÉ, l'un des fils les plus intelligents du Canada-Français qui a su prendre la place très enviable de roi des fourrures en Amérique. J.-A. L.



ÉTABLISSEMENT J.-B. LALIBERTÉ
A QUÉBEC



Frontispice de Raoul Barré.

Il me faut bien revenir sur le conflit hispano-américain pour montrer et discuter ici l'attitude de la presse parisienne dans cette lutte pour l'indépendance de Cuba.

Notre presse continue à lancer canard sur canard et, dans cette chasse au canard d'eau, c'est à qui l'emportera. Les dépêches de New-York et de Madrid se fabriquent aujourd'hui dans les salles de rédaction et telle nouvelle se transforme soudainement en victoire ou en défaite, selon les sympathies du journal. Tous les voyageurs et ceux qui, sans n'avoir fait que le tour de Paris, — ce qui est déjà un assez beau voyage, — connaissent leur géographie, savent qu'à cette époque de l'année de gros brouillards règnent sur les côtes des Antilles et du sud-est des Etats-Unis. Un correspondant n'a-t-il pas pris l'autre jour ces brouillards pour la fumée d'une flotte, et de télégraphier aussitôt à Paris qu'une escadre croisait dans les eaux américaines. De là à charpenter une *nouvelle à sensation* ce fut tôt fait, — et notre journal parisien du soir *La Patrie*, où l'on mange un Américain à chaque repas, de lancer immédiatement ce pétard à gros effet : LA FLOTTE ESPAGNOLE DEVANT NEW-YORK !

* * *

Les élections viennent de se terminer sans apporter de

changement notable dans l'orientation de la politique générale. A noter deux faits qui ressortent clairement de cette manifestation : les progrès toujours croissants des socialistes en France et le désintéressement des électeurs en général. Le nombre de ceux qui se sont abstenus de voter est presque égal au nombre des votants, ce qui fait que dans beaucoup de circonscriptions l'élu ne représente que le quart des électeurs inscrits.

Je ne puis passer sous silence la promenade de l'*Ane blanc* dont mon ami Zo d'Axa présentait la candidature aux électeurs parisiens. On a ri pendant toute une journée de cette manifestation contre le suffrage universel dont le pamphlétaire de talent est l'irréconciliable adversaire. Zo d'Axa n'avait-il pas eu l'idée de jucher un bel âne d'une blancheur immaculée sur une voiture que six amis ont promenée par la ville à l'ébahissement de toute la population. L'Ane était le candidat, ceux qui le traînaient étaient ses électeurs. Et ce fut autour d'eux tout un cortège de badauds, les uns riant, les autres se fâchant rouge, à tel point que la police intervint et que six agents s'attelèrent à la voiture pour conduire l'âne au poste! L'Ane candidat du Gouvernement!

N'est-ce pas là, d'Axa, la pression gouvernementale la plus odieuse?



La Presse parisienne vient de donner sa *Fête des Fleurs*, dans le décor magnifique du bois de Boulogne. Ça a été pendant deux jours un assaut continuel des belles promeneuses à coups de roses, d'œillets et de violettes.

Le poète chinois qui a dit : il ne faut pas battre une femme même avec une fleur, s'en serait certainement voulu, s'il avait assisté à ce féerique spectacle. Adversaires politiques se rencontrent et se mitraillent, plus anodinement, et qui sait? moins stupidement peut-être que dans les luttes parlementaires. Je rencontre la plupart d'entre eux. Ils sont

gais, causeurs, ils me semblent avoir plus d'esprit que dans leurs polémiques de journaux.

D..., qui est toujours un peu malade et se refuse à voir le docteur me dit :

— De tous les maux qui affligent l'humanité, la vie est encore celui dont les médecins nous guérissent le mieux.

Et le soir, au retour, les visages des jolies Parisiennes illuminent les avenues du Bois...

*
* *

Paris a passé le mois d'avril sans trop s'en apercevoir et cette date, qui était autrefois le prétexte à bien des farces, n'a donné lieu à aucune supercherie remarquable. Décidément Paris n'a plus de Parisiens...

Jadis, le fameux Romieu, qui fut préfet de la Dordogne s'il vous plaît, était le grand mystificateur par excellence. C'est lui qui, passant devant un magasin connu à Paris, entrait et demandait le patron. Celui-ci arrivait en toute hâte, croyant qu'un client sérieux désirait l'interroger. Et alors s'engageait le dialogue suivant :

— Monsieur, exposait gravement Romieu, je n'ai pas voulu passer devant votre boutique sans prendre des nouvelles de votre associé.

— Mais, je suis seul à diriger ma maison.

— Eh quoi ! vous n'avez pas d'associé ? Vous n'en avez jamais eu ?

— Jamais!...

— Alors pourquoi mettez-vous sur votre enseigne : *Aux Deux Magots* ?

Et Vivier, l'intarissable Vivier, dont le nom commence à être oublié et qui fut pendant vingt ans la joie de notre pauvre humanité.

Un jour, Vivier voyage dans le coupé de la diligence de Lille avec un bonnetier et son épouse. A minuit le bonnetier remonte sa montre et murmure d'un air préoccupé :

— Ma chère Eulalie, je suis fâché de m'être mis en route.

Il y a demain une exécution capitale à Lille et nous sommes logés de façon à ne pouvoir nous soustraire à cet affreux spectacle.

Il se tourne vers Vivier qui demeure silencieux dans son coin.

— Savez-vous, monsieur, que l'on guillotinât demain à Lille ?

Vivier lève sur le bonnetier des yeux tragiques.

— Hélas ! Monsieur, à qui le dites-vous ? Je suis le bourreau !

— Est-ce possible ? dit la bonnetière qui ne peut réprimer un léger frisson d'horreur.

— Que voulez-vous, madame ? Mon père était bourreau, mon oncle était bourreau. J'ai demandé en mariage une demoiselle du faubourg Saint-Germain. On me l'a refusée. Alors de dépit, j'ai repris le fonds de mon père.

— Moi, monsieur, s'il me fallait exercer un pareil métier, je serais mort avant le condamné.

— On se fait à tout.

— Et vous n'avez pas d'émotion ?

— Aucune, excepté quand je guillotine un innocent.

— Un innocent ? Comment, monsieur le bourreau, cela arrive donc.

— Pas tous les jours, mais de loin en loin. Tenez, celui que je vais exécuter tout à l'heure est innocent.

— Comment ! on le sait et on le guillotine !

— Sans doute. Il faut vous dire que trois assassinats ont été commis dans l'arrondissement de Dunkerque. Impossible de découvrir les coupables. Cependant un exemple devenait nécessaire. On a jeté les yeux sur cet homme. Il ne tenait à rien ; il était garçon et, en somme, peu intéressant. Malheureusement il niait. On a eu toutes les peines du monde à obtenir des aveux. Enfin, en le prenant par la douceur, on y est arrivé.

— Monsieur le bourreau, je sens que mes cheveux blanchissent. Et ce malheureux est résigné ?

— Assurément. Hier, il a dit au gendarme : Je vous jure que je suis innocent. Et le gendarme qui les entend

tous dire cela, a répondu : Je le sais, mon ami, je le sais...

*
* *

Aujourd'hui, un de mes amis, le peintre X... se donne quelquefois le petit plaisir suivant : Il se poste sous les galeries de l'Odéon en face de la station des omnibus. Il attend qu'un gros voyageur, à tournure provinciale, ait grimpé sur le véhicule, puis il s'approche discrètement du conducteur, lui glisse vingt sous dans la main et lui tient ce discours : — Je viens vous demander un petit service. Ce monsieur qui vient de monter est un de mes parents dont la tête est un peu faible. Il se rend aux Batignolles, mais il confond généralement la place du Palais-Royal avec la place Moncey, le boulevard des Italiens avec le boulevard extérieur. Je vous prie de ne pas le laisser descendre avant l'avenue de Clichy. Si vous voyez qu'il se lève, forcez-le à se rasseoir, en lui criant très haut ces mots (il est un peu sourd) :

Pas encore arrivé ! C'est convenu n'est-ce pas?

Le conducteur pour les vingt sous accepte... Le peintre X... saute dans un fiacre et s'apprête à savourer le spectacle de sa fumisterie. L'omnibus s'ébranle, le fiacre suit. A la hauteur du pont des Saints-Pères, première alerte. Le gros monsieur quitte son siège, le conducteur se précipite : *Pas encore arrivé* ! Une robuste bourrade, le gros monsieur retombe à sa place un peu étonné. Rue de Rivoli, seconde tentative. *Pas encore arrivé*! hurle le conducteur avec une nouvelle bourrade. Le gros monsieur proteste... « Je sais, je sais, reprend le conducteur plein de commisération pour ce pauvre d'esprit. Je vous préviendrai quand vous serez arrivé, comptez sur moi. je sais que vous êtes malade ! » Les voisins sourient, le gros voyageur n'ose protester... Mais à la fin, il se fâche. A la Bourse, il s'enfuit, le conducteur oppose une résistance désespérée.

— C'est un fou ! C'est un fou !

La voiture s'arrête, les agents arrivent, le gros monsieur *emballé* veut frapper le conducteur...

— Vous voyez, il devient furieux! crie quelqu'un dans la foule.

Et celà se termine ordinairement par l'arrestation du gros monsieur qui va s'expliquer au poste avec le conducteur de l'omnibus, tandis que les autres voyageurs protestent avec animation, que la foule s'ameute innombrable et qu'au loin, dans son fiacre, le peintre X... se tord de rire...

A. S.

Sur quel Rythme?

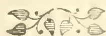
Oh! dis sur quel rythme il faudrait chanter
Les reflets soyeux de tes boucles blondes,
Pour te conquérir et te mériter?
— Avec le murmure alangui des ondes.

Quand par des regards brillants, des rires clairs
Quêtant un baiser vers moi tu te penches,
Dis combien légers il te faut des vers...
— Comme le frisson du soir dans les branches.

Sur quel ton pourrai-je à mon tour oser
Pour que la chanson de l'amour varie,
Demander encore un joyeux baiser?
Alors je ne veux que ta voix chérie.

Paris, Mai 1898.

Jacques Bainville



Le Chant du Cygne

(SUITE) [1]

IV

Dans le grand lit où son corps, frêle maintenant comme celui d'un enfant, semblait perdu, Maud était couchée. Sa belle chevelure blonde avait pâli, ainsi qu'une fleur qui se dessèche ; mais, sous les fins sourcils qui coupaient son front blanc, l'éclat de ses yeux bleus s'était assombri. Il y avait, dans leur regard, la résignation épouvantée d'un pauvre être qui se sent emporté vers la mort sans pouvoir se défendre. Deux plaques rouges marquaient ses pommettes, et ses mains amaigries étaient transparentes.

Par la fenêtre ouverte, l'air pur et le soleil entraient librement. Et cependant la malade haletait, et un frisson, par instants, la secouait. Sa sœur avait posé sa tête sur l'oreiller, et, honteuse de sa faiblesse, sanglotait doucement. Sténio, debout auprès du lit, regardait d'un air sombre les deux femmes, réunies après tant de tristesses, et, faisant un retour vers le passé, comparait Maud à ce qu'elle était quand il l'avait vue pour la première fois.

Daisy fraîche, vigoureuse et charmante, était l'image vivante de sa sœur à vingt ans. Et, avec un horrible serre-

(1) Voir la *Revue* d'Avril et de Mai derniers.

ment de cœur, Marackzy pensait : « C'est moi qui de cette enfant adorable et heureuse ai fait la créature pitoyable et désolée qui se meurt lentement sous mes yeux. Je suis l'artisan de son malheur. Pour moi, elle a tout quitté. qu'ai-je su lui donner en échange? La vaine gloriole d'applaudissements éphémères, les jouissances d'un luxe qui n'était pas nouveau pour elle. Ah! si notre enfant avait pu vivre! Ses caresses auraient séché toutes les larmes, ses yeux auraient fait oublier le ciel de la patrie, son petit corps potelé et rose aurait, à lui seul, remplacé toute la famille... Mais notre amour était maudit : l'ange s'est envolé, et maintenant voilà que sa mère va le rejoindre. »

Le sublime artiste baissa le front, et des pleurs amers coulèrent sur ses joues pâles. Il était là, perdu dans sa douloureuse méditation, dégonflant son cœur oppressé, triste jusqu'à la mort. La voix de Maud le rappela à lui-même :

— Sténio, pourquoi restez-vous à l'écart?... Venez ici... Mais vous pleurez! Qu'y a-t-il?

— Rien, ma chérie... rien que l'émotion de voir votre sœur auprès de vous...

— C'est une grande joie, Sténio, et c'est vous qui me l'avez donnée, dit Maud avec un sourire... Depuis que Daisy est là, il me semble que je vais mieux... Ah! si je pouvais la garder quelque temps, elle me rendrait la santé et la vie... Mais ce n'est pas elle seulement que je voudrais voir.

Sa voix devint grave, et une ombre passa sur son visage :

— Ah! si mon père consentait à me pardonner!

— Maud! s'écrièrent en même temps Daisy et Sténio.

Mais elle s'était soulevée, et les yeux brillants d'une fièvre soudaine :

— C'est lui... C'est sa rigueur qui me tue! dit-elle, avec une agitation désespérée. Sa colère est un fardeau trop lourd pour moi... Mon cœur en a été brisé... Ah! par pitié! qu'il vienne! Que je le voie seulement! Qu'il ne me parle pas, s'il ne trouve en lui rien à me dire... Qu'il n'entre pas ici, si cela lui déplaît... Qu'il passe dans la rue, devant cette

fenêtre, comme un étranger. Au moins je l'apercevrai, et ce sera déjà la moitié du salut pour moi!...

A bout de forces, elle retomba en arrière, blêmit comme pour mourir, et, entre les bras de sa sœur et de son mari épouvantés, resta inerte, aspirant l'air avec d'horribles efforts. Quelques minutes s'écoulèrent, pleines d'angoisse. Enfin elle se ranima, et, caressant avec sa joue le visage de Daisy, d'un ton très bas, épuisée :

— Pardon, mignonne, je te fais de la peine... Tu vois, c'est ma destinée d'affliger toujours ceux que j'aime... Et pourtant je ne suis pas méchante!...

A ces mots, prononcés avec une douceur angélique, Marackzy se laissa tomber à genoux près du lit, et, posant sur la main de la malade son front, rendu plus brûlant par le chagrin qu'il ne l'avait jamais été par l'inspiration :

— Chère martyre, s'écria-t-il, toi qui as tant souffert sans te plaindre, tu vas maintenant jusqu'à t'accuser! S'il est un coupable, hélas! c'est moi seul! Moi qui ai passé dans ta vie pour la désoler...

— Non! pour la faire belle et éclatante!...

— Éclat! Beauté! Qu'en reste-t-il?... Ah! pourquoi n'est-ce pas moi que la mort a pris?... Moi disparu, ton père aurait pardonné... Ce n'est pas toi qu'il frappe et punit... c'est moi!... Il sait bien que chacune de tes souffrances me déchire le cœur, et c'est pour cela qu'il est implacable... Oh! chère et douce Maud, je donnerais ma vie pour te procurer un instant de joie... Que peux-tu vouloir, désirer?... Parle, je serais si heureux de te satisfaire!

Maud resta un instant silencieuse, comme si elle pesait la gravité de sa réponse, puis, si bas que son mari devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit :

— Avant de mourir, je voudrais revoir mon père.

Marackzy pâlit. Il avait offert sa vie à Maud. Il lui sembla qu'elle venait de lui demander davantage. Mais il n'hésita pas, et, d'un ton ferme :

— C'est bien! Quoi qu'il faille faire pour obtenir qu'il vienne, tu le verras.

— Oh! Sténio, murmura Maud, que tu es bon et que je t'aime!

Le grand musicien trouva la force de lui sourire, puis, se tournant vers sa belle-sœur :

— Chère Daisy, il se fait tard, il faut que vous alliez retrouver le marquis de Mellivan... Ne lui cachez rien de ce qui s'est passé ce matin, et demandez-lui s'il veut me faire l'honneur de me recevoir. Si pénible pour lui, et si douloureuse pour moi, que doive être cette entrevue, je pense qu'il la jugera nécessaire et ne s'y refusera pas.

— Il sera fait comme vous le désirez, dit la jeune fille.

Et, serrant une dernière fois sa sœur dans ses bras, reconduite par Sténio, elle sortit.

V

Dans le salon de son yacht, amarré à l'entrée du bassin, près de l'écluse, lord Mellivan marchait lentement depuis une heure, attendant Marackzy. Un épais tapis étouffait le bruit de ses pas. Les lambris d'acajou poli, rehaussés de baguettes de cuivre, réfléchissaient la pure lumière de midi. Par un sabord grand ouvert, entrait le parfum du flot montant. Au loin, le grincement de la chaîne d'une grue, servant à décharger un bateau charbonnier, se faisait entendre. Le vieux marquis ne regardait, ne sentait et n'entendait rien. Il poursuivait, dans un espace de quatre mètres, sa promenade inquiète, et sa pensée l'avait emporté bien loin.

Il voyait le jardin de son vaste hôtel de Grosvenor-Square, et, sur les pelouses, deux petites filles qui jouaient avec des cris joyeux. L'une, chancelante sur ses jambes de bébé, essayait de courir après la plus grande, et criait d'une voix argentine : « Maud! Maud! » Alors l'aînée s'arrêtait, venait

à sa sœur, et, assise dans l'herbe tiède, la prenait sur ses genoux, jouant déjà à la maman, et embrassant la tête blonde de la mignonne. Et lui, jeune encore, veuf depuis deux ans à peine, regardait le cœur attendri, ce spectacle charmant. Il se promettait de vivre exclusivement pour ces deux êtres adorés et, malgré des sollicitations nombreuses, de ne se remarier jamais. Ainsi il avait fait, et, dans une quiétude complète, sans amertume, sans chagrin, les deux enfants avaient grandi. C'étaient maintenant deux grandes filles, et leur père, qui s'était sacrifié pour elles, allait pouvoir réaliser le rêve de sa vie ; les voir mariées, mères à leur tour, et reposer sa vieillesse dans les douceurs d'une nouvelle famille. Avec quelle joie il passerait sa main dans la soie douce des cheveux de ses petits fils ! Eux aussi, il les regarderait gambader sur les gazons du vieil hôtel héréditaire. Au moins, eux, ils auraient leur mère pour suivre d'un regard inquiet leurs courses échappées. Et, quand ils seraient des hommes, afin que le nom de Mellivan-Grey ne disparût point, le vieux lord demanderait à la Reine de faire passer sa pairie sur la tête de l'aîné. Oh ! les beaux projets, les doux songes ! Comme ils avaient été de courte durée !

Soudain le tableau changeait, et le marquis revoyait le parc de Dunloë. C'était par un soir d'été : Maud n'avait pas paru de la journée, et quand Harriett était montée pour la prier de descendre dîner, elle avait trouvé sa chambre vide. Dans les grandes allées sombres, les valets, sous la conduite du vieux marquis, s'étaient répandus, appelant dans les bois, cherchant le long des berges de l'étang endormi sous les rayons de la lune, avec la crainte affreuse d'un malheur.

Hélas ! le malheur était plus grand qu'on n'eût osé le soupçonner. La fille du maître ne pouvait pas être retrouvée. Elle était partie avec celui qu'elle aimait. Et, devant les yeux du marquis, apparaissait la brune figure de Sténio, avec ses regards de feu et son front illuminé par l'inspiration.

Combien de fois, depuis trois ans, cette tête admirable avait hanté l'esprit du vieillard ! Ricanante et diabolique,

il la voyait comme celle du mauvais ange. Oh! que de mal ce Marackzy lui avait fait! Et comment l'expierait-il jamais? Souffrances de l'orgueil, déchirement du cœur : le gentilhomme et le père avaient été atteints avec une égale cruauté. Bien souvent le vieillard s'était dit : s'il tombait un jour sous ma main, s'il était en ma dépendance, si je pouvais à mon gré l'insulter, le frapper!... Quelle revanche! Qu'inventerais-je d'assez atroce pour qu'il payât tout ce que j'ai souffert?

Mais ce jour tant souhaité n'avait pas semblé près de venir. Sténio était brillant, puissant, heureux. Tout lui réussissait. Il s'élevait vraiment au niveau de celui qui l'avait dédaigné, et ce musicien acclamé commençait à paraître digne d'être le gendre du descendant d'un des héros de la Conquête. Le marquis ne l'en haïssait que davantage, et, à sa rancune, s'ajoutait le regret de l'avoir mal jugé. Pour lui avoir pris sa fille, il l'eût tué ; pour s'être rendu digne d'elle, il l'eût torturé.

Et voilà que, tout à coup, on était venu lui dire : Il est près de vous, et il veut vous voir. D'un mot, vous pouvez en faire le plus misérable des hommes, ou lui donner une consolation suprême. Vous êtes l'arbitre de son espérance unique. Le jour qui ne devait point venir s'était levé : dans un instant, Sténio allait paraître.

Le marquis s'arrêta devant la fenêtre, et, le visage sombre, regarda au loin. Dans le prolongement du bassin, au-dessus des mâts des navires, à travers les agrès et les vergues, se dressait la falaise crayeuse en haut de laquelle s'élève la chapelle de Bon-Secours. Un soleil éclatant chauffait à blanc les flancs arides de la colline, et, comme des éclairs d'argent, les mouettes passaient rapides dans le ciel bleu. La cloche de l'église du Pollet se mit à tinter faiblement, et ce son lointain était si triste que le vieillard se sentit défaillir. Il lui sembla que c'était pour un mort qu'on appelait les fidèles à l'office, et il pensa que demain ce serait peut-être pour sa fille. Il étouffa un sanglot, ferma la fenêtre pour ne plus rien entendre, et, le front lourd de haine, il resta immobile, le cœur tremblant et les mains inertes.

Au même moment, un pas pesant ébranla l'escalier de l'entrepont, et la porte fut ouverte par le maître d'équipage. Dans la pénombre, la haute taille de Marackzy se profilait vaguement.

Le marquis fit un geste, le marin s'inclina, laissant le passage libre, et le mari de Maud entra.

Les deux hommes restèrent, un instant, face à face, s'examinant, et mesurant leur douleur au changement de leur visage. Le père de Maud, maintenant, était tout blanc, et ses lèvres pâles avaient un pli amer. Marackzy était maigre, voûté, et le tour de ses yeux était meurtri par des larmes secrètement versées. Sans dire un mot, lord Mellivan fit signe à Sténio d'approcher, et, debout, pour ne pas être obligé de lui offrir un siège, il s'apprêta à l'entendre. Le grand artiste baissa la tête, et, lentement, comme si les paroles avaient de la peine à sortir de sa gorge contractée :

— Je vous remercie, Milord, d'avoir consenti à me recevoir. Vous savez déjà quel est le douloureux motif qui m'amène... Je viens ici en suppliant, je viens les mains jointes... vous demander grâce pour votre fille.

— Votre femme, interrompit le vieillard, d'une voix dure.

Tremblant d'émotion, Sténio poursuivit :

— Pour celle qu'enfant vous appeliez Maud et que vous aimiez !... Oubliez qu'elle porte mon nom, et souvenez-vous qu'elle a porté le vôtre... Ne raisonnez pas avec moi, ne discutez pas avec vous-même ! Que le cœur seul décide !... Si elle était vigoureuse et vaillante, vous pourriez l'accabler ; mais elle est faible, elle souffre, un mot cruel la briserait... Soyez généreux, ne songez pas à vos griefs... Ce n'est plus l'heure, hélas ! de punir : c'est l'heure d'absoudre... On ne tient pas rigueur aux mourants !

— Est-il donc vrai qu'elle soit en danger ? demanda le veillard, avec une angoisse qu'il s'efforçait encore de dissimuler.

— Sans cela, dit simplement Sténio, serais-je ici ?

— Voilà donc ce que vous en avez fait ! s'écria lord Mellivan, après un instant de silence. Vous m'avez volé cette enfant, pour la conduire à une fin misérable ! Elle était

belle, riante et forte, quand vous l'avez emmenée courir le monde... Et aujourd'hui, vous dites qu'elle va mourir... Ah! je me trouvais bien assez malheureux de ne plus l'avoir près de moi! J'avais eu assez de peine à me l'arracher du cœur! Pourquoi me parlez-vous d'elle?... Laissez-moi!... Je ne la connais pas... Je n'ai qu'une fille!... L'autre, celle que j'adorais, n'est pas à l'agonie... Elle est morte!... Et je porte son deuil depuis trois ans!

Le marquis étouffa un gémissement et, prenant sa tête blanche entre ses mains, il parut oublier la présence de Sténio.

— Serez-vous donc impitoyable? reprit le mari de Maud... Que faut-il que je dise pour vous émouvoir? Que dois-je faire pour vous fléchir? Vous voyez bien que je suis prêt à tout!...

— A tout? répéta lord Mellivan, en montrant son visage devenu plus sombre encore. Même à me rendre mon enfant?...

Sténio se redressa :

— Prétendez-vous donc m'éloigner d'elle?

— Et vous, pensez-vous que je consentirai à la voir en votre présence? Il n'y a pas de place pour vous et pour moi à son chevet. L'offensé ou l'offenseur. Son père ou son mari... Mais à quoi bon ce débat?... Entre nous n'a-t-elle pas déjà choisi une fois?

Une flamme passa dans les yeux de Marackzy.

— Milord, ce que vous faites là est atroce!

— Où prenez-vous le droit de me juger?...

— Dans mon abnégation! J'aime assez votre fille pour tout lui sacrifier. Puisque vous êtes implacable, imposez vos conditions. Quelles qu'elles soient, je ne les trouverai pas trop dures, si elles donnent un dernier bonheur à celle qui emportera ma vie avec elle.

Le marquis se tourna avec Sténio, et, avec un accent de haine indicible :

— Vous me l'avez enlevée vivante, dit-il j'exige que vous me la rendiez morte. Je veux l'arracher à votre douleur, comme vous l'avez arrachée à ma joie. Vous m'avez pris ses baisers, je la reprendrai à vos larmes. Rien d'elle ne vous

restera. Elle redeviendra mienne. Elle dormira dans le caveau de famille, auprès de sa mère, et vous vous engagerez à ne jamais mettre le pied sur le sol anglais pour venir rôder autour de sa tombe.

Marackzy regarda fixement lord Mellivan :

— Et, à ce prix, vous lui pardonnerez?

Le vieillard, sans parler, inclina la tête.

Le mari de Maud n'eut pas un tressaillement, son visage blême demeura immobile, ses yeux restèrent sans larmes.

— Ainsi, de cet ange tant aimé vous me séparerez à jamais? Le culte pieux, dont j'aurais entouré la chère morte, me sera interdit. Je n'aurai pas le droit de prier, de pleurer près d'elle, ni de lui porter des fleurs. Au désespoir de sa perte, vous ajoutez l'horreur de l'éloignement éternel. Ce qui aurait pu adoucir le déchirement de mon cœur, vous me le défendez. C'est me demander ma vie. Soit! je vous la donne. Mais, au moins, que mon sacrifice soit largement compensé. Soyez aussi indulgent pour votre fille que vous êtes cruel pour moi? Que chacune de mes tortures lui vaille un apaisement, chacune de mes amertumes une joie, et puisque pour tous ses sourires je dois donner des larmes, vengez-vous bien et faites-la très heureuse!

Lord Mellivan ne parut pas avoir entendu les paroles de Sténio. Inflexible, il marchait vers le but qu'il s'était fixé. Pour que Marackzy fût frappé, il fallait que Maud mourût. Qui sait ce qu'il aurait répondu si on lui avait donné le choix entre le salut de sa fille et l'accomplissement de sa vengeance? Quel débat effroyable se fût engagé entre sa rancune et sa tendresse?

Mais Maud était perdue : il ne restait qu'à punir. La rancune et la tendresse du vieux lord pouvaient se liguer contre celui qui était responsable du malheur, et l'écraser sans pitié.

Le marquis, se tournant brusquement vers Sténio, parut lui demander s'il avait encore quelque chose à dire. Il vit le musicien immobile, accablé. Alors, marchant vers la porte, il l'ouvrit.

— Je pense que maintenant vous pouvez vous retirer,

dit-il. Dans une heure, je serai auprès de ma fille. Mais, comme il ne me convient pas d'habiter la même ville que vous, je vous préviens que ce soir je partirai pour l'Angleterre.

Marackzy s'inclina sans une parole et sortit.

Le marquis écouta le bruit de ses pas dans l'escalier, puis sur le pont du navire. Quand il n'entendit plus rien, il poussa un profond soupir. Et, voyant Daisy qui accourait anxieuse du résultat de cette terrible entrevue, il lui tendit les bras, la serra sur sa poitrine, et éclata en sanglots.

VI

La vue de son père sembla avoir ressuscité Maud. Elle retrouva des forces, surmonta l'horrible tristesse qui la minait, et redevint souriante. Elle put se lever et faire quelques pas jusqu'à la fenêtre. Là, elle passa des heures délicieuses, réchauffée par la tiède lumière du soleil, caressée par la brise vivifiante de la mer, distraite par le mouvement joyeux de la plage.

Un autre que Sténio aurait pu croire que les médecins s'étaient trompés, et que Maud avait encore assez de vigueur pour vaincre la maladie. Mais le grand artiste avec une pénétration singulière, se rendait un compte très exact de l'état de sa femme.

Il la voyait momentanément exaltée par une joie inespérée luttant contre l'abattement de son corps. Mais il savait bien que le combat ne serait pas longtemps victorieux, et que, cette énergie factice cessant, la pauvre Maud retomberait, comme un oiseau blessé qui a essayé de fuir dans le ciel.

Il assistait, le cœur serré, à la révolte de cette jeunesse qui s'attachait à la vie. Et, jugeant bien léger le fil qui l'y

retenait encore, il maudissait le temps qui marchait si vite, les jours qui s'écoulaient si rapides, plein de l'angoisse d'un lendemain qui pouvait amener un malheur.

Ainsi qu'il l'avait dit, lord Mellivan était parti, mais il avait laissé Daisy et Harriett.

Et la présence constante des deux femmes contribuait à maintenir Maud dans ce bien-être moral, si nouveau pour elle, qu'il paraissait lui rendre la santé.

Chaque matin, la jeune fille arrivait avec sa gouvernante, et le logis s'éclairait d'un rayon de gaieté. Elle allait, venait, tournait, chantait, s'interrompant pour embrasser sa sœur, et répandant autour d'elle le charme ineffable de sa jeunesse et de sa grâce.

Maud, silencieuse, la regardait, et il lui semblait que tout ce qu'elle avait souffert était un mauvais songe. Rien de ce qui avait été le tourment de sa vie n'était vrai. Elle avait épousé Sténio avec le consentement de son père, elle n'avait jamais quitté son pays, elle n'avait point été séparée de sa sœur. Et l'ange blond tant pleuré n'était pas mort : il allait naître.

Quand la réalité lui apparaissait soudain, elle fermait les yeux, pour ne pas perdre sa douce illusion, et se disait : c'est ainsi que cela aurait dû être, c'est ainsi que cela est, et c'est le bonheur.

Elle éprouvait une joie mélancolique à parler du passé avec Harriett et Daisy. Peu à peu, comme un sympathique cortège, tous les amis perdus depuis trois ans passaient devant ses yeux. Et, pendant des heures entières, elle se perdait dans ce lointain de ses souvenirs. Elle oubliait ainsi bien mieux les amertumes et les craintes du présent, et elle se reprenait à être heureuse.

Quand Sténio voyait sa chère malade ainsi distraite, sans bruit, et, cessant de se contraindre, détendant les lignes de son visage contractées par un sourire de commande, il s'en allait, errant dans les endroits déserts. Il gagnait le sommet des falaises, et, là, sur l'herbe rare et jaunie, il s'asseyait, ayant autour de lui l'immense solitude du ciel et de la mer. Et il se perdait dans ses tristes rêveries.

Il écoutait l'orage de sa douleur qui grondait au fond de lui-même. Peu à peu, ses gémissements prenaient une forme musicale, et, dans son cerveau inspiré, des chants bourdonnaient exprimant le désespoir. A entendre ces harmonies, nées de sa souffrance, et qui la rendaient avec une intensité sublime, il éprouvait une torture sans nom. Il eût voulu faire taire son imagination. Mais son génie, vainement comprimé, déployait ses ailes et, ainsi qu'un aigle qui tient une proie pantelante dans ses serres, l'emportait lui-même, impuissant à résister.

Et c'étaient des marches funèbres qui retentissaient dans sa pensée, terrifiantes comme le glas des morts, lugubrement rythmées comme le pas des porteurs d'un cercueil, pleines de soupirs et de sanglots. Au pied de la falaise, les vagues se brisaient contre les rochers, faisant une basse incessante. Et, en proie à ces hallucinations, Sténio demeurait immobile, semblable à un être hanté. Il maudissait ce démon de la musique qui, irrésistiblement, s'emparait de lui, et donnait à son chagrin la forme artistique à laquelle il avait voué sa vie.

Dans les instants de trêve, il regardait la nappe immense des flots qui s'étendait à perte de vue, bleue, profonde, attirante. Et il pensait que dans ces ondes froides il trouverait, en un instant, l'oubli, le calme et le silence. Mais la pâle figure de Maud, évoquée ainsi qu'un blanc fantôme, le rappelait à son devoir, et lentement, il redescendait vers la ville, la tête penchée, las et triste. Il passait dans les rues sans regarder, ne répondant pas aux saluts, fuyant les importuns, et rentrait dans la chambre de la malade, le front calme et l'air riant.

La nouvelle de la présence de Marackzy à Dieppe n'avait pas tardé à se répandre. Et, dès les premiers jours, des visiteurs nombreux s'étaient présentés. Tous avaient trouvé la porte close. Le grand artiste ne voulait voir personne. Mais l'eau qui court, le vent qui passe, seraient plus faciles à contenir et à arrêter que la curiosité des femmes.

Dans cette ville d'eaux, pendant les longues journées passées au Casino, sur la terrasse, au bruit des lames qui déferlent, berçant l'oisiveté, que de paroles échangées, que

de médisances et de calomnies! La semaine des courses avait attiré sur la petite plage normande, la fine fleur des gens dont l'occupation unique est de s'amuser. Et, à la vérité, cette aristocratie du plaisir était un peu en déroute, car elle ne s'amusait pas.

Le dernier scandale, causé par la fugue d'une jolie marquise espagnole avec un jeune banquier juif, était épuisé. Pas le plus petit brin de nouveauté pour s'affiler la langue. C'était décidément à périr d'ennui, ces bains de mer!

Aussi avec quel enthousiasme la sœur Élisabeth fut-elle accueillie, lorsque, devant son comité de dames patronnesses, elle manifesta le regret que Marackzy parût décidé à ne plus se montrer en public. Dans son imagination, uniquement préoccupée de la prospérité de son œuvre, les paroles de la jeune femme en compagnie de laquelle elle venait de quêter à l'hôtel Royal, le jour de leur rencontre avec Sténio, avaient fait un énorme trajet. Depuis ce moment elle roulait dans sa tête ce problème : obtenir du grand musicien qu'il jouât au bénéfice des Orphelins.

Et, pendant qu'absorbée, elle pesait une fois de plus les chances de réussite qu'elle se figurait avoir, les dames patronnesses, lancées dans un caquetage intarissable, rappelaient l'aventure de Maud, parlaient de lord Mellivan, du château d'Irlande, dont elles ne connaissaient point le nom, dramatisant la fuite de la jeune fille, la montrant poursuivie à cheval par son père, et obligée de se réfugier dans les bois avec Sténio. Et toute l'histoire de la pauvre femme mourante passait et repassait, défigurée, grossie, par la bouche de ces charmantes désœuvrées capables de dire du mal d'elles-mêmes, plutôt que de se taire.

— Il y a des entraînements que l'amour n'excuse pas, dit avec un geste dédaigneux une de ces dames. Comment peut-on en venir à se faire enlever par un artiste ?...

Une jeune duchesse blonde, qui portait un nom illustre, fit entendre une exclamation enthousiaste :

— Ma chère vous n'avez donc jamais entendu le merveilleux Sténio ? Alors ne parlez pas légèrement de l'amour

qu'il est capable d'inspirer. J'ai connu des femmes dont il aurait pu faire ce qu'il aurait voulu...

— Des folles !

— Des femmes qui nous valaient bien... Que voulez-vous ? L'influence de la virtuosité sur les pauvres êtres qui sont, comme nous, à la merci de leurs nerfs, est indéniable... Les passions les plus extraordinaires de ce temps-ci ont été excitées par des musiciens... Il y a, là, une fascination particulière... J'ai vu, lorsque notre admirable Vignot, avec sa barbe de Père Éternel, était au piano, chantant des airs de *Méphistophélès*, des femmes attirées, palpitantes, fascinées, comme les oiseaux par le serpent... Et Marackzy, c'est bien autre chose encore : jeune, beau, l'air fatal, l'œil étincelant comme un diamant... Il a, pour complices, vos regards vos oreilles, tout votre être !... Marackzy ? Tenez, n'en parlons pas ! Tachons seulement de l'avoir pour notre concert, et vous m'en direz des nouvelles.

— Mais comment faire ?

— Il n'y a que sa femme qui obtiendra de lui qu'il consente... Mais comment pénétrer jusqu'à elle ? La porte est sévèrement condamnée... Peut-être s'ouvrirait-elle pour moi ?...

— Oh ! duchesse, il faut vous dévouer !... s'écria, avec ardeur, la sœur Elisabeth ; nous vous serions si reconnaissants, mes pauvres petits et moi !

La jolie blonde prit un air réfléchi.

— Je n'ai pas vu Marackzy depuis notre ambassade à Vienne... Se souvient-il encore de moi ?... Et sa femme ? Bah ! je tenterai l'aventure... C'est pour les pauvres !

Elles se remirent à parler des affaires de l'œuvre, entremêlant leur comptabilité de petits cancans, qui soulevaient des rires et des exclamations. Pendant ce temps-là, dans la cour, les Orphelins, habillés de gris, avec un brassard noir à la manche, jouaient au soleil. Il y en avait des petits et des grands, tous victimes de la vaste mer et tous, par un sort fatal, destinés à affronter un jour les flots qui avaient mis leur enfance en deuil. Ils couraient, insouciants, joyeux. Et, par dessus les murailles, les hautes mâtures des navires se

dressaient, les entourant de tous côtés ainsi qu'une barrière, comme pour les empêcher d'échapper à leur destin.

Un soir, en rentrant de sa promenade accoutumée, Marackzy, dans le vestibule de son appartement, trouva une dame qui l'attendait. La pièce était obscure : le musicien salua et s'apprêtait à s'éloigner, quand la visiteuse, se levant vivement, vint à lui, la main tendue, avec de petits cris étouffés :

— Oh ! cher monsieur Marackzy !... Eh quoi !... Vous ne me reconnaissez pas?... Suis-je donc si changée?...

Comme il hésitait, se demandant s'il allait se sauver brutalement, plutôt que de subir ce flux de paroles, la dame le prit par le bras et, l'amenant près de la fenêtre :

— Et maintenant, vais-je être obligée de me nommer ? demanda-t-elle avec assurance.

Sténio sourit d'un air contraint, et, inclinant sa haute taille :

— Excusez-moi, duchesse... Je perds un peu la tête depuis quelque temps...

Il fit une nouvelle tentative pour fuir, mais la dame patronnesse avait engagé la bataille, et entendait ne pas laisser l'ennemi se dérober. Elle prit place sur une banquette, et, contraignant Marackzy à s'y asseoir à ces côtés :

— Que de chagrins vous avez eus, depuis que nous ne nous sommes rencontrés ! dit-elle, avec un ton pénétré... Croyez que je vous ai plaint de tout mon cœur... Aucune de vos tristesses ne pouvait laisser vos admirateurs indifférents... Quel vide votre retraite a fait dans le monde musical ! Que de regrets !... Mais heureusement la santé de votre charmante femme est meilleure, m'a-t-on dit... Ah ! qu'elle était jolie, il y a deux ans, à Vienne !... Et quelle amabilité !... Ne pourrai-je avoir le bonheur de la voir?...

Lassé par ce verbiage, Sténio répondit à voix basse que c'était impossible : le médecin l'avait défendu. Il resta sans parler, attendant que la visiteuse s'en allât. Mais elle, sans bouger, répétait sur différents tons :

— Comme c'est fâcheux ! comme c'est fâcheux !

Et elle regardait autour d'elle, semblant guetter une porte

entr'ouverte, pour se glisser dans l'appartement de la malade.

— Quel était le but de votre visite? dit alors Sténio, avec impatience.

La jolie blonde joignit les mains, et, s'efforçant de donner à son visage une expression navrée :

— Ah! cher grand artiste!... Il y a tant de misères et vous êtes si puissant!... Un mot, prononcé par vous, suffira à sauver bien des infortunés... Nous adresserons-nous inutilement à votre cœur généreux?... Dites oui, sans savoir de quoi il s'agit; vous n'aurez pas de regrets, et nous vous aurons bien de la reconnaissance!...

Marackzy n'entendit pas un mot de plus : il interrompit la dame patronnesse :

— Vous venez me demander de jouer dans un concert? dit-il. C'est inutile! je n'y consentirai pas...

— C'est pour les Orphelins.

— Si vous avez besoin d'argent pour vos pauvres, je vous en donnerai, dit-il avec animation; mais jouer, me montrer en public, quand j'ai la mort dans le cœur, n'y comptez pas!...

Il avait élevé la voix, et une rougeur de colère était montée à son visage.

— N'insistez pas, Madame, ajouta-t-il presque rudement, en voyant que la duchesse allait faire un nouvel effort... Et, tirant de sa poche, un carnet, il y prit des billets de banque qu'il mit dans la main de la solliciteuse. Puis, la saluant avec une grâce où le charmant Sténio des anciens jours reparut pour un instant :

— C'est moi qui suis votre obligé, dit-il doucement.

Et conduisant la dame patronesse jusqu'à la porte du vestibule, il s'inclina une dernière fois et rentra dans l'appartement.

Maud venait de se recoucher, et Daisy, assise près du lit, lui faisait la lecture. A la vue de son mari, la malade se souleva sur son coude et, laissant aller en arrière sa tête, pour laquelle maintenant le poids de ses blonds cheveux était trop lourd, elle murmura d'une voix usée par la maladie :

— Avec qui parliez-vous, Sténio?... Et qu'y avait-il?

— Rien, mon enfant chérie.

— Mais il m'a semblé reconnaître une voix de femme?

— Etes-vous jalouse, Maud? dit le grand artiste avec une feinte gaieté.

— Non, mais je suis curieuse...

— Eh bien! le bruit s'est répandu que nous étions de passage ici, et on est venu m'adresser la même et irritante demande de jouer dans un concert...

— Pour les malheureux, sans doute? interrompit Maud.

— Eh! toujours! C'est la grande excuse des importuns! reprit Sténio avec amertune... Des malheureux! N'y a-t-il que les pauvres qui le soient?

A cette allusion, une ombre passa sur le front de la malade. Marackzy s'arrêta aussitôt, et, calmé :

— Je suis plein de pitié pour leur misère, Maud... J'ai donné pour ces enfants, en votre nom et au mien...

— Ah! C'était pour des enfants?... dit la jeune femme avec un accent profond.

Elle resta silencieuse, les yeux fixes et mouillés, puis, tout bas, comme si elle parlait pour elle seule :

— Des enfants!... Comme c'est triste de les voir souffrir!... On donnerait sa vie pour leur éviter une peine... Les larmes des enfants percent le cœur des mères... Bienheureuses, pourtant, celles qui gardent les leurs, et peuvent encore les voir pleurer!... Oh! ces petits êtres, doux, caressants, faibles... si vite abattus... si tôt enlevés!...

Une sourde plainte monta jusqu'à ses lèvres, et elle tourna la tête, pour que son mari et sa sœur ne vissent pas qu'elle pleurait. Comme ils s'interrogeaient anxieusement du regard, elle se souleva, et le visage altéré, parlant avec effort, presque étouffée :

— Sténio, dit-elle, il faut faire quelque chose pour ces enfants... Plus que vous n'avez fait, mon ami... Si cela vous est pénible, je vous le demande au nom du cher mignon que nous avons perdu... En voyant que nous sommes bons pour les enfants qui souffrent, il me semble qu'il se réjouira dans le ciel...

Elle retomba sur son oreiller et éclata en sanglots.

— Maud!

Sténio et Daisy l'avaient prise dans leurs bras, terrifiés, craignant de la voir mourir.

— Je vous obéirai, s'écria Marackzy... Tout! oui, tout pour vous contenter... Au nom du ciel, calmez-vous! Est-il une chose dont je ne sois capable, si vous m'en priez?... Et ce sera si facile! Mes répugnances, ma lassitude, je les surmonterai... Qu'est-ce que cela?

Maud fut secouée par une toux déchirante, qui lui fit monter du feu aux pommettes. Calmée, au bout d'un instant :

— Merci, dit-elle, en serrant la main de Sténio.

Elle demeura, immobile, rêvant, puis, avec une ardeur fébrile :

— Vois-tu, ce n'est pas seulement pour ces enfants que je veux que tu joues, c'est aussi pour moi... Il y a bien longtemps que je ne t'ai entendu... Oh! je sais bien ce que tu vas dire : je jouerai pour toi seule, je te donnerai la fête que tant de princes ont désirée, depuis un an, sans pouvoir l'obtenir...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, et, avec une animation plus grande :

Mais ce n'est pas ainsi que je veux t'entendre, reprit-elle. C'est au milieu des acclamations et des bravos d'un public enthousiaste, comme le soir où je t'ai vu pour la première fois... Cela me rappellera le beau temps de ma vie : celui où j'étais pleine de force et d'espérance, où tout me souriait...

Une crise nouvelle arrêta ses paroles et contracta son visage.

Sténio s'était approché, et, carressant les doigts amaigris de la jeune femme :

— Ne parle plus, mon ange, je t'en prie, tu te fatigues... Je ferai ce que tu désires. Trop heureux si, au prix d'un effort, je puis te donner un moment de plaisir...

Elle agita sa tête, un angélique sourire glissa sur ses lèvres et rayonna dans ses yeux. Et gardant la main de Sténio dans la sienne, elle parut s'assoupir.

VII

Dans la salle de concert des *Bains chauds*, tout ce que Dieppe comptait de dilettantes et de curieux était rassemblé. Il faisait une chaleur terrible, et les femmes, en robes claires des fleurs dans les cheveux comme pour un bal, agitaient leurs éventails qui, avec leurs couleurs vives sous la lumière des lustres, semblaient de larges papillons battant des ailes.

Au premier rang, dans un groupe, la petite duchesse, à qui chacun faisait honneur de l'acceptation de Marackzy, prenait des airs de présidente, donnait des ordres aux commissaires et se répandait en bruyantes explications.

Depuis deux jours, Maud avait été transportée dans l'appartement habité par sa sœur à l'hôtel des *Bains chauds*. Et c'était vraiment un miracle : dans l'attente du succès qu'allait remporter Sténio, elle renaissait. Les médecins osaient presque parler de guérison possible. Elle avait, le jour même, essayé quelques pas dans sa chambre. Maintenant, derrière l'estrade, dans le salon d'attente, elle était étendue sur un lit de repos, et, soutenant son mari par son invisible présence, elle réalisait le rêve, qu'elle avait fait, d'assister à son triomphe.

Car c'était un triomphe sans pareil que remportait le grand artiste. Depuis le moment où, ténébreux et pâle, il avait paru devant le public, et avait fait vibrer les cordes de son violon merveilleux, le ravissement de ses auditeurs n'avait fait que croître. Les murmures d'admiration de l'assemblée passaient comme des frissons voluptueux, et chaque morceau se terminait par des cris de délire.

Jamais Sténio ne s'était livré avec une telle passion, avec une ardeur si fiévreuse. Une force surhumaine l'entraînait :

il semblait possédé. Et, oubliant les choses et les êtres, il suivait le démon musical qui l'emportait dans un tourbillon vertigineux. Son visage était à la fois superbe et terrible. Un air d'égarement sublime obscurcissait ses yeux. Il ne voyait plus, il n'entendait plus, il jouait, riant avec exaltation quand il exprimait dans son chant l'allégresse et le plaisir, ou pleurant de vraies larmes quand il traduisait la douleur et le désespoir.

Ses auditeurs, le regard rivé sur lui par une sorte d'attraction surnaturelle, suivaient, pleins d'une admiration mêlée d'angoisse, le crescendo terrifiant de son inspiration. Dans son âme, exposée à nu, ils voyaient ses tristesses, devinaient ses amertumes, et comprenaient que les sons suaves ou déchirants qui frappaient leurs oreilles étaient faits du souvenir de ses joies passées et de la crainte de son malheur à venir. Mis en contact direct avec cette puissante nature d'artiste, ils palpitaient de toutes ses impressions, et jamais pareille émotion n'avait été éprouvée par eux.

Dans le salon réservé, seule avec sa sœur, Maud écoutait. Les premières notes lui avaient causé une sorte de suffocation. Ses nerfs s'étaient tendus, sa respiration avait sifflé, plus pénible, et Daisy avait eu peur. Mais, peu à peu, cette sensation douloureuse s'était apaisée, et un calme exquis avait enveloppé la jeune femme, comme si, baignée par ces ondes mélodieuses, elle s'y fût reposée et rafraîchie. Elle avait pu jouir alors de ce prodigieux talent qui, dépensé devant mille spectateurs, n'était déployé, en réalité, que pour elle.

Comme dans un mirage, les trois années qui venaient de s'écouler, reparurent devant ses yeux, évoquées par Sténio. Chacun des airs qu'il jouait marquait, pour elle, un instant de sa vie.

Elle se retrouva dans le salon de la Reine, quand elle l'avait vu pour la première fois.

Puis dans le jardin du vieil hôtel de Grosvenor Square, où, pendant les douces soirées de printemps, Sténio se promenait auprès d'elle. C'était là que, pour la première fois, il avait osé lui avouer son amour. Elle croyait sentir encore

l'odeur d'un lilas en fleurs qui penchait vers eux ses branches. Daisy était arrivée en courant, et, cette fois-là, l'aveu était resté sans réponse.

Oh ! les délicieux moments d'intimité quand Sténio jouait, pour lord Mellivan, seul, dans le petit salon, et qu'elle l'accompagnait au piano ! Comme elle était entraînée par le rythme de sa musique ! Elle s'imaginait être emportée en croupe, par lui, sur un cheval fougueux courant à perdre haleine.

Ensuite c'était le vieux manoir irlandais avec ses bois séculaires. Sténio paraissait, et elle ne pouvait se défendre de le suivre. Quelles douloureuses et exquises années : pleines d'amour, de remords, d'humilité et d'orgueil ! Comme elle eût volontiers sacrifié ses joies de jeune femme adorée, enviée, fêtée, pour un seul mot de pardon prononcé par son père ! Et, pourtant, que d'enivrement pendant ces derniers temps ! Les princes, les souverains, l'accueillaient avec des paroles flatteuses. Et, dans la lumière, dans les fleurs, au bruit des applaudissements, le violon magique chantait, courbant les foules dans une admiration prosternée.

Enfin, hélas ! le décor changeait encore une fois, et tout devenait noir. Dans un berceau, un pauvre enfant pâle se mourait, malgré les soins, malgré les prières, malgré les larmes. Elle se penchait vers lui, elle essayait de le ranimer de son souffle. Vain effort !... Entre les mains caressantes qui le réchauffaient, le pauvre petit devenait plus pâle et plus glacé. Et tout était fini !...

Soudain, il lui sembla qu'une grande clarté se faisait, et, dans un ciel parsemé d'étoiles, aux sons de voix célestes, elle vit le chérubin, souriant et ranimé, qui lui tendait les bras. Il planait devant elle et l'appelait. Elle n'avait plus qu'un effort à tenter pour s'arracher à la terre, et le suivre. Et cependant elle se sentait retenue par une force invincible. Dans le lointain, doux et plaintif, le violon de Sténio se faisait entendre. Il parlait, lui aussi, et disait : Veux-tu donc m'abandonner ? Attends que je parte avec toi pour le séjour bienheureux où l'on ne souffre pas, où l'on ne pleure plus, où l'on aime dans l'éternité !

Et, prise entre ces deux tendresses, celle de son enfant et celle de son époux, Maud se débattait, en proie à une mortelle torture. La sensation éprouvée fut si vive qu'elle poussa un cri. Elle sortit de son rêve, vit sa sœur près d'elle, et, à bout de souffle, comme un naufragé, lui saisit le bras.

— Maud ! mon Dieu ! dit la jeune fille, comme tu es pâle ! Tu souffres ?

— Non ! mais je sens que je vais vous quitter... A l'instant j'ai vu, là, mon cher petit qui me faisait signe de venir... C'est l'heure ! Sténio lui-même le devine : écoute ce qu'il joue !...

C'était le *Chant du cygne*, avec ses harmonies désolées, ses glas funèbres et le roulement des pas de la marche funèbre sur les dalles sonores. Et, au milieu de son angoisse suprême, Maud, soulevée encore par le génie de celui qu'elle aimait, prêtait ardemment l'oreille à ces accents terribles qui lui annonçaient ses funérailles. Elle ne vivait que pour écouter. Et, pour elle, l'admiration suspendait la mort.

— Veux-tu que je l'appelle ? dit Daisy épouvantée.

Mais Maud, rassemblant ses dernières forces afin de ne pas perdre une note de ce chant merveilleux :

— Non ! laisse, que je l'entende encore !...

Une extase passa dans ses yeux, et, tout bas, comme un murmure :

— Oh ! si je pouvais mourir en l'écoutant !

— Maud ! ma chérie !...

La mourante se retint à l'épaule de sa sœur, et, livide, le regard fixe, la voix changée :

— Oh ! quel désespoir de le laisser ! Comme je l'aime, et combien il va souffrir !...

Daisy fit un pas vers la porte, mais, d'une main défaillante, Maud l'arrêta. Une immense acclamation venait de s'élever dans la salle. Les cris, les bravos, les trépignements roulaient comme un tonnerre, et, dominant le tumulte, un nom mille fois répété, souverain et éclatant, se détachait : Marackzy !

Les yeux de Maud étincelèrent. Un sourire d'orgueil illumina son visage. Elle se souleva, avec une énergie surhu-

maine, et tendit les bras à Sténio, qui rentrait, chargé de couronnes et de bouquets. Il laissa tomber les fleurs sur le lit de la jeune femme, qui se trouva couverte de l'odorante jonchée, et, pliant le genou, il sembla lui offrir, comme un tribut, toute sa gloire.

Elle eut la force de poser sa main sur le front encore rayonnant qui se courbait devant elle. Elle se pencha pour y mettre un baiser. Sténio entendit qu'elle murmurait ce mot : Heureuse ! Il sentit un souffle léger passer sur son visage. Il poussa un cri, qui se confondit avec les applaudissements ininterrompus de ses admirateurs.

Dans l'enivrement du triomphe, dans l'adoration du grand artiste, Maud venait de rendre son dernier soupir.

VIII

Deux jours plus tard, vers quatre heures, à la mer pleine, le yacht de lord Mellivan sortit du port : ses vergues en pantenne, son pavillon en berne, et l'arrière drapé d'un voile noir. Dans le salon, où Sténio avait pris l'engagement de rendre Maud morte au père à qui il l'avait prise vivante, Daisy et Harriett pleuraient auprès d'un cercueil entouré de lumières et couvert de fleurs.

Le navire marchait lentement, comme s'il eût emporté à regret son funèbre fardeau. Sur le pont, l'équipage était immobile et silencieux. Au bout de la jetée, tous les curieux rassemblés se découvrirent au passage. La mer était unie ainsi qu'un lac. On eût dit qu'elle se faisait douce pour bercer plus mollement le dernier sommeil de Maud.

Au moment où le yacht franchissait la barre, une barque parut derrière lui et, à sa suite, dans son sillage même, se dirigea vers le large. Deux hommes seulement la montaient : un pêcheur qui ramait vigoureusement, car il n'y avait pas

un souffle de vent pour enfler sa voile, et un passager tout en noir, assis à l'avant, la tête appuyée sur sa main. Un sourd murmure aussitôt courut dans la foule massée au pied du phare, un nom passa de bouche en bouche : « Marackzy ! » Et, de nouveau, comme devant un second mort, tous les fronts se découvrirent.

Sténio ne sembla pas avoir vu ni entendu. Ce qui l'entourait n'existait plus pour lui. Ses regards étaient tournés vers le yacht, qui emportait tout ce qu'il avait aimé sur la terre. Et fidèle, irrésistiblement, il suivait, sans savoir où sa course le conduirait, comme si un lien invisible l'eût attaché à ce sombre bateau, dont chaque tour d'hélice lui brisait le cœur.

Peu à peu, la distance grandit entre le yacht et la barque. Ainsi qu'un grand oiseau de mer, qui a déployé ses ailes et effleure légèrement les vagues, le navire commença à s'éloigner. Alors Marackzy se dressa pour le mieux voir, et, debout, se détachant sur le fond clair de l'horizon, il apparut, son violon à la main.

Nu-tête, sous le soleil, ayant l'immensité autour de lui, comme s'il eût pensé que la morte pouvait encore l'entendre, il se mit à jouer. L'atmosphère était si calme que, du rivage, on l'entendait distinctement. Et, pur comme une prière, le *Chant du cygne* courut sur les flots et monta vers le ciel.

Jamais les adieux à la terre n'avaient résonné avec une expression aussi poignante. Ce n'était plus le violon qui pleurait, c'était le cœur même de Sténio. Sa douleur, son désespoir, les sanglots qui se brisaient en lui, retentissaient en notes déchirantes. Et les alcyons tournaient en cercles éperdus autour de ce désolé, qui chantait plaintif sur la mer bleue, comme eux au milieu de la tempête.

Le yacht forçait sa marche, maintenant, et déjà, au lointain, sa fumée seule restait distincte. Le matelot ramait de toutes ses forces, écoutant d'une oreille distraite. De la terre, on voyait la barque semblable à une petite tache noire. Les yeux fixés sur le point où le navire allait se perdre dans l'espace, Sténio jouait toujours. Soudain, la fumée, ombre légère, se fondit, et tout s'effaça.

Le son du violon se brisa, lugubre comme un sanglot, et, dans le silence lourd, le bruit des avirons frappant l'eau en cadence, se fit seul entendre.

Étonné, le pêcheur tourna la tête. L'avant de la barque était vide, et, sur les flots, rien ne paraissait plus. L'homme épouvanté poussa un long cri d'appel. Aucune voix ne lui répondit. Alors, lentement, il retourna vers le port.

On ne retrouva jamais le corps de Sténio. Sans doute, quelque courant favorable avait emporté le sublime musicien vers les grottes bleues, au seuil desquelles l'agitation des flots expire, et où, dans le silence des mers profondes, les divines sirènes chantent le bonheur éternel.

Georges Ohnet.

FIN



L'ALOUETTE

— Envole-toi, l'alouette!
Guetteuse du matin, fleur vivante du sol
Où tu sautillais rapide et fluette,
Prends ton vol!

Elle monte, et chante, et monte.
Comme un élan d'amour qui s'enlève en priant,
Et du haut de l'aube elle nous raconte
L'Orient.

L'alouette a deux patries,
Le sol natal où sont endormis nos aïeux,
Le sol parfumé de choses fleuries
Et les cieux.

C'est l'hôtesse du mystère
Qui palpite dans les rayons couleur de miel
Et qui va porter l'odeur de la terre
Près du ciel!

C'est la terre qui s'élève,
C'est l'âme des sillons qui s'exalte vers Dieu,
Gravissant l'aurore et baignant son rêve
Dans du bleu!

Plus haut pour mieux vivre!
Plus loin des prés, des champs, des hameaux et des bois,
C'est l'âme qui monte et qui se délivre
De son poids!

Ivre de lumière et folle
De crier dans l'espace idéalement pur,
Prière qui plane et foi qui s'envole
Dans l'azur,

C'est l'âme en fureur de croire,
Et l'homme agenouillé dans les plis du labour
Regarde vibrer cette étoile noire
Du plein jour...

Edmond Haraucourt.

LA MODE PARISIENNE

SUPPLÉMENT SPÉCIAL

DE LA

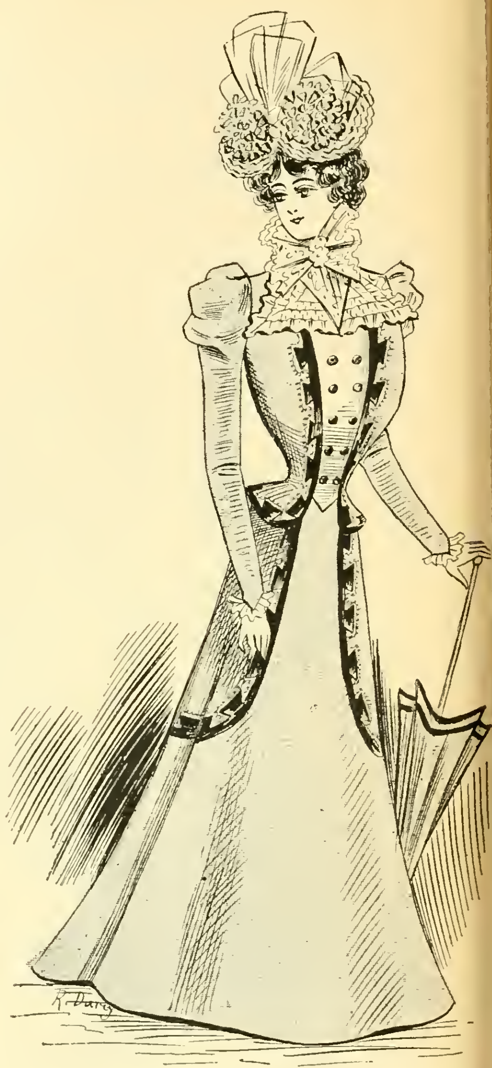
REVUE DES DEUX FRANCES

L'Administration se charge de fournir les patrons sur demande



Élégante robe princesse en satin Liberty ouverte sur une quille de guipure.
rsage drapé et fermé de côté, sur devant de guipure, par des choux de ruban retenus
une boucle de stras.





Élégante toilette de jeune fille en taffetas glacé. Jupe en forme, très plate à la taille, bien évasée du bas et ouverte devant sur une pointe de taffetas à disposition. Corsage plat du haut, légèrement blousé à la taille. Manche à petit bouffant.

Figurine de la Société Générale des Journaux de Modes professionnels, 8, Rue de Richelieu, Paris.

Costume tailleur en drap mousseline Jupe très plate garnie d'un volant en form remontant devant en étroit tablier, la coutur se trouve dissimulée sous une incrustation d velours et broderie. Corsage entièremen ajusté à basque plate entourée d'incrusta tion, ouvert devant sur un gilet de satin blan croisé, garni de deux rangées de boutons formant une petite pointe à la taille. Deu petits revers recouverts de petites dentelle froncées s'ouvrent sur une petite guimpe d dentelle. Manche à petit bouffant à pointe su la main. Cravate de dentelle.



Toilette de promenade en foulard quadrillé. Jupe en forme très plate à la taille montée en plis couchés derrière. Corsage blouse ouvert devant sur une chemisette de mousseline de soie plissée, trois pattes superposées, bordées de petits plissés et garnies de boutons, sont prises dans les épaules et retombent jusqu'à la poitrine. Manche à petit bouffant surmontée d'une épaulette carrée bordée d'un plissé. Col et ceinture drapés en satin. Chapeau relevé de côté garni d'une longue amazone, bouquet de violettes et chou de satin.

Figurines de la Société Générale des Journaux de Modes professionnels, 8, Rue de Richelieu, Paris.

SPECTACLES

Opéra. — 8 h. «/». — Thaïs. — Les Maîtres Chanteurs.

Français. — 8 h. 1/2. — Céliman le Bien-Aimé. — Adrienne Lecouvreur.

Opéra-Comique. — 8 h. 1/2. — Sapho.

Odéon. — 8 h. 1/2. — La Grand'Mère. — Mon Enfant.

Renaissance. — 8 h. « ». — Relâche.

Vaudeville. — 8 h. 1/2. — Zaza.

Gymnase. — 8 h. 1/2. — L'Aînée.

Variétés. — 8 h. 1/4. — Le Chapeau de Paille d'Italie. — Un Tour au Bois.

Gaîté. — 8 h. 1/2. — Le Maréchal Chaudron.

Palais-Royal. — 8 h. 1/2. — La Culotte.

Porte-St-Martin. — 8 h. 1/4. — Cyrano de Bergerac.

Théâtre Antoine. — (ex-Menus-Plaisirs). — 8 h. 1/2. — Les Tisserands.

Ambigu-Comique. — 8 h. 1/2. — La Joueuse d'Orgue.

Folies-Dramatiques. — 8 h. 1/2. — La Femme à Papa.

Th. Cluny. — 8 h. 1/4. — Ma Belle-Mère.

Th. de la République. — 8 h. 1/2. — Le Roi de Rome.

Folies-Bergère. — Diamant, ballet, etc.

Casino de Paris. — Le Biographe.

Olympia. — Barbe-Bleue. — Les Favorites.

Scala. — Psst ! Psst !

Parisiana. — Cyrano à Paris.

Eldorado. — Lui !... — La Petite Gonaleuse. — à 8 h.

Trianon. — Allons-y !...

Treteau de Tabarin. — 9 h. 1/2. — Fursy, Cyrano de Tarascon.

Nouveau-Cirque. — à 8 h. 1/2. — La Chasse.

La Roulotte. — Ohé ! Ohé ! — Miette Ferny. — Chan. anim.

Le Grand Guignol. — 9 h. — Les Boulingrin. — Le Lézard, etc.

Moulin-Rouge. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.

La Cigale. — 8 h. 1/2. — Fémina !... revue, etc.

Cinématographe. — Le Voyage au Japon.

Bullier. — Tous les jeudis, bal masqué.

Musée Grévin. — Le drame de Bicêtre, etc., etc.

Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours. — Concert tous les dimanches.



LES LIVRES

Nous avons reçu pour la Bibliothèque de la Revue : **Au Portique des Laurentides**, 1 vol., par Arthur Buies. — C. Dorveau, éditeur, à Québec, 80 à 84, rue de la Montagne.

Réminiscences et **Les Jeunes Barbares**, 1 vol., par Arthur Buies. — Imprimerie du *Soleil*, 92, côte Lamontagne, à Québec.

L'Outaouais supérieur, 1 vol., par Arthur Buies. — C. Darveau, éditeur à Québec, 80 à 84, rue de la Montagne.

La Lanterne, 1 vol., par Arthur Buies.

Lueurs d'aurore, 1 vol., par Amédée Denault. — Maison d'édition de la Bonne Presse, 33, rue Saint-Gabriel, à Montréal.

Guide officiel du Klondike, le grand champ d'or du Canada, 1 vol., par William Ogilvie. — Don de M. Joseph Pope, sous-secrétaire d'Etat au gouvernement canadien.

L'Ame enfantine, 1 vol., par Marc Legrand. — Armand Colin et Cie, éditeurs, 5, rue de Mézières, Paris.

Nous recommandons d'une manière particulière cette œuvre de notre collaborateur, M. Marc Legrand.

A travers l'Europe, Enquêtes et notes de Voyages : *En Finlande.* — *A la recherche de l'Éducation correctionnelle.* — *Une mission à Londres.* — *Le tour de l'Autriche.* — *Au-delà des Pyrenées*, par Henri Joly, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Les Catholiques et la liberté politique, par le R. P. Vincent Maumus, dominicain. 1 vol. in-12. Prix : 3 francs. — Paris, librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90.

En mettant en scène *les Catholiques et la liberté politique*, le Père Maumus s'est proposé un double but. D'abord exposer au clergé ses devoirs en face du mouvement démocratique qui est en train de transformer l'état social en politique des peuples. Indiquer ensuite aux Catholiques de France le terrain nouveau sur lequel ils doivent se placer pour ramener à eux tous les honnêtes gens, pour éviter les fautes passées, et le retour d'un temps — si peu éloigné, hélas! — où des adversaires aigris et vindicatifs leur appliquèrent comme à des vaincus les lois de la guerre.

La Vierge de Babylone, roman antique, par Prosper Castanier. 1 vol. in-18, couverture illustrée, chez A. Charles, éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre suggestif vient de paraitre un nouveau roman de Prosper Castanier. — Dans la *Vierge de Babylone*, c'est l'antique métropole de l'Asie, avec sa civilisation à la fois barbare et très corrompue, — c'est la fabuleuse Babylone que nous révèle Prosper Castanier, dont le talent est celui d'un maitre écrivain.

Le XIX siècle en France, 1 vol., par Paul Chauvet, de l'Université de Paris. — Digley Long et Cie, éditeurs, 18, rue Bouverie (rue Fleet), E. C., à Londres, Angleterre.

Ce livre rappelle l'âge d'or de la Poésie Française. Il contient les plus beaux poèmes de Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset.

Cette œuvre très belle est en vente aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, à Paris, Montreal, Quebec et Lowell.

L'Anglais est-il un Juif ? 1 vol. de 400 pages, 3 fr. 50, par M. Louis Marthin-Chagny. — *Librairie antisemite*, 14, boulevard Montmartre, Paris.

L'auteur semble très sincère dans ses appréciations, mais il nous permettra de n'être point de son opinion au sujet de beaucoup de choses ; cependant, **L'Anglais est-il un Juif ?** n'en est pas moins un livre très curieux et très interessant.

Dans l'**Angleterre suzeraine de la France par la F... M...** (1 vol. 3 fr. 50, chez Chamuel, 5, rue de Savoie), comme dans **L'Anglais est-il un Juif ?** M. Louis Marthin-Chagny continue à parler de l'âme anglaise.

Le père Lefebvre et l'Acadie, 1 vol., par l'Honorable Pascal Poirier. — C. O. Beauchemin et fils, éditeurs, Montréal.

Nous reviendrons sur ce livre dans notre prochain numero.

L'Argus.